Section J
Rayon 2
No 59

L

R

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME SEPTIÈME.

22899

DE L'IMPRIMERIE DES SOURDS-MUETS,
sous la direction d'ANGE CLO.

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES;

AVEC DES ADDITIONS, DES NOTES CRITIQUES, ET DES OBSERVATIONS POUR LA PLUS GRANDE INTELLIGENCE DE CES LETTRES.

MISSIONS DE L'AMÉRIQUE.

Précédées d'un Tableau historique de la découverte du nouveau Monde, et des premiers établissemens des Espagnols, des Anglais et des Français, etc.;

PAR M. ***,

ANCIEN ARCHIDIACRE ET VICAIRE-GÉNÉRAL DE SOISSONS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.
H. NICOLLE, Libraire, rue de Seine, n°. 12.

1809.

INTRODUCTION.

TABLEAU HISTORIQUE

De la découverte de l'Amérique.

Les fastes de l'histoire moderne ne parlent d'aucun siècle plus célèbre que celui de Colomb ; et jamais l'enthousiasme du courage et du génie n'opéra une révolution aussi étonnante, dans les destinées de l'Univers, que la découverte du nouveau monde. Alors, tout a changé de face dans le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, les arts, l'industrie et le gouvernement de tous les peuples. Les hommes des contrées les plus éloignées se sont rapprochés par de nouveaux rapports et de nouveaux besoins, et l'immense étendue des mers cessant d'être une barrière insurmontable, élevée, ce semble, par la nature même, entre les nations, pour les tenir divisées, est devenue le moyen le plus facile, le lien le plus assuré de leurs communications mutuelles. Si ce fut une source de richesses et de prospérités, un bienfait pour l'Europe, elle les doit d'abord à la grande ame et aux vertus d'Isabelle, reine d'Aragon et de Castille; les noms d'Isabelle, de Colomb et de Las-Casas seront immortels, tant qu'il y aura, sur la terre, des cœurs généreux et des ames sensibles.

La gloire d'avoir préparé cette époque mémorable,

est due aux Portugais. La situation de ce royaume, borné, de tous côtés, par un voisin puissant, ne leur laissoit aucune chance favorable pour s'étendre sur le continent; la force de leur monarchie ne pouvoit balancer celle du royaume de Castille : la mer s'offroit aux Portugais comme l'unique théâtre où leur ambition pouvoit se signaler. Avec des ports commodes et une marine supérieure, une nation bien gouvernée tiendra toujours en ses mains le sceptre de la puissance, sûre d'en imposer à ses rivales et de s'en faire respecter. L'histoire de tous les siècles dépose de cette vérité; elle doit même acquérir l'ascendant d'un axiome politique, quand nous voyons l'Univers presque entier partagé en colonies et en métropoles.

L'intérêt du monarque qui régnoit alors en Portugal, lui imposoit la loi de favoriser la passion de ses sujets pour les expéditions maritimes. Jean Ier, surnommé *le Bâtard*, se voyoit assis sur un trône auquel sa naissance ne lui donnoit aucun droit; il s'aperçut bientôt que le moyen le plus propre à maintenir l'ordre public et la tranquillité intérieure, étoit d'occuper au dehors, l'activité de ses sujets. Il tourna donc toutes ses vues vers la marine, fit construire des vaisseaux et équiper une flotte considérable, qu'il destina d'abord à attaquer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Il confia la destinée de cet armement au quatrième de ses fils, Henri, duc de Visco : ce prince réunissoit, à un haut degré, toutes les qualités que demandoit une commission de cette importance. Il cultiva les arts et les sciences, alors méprisés des personnes de son rang; on le vit marquer, dès

ses premières années, un goût particulier pour l'histoire, la géographie, les mathématiques, et, guidé par les meilleurs maîtres, il acquit bientôt assez de connoissance du globe habitable, pour se convaincre de la possibilité de découvrir de nouvelles contrées en naviguant le long de la côte d'Afrique. Ce jeune prince mit encore à profit le peu de connoissances astronomiques que les Arabes nous avoient conservées : par ses soins, on établit à Sagres, ville des Algarves, un observatoire, où il fit élever toute la noblesse qui composoit sa maison. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, et sentit, le premier, l'utilité qu'on pourroit retirer de la boussole, qui étoit déjà connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes qui se formèrent sous le prince Henri, découvrirent Madère, en 1419. Dans la même année, il s'empara des Canaries ; le cap de Sierra-Leona fut doublé, et le Zaïre pénétra dans l'intérieur de l'Afrique, jusqu'au Congo. On fit, dans ces contrées, des conquêtes faciles et un commerce avantageux ; les petites nations qui les habitoient, séparées par des déserts impraticables, ne connoissoient ni le prix de leurs richesses, ni l'art de se défendre. Ces premiers voyages offrirent à l'imagination de grandes espérances, et déjà, se flattant de l'idée de rendre bientôt ces nations barbares tributaires du Portugal, on mit en ferme les revenus qu'on pouvoit tirer un jour, des côtes de Guinée.

Animés par leurs premiers succès, les Portugais se livrèrent à une navigation plus hardie, et ils ne

craignirent pas de se lancer en pleine mer; ils doublèrent le cap Boyador, regardé, jusque-là, comme une barrière qu'il étoit impossible de franchir. Cette heureuse expédition ouvrit une nouvelle sphère aux navigations; on eut bientôt reconnu une grande partie du continent. Les Portugais s'avancèrent dans les Tropiques, et découvrirent la rivière de Sénégal, et toute la côte qui s'étend du cap Blanc au cap Vert.

Cette passion pour les découvertes étoit au plus haut degré de chaleur et d'activité, lorsqu'elle fut menacée d'un revers funeste par la mort du prince Henri. Alphonse, qui occupoit alors le trône de Portugal, chercha à réparer la perte qu'il venoit de faire du prince Henri, en donnant sa confiance à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne, et qui s'étoit fait un grand nom dans l'art de la marine; il lui accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henri avoit pris possession. Dirigés par les instructions de leur nouveau chef, les Portugais se hasardèrent enfin à traverser la ligne (en 1471); ils trouvèrent que cette région de la zone torride, qu'on supposoit embrasée d'une chaleur intolérable, étoit non-seulement habitée, mais encore très-peuplée et très-fertile.

Jean II, prince éclairé, qui, le premier, rendit Lisbonne un port franc, et qui fit faire une application nouvelle de l'astronomie à la navigation, avoit tous les talens nécessaires pour suivre ces expéditions importantes, et exécuter de grands desseins. Encouragés par un prince fait pour accroître et diriger leur activité, les Portugais équipèrent une puissante flotte

(en 1484), qui, après l'heureuse découverte des royaumes de Benin et de Congo, s'avança environ cinq cents lieues au delà de l'équateur; et, pour la première fois, les navigateurs européens virent un nouveau ciel, et observèrent les étoiles d'un autre hémisphère. Jean II fait élever des forts sur la côte de Guinée, y envoie des colonies, et rend tributaires de sa couronne les princes de ces contrées, qu'il a soumis à sa force victorieuse. A mesure qu'ils multiplient leurs conquêtes, les Portugais étendent leurs connoissances; bientôt il ne leur reste plus de doute sur la possibilité d'arriver aux Indes orientales. Tous les pilotes, tous les mathématiciens portugais se réunissent pour flatter de cette espérance, le roi, qui, de son côté, entre avec chaleur dans cette idée séduisante, et commence à concerter les mesures nécessaires pour cette grande entreprise. Barthélemi Diaz, chargé de l'exécution de ces vastes projets, s'avance hardiment vers le sud (en 1486), et, franchissant les limites où ses compatriotes, effrayés des dangers à courir, avoient arrêté leur course, il reconnoît enfin le promontoire qui borne l'Afrique vers le sud. Le cap est doublé : Diaz l'avoit appelé le *cap des Tempêtes;* mais le roi, qui prévoyoit le passage aux Indes, le nomma le *cap de Bonne-Espérance.*

La nouvelle de cet événement, une fois répandue dans l'Europe, éveille toutes les passions; alors, l'amour de la gloire, le désir de faire fortune, échauffent toutes les imaginations. Une foule d'étrangers, brûlans de s'associer à cette entreprise extraordinaire, se présentent au roi, et sollicitent, les uns, du service

dans sa marine, les autres, de l'emploi dans les places lucratives qu'il étoit indispensable d'établir pour conserver les conquêtes, assurer la prospérité des colonies, et faire refluer en Europe les richesses des nations subjuguées.

Nous touchons à l'époque où un grand homme va jouer, sur la scène du monde, le rôle le plus intéressant, consacrer son cœur à la vertu, son nom à l'immortalité, élever son courage jusqu'à l'héroïsme, et acquérir des droits à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance de la postérité. Colomb, né Génois, paroît à la cour de Lisbonne : il avoit des avantages incontestables sur ses rivaux, l'ambition de la vraie gloire, et, dès sa première jeunesse, un goût irrésistible pour l'étude des sciences nécessaires à un habile marin, avec l'expérience que lui avoient donnée les expéditions maritimes, où il étoit entré dès l'âge de quatorze ans. Ses premiers voyages furent aux ports de la Méditerranée, que fréquentoient les Génois : s'élançant ensuite au delà d'une sphère devenue bientôt trop étroite pour une ame aussi active que la sienne, il avoit fait une excursion dans les mers du nord, et visité les côtes de l'Islande, où la pêche commençoit à attirer les Anglais et quelques autres nations. A la suite des navigateurs qui tentèrent alors, dans tous les sens, des découvertes nouvelles, il étoit parvenu jusqu'à l'île de Thulé, et de là, jusqu'à plusieurs degrés en dedans du cercle polaire. Ces courses fréquentes enflammoient sa curiosité, en étendant ses connoissances, mais elles servoient peu à sa fortune. Il s'attacha à un homme de son nom et de sa famille,

qui commandoit une petite escadre armée à ses frais, et faisoit la course tantôt contre les Turcs, tantôt contre les Vénitiens, ennemis et rivaux des Génois. Partout Colomb s'étoit autant montré comme homme de guerre, que comme habile marin. Barthélemi Perestrello, un des capitaines employés par le prince Henri, s'empressa de s'attacher un homme de ce mérite, et lui donna sa fille en mariage. Colomb, par cette heureuse alliance, se vit en possession des journaux et des cartes de ce navigateur expérimenté; il y examina les routes que les Portugais avaient tenues dans leurs diverses expéditions. Cette nouvelle étude redoubla encore son application à celles de la géométrie, de la cosmographie, de l'astronomie et du dessin, qui avoient occupé le cours de son éducation. Muni de cette ample provision de connoissances, il fit un voyage à Madère, et entretint, pendant plusieurs années, un commerce avec cette île et avec les Canaries, les Açores et les divers établissemens que les Portugais avoient formés en Guinée et sur le continent de l'Afrique. Tous les désirs, toutes les vues d'ambition des navigateurs européens se portoient alors vers les Indes orientales.

Quelle différence entre ce pays célèbre et les continens de l'Afrique! Sur la foi de tous les anciens écrivains, l'Inde étoit renommée comme ayant été le berceau du monde, des sciences et de la civilisation, la source primitive des lumières qui, sorties de son sein, avoient éclairé les Egyptiens, les Grecs, les Romains, et qui, s'étendant ensuite de proche en proche, par cette tradition intermédiaire, s'étoient répandues

successivement sur tous les autres peuples de l'Univers. Un motif plus puissant encore enflammoit l'ardeur de ces nouveaux Argonautes : on savoit que les peuples de l'Egypte, les Arabes et les Perses entretenoient un commerce lucratif avec les Indes. C'est de ces fameuses contrées que la Turquie tiroit son or, ses objets de luxe, et cette masse de richesses qui la rendoit redoutable aux Etats de l'Europe.

Il s'en falloit bien que l'on pût se promettre les mêmes avantages des colonies fondées sur les continens de l'Afrique : les côtes africaines n'offrent à l'ame sensible que l'aspect repoussant d'une nature dégradée, sauvage et barbare ; cette terre infortunée ne nourrit que des tyrans ou des esclaves ; le doux nom de la liberté n'y est jamais prononcé ; l'espèce humaine n'est, aux regards des despotes qui la tiennent asservie, qu'un objet mercantile vendu à l'encan et à vil prix, aux avides négocians d'Europe. Les mœurs de ses habitans sont féroces, et forcent ses tyrans d'être cruels ; les colonies européennes qui s'y sont établies, n'ont pu s'y soutenir qu'en se conservant dans un état continuel de guerre contre les peuples indigènes. La superstition qui les tient plongés dans la plus grossière idôlatrie, ajoute encore à la férocité de leur caractère ; le commerce des Africains avec les Européens n'a pu parvenir à les adoucir. On ne peut lire sans horreur, dans nos voyageurs les plus modernes, le récit des cérémonies atroces qui accompagnent les funérailles des rois : huit hommes nommés pour creuser la fosse du roi défunt, sont mis à mort

pour arroser de leur sang son tombeau ; vingt-quatre victimes, choisies entre ses femmes, briguent l'honneur d'être enfermées dans sa tombe, pour le servir dans l'autre vie. Les princes tributaires, les gouverneurs et les commandans du pays sont obligés de fournir, outre des animaux de différentes espèces, les uns quatre, les autres dix captifs des deux sexes, et, le moment arrivé de terminer ces horribles funérailles, hommes et femmes, chevaux et bœufs, beliers, pigeons, pintades, etc. sont immolés aux manes du feu roi ; leurs cadavres sont ensuite jetés dans les champs, pour servir de pâture aux loups et aux oiseaux de proie (1).

Depuis que les Portugais avoient doublé le cap Vert, le grand objet qui occupoit les navigateurs, et avec eux, les savans de ce siècle, étoit de trouver une route facile vers les riches contrées de l'Inde ; on ne l'avoit cherchée jusqu'alors, qu'en se dirigeant vers le sud, et en portant à l'est, après avoir fait le tour de l'extrémité de l'Afrique. L'incertitude et la longueur de cette route devoient coûter des frais immenses pour cette expédition ; on ne pouvoit même se dissimuler qu'elle exposoit à de grands dangers pour les navigateurs ; le nom de cap des Tempêtes, *capo Tormentoso*, donné d'abord au promontoire qui bornoit la côte de l'Afrique, en étoit une preuve sensible. Assailli dans

(1) Voyez le *Voyage* de M. Barthe, publié en 1808, page 123.

ces parages par de furieuses tempêtes, Diaz en avoit fait une terrible expérience.

Accoutumé aux méditations profondes sur son art favori, Colomb, à force d'étude, étoit parvenu à se persuader qu'on pouvoit atteindre le but desiré, et déterminer une route plus courte, plus sûre, et qui diminueroit extrêmement les frais de ces expéditions. Le résultat de ses réflexions approfondies et combinées, lui fit conclure qu'au lieu de se porter à l'est, en navigant directement à l'ouest, au travers de la mer Atlantique, on découvriroit infailliblement, dans l'Océan occidental, des terres nouvelles qui devoient tenir au continent des Indes.

La première vertu d'un homme de bien est d'aimer sa patrie : Colomb, convaincu de la vérité de son système, crut qu'il étoit de son devoir d'en faire hommage au sénat de Gènes, et il offrit de naviguer sous le pavillon de la république, pour aller à la recherche des pays nouveaux qu'il se flattoit de découvrir. La supériorité du mérite ne sert souvent qu'à éveiller la jalousie des demi-savans : on lui nomma des juges qui à peine pouvoient se former une idée juste de ses principes, et incapables d'apprécier la profondeur de ses vues. Son système et ses offres furent rejetés, et Colomb, homme de génie, ne parut aux yeux de ses compatriotes, qu'un homme à imagination exaltée, et un téméraire aventurier.

Quitte envers sa patrie, Colomb se rend à la cour de Portugal. Jean II l'accueille avec bonté, le mérite de Colomb lui étoit connu ; il avoit servi avec distinction et une grande réputation de talens, pen-

dant plusieurs années, dans la marine portugaise. Cependant le prince, avant que de penser aux moyens d'exécution, soumet l'examen du plan à trois commissaires : c'étoient ceux-là mêmes qui dirigeoient les projets de navigation des Portugais. Le plan est discuté ; on fait à Colomb les objections les plus insidieuses, il y répond avec une supériorité de lumières qui déconcertent les contradicteurs ; mais à défaut de raisons solides, ils trouvent dans les préventions que leur inspire une basse jalousie, les moyens d'enlever à Colomb la gloire et les avantages qui pouvoient lui revenir du succès de son entreprise. Les commissaires proposent au roi de se contenter d'abord d'un simple essai, dont le résultat pouvoit conduire à une décision définitive. Ce prince adopte leurs perfides conseils ; on équipe un vaisseau, dont on confie l'expédition à un pilote sans courage et sans génie. Arrêté après quelques jours de course, par des vents contraires, la frayeur le saisit, il revient à Lisbonne, se justifie en déclamant contre le projet de Colomb ; et les commissaires s'en prévalent pour l'humilier, en le faisant passer, dans le public, comme l'inventeur d'un plan de navigation, plus dangereux encore que ridicule et extravagant.

Colomb ne pouvant plus douter qu'il ne fût indignement trahi, quitte sur le champ le Portugal, et aborde en Espagne vers la fin de l'année 1484. Sa réputation l'avoit suivi ; il obtint un accès facile auprès de Ferdinand et d'Isabelle, qui occupoient le trône de Castille. L'expérience lui avoit appris que, dans les cours, la vérité n'est guères écoutée qu'au-

tant qu'elle ouvre aux courtisans des spéculations d'intérêt, ou qu'elle flatte les passions du souverain. Ici, les sourdes intrigues de la jalousie et les manéges perfides de la cupidité, étoient peu à redouter : Ferdinand et Isabelle n'avoient d'autre passion que de travailler au bonheur de leurs sujets, et la cour de Castille comptoit dans son sein un grand nombre d'hommes vertueux ; mais combien d'autres difficultés ne falloit-il pas combattre ? D'un côté, Ferdinand, occupé tout entier à la guerre contre les Maures, se faisoit un scrupule d'entendre à l'exécution d'aucun projet qui le forçât d'augmenter la dépense publique ; et de l'autre côté, la prudence exigeoit qu'avant d'adopter aucun plan, on le fît passer par les épreuves de la critique ; l'art de la navigation étoit encore à naître en Espagne ; on n'y avoit que de fausses notions sur la cosmographie : Colomb va se trouver aux prises avec l'ignorance et les préjugés de son siècle. A cette époque, il n'y avoit guères de gens instruits que dans le clergé : Talavera, confesseur de la reine, est nommé pour prononcer sur le nouveau système ; il s'associe ceux des Espagnols sur les lumières de qui il pouvoit compter davantage. Colomb est entendu ; il s'aperçoit bientôt qu'aucun de ses juges n'étoit en état de comprendre les principes et la théorie de son plan : on le fatigue d'objections ; on veut qu'il démontre la certitude du succès à l'égard d'une entreprise pour laquelle l'inventeur du plan ne pouvoit offrir que les calculs d'une grande probabilité. Près de cinq ans s'étoient écoulés depuis la première ouverture des conférences :

Talavera, pressé de rendre enfin une réponse définitive, fait son rapport; mais il étoit si peu favorable, que Ferdinand et Isabelle déclarèrent à Colomb, que jusqu'à ce que la guerre avec les Maures fût terminée, il leur étoit impossible de s'engager dans une entreprise qui demandât quelque dépense.

Quelque précaution que l'on prit pour adoucir la dureté du refus, Colomb crut son projet rejeté pour toujours : au moment où tout paroissoit désespéré, la religion vint à son secours, et lui prêta un appui que la politique lui avoit refusé; Perès, prieur du couvent de Rabida, près de Palos, avoit eu l'occasion de connoître Colomb, et d'apprécier ses grandes qualités. Il me paroît très-impolitique, écrivit-il à Isabelle, d'avoir repoussé si légèrement un homme que la Providence sembloit lui avoir adressé dans les circonstances où le royaume se trouvoit : les Portugais sont les rivaux et les ennemis naturels de la Castille; si on les laisse seuls en possession des avantages que promet la découverte des Indes, bientôt ils éleveront une marine formidable, et, riches des dépouilles de l'Indoustan, ils accableront vos Etats du poids de leur puissance. Sans doute, c'est aimer son peuple que d'économiser la dépense publique; mais les frais d'une expédition de la nature de celle que l'on propose, ne sont-ils pas bien compensés par les avantages incalculables que vous offre l'espérance bien fondée du succès; c'est ici une moisson de gloire et de richesses à recueillir, et qui rendroit le nom de de Ferdinand cher à sa nation, et immortel. Perès connoissoit le zèle de la reine pour la religion, ses

vertus chrétiennes et sa tendre piété ; il ne manqua pas de lui représenter fortement combien il seroit consolant pour sa foi, d'avoir été choisie pour être l'instrument de la Providence ; que si Dieu bénissoit cette grande entreprise, elle serviroit à étendre l'empire de Jésus-Christ, et à porter le flambeau de l'Evangile dans d'immenses contrées encore ensevelies sous l'opprobre, et dans les ténèbres de l'idolâtrie ; qu'enfin, à tout prendre, il y avoit peu à risquer si la tentative n'étoit pas couronnée du succès, et tout à gagner si elle réussissoit.

Isabelle fut frappée des représentations d'un homme qu'elle respectoit ; elle mande Perès à la cour, entre avec lui dans les détails les plus importans, et le premier effet de cet entrevue est l'invitation obligeante pour Colomb de renouer cette négociation importante : ses amis apprennent les heureuses dispositions de la reine ; cette nouvelle ranime leur espérance, et redouble leur activité. En butte aux désagrémens, aux contradictions de tout genre, depuis dix ans offrant ses talens et ses services aux cours de l'Europe, et partout rebuté, Colomb trouvoit dans son génie et dans la force de son ame, de quoi espérer encore ; une dernière ressource lui restoit. Henri, prince puissant et éclairé régnoit en Angleterre ; il se mit en route pour s'y rendre. Isabelle apprenant qu'il étoit parti, envoie sur ses pas un courrier qui doit presser son retour, et lui porte de sa part la somme nécessaire aux frais de son voyage. Revenu à Santa-Fé, et aidé de Perès, il trouve dans la reine une protectrice déclarée. Ferdinand hésite et conserve ses craintes et

ses défiances ; mais il ne résistera pas à un trait sublime de grandeur d'ame d'Isabelle. Elle ne veut pas qu'on ait à lui reprocher d'avoir touché aux finances de l'Etat pour une expédition qu'elle protège, mais dont l'issue est encore incertaine ; elle annonce sa résolution de vendre ses diamans et tout ce qui lui appartenoit de plus précieux, pour fournir à la dépense du voyage. Santangel, dans le transport de son admiration, s'associe à la gloire de ce trait de générosité, et s'engage à prendre sur lui seul, et à avancer sur le champ, les sommes dont on auroit besoin.

Tous les obstacles sont levés ; le roi accepte les conditions que Colomb avoit mises à son traité. Ferdinand et Isabelle créent Colomb grand-amiral dans toutes les mers, et vice-roi des îles et des continens qu'il découvriroit ; on lui accorde, et à ses héritiers, le dixième des produits du commerce des pays dont il se mettroit en possession ; la place de vice-roi est déclarée héréditaire dans sa famille. Le traité signé, Isabelle presse elle-même les préparatifs ; on donne à Colomb trois vaisseaux : Colomb doit commander le premier, Martin Pinson le second, et le troisième est sous les ordres du capitaine Yanes Pinson son frère. Quatre-vingt hommes composent l'équipage ; il s'y joint plusieurs gentilshommes de la cour d'Isabelle ; on charge des provisions pour douze mois ; le jour du départ est fixé. Le 3 août 1492, dès que l'aurore paroît, Colomb met à la voile en présence d'une foule de spectateurs, élevant les mains au ciel pour en obtenir une réussite heureuse qu'ils souhaitoient, mais bien plus qu'ils ne l'espéroient. Colomb cingle droit aux Cana-

ries, et il y arrive le 10 août : de là, avancés ensuite jusqu'à près de quatre cents lieues au delà des Canaries, les matelots imaginèrent qu'ils touchoient les dernières bornes de l'Océan navigable, et qu'au delà, ils ne trouveroient plus que des écueils dangereux, ou une grande étendue de terres submergées. La frayeur les saisit, et Colomb a bien de la peine à la calmer. La troupe abattue reprend courage, et obéit à son amiral; il continue sa course, et au 1er octobre il se trouve, suivant son estimation, à près de huit cents lieues à l'ouest des Canaries. Fatigués, épouvantés de la longueur d'une course dont rien ne leur annonçoit le terme, les matelots se croient perdus; ils ne sauroient plus en douter quand ils s'aperçoivent que l'aiguille de la boussole décline vers l'ouest. Il seroit trop long de décrire tout ce que Colomb eut alors à souffrir : errant, incertain, épouvanté sur une mer inconnue, son équipage se figure un écueil dans chaque objet qui frappe sa vue, et lui présente la mort. Ils se voient précipités dans les abymes de l'Océan; la fureur redouble avec le désespoir : officiers et matelots se réunissent tumultuairement sur le pont; les plus audacieux exigent que sur le champ l'amiral reprenne la route de l'Europe, s'il veut échapper lui-même à la mort, dont ils menacent le refus qu'il feroit d'acquiescer à leur demande.

Colomb sent tout le danger de sa position; il y oppose la fermeté de son caractère et le calme de son ame; il prend assez sur lui-même pour montrer toujours un visage gai, et cet air satisfait et tranquille qui marque la satisfaction d'un homme content du succès

succès de sa navigation. A force d'adresse il parvint à persuader à ses gens de s'abandonner à sa conduite, au moins pendant trois jours. Il ne hasardoit pas beaucoup de fixer un terme aussi court; les signes les moins équivoques lui annonçoient que son escadre ne pouvoit être fort éloignée du continent : en effet, le soir même du 11 octobre (1492), il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne, et veiller toute la nuit, de peur d'être poussé à la côte. Tous les regards se promènent au loin sur la surface des eaux, tous les regards interrogent l'atmosphère; enfin une lumière est aperçue. Un peu après minuit on entendit crier : *Terre, terre*, de la Pinsa, qui étoit en tête des deux autres vaisseaux : c'étoit une des îles Lucayes ou de Bahama, à laquelle les naturels du pays donnoient le nom de *Guanahani*, et que Colomb appela *San-Salvator*. Les Castillans se livrent au délire de la joie; l'équipage de la Pinsa entonne le *Te Deum*, et les autres navires se joignent à cet acte de piété. Les actions de grâce que l'on rendit au ciel furent suivies de la réparation que l'on devoit au commandant : les Espagnols se jettent aux pieds de Colomb, et lui demandent pardon de leur insolence; ils ne voient plus en lui qu'un homme inspiré du ciel, et doué d'un courage plus qu'humain pour l'exécution d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siècles précédens (1).

Au lever du soleil, les chaloupes s'avancèrent vers l'île, enseignes déployées, au son d'une musique

(1) Voyez *Géographie universelle*, Amérique, p. 23.

militaire, et avec tout l'appareil guerrier. L'amiral débarque richement vêtu, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite; tous baisent la terre, après laquelle ils soupiroient depuis si long-temps. Colomb recueilli, absorbé dans une sorte d'extase de reconnoissance envers le ciel qui le favorise si visiblement, sent au fond de son cœur une voix secrète qui lui fait entendre le nom d'Isabelle, sa protectrice, le nom de Perès, son généreux ami; il se rappelle que le grand motif qui les avoit animés en sa faveur, étoit l'espérance que le succès de son expédition seroit un moyen certain de porter le flambeau de la foi dans les régions asiatiques. Dans son ravissement, il se prosterne, élève ensuite un crucifix, et après cet acte solennel de religion, prend possession du pays pour la couronne de Castille et de Léon, avec toutes les formalités qu'observoient les Portugais dans toutes les découvertes qu'ils faisoient.

Cependant, à la nouvelle de son débarquement, il voit la côte se couvrir d'habitans, dont les gestes exprimoient l'étonnement et l'admiration; tout ce qu'ils voyoient les frappe d'une si grande terreur, qu'ils respectent leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur, et comme des enfans du soleil descendus pour visiter la terre. Les Européens n'étoient guères moins étonnés des objets qu'ils avoient sous les yeux : l'herbe, les arbustes, les arbres, la figure et la couleur, la manière de se mettre des insulaires, tout leur offroit des contrastes avec ce qu'ils avoient vu en Europe.

L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de

l'île ; il reconnut à la pauvreté des habitans, que ce n'étoit pas là, le riche pays qu'il cherchoit. Ces insulaires étoient presque entièrement nus ; leurs longs cheveux flottoient sur leurs épaules, ou étoient attachés en tresses autour de leur tête ; ils n'avoient point de barbe, et tout le reste de leur corps étoit absolument sans poil ; leur teint étoit de couleur de cuivre foncé, leur physionomie douce et timide. La crainte les tint d'abord dans la réserve ; mais bientôt ils se familiarisèrent avec les Espagnols, et reçurent d'eux, avec des transports de joie, des grains de verre, des grelots et d'autres bagatelles, pour lesquelles ils donnèrent en échange quelques provisions de bouche, et du fil de coton, la seule marchandise de valeur qu'ils pouvoient fournir.

Colomb quitte l'île de San-Salvador, prend sur son équipage sept des naturels du pays, pour lui servir de guides et d'interprètes ; il découvre différentes îles, et prend terre à trois des plus considérables baies auxquelles il donne les noms de *la Conception*, de *Sainte-Marie*, de *Ferdinand* et d'*Isabelle*. En suivant la même direction, il découvre Cuba qu'il nomme *Juanna*. Les naturels du pays lui indiquent à l'est, une île qu'ils appellent *Hayti*, en faisant entendre qu'il y trouveroit de l'or en abondance : il se dispose à faire voile vers cette île, mais Martin Alounso Pinson, voulant prendre, le premier, possession des riches trésors que cette contrée promettoit, quitte les deux autres vaisseaux sans s'embarrasser des signaux que lui faisoit l'amiral.

Colomb, retardé par les vents contraires, ne peut gagner Hayti (c'est l'île de Saint-Domingue) avant

EX BIBLIOTHECA SEMINARII S.S. MARIAE EDIT

le 6 décembre : il donna au premier port le nom de *Saint-Nicolas*, et à l'île même, celui d'*Hispaniola*, en l'honneur de la nation qu'il servoit. Toujours occupé à découvrir des mines d'or, et continuant d'interroger les naturels du pays, on lui indique Gibao, situé à quelque distance de la mer, et à peu près vers l'est. Il s'y porte, et entre dans un havre commode auquel il donne le nom de *Saint-Thomas*. Cibao étoit gouverné par un cacique puissant, appelé *Guacanahavi*, un des cinq souverains qui s'étoient partagé cette île. Le cacique lui envoie des députés et le fait prier de venir au lieu de sa résidence, près du havre appelé aujourd'hui le *Cap Français*. Colomb consent à l'entrevue; dans ce dessein il fit voile de Saint-Thomas, le 24 décembre : emporté par un courant, son vaisseau touche contre un rocher, et bientôt sa perte devient inévitable. A la nouvelle de ce danger, les insulaires accourent en foule sur le rivage, et ils aident l'équipage à sauver tout ce que l'on pouvoit retirer du vaisseau. Le cacique étoit à leur tête, et s'efforce de consoler l'amiral de sa perte, en lui offrant tous les secours qui étoient à sa disposition.

Colomb se retire à bord de la Rigna. Les Caraïbes désoloient ce pays; l'amiral propose au cacique de se joindre à lui, pour le délivrer de cette nation féroce, ses offres sont acceptées; il construit, dans ce dessein, un petit fort qu'il appelle *Navidao* (de la Nativité), parce qu'il étoit débarqué sur cette terre le jour de Noël. Voulant donner une idée imposante de la force que les Espagnols avoient dans leurs mains, il dispose son équipage en ordre de bataille : d'abord

il fait voir, par des épreuves sans danger, la bonté du tranchant des sabres espagnols, la force de leurs piques, et les effets de leurs arquebuses. Les Insulaires ignoroient l'usage du fer; ils sont saisis d'épouvante. Colomb, pour en augmenter l'impression, fait tirer les gros canons : cette explosion subite les frappe d'une telle terreur, qu'ils tombent à terre, se couvrant le visage de leurs mains, et ils concluent qu'il est impossible de résister à des hommes qui marchoient armés de l'éclair et de la foudre; les Caraïbes prennent la fuite, et l'île est délivrée.

Colomb laisse dans l'île trente de ses gens, et met à leur tête Diégo d'Arada, gentilhomme espagnol, et part du port de la Nativité le 4 janvier 1493 : se dirigeant vers l'est, il découvrit la plupart des havres de la côte du nord de l'île, et leur donna des noms. Le mauvais état de son vaisseau et l'impatience de ses gens le forcoient de hâter son retour en Espagne; il part enfin le 6 janvier, prend, sur son bord, quelques habitans des îles qu'il avoit découvertes, et outre l'or qui avoit été l'objet de ses recherches, une certaine quantité d'oiseaux inconnus, d'autres curiosités naturelles et diverses productions du pays, qui pourroient devenir la matière d'un commerce lucratif. Après avoir essuyé des vents contraires et plusieurs violentes tempêtes, il arrive au port de Pilos, le 15 mars 1493, sept mois et onze jours après son départ de ce même lieu. L'effusion de la joie fut générale, et ne put se contenir; on lui rend les honneurs qu'on eût rendus au roi lui-même; tout le peuple, en procession solennelle, l'ac-

commpagne lui et sa troupe, à l'église, où ils allèrent remercier Dieu des faveurs qu'ils avoient reçues.

Avertis de son arrivée, Ferdinand et Isabelle, ravis d'un succès qu'ils n'osoient presque espérer, mandent à Colomb, de la manière la plus honorable, de se rendre sur le champ près d'eux à Barcelone; ils ordonnent eux-mêmes l'appareil de son entrée. Les insulaires marchent les premiers : leur teint, leur physionomie, la singularité de toute leur personne les faisoient regarder comme des hommes d'une espèce nouvelle. Après eux, on portoit les ornemens façonnés par l'art grossier de ces peuples, les grains d'or trouvés dans les montagnes, et la poudre du même métal recueillie dans les rivières; enfin, les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermoit la marche, elle avoit l'air d'un triomphe. Ferdinand et Isabelle le reçoivent assis sur leur trône; ne permettant pas que, suivant l'étiquette, il se mette à genoux pour leur baiser la main, ils l'invitent à s'asseoir sur un siége qui lui avoit été préparé. Colomb fait le récit de son voyage avec gravité et simplicité : sa narration finie, transportés d'admiration et de joie, le roi et la reine descendent du trône, se prosternent, et rendent grâce à Dieu d'un événement qui leur promettoit tant de gloire et d'avantages. Des lettres-patentes confirment, pour lui et pour ses héritiers, les priviléges stipulés dans le traité de Santa-fé; les courtisans lui prodiguent, à l'exemple des souverains, les marques les plus éclatantes de leur admiration et de la reconnoissance nationale.

Le bruit de ces étonnantes découvertes attira bientôt toute l'attention de l'Europe ; les opinions se partagèrent. Etoit-ce un nouveau monde, ou seulement une vaste portion de ces vastes régions de l'Asie comprises sous le nom général d'Indes ? Ce dernier sentiment étoit celui de Colomb ; Ferdinand et Isabelle lui donnèrent en conséquence le nom d'*Indes* dans la ratification du traité de Santa-fé. L'erreur fut démontrée dans la suite, mais le nom resta, et les habitans du nouveau monde, désignés sous la dénomination d'*Indes occidentales*, sont appelés *Indiens*.

Après que Colomb eut rendu compte de ses succès à ses souverains, il ne s'occupa plus que de sa seconde expédition : il n'aura plus à combattre contre des contradicteurs inquiets et méfians ; l'armement qu'on lui prépare est considérable ; l'équipage se compose de plus de quinze cents personnes, parmi lesquelles se trouvoient beaucoup de gentilshommes qui avoient été employés dans des places honorables. A l'exemple des Portugais, et pour consacrer davantage à la religion ce grand événement, Ferdinand et Isabelle sollicitent et obtiennent du pape Alexandre VI, une bulle qui les confirme dans la souveraineté de tous les pays des infidèles, qui avoient été découverts, et qui pourroient l'être à l'avenir, par ceux qu'ils jugeroient à propos d'employer à leur conquête. Isabelle étoit bien moins touchée de l'accroissement de puissance et des richesses que promettoit cette seconde expédition, qu'animée du désir de la faire servir à la conversion des peuples indigènes ; elle s'occupa vivement des

moyens de créer un corps de missionnaires : le père Boyl, Catalan, homme du plus grand mérite dans son état, fut mis à leur tête, avec la dignité et les pouvoirs de vicaire apostolique. Ces nouveaux apôtres, déjà pleins de l'esprit de Dieu, se préparent à répondre à cette sublime vocation.

Colomb étoit impatient de suivre la carrière de gloire qu'il s'étoit ouverte ; il mit à la voile le 25 septembre 1493, et dès le 2 novembre, il prit terre à une des îles du Vent, à laquelle il donna le nom de *Doscada* (la Désirade), à cause du désir que son escadre montroit d'aborder à quelque partie du nouveau monde : peu de temps après, il découvrit successivement, la Dominique, Marie-Galande, la Guadeloupe, Antigoa, Saint-Jean de Porto-Rico, et plusieurs îles qu'il trouva sur sa route, en avançant vers le nord.

Arrivé au port de la Nativité, il y traça, dans une grande plaine voisine d'une large baie, le plan d'une ville, et le fit exécuter. Cette ville étoit la première fondée par les Européens dans le nouveau monde ; elle reçut le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de la reine de Castille. La description qu'on avoit faite à Colomb, de Cibao, s'étoit trouvée vraie : ce pays, montagneux et sans culture, rouloit l'or dans ses rivières. Colomb, pour s'assurer de la possession de ce riche district, y éleva un petit fort, qu'il appela *Saint-Thomas*, en mémoire de l'incrédulité des Espagnols, qui avoient refusé de croire que ce pays produisoit de l'or, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux et touché de leurs mains. Il leva l'ancre le 24 avril 1494.

Pendant un voyage de cinq mois, il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur puisse être exposé, et ne fit de découverte importante que celle de la Jamaïque. En rangeant la côte de Cuba, il se trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites îles, qu'il nomma *Jardin de la reine*. Il s'aperçut, à cette époque, que sa santé ne pourroit tenir contre un cours de navigation incertaine et dangereuse qui se renouveloit si souvent; contre des travaux de tout genre qui auroient épuisé le tempérament le plus robuste, et plus encore, malgré l'énergie de son ame, contre une multitude de contradictions qu'il éprouvoit de toutes parts. Une fièvre violente se déclara avec les symptômes les plus alarmans, et ne se termina que par une léthargie, dans laquelle il fut sur le point de perdre la vie : un événement heureux le sauva de cet état cruel. De retour à la ville d'Isabelle, il y trouva son frère Barthélemi, dont il avoit été séparé depuis treize ans : ces deux frères étoient liés entre eux par des sentimens qu'aucun nuage n'avoit altérés. Ceux qui croient à la force et aux miracles de l'amitié, comprendront aisément quel changement cette tendre réunion a pu produire dans la santé de Colomb; son cœur ne pouvoit se passer d'un ami, et Barthélemi ne pouvoit arriver dans une circonstance où il en sentit davantage le besoin.

Colomb a été, pendant toute sa vie, en butte à la jalousie, calomnié et persécuté : ce fut, dans tous les siècles, la destinée des grands talens et des grandes vertus. Tandis qu'il jette les fondemens de

la grandeur espagnole, le traître Pinson, François Roldan, président de la cour de justice, et les partisans qu'il s'étoit associés, travailloient sourdement et sans relâche, à le priver de la gloire et des récompenses auxquelles ses services et ses travaux lui donnoient tant de droits. Ses ennemis tenoient tout de lui, et leurs places et leur fortune : devenus riches de ses bienfaits, ils s'en servoient pour payer les calomnies qu'ils faisoient débiter contre lui à la cour de Castille. A une si grande distance des lieux où les faits s'étoient passés, il étoit facile de donner des couleurs spécieuses aux accusations qu'ils intentoient contre l'amiral ; elles acquirent tant de crédit sur l'esprit du roi, et d'une cour ombrageuse, qu'on nomma un commissaire chargé de se transporter à Hispaniola, et d'y examiner la conduite du vice-roi : cette mission fut confiée au valet de chambre du monarque.

Ce commissaire, fort au-dessous d'une mission si importante, et accessible à la corruption, écoute avidement les mécontens, affoiblit l'autorité du chef, loin de le seconder dans la réforme des abus, et fomente l'esprit de dissention dans l'île. Colomb, sentant combien il étoit humiliant pour lui et nuisible pour le bien public, de se trouver responsable envers un juge si prévenu contre lui, prend la résolution de faire un second voyage en Espagne ; il y arrive, et paroît devant ses souverains avec la confiance d'un administrateur sans reproche, avec l'attitude modeste, mais assurée, d'un homme qui avoit si fort augmenté, et la splendeur du trône, et les

richesses de l'Etat. Ferdinand et Isabelle, honteux d'avoir prêté l'oreille à des accusations frivoles ou mal fondées, le reçoivent avec des marques de considération si distinguées, que ses ennemis restèrent couverts de confusion. Colomb présente des moyens d'accroître la prospérité de la colonie d'Hispaniola ; ils furent adoptés.

L'ardeur pour les expéditions maritimes, quoique récente en Europe, y devint bientôt générale ; des armateurs particuliers offrirent d'équiper, à leurs frais, des bâtimens pour aller à la découverte de nouvelles contrées. Alonzo d'Ojeda, à qui l'évêque de Badajoz remit les journaux des voyages de l'amiral, aborda la côte de Paria, et de là, s'avançant jusqu'au cap Vela, reconnut une grande étendue de côtes au delà de celles que Colomb venoit de visiter. Dans le cours de la même année, le Brésil, dont Vincent Yanez Pinson s'étoit approché de si près, fut entièrement découvert par les Portugais, qui en prirent possession.

Americ Vespuce étoit de cette expédition, dont Ojeda étoit le chef. Christophe Colomb avoit déjà fait trois voyages : les Portugais, par un indigne abus de la confiance que Colomb leur avoit témoignée, partirent pour la découverte de nouvelles terres, munis des renseignemens les plus positifs et des meilleures cartes, et ne s'en virent pas moins contraints de renoncer à cette périlleuse entreprise. Americ Vespuce fit imprimer la relation du voyage d'Ojeda, et cacha le nom du capitaine : dès ce moment, la plus criante des injustices fut consommée ; on en-

leva à Colomb la gloire de donner son nom au nouveau monde. Quoique les hommes instruits se soient inscrits en faux contre une absurde dénomination, le nonveau monde n'en conserve pas moins le nom d'*Amérique* (1).

Cependant, malgré son zèle et des services signalés, Colomb avoit encore à lutter contre l'envie et la malveillance de ses ennemis; ils excédoient Ferdinand et Isabelle de mémoires contenant le détail de leurs malheurs et des prétendus injustices de Colomb: des courtisans corrompus à force d'argent, se liguent contre lui et les font adopter à Ferdinand, prince naturellement méfiant et soupçonneux. Bovadilla est nommé pour aller sur les lieux, rechercher la conduite de l'amiral: le roi l'avoit revêtu de pleins pouvoirs, et même autorisé à prendre lui-même le gouvernement d'Hispaniola, s'il trouvoit les accusations bien fondées. Déployant, à son arrivée, toute l'étendue de sa commission, Bovadilla montre, dès le moment où il met le pied à Hispaniola, la résolution déterminée de traiter l'amiral en criminel; il prend possession de la maison de Colomb qui étoit absent; en même temps, il se rend maître, par force, des magasins et du fort, se fait reconnoître pour gouverneur général, rend la liberté à tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral, et le cite lui-même à son tribunal. Colomb appelle directement au trône, des procédés d'un

(1) Voyez *Tableau historique des Nations*, par M. Jondot, t. III, page 495.

juge si partial et si violent. Bovadilla, sans daigner même le voir, le fit mettre aux fers et traîner à bord d'un vaisseau : l'amiral souffrit cette horrible insulte, non-seulement avec calme, mais avec dignité ; on le fait partir pour l'Espagne avec ses deux frères, aussi chargés de fers. Alonzo de Vallejo, capitaine de ce vaisseau, conservoit le souvenir des grandes actions de Colomb; il ne fut pas plutôt hors de la vue de l'île, qu'il s'approcha de son prisonnier avec respect, et lui offrit de lui faire ôter les fers dont il étoit si injustement chargé. « Non, répondit-il avec » une généreuse indignation, je porte ces fers par » ordre d'un homme muni des pouvoirs de mon roi ; » leur volonté m'a privé de la liberté, leur volonté » seule peut me la rendre ».

Ce grand homme arrive à la cour, se jette aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle, produit les pièces justificatives de sa conduite, et de la fureur de ses ennemis. Ferdinand, convaincu de son innocence, le traite avec une distinction marquée, et Isabelle avec une sorte de tendresse et de respect. Bovadilla est destitué, sur le champ, de son emploi; mais le roi et la reine craignant de se confier à un homme à qui ils devoient tout, et qui avoit tant de raisons de conserver du ressentiment, le retiennent à la cour sous différens prétextes, et nomment Nicolas Ovando au gouvernement d'Hispaniola.

Ovando se trouva à la tête d'un armement le plus considérable de tous ceux qu'on eût encore fait pour le nouveau monde. Colomb, sans se laisser abattre par l'injustice dont on payoit ses services,

n'hésita point à reprendre les travaux qui pouvoient le conduire à des découvertes importantes. De nouvelles injustices, de nouveaux malheurs l'attendent ; il saura les braver et les faire tourner au profit de sa vertu. Il part de Cadix le 9 mai 1502, accompagné de son frère Barthélemi, et de Ferdinand son second fils : traversé dans sa route, il est forcé de se porter vers Hispaniola. Arrivé à la rade de San-Domingo, il demande au gouverneur la permission d'entrer dans le havre pour se mettre en sûreté contre un ouragan dont il prévoyoit les approches, et il l'éclairoit en même temps sur plusieurs fausses mesures qu'on avoit adoptées. Ovando rejeta sa demande et méprisa ses conseils : on lui refuse l'abord d'une colonie dont il étoit le fondateur ; l'ouragan éclate avec une violence terrible. Colomb qui avoit pris toutes ses précautions, sauve sa petite escadre ; il fait voile pour le continent, et après une longue et dangereuse navigation il découvre Gunaja, île voisine de la côte d'Honduras. Se portant ensuite sur le golfe Darien, il découvre toute la côte du continent, depuis le cap *Gracias a Dios*, jusqu'au havre de *Porto Bello*. La beauté du pays le charme tellement, et il le jugea si riche, par les morceaux d'or que les naturels du pays lui firent voir, qu'il prit la résolution d'y laisser une petite colonie sur la rivière de Bélem, dans la province de *Veragua* ; mais l'indiscipline et la mutinerie des hommes qu'il avoit à conduire, le privèrent de la gloire de fonder le premier établissement européen sur cette côte : d'un autre côté, l'insolence et la rapacité des Espagnols, forcèrent

les Indiens à prendre les armes. Les habitans de cette côte étoient braves et d'un caractère belliqueux ; ils massacrèrent une partie des Espagnols, et obligèrent le reste à abandonner un poste où il ne pouvoit plus se soutenir.

Ce fut là le premier échec qu'essuyèrent les Espagnols sous la conduite de Colomb. Il se remet en mer, et à la vue de la côte de Cuba, une violente tempête l'assaillit ; ses vaisseaux se heurtèrent, et furent si endommagés dans le choc, qu'il eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque, où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à fond. Mendes et Fieschi, gentilshommes particulièrement attachés à Colomb, lui offrirent courageusement d'aller sur deux misérables canots que prêtoient les insulaires, solliciter des secours à Hispaniola ; ils y arrivèrent après avoir surmonté des dangers incroyables. L'horrible situation des Espagnols, dont on lui fait la peinture, trouve Oviedo insensible ; il ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'île : Mendes et Fieschi le sollicitèrent huit mois entiers, sans rien obtenir.

Colomb et ses compagnons d'infortune, ne recevant aucune nouvelle, durent croire que Mendes et Fieschi avoient péri dans un naufrage. Manquant de tout, les matelots furieux se mutinèrent ouvertement, menacèrent la vie de leur commandant, et se saisissant de dix canots, se retirèrent dans une autre partie de l'île. De leur côté les insulaires murmurèrent hautement contre le long séjour des Espagnols parmi eux, et menacèrent de cesser de leur

fournir des vivres. Colomb les fit renoncer à cette funeste résolution par une adresse ingénieuse et un heureux artifice, qui le tirèrent encore cette fois, de ce cruel embarras. Ses connoissances en astronomie lui avoient fait prévoir qu'il y auroit dans peu une éclipse totale de lune. Le jour qui la précède, il assemble autour de lui les principaux Indiens, et prenant un ton imposant, il leur dit : « Les Espagnols sont les fils » du grand esprit qui habite les cieux : ce grand esprit » est offensé de votre refus barbare de fournir des » vivres, et de venir au secours de ceux qui sont les » objets de sa protection et de sa faveur particulière ; » il se prépare à punir ce crime avec sévérité ; cette » même nuit, en signe de sa colère contre vous, la » lune vous retirera sa lumière, et ne vous appa- » roîtra que de couleur de sang, signe de la ven- » geance prête à tomber sur vous ». La prédiction s'étant réalisée, ces Indiens furent tous frappés de terreur; ils coururent à leurs maisons, et revenant tout de suite, chargés de vivres, ils les mirent aux pieds de Colomb, le conjurant d'écarter les malheurs dont le grand esprit les menaçoit.

Le reste de la vie de Colomb n'offre plus qu'un affreux tableau d'injustices criantes, et de malheurs plus cruels les uns que les autres. Ovando se détermina enfin à envoyer une petite barque à la Jamaïque, non pour secourir ses compatriotes, mais pour les épier et reconnoître leur situation. Escobar, ennemi cruel et invétéré de Colomb, est chargé de cette mission : après s'être approché du rivage dans un petit bateau, et avoir observé le misérable état des Espagnols,

pagnols, il envoie à Colomb une lettre remplie de vains complimens. A peine a-t-il reçu la réponse qu'il repart sur le champ. Sitôt que son vaisseau eut disparu, les Espagnols, passant du transport de la joie au désespoir et au plus horrible abattement, les matelots ne pensent plus qu'à se venger sur Colomb, des injustices et de la trahison de son ennemi ; les révoltés se livrent à tous les excès, mettent à leur tête un d'entre eux et viennent fondre sur leur commandant. Colomb étoit souffrant et affoibli, son frère le l'Adelenlade le remplace pour repousser ces furieux ; au premier choc, plusieurs d'entre eux furent tués, et le chef des mutins est fait prisonnier, le reste s'enfuit honteusement. Colomb, toujours calme au milieu de la tempête, rétablit la tranquillité parmi les Espagnols, en leur promettant un secours très-prochain ; heureusement que peu de jours après, on vit paroître à la rade, le vaisseau qu'il avoit annoncé, sans y compter beaucoup, les Espagnols sont transportés à Santo-Domingo. A l'arrivée de Colomb, le gouverneur employa tous les artifices des ames viles qui ont recours à la bassesse pour réparer l'insolence et l'injustice. Ovando le reçoit avec de grandes marques de respect ; mais ces démonstrations simulées cachoient mal la haine qui dévoroit son cœur : il met en liberté le chef des mutins que Colomb avoit amené dans les fers, et il menace tous ceux qui avoient soutenu le parti de l'amiral, de rechercher leur conduite. Colomb, si indignement traité, ne pense plus qu'à repasser en Espagne ; il met à la voile avec deux vaisseaux, les seuls qui restoient

à ses ordres. Bientôt le premier ne pouvant plus tenir la mer, fut ramené à Santo-Domingo ; l'autre battu par de violentes tempêtes, gagna avec beaucoup de difficulté, le port de San-Lucar. Les malheurs de Colomb sont à leur comble, la reine Isabelle venoit de mourir, et avec elle il perd sa dernière ressource. Cependant il se présente à la cour, et y sollicite la punition de ses oppresseurs, et la restitution des droits et des priviléges qui lui avoient été assurés par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles, à travers lesquelles on apercevoit trop clairement, son intention de ne jamais prononcer sur la requête qui lui avoit été présentée.

Épuisé par les fatigues et les chagrins, accablé d'infirmités qui étoient le fruit de ses travaux, Colomb, le cœur navré de l'ingratitude de son roi, succomba sous le poids de tant de maux réunis, et finit sa vie à Valladolid, le 20 mai 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge, décoré des vains titres de vice-roi et de grand-amiral : il meurt oublié de ses maîtres, et victime de leur ingratitude ; mais il meurt en chrétien, avec la fermeté qui avoit, dans tous les temps, distingué son caractère ; il descend au tombeau avec les sentimens d'une foi courageuse et d'une piété tendre, qu'il avoit montrés dans toutes les circonstances de sa vie.

Colomb étoit d'une taille haute et bien proportionnée (1) ; son regard et toute sa personne, vive

(1) Voyez *Spectateur américain*, p. 89.

expression de son ame, annonçoient de la noblesse. Il avoit le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, et le fond du teint blanc, quoique un peu enflammé; son abord étoit facile et prévenant, ses mœurs douces et assez affables pour les étrangers; humain à l'égard de ses domestiques, il étoit enjoué avec ses amis, et d'une admirable égalité d'humeur. On reconnoît à tous les événemens de sa vie, l'ame grande et forte, l'esprit fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers: personne ne possédoit mieux que lui le vrai ton et l'éloquence du commandement; il parloit peu et avec grâce; il étoit sobre, modeste dans son habillement, plein de zèle pour le bien public et pour étendre l'empire de la religion; avec une probité sans reproche, une piété solide, il avoit l'esprit orné par les sciences. Si des défauts légers ont quelquefois obscurci tant de qualités rares et brillantes, c'est qu'il étoit homme.

Don Ferdinand son fils a écrit sa vie; on ne peut en lire les détails sans attendrissement. Quel spectacle doit inspirer plus d'horreur pour l'ingratitude, que celui où Colomb sort en cheveux blancs, et les fers aux pieds, de ces mêmes vaisseaux auxquels il avoit frayé la route glorieuse du nouveau monde!

Colomb fut malheureux, doit-on l'en plaindre personnellement? la vertu portée jusqu'à l'héroisme est trop grande pour trouver sur la terre une récompense digne d'elle; la vertu céleste dans son origine, puisée dans le cœur de Dieu, le prenant pour modèle, et pour loi suprême, ne se montre jamais avec plus d'éclat qu'au sein de l'adversité; elle accroît son

mérite et met le sceau à sa gloire. Colomb eût été moins grand dans la postérité, si Ferdinand eût été juste et reconnoissant envers lui.

C'est à sa vertu même que Colomb a dû la plupart de ses malheurs; on en trouvera la preuve dans la peinture hideuse des crimes qui ont souillé la conquête de l'Amérique. Il s'en faut bien que le bonheur de l'humanité, le zèle de la religion, l'espoir de former des liens de fraternité entre l'ancien et le nouveau monde, ayent dirigé les vues des premiers navigateurs; un très-petit nombre excepté, la soif brûlante de l'or fut le véhicule puissant de toutes leurs entreprises. Les navigateurs qui abordoient dans ces climats, éblouis des fortunes qu'ils voyoient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne regardèrent plus les vaisseaux dont on leur confioit le commandement, que comme une voie de trafic et de richesse qui leur étoit ouverte. La corruption fut bientôt portée à son comble par des gens avilis, ruinés en Europe, qui, sur ce qu'ils voyoient, sur ce qu'ils entendoient dire, voulurent passer dans les Indes, dans l'espérance d'y rétablir leurs affaires, et d'y continuer avec impunité, leurs déréglemens. La conduite personnelle des agens du gouvernement le mettoit dans la nécessité de fermer les yeux sur les désordres, et dans l'impuissance de les arrêter: on avoit à leur reprocher, de ne voir dans leur place que le crédit, l'argent, la considération qu'elle leur donnoit, la facilité de recueillir une plus grande masse de richesses; on leur reprochoit de livrer les postes et les emplois à des parens sans mœurs, sans

capacité, sans application; on leur reprochoit de multiplier sans mesure, le nombre des subalternes et des correspondans, pour se ménager des protecteurs et des partisans en Europe et dans les cours; on leur reprochoit de fournir eux-mêmes, et de vendre chèrement, ce qu'on auroit obtenu à un prix plus modique. Soit que les gouvernemens ignorassent ces excès, soit qu'ils n'eussent pas le courage de les réprimer, ils furent par leur aveuglement, ou par leur foiblesse, complices en quelque sorte, de cette corruption morale, et ces aventuriers surtout, qui, par leur naissance et leur place, élevés au-dessus de la classe mercantile, sacrifioient sans honte, leur honneur et leur conscience aux manéges d'une cupidité effrénée (1).

Si les nouveaux hôtes de l'Amérique eussent mieux connu leurs intérêts, ils se seroient contentés de former avec les Indiens des liaisons conformes aux loix de l'humanité, en établissant entre eux une dépendance et un avantage réciproques : la civilisation de ces peuples étoit leur premier devoir, elle eût été l'objet de leurs soins les plus empressés; alors, les échanges des manufactures et des productions de l'Europe, contre l'or et l'argent brut des Indes, auroient été utiles aux deux hémisphères, et les heureux fruits de cette alliance auroient été la source et la base de leur prospérité; les monarques auroient vu les peuples, et les souverains mêmes de ces ré-

(1) Voyez *Raynal*, t. II, pag. 101.

SEMINARII S.S. MARIANORUM

gions lointaines, apporter leurs métaux précieux aux pieds de leur trône, et cette confiance mutuelle auroit fait circuler l'abondance et toutes les richesses du commerce dans leurs États. N'eût-il pas été plus doux, plus avantageux de rendre ainsi, ces souverains et ces peuples, tributaires, plutôt que de les égorger pour établir la plus cruelle des dominations, et que de prétendre régner sur des terres arrosées de sang, sur des palais réduits en cendres?

Et tel fut en effet le système d'humanité et de saine politique que Colomb adopta. Revêtu des pouvoirs les plus étendus, il suivoit les mouvemens de son cœur, en employant les moyens les plus propres à faire chérir les loix de son gouvernement. Semblable à un père de famille qui fait son bonheur de celui de ses enfans, ce sage législateur commença par assigner des emplois aux Américains; il se portoit successivement dans les divers districts pour les encourager au travail; la douceur fut toujours le moyen dont il se servit pour se faire obéir, et si quelquefois il s'en écarta, ce fut par un principe d'ordre, de prudence et de justice, plutôt que de sévérité. Colomb savoit qu'on ne peut réussir à civiliser un peuple qu'en le soumettant au joug d'une religion émanée du ciel; qu'il ne peut exister d'organisation sociale sans ordre moral, ni ordre moral sans lui donner une base religieuse. Les momens du repos étoient employés à éclairer les esprits, et à y jeter les semences du christianisme; Colomb mettoit sa principale gloire à se servir de l'amour qu'on lui portoit, pour gagner des adorateurs au Dieu dont il s'étoit toujours montré

fidèle disciple, et à s'acquitter de l'engagement sacré qu'il avoit contracté avec Isabelle, qui avoit mis à ce prix, sa protection et ses bienfaits. La présence du chef en imposoit à ceux qui, moins humains et moins religieux que lui, auroient pu abuser de leur autorité et de la foiblesse des Indiens. Heureux d'avoir si fort accru la puissance de son roi, sans effusion de sang, jouissant de la satisfaction de voir le bon ordre et l'harmonie que ses sages réglemens avoit établis, contribuer au bonheur de tous, Colomb mettra le comble à sa joie, en rendant à Ferdinand et à Isabelle, un compte fidèle de ses opérations et de ses succès. Il part pour l'Espagne; on eût dit qu'il emportoit avec lui tout le bonheur des Américains réunis en foule au moment de son départ; les Indiens suivoient tristement des yeux, le vaisseau qui le portoit; et quand la rapidité de la course l'eût entièrement dérobé à leurs regards, un secret pressentiment s'empara de leur esprit, et sembloit leur présager tous les maux qui ne tardèrent pas à fondre sur eux.

Le départ de Colomb fut en effet l'époque de ces scènes de barbarie et d'inhumanité, dont on ne peut lire l'histoire sans frémir d'indignation et d'horreur. Foulant aux pieds les loix divines et tous les principes du droit des gens, les Espagnols et les officiers qu'il laissa dans l'île Hispaniola, substituèrent bientôt au gouvernement paternel du vice-roi, le despotisme le plus cruel : pour couvrir la honte de leurs loix tyranniques, ils érigèrent les principes de férocité en système. A leurs yeux, les Indiens n'é-

toient plus que des êtres avilis et dégradés, à qui la nature avoit refusé les facultés intellectuelles, et tous les caractères qui distinguent les hommes des animaux; ils les traitoient en conséquence. Séduits par l'appât de l'or, unique but de leurs recherches, les Européens ne virent plus dans les propriétaires de ce riche métal, que des hommes d'autant plus indignes d'en jouir, qu'ils n'en faisoient d'autre usage que celui auquel nous destinons le cuivre ou le fer. Cette passion de s'enrichir avoit gagné jusqu'aux matelots et aux soldats : plus de discipline ni de subordination; les soldats s'étoient dispersés dans toute l'île, vivant à discrétion chez les Indiens, enlevant leurs femmes, et traitant ce peuple naturellement doux et pacifique, avec l'insolence et la tyrannie militaires? De leur côté, leurs commandans feignant d'oublier que ces hommes étoient leurs frères, et sortis de la même origine, ils ne leur permettoient de vivre qu'à condition qu'ils en feroient leurs esclaves. Poussés au désespoir, et préférant la misère à un traitement aussi barbare, la plupart des habitans abandonnant leurs propriétés et leurs maisons, s'enfoncèrent dans les forêts, ou se retirèrent dans des montagnes inaccessibles; heureux encore de n'être pas arrêtés dans leur fuite. Les mémoires de ce temps nous disent que cinq caciques furent mis à mort pour s'être enfuis avec leurs sujets.

Tel étoit l'état des pays occupés par les Européens, lorsque Colomb y reparut à son retour d'Espagne. A la nouvelle de son débarquement, le reste de ces malheureuses victimes étoit accouru au rivage, et

sembloit en l'abordant, lui redemander un père, une mère, des enfans, la liberté et un vengeur : dans l'excès de leur abattement, leurs larmes lui reprochoient de les avoir livrés par son absence à la barbarie de leurs tyrans. Ému, pénétré d'un spectacle si touchant, Colomb tombe, évanoui, en se reprochant à lui-même sa gloire et ses succès ; mais ranimé par son courage, il médite les moyens de réparer l'honneur de sa nation, et le venger l'humanité, en s'armant de la rigueur des loix contre les coupables.

Mais le mal avoit jeté des racines trop profondes pour qu'il réussît à y porter remède. Tandis qu'il se déclaroit hautement le père et le protecteur des Indiens opprimés, la basse jalousie, l'insatiable cupidité, toutes les passions conjurées contre lui, le peignoient à la cour d'Espagne, comme un tyran, un ambitieux qui aspiroit à se rendre indépendant de son souverain, et à régner sur le pays dont il avoit fait la conquête. Son autorité est sans force ; bientôt, plus il montrera de vertus, plus il se fera d'ennemis : Ferdinand lui-même le traversera dans ses desseins, et, au mépris d'un traité solennel et de sa dignité de vice-roi, victime de la calomnie, il sera en butte aux chagrins et aux contradictions qui ne finiront qu'avec sa vie. Il saura s'il le faut, s'oublier lui-même, et rester fidèle à son roi, malgré l'ingratitude dont on paye ses services ; mais il ne cessera jamais, d'être le défenseur de l'innocence opprimée. Il écrivit en Espagne, et fit à Isabelle une peinture vive des maux dont on accabloit les Indiens : pour toucher plus sûrement son cœur, il intéressa sa foi,

et lui représenta les scandales et les mœurs des Européens, comme étant le plus grand obstacle à la propagation du christianisme dans les Indes. La cour d'Espagne adopta les moyens qu'il proposoit pour la réforme des abus qu'il avoit dénoncés, et mettre un frein à l'avide cupidité des agens du gouvernement. Entre autres dispositions, le roi proscrivoit l'esclavage, remettoit les Indiens dans leur premier état de liberté, et défendoit aux Espagnols de les contraindre à un travail, quel qu'il fût; mais que peut-on espérer des loix les plus sages quand elles sont en opposition avec les passions et les intérêts de ceux qui sont chargés de les mettre à exécution? On y eut quelque égard tant que vécut Isabelle; mais à sa mort, les Indiens retombèrent sous le joug de la tyrannie. Ovando, gouverneur d'Hispaniola, prit sur lui, de dénaturer l'ordonnance du roi, et de faire une nouvelle distribution des Indiens entre les Espagnols, pour les travaux de l'exploitation des mines.

Le moment de liberté dont avoient joui les Indiens, leur rendit insupportable le retour à l'esclavage; Ovando fut détesté, et devint plus odieux encore par le trait suivant. Une partie de l'île appelée la province de Xaragua, et qui s'étendoit depuis la plaine où Léogane est aujourd'hui située, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île, obéissoit à une indienne nommée Anacoana, qui étoit chérie de son peuple. Elle avoit toujours recherché l'alliance des Espagnols; mais l'obligation où elle s'étoit trouvée de punir les excès de quelques partisans de Roldan, les-

quels s'étoient retirés chez elle, avoit porté ces Espagnols à l'accuser près d'Ovando, du projet d'exterminer la colonie. Celui-ci feignit de l'en croire capable, et se porta vers Xaragua avec trois cents hommes d'infanterie et soixante-dix cavaliers, mais en n'annonçant que le désir de présenter ses hommages à cette souveraine, qui reçut le gouverneur au milieu des chants et des danses, selon la coutume du pays : il y fut traité pendant plusieurs jours, lui et sa troupe, avec l'hospitalité la plus faite pour éloigner de son cœur l'odieux dessein de détruire cette reine bienfaisante, et d'asservir son peuple.

Ovando, sous le prétexte de donner à cette contrée et à sa souveraine, le spectacle d'un tournois européen, s'avança avec ses troupes rangées en bataille, vers la maison où étoient rassemblées Anacoana et sa cour. Les différentes évolutions qu'il fit faire à son infanterie et à sa cavalerie, le rendoient maître des avenues ; mais ils n'excitèrent qu'une aveugle admiration jusqu'au signal qui étoit concerté. Alors les Espagnols tirèrent tout à coup leurs épées, et fondirent sur les Indiens sans défense ; on s'assura d'Anacoana ; on la chargea, ainsi que sa suite, de chaînes ; on réduisit en cendres, les habitations principales ; les propriétaires furent eux-mêmes consumés ; et Anacoana, transportée à Saint-Domingue, y fut pendue publiquement, sur les dépositions de ses calomniateurs.

Ce crime atroce, où, comme on voit, le fanatisme religieux n'entre pour rien, est le prélude des scènes d'horreur dont cette histoire est pleine, et l'on ob-

servera que, quoique Robertson, qui l'a écrite, soit protestant, il n'a pas vu, comme tant d'enthousiastes, que les prêtres mirent partout la hache dans les mains des bourreaux des Américains. Ce sacerdoce si calomnié a fait souvent les plus grands efforts pour arrêter l'effusion du sang humain.

L'indigne traitement qu'on a fait éprouver à la trop confiante Anacoana, révolte tous les esprits; mais la terreur l'emporte sur l'indignation. L'Américain est vendu ou livré à l'avare Espagnol. Qui le croiroit? ce féroce Ovando n'est barbare que pour les naturels du pays; il gouverne ses compatriotes avec justice; il établit même des loix sages qui font prospérer la colonie. Des cannes de sucre sont apportées des îles Canaries; de vastes plantations se forment, et en peu d'années, le sucre devient la source la plus abondante de la richesse d'Hispaniola. En 1507, Ferdinand, devenu paisible possesseur de sa couronne, s'occupe de l'Amérique, établit à Séville un tribunal connu sous le titre de *Casa de contractation*, ou bureau de commerce, et donne une forme régulière au gouvernement ecclésiastique de cette partie éloignée de ses Etats. Il stipule même (ce qui est étonnant pour un Espagnol et pour son siècle) qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y sera promulguée avant d'être examinée dans son conseil; et dans la crainte de voir dépeupler ses Etats, il ordonne que personne ne puisse aller désormais s'établir en Amérique, ou y exporter aucune marchandise, sans une permission de ce conseil.

La colonie cependant se détruit par l'excès du

travail; un million d'habitans qu'avoit trouvé Colomb, est réduit, en quinze ans, à soixante mille hommes. En 1508, Ovando, pour apporter un prompt remède à cette dépopulation, propose à Ferdinand d'y faire venir les habitans des îles Lucayes, qu'il sera plus aisé de civiliser et d'instruire dans la religion chrétienne, lorsqu'ils seront unis aux Espagnols. Il ne falloit plus que tromper les Lucayens, et Ovando vient à bout d'en faire passer quarante mille, qu'on réduit à la servitude, au lieu de les rendre heureux, comme on le leur avoit promis.

Jean Ponce de Léon fait de nouvelles découvertes; Porto Rico accroît le domaine espagnol; la province de Jucatan est découverte par Juan Diaz de Solis et par Vincent Pinson; l'île de Cuba, par Sébastien de Ocampo. Ici finit le gouvernement d'Ovando; un fils de Colomb est nommé à sa place, et il suit les erremens de son prédécesseur. Il se forme différens autres établissemens dans le continent de l'Amérique; le nouveau gouverneur de Saint-Domingue charge Diego Velasquez d'en faire un à l'île de Cuba. Un cacique qui veut défendre l'île, est pris et brûlé; un religieux de l'ordre de Saint-François l'assiste à la mort, et lui parle des délices du ciel, s'il veut embrasser la foi chrétienne. *Y trouve-t-on des Espagnols?* dit le cacique Hutuay. — *Oui*, répond le moine, *ceux qui ont été justes et bons.* — *Le meilleur d'entre eux*, réplique le cacique, *ne peut avoir ni justice ni bonté; je ne veux point aller dans un lieu où je rencontrerai un seul homme de cette race maudite.* Aussitôt la flamme le dévore.

L'or et les perles ne sont pas les seuls mobiles qui dévouent les navigateurs aventuriers à tant de travaux ; un conte absurde les anime encore. En 1511, Ponce Léon, courant après la chimère d'une fontaine rajeunissante, eut le bonheur de trouver la Floride, d'où il revint un peu plus vieux qu'auparavant. Les établissemens se multiplient ; Grigatra découvre le Mexique ; Balboa est nommé gouverneur de la colonie de Santa-Maria dans le Darien. Un jeune cacique voit une violente dispute entre quelques Espagnols pour le partage de l'or et des perles qu'on a arrachés à ses compatriotes ; il leur dit qu'il les conduira dans un pays où les plus vils ustensiles sont faits de ce métal qu'ils trouvent si précieux. Il leur apprend qu'à six journées de là, ils trouveront un autre Océan où ce pays est situé ; c'est le premier avis que les Espagnols eurent du grand Océan méridional, qui devoit les porter au Pérou. Balboa éprouve mille difficultés dans la route qu'il falloit faire pour découvrir la mer du Sud ; cependant, au bout de vingt-cinq jours de travaux incroyables par le défaut de routes, il s'avance seul, au sommet de la montagne derrière laquelle on l'a assuré qu'il verroit cette mer ; il l'aperçoit, tombe à genoux, et rend grâces à Dieu d'une découverte si avantageuse ; il gagne le rivage avec ses compagnons, s'avance dans les eaux de la mer avec son bouclier et son épée, et prend possession de cet Océan au nom du roi d'Espagne. On lui indique sur cette côte, un pays encore plus opulent, et il ramène ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria, dans le Darien, pour revenir,

la saison suivante, avec des forces proportionnées à l'entreprise qu'il médite; mais, malgré ses services récens, on nomme à sa place Pedrarias d'Avilla, gouverneur du Darien, avec le commandement de quinze gros vaisseaux et douze cents soldats. Balboa se soumet aux ordres de son souverain, qui bientôt après, lui rend plus de justice, et le fait gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du Sud; mais malgré les soins de l'évêque du Darien pour concilier les esprits de ces deux hommes, et quoique Pedrarias eût consenti à donner sa fille à Balboa, le beau-père fait arrêter son gendre, lui donne des juges, et le fait périr sur un échafaud. De pareilles inhumanités, suggérées par le seul esprit d'intérêt, prouvent assez que celle qu'on exerça tant de fois contre les Américains, pouvoient n'avoir que la même source, et que ceux qui les ont attribuées au fanatisme religieux, se sont trompés.

En 1517, on fait le dénombrement des Indiens qui se trouvent dans le premier établissement d'Hispaniola, et de soixante mille qui, en 1508, avoient survécu à toutes leurs souffrances, il ne reste que quatorze mille, qui se voient soumis à des travaux encore plus pénibles par de nouveaux propriétaires pressés de se dédommager de leurs avances.

La destruction entière de cette race innocente et malheureuse, touche le cœur de ceux qui ont conservé quelques sentimens d'humanité. Les missionnaires, dit M. Robertson, se conformant à l'esprit de douceur de la religion, s'étoient toujours élevés contre les maximes de leurs compatriotes, et avoient

condamné les *repartimientos* ou distributions d'Indiens, qu'on livroit en esclaves, à leurs conquérans. Le clergé séculier et régulier avoit mille fois réclamé contre cet usage aussi impolitique que barbare; les tribunaux du Mexique et du Pérou, et la cour de Madrid retentissoient des plaintes continuelles des missionnaires. C'est à l'ardeur des Jésuites pour faire valoir les droits naturels des Indiens, qu'on doit l'établissement de cette république chrétienne au Paraguay, qui a renouvelé le beau siècle de la naissance du christianisme. Les Dominicains, à qui l'instruction des Américains avoit d'abord été confiée, avoient été les plus ardens à attaquer ce criminel abus : en 1511, Montesino, un de leurs plus grands prédicateurs, avoit tonné vivement contre l'administration sur ce point, et avoit déplu au gouverneur et aux chefs de la colonie, pour qui malheureusement les Franciscains, jaloux des Dominicains, parurent se déclarer, avec quelque ménagement à la vérité. Les derniers, moins politiques, demandent en Espagne un jugement sur cette question importante; Isabelle ne vivoit plus, et Ferdinand croit faire assez pour de malheureux esclaves, que d'ordonner dans un édit qui consacre leurs chaînes, un traitement plus doux de la part de leurs maîtres. C'est ici que paroît le respectable Las-Casas, natif de Séville; il se déclare le patron des Indiens, et a souvent le bonheur d'arrêter, par le respect qu'il imprime, les excès de ses compatriotes. Il part, en 1516, pour Madrid, obtient une audience du roi, déjà malade, effraie sa conscience, et alloit en obtenir

tenir des réglemens plus doux en faveur des Indiens, lorsque ce prince meurt. Le cardinal Ximenès, de qui tout dépend alors, rappelle les Dominicains et les Franciscains pour terminer les dissentions qui s'étoient élevées entre eux, et charge les Hyéronimites d'aller régler l'administration de la justice dans les colonies, de concert avec le vertueux Las-Casas. Les Hyéronimites, arrivés dans le pays, se montrèrent moins zélés pour la cause des Indiens, qui n'ont plus de défenseur que Las-Casas; on immola les Africains pour adoucir le sort des Indiens, comme si l'humanité avoit dû parler moins vivement en faveur des premiers, et que leur couleur eût dû les faire paroître moins hommes. Charles-Quint accorda à un de ses favoris le privilége exclusif d'importer quatre mille Noirs en Amérique; les Génois, chargés de cet odieux commerce, en dégoûtent par le prix qu'ils y mettent. Las-Casas alors demande qu'on fasse partir d'Espagne, des artisans et des cultivateurs robustes qui puissent supporter les travaux de la colonie; projet traversé par l'évêque de Burgos, ennemi de Las-Casas. Ce dernier sollicite alors une concession de la partie du continent, connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marthe, dans laquelle il espère introduire un système plus humain et plus digne d'un chrétien, sans rendre le pays moins utile à la métropole. Son projet et son plan sont favorablement reçus; mais l'exécution n'en est point heureuse; il est forcé de l'abandonner, et il se retire à Saint-Domingue, chez les Dominicains, dont il prend l'habit.

L'histoire nous a conservé les mémoires de Las-

Casas, écrits par lui-même, publiés à l'époque même des événemens; leur authenticité et leur fidélité sont à l'abri de toute critique. Les ames les moins sensibles ne peuvent s'empêcher de frémir d'indignation et de pitié, au récit des faits horribles dont ces mémoires sont remplis (1).

L'exploitation des mines étoit le grand objet des Européens; l'insatiable avidité de l'Espagnol pour en extraire l'or qu'elles renferment, condamnera les Indiens, timides et dociles, à des travaux homicides. Privés de la lumière, dans ces gouffres creusés par l'avarice, s'ils revoient un instant le soleil, c'est pour se montrer mutuellement leur désespoir et leurs larmes: replongés de nouveau, dans ces abymes, les pères périssent à côté de leurs enfans, et des barbares leur refuseront jusqu'à la consolation de leur fermer les yeux; c'est là, dans ces antres ténébreux que s'éteint, est ensevelie la grande partie de la race des peuples indigènes. D'autres victimes, traînées à coups de fouet à ces horribles ateliers, viendront y remplacer leurs amis, leurs frères expirans sous le poids du travail; il leur faudra, avant d'arracher l'or des fentes de ces rochers, ou porter les cadavres de leurs proches hors de ces souterrains infects, ou les fouler aux pieds pour obéir à l'avide impatience de leurs tyrans, qui les harcellent, afin qu'aucun moment ne soit perdu pour l'avarice.

---

(1) Ces mémoires ont été traduits de l'espagnol, en 1697, sous le titre de *Découverte des Indes occidentales*, et imprimés à Paris, chez André Pralard.

Ce n'est là cependant, que le prélude de scènes plus inhumaines encore: depuis le golfe de la Trinité jusqu'au Mexique, les tyrans d'Europe portent, à l'envi, tous les fléaux destructeurs avec l'exemple de tous les crimes. D'un côté, je vois des hommes pervers et avilis, commander une multitude d'aventuriers encore plus pervers et plus avilis; des loix de sang et des réglemens infâmes, qui ouvrent la porte au brigandage, à la cruauté; d'un autre côté, le foible Indien succomber à la fatigue et périr sous les coups de ses féroces oppresseurs: ici, ce sont des milliers de malheureux que l'on force à excaver les plus hautes montagnes, pour en tirer ce funeste métal; [illegible] est le rafinement des supplices exercés sur des [illegible]ures innocentes qui, déjà dévorées à demi par des chiens exercés à ces horreurs, meurent à petit feu, sur un bûcher qui leur sert de sépulture. Partout, ce sont des campagnes fertiles entièrement dévastées, des villes réduites en cendre, des pères de famille qui, autrefois heureux et paisibles, perdent leurs droits et leur liberté; des trônes renversés, des rois égorgés sous le diadème, des enfans poignardés sur le sein palpitant de leurs mères, des Indiens de tout âge et de tout état, massacrés ou brûlés sur les autels mêmes qui servoient à leur culte et à leurs sacrifices. Et on en vouloit faire des chrétiens et des sujets fidèles!

Note tirée des mémoires de Las-Casas, pag. 8.

Ce qui augmente l'énormité de la tyrannie, c'est que les Indiens n'ont fait aucun tort aux Espagnols; au contraire, ils les honoroient et les respectoient comme s'ils eussent été envoyés du ciel. Désabusés enfin par tant d'outrages, dans leur désespoir ils se mirent en devoir de se défendre contre ces tigres altérés de leur sang; mais les armes dont ils faisoient usage, n'étoient pas capables de les défendre. Les Espagnols, armés de lances et d'épées, n'avoient que du mépris pour des ennemis si mal équipés; ils en faisoient impunément d'horribles boucheries, n'épargnant ni âge, ni sexe, ni femmes, ni enfans; ils ouvroient le ventre aux femmes enceintes, et faisoient périr leurs fruits avec elles. Ces monstres faisoient des gageures, entre eux, à qui fendroit un homme avec plus d'adresse et, d'un seul coup d'épée, ou lui enleveroit de meilleure grâce, la tête de dessus les épaules; ils arrachoient les enfans des bras de leurs mères: aux uns, ils leur brisoient la tête en les lançant de furie contre les rochers, et se faisoient un jeu brutal de jeter les autres dans la rivière. Je vis un jour, quatre ou cinq des plus notables de ces insulaires, qu'on brûloit à petit feu: comme les cris effroyables qu'ils jetoient dans les tourmens, troubloient le sommeil d'un cacique espagnol, il les fit étrangler. Un officier, dont je tairai le nom, et dont on connoît les parens à Séville, mit un jour un bâillon à ces malheureuses victimes,

pour avoir le plaisir exécrable de les faire brûler à son aise et sans être importuné de leurs cris : j'ai été témoin occulaire de ces cruautés, je l'atteste, et personne n'osera me démentir. Le même spectacle atroce de barbarie et d'oppression a été vu dans une grande partie des contrées indiennes tombées sous le fer des Européens ; on le retrouve dans l'histoire des conquêtes du Mexique et du Pérou. Si l'on y ajoute les cruautés commises par les flibustiers, et les ravages causés par les guerres où se sont engagés les caciques indiens pour se soustraire aux horreurs de la tyrannie, on ne sera pas surpris d'entendre Las-Casas avancer, comme un fait certain, que les Espagnols ont fait périr, dans l'espace de quarante années qu'a duré cette oppression, au moins douze millions de personnes, en comptant les femmes et les enfans, et que la population de l'Inde a été diminuée de près de quarante millions.

Des établissemens français en Amérique.

Les Français restèrent long-temps simples spectateurs des grands événemens qui se passoient au nouveau monde ; les regards de l'envie qu'ils portoient à cette masse d'or et de métaux précieux qu'en retiroient l'Espagne et le Portugal, ne servoient qu'à rendre plus vif leur regret de se voir sans moyens, pour partager cette riche moisson. Les guerres civiles qui déchirèrent le royaume, presque

sans interruption, depuis la mort de Henri II jusqu'à la majorité de Louis XIV, détournèrent l'attention du souverain et des sujets, des entreprises de commerce, pour les occuper des partis qui s'étoient formés dans la religion et le gouvernement. L'esprit public étoit éteint dans tous les cœurs; de quelque côté que penchât la balance, soit du côté du roi ou de la noblesse, des catholiques ou des protestans, la nation y perdoit presque également : les factieux jouoient sur les fonds publics, et n'en étoient pas plus riches; et les dissentions intérieures, sans cesse renaissantes, appauvrissoient et ruinoient le peuple.

Cependant le goût des nouvelles découvertes exaltoit toutes les têtes; des particuliers firent des tentatives que le gouvernement ne pouvoit exécuter en grand. Sous le règne de Louis XII, des Bretons, des Basques et des Normands, qui avoient formé entre eux une association, trouvèrent, les premiers, en 1504, le grand banc et les côtes de Terre-Neuve. François Ier y avoit envoyé, en 1523, le Florentin Verazzani, qui ne fit qu'observer cette île et quelques côtes du continent, en prendre possession au nom de son maître, et y arborer le pavillon français, sans s'y arrêter. Onze ans après, Jacques Cartier, armateur de Saint-Malo, et navigateur habile, reprit les projets de Verazzani; il alla plus loin que son prédécesseur : arrivé au cap de Bonne-Viste, du côté de Terre-Neuve, il traversa le golfe de Saint-Laurent, et étant entré dans la grande rivière de Canada par son embouchure, il y débarqua son équi-

page sur la rive septentrionale, où il construisit un fort : ensuite il remonta la rivière et pénétra dans l'intérieur du pays, jusqu'à Montréal, où il trouva une grande ville habitée par les Indiens, qui étoient couverts de peaux de castor, et d'autres riches fourrures. Cartier, après avoir échangé avec les Sauvages quelques marchandises d'Europe, contre des polleteries, se rembarqua pour la France. A son arrivée, il informa François Ier de la découverte du pays, de la beauté de ce continent, de la fertilité du sol, de son étendue, et des moyens d'y établir de riches branches de commerce.

François Ier ouvrit alors les yeux, et pensa sérieusement à se mettre en équilibre de puissance avec les princes ses rivaux. Le marquis de la Roque est nommé lieutenant général pour le roi au Canada ; Jacques Cartier l'accompagne dans l'expédition de 1541, et, en 1542, ils s'établirent à la nouvelle Orléans. En 1598, ils abordent les côtes de l'Acadie, et y amènent des missionnaires Jésuites, pour porter à ces peuples le flambeau de l'Evangile.

En 1603, Samuel Champlain, homme de qualité et digne de la confiance de son maître, est nommé par Henri IV, successeur de la Roque ; il remonte bien avant le fleuve Saint-Laurent, et cinq ans après, jette sur les bords les fondemens de Québec, qui devint le berceau, le centre, la capitale de la nouvelle France ou du Canada. Cette colonie s'accroît ; il s'y fait des établissemens considérables : on y appelle les pères Récollets, et en 1625, six Jésuites, du nombre desquels étoient les pères Charles l'Al-

lemant, Edmond Massé, et Jean de Brebœuf, oncle du poëte de ce nom.

Le fleuve Saint-Laurent est près de l'Acadie ou nouvelle Ecosse. Pierre Guet, seigneur de Monts, de Saint-Malo, gentilhomme de la chambre d'Henri IV, ayant formé, en 1604, le projet d'aller reconnoître cette île, avec quelques négocians de Saint-Malo, de la Rochelle, du Havre-de-Grâce, et d'autres ports qu'il s'étoit associés pour l'exécuter, le roi lui accorda un brevet fort étendu, qui le faisoit amiral et lieutenant général de toute cette partie de l'Amérique septentrionale, avec des lettres-patentes exclusives pour la pêche et pour le commerce des fourrures.

Muni de tout le pouvoir et de toute l'autorité que son maître pouvoit lui donner dans ce pays, il s'embarqua pour l'Acadie, suivi de quatre vaisseaux : à son arrivée, il erra long-temps sur la côte, sans trouver à s'y établir à son gré. Le premier endroit où il relâcha, fut le port Rossignol : c'étoit le nom du capitaine d'un vaisseau qu'il y trouva; et après avoir confisqué son vaisseau et sa cargaison, en vertu de ses lettres-patentes, il ne lui laissa que la triste satisfaction de donner son nom à ce port. Il alla ensuite au port Mouton, qu'il appela ainsi à cause d'un mouton qui s'y étoit noyé. Sans faire aucun séjour dans l'un ni l'autre de ces endroits, il passa à l'île de Sainte-Croix, où il débarqua son équipage, dans l'intention de s'y établir; mais trouvant ce lieu trop petit pour lui fournir toutes les choses dont il auroit besoin, il s'em-

barqua encore une fois, et le hasard le conduisit enfin au Port-Royal. Là, enchanté de la beauté et de la commodité de son bassin, et remarquant que la campagne étoit de niveau avec le bord de la rivière, et que le terroir y étoit fertile, il se détermina à s'y fixer; en conséquence arborant l'étendard français, il prit possession du pays au nom du roi son maître, et il lui donna en son honneur, le nom de *Port-Royal*.

Ce fut dans la même année, que les Français fondèrent une colonie dans l'île de Saint-Christophe, une des Caraïbes, et ce qu'il y eut de remarquable, fut que les Anglais prirent possession de l'île le même jour; mais le temps de la jouissance des uns et des autres fut de courte durée: les Espagnols, qui craignoient le voisinage de ces deux puissances, attaquèrent ces deux nouvelles colonies, et chassèrent leurs rivaux de l'île.

Plusieurs Français, qui avoient été chassés de Saint-Christophe, se voyant réduits à la plus affreuse indigence, résolurent de s'en tirer à tout prix. S'étant joints à des aventuriers anglais, danois et autres rebuts de différentes nations, ils se rendirent redoutables sous le nom de *Flibustiers* et de *Boucaniers*. Ils débarquèrent d'abord sur le continent de la nouvelle Espagne et dans la terre ferme, brûlèrent et saccagèrent le plat pays. Leur audace et leur nombre augmentant par leurs succès, ils attaquèrent et prirent Porto-Bello, Campêche, Macaraïbo, Gibraltar et la forteresse de Chagra. Quelque temps après, ils prirent d'assaut, la ville de

Panama, et la brûlèrent après avoit battu l'armée qu'on avoit envoyée pour la secourir : ils firent, dans tous les pays dont ils s'emparèrent, un butin immense, partout commettant des cruautés inouies. Un autre parti de ces pirates passa le détroit de Magellan, et étant entré dans la mer du Sud, ravageant toute la côte du Pérou, du Chili, du Mexique, en fit une scène de désolation et d'horreur.

Nous voici arrivés au ministère du cardinal de Richelieu, à la vraie époque de la politique française. Ce grand ministre, supérieur à son siècle, pacifia les troubles qui agitoient le royaume, éleva l'autorité royale sur ses véritables bases, et forma ce système général qui a élevé la France au point de gloire et de grandeur qui a mis dans ses mains la balance politique de l'Europe.

Richelieu connut de bonne heure les avantages que l'on pouvoit tirer de ces établissemens, s'ils étoient sagement gouvernés, et comprit que l'unique moyen de se les assurer et de les augmenter, étoit d'en confier l'administration à un homme capable et intelligent. Dans cette vue, il jeta les yeux sur M. de Poincy, chevalier de Malte, et l'y envoya en qualité de gouverneur et de lieutenant-général des îles de l'Amérique. Personne n'étoit plus capable que lui de réformer les désordres inséparables des nouveaux établissemens, et de mettre les choses en bon ordre : issu d'une famille illustre, d'une probité reconnue, savant, versé dans les affaires, et d'un génie vaste et étendu, il employa les connoissances qu'il avoit acquises dans les méchaniques, pour l'a-

vantage des colonies qu'on lui avoit confiées. Ce fut lui qui leur apprit la manière de cultiver les cannes à sucre, et de les préparer : il perfectionna les moulins et les fourneaux dont on s'étoit servi jusques alors dans le Brésil ; et, après avoir dirigé leur industrie, il encouragea tous ceux qu'il employoit pour subsister, par des moyens propres à hâter les progrès de sa nouvelle colonie, et réprima avec autant de soin que de sévérité, la cupidité de quiconque cherchoit à s'enrichir aux dépens du public. Il fit des réglemens admirables pour que la justice fût administrée sans partialité et sans délai ; et persuadé que la religion est la base et le fondement du bon ordre, il fit bâtir des églises dans toutes les îles qui étoient de son ressort, et y mit des prêtres auxquels il donna des appointemens honnêtes, ne jugeant pas que les couvens ni les moines fussent compatibles avec une nouvelle colonie.

Sous l'inspection de ce gouverneur, la Martinique, la Guadeloupe, une partie de Saint-Christophe, Saint-Barthélemi et Saint-Martin s'affermirent, et commencèrent à fleurir, malgré le peu de secours que la France y envoya ; ce qui prouve que dans les affaires de cette nature, tout dépend de l'autorité et de la sagesse de la personne dont on fait choix pour commander.

Ces îles étoient malheureusement sous la direction d'une compagnie exclusive qui, malgré tous les soins qu'on se donna, surtout après la mort du cardinal de Richelieu, négligea les affaires, et les mena si mal, qu'elle fut obligée de vendre une partie de

ces établissemens, après avoir laissé le reste dans l'état le plus pitoyable. Dans la suite, le gouvernement acheta ces îles, et retira les autres des mains de ceux qui les possédoient; on fit des réglemens pour le commerce, et il commença à fleurir sous la direction de la compagnie des Indes : ces réglemens furent faits en 1680, et l'on en sentit bientôt les effets. Les compagnies exclusives sont certainement avantageuses pour favoriser un commerce qui ne fait que commencer : elles peuvent aussi être utiles pour celui qui se fait dans un pays éloigné et soumis à la domination d'un prince barbare; mais lorsqu'il se fait entre les différentes parties des domaines d'un même prince, sous la protection de ses loix, par ses propres sujets, et avec des denrées du cru du pays, ces sortes de compagnies sont aussi absurdes dans leur nature, que ruineuses par les effets qu'elles produisent relativement au commerce.

Les circonstances critiques où se trouva Richelieu, ne lui permirent point d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé : cette gloire étoit réservée à Colbert, un des plus grands, des plus sages et des plus vertueux ministres qui ayent jamais servi un prince. Il s'appliqua, sans relâche, à perfectionner les plans de Richelieu, à les exécuter et à mettre les choses dans un tel ordre, qu'il fut aisé, à la première occasion favorable qui se présenta, de rendre la France une des premières puissances commerçantes de l'Europe, et ses colonies les plus florissantes de l'Amérique.

Si les Français ont été les derniers à former des

établissemens dans les Indes occidentales, ils se sont amplement dédommagé du temps qu'ils avoient perdu, par l'activité avec laquelle ils y ont travaillé, et par les mesures admirables et judicieuses qu'ils ont prises pour en tirer parti, et par leur courage à surmonter les difficultés que la nature du terrain et du climat leur opposoit. C'est le beau témoignage que Burke et toute l'Angleterre sont forcés de rendre à la France (1).

Les moyens que Louis XIII et Louis XIV ont employés pour faire prospérer leurs établissemens dans les Indes, doivent donner une haute idée de la sagesse et de la profondeur de leurs vues politiques : le zèle pour étendre l'empire du christianisme, a présidé à tous leurs conseils, parce qu'ils savoient que sans la religion, ils ne réussiroient à rien : on voit par l'histoire de cette époque mémorable, que marchant sur les traces des Charlemagne et des Louis IX, ils ont mis au premier rang de leurs devoirs, le respect pour les principes immuables du droit des gens et les droits sacrés de l'humanité. Louis XIII, surnommé *le Juste*, s'est toujours montré jaloux de mériter ce beau nom par sa conduite et ses bienfaits envers les nouveaux sujets qu'il acquéroit en Amérique. Les hommes de génie, qui tenoient alors dans leurs mains les destinées de la France, ont pris constamment pour base de leur législation coloniale, ces loix éternelles que la vertueuse Isabelle recom-

(1) Voyez M. Burke, *Histoire des colonies*, t. II, p. 5.

mandoit si fortement à Colomb, que Las-Casas réclamoit avec tant de courage auprès de Ferdinand et de son conseil; ces vérités tutélaires, qu'à la même époque, Bellarmin, dans son *Institution d'un prince*, dictoit avec tant de clarté et d'énergie à tous les souverains; que dans le siècle suivant, Duguet exposoit au roi de Sardaigne; que Bossuet enseignoit à ses augustes élèves, et que Fénélon gravoit si profondément dans le cœur du duc de Bourgogne. La Providence nous a conservé ces monumens précieux du génie, de l'éloquence et de la vertu, pour qu'ils soient à toujours et la leçon des peuples et la leçon des rois.

Les élémens nécessaires de la prospérité des colonies, sont les mêmes que ceux de la richesse et de la grandeur des métropoles: une population nombreuse, l'amour du travail, le goût pour les arts et l'industrie, et par-dessus tout, l'amour de la patrie et l'esprit public. Mais quel moyen de jeter les fondemens solides d'une organisation sociale dans les forêts et les déserts immenses où vivoient, errans et dispersés, la plupart des peuples indigènes? Il falloit donc commencer par civiliser les Indiens sauvages, en faire des hommes, avant que de penser à en faire des sujets fidèles; éclairer leur esprit, les soumettre sans violence, au joug de la religion, leur montrer la source de leur vrai bonheur dans l'amour et les bienfaits de leurs nouveaux maîtres, leur intérêt individuel dans leur zèle à contribuer à l'avancement et à la richesse des colonies, que les puissances de l'Europe établissoient au milieu d'eux.

Déjà la Providence avoit montré au génie de Richelieu, la route qu'il devoit suivre pour parvenir à ce but desiré : l'exemple et les succès de la république chrétienne du Paraguay. Voyons ce qu'il a fait pour imiter ce grand modèle, en donnant toutefois aux colonies françaises les formes d'une constitution monarchique.

La conduite des Français, au Canada, nous fera connoître l'esprit qui dirigea le gouvernement de Louis XIII dans l'établissement de toutes les autres colonies. A leur arrivée dans cette riche contrée, les Français, fidèles au plan que Richelieu leur avoit tracé, ne négligèrent aucun des moyens propres à gagner l'estime, la confiance et l'amitié de ses habitans. La circonstance étoit favorable ; les Algonquins, peuple naturellement doux et pacifique, étoient assaillis, désolés par les Iroquois, et en éprouvoient tous les maux, toutes les fureurs qu'on doit attendre d'une nation belliqueuse, mais féroce, sanguinaire et barbare : cette horde de brigands ravageoit leurs moissons, renversoit ou livroit aux flammes leurs habitations, ne respectoit ni l'âge ni le sexe, massacroit ou enlevoit les femmes et les enfans, et se faisoit un plaisir barbare de brûler à petit feu, ses prisonniers, de les faire expirer en prolongeant leurs tourmens au milieu des cruautés dont le récit fait frémir d'horreur. Les Français profitent de cette occasion pour se montrer humains et courageux ; ils rassemblent les Algonquins que la frayeur avoit dispersés, se mettent à leur tête, et fondent à l'improviste sur ces barbares. Les Iroquois ne connoissoient

ni le fer, ni les armes à feu : à la première décharge que firent les Français, ces Sauvages, saisis de terreur, prennent la fuite, regagnent leurs montagnes et leurs forêts, et leur stupide ignorance ne leur laisse plus voir, dans ces étrangers, que les enfans du soleil, descendus du ciel, armés des éclairs et de la foudre pour les immoler à la vengeance de leurs ennemis : le pays fut délivré, et tant que dura cette première impression de terreur, les Iroquois n'osèrent sortir de leur retraite pour faire des excursions sur les Algonquins. Sûr de la reconnoissance de ce peuple, on put espérer alors de les soumettre aux loix de la civilisation à laquelle on vouloit les amener; en multipliant les bienfaits, on en fit bientôt des alliés généreux. Pour arriver à ces heureux résultats, le gouverneur, revêtu de tous les pouvoirs nécessaires, commence à organiser la colonie; le code des loix fut proclamé, on établit un conseil d'administration, des tribunaux; tout genre de vexation fut prévenu ou réprimé, et les Indiens furent traités en amis et en véritables sujets. Le moyen le plus assuré d'inspirer aux peuples indigènes du goût pour les mœurs et les vertus sociales, étoit d'en montrer l'exemple dans la conduite des colons : à mesure que l'établissement acquéroit plus de consistance, les secours nécessaires à la religion, au culte et à l'instruction publique, furent augmentés; on bâtit des églises, on érigea des paroisses, on fonda des séminaires, des écoles et des hôpitaux, où la charité prodigua également ses soins, aux Indiens et aux Français.

Richelieu

Richelieu, si supérieur à son siècle, avoit rendu à la couronne l'éclat et l'intégrité des formes monarchiques, en remettant à leur place, les grands dont l'ambition luttoit sans cesse contre l'autorité suprême : les succès agrandissoient son génie ; il entreprit d'élever le trône de son maître au-dessus des trônes de l'Europe, et de mettre par là, chacune des puissances rivales, dans la nécessité de s'unir à la France, et de l'avoir pour alliée. Mais bientôt la balance politique eût échappée de ses mains, si elle eût laissés le Portugal et l'Espagne jouir seuls des immenses richesses dont la conquête des Indes les mettoit en possession ; la supériorité de leur commerce et de leur marine leur eussent fourni les moyens assurés de resaisir cette prépondérance qu'il étoit si essentiel à la politique française de leur enlever.

Un grand obstacle se présentoit : le mauvais état des finances de l'État ôtoit au gouvernement la possibilité des armemens et des préparatifs qu'exigeoit cette importante entreprise ; Richelieu saura y suppléer. Profitant avec habileté, du goût et de l'ardeur pour les nouvelles découvertes qui avoient monté toutes les têtes, il réussit à former une compagnie de trois cents actionnaires. Les mémoires de cette époque nous en ont transmis les noms ; c'étoient toutes personnes connues par leur naissance distinguée, ou par leurs grandes fortunes : il se déclare leur chef, et leur fait des avantages auxquels l'ambition ne pouvoit résister. Cette compagnie fit par ses propres ressources, ce que l'épuisement du trésor pu-

blic mettoit le gouvernement dans l'impuissance d'exécuter par lui-même.

L'insatiable cupidité des agens du gouvernement d'Espagne, et des riches propriétaires dans les colonies; le traitement dur et barbare exercé envers les malheureux Indiens, leur rendoit la religion chrétienne haïssable, par la violence même qu'on employoit pour la leur faire embrasser. Les nouveaux chrétiens restoient sans culte et sans instruction; on leur faisoit un crime de leur respect, de leur amour pour leurs pères dans la foi, qui cherchoient à les porter à Dieu, et à leur faire supporter avec une sainte résignation, l'esclavage et l'oppression où les avoit réduits la tyrannie de leurs maîtres. L'avarice regardoit comme perte de temps pour elle, celui qu'ils passoient dans les assemblées du culte; et pour s'en dédommager, elle surchargeoit ces néophytes, de travaux qui épuisoient leur santé et les jetoient dans le désespoir. Le zèle des missionnaires en faisoit des martyrs, mais leur gagnoit peu de prosélytes de bonne foi.

Le cardinal de Richelieu étoit trop habile politique pour ne pas entretenir des correspondances dans les Indes espagnoles; il n'ignoroit ni les vexations des colons et des officiers, ni la foiblesse du gouvernement à les réprimer, ni les entraves qu'elles mettoient à la propagation du christianisme, et le préjudice qu'elles portoient à la prospérité de ces établissemens. Quelle différence entre cette conduite aussi impie et impolitique, et celle que tenoient les gouverneurs du Canada, et les membres de l'administration, qu'il n'avoit mis à la tête des affaires qu'après s'être assuré

de leur probité, de leur vertu et de leur zèle pour la religion! Ici, la religion multiplioit chaque jour, ses conquêtes, parce qu'elle paroissoit sous les dehors les plus attrayans et les plus aimables, que les leçons de ses prédicateurs étoient appuyées de l'exemple des chefs de la colonie, et que pour arriver plus promptement à la conviction de l'esprit, elle gagnoit les cœurs par ses bienfaits. Le baptême étoit l'objet des désirs et de l'ambition des catéchumènes, parce qu'en imprimant dans leur ame le sceau des enfans de Dieu, père commun de tous les hommes, il formoit un lien de fraternité entre les Français et les Indiens.

Les nouvelles qui arrivoient du Canada, devenoient en France le sujet de toutes les conversations, et enflammoient d'une noble émulation tous ceux qui s'intéressoient aux progrès du christianisme dans les Indes. Richelieu mettoit tout à profit; il fait ériger en évêché la nouvelle église de Québec. La duchesse d'Aiguillon, sa nièce, pour seconder ses vues, en même temps qu'elle suivoit son penchant naturel qui l'entraînoit vers cette bonne œuvre, forma une association qui avoit pour objet d'établir une caisse de secours destinée à l'entretien des missionnaires, et à leur fournir de quoi soulager la misère des pauvres Indiens. On trouve à la tête de cette société les noms illustres des ducs de Ventadour, de Laval, et ceux de la duchesse de Montmorenci et de la duchesse de Longueville : les personnes de la plus haute naissance en augmentèrent le nombre, et ce pieux enthousiasme gagnant toutes les conditions, on vit à sa disposition

de quoi pouvoir exécuter en grand, tous les établissemens que l'on jugeroit nécessaires pour parvenir au but que le gouvernement s'étoit proposé, de faire passer les Indiens de l'état de sauvage à l'état de civilisation, en les attirant par cette voie de douceur et de charité, à la profession du christianisme.

Deux objets fixèrent de préférence, l'attention de ces ames généreuses, le besoin de l'éducation et la charité envers les malades; elles pensèrent aux moyens d'établir des écoles et un hôpital à Québec. Richelieu en sent tous les avantages, et il se réserve pour sa nièce et pour lui, la gloire de fonder l'hôpital; il n'en coûtera rien à l'État; ils imiteront Isabelle dans sa générosité. La duchesse d'Aiguillon envoie, de ses épargnes, 40,000 fr., somme alors assez considérable, et qui ne fut que les prémices de ses bienfaits : de son côté, le cardinal assigne sur ses biens une rente annuelle. La compagnie des actionnaires tient à l'honneur d'être nommée dans la bonne œuvre; elle détache de ses domaines une *concession*, dont elle fait à toujours, présent à l'établissement. Voilà sa dotation assurée; restoit l'embarras du choix des personnes que l'on appelleroit à cette œuvre de charité. Quelle différence, et pour l'économie, et pour la sûreté du service, d'abandonner le soin des malades à des mains mercenaires, ou de le confier à ces ames nobles et desintéressées que la religion seule inspire, qui, pour se consacrer sans partage au service des pauvres, renoncent à tout, par le vœu solennel de pauvreté, et qui, pour prix de leurs travaux, de leur sainte hardiesse à affronter les dangers [illegible] l'on ren-

contre souvent auprès des malades, n'ambitionnent et n'aspirent qu'à mériter la palme du martyre de la charité.

Dieu a pourvu à tout, il suscite une de ces ames sublimes dont le nom fait époque dans les fastes de l'humanité; une voix céleste se fait entendre au cœur de Mme Chauvin de la Peleterie, qui tenoit dans le monde un rang distingué par sa naissance et sa fortune : cette vertueuse veuve s'offre et se dévoue.

Les Ursulines de Dieppe venoient d'embrasser la réforme, et vivoient toutes dans l'esprit primitif et dans toute la ferveur des vertus de leur institut. A la prière de la duchesse d'Aiguillon, Mme de la Peleterie fait le voyage de Dieppe; elle propose l'objet de sa mission. La communauté adore les desseins de Dieu sur leur maison, et n'hésite point à s'y soumettre; elle nomme trois religieuses, dont la plus âgée n'avoit que vingt-neuf ans. Une fille de service s'offre à suivre ses maîtresses, et elle est acceptée : cette fille vertueuse mérita dans la suite, par sa ferveur, d'être reçue dans l'institut, et elle est morte en odeur de sainteté. Quatre Jésuites, formés dans la maison de la Flèche, à l'esprit de l'apostolat, et destinés à la mission du Canada, accompagnent cette sainte colonie; elle s'embarque au jour assigné. Il faut lire dans l'histoire de la fondation de l'Hôtel-Dieu de Québec tout ce que ces saintes filles eurent à souffrir dans une traversée de deux mille lieues sur mer, à une époque où l'art de la navigation n'étoit encore que dans l'enfance. Les obstacles qu'elles rencontrèrent épuisèrent les provisions; elles se virent à la veille

de mourir de disette; et assaillies par de violentes tempêtes, elles virent souvent la mer prête à ouvrir ses abymes : enfin, elles touchent au terme de leur voyage, elles descendent sur les rives canadiennes. Ces saintes filles et leur généreuse conductrice, dans le premier transport de leur joie, baisèrent une terre, après laquelle elles avoient si long-temps soupiré, qu'elles se promettoient d'arroser de leurs sueurs, et qu'elles ne désespéroient pas même de teindre de leur sang : elles furent reçues comme des anges du ciel. Le jour de l'arrivée de personnes si désirées, dit le père Charlevoix, fut pour tout Québec un jour de fête; tous les travaux cessèrent, et les boutiques furent fermées. Le gouverneur reçut les héroïnes sur le rivage, à la tête de ses troupes, qui étoient sous les armes, et au bruit du canon : après les premières félicitations, il les mena, au milieu des acclamations du peuple, à l'église, où l'hymne de reconnoissance (le *Te Deum*) fut chanté.

Les Français, mêlés avec les Sauvages, les infidèles mêmes confondus avec les chrétiens, ne se lassoient point, et continuèrent, pendant plusieurs jours, à faire tout retentir de leurs cris d'alégresse, et donnèrent mille bénédictions à celui qui seul peut inspirer tant de force et de courage aux personnes les plus foibles. A la vue des cabanes sauvages où l'on mena les religieuses le lendemain de leur arrivée, elles se trouvèrent saisies d'un nouveau transport de joie : la pauvreté et la malpropreté qui y régnoient, ne les rebutèrent point, et des objets si capables de ralentir leur zèle, ne le rendirent que plus actif;

elles témoignèrent une grande impatience d'entrer dans l'exercice de leurs fonctions.

Suivons-les dans ces lieux, théâtre de leur zèle et de leur charité, « où se ramassent, dit Fléchier, tous » les accidens de la vie humaine; où les gémissemens » et les plaintes de ceux qui souffrent, remplissent » l'ame d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'ex- » hale de tant de corps languissans, porte dans le cœur » de ceux qui les servent, le dégoût et la défaillance; » où l'on voit la douleur et la pauvreté, exercer à » l'envi leur funeste empire; et où le spectacle de la » misère et de la mort entre par tous les sens »: c'est-là que ces filles hospitalières s'élèvent au-dessus des craintes et des délicatesses de la nature. Pour satisfaire à leur charité, au péril de leur santé, vous les verrez panser les malades, faire leurs lits, descendre aux travaux les plus pénibles et les plus bas, ne considérer dans les Sauvages sales et mal-propres, que des malheureux choisis par la Providence pour faire mieux sentir aux fidèles les bienfaits et la beauté du christianisme; pourvoir aux besoins de tous, essuyer les larmes de celui-ci, nettoyer les plaies de celui-là, procurer aux uns des adoucissemens à leurs maux, ou bien, entre deux rangs de pauvres, de malades ou de mourans, procurer aux autres les consolations de l'esprit, et des secours pour la conscience.

Bientôt leur charité compatissante sera réduite à de plus fortes épreuves : le fléau d'une maladie épidémique se déclare, et partout répand la frayeur et la mort; elles sauront se partager pour multiplier les secours: les unes vont s'enfoncer dans les forêts,

porter des remèdes aux Sauvages attaqués, et ne pouvant rendre à la vie les enfans près d'expirer, les placer dans le ciel en leur administrant le baptême; les autres accueillent dans leur maison ceux que l'espoir d'échapper à la mort y attirent. La foule des malades épuise leurs ressources; elles en trouveront dans leur charité sans bornes. Copions ici la relation même qui fut envoyée en France par une de ces saintes hospitalières.

« La salle des malades devenue trop petite, on fit » un enclos de pieux, où l'on éleva quantité de grands » aubans d'écorce pour y placer les Sauvages; mais » cela ne suffisoit pas, on prit encore notre cuisine. » La maladie étoit fort dégoûtante, et les Sauvages » étoient sans linge, ce qui produisit une infection » insupportable; il se forma des ulcères et des chan- » cres sur leurs corps, en telle quantité qu'on ne » savoit par où les prendre: nous leur donnâmes » tout notre linge, jusqu'à nos guimpes, et nos » bandeaux. Nous étions obligées d'ensevelir les morts » dans des couvertures ou des robes de castor; on » refusoit de blanchir le linge, il fallut nous mettre » à faire nous-mêmes les lessives; et comme nous » n'avions point d'eau, ni de voiture pour en aller » prendre à la rivière, qui d'ailleurs, est à une grande » distance d'ici, nous fûmes réduites à la nécessité » de faire creuser à très-grands frais, un puits dans la » cave de notre maison.

» L'excès de la fatigue nous fit tomber toutes » trois malades; mais ce que nous avons souffert » peut-il être comparé aux consolations dont Dieu

» a daigné payer notre bonne volonté. Nous n'avons » perdu aucun Sauvage qui n'ait pu être assez instruit » des vérités nécessaires du christianisme pour être » en état de recevoir le baptême avant sa mort ».

Les Ursulines de Dieppe apprenant les abondantes bénédictions que Dieu versoit sur leurs sœurs et sur leurs travaux, leur envoyèrent successivement, de nouveaux sujets auxquels se joignirent des religieuses tirées de plusieurs autres congrégations : cette grande œuvre s'étendit alors, et produisit des succès merveilleux. Les missionnaires associèrent ces héroïnes chrétiennes aux travaux de l'apostolat ; elles l'exercèrent auprès des femmes et des personnes de leur sexe. Il leur fallut apprendre la langue du pays ; elles s'armèrent de courage pour surmonter toutes les difficultés qu'offroit cet idiome barbare : on leur mit entre les mains les catéchismes traduits par les missionnaires, en cette langue, et elles les enseignèrent dans les écoles destinées à l'éducation des jeunes Sauvages. L'éclat de leurs vertus se répandit chez les peuples indigènes du Canada ; un seul exemple peut tenir lieu de toutes les preuves qu'on pourroit y ajouter. Les Iroquois, chassés par la faim, étoient sortis de leur retraite et recommençoient à désoler le pays des Algonquins ; on avoit remporté sur eux plusieurs avantages. Pour ne pas exposer plus long-temps la vie des soldats français à la fureur de ces barbares, on leur fit proposer la paix : leurs chefs ne voulurent entendre à aucune négociation que sur la promesse qu'on enverroit dans leur pays une *robe noire* et une *robe blanche* ; c'est

de ce nom pris de la couleur de leurs habits, qu'ils appeloient les missionnaires et les Ursulines. Les chefs s'engagèrent de leur côté, au nom de leur nation, à leur assurer protection et toute liberté d'enseigner *la loi de leur Dieu*, à ceux d'entre eux qui seroient disposés à l'embrasser; c'est principalement de cette époque qu'on peut dater les progrès que le christianisme a fait chez les Sauvages du Canada.

« Madame de la Peleterie, qui s'étoit fait pauvre » de si bon cœur pour Jésus-Christ, animoit de son » esprit ces saintes filles qui la respectoient et l'ai- » moient comme leur mère et leur fondatrice; cette » admirable veuve ne s'épargnoit en rien pour le » salut des ames: son zèle la porta même à cultiver » la terre de ses propres mains pour avoir de quoi » soulager les pauvres néophytes; elle se dépouilla » de ce qu'elle avoit réservé pour son usage, jus- » qu'à se réduire à manquer du nécessaire pour vêtir » les enfans qu'on lui présentoit presque nus; et » toute sa vie, qui fut assez longue, ne fut qu'un » tissu d'actions les plus héroïques de la charité (1) ».

Telle étoit, en 1640, l'état des colonies et des missions dans le Canada, lorsqu'on y apprit la mort du cardinal de Richelieu. Louis XIII le suivit de près; Louis XIV hérita de l'expérience et de l'esprit des règnes précédens; aucun prince ne connut mieux que lui, la nécessité d'entretenir les missions étrangères, et d'en assurer l'établissement.

(1) Voyez *Histoire de la nouvelle France*, liv. V, p. 322.

Moyens de subsistance et d'entretien pour les missions françaises dans les deux Indes.

Lorsque parut cette société de nouveaux apôtres, que Dieu suscita dans l'Église catholique pour porter le flambeau de la religion jusqu'aux extrémités de l'Univers, il se trouva en même temps un certain nombre de chrétiens zélés, qui, saisis d'admiration pour cette grande entreprise, se sentirent animés du désir de contribuer à ses succès.

Cette société ne faisoit que de naître ; la plupart de ses membres appartenoient à des familles distinguées par leur naissance, leur fortune et leurs vertus chrétiennes ; ils trouvoient dans leur pieuse libéralité de quoi fournir à leur subsistance. Mais lorsque le nombre des missionnaires, tirés de différens ordres religieux, s'accrut, par l'effet d'une sainte émulation, et que les libéralités des ames chrétiennes devinrent insuffisantes, il fallut ouvrir d'autres moyens de venir au secours des ouvriers évangéliques, dans des terres ingrates et chez des nations barbares, qui ne les voyoient qu'avec peine étendre les conquêtes du christianisme. Les diverses sociétés des missionnaires reçurent dès-lors, des fondations, dont les revenus étoient affectés à soutenir et augmenter cette œuvre si glorieuse pour la religion catholique. Il étoit expressément défendu aux maisons professes de s'en appliquer la plus légère portion, sous quelque prétexte que ce fût ; et les biens des missions n'ont jamais

été divertis à aucun usage contraire à leur destination. Saint Ignace, plein de l'esprit des apôtres, savoit que l'amour de la pauvreté évangélique est l'ame de l'apostolat. Des vêtemens grossiers, des alimens communs, une vie frugale, une économie qui va jusqu'à la privation, entrent, comme objet essentiel, dans la plupart des réglemens qu'il prescrit à ses religieux. Cependant, le saint fondateur ne crut pas que l'esprit de pauvreté fût incompatible avec la permission d'accepter des dons et des legs, destinés à avancer les succès des travaux évangéliques dont ils devoient être chargés; il prévoyoit sans doute que ces ressources leur seroient un jour nécessaires.

Nos monarques, comme fils aînés de l'Eglise, signalèrent leur piété en faisant accorder des concessions aux missions que les Jésuites de France alloient faire chez les infidèles de la Grèce, et chez les païens des deux Indes. Leur éclatante protection ne se borna pas à ce seul bienfait; ils y joignirent des pensions, que les plus grands besoins de l'Etat n'ont jamais pu faire suspendre.

Les missions du nouveau monde participèrent également à la faveur de Louis XIV. Ce monarque religieux, étant souverain de la Martinique, avoit ajouté à des pensions considérables, et à des rentes qui provenoient de la première dotation, la permission de mettre en culture une certaine étendue de pays: c'est ce qu'on appelle des concessions. Chaque mission avoit, en France, un procureur général, qui, correspondant avec elle, étoit chargé de vendre ses denrées, de recevoir les rentes, et de pourvoir, avec

ces ressources, aux moyens de recruter des ouvriers évangéliques. Une grande partie de ces sommes étoit encore employée à l'achat des diverses curiosités des arts, et autres choses précieuses, avec lesquelles les missionnaires obtiennent la liberté de prêcher l'Evangile, car, surtout dans l'Inde et au Levant, l'usage des présens, et leur efficacité, sont encore plus connus qu'en Europe; c'est là surtout, que, pour faire le bien, il faut en acheter le droit.

Ce n'étoit point pour enrichir les ordres religieux, mais pour doter les missions, que nos rois se montrèrent grands et généreux. Les pères Dominicains, les pères Capucins, et le séminaire des missions étrangères de Paris, avoient également obtenu des pensions et des possessions réelles. La mission des Dominicains jouissoit de 200,000 livres de rente, tandis que celle des Jésuites n'étoit parvenue, par une économie soutenue et par une régie sage de ses biens, qu'à s'assurer, à la Martinique, un revenu d'environ 100,000 liv., monnoie du pays, et que l'on évalue environ 70,000 livres, argent de France.

Ces dotations, en apparence si riches et si magnifiques, et les pieuses libéralités des fidèles qui s'y joignoient, étoient encore bien au-dessous des dépenses qu'entraînent nécessairement les frais des missions; leur plus grande ressource étoit puisée dans les fonds de la Propagande de Rome, dont les revenus, consacrés exclusivement à cette œuvre, se montoient à plusieurs millions. On conçoit aisément ce qu'il en doit coûter pour cultiver une correspondance continuelle, toujours active, devenue, chaque jour,

plus étendue, plus nécessaire, et qui embrasse à la fois et l'ancien et le nouveau monde. La Propagande entretient, à Rome, un grand nombre de savans et d'artistes, et des imprimeries pour toutes les langues des pays où pénètrent les missionnaires. Elle fait des envois fréquens, et en grande quantité, de livres élémentaires, de catéchismes, d'instructions, de mémoires, des abrégés de l'ancien et du nouveau Testament, qu'elle fait traduire et imprimer dans toutes les langues.

Ces dépenses, déjà si considérables, sont peu de chose en comparaison de celles qui restent à faire : chaque nouvelle mission à établir, chaque temple élevé au vrai Dieu, chaque église à réparer ou à décorer, nécessitent autant de dépenses, qu'il faut prendre sur la caisse des secours. L'article seul des catéchistes est incalculable ; les missionnaires ne peuvent s'en passer : il en est qui en emploient journellement dix à douze, quelquefois davantage ; et c'est encore trop peu. Comment le missionnaire le plus zélé, et de la santé la plus robuste, pourroit-il suffire seul, à gouverner trente à quarante mille néophytes, répandus et épars çà et là, sur une étendue de quarante à cinquante lieues, et souvent encore plus ?

L'expérience de presque deux siècles, apprend que toutes les premières ébauches des conversions doivent se faire par ces utiles et précieux collaborateurs ; ils pénètrent dans les maisons dont l'entrée seroit défendue aux missionnaires. Tout Européen est un objet de mépris, d'aversion même, pour le peuple indous : quelque habile qu'un missionnaire se soit rendu

dans la langue du pays, il est bien difficile qu'il ne fasse pas soupçonner, par sa manière de parler et de prononcer, qu'il est étranger à l'Inde. Le catéchiste lève cet obstacle en préparant les esprits des idolâtres, et en leur inspirant le désir de communiquer directement avec le prédicateur de la religion nouvelle qu'on leur annonce. Les fonctions du catéchiste ne sont pas moins nécessaires auprès des nouveaux chrétiens; il tient registre des catéchumènes et des néophytes, rend au missionnaire un compte exact de leur vie, de leurs mœurs et de leur conduite. Lors de la visite du père dans les églises dont il est chargé, il le précède de quelques jours, prépare le travail, dispose les fidèles aux Sacremens par des instructions préparatoires, fait auprès d'eux l'office d'un ministre de paix pour terminer à l'amiable, les différends qui diviseroient les familles, administre le baptême aux enfans, donne à tous les avis et les conseils qu'exigent les circonstances et les besoins des fidèles soumis à sa surveillance; en un mot, dans l'absence des missionnaires, le catéchiste remplit en leur nom, et sous leur autorité, toutes les fonctions du ministère pastoral pour lesquelles le caractère du sacerdoce n'est pas absolument requis.

Les embarras qui naissent de la différence des castes dans lesquelles la nation indienne se divise, rendent plus nécessaire encore, le besoin d'augmenter, le plus qu'il est possible, le nombre des catéchistes. Les brames et les choutres, dont se composent les castes du rang supérieur, ont pour les parias, qui sont au-dessous d'eux, un mépris bien plus grand que les princes

n'en pourroient avoir, en Europe, pour la classe du bas peuple; ils seroient déshonorés dans leur pays, et perdroient les droits de leur caste, s'ils se laissoient instruire par des hommes d'une caste avec laquelle il leur est défendu de communiquer : il faut donc des catéchistes parias pour les parias, et des catéchistes brames pour les brames. Cette différence entre les castes, et ce préjugé national, sont un des plus grands obstacles à la propagation de l'Evangile. Rien n'est aussi difficile que la conversion des brames, parce qu'étant naturellement fiers, dédaigneux et entêtés de leur naissance, et de la supériorité qu'elle leur donne au-dessus des autres castes, on les trouve toujours moins dociles et plus attachés aux superstitions de leurs pères.

Il faut compter dans l'Indoustan, pour cent missionnaires, au moins mille catéchistes. Cet état les occupe tout entiers, et il leur seroit impossible de se livrer à aucun autre emploi : c'est donc une absolue nécessité que de pourvoir, sur les fonds de la mission, à leur subsistance et à leur entretien. On peut calculer, d'après cet exposé fidèle, jusqu'où doivent monter, pour chaque année, les sommes qu'il faut consacrer à cette destination, dans le seul évêché de Saint-Thomé, qui, d'une extrémité à l'autre, s'étend sur une surface de plus de quatre cents lieues.

Il en est, de l'Indoustan, comme de tous les pays où la véritable religion est à peine tolérée; elle ne compte guères de prosélytes que dans la classe du peuple : et pour les besoins pressans de la religion, qu'exiger,

qu'exiger, que pouvoir espérer d'une contrée où le peuple est esclave, où le souverain est le seul propriétaire des terres, et presque de l'industrie de ses sujets; où l'on craint d'être généreux, de peur de paroître riche et d'éveiller la cupidité, soit du souverain, soit des nababs et des officiers du despotisme, qui fondent leur immense fortune sur les concussions les plus vexatoires?

Missions des Antiles, ou Anti-îles.

Ces îles sont ainsi nommées, parce qu'on les rencontre les premières, à l'entrée du golfe Mexicain. Les Français s'y établirent à l'époque où M. d'Enambuc bâtit un fort et laissa quelques familles sur l'île Saint-Christophe.

Les frères prêcheurs, de la congrégation de Saint-Louis, les pères Carmes, les Capucins et les Jésuites, se consacrèrent à l'instruction des Caraïbes et des Nègres, et à tous les travaux qu'exigeoient nos colonies naissantes de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et de Saint-Domingue. Quels hommes que les Jogues, les Lallamant, les Brébœuf, qui réchauffèrent de leur sang, les sillons glacés de la nouvelle France! Ici M. de Châteaubriand nous prêtera ses pinceaux; personne n'a pu si bien que lui donner à la vérité de l'histoire le coloris du style, et les images qui sembloient réservés à la poésie.

La vie que des missionnaires menoient au milieu des Sauvages sanguinaires de la nouvelle France, les

fatigues qu'ils éprouvoient, la couronne du martyre que plusieurs d'entre eux ont reçue, tout cela est si beau dans les fastes du christianisme, qu'il n'y a point de cœurs qui n'en soient touchés.

Le père Charlevoix nous décrit ainsi un des missionnaires du Canada : « Le père Daniel étoit trop » près de Québec pour n'y pas faire un tour avant » de reprendre le chemin de sa mission. . . . . Il » arriva au port dans un canot, l'aviron à la main, » accompagné de trois ou quatre Sauvages, les pieds » nus, épuisé de force, une chemise pourrie, et » une soutane toute déchirée sur son corps décharné ; » mais avec un visage content et charmé de la vie » qu'il menoit, en inspirant par son air et par ses » discours, l'envie d'aller partager avec lui des croix » auxquelles le Seigneur attachoit tant d'onction ».

Voilà de ces joies et de ces larmes, telles que Jésus-Christ les a véritablement promises à ses élus.

« Rien n'étoit plus apostolique que la vie des missionnaires qui se dévouoient à la conversion des Hurons. Tous les momens étoient comptés par quelques actions héroïques de charité, ou par des souffrances qu'ils regardoient comme de vrais dédommagemens, lorsque leurs travaux n'avoient pas produit tout le fruit dont ils s'étoient flattés. Depuis quatre heures du matin qu'ils se levoient, lorsqu'ils n'étoient pas en course, jusqu'à huit, ils demeuroient ordinairement renfermés ; c'étoit le temps de la prière, et le seul qu'ils eussent de libre pour leur exercice de piété. A huit heures, chacun alloit où

son devoir l'appeloit : les uns visitoient les malades ; les autres suivoient dans les campagnes, ceux qui travailloient à cultiver la terre ; d'autres se transportoient dans les bourgades voisines, qui étoient destituées de pasteurs. Ces courses produisoient plusieurs bons effets, car, en premier lieu, il ne mouroit point, où il mouroit bien peu d'enfans sans baptême ; des adultes mêmes qui avoient refusé de se faire instruire tandis qu'ils étoient en santé, se rendoient dès qu'ils étoient malades ; ils ne pouvoient tenir contre l'industrieuse et constante charité de leurs médecins ».

Si l'on trouvoit de pareilles descriptions dans le *Télémaque*, combien ne se récrieroit-on pas sur le goût simple et touchant de ces choses ! on loueroit avec transport la fiction du poëte ; et l'on est insensible à la vérité présentée avec les mêmes attraits.

Mais ce n'étoient là que les moindres travaux de ces hommes évangéliques : tantôt ils suivoient les Sauvages dans des chasses lointaines qui duroient plusieurs années, et où ils se trouvoient obligés de manger jusqu'à leur vêtement ; tantôt ils étoient exposés aux caprices inconcevables de ces Indiens qui, comme des enfans, ne savent jamais résister à un mouvement de leur imagination ou de leurs désirs. Mais ils s'estimoient récompensés de leurs peines, s'ils avoient, durant leurs longues souffrances, acquis une ame à Dieu, ouvert le ciel à un enfant, soulagé un malade, essuyé les pleurs d'un infortuné. Nous avons déjà vu que la patrie n'avoit point de citoyens plus fidèles : l'honneur d'être Fran-

çais, leur valut souvent la persécution et la mort. Les Sauvages les reconnoissoient pour être *de la chair blanche de Québec*, à l'intrépidité avec laquelle ils supportoient les plus affreux supplices.

Le ciel, touché de leurs vertus, accorda à plusieurs d'entre eux cette palme qu'ils avoient tant désirée, et qui les a fait monter au rang des premiers apôtres. La bourgade hurone, où le père Daniel (1) étoit missionnaire, fut surprise par les Iroquois, au matin du 4 de juillet 1648; les jeunes guerriers étoient absens. Le Jésuite, dans ce moment même, disoit la messe à ses néophytes; il n'eut que le temps d'achever la consécration, et de courir à l'endroit d'où partoient les cris. Une scène lamentable s'offrit à ses yeux; femmes, enfans, vieillards gissoient pêle-mêle expirans. Tout ce qui vivoit encore tombe à ses pieds, et lui demande le baptême. Le père trempe un voile dans l'eau, et le secouant sur la foule à genoux, procure la vie des cieux à ceux qu'il ne pouvoit arracher à la mort temporelle. Il se ressouvint alors d'avoir laissé dans les cabanes quelques malades qui n'avoient point encore reçu le sceau du christianisme; il y vole, les met au nombre des rachetés, retourne à la chapelle, cache les vases sacrés, donne une absolution générale aux Hurons qui s'étoient réfugiés à l'autel, les presse de fuir, et pour leur en laisser le temps, marche à la rencontre des ennemis. A la vue de ce prêtre qui s'avançoit

(1) Le même dont Charlevoix nous a fait le portrait.

seul contre une armée, les barbares étonnés s'arrêtent et reculent quelques pas; n'osant approcher du saint, ils se contentent de le percer de loin de leurs flèches. « Il en étoit tout hérissé, dit Charlevoix, qu'il parloit encore avec une action surprenante, tantôt à Dieu à qui il offroit son sang pour le troupeau, tantôt à ses meurtriers qu'il menaçoit de la colère du ciel, en les assurant néanmoins qu'ils trouveroient toujours le Seigneur disposé à les recevoir en grâce, s'ils avoient recours à sa clémence (1) ». Il meurt, et sauve une partie de ses néophytes, en arrêtant ainsi les Iroquois autour de lui.

Le père Garnier montra le même héroïsme dans une autre bourgade : il étoit tout jeune encore, et s'étoit arraché nouvellement aux pleurs de sa famille, pour sauver des ames dans les forêts du Canada. Atteint de deux balles sur le champ de carnage, il est renversé sans connoissance; un Iroquois le croyant mort, le dépouille. Quelque temps après, le père revient de son évanouissement; il soulève la tête, et voit à quelque distance un Huron qui rendoit le dernier soupir. L'apôtre fait un effort pour aller absoudre le catéchumène; il se traîne, il retombe : un barbare l'aperçoit, accourt, et lui fend les entrailles de deux coups de hache : « Il expire, dit encore Charlevoix, dans l'exercice, et, pour ainsi dire, dans le sein même de la charité (2) ».

(1) *Histoire de la nouvelle France*, tom. II, p. 5, liv. VII.

(2) Liv. VII, p. 24.

Enfin, le père de Brébœuf, oncle du poëte du même nom, fut brûlé avec ces tourmens horribles que les Iroquois faisoient subir à leurs prisonniers.

« Ce père, que vingt années de travaux, les plus capables de faire mourir tous les sentimens naturels, un caractère d'esprit d'une fermeté à l'épreuve de tout, une vertu nourrie dans la vue toujours prochaine d'une mort cruelle, et portée jusqu'à en faire l'objet de ses vœux les plus ardens, prévenu, d'ailleurs, par plus d'un avertissement céleste, que ses vœux seroient exaucés, se rioit également des menaces et des tortures; mais la vue de ses chers néophytes, cruellement traités à ses yeux, répandoit une grande amertume sur la joie qu'il ressentoit de voir ses espérances accomplies. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

» Les Iroquois connurent bien d'abord qu'ils auroient affaire à un homme à qui ils n'auroient pas le plaisir de voir échapper la moindre foibesse; et comme s'ils eussent appréhendé qu'il ne communiquât aux autres son intrépidité, ils le séparèrent, après quelque temps, de la troupe des prisonniers, le firent monter seul sur un échafaud, et s'acharnèrent de telle sorte sur lui, qu'ils paroissoient hors d'eux-mêmes, de rage et de désespoir.

» Tout cela n'empêchoit point le serviteur de Dieu de parler d'une voix forte, tantôt aux Hurons qui ne le voyoient plus, mais qui pouvoient encore l'entendre, tantôt à ses bourreaux qu'il exhortoit à craindre la colère du ciel, s'ils continuoient à per-

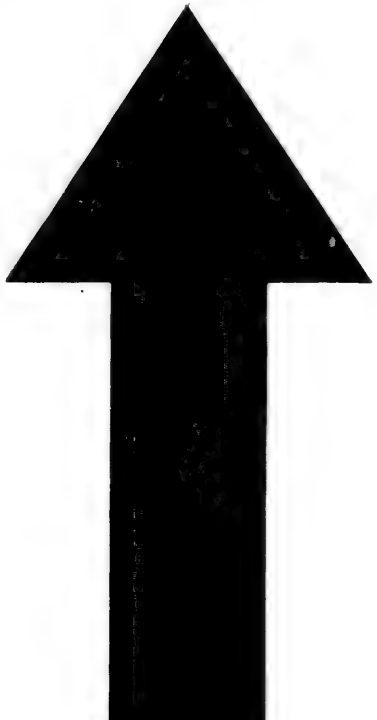
sécuter les adorateurs du vrai Dieu. Cette liberté étonna les barbares ; ils voulurent lui imposer silence, et n'en pouvant venir à bout, ils lui coupèrent la lèvre supérieure et l'extrémité du nez, lui appliquèrent par tout le corps des torches [illegible], lui brûlèrent les gencives, etc. ».

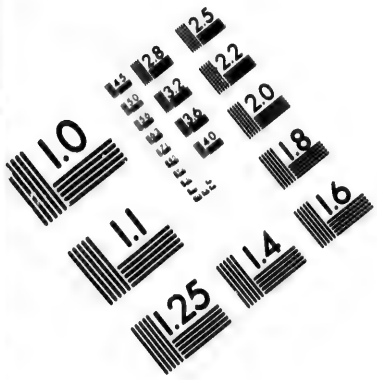
On tourmentoit auprès du père [illegible] un autre missionnaire nommé le *père Lallem[illegible]* qui ne faisoit que d'entrer dans la carrière évangelique. La douleur lui arrachoit quelquefois des cris involontaires ; il demandoit de la force au vieil apôtre qui, ne pouvant plus parler, lui faisoit de douces inclinations de tête, et sourioit avec ses lèvres mutilées, pour encourager le jeune martyr. Les fumées des deux bûchers montoient ensemble vers le ciel, et affligeoient et réjouissoient les anges. On fit un collier de haches ardentes au père de Brébœuf ; on lui coupa des lambeaux de chair que l'on dévora à ses yeux, en lui disant que la chair des Français étoit excellente (1) ; puis, continuant ces railleries : « Tu nous assurois tout à l'heure, crioient les barbares, que plus on souffre sur la terre, plus on est heureux dans le ciel ; c'est par amitié pour toi, que nous nous étudions à augmenter tes souffrances (2) ».

Lorsqu'on portoit dans Paris, des cœurs de prêtres au bout des piques, on chantoit : *Ah ! il n'est point de fête, quand le cœur n'en est pas.*

Enfin, après avoir souffert plusieurs autres tour-

(1) *Histoire de la nouvelle France*, p. 17.
(2) *Ib. id.* p. 18.





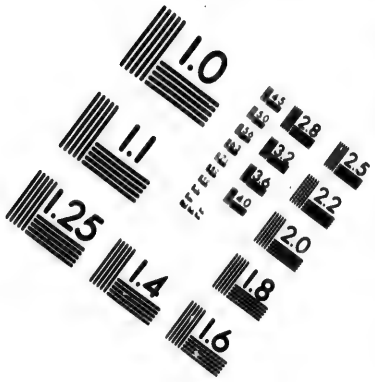
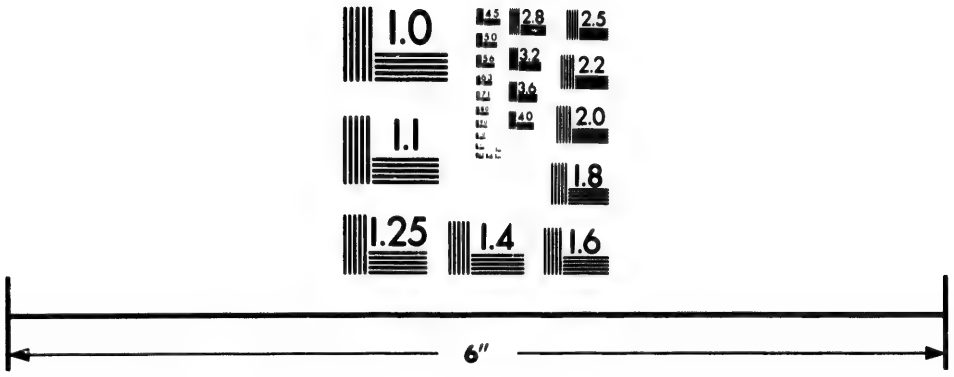
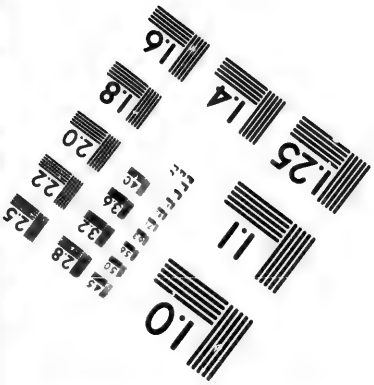
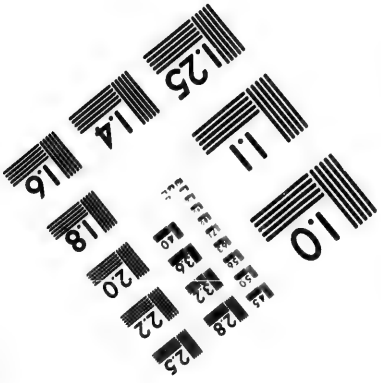


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

mens, que nous n'oserions transcrire, le père de Brébœuf rendit l'esprit, et son ame s'envola au séjour de celui qui guérit toutes les plaies de ses serviteurs.

C'étoit en 1649 que ces choses se passoient en Canada, c'est-à-dire, au moment de la plus grande prospérité de la France, et pendant les fêtes de Louis XIV : tout triomphoit alors, le missionnaire et le soldat.

Ceux pour qui un prêtre est un objet de haine et de risée, se réjouiront de ces tourmens des confesseurs de la foi. Les sages, avec un esprit de prudence et de modération, diront, qu'après tout, les missionnaires étoient victimes de leur fanatisme; ils demanderont, avec une pitié superbe, *ce que ces moines alloient faire dans les déserts de l'Amérique!* A la vérité, nous convenons qu'ils n'alloient pas, sur un plan de savans, tenter de grandes découvertes philosophiques; ils obéissoient seulement à ce maître, qui leur avoit dit : « Allez et enseignez ». *Docete omnes gentes*; et sur la foi de ce commandement, avec une simplicité extrême, ils quittoient les délices de la patrie, pour aller, au prix de leur sang, révéler à un barbare qu'ils n'avoient jamais vu.... — Quoi? — Rien, selon le monde, presque rien : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame : *Docete omnes gentes.*

CHOIX

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES.

MISSIONS DE L'AMÉRIQUE.

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE.

L'Amérique surpasse seule, dans sa vaste étendue, les trois autres parties du monde. Prise du nord au sud, du cap glacé à l'extrémité de la terre de feu, elle embrasse, dans sa longueur, au moins trois mille lieues.

Mais quand on vient à calculer sa population, l'Amérique, couverte en grande partie de marais, de lacs, d'immenses forêts, offre à peine au voyageur, étonné d'abord à la vue de ce prodigieux emplacement, une population de vingt-cinq millions d'habitans (1); tandis que l'Europe, qui ne forme

(1) Plusieurs voyageurs très-instruits ne donnent à l'Amérique qu'environ douze millions d'habitans.

que le quart de sa surface, en forme cent quarante millions; que l'Asie, qui ne fait que la moitié du nouveau monde, en nourrit de trois à quatre cent millions : si même on ne vouloit étendre ce dénombrement qu'aux nations indigènes, il faudroit le mettre bien au-dessous de quatre millions (1).

Après l'étendue du nouveau monde, dit M. Robertson, rien n'est plus fait pour frapper un observateur, que la grandeur des objets qu'il présente. La nature semble y avoir tracé ses opérations d'une main plus hardie; les montagnes y sont plus hautes que celles des autres divisions du globe; la plaine de Quito est plus élévee au-dessus de la mer que le sommet des Pyrénées; les rivières, les lacs y ont la même majesté; leur nombre y est favorable au commerce. Après avoir examiné, en physicien éclairé, les raisons des divers climats de cette partie du monde, et les signes caractéristiques et permanens du continent américain, qui naissent des circonstances particulières de la disposition de ses parties, ce qui le plus l'attention, c'est l'état où ce continent, lorsqu'on en fit la découverte, étoit relativement à ce qui dépend de l'intelligence et de l'industrie de l'homme. Une grande partie de la beauté et de la fertilité de la terre, que nous attribuons à la main de la nature, est l'ouvrage de l'homme, perfectionné par le temps et la continuité des travaux.

---

(1) C'est peu, sans doute, que huit cent millions pour la population totale du monde; cependant ce calcul approximatif est encore exagéré.

Dans le nouveau monde, l'espèce humaine n'étoit pas avancée; les vastes régions qui le composent ne comptoient que deux grandes monarchies un peu civilisées; le reste étoit peuplé de petites tribus indépendantes, privées d'art et d'industrie, couvert d'immenses forêts et de terrains incultes; presque tout y présente le tableau d'une nature brute et abandonnée à toutes ces exubérances. L'insalubrité en est la suite; et tout ce qu'on découvroit de peuples dans l'Amérique, étoit mal-sain, malgré la vigueur de leur constitution. Les quadrupèdes y étoient en petite quantité; mais les causes qui concouroient à diminuer le volume, le nombre et la vigueur des plus grands animaux, y favorisoient la propagation des reptiles et des insectes.

L'Amérique a pour limites à l'est, l'Océan atlantique; à l'ouest, le grand Océan : le détroit de Magellan la borne au sud et au nord-ouest; elle est séparée de l'Asie par le détroit de Behring, dont la largeur est peu considérable.

On a imaginé beaucoup d'hypothèses pour rendre raison de la manière dont l'Amérique a été peuplée.

Tout concourt à faire penser qu'elle ne l'a pas été par une nation civilisée, puisqu'elle n'avoit retenu aucune des notions, aucun des arts les plus simples que cette nation lui auroit apportés. Il n'est pas moins évident qu'elle n'a pu être peuplée par aucune nation du midi; ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que le point de contact le plus voisin de l'ancien et du nouveau monde, se trouve vers

l'extrémité septentrionale de l'un et de l'autre... Le voisinage des deux continens est prouvé par des découvertes modernes ; les Russes ayant soumis la partie occidentale de la Sibérie, pénétrèrent vers l'est dans des provinces inconnues. Pierre-le-Grand sentit que les régions d'Asie, en s'étendant vers l'est, s'approcheient de l'Amérique dans la même proportion : ce prince rédigea de sa propre main des instructions pour la découverte de la communication des deux continens. Ses successeurs ont fait construire deux vaisseaux à Ochots, dans la mer de Kamchatka ; chacun des commandans de ces deux vaisseaux, découvrit une terre qui, suivant leurs observations, semble être située à quelques degrés au nord-ouest de la côte de la Californie. Dans une de leurs descentes, les naturels leur présentèrent le calumet ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez les habitans du nord de l'Amérique. En 1768, on reprit cette navigation, qui avoit été négligée ; les nouvelles lumières qu'on a acquises sur la communication entre les deux continens, donnent le droit d'en conclure qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans ont pu, d'une île à une autre, toucher à la côte d'Amérique, et en commencer la population.

On divise cette vaste partie du globe en septentrionale et en méridionale ; la première, contenue entre le septième et le quatre-vingtième degré, et la seconde, renfermée entre le douzième degré nord, et le soixantième degré de latitude méridionale.

L'Amérique septentrionale est coupée du nord au

sud par une chaîne de hautes montagnes qui, s'éloignant et se rapprochant alternativement des côtes, laissent, entre elles et l'Océan, un territoire de cent cinquante à trois cent mille Anglais. Au delà de ces monts est un désert immense; plusieurs voyageurs en ont parcouru huit cents lieues, sans en trouver la fin : le peu d'hommes qu'ils ont rencontrés dans ces affreuses solitudes, se montroient à eux sous des traits qui permettoient à peine, de les classer parmi des individus de l'espèce humaine. La religion seule pouvoit les faire passer de l'état de sauvage à celui de la civilisation; les missionnaires l'ont entrepris, et l'on verra jusqu'à quel point, aidés de la grâce, ils y ont réussi.

AMÉRIQUE

COLONIES

TABLEAU

	VILLES PRINCIPALES.	Longit.	Latit.
TERRE-NEUVE.....	Ile Saint-Pierre.	321° 20′	46° 46′
	Miquelon.		
	Plaisance.		
SAINT DOMINGUE...	San-Domingo.	308° 20′	18° 10′
	Cap Français.	305° 22′	18° 20′
	Caye Saint-Louis.	304° 20′	19° 46′
LA DÉSIRADE.....		316° 36′	
LA GUADELOUPE...	Basse Terre.	315° 41′	16°
MARIE GALANTE...		316° 36′	16° 5′
SAINTE-LUCIE.....		316° 40′	13° 50
LA MARTINIQUE....	Fort Royal.	316° 20′	14° 36
	Fort Saint-Pierre.	316° 30′	14° 50
	Fort de la Trinité.	316°	14°
	Marigot.	335°	58
	Fort de Mouillage.	316° 32′	14° 53
TABAGO.....			
			Grand tot

SEPTENTRIONALE.

FRANÇAISES.

GÉOGRAPHIQUE.

POPULATION.		Esclaves.	Total.	NATIONS INDIGÈNES.
En 1789. Blancs.	Gens de couleur. Mulâtres.			
			800	Les plus connues sont : les Minois, les Abnakise, Guaranis, Natches, Hurons, Iroquois; Algonquins; ensuite Chepeouans, Knisteneaux, Poes, Cherokees, Ayoas, Osages, Poncas, Rondanes, Kilcheramanitoo, Conneedagas, Niohawhs, Chippeway, etc., etc.
			100, pour une seule famille.	
40,000	28,000	452,000	520,000	
13,466	3,044	85,461	101,971	
800		7,000	15,000	
En 1769, 2524		En 1790, 10,270	12,794	
En 1788, 10,603	4,851	73,416	88,870	
425	231	13,229	13,951	
67,818	36,126	641,376	753,386.	

COLONIES ESPAGNOLES.

Les deux florides, le Mexique, le nouveau Mexique, les Californies, Cuba, Porto-Rico, Torcola, et l'île Marguerite dans le golfe du Mexique, colonies hollandaises; les îles de Saba, de Saint-Martin de Saint-Eustache, de Curacao.

Colonies anglaises. La Baie d'Hudson, le Labrador, la nouvelle Albion, la Jamaïque, les îles de l'Anguille, d'Antigoa, la Dominique, la Barbade, l'île Saint-Vincent, la Grenade, la Trinité, le Canada.

Au Portugal. Le Brésil.

A la Russie. Quelques établissemens aux environs de la pointe occidentale de l'Amérique.

A la Suède. L'île de Saint-Barthelemy,

Au Danemarck. Le Groenland, les îles de Sainte-Croix, de Saint-Thomas et de Saint-Jean, dans le golfe du Mexique.

Depuis 1493, époque de la découverte du nouveau monde jusqu'en 1775, ce qui fait une période de deux cent quatre-vingt trois ans, la quantité d'or et d'argent sortie de l'Amérique, a versé en Europe six milliards quatre cent vingt-deux millions de piastres fortes, ou de dix réaux. Déduisez de cette somme prodigieuse mille trois cent soixante-quinze millions pour tout l'or et l'argent envoyé d'Europe par les négocians et les compagnies commerciales, tant dans les Orientales, le Levant, l'Egypte et la

côte de Barbarie que dans l'Asie, par les caravanes et les Russes : ajoutez, à cette exportation, quinze cents millions pour l'or et l'argent employé en meubles, ornemens, étoffes et bijoux, etc., cette exportation, qui s'élève à près de trois millions de piastres, réduira la somme, venue de l'Amérique, à trois milliards cinq cent millions de piastres, ce qui donne en Europe, plus de dix-neuf milliards de livres de France; de là, l'augmentation sensible dans le numéraire : nécessairement le prix des denrées et des marchandises de tout genre a dû augmenter dans la proportion d'un à douze. Il en résulte qu'un particulier qui, avant 1493, avoit un revenu de quatre mille florins, auroit aujourd'hui treize mille florins, en gardant la proportion de l'augmentation dans le numéraire; mais le prix des choses ayant suivi la même augmentation proportionnelle, ce particulier se procurera, avec ses treize mille florins, moins de denrées et de marchandises qu'il s'en seroit procurées avant 1493, avec ses quatre mille flor. : il a donc plus perdu que gagné; les besoins du luxe augmentés par cette richesse factice, l'appauvrissent encore plus que la cherté des objets et des denrées de première nécessité. Une réflexion n'échappera pas aux âmes sensibles, c'est la classe indigente qui en est la première victime, puisque le salaire des ouvriers fournit à peine à leur simple subsistance. Ajoutez-y ces maux incalculables, la corruption des mœurs, les fléaux de la guerre, enfantés par cette soif brûlante de l'or; sommes-nous assez punis par où nous avons péché?

Le continent se divise en dix grandes parties ; savoir : *du nord au sud.*

DU NORD AU SUD.

CONTINENT.		(1) Longi.		Lat. se.	
1°. La Nouv.-Bretag.	où est, le fort Yorck.	*307°	16	55°	26
2. Le Canada . . .	Québec.	*307	47	46	55
	Montreal	305	30	45	47
3. L'Acadie	Annapolis.	312	20	44	48
	Cap de Sable . . .	*312	10	43	24
	Port Canseau. . .	*316	45	45	20
4. La Nouv.-Anglet.	Boston.	*307	3	42	25
	New-Cambridge. .	*306	38	42	25
5. La Virginie. . .	James-Town . . .	300	5	37	0
6. La Caroline . .	Charles-Town. . .	297	55	32	50
7. La Floride orien.	St. Augustin . . .	298	30	30	0
occid.	Pensacola.	290	50	30	55

DE L'EST A L'OUEST.

8. La Louisiane . .	Nouvelle-Orléans .	*287	30	29	58
Les Californies .	Nouvelle-Albion . .	45	0	35	0
9. Le Vieux Mexiq..	Mexico	277	0	20	0
10. Le Nouv. Mexiq..	Santa Fé.	271	0	35	32

Les îles de l'Amérique septentrionale sont en très-grand nombre, et peuvent se diviser en cinq corps, savoir :

(1) Toutes ces longitudes sont comptées de la partie de l'île de Fer, qui est à 20°. juste à l'ouest de Paris, suivant l'usage des géographes français : celles marquées d'un astérisque sont les seuls points bien déterminés. Quant aux autres, quoique nous les ayons mesurées avec le plus grand soin sur l'atlas de l'histoire de l'abbé Raynal, nous n'osons assurer qu'elles soient aussi exactes que les autres.

Les Açores, les îles de Terre-Neuve, les Bermudes, les Lucays et les Antilles.

1°. Les AÇORES, ou Tercères, sont au nombre de neuf, et situées entre les trente-cinquième et quarante et unième degrés de latit. sept.

		Longitud.		Lat. se.	
Tercère	Angra	*350°	27	38°	37
Sainte Marie	La Ville	*352	31	36	57
Pico	Pic des Açores	*349	11	38	35
Fayal	La Baie	*349	2	38	32
Flores		*346	34	39	34
Gratiosa		*350	30	39	20
St. Michel		*353	0	38	10
St. Georges		*350	0	39	0
Corvo		*330	0	40	10

2°. Les ILES DE TERRE-NEUVE sont situées à l'est du Canada; les principales sont:

Terre-Neuve	Ile St. Pierre	*321°	28	46°	48
	Plaisance	325	40	47	40
Anticosti	Le port aux Ours	316	0	49	30
L'Ile Royale	Louisbourg	*317	45	45	54
L'Ile St. Jean	Charles-Town	314	20	46	30

3°. Les BERMUDES, vis-à-vis de la Caroline, sont situées entre les trente et trente-quatrième degrés de latitude septentrionale.

Georges-Town en est la capitale		312°	20	32°	20
St. Georges	St. Georges-Town.	312	40	30	15
St. David		319	0	28	20
Warwich		318	30	29	15
Sommerset		317	20	29	5

4°. Les LUCAYES sont partie des Antilles, et sont situées entre les vingt-troisième et vingt-huitième degrés de latitude septentrionale, au sud-est de la Flo-

ride, dont elles sont séparées par le canal de Bahama. Les principales sont :

		Longitud.		Lat. se.	
Bahama		298°	20	26°	30
Lucayonique		300	0	27	0
San Salvador		302	20	24	11
Bimini		298	0	25	50
Alabastre		301	0	25	30
Providence		299	30	25	0
Samana		306	0	23	30
Ile-Longue		303	0	22	7

5°. Les ANTILLES se divisent en grandes et en petites. Les grandes sont au sud-est des Lucayes, au nombre de quatre.

Cuba	La Havane	296°	0	23°	10
St. Domingue	San Domingo	308	20	18	20
	Cap Français	*306	22	19	46
	Caye St. Louis	*304	20	18	19
La Jamaïque	Kings Town	300	50	18	10
Porto-Rico	St. Jean	312	0	18	30

Les Petites Antilles sont divisées en îles du vent et îles sous le vent; elles sont en grand nombre. Les premières sont directement opposées à celles du Mexique.

ILES DU VENT.

La Martinique	Le fort Royal	*316°	20	14°	36
	Le fort St. Pierre	316	30	14	50
	Le fort de la Trinité	316	35	14	48
	Le fort Marigot	316	32	14	53
	Le fort du Mouillage	316	0	14	43
La Guadeloupe	Basse-Terre	*315	41	16	0
La Dominique	Bourg des Roseaux	*316	1	15	18
Marie-Galante		316	36	16	5
La Désirade		316	58	16	18
Montserrat		315	25	15	55
St. Christophe		315	10	17	50
La Barboude		316	25	17	40

		Longitud.		Lat. se.	
Les Barbades	Cap St. Michel, ou Bridge-Town.	317	45	13	20
La Grenade		315	46	12	15
St. Vincent		316	15	12	50
Tabago		317	0	11	10
La Trinité		317	50	10	6
Antigue	Ville St. Jean	*315	31	17	4
Ste. Lucie		316	40	13	50
Redonde		*315	7	16	54
St. Eustache	Le Bourg	*314	30	17	29
Saba		*314	29	17	39
St. Martin	Pointe de l'Ouest	*314	21	18	20
Sombrero		*314	3	18	38

ILE SOUS LE VENT.

Elles sont moins nombreuses que les premières, et sont situées le long des côtés de la Terre Ferme.

La Marguerite		313°	10	11°	5
Bonaire		309	20	12	26
Curaçao		308	25	12	10
Oruba		307	30	12	10

Quoique les îles suivantes n'appartiennent point à notre plan, leurs rapports et leur utilité, eu égard aux voyages pour l'Amérique, nous ont paru rendre ce supplément nécessaire.

Entre le détroit de Gibraltar et les Canaries, sont :

L'Ile de Madère	Funchal	*	0°	44	32° 33
Cap St. Laurent		*	0	59	32 10

ILES CANARIES.

Ténériffe	Sainte Croix	*	1°	24	28° 25
Pic de Ténériffe		*	1	0	28 17
Ile de Palme	Tassacorte	*357		42	28 38
Ile Gomore	Le Fort	*	0	32	28 6
Lancero	Pointe Est	*	4	14	29 14
Fortaventure	Pointe Ouest	*	3	8	29 4
Ile de Fer	Au Pic	*	0	0	14 57

ILE DU CAP VERD.

St. Jago	Porto Praya	*354°	7	14°	54

EX BIBLIOTHECA SEMINARII S.S. [illegible]

Montant des exportations des Etats-Unis de l'Amérique.

Pour l'année qui finit au 30 septembre 1792.	Dollars.	Pour l'année qui finit au 30 septembre 1793.	Dollars.
New Hampshire..	181,407	.....	198,197
Massachusetts....	2,889,922	.....	3,676,412
Rhode-Island.....	698,084	.....	616,416
Connecticut.....		.....	770,239
New-Yorck	2,528,085	.....	2,934,369
New-Jersey.....	23,524	.....	54,176
Pensylvanie *)....	3,820,646	.....	6,958,736
Delaware.....	133,978	.....	71,242
Maryland.....	2,550,258	.....	3,687,119
Virginie.....	3,549,499	.....	2,984,317
Caroline du Nord.	503,294	.....	363,307
Caroline du Sud..	2,430,425	.....	3,195,874
Géorgie	458,973	.....	501,383
**)			26,011,787

Les exportations de l'année finissant au 30 septembre 1793, entrèrent dans les pays ci-dessous nommés :

Russie	5,769	Ports italiens.....	220,688
Suède.....	310,427	Maroc.....	2,094
Danemarck	870,508	Indes orientales...	253,131
Hollande	3,169,536	Afrique.....	251,343
Grande-Bretagne..	843,139	Indes occidentales.	399,559
Ports impériaux...	1,013,347	Côte nord-ouest de l'Amérique	1,586
Villes anséatiques.	792,537	Incertain.....	5,983
France.....	7,050,498		18,425,687
Espagne.....	2,237,950		
Portugal.....	997,590		

*) Les exportations de la Pensylvanie, pour le quartier finissant au 31 décembre 1793, ont été de 1,740,689 dollars.

**) N'ayant pas obtenu exactement les exportations du Connecticut, pour cette année, on n'en a pas donné le montant total.

Etat du nombre total de personnes contenu dans les différens districts des Etats-Unis, pris d'après l'*Acte relatif au dénombrement des habitans des Etats-Unis*, passé le 1er mars 1790.

RAPPORT FAIT EN OCTOBRE 1791.

Districts.	Hommes libres blancs de 16 ans et au-dessus, y compris les chefs de famille.	Blancs libres au-dessous de 16 ans.	Femmes blanches libres y compris les mères de familles.	Toutes autres personnes libres.	Esclaves.	Total.
Vermont.....	22,435	22,328	40.505	255	16	85,539
N. Hampshire...	36,086	34,851	70,160	630	138	141,885
Maine.....	24,384	24,748	46,870	538	point	96,540
Massachusetts..	95,453	87,289	190,582	5,462	point	378,787
Rhode-Island...	16,019	15,799	32,652	3,407	948	68,825
Connecticut....	60,523	54,403	117,448	2,808	2,764	237,946
New-York.....	83,700	78,122	152,320	4,654	21,324	340,120
New-Jersey	45,251	41,416	83,287	2,762	11,423	184,139
Pensylvanie....	110,788	106,948	206,363	6,537	3,737	434,373
Delaware.....	11,783	12,143	22,384	3,899	8,887	59,094
Martland.....	55,915	51,339	101,395	8,043	103,036	319,728
Virginie.....	110,936	116,135	215,046	12,866	292,627	747,610
Kentucky	15,154	17,057	28,922	114	12,430	73,677
Caroline du N..	69,988	77,506	140,710	4,975	100,572	393,751
Caroline du S..	35,576	37,722	66,880	1,801	107,094	249,073
Géorgie.....	13,103	14,044	25,739	398	29,264	82,548
	807,094	791,850	1,541,263	59,150	694,289	3,494,856

Nombre total des habitans des États-Unis, non compris le territoire du S. O. et celui du Nord.	Hommes blancs libres de 21 ans et au-dessus.	Blancs libres au-dessous de 21 ans.	Femmes blanches libres.	Autres personnes libres.	Esclaves.	Total.
Territoire du S. O.	6,271	10,277	15,365	361	3,417	35,691
——— du N. ..	. . .	. . .	. . . .	. . .	. . .	. . . .

DU CANADA.

Cette contrée, qui depuis 1763, appartient à l'Angleterre, est située entre le soixante-cinquième et quatre-vingt-dix-neuvième degré de longitude, et entre le quarante-troisième et quarante-neuvième degré de latitude; elle est divisée en deux provinces, le haut et le bas: la ville de Niagara est capitale du haut Canada, et Québec de l'autre province.

Le froid et le chaud y sont extrêmes; mais les chaleurs excessives laissent entre elles de longs intervalles: le plus haut degré ne dure jamais plus de deux à trois jours de suite; le froid est si vif en janvier, qu'il est quelquefois impossible de se tenir au grand air, sans courir les risques d'avoir les membres gelés; les changemens d'une température à l'autre sont inconnus au Canada, les saisons ont une régularité qui rend le climat très-sain.

La fertilité du sol est telle, que les Canadiens sont dans l'usage de ne pas graisser leurs terres, et ce n'est même que depuis peu d'années, que quelques-uns d'entre eux ont recours aux engrais.

Outre la culture des menus grains et surtout du blé, on y fait venir du tabac qui est d'une qualité supérieure à celui de Virginie et du Maryland; la framboise, la groseille et le raisin de Corinthe y viennent spontanément; les fruits y sont excellens; une espèce de vigne y est indigène, mais les fruits en sont acerbes et peu gros.

Les

Les immenses forêts du Canada sont peuplées d'une prodigieuse quantité d'arbres, tels que des chênes, des pins, des halves, des noyers, des ormes, des frênes, des sycomores, des châtaigniers et des érables à sucre; ceux-ci se divisent en deux espèces, ceux des terrains bas et humides, et les érables veinés qui croissent sur les collines.

On trouve en quantité, dans ces vastes forêts, des cerfs, des élans, des dains, des ours, des renards, des martres, des belettes, des furets, des écureuils gris, des lièvres et des lapins, des castors bruns, jaunes et couleur de paille : la viande du castor est un manger délicieux lorsquelle est rôtie; bouillie elle est désagréable : le rat musqué est le diminutif du castor, il pèse cinq à six livres, et fournit un musc très-fort.

Outre les oiseaux d'Europe, on trouve en Canada, des aiglès, des faucons, des vautours, le colibri, qui passe pour le plus bel oiseau de la nature, et le pivert qui est un oiseau superbe.

Parmi les reptiles, on compte avec frayeur, deux espèces de serpens à sonnette, les uns revêtus d'une peau d'un brun foncé et tachetée de jaune, de vingt à trente pouces de longueur, fréquentant les marais et les prairies basses, où ils causent de grands ravages parmi les bestiaux, qu'ils mordent principalement à la lèvre : ceux de la seconde espèce ont la peau de couleur verdâtre et tachetée de brun, leur grosseur est celle du poignet d'un homme robuste; la sonnette est à l'extrémité de la queue de l'animal, largeur d'un demi pouce, épaisseur d'un pouce, et cha-

cune des articulations peut avoir un demi-pouce de longueur ; elles sont disposées de manière à laisser un jeu libre entre elles, et c'est leur choc qui produit ce bruit, dont le serpent à sonnette a tiré son nom.

Le fleuve Saint-Laurent contient une immense diversité de poissons de toute espèce, et d'un manger excellent ; on y trouve aussi des loups marins, des vaches de mer, des chaourasons ou poissons armés, la dorade ; et quelques rivières ont des crocodiles qui diffèrent très-peu de ceux du Nil.

Les cinq sixièmes des habitans du bas Canada, sont Français d'origine : on portoit en 1784, la population du Canada à cent treize mille douze Français et Anglais, et à cinquante mille Indiens ; mais depuis cette époque, le nombre de ceux-ci a beaucoup diminué, on croit pouvoir le réduire à douze cents.

Les Canadiens français des classes supérieures, ont conservé le caractère et les mœurs de leurs ancêtres ; obstinément attachés à leur langue, ils refusent d'apprendre la langue des Anglais, il faut que ceux-ci pour communiquer avec eux, soient obligés d'apprendre le français, ce qu'ils font avec plaisir.

Les Canadiens français de la classe du peuple, ont le génie entreprenant, ils bravent gaiement les tempêtes affreuses qu'on éprouve sur ce prodigieux amas d'eaux ; on ne les entend jamais murmurer contre l'inclémence des saisons, ni contre le cruel aiguillon de la faim ; ceux surtout de la basse classe, ont la gaieté, toute la vivacité du peuple dont ils tirent leur

origine : ce sont les femmes qui possèdent le peu d'instruction qu'il y a dans cette classe ; aussi un homme ne termine aucune affaire, ne fait aucune démarche importante sans consulter sa femme, et rarement il s'écarte de son avis.

Le vêtement des femmes est simple, mais propre : il consiste en un corset bleu ou écarlate, sans manches, et un jupon d'une couleur différente ; elles se couvrent la tête d'un chapeau de paille ; comme les femmes des Indiens, elles perdent prématurément leur beauté ; il faut l'attribuer aux fatigues de la vie trop laborieuse à laquelle les condamnent des hommes indolens, qui leur font partager les plus rudes travaux de la ferme.

Les colons, surtout les Français, sont très-avides de plaisirs, consacrent, autant qu'ils le peuvent, la saison de l'hiver, en visites, en festins, dans les bals et les concerts ; jeunes et vieux, pauvres et riches, habitans de tout âge et de tout sexe, se livrent aux amusemens avec une passion qui ne se ralentit que par le défaut de moyens ; ils se transportent, au moyen de leurs traîneaux, d'un lieu à l'autre, sur la neige, avec une vîtesse incroyable ; il n'est pas rare de voir le même cheval faire plus de vingt lieues en un jour.

La compagnie du nord-ouest entretient à peu près deux mille employés dans les comptoirs qu'elle possède dans l'intérieur des terres : il est d'usage que le principal agent épouse une Indienne ; c'est un moyen de gagner l'affection de toute la tribu, objet de la plus haute importance ; un mariage de cette

espèce n'est pas regardé comme un lien indissoluble par l'époux ; les Indiens le savent et s'en inquiètent peu ; mais pour eux, la moindre liberté prise avec une femme mariée, est un crime que la mort seule de l'offenseur peut expier.

Il y a dans presque toutes les villes du Canada, des manufactures de grosses toiles et de gros draps ; quant au commerce, les articles d'importation sont : de la poterie, de beaux meubles ; draps, toiles, mercerie, épiceries, liqueurs spiritueuses, dont on fait un grand usage en ce pays ; les articles d'exportation, outre le blé, la graine de lin, la potasse, des bois de construction, sont principalement des fourrures et des pelleteries en grande quantité, du poisson sec, du ginseng et des drogues médicinales.

Le commerce de la grande Bretagne avec le Canada, occupe annuellement une quantité de navires suffisans pour transporter sept mille tonneaux.

La religion catholique romaine est celle du plus grand nombre des habitans ; tous les cultes sont libres dans le Canada, et l'opinion religieuse n'est jamais un motif d'exclusion aux fonctions publiques ; les ministres de la religion catholique, dont le nombre est de cent vingt-six, jouissent de la dixme sur les terres possédées par les catholiques romains : il en est de même des ministres portugais, au nombre de douze ; mais ceux-ci en versent le produit dans la caisse du receveur général de la province, pour être employé en distributions qui forment leur traitement.

En ce qui concerne le gouvernement, le pouvoir

exécutif est pour chaque province, dans les mains du gouverneur, assisté d'un conseil dont les membres sont nommés par le roi; le pouvoir législatif est composé du gouverneur, d'un conseil législatif et d'une chambre de représentans; les actes n'ont force de loi qu'autant qu'ils sont approuvés par le roi, et il en est pour lesquels il faut obtenir un bill du parlement d'Angleterre. Il y a de plus, des surintendans généraux, des sous-intendans, des inspecteurs qui ont sous eux des officiers inférieurs, en assez grand nombre.

Les frais pour les honoraires des gens attachés au gouvernement, se montent à vingt mille livres sterling; le département militaire occasionne une dépense de cent mille livres sterling, et une pareille somme est employée aux présens distribués aux Indiens, et aux officiers préposés à cette sorte d'administration.

QUÉBEC.

Cette ville célèbre étoit la capitale de tout le Canada lorsque la colonie étoit au pouvoir des Français; elle l'est aujourd'hui de la province inférieure: sa situation est sur la rive du fleuve de Saint-Laurent, par soixante-treize degrés de longitude ouest, et quarante-six de latitude nord; elle est située dans l'île d'Orléans, et placée sur un promontoire très-élevé. Il y a environ deux mille maisons à Québec, ce qui produit une population de douze mille ames. Les vivres

EX BIBLIOTHECA
IXI
S.S. MARIANORUM

y sont à meilleur marché que dans la plupart des grandes villes des États-Unis : c'est une chose curieuse pour les étrangers, que le grand nombre de chiens que l'on emploie aux transports des provisions que l'on envoie au marché.

Québec se divise en ville haute, et en ville basse : celle-ci est habitée par des négocians et des armateurs ; c'est un des séjours les plus désagréables et des plus mal-sains, qu'il y ait au monde.

La ville haute est assise sur un roc de pierre à chaux, qui, en quelques endroits, est à pic au-dessus du fleuve, et entièrement inaccessible : c'est une place extrêmement forte, surtout du côté du fleuve, où elle est si bien défendue par la nature, qu'on a jugé inutile d'y ajouter autre chose que de simples murs ; du côté de la terre, les Français ont élevé des fortifications formidables, qui ont encore été augmentées par les Anglais depuis qu'ils se sont rendus maîtres de Québec. Le service de la place exige une garnison de cinq mille hommes, que l'on loge dans des casernes et dans des maisons fortifiées, et situées près du cap du Diamant, qui est la partie du promontoire la plus élevée, et dont la hauteur est d'environ deux mille pieds au-dessus du niveau du fleuve.

La ville haute de Québec, qui jouit d'un air très-pur, offre un des sites les plus magnifiques que l'on puisse découvrir : on a tout à la fois sous les yeux des roches énormes, plusieurs grandes rivières, le fleuve Saint-Laurent qui, dans cette partie de son cours, a près de deux lieues de largeur ; d'impénétrables

forêts, des plaines cultivées, des montagnes, des lacs, des villes, des villages; en un mot, la nature dans toute sa richesse et ses plus vastes dimensions.

La religion catholique romaine est celle de la plus grande majorité des habitans : il y a un siége épiscopal, et un clergé assez nombreux. Les Anglais, par les vues d'une saine politique, remplissent fidèlement l'article du traité de paix, qui leur a cédé le Canada, et qui portoit expressément que le culte catholique seroit maintenu, et conservé dans toutes ses prérogatives.

MISSISSIPI, ET LES ÉTATS-UNIS.

Le fleuve de Mississipi, qui veut dire *le père des eaux*, prend sa source dans le lac Rouge, vers le quarante-sixième degré de latitude septentrionale, et il se décharge dans le Mexique par le vingt-neuvième degré de latitude boréale; son cours est d'environ mille lieues; il n'éprouve point de marée à cause des nombreuses coudées de son cours; son immense volume d'eau n'est retenu que par de foibles digues de terres légères et friables, de cinq à six pieds de hauteur.

Le sol, généralement fertile, mais qui a besoin d'être desséché par des fosses d'écoulement, présente un terrain grisâtre, composé de parties limoneuses et sablonneuses qui, au courant de l'eau, prennent une teinte brunâtre, s'humectant et se desséchant aisément.

Ce pays est, en général, très-humide ; la continuité des pluies y nuit beaucoup à la santé : on conçoit que les végétaux tels que le riz et la canne de sucre, qui exigent un terrain humide, doivent y réussir parfaitement : le riz se consomme dans le pays, et ne forme point une branche de commerce extérieur.

Le coton prospère, et y donne un beau produit : l'arpent de terre bien cultivé peut fournir annuellement un revenu de cent piastres par arpent ; un bon Nègre cultivateur peut suffire à l'exploitation de trois arpens.

Le cyprès est le bois de charpente le plus généralement employé ; sur les bords du fleuve au-dessous de la haute Louisiane, il y croît des merisiers dont on fait de très-jolis meubles, et ce bois est comparable au bel acajou. Le merisier arbrisseau donne un fruit qui n'est bon qu'à composer une liqueur d'un rouge pourpré, d'un goût agréable ; elle se fait au moyen de l'infusion de ce fruit, et de son amande, dans l'eau-de-vie ou dans du bon tafia, à quoi on ajoute un peu de sucre ou de sirop : c'est la liqueur favorite des Colons. Le sassafras, arbre dont la feuille est d'une qualité aromatique, entre dans la préparation des mets de ce pays. Le pays abonde en simples et plantes médicinales, dont les propriétés et l'emploi ne sont guères bien connues que des sauvages ou des naturels du pays.

Presque tous les animaux domestiques, quadrupèdes et volatiles, d'origine étrangère, se trouvent ici en grand nombre, mais leur chair n'est pas

fort estimée. Les chevaux du pays ne sont ni beaux, ni bons.

Ce pays est singulièrement abondant en reptiles et en insectes; en crocodiles, dont quelques-uns ont jusqu'à dix à douze pieds de long; ils sont peu à craindre hors de l'eau, mais leur aspect est hideux et repoussant. Viennent ensuite les serpens de différentes espèces, le serpent congo, et le serpent à sonnette, qui porte dans sa morsure un venin funeste, et qui tue en peu d'heures; reptile moins à craindre encore que la vipère appelée *congre*, dont l'atteinte est également mortelle, et qui, à la différence du crocodile qui n'est dangereux que quand on le provoque, s'élance sur tous les objets qui se présentent à lui : enfin, les crapauds et les grenouilles, au point que, lors des premières pluies d'été, la terre en paroît couverte. Ajoutez qu'il faut être en guerre continuelle contre les moustiques et les maringouins, insectes fâcheux et insupportables, qui viennent vous provoquer, vous harceler, vous tourmenter de leurs cuisantes piqûres, sans relâche, et la nuit et le jour, jusque dans les appartemens les plus reculés et les plus clos : il n'est rien qui puisse en préserver, surtout dans la nuit, qu'une épaisse et continuelle fumigation, jointe au soin de se tenir plongé dans ce torrent de fumée, hors duquel on ne peut sortir sans rencontrer l'ennemi qui vous attend au delà de ce retranchement, et qui, de mille coups d'aiguillons, vous y repousse bien vîte.

Des États-Unis. Presque tout le cours du Mississipi appartient aujourd'hui aux États-Unis; ils sont

situés entre le soixante-huitième degré cinquante minutes, et cent-sixième de longitude ouest du méridien de Paris, et le trentième degré quarante minutes, et quarante-neuvième degré cinquante minutes de latitude nord.

M. de Volney présente d'une manière piquante l'aspect général des États-Unis : une forêt continentale presque universelle, cinq grands lacs au nord ; à l'ouest, de vastes prairies ; dans le centre, une chaîne de montagnes, dont les sillons courent parallellement au rivage de la mer, à une distance de vingt à cinquante lieues, versant, à l'est et à l'ouest, des fleuves d'un cours plus long, d'un lit plus large, d'un volume d'eau plus considérable que dans notre Europe ; la plupart de ces fleuves ayant des cascades et des chutes depuis vingt jusqu'à cent quarante pieds de hauteur ; des embouchures spacieuses comme des golfes ; dans les plages du sud, des marécages continus pendant plus de cent lieues ; dans les parties du nord, des neiges pendant quatre et cinq mois de l'année ; sur une côte de trois cents lieues, dix à douze villes, toutes construites en briques, ou en planches peintes de diverses couleurs, contenant dix mille, jusqu'à soixante mille ames ; autour de ces villes, des fermes bâties de troncs d'arbres tout brûlés ou écorchés : ces champs debout, c'est-à-dire, non gissans, séparés par des barrières de branches d'arbres, au lieu de haies : ces maisons, et ces champs, encaissés, pour ainsi dire, dans les massifs de la forêt qui les englobe, diminuant de nombre et d'étendue, à mesure qu'ils s'y avancent, et finissant par n'y paroître,

du haut de quelques sommets, que de petits carrés d'échiquiers, bruns ou jaunâtres, inscrits dans un fond de verdure : ajoutez un ciel capricieux et bourru, un air, tour à tour, très-humide ou très-sec, très-brumeux ou très-serein, très-chaud ou très-froid; si variable, qu'un même jour offrira les frimats de Norwège, le ciel d'Afrique, les quatre saisons de l'année, et vous aurez le tableau physique et sommaire des États-Unis.

On conçoit, d'après ce tableau, que les maladies doivent être fréquentes dans les États-Unis : au premier rang se placent les rhumes et les catarres; au second, les fluxions aux gencives, la carie, et la perte des dents : on peut assurer que sur cent invidus, il n'y a pas dix personnes qui n'ayent les dents gâtées. Règnent aussi beaucoup les fièvres d'automne accompagnées de frissons; les fièvres intermittentes, les fièvres tierces ou quartes; elles minent les forces, et abrègent la vie : ici on est vieux à cinquante ans, comme on l'est en Europe, à soixante-cinq et à soixante-dix ans. Un fléau plus redoutable encore est la fièvre jaune, qui tire son nom de l'un des symptômes qui la caractérisent, la couleur de citron foncé que prennent d'abord les yeux, puis la peau de tout le corps; la peau est sèche, brûlante, et souvent parsemée de taches rougeâtres, ensuite violettes. On sait combien cette fièvre immole de victimes dans tous les pays où elle se manifeste.

La population des États-Unis se compose de descendans des Suédois, des Allemands, des Hollandais, et surtout des Anglais, qui formèrent, dans ce pays,

de grands établissemens vers le dix-septième siècle, et depuis cette époque. Un dénombrement fait en 1791, portoit le nombre des habitans de tous les États-Unis à quatre millions, parmi lesquels on comptoit cinquante-sept mille sept cents Nègres, et six cent quatre-vingt-dix-sept esclaves : le recensement publié à Philadelphie, en 1803, l'évalue à plus de cinq millions, dont, à peu près, neuf cent mille Noirs.

La constitution des États-Unis se rapproche beaucoup de celle des Anglais ; le pouvoir législatif réside dans un congrès qui se compose d'un sénat, et d'une chambre de représentans, à raison d'un par trente mille habitans. Les membres du sénat sont nommés, pour six ans, par le corps législatif ; le congrès s'assemble, tous les ans, le premier lundi du mois de décembre ; sa session est de plusieurs mois. Le corps exécutif réside dans le président des Etats, à la nomination du corps législatif ; il a le commandement de l'armée, de la marine et de la milice ; de plus, la nomination des ambassadeurs, des ministres d'Etat, des consuls, des juges de la cour suprême, et de tous les officiers des Etats, mais avec cette restriction, qu'il doit prendre conseil du sénat, et en obtenir le consentement. Le pouvoir judiciaire est exercé par la cour suprême, et des cours de districts.

Quant aux mœurs nationales, si on en croyoit certains enthousiastes, on s'imagineroit que les habitans de ces Etats sont affranchis des foiblesses de l'humanité : il s'en faut bien que les voyageurs désintéressés, qui les ont vus de près, en tracent un tableau aussi flatteur ; l'esprit de parti, pour les opinions poli-

tiques, travaille toutes les têtes ; dans les classes supérieures, égoïsme, froideur, réserve, absence de vertus généreuses, avidité mercantile, soif de l'or ; les classes inférieures participent de ces qualités vicieuses, à proportion de leur profession et de leurs facultés.

Il y a pleine liberté de religion, chacun s'attache au culte qu'il préfère ; mais on a senti que nul Etat où le philosophisme domine, ne peut ni s'organiser, ni subsister. Les gens en place sont obligés, pour donner caution de leur moralité, de souscrire au symbole de religion naturelle, qui contient cinq dogmes fondamentaux, entre autres l'immortalité de l'ame, les récompenses, et les peines de la vie à venir.

Boston, capitale, et la plus importante des villes de l'Etat des Massachusetts ; elle est située sur une péninsule, au fond de la baie qui en porte le nom, par soixante-douze degrés de longitude ouest, et quarante-deux degrés de latitude nord. Cette ville a été fondée, en 1531, par les habitans de Charles-Town, qui lui donnèrent le nom de *Trimountain :* les Indiens l'appeloient *Schaumus ;* elle a reçu le nom qu'elle porte aujourd'hui, en considération de M. Cotton, ministre de Boston, en Angleterre, qui le fut ensuite de la première église bâtie dans cette capitale de l'Etat des Massachusetts : ce fut dans cette ville que commença la révolution de l'Amérique septentrionale. On porte à vingt mille ames la population de Boston ; les maisons en sont belles, agréables et propres ; plusieurs ont des jardins, et jouissent d'une vue très-étendue : c'est la patrie du célèbre Franklin.

Le port de Boston peut contenir cinq cents vaisseaux à l'ancre : un château situé à environ une lieue des murs de Boston, commande, et défend l'entrée du port.

Les habitans de Boston sont industrieux, entreprenans, et ont des relations avec toutes les parties du monde; les principales manufactures sont des filatures de coton et de laine, des fabriques de toiles, des bougies de spermacetti, des verreries, des corderies, des fabriques de papier de tenture, des distilleries de rhum, des raffineries de sucre, etc.; le tonnage, où les exploitations ont été, en 1795, de quatre millions près de trois cent mille livres. On peut juger par là, de l'état florissant de son commerce.

Un recensement fait en 1790, porte à près de quatre cent mille le nombre des habitans de l'Etat des Massachusetts; on y compte deux cent soixante-cinq villes : ce nombre est une preuve que la plupart d'entre elles ne se composent que de la réunion de quelques maisons.

Les taxes sur les propriétés s'élevoient annuellement, suivant les rôles de 1791, à 3,125,660 liv.; la dépense, pour l'entretien du gouvernement fédéral, étoit annuellement de 153,133 dollars. Il y a dans cet Etat, six banques, qui, toutes réunies, possèdent un capital de 2,000,000.

Les auteurs américains, qui sont justement suspects d'exagération, élèvent les forces militaires à cinquante mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, et quinze cents d'artillerie. Tous les ci-

toyens, parvenus à l'âge de dix-huit ans, sont enrôlés jusqu'à celui de quarante-cinq ans.

C'est en 1780 que les Massachusetts se donnèrent une constitution politique, assise sur des bases fixes: un sénat, et une chambre de représentans composent le pouvoir législatif; chaque juridiction de cent cinquante chef de familles imposables, envoie un député à la seconde chambre. On élit, tous les ans, un gouverneur, qui commande les forces de mer et de terre, et qui nomme tous les officiers de justice. Le conseil du gouvernement se forme de neuf sénateurs choisis par les chambres réunies; la justice s'administre par des officiers qui ne sont en fonction que pendant sept ans.

Le gouverneur, le gouverneur-lieutenant, les sénateurs et les représentans, doivent déclarer qu'ils professent la religion chrétienne.

Les principales sociétés savantes de l'Etat tiennent leurs séances à Boston; ce sont: la société de marine, l'académie américaine des sciences et des arts, les sociétés d'agriculture, d'histoire, les sociétés de littérature, de mécanique; des sociétés de charité, d'humanité, pour secourir les émigrans, et les incendiés ruinés; une congrégation pour la propagation du christianisme. Faut-il rappeler, en outre de ces institutions, sept loges de francs-maçons; mais, ce qu'il y a de beaucoup plus important, nous ajouterons qu'il existe, dans cet Etat, un grand nombre d'écoles publiques.

L'embouchure du Missisipi est par le vingt-neuvième degré de latitude septentionale; on y entre-

tient une petite garnison, et un pilote pour recevoir les vaisseaux et les introduire dans le fleuve; la multitude des îles, des bancs, non de sable, mais de vase dont elle est remplie, en rend l'entrée difficile. Outre que le flux de la mer ne s'y fait point sentir, il fait des circuits continuels; depuis le vingt-neuvième jusqu'au trente et unième degré de latitude, il ne paroît pas plus large que la Seine devant Rouen, mais il est infiniment plus profond. En remontant, on le trouve plus large, mais il a, à proportion, moins de profondeur; on lui connoît plus de sept cents lieues de cours du nord au sud. Au rapport des derniers voyageurs, sa source, qui est à plus de trois cents lieues au nord des Illinois, est formée de la décharge de quelques lacs et marais.

Mississipi signifie grand fleuve en langue illinoise: avant sa jonction avec le Missouri, le Mississipi n'est pas considérable, il a peu de courant; au lieu que le Missouri est plus large, plus profond, plus rapide, il prend sa source d'encore bien plus loin. Plusieurs rivières considérables se jettent dans le Mississipi; mais il semble que le Missouri seul lui fournit plus d'eau que toutes ces rivières ensemble: l'eau de toutes les rivières que reçoit le Mississipi, n'est que médiocrement bonne; au contraire, l'eau du Missouri est la meilleure eau du monde: ce sont les premiers voyageurs venus par le Canada, qui ont découvert le Mississipi.

Les deux rives du Mississipi sont bordées, dans presque tout son cours, de deux lisières d'épaisses forêts, qui ont tantôt plus, tantôt moins de profondeur,

deur, depuis une demi-lieue jusqu'à quatre lieues : derrière ces forêts, vous trouvez des pays plus élevés, entrecoupés de plaines et de bois, où les arbres sont presqu'aussi clair semés que dans nos promenades publiques ; ce qui provient en partie de ce que les Sauvages mettent le feu dans les prairies, vers la fin de l'automne, lorsque les herbes sont desséchées ; le feu qui gagne de toutes parts, détruit la plupart des jeunes arbres.

Les plaines et les forêts sont peuplées de bœufs sauvages qu'on rencontre par bandes, de chevreuils, de cerfs, d'ours, de tigres en petit nombre, de loups en grand nombre, mais beaucoup plus petits que ceux d'Europe, de chats sauvages, de dindes sauvages, de faisans, et autres animaux moins connus et moins considérables. Le fleuve et toutes les rivières qui s'y jettent, ainsi que les lacs qui sont en grand nombre, mais qui chacun, en particulier, ont assez peu d'étendue, sont la retraite des castors, d'une quantité prodigieuse de canards de trois espèces, de sarcelles, d'outardes, d'oies, de cygnes, de bécassines, et de quelques autres oiseaux aquatiques, dont le nom n'est pas connu en Europe, sans parler des poissons de beaucoup d'espèces qui y abondent.

Ce n'est qu'à quinze lieues au-dessus de l'embouchure du Mississipi, qu'on commence à apercevoir les premières habitations françaises, les terres qui sont plus bas n'étant pas habitables ; elles sont situées sur les deux bords du fleuve jusqu'à la ville : les terres, dans cet espace qui est de quinze lieues,

ne sont pas toutes occupées ; il en est plusieurs qui attendent de nouveaux habitans. La nouvelle Orléans, métropole de la Louisiane, est bâtie sur la rive orientale du fleuve ; elle est de médiocre grandeur ; les rues en sont tirées au cordeau ; les maisons sont, les unes de brique, les autres de bois : elle est peuplée de Français, de Négres, et de quelques Sauvages esclaves, qui tous ensemble ne montent pas, à ce qui paroît, à plus de douze cents personnes.

Le climat, quoique infiniment plus supportable que celui des îles, paroît pesant à un nouveau débarqué : si le pays étoit moins chargé de forêts, surtout du côté de la mer, le vent du large qui y pénétreroit, tempéreroit beaucoup la chaleur. Le terroir en est fort bon ; presque toutes les espèces de légumes y viennent assez bien ; on y voit de magnifiques orangers ; on y recueille de l'indigo, du maïs en abondance, du riz, des patates, du coton, du tabac : la vigne y pourroit réussir ; du moins j'y ai vû d'assez bon muscat. Le climat est trop chaud pour le froment ; le blé sarrasin, le millet, l'avoine y réusissent parfaitement : on élève, dans le pays, toute espèce de volailles, et les bêtes à cornes s'y sont fort multipliées. Les forêts sont aujourd'hui le plus grand et le plus sûr revenu de bien des habitans ; ils en tirent quantité de bois propres à la bâtisse, qu'ils préparent à peu de frais, par le moyen de moulins à planches, que plusieurs ont fait construire.

Dans presque tout le pays, le bord d'un fleuve est l'endroit le plus bas ; ici, au contraire, c'est l'endroit le plus élevé.

A la nouvelle Orléans, rien n'est plus rare que les pierres ; vous donneriez un louis pour en avoir une que vous ne la trouveriez pas : on y substitue de la brique. La chaux s'y fait de coquillages qu'on va chercher à trois ou quatre lieues sur le bord du lac Pontchartrain ; on y trouve des montagnes de coquillages ; il s'en trouve à deux ou trois pieds de la terre. On amène à la nouvelle Orléans, des contrées adjacentes, du bœuf salé, du suif, du goudron, des pelleteries, de l'huile d'ours ; et en particulier, de chez les Illinois, des farines et des lards. Il croît aux environs, et encore plus du côté de la Mobile, quantité d'arbres quon a nommés ciriers, parce qu'on a trouvé le moyen d'extraire de leurs grains, une cire qui, bien travaillée, iroit presque de pair avec la cire de France. Si l'usage de cette cire pouvoit s'introduire en Europe, ce seroit une branche de commerce bien considérable pour la colonie.

En remontant le fleuve, on trouve, au-dessus de la nouvelle Orléans, des habitations françaises comme au-dessous ; l'établissement le plus considérable est une petite colonie d'Allemands, qui en est à dix lieues. La Pointe coupée est à trente-cinq lieues des Allemands ; on y a construit un fort de pieux, où l'on entretient une petite garnison : on compte soixante habitations rangées, dans l'espace de cinq à six lieues, sur le bord occidental du fleuve A cinquante lieues de la Pointe coupée, sont les Natchez, nous n'y avons plus qu'une garnison emprisonnée, pour ainsi dire, dans un fort, par la crainte des Chicachats et des autres Sauvages ennemis. Il y avoit autrefois une soixantaine d'ha-

bitations, et une nation sauvage assez nombreuse, du nom de *Natchez*, qui nous étoit fort attachée, et dont on tiroit de grands services : la tyrannie d'un commandant français les poussa à bout ; ils firent main basse sur tous les Français, à la réserve de quelques-uns qui se dérobèrent par la fuite : un de nos pères qui descendoit le Mississipi, et qu'on pria de séjourner pour dire la messe du Dimanche, fut enveloppé dans le massacre. Depuis ce temps-là, on s'est vengé, par la destruction de la nation Natchez ; il n'en reste plus que quelques-uns répandus parmi les Chicachats et les Chéraquis, où ils sont précairement et presque comme esclaves.

A la Pointe coupée, et encore plus aux Natchez, il croît d'excellent tabac : si, au lieu de tirer des étrangers le tabac qui se consomme en France, on le tiroit de ce pays-ci, on épargneroit l'argent qu'on fait sortir pour cela du royaume, et on établiroit la colonie.

A cent lieues au-dessus des Natchez, sont les Akansas, nation sauvage, d'environ quatre cents guerriers. Nous avons près d'eux un fort avec garnison, pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois : il y avoit quelques habitans ; mais au mois de mai 1648, les Chicachats, nos irréconciliables ennemis, secondés de quelques autres barbares, ont attaqué subitement ce poste ; ils ont tué plusieurs personnes, et en ont emmené treize en captivité ; le reste s'est sauvé dans le fort, dans lequel il n'y avoit pour lors qu'une douzaine de soldats. Ils ont fait mine de vouloir l'attaquer ; mais à peine eurent-ils perdu deux

de leurs gens, qu'ils battirent en retraite : leur tambour étoit un déserteur français, de la garnison même des Akansas.

On compte, des Akansas aux Illinois, près de cent cinquante lieues : dans toute cette étendue de pays, vous ne trouvez pas un hameau; cependant, pour nous en assurer la possession, il seroit bien à propos que nous eussions quelque bon fort sur l'Ouabache, le seul endroit par où les Anglais puissent entrer dans le Mississipi.

Les Illinois sont par les trente-huit degrés, quinze minutes de latitude. Le climat, bien différent de celui de la nouvelle Orléans, est à peu près semblable à celui de la France : les grandes chaleurs s'y font sentir un peu plutôt et plus vivement, mais elles ne sont ni constantes ni durables; les grands froids arrivent plus tard. En hiver, quand le nord souffle, le Mississipi gêle à porter les charrettes les plus chargées; mais ces froids ne sont pas de durée. L'hiver est ici une alternative de froid piquant et de temps assez doux, selon que règnent les vents du nord et du midi, qui se succèdent assez régulièrement : cette alternative est fort nuisible aux arbres fruitiers; il fera un temps fort doux, même un peu chaud, dès la mi-février; les arbres entrent en sève, se couvrent de fleurs; survient un coup de vent du nord, qui détruit les plus belles espérances.

Le terroir est fertile; toute espèce de légumes y réussiroit presque aussi bien qu'en France, si on les cultivoit avec soin. Le froment n'y donne cependant, communément, que depuis cinq jusqu'à huit

pour un; mais il est à remarquer que les terres sont mal cultivées, et que, depuis trente ans qu'on les travaille, on ne les a jamais fumées. Ce médiocre succès du froment provient encore davantage des brouillards épais et des chaleurs trop précipitées; mais le maïs, connu en France sous le nom de blé de Turquie, y réussit merveilleusement bien, il donne plus de mille pour un; c'est la nourriture des animaux domestiques, des esclaves et de la plupart des naturels du pays, qui en mangent par régal. Le pays produit trois fois plus de vivres qu'il n'en peut consommer : nulle part la chasse n'est aussi abondante; depuis la mi-octobre jusqu'à la fin de mars, on ne vit presque que de gibier, surtout de bœuf sauvage et de chevreuil.

Les bêtes à cornes y ont extrêmement multiplié; elles ne coûtent, pour la plupart, ni soin ni dépense. Les animaux de travail paissent dans une vaste commune située autour du village; les autres, en bien plus grand nombre, et destinés à la propagation de leur espèce, sont comme renfermés, toute l'année, dans une péninsule de plus de dix lieues de surface, formée par le Mississipi et par la rivière des Tamarouas. Ces animaux, qu'on approche rarement, sont devenus presque sauvages, il faut user d'artifice pour les attraper. Un habitant a-t-il besoin d'une paire de bœufs, il va dans la péninsule : aperçoit-il un taureau qui soit de taille à être dompté, il lui jette une poignée de sel, il étend une longue corde avec un nœud coulant, il se couche : l'animal friand de sel s'approche; dès qu'il a le pied dans le lacet,

l'homme aux aguets tire la corde, et voilà le taureau pris. On en fait de même pour les chevaux, les veaux et les poulains; c'est là tout ce qu'il en coûte pour avoir une paire de bœufs ou de chevaux : au reste, ces animaux ne sont sujets ici à aucune maladie; ils vivent long-temps, et ne meurent, pour l'ordinaire, que de vieillesse.

Il y a dans cette partie de la Louisiane cinq villages français, trois d'Illinois, dans l'espace de vingt-deux lieues, situés dans une longue prairie, bornée à l'est par une chaîne de montagnes et par la rivière des Tamarouas, et à l'ouest, par le Mississipi. Les cinq villages français composent ensemble environ cent quarante familles; les trois villages sauvages peuvent fournir trois cents hommes en état de porter les armes. Il y a dans le pays, plusieurs fontaines salées, l'une desquelles, à deux lieues d'ici, fournit tout le sel qui s'y consomme, ou dans les contrées circonvoisines, ou même dans plusieurs postes de la dépendance du Canada. On y trouve des mines sans nombre; mais comme personne n'est en état de faire les dépenses nécessaires pour les ouvrir et les travailler, elles restent dans leur état primitif. Quelques particuliers se bornent à tirer du plomb de quelques-unes, parce qu'il s'en trouve presque à la superficie des mines; ils en fournissent le pays, toutes les nations sauvages du Missouri et du Mississipi, et plusieurs peuplades du Canada. Deux Espagnols et deux Portugais qui sont ici, et qui prétendent se connoître en fait de mines et de mineraux, assurent que celles-ci ne diffèrent point

des mines du Mexique et du Pérou, et que si on les fouilloit un peu avant, on trouveroit du minéral d'argent sous le minéral de plomb. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plomb en est très-fin, et qu'on en tire quelque peu d'argent : on a trouvé aussi du borax dans ces mines, et de l'or en quelques endroits, mais en très-petite quantité. Il y aussi des mines de cuivre, on en trouve de très-grands morceaux dans les ruisseaux.

Il n'est point, dans toute l'Amérique, d'officier particulier dans le département de celui qui commande pour le roi aux Illinois : au nord et nord-ouest, l'étendue en est illimitée ; il s'étend dans les immenses pays qu'arrosent le Missouri et les rivières qui se jettent dans ce fleuve, pays les plus beaux du monde. Que de nations sauvages, dans ces vastes contrées, s'offrent au zèle des missionnaires ! elles sont du district de messieurs des missions étrangères, à qui M. l'évêque de Québec les a adjugées depuis plusieurs années.

Ce pays-ci est d'une plus grande importance qu'on ne l'imagine ; et la France ne doit rien épargner pour s'en assurer la possession.

On appelle concession, une certaine étendue de terrain, *concédée* par la compagnie des Indes à un particulier ou à plusieurs qui ont fait société ensemble pour défricher et faire valoir ce terrain ; c'est ce que l'on appeloit, dans le temps de la plus grande vogue du Mississipi, les comtés, les marquisats du Mississipi ; ainsi les concessionnaires sont les gentilshommes de ce pays. La plupart n'étoient point

gens à quitter la France; ils ont équipé des vaisseaux remplis de directeurs, d'économes, de garde-magasins, de commis, d'ouvriers de différens métiers, de vivres et d'effets de toutes les sortes. Il s'agissoit de s'enfoncer dans les bois, d'y cabaner, d'y choisir un terrain, d'en brûler les cannes et les arbres : ces commencemens paroissoient biens durs à des gens nullement accoutumés à ces sortes de travaux; les directeurs et leurs subalternes s'amusèrent, pour la plupart, dans des endroits où il y avoit déjà quelques Français établis; ils y consommèrent leurs vivres : à peine l'ouvrage étoit-il commencé, que la concession étoit déjà ruinée; l'ouvrier mal payé ou mal nourri, refusoit de travailler, ou se payoit par lui-même; ne reconnoissez-vous pas là le Français ? c'est en partie ce qui a empêché que ce pays ne s'établisse comme il devoit l'être, après les dépenses prodigieuses que l'on a faites pour cela.

On appelle habitation une moindre portion de terre accordée par la compagnie : un homme avec sa femme, ou son associé, défriche un petit canton, se bâtit une maison sur quatre fourches qu'il couvre d'écorce, sème du maïs et du riz pour sa provision; une autre année, il fait un peu plus de vivres et une plantation de tabac : s'il vient enfin à bout d'avoir trois ou quatre Nègres, le voilà tiré d'affaires : c'est ce que l'on appelle *habitation*, *habitant*; mais combien sont aussi peu à leur aise que lorsqu'ils ont commencé !

On appelle établissement un canton où il y a plu-

sieurs habitations peu éloignées les unes des autres, qui font une espèce de village.

Outre les concessionnaires et les habitans, il y a encore dans ce pays des gens qui ne font d'autre métier que de courir. 1°. les femmes ou filles tirées des hôpitaux de Paris, de la Salpêtrière, ou autres lieux d'aussi bon renom, qui trouvent que les loix du mariage sont trop dures, et la conduite d'un ménage trop gênante : les voyages de quatre cents lieues ne font point peur à ces héroïnes; il y en a deux dont les aventures feroient la matière d'un roman. 2°. les voyageurs; ce sont pour la plupart de jeunes gens envoyés au Mississipi, par leurs parens ou par la justice, et qui, trouvant que la terre est trop basse pour la piocher, aiment mieux s'engager pour ramer, et courir d'un bord à l'autre. 3°. les chasseurs; ceux-ci remontent le Mississipi sur la fin de l'été jusqu'à deux ou trois cents lieues, dans le pays où il y a des bœufs; ils font sécher au soleil la chair qui est sur les côtes du bœuf, salent le reste, et fournissent de viande la colonie. Le pays situé depuis la nouvelle Orléans jusqu'ici, rend ces procédés nécessaires, parce que le sol n'est pas assez habité, ni assez défriché pour y élever des bestiaux. A trente lieues d'ici, on commence seulement à trouver les bœufs; ils sont par troupeaux dans les prairies ou sur les rivières : un Canadien descendit, l'année passée, à la nouvelle Orléans, quatre cent quatre-vingts langues des bœufs qu'il avoit tués pendant son hivernement, avec son associé seulement.

Nous étions partis dans le temps des plus grandes eaux, le fleuve avoit monté à son ordinaire plus de quarante pieds : presque tout le pays est terre basse, et par conséquent il étoit inondé : ainsi nous étions exposés à ne point trouver de cabanage, c'est-à-dire, de terre pour faire chaudière et pour coucher. Quand on en trouve, voici comme on couche : si la terre est encore vaseuse, ce qui arrive lorsque les eaux commencent à se retirer, on commence par faire une couche de feuillage, afin que le matelas n'enfonce point dans la vase ; on étend ensuite par terre une peau, ou un matelas, et des draps, si l'on en a ; on plie trois ou quatre cannes en demi-cerle, dont on fiche les deux bouts en terre, et que l'on éloigne les unes des autres, selon la longueur de son matelas : sur celles-ci on en attache trois autres en travers ; on étend ensuite sur ce petit édifice son *baire*, c'est-à-dire, une grande toile, dont on replie avec soin, les extrémités par-dessous le matelas : c'est sous ces tombeaux où l'on étouffe de chaleur, que l'on est obligé de se coucher ; si l'on pouvoit coucher à découvert, on goûteroit la fraîcheur de la nuit, on seroit trop heureux. On est bien plus à plaindre quand on ne trouve point de cabanage ; alors on amarre la pirogue à un arbre : si l'on trouve un embarras d'arbres, on fait chaudière dessus ; si l'on n'en trouve point, on se couche sans souper, ou plutôt on ne soupe point, et l'on ne se couche point, on reste dans la même situation que pendant la journée, exposé toute la nuit, à la fureur des maringouins. Au

reste, on appelle *embarras* un amas d'arbres flottans que le fleuve a déracinés, que son courant entraîne continuellement, et qui se trouvant arrêtés par un arbre qui a la racine en terre, ou par une langue de terre, s'accumulent les uns sur les autres, et forment des piles énormes : la hauteur des arbres et l'épaisseur des bois qui sont dans toute la route des deux bords du fleuve, ne laissent pas respirer le moindre souffle de vent, quoique le fleuve ait une demi-lieue de traverse ; l'air ne se fait sentir qu'au milieu du fleuve, lorsqu'il faut le traverser pour prendre le plus court. Nous pompions sans cesse, l'eau du Missisipi, avec des cannes, pour nous désaltérer ; quoique fort boueuse, elle ne fait aucun mal : un autre rafraîchissement que nous avions, c'étoient les raisins qui pendent des arbres, presque partout, et que nous arrachions en passant, ou que nous allions cueillir lorsque nous mettions pied à terre. Il y a dans ce pays, du moins aux Akansas, deux sortes de raisins, dont l'un mûrit en été, et l'autre en automne ; c'est la même espèce, les grains en sont fort petits, et rendent un jus fort épais. Il y en a encore d'une autre espèce, la grappe n'est que de trois grains qui sont gros comme des prunes de damas : nos sauvages l'appellent *asi*, *contai*, *raisin*, *prune*.

Mais le plus grand supplice, sans lequel tout le reste ne seroit qu'un jeu, et qui passe toute croyance, c'est la cruelle persécution des maringouins ; la plaie d'Egypte, je crois, n'étoit pas plus cruelle : *Dimittam in te et in servos tuos, et in populum tuum et in domos*

tuas omne genus muscarum, et implebuntur domus Ægyptiorum diversi generis et universa terra in qua fuerint. Il y a ici des *frappe d'abord ;* il y a des *brûlots*, ce sont de très-petits moucherons, dont la piqûre est si vive, ou plutôt si brûlante, qu'il semble qu'une petite étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des moustiques, ce sont des brûlots, à cela près qu'ils sont encore plus petits, à peine les voit-on ; ils attaquent particulièrement les yeux. Il y a des guêpes, il y a des taons ; il y a, en un mot, *omne genus muscarum :* mais on ne parleroit point des autres sans les maringouins ; ce petit animal a plus fait jurer, depuis que les Français sont au Mississipi, que l'on n'avoit juré jusqu'alors, dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarque le matin avec le voyageur : quand on passe à travers les saules ou près des cannes, comme il arrive presque toujours, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, et ne la quitte point ; il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvante guères ; ils font un petit vol, et reviennent, sur le champ, à l'attaque ; le bras se lasse plutôt qu'eux. Quand on met à terre pour dîner, depuis dix heures jusqu'à deux ou trois heures, c'est une armée entière que l'on a à combattre : on fait de la boucane, c'est-à-dire, un grand feu, que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes ; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution : je ne sais lequel vaut mieux du remède ou du mal. Après dîner, on voudroit faire un petit sommeil au pied d'un arbre, mais cela est absolu-

ment impossible ; le temps du repos se passe à lutter contre les maringouins : on se rembarque avec eux au soleil couchant, on met à terre, aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes, pour faire son baire, lachaudière et la boucane, chacun y est pour soi ; alors ce n'est pas une armée, mais plusieurs armées que l'on a à combattre ; c'est le temps des maringouins, on en est mangé, dévoré ; ils entrent dans la bouche, dans les narines, daus les oreilles ; le visage, les mains, le corps en sont couverts ; leur aiguillon pénètre l'habit, et laisse uue marque rouge sur la chair, qui enfle, chez ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piqûres. Chicagon, pour faire comprendre à ceux de la nation la multitude des Français qu'il avoit vus, leur disoit qu'il y en avoit autant dans le grand village (à Paris), que de feuilles sur les arbres et de maringouins dans les bois, Après avoir soupé à la hâte, on est dans l'impatience de s'ensevelir sous son baire, quoique l'on sache qu'on va y étouffer de chaleur : avec quelque subtilité qu'on se glisse sous ce baire, on trouve toujours qu'il y en est entré quelques-uns, et il n'en faut qu'un ou deux pour faire passer une mauvaise nuit.

Telles sont les incommodités du voyage mississipien : combien de voyageurs les souffrent pour un gain souvent très-modique ! Un missionnaire qui se dévoue aux travaux destinés à étendre l'empire de sa religion, les compte pour rien, quand il peut espérer quelque succès de son ministère.

Voyages dans l'intérieur de l'Amérique, par le père Marcol.

Les voyages qu'on fait en ce pays-ci, ne doivent pas se comparer à ceux que vous faites en Europe; vous trouvez, de temps en temps, des bourgs et des villages, des maisons pour vous retirer, des ponts ou des bateaux pour passer les rivières, des sentiers battus qui vous conduisent à votre terme, des personnes qui vous remettent dans le droit chemin, si vous vous égarez. Ici, rien de tout cela; nous avons marché pendant douze jours, sans rencontrer une seule ame; tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruisseaux et de rivières, sans trouver aucun sentier qui nous guidât: tantôt il falloit nous ouvrir un passage à travers des forêts épaisses, au milieu des broussailles, remplies de ronces et d'épines: d'autres fois, nous avions à passer des marais pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture.

Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit sur l'herbe ou sur des feuillages, exposés au vent, à la pluie et aux injures de l'air; heureux encore quand on se trouve auprès de quelque ruisseau; autrement, quelque altéré qu'on soit, la nuit se passe sans pouvoir éteindre sa soif. On allume du feu, et quand on a tué quelque bête, en chemin faisant, on en fait griller des mor-

ceaux, qu'on mange avec quelques épis de blé d'Inde, si l'on en a.

Outre ces incommodités, communes à tous ceux qui voyagent dans ces déserts, nous avons eu celle de bien jeûner pendant tout notre voyage : ce n'est pas que nous ne trouvassions quantité de chevreuils, de cerfs, et surtout de bœufs ; mais nos Sauvages n'en pouvoient tuer aucun. Ce qu'ils avoient ouï dire, la veille de notre départ, que le pays étoit infesté de partis ennemis, les avoit empêché de prendre leur fusils, de peur d'être découverts par le bruit des coups qu'ils tireroient, ou d'en être embarrassés, s'il leur falloit prendre la fuite ; ainsi ils ne se servoient que de leurs flèches, et les bœufs qu'ils dardoient, s'enfuyoient avec la flèche dont ils étoient percés, et alloient mourir fort loin de nous.

Du reste, ces pauvres gens avoient grand soin de moi ; ils me portoient sur leurs épaules, lorsqu'il falloit passer quelque ruisseau ; et quand il y avoit de profondes rivières à traverser, ils ramassoient plusieurs morceaux de bois sec, qu'ils lioient ensemble, et me faisant asseoir sur cette espèce de bateau, ils se mettoient à la nage, et me poussoient devant eux jusqu'à l'autre bord.

Ce n'étoit pas sans raison qu'ils craignoient quelque parti de guerriers, il n'y auroit point eu de quartier pour eux ; ou ils auroient eu la tête cassée, ou bien on les auroit faits prisonniers, pour les brûler ensuite à petit feu, ou les jeter dans la chaudière. Rien de plus affreux que les guerres de nos Sauvages; ce ne sont d'ordinaire que des partis de vingt, de trente

trente ou de quarante hommes : quelquefois ces partis ne sont que de six ou sept personnes, et ce sont les plus redoutables. Comme ils font consister toute leur habileté à surprendre l'ennemi, le petit nombre facilite le soin qu'ils ont de se cacher pour faire sûrement le coup qu'ils méditent; car nos guerriers ne se piquent point d'attaquer l'ennemi de front, et lorsqu'il est sur ses gardes ; il faut, pour cela, qu'ils soient dix contre un ; encore, dans ces occasions-là, chacun se défend-il d'avancer le premier. Leur méthode est de suivre leurs ennemis à la piste, et d'en tuer quelqu'un lorsqu'il est endormi, ou bien de se mettre en embuscade aux environs des villages, de casser la tête au premier qui sort, et de lui enlever la chevelure pour se faire un trophée parmi ses compatriotes : le récit de ce qui se passe alors fait horreur.

Aussitôt qu'un de ces guerriers a tué son ennemi, il tire son couteau, lui cerne la tête, et en arrache la peau avec les cheveux, qu'il porte en triomphe dans son village : il suspend, durant plusieurs jours, cette chevelure au haut de sa cabane, et tous ceux du village viennent le féliciter de sa valeur, et lui apporter des présens pour lui témoigner la part qu'ils prennent à sa victoire : quelquefois ils se contentent de faire des prisonniers ; mais aussitôt ils leur lient les mains, et ils les font courir devant eux à toutes jambes, dans la crainte qu'ils ont d'être poursuivis, comme il arrive quelquefois, par les compagnons de ceux qu'ils emmènent. Le sort de ces prisonniers est affreux, car souvent on les

brûle à petit feu, et d'autres fois on les met dans la chaudière pour en faire un festin à tous les guerriers.

Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes des traces d'un parti de ces guerriers; j'admirai combien la vue de nos sauvages est perçante; ils me montroient sur l'herbe leurs vestiges; ils distinguoient où ils s'étoient assis, où ils avoient marché, combien ils étoient; et moi, j'avois beau regarder fixement, je n'y pouvois pas découvrir la plus légère trace. Ce fut un grand bonheur pour moi que la peur ne les saisit pas à ce moment, ils m'auroient laissé tout seul au milieu des bois; mais peu après, je leur donnai, moi-même, sans y penser, une rude alarme. Une enflure que j'avois aux pieds, me faisoit marcher lentement, et ils m'avoient tant soit peu devancé sans que j'y fisse attention: je m'aperçus tout à coup que j'étois seul, et vous pouvez juger quel fut mon embarras. Je me mis aussitôt à les appeler, mais ils ne me firent aucune réponse; je criai plus fort; et eux, ne doutant pas que je ne fusse aux prises avec un parti de guerriers, se déchargeoient déjà de leurs paquets pour courir plus vîte: je redoublois mes cris, et leur frayeur augmentoit de plus en plus: les deux sauvages idolâtres commençoient déjà à prendre la fuite; mais le catéchumène ayant honte de m'abandonner, s'approcha tant soit peu pour examiner de quoi il s'agissoit: quand il se fut aperçu qu'il n'y avoit rien à craindre, il fit signe à ses camarades, puis en m'abordant: « Vous « nous avez bien fait peur, me dit-il, d'une voix trem-

« blante, mes compagnons s'enfuyoient déjà; mais « pour moi, j'étois résolu à mourir avec vous, plu- « tôt que de vous abandonner ». Cet accident m'apprit à suivre de près mes compagnons de voyage, et, de leur côté, ils furent plus attentifs à ne pas s'éloigner de moi.

Cependant le mal que j'avois aux pieds devenoit plus considérable : dès le commencement du voyage, je m'y étois fait quelques ampoules que je négligeai, me persuadant qu'à force de marcher je m'endurcirois à la fatigue. Comme la crainte de trouver des partis ennemis nous faisoit faire de longues traites, que nous passions la nuit au milieu des broussailles et des halliers, afin que l'ennemi ne pût approcher de nous sans se faire entendre ; que d'ailleurs nous n'osions allumer de feu de peur d'être découverts, ces fatigues me mirent dans un triste état ; je ne marchois plus que sur des plaies, ce qui toucha tellement les Sauvages qui m'accompagnoient, qu'ils prirent la résolution de me porter tour à tour, ils me rendirent ce service deux jours de suite ; mais ayant gagné la rivière des Illinois, et n'étant plus qu'à vingt-cinq lieues des Peouarias, j'engageai un de mes Sauvages à prendre les devans pour donner avis aux Français de mon arrivée, et de la fâcheuse situation où je me trouvois : je ne laissai pas d'avancer encore un peu pendant deux jours, en me traînant comme je pouvois, et étant porté, de temps en temps, par les deux Sauvages qui étoient restés avec moi.

Le troisième jour, je vis arriver sur le midi, plu-

sieurs Français qui m'amenoient un canot et des rafraîchissemens; ils furent étonnés de voir combien j'étois languissant; c'étoit l'effet de la longue abstinence que j'avois faite, et de la douleur que j'avois ressentie en marchant. Ils m'embarquèrent dans leur canot, et comme je n'avois point d'autre incommodité, le repos et les bons traitemens qu'ils me firent, m'eurent bientôt rétabli. Je ne laissai pas d'être encore plus de dix jours sans pouvoir me soutenir sur les pieds.

D'un autre côté, je fus fort consolé des démarches que firent les Peouarias; tous les chefs du village vinrent me saluer, en me témoignant la joie qu'ils avoient de me revoir, et me conjurant d'oublier leurs fautes passées, et de venir demeurer avec eux. Je répondis à ces marques d'amitié par des témoignages réciproques de tendresse, et je leur promis de fixer mon séjour au milieu d'eux, aussitôt que j'aurois terminé les affaires qui m'appeloient à Michillimakinac.

La Californie se trouve assez bien placée dans nos cartes ordinaires : pendant l'été les chaleurs y sont grandes le long des côtes, et il y pleut rarement; mais dans les terres, l'air est plus tempéré, et le chaud n'y est jamais excessif: il en est de même de l'hiver, à proportion. Dans la saison des pluies, c'est un déluge d'eau : quand elle est passée, au lieu de pluies, la rosée se trouve si abondante, tous les matins, qu'on croiroit qu'il a plu, ce qui rend la terre très-fertile. Dans les mois d'avril, de mai et de juin, il tombe avec la rosée une espèce de manne

qui se congèle et qui s'endurcit sur les feuilles de roseaux, sur lesquelles on la ramasse : j'en ai goûté ; elle est un peu moins blanche que le sucre, mais elle en a toute la douceur.

Le climat doit être sain, si nous en jugeons par nous-mêmes, et par ceux qui ont passé avec nous, car, depuis cinq ans que nous sommes entrés dans ce royaume, nous nous sommes tous bien portés, malgré les grandes fatigues que nous avons souffertes ; et, parmi les autres Espagnols, il n'est mort que deux personnes, dont l'une s'étoit attiré son malheur : c'étoit une femme qui eut l'imprudence de se baigner, étant prête d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans les plus beaux pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées, d'excellens pâturages en tout temps, pour le gros et menu bétail ; de belles sources d'eau vive ; des ruisseaux et des rivières dont les bords sont couverts de saules, de roseaux et de vignes sauvages. Les rivières sont fort poissonneuses ; et on y trouve surtout beaucoup d'écrevisses, qu'on transporte en des espèces de réservoirs, dont on les tire dans le besoin. J'ai vu trois de ces réservoirs très-beaux et très-grands : il y a aussi beaucoup de xicames, qui sont de meilleur goût que celles que l'on mange dans tout le Mexique ; ainsi, on peut dire que la Californie est un pays très-fertile. On trouve sur les montagnes des mescales (1), pendant toute

(1) C'est un fruit propre à ce pays-là.

l'année, et presque en toutes les saisons ; de grosses pistaches de diverses espèces, et des figues de différentes couleurs. Les arbres y sont beaux, et entre autres celui que les Chinos, qui sont les naturels du pays, appellent *Palo santo ;* il porte beaucoup de fruit, et l'on en tire d'excellent encens.

Si ce pays est abondant en fruits, il ne l'est pas moins en grains ; il y en a de quatorze sortes, dont ces peuples se nourrissent : ils se servent aussi des racines des arbres et des plantes, et entre autres de celle d'yuca, pour faire une espèce de pain : il y vient des (1) chervis excellens, une espèce de faiseoles rouges, dont on mange beaucoup, et des citrouilles et des melons d'eau d'une grosseur extraordinaire. Le pays est si bon, qu'il n'est pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année : ainsi, avec le travail qu'on apporteroit à cultiver la terre, et un peu d'habileté à savoir ménager les eaux, on rendroit tout le pays extrêmement fertile, et il n'y a ni fruits, ni grains qu'on n'y recueille en très-grande abondance : nous l'avons déjà éprouvé nous-mêmes, car ayant apporté de la nouvelle Espagne du froment, du blé de Turquie, des pois, des lentilles, nous les avons semés, et nous en avons fait une abondante récolte, quoique nous n'eussions point d'instrumens propres à bien remuer la terre, et que nous ne pussions nous servir que d'une vieille mule et

(1) Le chervis est une plante potagère, sa racine est un composé de navets ridés, d'un goût très-doux, sucré, agréable, et bons à manger.

d'une méchante charrue que nous avions, pour la labourer.

Outre plusieurs sortes d'animaux qui nous sont connus, qu'on trouve ici en quantité, et qui sont bons à manger, comme des cerfs, des lièvres, des lapins, il y a deux sortes de bêtes fauves que nous ne connoissons point; nous les avons appelées des moutons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres; la première espèce est de la grandeur d'un veau d'un ou de deux ans; leur tête a beaucoup de rapport à celle d'un cerf, et leurs cornes, qui sont extraordinairement grosses, à celles des beliers; ils ont la queue et le poil qui est marqueté, plus courts encore que les cerfs; mais la corne du pied est grande, ronde et fendue comme celle des bœufs. J'ai mangé de ces animaux, leur chair est fort bonne et fort délicate; l'autre espèce de moutons, dont les uns sont blancs et les autres noirs, diffèrent moins des nôtres; ils sont plus grands et ils ont beaucoup plus de laine, elle se file aisément et est propre à mettre en œuvre; outre ces animaux, dont on peut se nourrir, il y a des lions, des chats sauvages, et plusieurs autres animaux semblables à ceux qu'on trouve en la nouvelle Espagne. Nous avions porté dans la Californie, quelques vaches et quantité de menu bétail, comme des brebis et des chèvres, qui auroient beaucoup multiplié, si l'extrême nécessité où nous nous trouvâmes pendant un temps, ne nous eût obligés d'en tuer plusieurs: nous y avons porté des chevaux et de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avoit commencé à y élever des cochons;

mais comme ces animaux font beaucoup de dégât dans les villages, et comme les femmes en ont peur, on a résolu de les exterminer.

Pour les oiseaux, tous ceux du Mexique, et presque tous ceux d'Espagne, se trouvent dans la Californie; il y a des pigeons, des tourterelles, des alouettes, des perdrix d'un goût excellent, et en grand nombre; des oies, des canards, et plusieurs autres sortes d'oiseaux de rivière et de mer.

La mer est fort poissonneuse, et le poisson est d'un bon goût; on y pêche des sardines, des anchois, et du thon qui se laisse prendre à la main au bord de la mer : on y voit aussi assez souvent des baleines et de toutes sortes de tortues; les rivages sont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perles. Ce n'est pas de la mer que l'on tire le sel; il y a des salines dont le sel est blanc et luisant comme le cristal, mais en même-temps si dur, qu'on est souvent obligé de le rompre à grands coups de marteau; il seroit d'un bon débit dans la nouvelle Espagne où le sel est rare.

Il y a près de deux siècles qu'on connoît la Californie; ses côtes sont fameuses pour la pêche des perles; c'est ce qui l'a rendue l'objet des vœux les plus empressés des Européens, qui ont souvent formé des entreprises pour s'y établir. Il est certain que si le roi y faisoit pêcher à ses frais, il en tireroit de grandes richesses; je ne doute pas non plus qu'on ne trouvât des mines en plusieurs endroits, si l'on en cherchoit, puisque ce pays est sous le même climat

que les provinces de Cinaloa et de Sonora, où il y en a de fort riches.

Quoique le ciel ait été si libéral à l'égard des Californiens, et que la terre produise d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine et de travail, cependant ils ne font aucun cas de l'abondance ni des richesses de leur pays; contens de trouver ce qui est nécessaire à la vie, ils se mettent peu en peine de tout le reste. Le pays est fort peuplé dans les terres, et surtout du côté du nord, et quoiqu'il n'y ait guères de bourgades qui ne soient composées de vingt, trente, quarante et cinquante familles, ils n'ont point de maisons; l'ombre des arbres les défend des ardeurs du soleil pendant le jour, et ils se font des branches et des feuillages, une espèce de toit contre les mauvais temps de la nuit; l'hiver, ils s'enferment dans des caves qu'ils creusent en terre, et ils y demeurent plusieurs ensemble, à peu près comme les bêtes. Les hommes sont tout nus, au moins ceux que nous avons vus; ils se ceignent la tête d'une bande de toile très-déliée, ou d'une espèce de réseau; ils portent au cou, et quelquefois aux mains, pour ornement, diverses figures de nacres de perles assez bien travaillées, et entrelassées avec beaucoup de propreté, de petits fruits ronds, à peu près comme nos grains de chapelet: ils n'ont pour armes que l'arc, la flèche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis, car les bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes sont vêtues un peu plus modestement;

elles portent, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une manière de tablier tissu de roseaux, comme les nattes les plus fines; elles se couvrent les épaules de peaux de bêtes, et portent à la tête, ainsi que les hommes, des réseaux fort déliés : ces réseaux sont si propres, que nos soldats s'en servent à attacher leurs cheveux. Elles ont aussi, comme les hommes, des colliers de nacre, mêlés de noyaux de fruits et de coquillages, qui leur pendent jusqu'à la ceinture, et des brasselets de même matière que les colliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes et des femmes, est de filer; le fil se fait de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin et de chanvre, ou bien d'une matière cotonneuse qui se trouve dans l'écorce de certains fruits : on fait du fil le plus fin, les divers ornemens dont nous venons de parler, et du plus grossier, des sacs pour différens usages, et des rets pour pêcher. Les hommes, outre cela, s'occupent à faire avec diverses herbes dont les fibres sont extrêmement serrées et filasseuses, et qu'ils savent très-bien manier, une espèce de vaisselle et de batterie de cuisine assez nouvelle, et de toute sorte de grandeurs; les pièces les plus petites servent de tasses, les médiocres d'assiettes, de plats, et quelquefois de parasols, dont les femmes se couvrent la tête : les plus grandes servent à ramasser les fruits, et quelquefois de poëles et de bassins où on les fait cuire; mais il faut avoir la précaution de remuer sans cesse ces vaisseaux pendant qu'ils sont sur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûleroit en très-peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, et sont naturellement railleurs ; ce que nous éprouvâmes en commençant à les instruire, car si tôt que nous faisions quelque faute dans leur langue, ils se mettoient à plaisanter et à se moquer de nous : depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils se contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent ; et, quant au fond de la doctrine, lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque mystère ou quelques points de morale, peu conformes à leurs préjugés ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le prédicateur après le sermon, et disputent contre lui avec force et avec esprit; si on leur apporte de bonnes raisons, ils écoutent avec docilité, et si on les peut convaincre, ils se rendent et font ce qu'on leur prescrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement, ni presque de religion et de culte réglé; ils adorent la lune, ils se coupent les cheveux, je ne sais si c'est dans le décours, à l'honneur de leur divinité; ils les donnent à leurs prêtres, qui s'en servent à diverses sortes de superstitions : chaque famille se fait des loix à son gré, et c'est apparemment ce qui les porte si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin pour satisfaire à la dernière question que vous m'avez encore fait l'honneur de me proposer, et qui me semble la plus importante de toutes, touchant la manière d'étendre et d'affermir de plus en plus dans la Californie la véritable religion, et d'entretenir avec ces peuples un commerce durable et utile à la gloire et à l'avantage de la nation, je pren-

drai la liberté de vous dire les choses comme je les pense, et d'après la connoissance que j'ai pu avoir des usages du pays, et du génie de ces peuples.

Premièrement, il paroît absolument nécessaire de faire deux embarquemens chaque année : le plus considérable doit être destiné pour la nouvelle Espagne, avec qui on peut faire un commerce très-utile aux deux nations ; l'autre pour les provinces de Cinaloa et de Sonora, d'où l'on peut amener de nouveaux missionnaires, et apporter ce qui est nécessaire chaque année, à l'entretien de ceux qui sont déjà ici : les vaisseaux qui auroient servi aux embarquemens, pourroient aisément, d'un voyage à l'autre, être envoyés à de nouvelles découvertes du côté du nord, et la dépense n'iroit pas loin, si l'on vouloit employer les mêmes officiers et les mêmes matelots dont on s'est servi jusqu'ici, parce que, vivant à la manière de ce pays, ils auroient des provisions presque pour rien, et connoissant les mers et les côtes de la Californie, ils navigueroient avec plus de vîtesse et plus de sûreté.

Un autre point essentiel, c'est de pourvoir à la subsistance et à la sûreté tant des Espagnols naturels qui y sont déjà, qu'à celles des missionnaires qui y viendront avec nous et après nous. Pour les missionnaires depuis mon arrivée, j'ai appris, avec beaucoup de reconnoissance et de consolation, que notre roi Philippe V, que Dieu veuille conserver bien des années, y a déjà pourvu de sa libéralité vraiment pieuse et royale, assignant, par année, à cette mis-

sion, une pension de six mille écus, d'après ce qu'il avoit appris des progrès de la religion dans cette nouvelle colonie ; c'est de quoi entretenir un grand nombre d'ouvriers qui ne manqueront pas de venir à notre secours.

Pour la sûreté des Espagnols qui sont ici, le fort que nous avons déjà bâti pourra servir en cas de besoin ; il est placé au quartier de Saint-Denis, dans le lieu appelé *Concho* par les Indiens ; nous lui avons donné le nom de *Notre-Dame de Lorette*, et nous y avons établi notre première mission : il a quatre petits bastions, et est environné d'un bon fossé ; on y a fait une place d'armes, et on y a bâti des casernes pour le logement des soldats. La chapelle de la sainte Vierge, et la maison des missionnaires, sont près du fort : les murailles de ces bâtimens sont de briques, et les couvertures de bois. J'ai laissé dans le fort dix-huit soldats avec leurs officiers, dont il y en a deux qui sont mariés, et qui ont des enfans, ce qui les fixera plus aisément dans ce pays. Il y a avec cela huit Chinos et Nègres pour le service, et douze matelots sur les deux petits bâtimens appelés *le Saint-Xavier*, et *le Rosaire*, sans compter douze autres matelots que j'ai pris avec moi sur *le Saint-Joseph*. On a été obligé de renvoyer quelques soldats, parce qu'on n'avoit pas, au commencement, de quoi les nourrir et les entretenir ; cependant vous voyez bien que cette garnison n'est pas assez forte pour défendre long-temps, la nation, si les barbares s'avisoient de remuer : il faut donc y en établir une semblable à celle de la nouvelle Biscaye, et la placer dans un lieu d'où elle puisse agir

partout où il seroit nécessaire. Cela seul, sans violence, pourroit tenir le pays tranquille, comme il l'a été jusqu'ici, grâces à Dieu, quelque foibles que nous fussions.

D'autres choses paroîtroient moins nécessaires; mais elles ne laissent pas que d'être importantes, quand on voit les choses de plus près. Premièrement, il est à propos de donner des gratifications aux soldats qui sont venus ici les premiers : on est redevable en partie à leur courage, des bons succès qu'on a eus jusqu'ici; et l'espérance d'une pareille distinction en fera venir d'autres, et les engagera à imiter la valeur et la sagesse des premiers.

Secondement, il faut faire ensorte que quelques familles de gentilshommes et d'officiers viennent s'établir ici, pour pouvoir, par eux-mêmes, et par leurs enfans, remplir les emplois, à mesure qu'ils viendront à vaquer.

Troisièmement, il est de la dernière conséquence que les missionnaires, et ceux qui commanderont dans la Californie, vivent toujours dans une étroite union : cela a été jusqu'à présent, par la sage conduite et par le choix judicieux qu'en a fait, de concert avec nous, M. le Comte de Montezuma, vice-roi de la nouvelle Espagne; mais, comme les missionnaires sont assez occupés de leur ministère, il faut qu'on les décharge du soin des troupes, et que la caisse royale de Guadalaxara fournisse ce qui leur sera nécessaire. Il seroit à souhaiter que le roi nommât lui-même quelque personne d'autorité et de confiance, avec le titre d'intendant, ou de commissaire général, qui

voulût, par zèle, et dans la seule vue de contribuer à la conversion de ce royaume, se charger de payer à chacun ce qui lui seroit assigné par la cour, et de pourvoir au bien des colonies, afin que tous pussent s'appliquer, sans distraction, à leur devoir, et que l'ambition et l'intérêt ne ruinassent pas, en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a établi qu'avec beaucoup de temps, de peines, et de dangers.

SUPPLÉMENT AUX LETTRES DES MISSIONNAIRES.

Essai sur l'état physique et moral des peuples indigènes, qui subsistent dans l'Amérique, depuis les conquêtes que les Européens ont faites dans cette partie du monde.

CICERON (1) comble d'éloges la sagesse et l'habileté de ce grand homme qui, le premier, rassembla et réunit, dans le même lieu, sous les loix de la civilisation, des hommes auparavant disséminés dans les campagnes, et renfermés dans les antres des rochers, et qui leur apprit à discerner l'honnête et l'utile, et a en faire la base de leur organisation sociale. Ses premières leçons, ajoute l'orateur romain, furent souvent interrompues par les clameurs des barbares, étonnés de la nouveauté des objets : il s'insinua, peu à peu, dans leurs esprits, se concilia leur atten-

---

(1) Reth. lib. II.

tion, gagna leur confiance ; ils le crurent, et bientôt, de cruels et de féroces qu'ils étoient, il les rendit humains et pacifiques.

Cet éloge appartient plus justement encore aux héros de la religion et de l'humanité, à nos missionnaires qui, brûlans du zèle apostolique, sacrifiant leur vie, et bravant tous les obstacles et tous les dangers, portèrent le flambeau de l'Evangile, et de la civilisation, dans l'Amérique. Nos philosophes modernes louent avec un enthousiasme, qui va quelquefois jusqu'au fanatisme, les Zoroastre, les Confucius, les Lycurgue, les Numa, pour avoir jeté les fondemens de l'ordre social et politique, chez des peuples auxquels ils devoient commander ; et on les voit garder un silence affligeant sur des hommes qui n'ont rien fait pour eux-mêmes, et qui ont tout fait pour des nations étrangères, sans autre ambition que de s'immoler à leur bonheur, en les gagnant à la vertu : c'est ici le triomphe du christianisme. Le superbe dédain des apôtres de l'incrédulité est en pure perte pour le philosophisme, et il ajoute encore à la gloire de la religion, qui ne peut mieux s'en venger qu'en présentant à leurs regards les grands modèles des vertus qui font les vrais sages, et les bienfaiteurs de l'humanité.

La notice sommaire que nous allons tracer, servira à prouver combien de travaux et de sacrifices il en a coûté à ces nouveaux apôtres, pour amener à l'Évangile, et civiliser leurs sauvages néophytes.

Notice

Notice sur les Sauvages, appelés Indiens du nord.

Le pays qu'ils habitent s'étend du cinquante-neuvième au soixante-huitième degré de latitude nord, et comprend plus de cent soixante lieues de l'est à l'ouest; le terrain y est très-élevé, couvert de mousse épaisse, et d'autres mauvaises herbes : cette mousse sert d'aliment lorsque le gibier, ou le poisson viennent à manquer; on la fait bouillir, elle prend alors une consistance gommeuse, qui la rend très-agréable. Cette partie du globe est si misérable que, faute de matières combustibles, les alimens se mangent tout crus; le mets le plus remarquable est celui qui se compose avec le sang, et les matières à demi digérées dans l'estomac du daim, et qu'on fait bouillir dans une quantité d'eau suffisante pour leur donner la consistance d'une purée; on y ajoute de la graisse, et les parties les plus tendres de l'animal, hachées en petits morceaux; on renferme ensuite le tout dans l'estomac même du daim, qu'on expose, pendant plusieurs jours, à la chaleur et à la fumée d'un feu modéré : la vermine, et les autres saletés font encore partie des alimens de ces peuples.

Les Indiens du nord sont d'une taille moyenne, bien proportionnés; mais ils manquent de cette activité, de cette souplesse, si naturelles aux autres Indiens : la couleur de leur peau ressemble à la couleur du cuivre foncé; le front et les yeux petits, les os des joues élevés, le nez aquilain, le menton rond, le visage assez plein, les cheveux noirs, épais et lis-

ses : ils portent sur la joue trois ou quatre lignes parallèles, qu'ils se font avec une alène, ou une aiguille, et qu'ils frottent de charbon réduit en poudre, lorsque l'instrument est retiré. La plupart des femmes de ces contrées sont petites et délicates. Qu'on demande à un Indien du nord en quoi consiste la beauté ? il vous dira qu'une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses, un front bas, un menton alongé, un nez gros et recourbé, un teint basané, et une gorge pendante, forment l'ensemble le plus agréable : la beauté de ces agrémens augmente fort à leurs yeux, lorsque celles qui les possèdent ont l'art de préparer toutes sortes de peaux, d'en former des habits, et qu'elles sont assez fortes pour porter, en été, un poids de cent à cent quarante livres, et un plus lourd encore en hiver.

Lorsqu'une femme indienne est en mal d'enfant, on lui dresse une tente à une distance qui ne permette pas à ses cris d'arriver jusqu'aux autres tentes ; elle est séquestrée et réputée impure, un mois, ou six semaines après son accouchement.

La pluralité des femmes est en usage parmi ces peuples ; ils la regardent comme un moyen d'augmenter leurs richesses, parce qu'ils y trouvent autant de servantes fidèles et soumises, qui multiplient pour eux les travaux, qui sont leur seule ressource pour fournir à leur subsistance.

Ces Indiens sont fort superstitieux ; ils croient aux fées et aux mauvais génies : s'il meurt quelqu'un parmi eux, ils attribuent le plus ordinairement sa mort à quelque maléfice. Jamais ils n'enterrent leurs morts;

on les abandonne dans le lieu où ils ont rendu le dernier soupir ; le cadavre est dévoré par les bêtes féroces et les oiseaux de proie. A la mort d'un proche parent, ces Sauvages se dépouillent de leurs vêtemens, et restent nus, jusqu'à ce qu'on vienne les consoler; le deuil des plus proches parens dure pendant toute une année ; il consiste à avoir les cheveux coupés, et à pousser des cris lamentables : hors le temps des repas et du sommeil, soit qu'ils marchent ou qu'ils restent en repos, ceux qui sont en deuil poussent, par intervalle, un long hurlement, que répètent souvent toutes les personnes qui sont présentes. Ce n'est là, au reste, qu'affaire d'étiquette, car il n'est point d'hommes plus égoïstes, ils ne sont conduits que par l'intérêt personnel, et par leurs passions. Chez eux, la vieillesse est le plus grand des maux : lorsqu'un vieillard ne peut plus travailler, il est négligé, méprisé par ses enfans mêmes ; on lui donne ce qu'il y a de plus mauvais; la moitié de leurs vieillards périt faute de soins.

Ces Sauvages emploient la force du corps, à ravir à leurs voisins, leurs femmes et leurs effets; cependant, le meurtre qui est si fréquent parmi d'autres tribus, est très-rare chez les Indiens du nord; tout meurtrier est forcé de s'expatrier, et d'errer ça et là ; jamais il ne sort d'un lieu où il est connu, qu'il n'entende chacun crier : voilà l'infâme, le meurtrier qui paroît. A tout prendre, cette peuplade est encore la plus douce de toutes celles qui habitent les bords de la baie d'Hudson.

Des Indiens chépéouans, et des Knisteneaux.

Ces peuplades habitent le long des bords de la rivière de Churchil; la ligne de leur territoire commence au fort du prince de Galles; ils ont, à peu de chose près, la même figure, les mêmes usages, les mêmes alimens, et les mêmes mœurs que les Indiens du nord; cependant ils sont moins barbares, et moins éloignés de l'état de civilisation: leur langue est assez abondante, divisée en plusieurs dialectes, mais difficile à apprendre. Environ huit cents d'entre eux trafiquent dans les factoreries anglaises, et ils se servent alors, pour se faire entendre, de quelques mots qu'il ont appris de la langue anglaise.

Les Chépéouans sont continuellement en guerre avec les Esquimaux; tout ce qui tombe dans leurs mains est égorgé; leur principe est de ne point faire de prisonniers: ils sont fort attachés à leurs intérêts, soupçonnés d'employer la fraude quand ils croient qu'elle leur réussira: si l'on peut les en convaincre, ils endurent, sans se plaindre, les châtimens les plus sévères; mais s'ils se croient punis injustement, ils ne le pardonnent jamais. Ont-ils entre eux quelques querelles, rarement elles sont sanglantes; tout se borne à se donner réciproquement quelques coups de poing, à chercher à se terrasser, et à s'arracher les cheveux; le vainqueur se croit alors vengé, et la réconciliation se fait aisément entre les combattans.

Quoiqu'ils fréquentent depuis long-temps, les Européens, ils ne cultivent point les végétaux, ils n'en ont pas besoin; le gibier de toutes espèces, qui abonde sur leurs collines et dans leurs forêts, le poisson qui remplit leurs lacs, fournissent suffisamment à leur nourriture.

Le libertinage de leurs mœurs les expose à de cruelles maladies; les maux vénériens minent leurs tempéramens, et les font mourir de bonne heure. Dans les maladies auxquelles ils sont le plus sujets, ainsi que les Indiens du nord, telles que les rhumatismes, les dissenteries et les pulmonies, ils ont d'abord recours aux conjurations et aux jongleries de leurs magiciens : leur remède le plus ordinaire est d'employer la chaleur de certains appartemens, disposés de manière à exciter la transpiration; ils font aussi usage de l'écorce de sauge brûlée et réduite en poudre, qu'ils sèment légèrement sur les plaies fraîches et sur les ulcères.

Les Chépéouans vendent aux Anglais, des morceaux de très-beau marbre mélangé, qu'ils trouvent chez eux à la surface de la terre : ce marbre qui est susceptible d'un très-beau poli, se travaille facilement, et durcit avec le temps.

Ces peuples ne connoissent guères ni le jeu, ni les amusemens; leur temps et leur vie se passent à se promener, à manger, et à se reposer du travail qu'il leur en coûte pour satisfaire à ce besoin; ils préfèrent le sommeil à tout.

Ils ont quelques opinions confuses sur la métempsycose, et des idées très-singulières sur la créa-

tion du monde. La terre n'étoit dans son origine, selon leur système bizarre, qu'un vaste Océan, et il n'y avoit d'être vivant dans l'Univers qu'un puissant oiseau, dont les yeux étoient de feu, les regards des éclairs, et le mouvement des ailes un tonnerre éclatant. Il descendit sur l'Océan, il le toucha, et la terre s'élança au-dessus des eaux; l'oiseau en fit alors sortir tous les êtres qui l'habitent, les Chépéouans exceptés, qui naquirent d'un chien : aussi ne font-ils point usage de la chair de cet animal, et ils ont en horreur les nations qui en mangent. L'oiseau fit une flèche, la déposa dans un lieu où elle devoit être conservée avec un respect religieux; il étoit défendu d'y toucher. Par une imprudence sacrilége, les premiers Chépéouans violèrent ce précepte; l'oiseau irrité les punit, et cessa d'habiter parmi eux.

D'après une autre tradition, les Chépéouans sont persuadés qu'ils sortent originairement d'un autre pays que celui qu'ils habitent : ils ajoutent que dans les premiers temps, la vie des hommes étoit très-prolongée sur la terre, et qu'ils ne mouroient que de vieillesse après une très-longue vie. Ils ajoutent à leurs traditions, qu'un déluge universel couvrit toute la terre, à l'exception des plus hautes montagnes, où se réfugièrent leurs ancêtres.

Ils sont dominés par une extrême superstition, et ils ont une grande répugnance à s'expliquer sur les dogmes de leur religion : tout ce qu'on en sait, c'est qu'ils croient à un bon et à un mauvais génie, ainsi qu'à des peines et à des récompenses après cette vie.

A l'instant où ils meurent, leur ame passe dans un autre monde ; ils arrivent sur les bords d'un grand fleuve, et, embarqués dans un canot de pierre, le courant les emporte dans un grand lac au centre duquel s'élève une île délicieuse : là, se doit prononcer l'irrévocable arrêt, toutes les actions de leur vie sont discutées, mises dans la balance de la justice : si les bonnes actions l'emportent sur les mauvaises, on les débarque sur l'île, où ils jouissent d'un bonheur dont la durée est éternelle : si les mauvaises actions font pencher la balance, le canot de pierre s'enfonce tout à coup, ils sont précipités au fond des eaux ; ils se tourmenteront en vain pour remonter vers l'île fortunée, ils en sont exclus pour jamais. C'est ainsi que l'on retrouve, et la suite le démontrera, chez tous les hommes vivant en société, les semences des traditions primitives plus ou moins mêlées de fables, plus ou moins altérées et défigurées. Vous observerez, à peu de chose près, le fond des mêmes traditions religieuses chez les Knisteneaux : ces peuples qui confinent avec les Chépéouans, sont d'une stature mediocre, mais ils sont bien proportionnés et d'une extrême agilité ; ils courent à la chasse presque entièrement nus, même dans les temps les plus froids ; chez eux, ils portent des habits simples et commodes, faits et ornés avec assez de goût ; ils ont les yeux noirs, très-perçans ; leur physionomie est expressive, agréable et ouverte. Les femmes ont le teint moins brun que les autres femmes sauvages, parce qu'elles sont beaucoup plus propres ; leur taille bien proportionnée, et la régula-

rité de leurs traits seroient louées chez les peuples de l'Europe les plus délicats.

Ces Sauvages ne comptent guères la chasteté au nombre des vertus; l'offre qu'ils font de leur femme aux étrangers qui viennent chez eux, est regardé comme un devoir de l'hospitalité : souvent les maris changent entre eux de femme, pour quelque temps; mais en cela comme dans tout le reste, la femme ne doit se soumettre qu'à la volonté et aux ordres de son mari : si elle se rend coupable par son inconduite, le mari se venge et la punit, en lui coupant les cheveux, ou le nez, quelquefois même il lui ôte la vie.

Il paroît que les Knisteneaux sont les Indiens du sud dont parle M. Hearne, au sujet des Indiens du nord : ces Sauvages sont naturellement doux, pacifiques, probes, hospitaliers, excessivement prévenans, lorsque le funeste usage des liqueurs fortes n'a pas changé leur naturel.

Le nombre des indigènes est considérable dans le gouvernement de Mississipi; leurs principales tribus sont celles des Chicasas, des Chacels, des Criks et des Muscogulges. Bernard Romans en fait une peinture peu flatteuse : ces peuples sont, dit-il, sales, ivrognes, fainéans, voleurs, d'un orgueil excessif, d'une vanité facile à blesser, altérés de sang, implacables et atroces dans leur vengeance. Les Chicasas sont les pires de tous; les Muscogulges ont avec eux beaucoup de traits de ressemblance. A une distance très-éloignée, et dans la haute Louisiane, vers le côté oriental de Mississipi, sur le Missouri, on distingue

particulièrement parmi les nations primitives et indigènes, les Omnas, les Tounicas, les Opeloussas, les Alibamas, les Couchastes, les Biloxi, Cadoquies, Arkansas, Oelolacas, Poncas, Ayoas, enfin les *Osages*, nation très-remarquable; ils sont situés à quatre-vingts lieues au-dessus du confluent de Missouri avec le Mississipi; leur taille est gigantesque et bien proportionée; ils sont ennemis des Blancs et des autres Indiens, toutes les nations voisines redoutent leur férocité.

Chez toutes ces peuplades, a quelques nuances près, le caractère se compose des mêmes traits et des mêmes passions; l'esprit se fatigue et s'attriste, de passer en revue cette multitude de tableaux où la nature humaine se montre si fort dégradée et défigurée. L'origine commune de ces peuplades se décèle par des traits de ressemblance frappans; la taille des hommes varie; celle des femmes est en général plus ramassée, courte et trapue; leur constitution physique se montre à peu près la même dans toutes les tribus. La chasse est leur occupation chérie; c'est qu'elle favorise leur paresse et leur esprit de vagabondage, et que l'agriculture est pour eux un objet d'aversion, De gré ou de force, les hommes abandonnent aux femmes le soin des médiocres plantations de maïs, qui leur fournissent en partie la subsistance : ce sont aussi les femmes qui, dans le cours des fréquentes caravanes, sont astreintes à porter l'attirail de voyage; et avec ce fardeau, on voit leurs enfans à la mamelle, juchés sur le dos de ces malheureuses, courbées sous le poids de leur

charge, et encore avec l'embarras de deux ou trois autres marmots, qu'elles mènent avec elles, tandis que les hommes marchent gravement devant elles, les mains vides et le dos leste, ou portant seulement un méchant fusil, un petit sac à poudre, et quelques sarbacanes, le visage fardé, imprimé de lignes spirales et transversales, avec des couleurs ineffaçables, et enluminé de vermillon, la tête couverte de plumes grotesquement arrangées : peuples fainéans au suprême degré, impérieux et durs envers leurs femmes, qu'ils traitent moins en compagnes qu'en esclaves, mendians jusqu'à l'importunité, passionnés pour les liqueurs fortes, d'une humeur irritable à l'excès, et vindicatifs. Cependant, à travers ces vices déshonorans, perce quelquefois un rayon de vertu qui console : un voyageur chargé d'or ou de marchandises, est souvent plus en sûreté dans un village des *Chactas*, qu'il ne le seroit au milieu de bien des bourgades, et dans les hôtelleries de plusieurs contrées européennes; il est reçu humainement, sans intérêt quelconque, avec empressement, et une sensibilité touchante.

Ce caractère hospitalier convient surtout aux Sassis ou Oulaganis, que l'on trouve à deux cent cinquante lieues au-dessus de Saint-Louis, sur le Mississipi.

Plaçons-nous sous l'impression de l'enthousiasme, que ne peuvent manquer de faire dans l'ame sensible, les vives peintures que nous trace M. de Châteaubriant, des mœurs poétiques de ces peuplades improprement nommées *sauvages* : là, nous voyons le tu-

multueux tableau de leurs sociétés politiques et religieuses, les sacrifices bizarres qu'ils offrent à leurs *Manitous*; leurs bruyantes assemblées, images de celles où l'on vit Achille et Agamemnon se quereller; leurs marches audacieuses à travers la solitude, leurs chefs intrépides demandant au ciel, au grand Esprit, des conseils pour régler leurs entreprises, et attendant, dans le grand silence de la nuit, ses soudaines inspirations.

Dans une scène plus douce nous apercevrions les filles du désert former des danses aux clartés de la lune; les mères suspendre leurs nouveau-nés, dans un berceau de mousse, aux branches fleuries de l'érable; les jeunes gens venir offrir à leurs bien-aimées le flambeau de l'hymen. Nous parcourerions aussi la forêt qui retentit du bruit de la grande chasse, du mugissement des bisons, et de l'hennissement des chevaux sauvages; nos pieds arpenteroient la longue Savonne environnée de côteaux qui, fuyant l'un derrière l'autre, présentent un rideau varié de cyprès, de magnoleas et de chênes verts; nous contemplerions le village suspendu, avec ses fraîches cabanes et ses tombes pyramidales, sur l'escarpement d'un promontoire blanchâtre, et tout ce superbe et immense parc où l'homme disparoît, et où la nature règne seule en souveraine.

Est-ce Homère ou M. de Châteaubriant que nous venons d'entendre? ses peintures sont aussi vives, aussi pittoresques que celles du créateur de la poésie descriptive; mais sont-elles plus fidèles et plus vraies? Bientôt la sévérité de l'histoire dissipe ce

songe enchanteur ; l'illusion s'évanouit, l'ame de nouveau s'afflige, lorsqu'elle appelle ses regards sur le tableau qu'elle nous trace des mœurs et de la férocité des Esquimaux.

Ces peuples (voyez M. Makensie, tom. III), possèdent les rivages de la mer, depuis l'Océan atlantique, et le long du détroit d'Hudson, jusqu'au delà de l'embouchure du fleuve Mackensie : on leur donne un caractère aussi odieux que leur personne est difforme ; ils sont un objet de haine et d'horreur pour toutes les peuplades des Sauvages de l'Amérique ; ils ont la peau d'une couleur de cuivre sale ; des huttes creusées sous la terre forment leur habitation ; la forme en est presque ovale, elles ont ordinairement quinze pieds de longueur, et dix de largeur. Il y a au haut de la hutte un trou de huit pouces carrés, qui sert de cheminée. Les huches des Esquimaux sont composées d'une lame de cuivre qui a deux pouces d'épaisseur sur cinq à six de large. Ces peuplades vivent dans un état de liberté absolue ; nul d'entre eux ne paroît commander ni être commandé ; leur teint est basané, et ils portent, pour la plupart, une barbe longue et touffue ; sans morale, et privés de tout sentiment d'honneur, ils sont toujours prêts à attaquer ceux qu'ils soupçonnent d'être hors d'état de pouvoir se défendre. Réunissez tous les vices, la férocité, l'avidité du pillage, la perfidie et la dissimulation hypocrite, vous approcherez de la vérité et de la ressemblance avec leur caractère naturel : l'orgueil n'accompagne que trop souvent la bassesse de leur ame, ils se distinguent dans l'opinion qu'ils ont

d'eux-mêmes, des tribus qui les environnent, en prenant pour eux le nom de Kérálit qui, dans leur langue, veut dire homme par excellence.

Des Abipons; et de quelques autres peuplades sauvages.

Les Abipons habitent dans la province de Rio de la Plata; cette tribu guerrière est composée de cinq mille ames: ils élèvent et dressent des chevaux sauvages; leurs armes sont des lances de cinq à six pieds de long, et des flèches quelquefois garnies de pointes de fer.

Le sang de cette nation est assez beau; les hommes, et surtout les femmes, ont les traits réguliers; la plupart d'entre eux ont le nez aquilin: les hommes ont l'habitude de s'attacher les cheveux de dessus le front, au point de paroître chauves; ils s'arrachent la barbe, et se marquent le front et les tempes de cicatrices en guise d'ornemens; ils sont très-voraces, mais non antropophages; ils vivent sous une ombre de gouvernement, mais assis sur des bases fort peu solides. Les Caciques de ces peuples qui se mettent à leur tête en cas de guerre, et font les fonctions de juges en temps de paix, ont un pouvoir précaire et très-borné: les petites républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent, et on passe à un autre; on est qui[illegible] dans tous les cas, pour chan-

ger de lieu ; ces Sauvages perdent si peu de chose en changeant d'habitation, que rien ne les y attache fortement.

Sans avoir un système religieux déterminé, ces peuples sont très-superstitieux ; ils redoutent beaucoup un certain démon ou esprit mal-faisant, et ils ont parmi eux des magiciens appelés *kivel*, auxquels ils attribuent le pouvoir de l'apaiser.

Ces jongleurs rendent des oracles ; ils annoncent la disette ou l'abondance, la tempête ou le beau temps : trop souvent ils provoquent des guerres, et ne manquent jamais de réclamer pour leurs dieux, une partie du butin.

Leur persuasion d'une autre vie se manifeste par les soins qu'ils rendent aux morts ; ils les enterrent et placent auprès d'eux des vivres, un arc et des flèches, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre monde, et que la faim ne les force pas à revenir dans celui-ci, pour y tourmenter les vivans. La mythologie des Manacicas, une de ces tribus, et dont la croyance est à peu près commune à toutes, a beaucoup de ressemblance avec celle de Taïtrein ; elle n'est ni moins bizarre ni moins extravagante.

Des Sauvages du Mexique.

Leur origine, comme celle de tous les peuples de l'Amérique, est une énigme inexplicable. Avant le onzième siècle de l'ère chrétienne, les Mexicains habitoient au nord de la Californie ; ensuite, par

trois progressions successives, ils se rapprochèrent du Mexique propre. Ils étoient réunis sous une forme de gouvernement ; l'autorité d'abord partagée entre les juges de chaque tribu, se concentra dans la main d'un monarque ; mais son autorité étoit tempérée par plusieurs conseils, et une sorte de noblesse, dont les individus se nommoient *pilli* ou *haloani*. Il paroît que la souveraineté absolue ne fut établie dans ces contrées que par le célèbre Montezuma : plus on examine leur histoire, plus on s'aperçoit, que si les autres peuplades étoient sans aucune civilisation, celle des Mexicains étoit peu avancée, et leur régime très-défectueux.

Leur système religieux ressemble, en un point, à celui de toutes les nations sauvages de l'Amérique ; ils ne savent que craindre, et ne savent point aimer la divinité. Les Mexicains avoient adopté la croyance et l'adoration du mauvais principe : ils reconnoissoient bien treize divinités principales, parmi lesquelles on compte le soleil et la lune ; mais il paroît que leur divinité suprême étoit ce mauvais principe qu'ils appeloient *klacatécolototl*, ou chouette divine, qui se plaît à nuire et à inspirer la terreur. Leurs prêtres portoient une pièce de coton de couleur noire et sinistre : les austérités, les blessures volontaires de ces prêtres, leurs onctions avec des poisons, et d'autres rites abominables, prouvent à quel excès de fanatisme, les entraînoit leur religion. Les temples étoient décorés de figures d'animaux destructeurs ; ils offroient en sacrifices des victimes humaines, comme les plus agréables à leur di-

vinité. Atroces et barbares par le principe de leur religion, après avoir fait souffrir à leurs prisonniers tous les tourmens que la férocité pouvoit imaginer, ils les immoloient, et rougissoient de leur sang leurs abominables autels. Le cœur et la tête étoient la part des dieux ; le corps appartenoit au sauvage qui avoit fait la capture, il s'en régaloit avec ses amis, et c'est par là que se terminoient leurs sacrifices : jamais l'ambition des conquérans de l'Amérique ne répandit autant de sang que le fanatisme mexicain.

LES ILLINOIS.

Lettre du père Vivier, missionnaire aux Illinois.

Les Illinois sont, par le trente-neuvième degré de latitude septentrionale, environ à neuf degrés de la nouvelle Orléans, capitale de toute la colonie ; le climat est à peu près comme celui de France, avec cette différence, que l'hiver y est moins long et moins continu, et les chaleurs un peu plus grandes en été : le pays, en général, est entrecoupé de plaines et de forêts, et arrosé d'assez belles rivières. Le bœuf sauvage, le chevreuil, le cerf, l'ours, le dinde sauvage, abondent de toutes parts, et en toute saison, excepté près des endroits qui sont habités. Pendant une partie de l'automne, pendant l'hiver, et une partie du printemps, le pays est inondé de cygnes, d'outardes, d'oies, de canards de trois espèces, de pigeons

pigeons sauvages, de sarcelles, et de certains oiseaux gros comme des poules, qu'on appelle *faisans* en ce pays-ci, mais que je nommerois plutôt *gelinotes*; qui cependant ne valent pas les gelinotes d'Europe. Je ne parle pas des perdrix et des lièvres, parce qu'on ne daigne pas tirer dessus. Les plantes, les arbres, les légumes qu'on a apportés de France ou de Canada, y réussissent assez bien; en général, le pays peut produire toutes les choses nécessaires, et même agréables à la vie.

Les habitans sont de trois espèces : des Français, des Nègres et des Sauvages, sans parler des métifs : il y a cinq villages français, et trois villages de Sauvages, dans l'espace de vingt et une lieues, situés entre le Mississipi et une autre rivière qu'on appelle la *rivière des Karkakiad*. Dans les cinq villages français, il peut y avoir onze cents Blancs, trois cents Noirs, et une soixantaine d'esclaves rouges, qui sont des Sauvages : les trois villages illinois ne contiennent pas plus de huitcents Sauvages de tout âge. Les Français sont appliqués, pour la plupart, à la culture des terres; ils sèment du froment en quantité; ils élèvent des bœufs venus de France, des cochons, des chevaux en grand nombre, ce qui, outre la chasse, leur donne un grand nombre de provisions. Le maïs, autrement blé de Turquie, vient à foison, tous les ans : on transporte à la nouvelle Orléans quantité de farines. On n'a que de fausses idées en Europe de nos Sauvages; à peine les croit-on des hommes : on se trompe grossièrement; les Sauvages, et surtout les Illinois, sont d'un caractère fort doux

et fort sociable ; ils ont de l'esprit, et paroissent en avoir plus que la plupart de nos paysans, ce qui provient de cette liberté dans laquelle ils sont élevés : le respect ne les rend jamais timides ; comme il n'y a point de rang et de dignité parmi eux, tout homme leur paroît égal. Un Illinois parleroit aussi hardiment au roi de France qu'au dernier de ses sujets ; la plupart sont capables de soutenir une conversation avec qui que ce soit, pourvu qu'on ne traite point de matière hors de leur sphère : ils entendent très-bien raillerie, ils ne savent ce que c'est que disputer et s'emporter en conversant ; jamais ils ne vous interrompront : je leur trouve bien des qualités qui manquent aux peuples civilisés. Ils sont distribués par cabanes ; une cabane est une espèce de chambre commune, où il y a communément quinze à vingt personnes ; ils vivent tous dans une grande paix. Depuis le commencement d'octobre jusqu'à la mi-mars, ils vont à la chasse, à quarante et cinquante lieues de leur village ; et à la mi-mars, ils reviennent : alors les femmes font leurs semences du maïs ; pour les hommes, à la réserve de quelques petites chasses qu'ils font, de temps en temps, ils mènent une vie parfaitement oisive ; ils causent, en fumant la pipe, et c'est tout : en général, les Illinois sont fort paresseux et fort adonnés à l'eau-de-vie, ce qui est cause du peu de fruit que nous faisons parmi eux, Nous avions autrefois des missionnaires dans les trois villages ; et messieurs des missions étrangères se sont chargés de l'un des trois : nous avons abandonné le second faute de mis-

sionnaire, et parce qu'on y faisoit fort peu de fruits; nous nous sommes bornés au troisième, qui seul est plus considérable que les deux autres. Nous y sommes deux prêtres; mais la moisson ne répond pas à nos travaux: si ces missions n'ont point eu plus de succès, ce n'est pas la faute de ceux qui nous ont précédés, car leur mémoire est encore en vénération parmi les Français et les Illinois; cela vient du mauvais exemple des Européens, mêlés continuellement parmi ces peuples, et de leur caractère tout-à-fait ennemi de toute gêne, et par conséquent, de toute religion. Les premiers missionnaires comptoient cinq mille personnes de tout âge dans cette nation; aujourd'hui on n'en compte pas deux mille: jugez par là combien ils ont diminué dans l'espace de soixante ans.

Après quarante jours de marche (1), j'entrai dans la rivière des Illinois, et ayant avancé cinquante lieues, j'arrivai à leur premier village, qui étoit de trois cents cabanes, toutes de quatre ou cinq feux: un feu est toujours pour deux familles; ils ont onze villages de leur nation. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus invité par le principal chef à un grand repas, qu'il donnoit aux plus considérables de la nation: il avoit fait, pour cela, tuer plusieurs chiens; un pareil festin passe, parmi les Sauvages, pour un festin magnifique, c'est pourquoi on le nomme *le festin des capitaines*. Les cérémonies qu'on y observe

(1) Lettre du père Rasles.

EX BIBLIOTHECA SEMINARII S.S. MARIANOPOLIT

sont les mêmes parmi toutes ces nations : c'est d'ordinaire dans ces sortes de festins que les Sauvages délibèrent sur leurs affaires les plus importantes, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit, ou d'entreprendre la guerre contre leurs voisins, ou de la terminer par des propositions de paix.

Quand tous les convives furent arrivés, ils se rangèrent tout autour de la cabane, s'asseyant ou sur la terre nue, ou sur des nattes : alors le chef se leva et commença sa harangue Je vous avoue que j'admirai son flux de paroles, la justesse et la force des raisons qu'il exposa, le tour éloquent qu'il leur donna, le choix et la délicatesse des expressions dont il orna son discours. Je suis persuadé que si j'eusse mis par écrit ce que ce Sauvage nous dit sur le champ, et sans préparation, vous conviendriez sans peine que les plus habiles Européens, après beaucoup de méditation et d'étude, ne pourroient guères composer un discours plus solide et mieux tourné.

La harangue finie, deux Sauvages, qui faisoisnt la fonction d'écuyers, distribuèrent les plats à toute l'assemblée, et chaque plat étoit pour deux convives: ils mangèrent en s'entretenant ensemble de choses indifférentes; et quand le repas fut fini, ils se retirèrent, emportant, selon leur coutume, ce qu'il y avoit de reste dans leurs plats.

Les Illinois ne donnent point de ces festins qui sont en usage chez plusieurs autres nations sauvages, où l'on est obligé de manger tout ce qui a été servi, dût-on en crever. Lorsqu'il s'y trouve quelqu'un qui n'a pas la force d'observer cette loi ridicule, il s'a-

dresse à celui des convives qu'il sait être de meilleur appétit : « Mon frère, lui dit-il, aye pitié de moi, « je suis mort si tu ne me donnes la vie ; mange ce « qui me reste, je te ferai présent de telle chose ». C'est l'unique moyen qu'ils ayent de sortir d'embarras.

Les Illinois ne se couvrent que vers la ceinture, et du reste ils vont tout nus : divers compartimens de toutes sortes de figures, qu'ils se gravent sur le corps d'une manière ineffaçable, leur tiennent lieu de vêtemens. Il n'y a que dans les visites qu'ils font, ou lorsqu'ils assistent à l'église, qu'ils s'enveloppent pendant l'été, d'une couverture de peau passée, et durant l'hiver, d'une peau passée, avec le poil qu'ils y laissent, pour se tenir plus chaudement : ils s'ornent la tête de plumes de diverses couleurs, dont ils font des guirlandes et des couronnes, qu'ils ajustent assez proprement : ils ont soin de se peindre le visage de diverses couleurs, mais surtout de vermillon ; ils portent des colliers et des pendans d'oreilles faits de petites pierres qu'ils taillent en forme de pierres précieuses : il y en a de bleues, de rouges et de blanches comme de l'albâtre ; à quoi il faut ajouter une plaque de porcelaine qui termine le collier. Les Illinois se persuadent que ces bizarres ornemens leur donnent de la grâce, et leur attirent du respect.

Lorsque les Illinois ne sont point occupés à la guerre ou à la chasse, leur temps se passe, ou en jeux, dans les festins, ou à la danse : ils ont de deux sortes de danses ; les unes qui se font en signe de réjouis-

sance, et auxquelles ils invitent les femmes et les filles les plus distinguées : les autres se font pour marquer leur tristesse, à la mort des plus considérables de leur nation ; c'est par ces danses qu'ils prétendent honorer le défunt, et essuyer les larmes de ses parens : tous ont droit de faire pleurer de la sorte, la mort de leurs proches, pourvu qu'ils fassent des présens, à cette intention : les danses durent plus ou moins de temps, à proportion du prix et de la valeur des présens, et ensuite on les distribue aux danseurs. Leur coutume n'est pas d'enterrer les morts; ils les enveloppent dans des peaux, et les attachent par les pieds et par la tête, au haut des arbres.

Hors le temps des jeux, des festins et des danses, les hommes demeurent tranquilles sur leurs nattes, et passent le temps à dormir ou à faire des arcs, des flèches, des calumets, et autres choses de cette nature : pour ce qui est des femmes, elles travaillent depuis le matin jusqu'au soir, comme des esclaves; c'est à elles à cultiver la terre, et à semer le blé d'Inde pendant l'été; et dès que l'hiver commence, elles sont occupées à faire des nattes, à passer des peaux, et à beaucoup d'autres sortes d'ouvrages, car leur premier soin est de pourvoir la cabane de tout ce qui y est nécessaire.

De toutes les nations du Canada, il n'y en a point qui vivent dans une si grande abondance de toutes choses que les Illinois; leurs rivières sont couvertes de cygnes, d'outardes, de canards et de sarcelles: à peine fait-on une lieue, qu'on trouve une multitude prodigieuse de coqs d'Inde, qui vont par trou-

pes, quelquefois au nombre de deux cents; ils sont plus gros que ceux qu'on voit en France. J'ai eu la curiosité d'en peser qui étoient du poids de trente-six livres; ils ont au cou une espèce de barbe de crin, longue d'un demi-pied.

Les ours et les cerfs y sont en très-grande quantité; on y voit aussi une infinité de bœufs et de chevreuils : il n'y a point d'année qu'on ne tue plus de mille chevreuils, et plus de deux mille bœufs; on voit dans les prairies à perte de vue, des quatre à cinq mille bœufs qui y paissent; ils ont une bosse sur le dos, et la tête extrêmement grosse; leur poil, excepté celui de la tête, est frisé et doux comme de la laine; la chair en est naturellement salée, et elle est si légère, que bien qu'on la mange toute crue, elle ne cause aucune indigestion : lorsqu'ils ont tué un bœuf qui leur paroît trop maigre, ils se contentent d'en prendre la langue, et en vont chercher un plus gras.

Les flèches sont les principales armes dont ils se servent à la guerre et à la chasse; ces flèches sont armées par le bout, d'une pierre taillée et affilée en forme de langue de serpent; faute de couteau, ils s'en servent aussi pour habiller les animaux qu'ils tuent : ils sont si adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne manquent presque jamais leur coup, et ils le font avec tant de vîtesse, qu'ils auront plutôt décoché cent flèches, qu'un autre n'auroit chargé son fusil.

Il se mettent peu en peine de travailler à des filets propres à pêcher dans les rivières, parce que l'abondance des bêtes de toutes les sortes, qu'ils trouvent pour leur subsistance, les rend assez indifférens pour

le poisson : cependant, quand il leur prend fantaisie d'en avoir, ils s'embarquent dans un canot avec leurs flèches ; ils s'y tiennent debout pour mieux découvrir le poisson, et aussitôt qu'ils l'ont aperçu, ils le percent d'une flèche.

L'unique moyen, parmi les Illinois, de s'attirer l'estime et la vénération publique, c'est, comme chez les autres Sauvages, de se faire la réputation d'habile chasseur, et encore plus de bon guerrier; c'est en cela principalement qu'ils font consister leur mérite, et c'est ce qu'ils appellent être véritablement homme : ils sont si passionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cents lieues, au milieu des forêts, pour faire un esclave, ou pour enlever la chevelure d'un homme qu'ils auront tué ; ils comptent pour rien les fatigues et le long jeûne qu'ils ont à supporter, surtout lorsqu'ils approchent des terres ennemies, car alors ils n'osent plus chasser, de crainte que les bêtes, n'étant que blessées, ne s'enfuient avec la flèche dans le corps, et n'avertissent leur ennemi de se mettre en état de défense; car leur manière de faire la guerre, de même que parmi tous les Sauvages, est de surprendre leurs ennemis, c'est pourquoi ils envoient à la découverte, pour observer leur nombre et leur marche, ou pour examiner s'ils sont sur leurs gardes : selon le rapport qui leur est fait, ou bien ils se mettent en embuscade, ou ils font irruption dans les cabanes, le casse-tête en main, et ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns, avant qu'ils ayent pu songer à se défendre.

Le casse-tête est fait d'une corne de cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une grosse boule ; ils tiennent le casse-tête d'une main, et un couteau de l'autre : aussitôt qu'ils ont assené leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, et lui enlèvent la chevelure avec une promptitude surprenante.

Lorsqu'un Sauvage revient dans son pays, chargé de plusieurs chevelures, il y est reçu avec de grands honneurs ; mais c'est pour lui le comble de la gloire, lorsqu'il fait des prisonniers, et qu'il les amène vifs ; dès qu'il arrive, tout le village s'assemble et se range en haie sur le chemin où les prisonniers doivent passer : cette réception est bien cruelle, les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles, quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil, les anciens s'asemblent pour délibérer s'ils accorderont la vie à leurs prisonniers, ou s'ils les feront mourir : lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter, c'est-à-dire, si quelqu'un de leurs guerriers a été tué, et qu'ils jugent devoir le remplacer dans sa cabane, ils donnent à cette cabane un de leurs prisonniers, qui tient la place du défunt, et c'est ce qu'ils appellent ressusciter le mort.

Quand le prisonnier est condamné à la mort, ils plantent aussitôt en terre un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains ; on lui fait chanter la chanson de mort, et tous les Sauvages s'étant assis autour du poteau, on allume à quelques pas de là un

grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de fusils, et d'autres ferremens; ensuite ils viennent les uns après les autres, et les lui appliquent tout rouges sur les diverses parties du corps; il y en a qui les brûlent avec des tisons ardens; quelques-uns leur déchiquettent le corps avec leurs couteaux; d'autres leur coupent un morceau de chair déjà rôtie, et la mangent en sa présence; on en voit qui remplissent ses plaies de poudre, et lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu; enfin chacun le tourmente selon son caprice, et cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours: plus les cris que la violence de ces tourmens lui fait jeter, sont aigus et perçans, plus le spectacle est agréable et divertissant pour ces barbares. Ce sont les Iroquois qui ont inventé cet affreux genre de mort, et ce n'est que par droit de représailles que les Illinois, à leur tour, traitent leurs prisonniers iroquois avec une égale cruauté.

Ce que nous entendons par le mot de *christianisme*, n'est connu parmi tous les Sauvages, que sous le nom de *prière*; ainsi, quand je vous dirai dans la suite de cette lettre, que telle nation sauvage a embrassé la prière, c'est-à-dire, qu'elle est devenue chrétienne, ou qu'elle se dispose à l'être. On auroit bien moins de peine à convertir les Illinois, si la prière leur permettoit la polygamie: ils avouent que la prière est bonne, et ils sont charmés qu'on l'enseigne à leurs femmes et à leurs enfans; mais quand on leur en parle à eux-mêmes, on éprouve combien il est difficile de fixer leur inconstance naturelle, et

de les résoudre à n'avoir qu'une femme, et à l'avoir pour toujours.

A l'heure de l'assemblée, le matin et le soir, pour prier, tous se rendent dans la chapelle; il n'y a pas jusqu'aux plus grands jongleurs, c'est-à-dire, aux plus grands ennemis de la religion, qui envoient leurs enfans pour être instruits et baptisés; c'est là le plus grand fruit qu'on fait parmi ces Sauvages, et dont on est le plus assuré; car, dans le grand nombre d'enfans qu'on baptise, il ne se passe point d'année, que plusieurs ne meurent avant l'usage de la raison; et parmi les adultes, la plupart sont si fervens et si affectionnés à la prière, qu'ils souffriroient la mort la plus cruelle plutôt que de l'abandonner.

C'est un bonheur pour les Illinois d'être extrêment éloignés de Québec, car on ne peut pas leur porter de l'eau-de-vie, comme on fait ailleurs: cette boisson est parmi les Sauvages le plus grand obstacle au christianisme, et la source d'une infinité de crimes les plus énormes; on sait qu'ils n'en achètent que pour se plonger dans la plus furieuse ivresse; les désordres et les morts funestes dont on est témoin chaque jour, devroient bien l'emporter sur le gain qu'on peut faire par le commerce d'une liqueur si fatale.

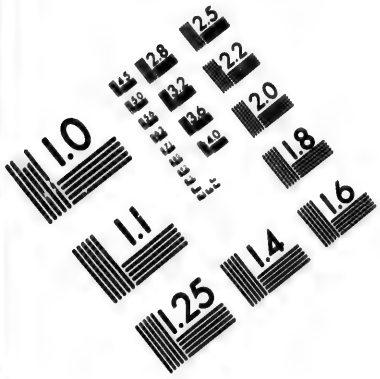
Il y avoit deux ans que je demeurois chez les Illinois, lorsque je fus rappelé pour consacrer le reste de mes jours chez la nation Abnakise; c'étoit la première mission à laquelle j'avois été destiné à mon arrivée en Canada, et c'est celle apparemment

où je finirai ma vie : il fallut donc me rendre à Québec, pour aller de là, rejoindre mes chers Sauvages. Je vous ai déjà entretenu de la longueur et des difficultés de ce voyage ; ainsi, je vous parlerai seulement d'une aventure bien consolante, qui m'arriva à quarante lieues de Québec.

Je me trouvai dans une espèce de village, où il y a vingt-cinq maisons françaises, et un curé qui en a soin : près de ce village, on voyoit une cabane de Sauvages, où se trouvoit une fille âgée de seize ans, qu'une maladie de plusieurs années avoit enfin réduite à l'extrémité. M. le curé, qui n'entendoit pas la langue de ces Sauvages, me pria d'aller confesser la malade, et me conduisit lui-même à la cabane : dans l'entretien que j'eus avec cette jeune fille, sur les vérités de la religion, j'appris qu'elle avoit été fort bien instruite par un de nos missionnaires, mais qu'elle n'avoit pas encore reçu le baptême. Après avoir passé deux jours à lui faire toutes les questions propres à m'assurer de ces dispositions : « Ne me re-» fuse pas, je t'en conjure, me dit-elle, la grâce » du baptême, que je te demande, tu vois com-» bien j'ai la poitrine oppressée, et qu'il me reste » très-peu de temps à vivre; quel malheur seroit-ce » pour moi, et quels reproches n'aurois-tu pas à te » faire, si je venois à mourir sans recevoir cette » grâce » ! Je lui répondis qu'elle s'y préparât pour le lendemain, et je me retirai ; la joie que lui causa ma réponse, fit en elle un si prompt changement, qu'elle fut en état de se rendre de grand matin à la chapelle : je fus extraordinairement surpris de son

arrivée, et aussitôt je lui administrai solennellement le baptême; après quoi elle s'en retourna dans sa cabane, où elle ne cessa de remercier la divine miséricorde, d'un si grand bienfait, et de soupirer après l'heureux moment qui devoit l'unir à D toute l'éternité : ses desirs furent exaucés, bonheur de l'assister à la mort. Quel cou vidence pour cette pauvre fille, et quelle co tion pour moi, d'avoir été l'instrument dont Dieu ait bien voulu se servir pour la placer dans le ciel!

Vous n'exigez pas de moi, mon cher frère, que j'entre dans le détail de tout ce qui m'est arrivé depuis plusieurs années que je suis dans cette mission; mes occupations sont toujours les mêmes, et je m'exposerois à des redites ennuyeuses : je me contenterai de vous rapporter certains faits, qui me paroîtront mériter le plus votre attention. Je puis vous dire, en général, que vous auriez de la peine à retenir vos larmes, si vous vous trouviez dans mon église avec nos Sauvages assemblés, et si vous étiez témoin de la piété avec laquelle ils récitent leurs prières, chantent les offices divins, et participent aux Sacremens de la pénitence et de l'eucharistie. Quand ils ont été éclairés des lumières de la foi, et qu'ils l'ont sincèrement embrassée, ce ne sont plus les mêmes hommes, et la plupart conservent l'innocence qu'ils ont reçue au baptême : c'est ce qui me remplit de la plus douce joie, lorsque j'entends leurs confessions, qui sont fréquentes; quelques interrogations que je leur fasse, à peine souvent puis-je trouver matière à les absoudre.



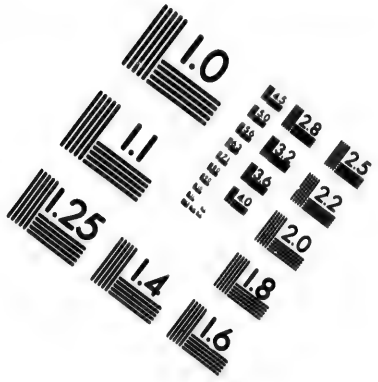
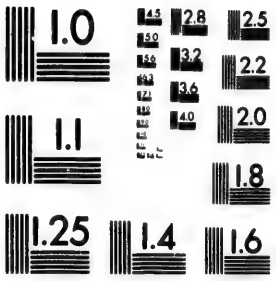
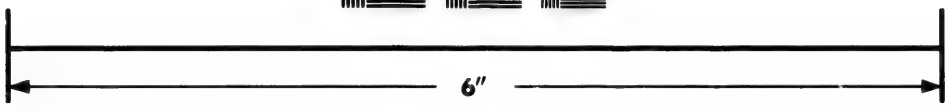
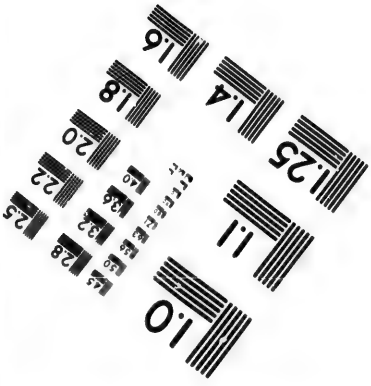
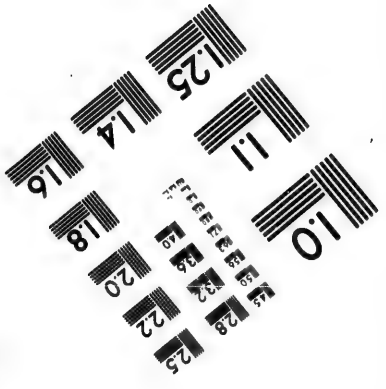


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Mes occupations avec eux sont continuelles ; comme ils n'attendent de secours que de leur missionnaire, et qu'ils ont en lui une entière confiance, il ne me suffit pas de remplir les fonctions spirituelles de mon ministère, pour la sanctification de leurs ames ; il faut encore que j'entre dans leurs affaires temporelles, que je sois toujours prêt à les consoler, lorsqu'ils viennent me consulter, que je décide leurs petits différends, que je prenne soin d'eux quand ils sont malades, que je les saigne, que je leur donne des médecines, etc. Mes journées sont quelquefois si remplies, que je suis obligé de me renfermer pour trouver le temps de vaquer à la prière, et de réciter mon office.

Le zèle dont Dieu m'a rempli pour mes Sauvages, fut fort alarmé en l'année 1697, lorsque j'appris qu'une nation de Sauvages Amalingans venoit s'établir à une journée de mon village : j'avois lieu de craindre que les jongleries de leurs charlatans, c'est-à-dire, les sacrifices qu'ils font au démon, et les désordres qui en sont la suite ordinaire, ne fissent impression sur quelques-uns de mes jeunes néophytes ; mais, grâce à la divine miséricorde, mes frayeurs furent bientôt dissipées de la manière que je vais vous le dire.

Un de nos capitaines, célèbre dans cette contrée par sa valeur, ayant été tué par les Anglais, dont nous ne sommes pas éloignés, les Amalingans députèrent plusieurs de leur nation dans notre village, pour essuyer les larmes des parens de cet illustre mort, c'est-à-dire, comme je vous l'ai déjà expliqué, pour les visiter, leur faire des présens, et leur témoigner,

par leurs danses, la part qu'ils prenoient à leur affliction; ils y arrivèrent la veille de la Fête-Dieu : j'étois alors occupé à entendre les confessions de mes Sauvages, qui durèrent tout ce jour, la nuit suivante, et le lendemain jusqu'à midi; que commença la procession du très-saint Sacrement; elle se fit avec beaucoup d'ordre et de piété, et, bien qu'au milieu de ces forêts, avec plus de pompe et de magnificence que vous ne pouvez vous l'imaginer : ce spectacle, qui étoit nouveau pour les Amalingans, les attendrit et les frappa d'admiration. Je crus devoir profiter des favorables dispositions où ils étoient, et après les avoir assemblés, je leur fis le discours suivant, en style sauvage.

« Il y a long-temps, mes enfans, que je souhaite » de vous voir : maintenant que j'ai ce bonheur, peu » s'en faut que mon cœur n'éclate; pensez à la joie » qu'a un père, qui aime tendrement ses enfans, » lorsqu'il les revoit après une longue absence, » pendant laquelle ils ont couru les plus grands » dangers, et vous concevrez une partie de la » mienne, car, quoique vous ne *priez* pas encore, » je ne laisse pas de vous regarder comme mes en» fans, et d'avoir pour vous une tendresse de père, » parce que vous êtes les enfans du grand Génie, » qui vous a donné l'être aussi bien qu'à ceux qui » *prient*, qui a fait le ciel pour vous aussi bien que » pour eux, qui pense de vous comme il pense d'eux » et de moi, et qui veut qu'ils jouissent d'un bon» heur éternel. Ce qui fait ma peine, et qui diminue » la joie que j'ai de vous voir, c'est la réflexion que

» je fais actuellement, qu'un jour je serai séparé » d'une partie de mes enfans, dont le sort sera éter- » nellement malheureux, parce qu'ils ne *prient* pas ; » tandis que les autres qui *prient*, seront dans la joie » qui ne finira jamais : lorsque je pense à cette cruelle » séparation, puis-je avoir le cœur content ? le bon- » heur des uns ne me fait pas tant de joie, que le » malheur des autres m'afflige. Si vous aviez des obs- » tacles insurmontables à la *prière*, et si, demeurant » dans l'état où vous êtes, je pouvois vous faire en- » trer dans le ciel, je n'épargnerois rien pour vous » procurer ce bonheur ; je vous y pousserois, je » vous y ferois tous entrer, tant je vous aime, » et tant je souhaite que vous soyez heureux ; mais » c'est ce qui n'est pas possible : il faut *prier*, il faut » être baptisé pour pouvoir entrer dans ce lieu de » délices ».

Après ce préambule, je leur expliquai fort au long les principaux articles de la foi, et je continuai ainsi :

« Toutes les paroles que je viens de vous expl » ne sont point des paroles humaines ; ce sont des » paroles du grand Génie ; elles ne sont point écrites » comme les paroles des hommes, sur un collier, au- » quel on fait dire tout ce qu'on veut ; mais elles » sont écrites dans le livre du grand Génie, où le » mensonge ne peut avoir d'accès ».

Pour vous faire entendre cette expression sauvage, il faut remarquer, mon cher frère, que la coutume de ces peuples, lorsqu'ils écrivent à quelque nation, est d'envoyer un collier, ou une large ceinture, sur laquelle ils font diverses figures avec des grains de porcelaine

porcelaine de différentes couleurs. On instruit celui qui porte le collier, en lui disant : Voilà ce que dit le collier à telle nation, à telle personne, et on le fait partir. Nos Sauvages auroient de la peine à comprendre ce qu'on leur dit, et ils y seroient peu attentifs, si l'on ne se conformoit pas à leur manière de penser et de s'exprimer. Je poursuivis ainsi :

« Courage, mes enfans, écoutez la voix du grand » Génie, qui vous parle par ma bouche ; il vous aime, » et son amour pour vous est si grand, qu'il a donné » sa vie pour vous procurer une vie éternelle. Hélas ! » peut-être n'a-t-il permis la mort d'un de nos ca- » pitaines, que pour vous attirer dans le lieu de la » *prière*, et vous faire entendre sa voix. Faites ré- » flexion que vous n'êtes pas immortels ; un jour vien- » dra qu'on essuiera pareillement les larmes pour » votre mort : que vous servira-t-il d'avoir été en » cette vie de grands capitaines, si après votre mort » vous êtes jetés dans les flammes éternelles ? Celui » que vous venez pleurer avec nous, s'est félicité mille » fois d'avoir écouté la voix du grand Génie, et d'a- » voir été fidèle à la *prière* : *priez* comme lui, et vous » vivrez éternellement. Courage, mes enfans, ne » nous séparons point, que les uns n'aillent pas d'un » côté, et les autres d'un autre : allons tous dans le ciel, » c'est notre patrie, c'est à quoi vous exhorte le seul » maître de la vie, dont je ne suis que l'interprète : » pensez-y sérieusement ».

Aussitôt que j'eus achevé de parler, ils s'entretinrent ensemble pendant quelque temps, ensuite leur orateur me fit cette réponse de leur part : « Mon

» père, je suis ravi de t'entendre; ta voix a pénétré » jusque dans mon cœur; mais mon cœur est encore » fermé, et je ne puis pas l'ouvrir présentement pour » te faire connoître ce qui y est, ou de quel côté il » se tournera; il faut que j'attende plusieurs capi- » taines, et autres gens considérables de notre na- » tion, qui arriveront l'automne prochain; c'est » alors que je te découvrirai mon cœur. Voilà, mon » cher père, tout ce que j'ai à te dire présentement ».

« Mon cœur est content, leur répliquai-je; je suis » bien aise que ma parole vous ait fait plaisir, et que » vous demandiez du temps pour y penser; vous » n'en serez que plus fermes dans votre attachement » à la *prière*, quand vous l'aurez une fois embrassée. » Cependant je ne cesserai de m'adresser au grand » Génie, et de lui demander qu'il vous regarde avec » des yeux de miséricorde, et qu'il fortifie vos pen- » sées, afin qu'elles se tournent du côté de la *prière* ». Après quoi je quittai leur assemblée, et ils s'en retournèrent à leur village.

Quand l'automne fut venue, j'appris qu'un de nos Sauvages devoit aller chercher du blé chez les Amalingans, pour ensemencer ses terres; je le fis venir, et je le chargeai de leur dire de ma part que j'étois dans l'impatience de revoir mes enfans, que je les avois toujours présens à l'esprit, et que je les priois de se souvenir de la parole qu'ils m'avoient donnée. Le Sauvage s'acquitta fidèlement de sa commission. Voici la réponse que firent les Amalingans:

« Nous sommes bien obligés à notre père de penser » sans cesse à nous; de notre côté, nous avons bien

» pensé à ce qu'il nous a dit. Nous ne pouvons oublier » ses paroles, tandis que nous avons un cœur, car » elles y ont été si profondément gravées, que rien » ne les peut effacer; nous sommes persuadés qu'il » nous aime, nous voulons l'écouter, et lui obéir en » ce qu'il souhaite de nous; nous agréons la *prière* » qu'il nous propose, et nous n'y voyons rien que de » bon et de louable; nous sommes tous résolus de » l'embrasser, et nous serions déjà allé trouver notre » père dans son village, s'il y avoit des vivres suffi- » sans pour notre subsistance, pendant le temps qu'il » consacreroit à notre instruction. Mais comment » pourrions-nous y en trouver? nous savons que la » faim est dans la cabane de notre père, et c'est ce » qui nous afflige doublement, que notre père ait » faim, et que nous ne puissions pas aller le voir » pour nous faire instruire. Si notre père pouvoit venir » ici passer quelque temps avec nous, il vivroit et » nous instruiroit. Voilà ce que tu diras à notre » père ».

Cette réponse des Amalingans me fut rendue dans une favorable conjoncture; la plus grande partie de mes Sauvages étoit allée, pour quelques jours, chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte du blé d'Inde: leur absence me donna le loisir de visiter les Amalingans, et dès le lendemain je m'embarquai dans un canot pour me rendre à leur village. Je n'avois plus qu'une lieue à faire pour y arriver, lorsqu'ils m'aperçurent, et aussitôt ils me saluèrent par des décharges continuelles de fusils, qui ne cessèrent qu'à la descente du canot. Cet honneur qu'ils me

rendoient, me répondoit déjà de leurs dispositions présentes; je ne perdis point de temps, et dès que je fus arrivé, je fis planter une croix, et ceux qui m'accompagnoient, élevèrent au plutôt une chapelle, qu'ils firent d'écorces, de la même manière que se font leurs cabanes, et y dressèrent un autel. Tandis qu'ils étoient occupés de ce travail, je visitai toutes les cabanes des Amalingans, pour les préparer aux instructions que je devois leur faire : dès que je les commençai, ils se rendirent très-assidus à les entendre. Je les rassemblois, trois fois par jour, dans la chapelle, savoir, le matin, après ma messe, à midi, et le soir après la prière; le reste de la journée, je parcourois les cabanes, où je faisois encore des instructions particulières.

Lorsqu'après plusieurs jours d'un travail continuel, je jugeai qu'ils étoient suffisamment instruits, je fixai le jour auquel ils viendroient se faire régénérer dans les eaux du saint baptême. Les premiers qui se rendirent à la chapelle, furent le capitaine, l'orateur, trois des plus considérables de la nation, avec deux femmes : aussitôt après leur baptême, deux autres bandes, chacune de vingt Sauvages, se succédèrent, et reçurent la même grâce; enfin, tous les autres continuèrent d'y venir ce jour-là, et le lendemain.

Vous jugez assez, mon cher frère, que quelques travaux qu'essuie un missionnaire, il est bien dédommagé de ses fatigues, par la douce consolation qu'il ressent d'avoir fait entrer une nation entière de Sauvages dans la voie du salut. Je me disposois à les

quitter, et à retourner dans mon village, lorsqu'un député vint me dire, de leur part, qu'ils s'étoient tous réunis dans un même lieu, et qu'ils me prioient de me rendre à leur assemblée. Aussisôt que je parus au milieu d'eux, l'orateur m'adressant la parole, au nom de tous les autres : « Notre père, me dit-il, » nous n'avons point de termes pour te témoigner » la joie inexprimable que nous ressentons tous d'a- » voir reçu le baptême; il nous semble maintenant » que nous avons un autre cœur; tout ce qui nous » faisoit de la peine est entièrement dissipé, nos » pensées ne sont plus chancelantes, le baptême nous » fortifie intérieurement, et nous sommes bien ré- » solus de l'honorer tout le temps de notre vie. Voi- » là ce que nous te disons avant que tu nous quittes ». Je leur répondis par un petit discours, où je les exhortois à persévérer dans la grâce singulière qu'ils avoient reçue, et à ne rien faire d'indigne de la qualité d'enfans de Dieu, dont ils avoient été honorés par le saint baptême. Comme ils se préparoient à partir pour la mer, je leur ajoutai qu'à leur retour, nous déterminerions s'il seroit plus à propos, ou que nous allassions demeurer avec eux, ou qu'ils vinssent former avec nous un seul et même village.

Le village où je demeure, s'appelle *Nanrantsouack;* il est placé dans un continent, qui est entre l'Acadie et la nouvelle Angleterre. Cette mission est à environ quatre-vingts lieues de Pentagouet, et l'on compte cent lieues de Pentagouet au Port-Royal. Le fleuve de ma mission est le plus grand de tous ceux qui arrosent les terres des Sauvages; il doit être mar-

qué sur la carte, sous le nom de *Kinibeki*, ce qui a porté les Français à donner à ces Sauvages le nom de *Kanibals*. Ce fleuve se jete dans la mer à Sankderank, qui n'est qu'à cinq ou six lieues de Pemquit. Après l'avoir remonté pendant quarante lieues, depuis Sankderank, on arrive à mon village qui est sur la hauteur d'une pointe de terre. Nous ne sommes éloignés que de deux journées, tout au plus, des habitations anglaises; il nous faut plus de quinze jours pour nous rendre à Québec, et ce voyage est très-pénible et très-incommode. Il étoit naturel que nos Sauvages fissent leur traite avec les Anglais, et il n'y a pas d'avantages que ceux-ci ne leur ayent proposés pour les attirer, et gagner leur amitié; mais tous leurs efforts ont été inutiles, et rien n'a pu les détacher de l'alliance des Français. Le seul lien qui nous les a si étroitement unis, est leur ferme attachement à la foi catholique; ils sont convaincus que s'ils se livroient aux Anglais, ils se trouveroient bientôt sans missionnaire, sans sacrifice, sans Sacrement, et presque sans aucun exercice de religion, et que, peu à peu, ils se replongeroient dans leurs premières infidélités. Cette fermeté de nos Sauvages a été mise à toutes sortes d'épreuves de la part de ces redoutables voisins, sans que jamais ils ayent pu rien obtenir.

Dans le temps que la guerre étoit sur le point de s'allumer entre les puissances de l'Europe, le gouverneur anglais nouvellement arrivé à Boston, demanda à nos Sauvages une entrevue sur la mer, dans une île qu'il désigna; ils y consentirent, et me prié-

rent de les accompagner, pour pouvoir me consulter sur les propositions artificieuses qui leur seroient faites, afin de s'assurer que leurs réponses n'auroient rien de contraire, ni à la religion, ni aux intérêts du service du roi. Je les suivis, et mon intention étoit de me tenir simplement dans leur quartier, pour les aider de mes conseils, sans paroître devant le gouverneur. Comme nous approchions de l'île, au nombre de plus de deux cents canots, les Anglais nous saluèrent par une décharge de tous les canons de leurs vaisseaux, et les Sauvages répondirent à ce salut par une décharge pareille de tous leurs fusils : ensuite le gouverneur paroissant dans l'île, les Sauvages y abordèrent avec précipitation ; ainsi je me trouvai où je ne souhaitois pas être, et où le gouverneur ne souhaitoit pas que je fusse. Dès qu'il m'aperçut, il vint quelques pas au-devant de moi, et après les complimens ordinaires, il retourna au milieu de ses gens, et moi avec les Sauvages.

« C'est par ordre de notre reine, leur dit-il, que » je viens vous voir ; elle souhaite que nous vivions » en paix. Si quelque Anglais étoit assez imprudent » pour vous faire du tort, ne songez pas à vous en » venger, mais adressez-moi aussitôt votre plainte, » et je vous rendrai une prompte justice. S'il arri- » voit que nous eussions la guerre avec les Français, » demeurez neutres, et ne vous mêlez point de nos » différends : les Français sont aussi forts que nous, » ainsi laissez nous vider ensemble nos querelles. » Nous fournirons à tous vos besoins ; nous pren- » drons vos pelleteries, et nous vous donnerons nos

» marchandises à un prix modique ». Ma présence l'empêcha de dire tout ce qu'il prétendoit, car ce n'étoit pas sans dessein qu'il avoit amené un ministre avec lui.

Quand il eut cessé de parler, les Sauvages se retirèrent pour délibérer ensemble sur la réponse qu'ils avoient à faire. Pendant ce temps-là le gouverneur me tirant à part : « Je vous prie, monsieur, me dit-» il, de ne pas porter vos Indiens à nous faire la » guerre ». Je lui repondis que ma religion et mon caractère de prêtre, m'engageoient à ne leur donner que des conseils de paix. Je parlois encore, lorsque je me vis tout à coup environné d'une vingtaine de jeunes guerriers, qui craignoient que le gouverneur ne voulût me faire enlever : cependant les Sauvages s'avancèrent, et l'un d'eux fit au gouverneur la réponse suivante :

« Grand capitaine, tu nous dis de ne point nous » joindre au Français, supposé que tu lui déclares » la guerre; sache que le Français est mon frère; » nous avons une même *prière* lui et moi, et nous » sommes dans une même cabane à deux feux, il a » un feu, et moi l'autre. Si je te vois entrer dans la » cabane du côté du feu où est assis mon frère le » Français, je t'observe de dessus ma natte, où je » suis assis à l'autre feu. Si, en t'observant, je » m'aperçois que tu portes une hache, j'aurai cette » pensée : que prétend faire l'Anglais de cette hache? » Je me lève pour lors sur ma natte, pour considérer » ce qu'il fera. S'il lève la hache pour frapper » mon frère le Français, je prends la mienne et je

» cours à l'Anglais pour le frapper. Est-ce que je » pourrois voir frapper mon frère dans ma cabane, » et demeurer tranquille sur ma natte? non, non, » j'aime trop mon frère, pour ne pas le défendre. » Ainsi je te dis, grand capitaine, ne fais rien à « mon frère, et je ne te ferai rien; demeure tran- » quille sur ta natte, et je demeurerai en repos sur » la mienne ».

C'est ainsi que finit cette conférence. Peu de temps après quelques-uns de nos Sauvages arrivèrent de Québec, et publièrent qu'un vaisseau français y avoit apporté la nouvelle de la guerre allumée entre la France et l'Angleterre. Aussitôt nos Sauvages, après avoir délibéré selon leur coutume, ordonnèrent aux jeunes gens de tuer les chiens, pour faire le festin de guerre, et y connoître ceux qui voudroient s'y engager. Le festin se fit, on leva la chaudière, on dansa, et il se trouva deux cent cinquante guerriers : après le festin, ils déterminèrent un jour pour venir se confesser. Je les exhortai à être aussi attachés à leur *prière* que s'ils étoient au village, à bien observer les loix de la guerre, à n'exercer aucune cruauté, à ne tuer personne que dans la chaleur du combat, à traiter humainement ceux qui se rendroient prisonniers, etc.

La manière dont ces peuples font la guerre, rend une poignée de leurs guerriers plus redoutable, que ne le seroit un corps de deux ou trois mille soldats européens : dès qu'ils sont entrés dans le pays ennemi, ils se divisent en différens partis, l'un de trente guerriers, l'autre de quarante, etc; ils disent aux

uns : A vous, on donne ce hameau à manger (c'est leur expression) ; à vous autres, on donne ce village, etc. : ensuite le signal se donne pour frapper tous ensemble et en même temps, dans les diverses contrées. Nos deux cent cinquante guerriers se répandirent à plus de vingt lieues de pays, où il y avoit des villages, des hameaux et des maisons ; au jour marqué ils donnèrent tous ensemble dès le grand matin ; en un seul jour ils défirent tout ce qu'il y avoit d'Anglais, ils en tuèrent plus de deux cents, et firent cent cinquante prisonniers, et n'eurent de leur part que quelques guerriers blessés assez légérement. Ils revinrent de cette expédition au village, ayant chacun deux canots chargés du butin qu'ils avoient fait.

Pendant tout le temps que dura la guerre, ils portèrent la désolation dans toutes les terres qui appartiennent aux Anglais ; ils ravagèrent leurs villages, leurs forts, leurs métairies, enlevèrent une infinité de bestiaux, et firent plus de six cents prisonniers ; aussi ces messieurs, persuadés avec raison, qu'en maintenant mes Sauvages dans leur attachement à la foi catholique, je resserre de plus en plus les liens qui les unissent aux Français, ont mis en œuvre toutes sortes de ruses et d'artifices pour les détacher de moi. Il n'y a point d'offres ni de promesses qu'ils ne leur ayent faites, s'ils vouloient me livrer entre leurs mains, ou du moins me renvoyer à Québec, et prendre en ma place un de leurs ministres. Ils ont fait plusieurs tentatives pour me surprendre et pour me faire enlever ; ils en sont venus même jusqu'à promettre mille livres sterling à celui qui leur

porteroit ma tête. Vous croyez bien, mon cher frère, que ces menaces ne sont pas capables de m'intimider, ni de ralentir mon zèle ; trop heureux si j'en devenois la victime, et si Dieu me jugeoit digne d'être chargé de fers, et de verser mon sang pour le salut de mes chers Sauvages.

Aux premières nouvelles qui vinrent de la paix faite en Europe, le gouverneur de Boston fit dire à nos Sauvages, que s'ils vouloient bien s'assembler dans un lieu qu'il leur désignoit, il confèreroit avec eux sur la conjoncture présente des affaires : tous les Sauvages se rendirent au lieu marqué, et le gouverneur leur parla ainsi :

« Toi, homme Naranhous, je t'apprens que la » paix est faite entre le roi de France et notre reine, » et que par le traité de paix, le roi de France cède » à notre reine, Plaisance et Portrail avec toutes » les terres adjacentes ; ainsi, si tu veux, nous vi- » vrons en paix toi et moi : nous y étions autrefois, » mais les suggestions d'un Français te l'ont fait rom- » pre, et c'est pour lui plaire que tu es venu nous » tuer : oublions toutes ces méchantes affaires, et » jetons-les dans la mer, afin qu'elles ne paroissent » plus, et que nous soyons bons amis ».

« Cela est bien, répondit l'orateur, au nom des Sau- » vages, que les rois soient en paix, j'en suis bien » aise, et je n'ai pas de peine non plus à la faire » avec toi; ce n'est point moi qui te frappe depuis » douze ans, c'est le Français qui s'est servi de mon » bras pour te frapper. Nous étions en paix, il est » vrai, j'avois même jeté ma hache je ne sais où, et,

» comme j'étois en repos sur ma natte, ne pen-
» sant à rien, des jeunes gens m'apportèrent une
» parole que le gouverneur de Canada m'envoyoit,
» par laquelle il me disoit : Mon fils, l'Anglais m'a
» frappé, aide-moi à me venger, prends ta hache,
» et frappe l'Anglais. Moi, qui ai toujours écouté la
» parole du gouverneur français, je cherche ma ha-
» che, je la trouve en fin toute rouillée, je l'acco-
» mode, je la pends à ma ceinture pour te venir
» frapper : maintenant le Français me dit de la met-
» tre bas ; je la jette bien loin, pour qu'on ne voie
» plus le sang dont elle est rougie : ainsi, vivons
» en paix, j'y consens.

» Mais tu dis que le Français t'a donné Plaisance
» et Portrail, qui est dans mon voisinage, avec
» toutes les terres adjacentes : il te donnera tout ce
» qu'il voudra ; pour moi j'ai ma terre que le grand
» Génie m'a donnée pour vivre; tant qu'il y aura un
» enfant de ma nation, il combattra pour la con-
» server ». Tout se termina ainsi à l'amiable ; le gouverneur fit un grand festin aux Sauvages, après quoi chacun se retira.

Les heureuses conjonctures de la paix, et la tranquillité dont on commençoit à jouir, firent naître la pensée à nos Sauvages de rebâtir notre église, qui avoit été ruinée dans une subite irruption que firent les Anglais, pendant qu'ils étoient absens du village : comme nous sommes éloignés de Québec, et beaucoup plus près de Boston, ils y députèrent quelques-uns des principaux de leur nation pour demander des ouvriers, avec promesse de payer libé-

ralement leurs travaux. Le gouverneur les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, et leur fit toutes sortes de caresses. « Je veux moi-même réta-» blir votre église, leur dit-il, et j'en userai mieux » avec vous, que n'a fait le gouverneur français, que » vous appelez votre père : ce seroit à lui à la re-» bâtir, puisque c'est lui, en quelque sorte, qui l'a » ruinée, en vous portant à me frapper; car pour « moi, je me défends comme je puis; au lieu que » lui, après s'être servi de vous pour sa défense, il » vous abandonne. J'agirai bien mieux avec vous : » non-seulement je vous accorde des ouvriers, je veux » encore les payer moi-même, et faire tous les frais de » l'édifice que vous voulez construire; mais comme » il n'est pas raisonnable que moi, qui suis Anglais, » je fasse bâtir une église, sans y mettre aussi un » ministre anglais pour la garder, et pour y ensei-» gner la *prière*, je vous en donnerai un dont vous » serez contens; et vous, renvoyez à Québec, le mi-» nistre français qui est dans votre village ».

« Ta parole m'étonne, répondit le député des » Sauvages, et je t'admire dans la proposition que » tu me fais. Quand tu es venu ici, tu m'a vu long-» temps avec les gouverneurs français; ni ceux qui » t'ont précédé, ni tes ministres ne m'ont jamais parlé » de *prière*, ni du grand Génie : ils ont vu mes pelle-» teries, mes peaux de castor et d'orignac, et c'est » à quoi uniquement ils ont pensé; c'est ce qu'ils » ont recherché avec empressement; je ne pouvois » leur en fournir assez, et quand j'en apportois » beaucoup, j'étois leur grand ami, et voilà tout.

» Au contraire, mon canot s'étant un jour égaré, » je perdis ma route, et j'errai long-temps à l'aven- » ture, jusqu'à ce qu'enfin j'abordai près de Qué- » bec, dans un grand village d'Algonkins, que les » Robbes noires (1) enseignoient. A peine fus-je ar- » rivé, qu'une Robbe noire vint me voir; j'étois » chargé de pelleteries, la Robbe noire française » ne daigna pas seulement les regarder : il me parla » d'abord du grand Génie, du paradis, de l'enfer » et de la *prière*, qui est la seule voie d'arriver au » ciel. Je l'écoutai avec plaisir, et je goûtai si fort » ses entretiens, que je restai long-temps dans ce » village pour l'entendre : enfin, la *prière* me plut, » et je l'engageai à m'instruire, je demandai le bap- » tême, et je le reçus. Ensuite, je retourne dans » mon pays, et je raconte ce qui m'est arrivé : on » porte envie à mon bonheur, on veut y partici- » per, on part pour aller trouver la Robbe noire, » et lui demander le baptême; c'est ainsi que le Fran- » çais en a usé envers moi. Si dans tes premières visi- » tes, tu m'avois parlé de la *prière*, j'aurois eu le mal- » heur de prier comme toi, car je n'étois pas ca- » pable de démêler si ta *prière* étoit bonne; ainsi, » je te dis que je tiens la *prière* du Français, je » l'agrée, et je la conserverai jusqu'à ce que la terre » brûle et finisse. Garde donc tes ouvriers, ton » argent, et ton ministre, je ne t'en parle plus; » je dirai au gouverneur français, qui est mon père, » de m'envoyer les ouvriers dont j'ai besoin ».

(1) Les Jésuites.

En effet, M. le gouverneur n'eut pas plutôt appris la ruine de notre église, qu'il nous envoya des ouvriers pour la rebâtir : elle est d'une beauté qui la feroit estimer en Europe, et je n'ai rien épargné pour la décorer. Vous avez pu voir, par le détail que je vous ai fait, dans ma lettre à mon neveu, qu'au fond de ces forêts, et parmi ces nations sauvages, le service divin se fait avec beaucoup de décence et de dignité : c'est à quoi je suis très-attentif, non-seulement lorsque les Sauvages demeurent dans le village, mais encore tout le temps qu'ils sont obligés d'habiter les bords de la mer, où ils vont deux fois, chaque année, pour y trouver de quoi vivre. Nos Sauvages ont si fort dépeuplé leur pays de bêtes, que depuis dix ans on n'y trouve plus ni orignaux, ni chevreuils ; les ours et les castors y sont devenus très-rares ; ils n'ont guères pour vivre que du blé de Turquie, des féves et des citrouilles ; ils écrasent le blé entre deux pierres, pour le réduire en farine ; ensuite ils en font de la bouillie, qu'ils assaisonnent quelquefois avec de la graisse, ou avec du poisson sec. Lorsque le blé leur manque, ils cherchent dans les champs labourés, des poires de terre, ou bien du gland, qu'ils estiment autant que du blé : après l'avoir fait sécher, ils le font cuire dans une chaudière, avec de la cendre, pour en ôter l'amertume : pour moi, je le mange sec, et il me tient lieu de pain.

En un certain temps, ils se rendent à une rivière peu éloignée, où, pendant un mois, les poissons remontent la rivière, en si grande quantité,

qu'on en rempliroit cinquante mille barriques en un jour, si l'on pouvoit suffire à ce travail. Ce sont des espèces de gros harengs, fort agréables au goût quand ils sont frais; ils sont pressés les uns sur les autres à un pied d'épaisseur, et on les puise comme de l'eau : les Sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours, et ils en vivent pendant tout le temps qu'ils ensemencent leurs terres.

Ce n'est qu'au printemps qu'ils sèment le blé, et ils ne lui donnent la dernière façon que vers la Fête-Dieu; après quoi ils délibèrent vers quel endroit de la mer ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte, qui ne se fait ordinairement qu'un peu après l'Assomption : après avoir délibéré, ils m'envoient prier de me rendre à leur assemblée. Aussitôt que j'y suis arrivé, l'un d'eux me parle ainsi, au nom de tous les autres : « Notre père, ce que je te dis, c'est » ce que te disent tous ceux que tu vois ici; tu nous » connois, tu sais que nous manquons de vivres; à » peine avons-nous pu donner la dernière façon à » nos champs, et nous n'avons d'autre ressource jus- » qu'à la récolte, que d'aller chercher des alimens » sur le bord de la mer : il seroit dur pour nous d'a- » bandonner notre *prière*, c'est pourquoi nous es- » pérons que tu voudras bien nous accompagner, » afin qu'en cherchant de quoi vivre, nous n'inter- » rompions point notre *prière* : tels et tels t'embar- » queront, et ce que tu auras à porter, sera disper- » sé dans les autres canots : Voilà ce que j'ai à te » dire ». Je ne leur ai pas plutôt répondu *kekikber-ba* (c'est un terme sauvage qui veut dire : je vous écoute,

écoute, mes enfans, j'accorde ce que vous me demandez), que tous crient ensemble *8ri8rie*, qui est un terme de remercîment : aussitôt après on part du village.

Dès qu'on est arrivé à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on plante des perches, d'espace en espace, on forme une chapelle, on l'entoure d'une grande tente de coutil, et elle n'est ouverte que pardevant; tout est dressé en un quart d'heure. Je fais toujours porter avec moi une belle planche de cèdre, longue de quatre pieds, avec ce qui doit la soutenir, c'est ce qui sert d'autel: au-dessus, on place un dais fort propre; j'orne le dedans de la chapelle de très-belles étoffes de soie; une natte de jonc teinte et bien travaillée, ou bien une grande peau d'ours sert de tapis; on porte cela tout préparé, il n'y a qu'à le placer, dès que la chapelle est dressée : la nuit je prend mon repos sur un tapis; les Sauvages dorment à l'air en pleine campagne, s'il ne pleut pas; s'il tombe de la pluie ou de la neige, ils se couvrent des écorces qu'ils portent avec eux, et qui sont roulées comme de la toile. Si la course se fait en hiver, on ôte la neige de l'espace que doit occuper la chapelle, et on la dresse à l'ordinaire; on y fait chaque jour la prière du soir et du matin, et j'y offre le saint sacrifice de la messe.

Quand les Sauvages sont arrivés au terme, dès le lendemain ils s'occupent à élever une église, qu'ils dressent avec leurs écorces : je porte avec moi ma chapelle, et tout ce qui est nécessaire pour orner le chœur, que je fais tapisser d'étoffes de soie et de

belles indiennes. Le service divin s'y fait comme au village, et, en effet, ils forment une espece de village de toutes leurs cabanes faites d'écorces, qu'ils dressent en moins d'une heure. Après l'Assomption, ils quittent la mer et retournent au village pour faire leur récolte : ils y ont de quoi vivre fort pauvrement jusqu'après la Toussaints, qu'ils retournent une seconde fois à la mer. C'est dans cette saison-là qu'ils font bonne chère : outre les grands poissons, les coquillages et les fruits, ils trouvent des outardes, des canards, et toutes sortes de gibiers, dont la mer est toute couverte dans l'endroit où ils cabanent, et qui est partagé par un grand nombre de petites îles. Les chasseurs, qui partent le matin pour la chasse des canards et d'autres espèces de gibier, en tuent quelquefois une vingtaine d'un seul coup de fusil. Vers la Purification, ou au plus tard vers le mercredi des Cendres, on retourne au village, il n'y a que les chasseurs qui se dispersent pour aller à la chasse des ours, des orignacs, des chevreuils et des castors.

Ces bons Sauvages m'ont souvent donné des preuves du plus sincère attachement, surtout en deux occasions, où me trouvant avec eux sur les bords de la mer, ils prirent vivement l'alarme à mon sujet. Un jour, qu'ils étoient occupés de la chasse, le bruit se répandit tout à coup, qu'un parti anglais avoit fait irruption dans mon quartier, et m'avoit enlevé : à l'heure même ils s'assemblèrent, et le résultat de leur délibération fut, qu'ils poursuivroient ce parti jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint, et qu'ils m'arracheroient de ses mains, dût-il leur en coûter la

vie ; ils députèrent au même instant deux jeunes Sauvages vers mon quartier, assez avant dans la nuit. Lorsqu'ils entrèrent dans ma cabane, j'étois occupé à composer la vie d'un Saint, en langue sauvage : « Ah? notre père, s'écrièrent-ils ! que » nous sommes aises de te voir ! J'ai pareillement bien » de la joie de vous voir, leur répondis-je ; mais qu'est- » ce qui vous amène ici par un temps si affreux ? » ce n'est pas sans sujet que nous sommes venus, » me dirent-ils, on nous avoit assuré que des An- » glais t'avoient enlevé : nous venions pour observer » leurs traces, et nos guerriers ne tarderont guères à » venir pour les poursuivre, et pour attaquer le fort, » où, si la nouvelle eût été vraie, les Anglais t'au- » roient sans doute renfermé. Vous voyez mes en- » fans, leur répondis-je, que vos craintes sont mal » fondées ; mais l'amitié que mes enfans me témoi- » gnent, me remplit le cœur de joie, car c'est une » preuve de leur attachement à la *prière* : demain, » vous partirez d'abord après la messe, pour détrom- » per au plutôt nos braves guerriers, et les délivrer » de toute inquiétude ».

Une autre alarme, également fausse, me jeta dans de grands embarras, et m'exposa à périr de faim et de misère : deux Sauvages vinrent en hâte dans mon quartier, pour m'avertir qu'ils avoient vu les Anglais à une demi-journée : « Notre père : me dirent-ils, il » n'y a point de temps à perdre, il faut que tu te » retires, tu risquerois trop de demeurer ici ; pour » nous, nous les attendrons, et peut-être irons-nous » au-devant d'eux. Les coureurs partent, en ce mo-

» ment pour les observer ; mais pour toi, il faut que » tu ailles au village avec ces gens-ci que nous ame- » nons pour t'y conduire : quand nous te saurons » en lieu de sûreté, nous serons tranquilles ».

Je partis dès la pointe du jour avec dix Sauvages qui me servoient de guides ; mais après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes à la fin de nos petites provisions : mes conducteurs tuèrent un chien qui les suivoit, et le mangèrent ; ils en vinrent ensuite à des sacs de loups marins, qu'ils mangèrent pareillement ; c'est à quoi il ne m'étoit pas possible de tâter : tantôt je vivois d'une espèce de bois qu'on faisoit bouillir, et qui, étant cuit, est aussi tendre que des raves à moitié cuites, à la réserve du cœur qui est très-dur, et qu'on jette : ce bois n'avoit pas mauvais goût, mais j'avois une peine extrême à l'avaler : tantôt on trouvoit attachées aux arbres, de ces excroissances de bois qui sont blanches comme de gros champignons ; on les faisoit cuire, et on les réduisoit en une espèce de bouillie, mais il s'en falloit bien qu'elles en eussent le goût. D'autres fois, on faisoit sécher au feu de l'écorce de chêne verd, on la pilоit ensuite, et on en faisoit de la bouillie, ou bien l'on faisoit sécher ces feuilles qui poussent dans les fentes des rochers, et qu'on nomme *tripes de roche ;* quand elles sont cuites on en fait une bouillie fort noire et désagréable : je mangeai de tout cela, car il n'y a rien que la faim ne dévore.

Avec de pareils alimens, nous ne pouvions faire que de fort petites journées ; nous arrivâmes cependant à un lac qui commençoit à dégeler, et où il y

avoit déjà quatre doigts d'eau sur la glace : il fallut le traverser avec nos raquettes ; mais comme ces raquettes sont faites d'aiguillettes de peaux, dès qu'elles furent mouillées, elles devinrent fort pesantes, et rendirent notre marche bien plus difficile. Quoiqu'un de nos gens marchât à notre tête pour sonder le chemin, j'enfonçai tout à coup jusqu'aux genoux ; un autre, qui marchoit à côté de moi, enfonça aussi jusqu'à la ceinture, en s'écriant : mon père, je suis mort. Comme je m'approchois de lui pour lui tendre la main, j'enfonçai moi-même encore plus avant ; enfin, ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous nous tirâmes de ce danger, par l'embarras que nous causoient nos raquettes, dont nous ne pouvions pas nous défaire ; néanmoins, je courus encore moins de risque de me noyer, que de mourir de froid au milieu de ce lac à demi-glacé.

De nouveaux dangers nous attendoient le lendemain au passage d'une rivière, qu'il nous fallut traverser sur des glaces flottantes : nous nous en tirâmes heureusement, et enfin nous arrivâmes au village. Je fis d'abord déterrer un peu de blé d'Inde que j'avois laissé dans ma maison, et j'en mangeai, tout cru qu'il étoit, pour apaiser la première faim, tandis que ces pauvres Sauvages se donnoient toute sorte de mouvemens pour me bien régaler ; et en effet, le repas qu'ils m'apprêtèrent, quelque frugal, et quelque peu appétissant qu'il vous paroîtra, étoit, dans leur idée, un véritable festin : ils me servirent d'abord un plat de bouillie faite de blé d'Inde ; pour le second service, ils me donnèrent un petit morceau d'ours, avec

des glands, et une petite galette de blé d'Inde, cuite sous la cendre ; enfin, le troisième service, qui formoit le dessert, consistoit en un épi de blé d'Inde grillé devant le feu, avec quelques grains du même blé cuits sous la cendre. Comme je leur demandois pourquoi ils m'avoient fait si bonne chère. « Hé quoi? » notre père, me répondirent-ils, il y a deux jours » que tu n'as rien mangé, pouvions-nous faire moins? » Eh! plût à Dieu que nous pussions bien souvent te » régaler de la sorte » !

Tandis que je songeois à me remettre de mes fatigues, un des Sauvages qui étoient cabanés sur le bord de la mer, et qui ignoroit mon retour au village, causa une nouvelle alarme. Étant venu dans mon quartier, et ne m'y trouvant point, non plus que ceux qui étoient cabanés avec moi, il ne douta point que nous n'eussions été enlevés par un parti anglais, et suivant son chemin pour en aller donner avis à ceux de son quartier, il arriva sur le bord d'une rivière; là, il lève l'écorce d'un arbre, sur laquelle il peint avec du charbon les Anglais autour de moi, et l'un d'eux qui me coupoit la tête (C'est là toute l'écriture des Sauvages, et ils s'entendent aussi bien entre eux par ces sortes de figures, que nous nous entendons par nos lettres). Il met aussitôt cette espèce de lettre autour d'un bâton qu'il plante sur le bord de la rivière, afin d'instruire les passans de ce qui m'étoit arrivé. Peu de temps après, quelques Sauvages qui passoient par là, dans six canots, pour venir au village, apercurent cette écorce. « Voilà une écriture, dirent-ils, voyons ce

» qu'elle apprend. Hélas! s'écrièrent-ils en la li-
» sant, les Anglais ont tué ceux du quartier de
» notre père; et lui, ils lui ont coupé la tête ». Ils ôtèrent aussitôt la tresse de leurs cheveux, qu'ils laissèrent négligemment éparpillés sur leurs épaules, et s'assirent auprès du bâton jusqu'au lendemain, sans dire un seul mot : cette cérémonie est, parmi eux, la marque de la plus grande affliction. Le lendemain ils continuèrent leur route jusqu'à une demi-lieue du village, où ils s'arrêtèrent ; puis ils envoyèrent l'un d'eux dans les bois jusqu'auprès du village, afin de voir si les Anglais n'étoient pas venus brûler le fort et les cabanes. Je récitois mon bréviaire en me promenant le long du fort et de la rivière, lorsque ce Sauvage arriva, vis-à-vis de moi, à l'autre bord; aussitôt qu'il m'aperçut : « Ah, mon père! s'écria-
» t-il, que je suis aise de te voir! mon cœur étoit mort,
» et il revit en te voyant : nous avons vu l'écriture
» qui disoit que les Anglais t'avoient coupé la tête ;
» que je suis aise qu'elle ait menti »! Comme je lui proposois de lui envoyer un canot pour passer la rivière : « Non, répondit-il, c'est assez que je t'aye
» vu ; je retourne sur mes pas pour porter cette agréa-
» ble nouvelle à ceux qui m'attendent, et nous vien-
» drons bientôt te rejoindre ». En effet, ils arrivèrent ce jour-là même.

Je crois, mon très-cher frère, avoir satisfait à ce que vous souhaitiez de moi, par le précis que je viens de vous faire de la nature de ce pays, du caractère de nos Sauvages, de mes occupations, de mes travaux, et des dangers auxquels je suis exposé. Vous jugerez,

sans doute, que c'est de la part de messieurs les Anglais de notre voisinage, que j'ai le plus à craindre : il est vrai que, depuis long-temps, ils ont conjuré ma perte ; mais ni leur mauvaise volonté pour moi, ni la mort dont ils me menacent (1), ne pourront jamais me séparer de mon ancien troupeau ; je le recommande à vos saintes prières, et je suis, avec le plus tendre attachement, etc.

RIVIÈRE DES ILLINOIS.

La rivière des Illinois se décharge dans le Mississipi, vers le cinquante-neuvième degré de latitude ; elle a environ cent cinquante lieues de longueur, et ce n'est guères que vers le printemps qu'elle est bien navigable : elle court au sud-ouest, et vient du nord-est ou est-nord-est. Les campagnes et les prairies sont toutes couvertes de bœufs, de chevreuils, de biches, de cerfs, et d'autres bêtes fauves ; le gibier y est encore en plus grande abondance : on y trouve surtout quantité de cygnes, de grues, d'outardes et de canards ; les folles avoines, qui croissent naturellement dans les campagnes, les engraissent de telle sorte, qu'il en meurt très-souvent que la graisse étouffe. Les poules d'Inde y sont pareillement en grand nombre, et elles sont aussi bonnes qu'en France.

Ce pays ne se borne pas à la rivière des Illinois, il s'étend encore le long du Mississipi, de l'un et de

(1) Il fut massacré l'année suivante.

l'autre côté, et a environ deux cents lieues de longueur, et plus de cent de largeur. Le Mississipi est un des plus beaux fleuves du monde: une chaloupe le monta, ces dernières années, jusqu'à huit cents lieues; des chutes d'eau l'empêchèrent d'aller plus loin.

Sept lieues au-dessous de l'embouchure du fleuve des Illinois, se trouve une grande rivière nommée *Missouri* (1), ou plus communément *Pékitanoui*, c'est-à-dire, eau bourbeuse, qui se décharge dans le Mississipi, du côté de l'ouest; elle est extrêmement rapide, et elle salit les belles eaux du Mississipi, qui coulent de là jusqu'à la mer; elle vient du nord-ouest, assez près des mines que les Espagnols ont dans le Mexique, et est fort commode aux Français qui voyagent en ce pays-là.

Environ quatre-vingts lieues au-dessous, du côté de la rivière des Illinois, c'est-à-dire, du côté de l'est (car le Mississipi court ordinairement du nord au sud), se décharge encore une autre belle rivière appelée *Ouabache*; elle vient de l'est-nord-est: elle a trois bras, dont l'un va jusqu'aux Iroquois, l'autre s'étend vers la Virginie et la Caroline, et le troisième jusqu'aux Miamis. On prétend qu'il s'y trouve des mines d'argent: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a, dans ce pays-ci des mines de plomb et d'étain, et que si des mineurs de profession venoient à creuser cette terre, ils y trouveroient, peut-être, des mines de cuivre et d'autre métal.

(1) D'autres missionnaires prétendent que les eaux du Missouri sont plus claires et meilleures que celles du Mississipi.

Nous sommes par le trente-huitième degré. On voit quantité de bœufs et d'ours qui paissent sur les bords du fleuve Ouabache ; la chair des jeunes ours est un mets très-délicat.

Les marais sont remplis de racines, dont quelques-unes sont excellentes, telles que les pommes de terre, et d'autres dont il est inutile de marquer ici les noms barbares ; les arbres y sont fort haut et fort beaux : il y en a un auquel on a donné le nom de *cèdre du Liban ;* c'est un grand arbre fort droit, qui ne pousse ses branches qu'en haut, où elles forment une espèce de couronne : le copal est un autre arbre dont il sort de la gomme, qui répand une odeur aussi agréable que celle de l'encens.

Les arbres fruitiers ne sont pas ici en grande quantité : on y trouve des pommiers et des pruniers sauvages, qui produiroient, peut-être, de bons fruits s'ils étoient greffés ; beaucoup de mûriers dont le fruit n'est pas si gros qu'en France, et différentes espèces de noyers : les pacanes (c'est ainsi qu'on appelle le fruit d'un de ces noyers) sont de meilleur goût que nos noix de France. On nous a apporté des pêchers du Mississipi, qui viennent fort bien ; mais parmi les fruits du pays, ceux qui me paroissent les meilleurs, et qui seroient certainement estimés en France, ce sont les piakimina et les racemina : ceux-ci sont longs deux fois, à peu près, comme le doigt, et gros environ comme le bras d'un enfant : ceux-là ressemblent assez aux nefflcs, à la réserve que la couronne en est plus petite. Nous avons aussi du raisin, mais il n'est que médiocrement bon ; c'est au haut des arbres qu'il

faut le cueillir ; quelquefois nous avons été contraints d'en faire du vin, faute d'en avoir d'autre pour dire la messe. Nos Sauvages ne sont pas accoutumés à cueillir le fruit aux arbres ; ils croient faire mieux d'abattre les arbres mêmes, ce qui est cause qu'on ne voit presque aucun arbre fruitier aux environs des villages.

Il semble qu'un pays aussi beau et aussi étendu que celui-ci, devroit être semé de villages bien peuplés : cependant il n'y en a que trois en comptant le nôtre, dont l'un est à plus de cent lieues d'ici, où il y a huit à neuf cents Sauvages ; et l'autre est sur le Mississipi, à vingt-cinq lieues de notre village.

Les hommes sont communément d'une taille haute, fort lestes, et bons coureurs, étant accoutumés, dès leur plus tendre jeunesse, à courir dans les forêts après les bêtes ; ils ne se couvrent qu'à la ceinture, et ils ont le reste du corps tout nu : les femmes se couvrent le sein d'une peau de chevreuil ; mais les uns et les autres sont vêtus modestement quand ils viennent à l'église ; ils s'enveloppent le corps d'une grande peau, ou bien ils s'habillent d'une robe faite de plusieurs peaux cousues ensemble.

Les Illinois sont beaucoup moins barbares que les autres Sauvages ; le christianisme, et le commerce des Français, les ont, peu à peu, civilisés : c'est ce qui se remarque dans notre village dont les habitans sont presque tous chrétiens ; c'est aussi ce qui a porté plusieurs Français à s'y établir, et, tout récemment, nous en avons marié trois avec des Illinoises. Ces Sauvages ne manquent pas d'esprit, ils sont naturellement

curieux, et tournent une raillerie d'une manière assez ingénieuse. La chasse et la guerre font toute l'occupation des hommes; le reste du travail regarde les femmes et les filles : ce sont elles qui préparent la terre que l'on doit ensemencer, qui font la cuisine, qui pilent le blé, qui construisent les cabanes, et qui les portent sur leurs épaules dans les voyages : ces cabanes se fabriquent avec des nattes faites de jonc plat, qu'elles ont l'adresse de coudre les unes aux autres, de telle sorte que la pluie ne peut y pénétrer quand elles sont neuves; outre cela, elles s'occupent à mettre en œuvre le poil de bœuf, et à en faire des jarretières, des ceintures et des sacs. Les bœufs sont ici bien différens de ceux d'Europe; outre qu'ils ont une grosse bosse sur le dos, vers les épaules, ils sont encore tout couverts d'une laine très-fine, qui tient lieu à nos Sauvages de celle qu'ils tireroient des moutons, s'il y en avoit dans le pays.

Les femmes, ainsi occupées, en sont plus dociles aux vérités de l'Evangile. Il n'en est pas de même vers le bas du Mississipi, où l'oisiveté, qui règne parmi les personnes du sexe, donne lieu aux plus affreux déréglemens, et les éloigne entièrement de la voie du salut.

Il seroit difficile de dire quelle est la religion de nos Sauvages; elle consiste uniquement dans quelques superstitions dont on amuse leur crédulité. Comme toute leur connoissance se borne à celle des bêtes, et aux besoins de la vie, c'est aussi à ces choses-là, que se borne tout leur culte. Des charlatans, qui ont un peu plus d'esprit que les autres, s'attirent leur

respect, par leur habileté à les tromper : ils leur persuadent qu'ils honorent une espèce de Génie, auquel ils donnent le nom de *Manitou;* et à les entendre, c'est ce Génie qui gouverne toutes choses, et qui est le maître de la vie et de la mort. Un oiseau, un bœuf, un ours, ou plutôt le plumage des oiseaux et la peau de ces bêtes, voilà quel est leur Manitou; ils l'exposent dans leurs cabanes, et ils lui font des sacrifices de chiens, ou d'autres animaux.

Les guerriers portent leurs Manitous dans une natte, et ils les invoquent sans cesse pour remporter la victoire sur leurs ennemis : les charlatans ont pareillement recours à leurs Manitous, quand ils composent leur médecine, ou qu'ils pansent leurs malades; ils accompagnent ces invocations, de chants, de danses et de contorsions affreuses, pour faire croire qu'ils sont agités par leurs Manitous; et en même temps ils agitent tellement leurs malades, qu'ils leur causent souvent la mort. Dans ces diverses agitations, le charlatan nomme tantôt une bête, et tantôt une autre; ensuite il se met à sucer la partie du corps où le malade sent de la douleur; après l'avoir sucée pendant quelque temps, il se lève tout à coup, et lui jette une dent d'ours, ou de quelque animal, qu'il tenoit cachée dans la bouche : Cher ami, s'écrie-t-il, tu as la vie, voilà ce qui te tuoit; après quoi il dit, en s'applaudissant : Qui peut résister à mon Manitou? n'est-ce pas lui qui est le maître de la vie? Si le malade vient à mourir, il a aussitôt une fourberie toute prête pour rejeter cette mort sur une autre cause, qui est survenue depuis qu'il a quitté le malade;

mais au contraire, si le malade recouvre la santé, c'est alors qu'on le considère, qu'on le regarde lui-même comme un Manitou, et qu'après l'avoir bien payé de ses peines, on lui apporte encore tout ce qu'il y a de meilleur dans le village, pour le régaler.

L'autorité que se donnent ces sortes de charlatans met un grand obstacle à la conversion des Sauvages : embrasser le christianisme, c'est s'exposer à leurs insultes et à leurs violences. Il n'y a qu'un mois, qu'une fille chrétienne en fit l'expérience : elle passoit, tenant son chapelet à la main, devant la cabane d'un de ces imposteurs; celui-ci s'imaginant que la vue d'un chapelet semblable avoit causé la mort à son père, entra aussitôt en fureur, prit son fusil, et étoit sur le point de tirer sur cette pauvre néophyte; heureusement il fut arrêté par quelques Sauvages qui se trouvèrent présens.

Je ne vous dis pas combien de fois j'ai reçu de leur part de pareilles insultes, ni combien de fois j'aurois expiré sous leurs coups, sans une protection particulière de Dieu, qui m'a préservé de leur fureur : une fois, entre autres, l'un d'eux m'auroit fendu la tête d'un coup de hache, si je ne m'étois détourné dans le temps même qu'il avoit le bras levé pour me frapper. Grâces à Dieu, notre village est purgé de tous ces fourbes : le soin que nous avons pris nous-mêmes des malades, les remèdes que nous leur donnons, et qui opèrent la guérison de la plupart, ont perdu les charlatans de crédit et de réputation, et les ont forcés d'aller s'établir ailleurs.

Il y en a pourtant, parmi eux, qui ne sont pas

tout-à-fait si brutaux : on peut quelquefois les entretenir, et essayer de les détromper de la folle confiance qu'ils ont en leurs Manitous ; mais il n'est pas ordinaire d'y réussir. Un entretien qu'un de nos pères eut avec un de ces charlatans, vous fera connoître jusqu'où va leur entêtement à cet égard, et quelle doit être la condescendance d'un missionnaire, pour en venir jusqu'à réfuter des opinions aussi extravagantes que celles dont ils sont prévenus.

Les Français étoient venus établir un fort sur le fleuve Ouabache ; ils demandèrent un missionnaire, et le père Mermet leur fut envoyé. Ce père crut devoir aussi travailler à la conversion des Mascoutens, qui avoient établi un village sur les bords du même fleuve : c'est une nation de Sauvages, qui entend la langue illinoise, mais qui, par l'attachement extrême qu'elle a pour les superstitions de ses charlatans, n'étoit pas trop disposée à écouter les instructions du missionnaire.

Le parti que prit le père Mermet, fut de confondre, en leur présence, un de ces charlatans, qui adoroit le bœuf comme son grand Manitou. Après l'avoir conduit insensiblement jusqu'à avouer que ce n'étoit point le bœuf qu'il adoroit, mais un Manitou de bœuf qui est sous la terre, qui anime tous les bœufs, et qui rend la vie à ses malades, il lui demanda si les autres bêtes, comme l'ours, par exemple, que ses camarades adoroient, n'étoient pas pareillement animés par un Manitou qui est sous la terre : Sans doute, répondit le charlatan. Mais si cela est, reprit le missionnaire, les hommes doi-

vent avoir aussi un Manitou qui les anime. Rien de plus certain, dit le charlatan : cela me suffit, répliqua le missionnaire, pour vous convaincre que vous êtes bien peu raisonnable ; car si l'homme, qui est sur la terre, est le maître de tous les animaux, s'il les tue, s'il les mange, il faut que le Manitou qui anime les hommes, soit aussi le maître de tous les autres Manitous : où est donc votre esprit de ne pas invoquer celui qui est le maître de tous les autres ? Ce raisonnement déconcerta le charlatan, et c'est tout l'effet qu'il produisit, car ils n'en furent pas moins attachés à leurs ridicules superstitions, qu'ils l'étoient auparavant.

Dans ce temps-là même, une maladie contagieuse désola leur village, et enlevoit chaque jour plusieurs Sauvages ; les charlatans n'étoient pas épargnés, et ils mouroient comme les autres. Le missionnaire crut pouvoir s'attirer leur confiance en prenant soin de tant de malades ; il s'y appliqua sans relâche, et son zèle pensa lui coûter la vie : les services qu'il leur rendoit n'étoient payés que d'outrages ; il y en eut même qui en vinrent jusqu'à décocher des flèches contre lui, qui tombèrent à ses pieds, soit qu'elles fussent poussées par des mains trop foibles, ou que Dieu qui destinoit le missionnaire à d'autres travaux, ait voulu le soustraire pour lors à leur fureur. Le père Mermet ne laissa pas de conférer le baptême à quelques Sauvages qui le demandèrent avec instance, et qui moururent peu de temps après l'avoir reçu.

Cependant les charlatans s'éloignèrent un peu du fort,

fort, pour faire un grand sacrifice à leur Manitou; ils immolèrent jusqu'à quarante chiens, qu'ils portèrent au haut d'une perche en chantant, en dansant, et en faisant mille postures extravagantes. La mortalité ne cessoit pas malgré tous ces sacrifices; le chef des charlatans s'imagina que leur Manitou, plus foible que le Manitou des Français, étoit contraint de lui céder; dans cette persuasion il fit plusieurs fois le tour du fort, en criant de toutes ses forces : « Nous sommes morts; doucement, Manitou des » Français, frappe doucement, ne nous tue pas » tous; puis s'adressant au missionnaire : Arrête, » bon Manitou, fais-nous vivre, tu as la vie et la » mort dans ton coffre, laisse la mort, donne la » vie ». Le missionnaire l'apaisa, et lui promit de prendre encore plus de soin des malades qu'il n'avoit fait jusqu'alors; mais nonobstant tous les soins qu'il se donna, il périt plus de la moitié du village.

Attachement des Illinois aux colons français.

Les Tchikachas, nation brave, mais perfide, et peu connue des Français, ont tâché de débaucher la nation illinoise; ils ont même sondé quelques particuliers, pour voir s'ils ne pourroient pas les attirer au parti des Sauvages, ennemis de notre nation. Les Illinois leur ont répondu, qu'ils sont presque tous de la *prière;* (c'est-à-dire, selon leur manière de s'exprimer, qu'ils sont chrétiens), et que d'ailleurs ils sont inviolablement attachés aux Français, par les

alliances que plusieurs de leur nation ont contractées avec eux, en épousant leurs filles.

« Nous nous mettrons toujours, ajoutèrent-t-ils, » au-devant des ennemis des Français; il faudra nous » passer sur le ventre pour aller à eux, et nous frap- » per nous-mêmes au cœur avant que de leur porter » un seul coup ».

Leur conduite s'est soutenue, et n'a point démenti leurs paroles : à la première nouvelle de la guerre des Natchez et des Yazous, ils sont venus ici pleurer les Robes noires (1) et les Français, et offrir les services de leur nation à M. Perrier, pour venger la mort des Français. Je me trouvai au gouvernement à leur arrivée, et je fus charmé des harangues qu'ils firent. Chikagou, que vous avez vu à Paris, étoit à la tête des Mitchigamias, et Mamantouensa à la tête des Kaskakias.

Chikagou parla le premier; il étendit dans la salle un tapis de peau de biche, bordé de porc-épic, sur lequel il mit deux calumets, avec divers agrémens sauvages, qu'il accompagna d'un présent à l'ordinaire. « Voilà, dit-il, en montrant ces deux » calumets, deux paroles que nous t'apportons, l'une » de religion, et l'autre de paix ou de guerre, selon » que tu l'ordonneras : nous écoutons avec respect » les commandans, parce qu'ils nous portent la pa- » role du roi notre père, et aussi les Robes noires, » parce qu'ils nous portent la parole de Dieu même,

(1) C'est ainsi qu'ils nomment les missionnaires.

» qui est le roi des rois : nous sommes venus de bien » loin pleurer avec toi la mort des Français, et t'of- » frir nos guerriers pour frapper sur les nations en- » nemies que tu voudras nous marquer ; tu n'as qu'à » parler. Quand je passai en France, le roi me pro- » mit sa protection pour la *prière*, et me recom- » manda de ne la quitter jamais, je m'en souviendrai » toujours ; accorde-nous aussi ta protection, pour » nous et pour nos Robes noires ». Il exposa ensuite les sentimens édifians dont il étoit pénétré sur la religion, que l'interprête Baillarjon nous fit à demi entendre en très-mauvais français.

Mamantouensa parla ensuite ; sa harangue étoit laconique, et d'un style bien différent de celui des Sauvages, qui répètent cent fois la même chose dans le même discours.

« Voilà, dit-il, en adressant la parole à M. Per- » rier, deux jeunes esclaves Padoukas, quelques » pelleteries, et d'autres bagatelles ; c'est un petit » présent que je te fais : mon dessein n'est pas de » t'engager à m'en faire un plus grand ; tout ce que » je te demande, c'est ton cœur et ta protection, » j'en suis plus jaloux que de toutes les marchandises » du monde ; et quand je te la demande, c'est uni- » quement pour la *prière* : mes sentimens sur la » guerre sont les mêmes que ceux de Chikagou, qui » vient de parler ; vainement répéterois-je ce que tu » viens d'entendre ».

Un autre vieux chef, qui avoit l'air d'un ancien patriarche, se leva aussi ; il se contenta de dire qu'il vouloit mourir comme il avoit toujours vécu, dans

la *prière*. « La dernière parole, ajouta-t-il, que nous » ont dit nos pères, étant sur le point de rendre le » dernier soupir, c'est d'être toujours attachés à la » *prière*, et qu'il n'y a point d'autre moyen d'être » heureux en cette vie, et bien plus encore dans » l'autre, après la mort ».

M. Perrier, qui a de grands sentimens de religion, écoutoit avec un sensible plaisir ces harangues sauvages ; il s'abandonna aux mouvemens de son cœur, sans avoir besoin de recourir aux détours et aux déguisemens qui sont souvent nécessaires quand on traite avec le commun des Sauvages : à chaque harangue, il fit une réponse telle que ces bons chrétiens pouvoient la souhaiter ; il les remercia de leurs offres de service pour la guerre, étant assez fort contre les ennemis qui occupent le bas du fleuve ; mais il les avertit de se tenir sur leurs gardes, et de prendre notre défense contre ceux qui habitent le haut du même fleuve.

On se défie toujours des Sauvages appelés *Renards*, quoiqu'ils n'osent plus rien entreprendre, depuis que le père Guignas a détaché de leur parti les nations des Kikapoux et des Maskoutins. Vous savez, mon révérend père, qu'étant en Canada, il eut le courage de pénétrer jusque chez les Sioux, Sauvages errans vers la source du Mississipi, à environ huit cents lieues de la nouvelle Orléans, et à six cents lieues de Québec. Obligé d'abandonner cette mission naissante, par le mauvais succès qu'avoit eu l'entreprise contre les Renards, il descendit le fleuve pour se rendre aux Illinois ; le 15 octobre de l'année

1728, il fut arrêté à mi-chemin par les Kikapoux et les Maskoutins : pendant cinq mois qu'il fut captif chez ces Sauvages, il eut beaucoup à souffrir et tout à craindre ; il vit le moment où il alloit être brûlé vif, et il se préparoit à finir sa vie dans cet horrible tourment, lorsqu'il fut adopté par un vieillard, dont la famille lui sauva la vie, et lui procura la liberté. Nos missionnaires, qui étoient chez les Illinois, ne furent pas plutôt instruits de sa triste situation, qu'ils lui procurèrent tous les adoucissemens qu'ils purent : tout ce qu'il reçut, il l'employa à gagner les Sauvages ; il y réussit, jusqu'à les engager même à le conduire chez les Illinois, et à y venir faire la paix avec les Français et les Sauvages de ce quartier. Sept ou huit mois après la conclusion de cette paix, les Maskoutins et les Kikapoux revinrent encore chez les Illinois, et emmenèrent le père Guignas pour passer l'hiver avec eux, d'où, selon les apparences, il retournera en Canada. Ces fatiguans voyages l'ont extrêment vieilli ; mais son zèle, plein de feu et d'activité, semble lui donner de nouvelles forces.

Les Illinois n'eurent point d'autre maison que la nôtre, pendant les trois semaines qu'ils demeurèrent dans cette ville : ils nous charmèrent par leur piété et par leur vie édifiante ; tous les soirs ils récitoient le chapelet, à deux chœurs, et tous les matins, ils entendoient ma messe, pendant laquelle, surtout les dimanches et les fêtes, ils chantoient différentes prières de l'Eglise conformes aux différens offices du jour : à la fin de la messe, ils ne manquoient jamais

de chanter de tout leur cœur la prière pour le roi. Les religieuses chantoient le premier couplet latin, sur le ton ordinaire du chant grégorien, et les Illinois continuoient les autres couplets en leur langue, sur le même ton; ce spectacle, qui étoit nouveau, attiroit un grand monde dans l'église, et inspiroit une tendre dévotion : dans le cours de la journée, et après le souper, ils chantoient souvent, ou seuls, ou tous ensemble, diverses prières de l'Eglise, telles que sont le *Dies iræ*, etc.; *Vexilla Regis*, etc.; *Stabat Mater*, etc. A les entendre, on s'apercevoit aisément qu'ils avoient plus de goût et de plaisir à chanter ces saints cantiques, que le commun des Sauvages, et même beaucoup de Français n'en trouvent à chanter des chansons frivoles et souvent dissolues.

On seroit étonné, comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette mission, de voir qu'un grand nombre de nos Français ne sont pas, à beaucoup près, si bien instruits de la religion que le sont ces néophytes : ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'ancien et du nouveau Testament; ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la sainte messe et de recevoir les Sacremens : leur catéchisme, qui m'est tombé entre les mains, avec la traduction littérale qu'en a fait le père Boullanger, est un parfait modèle pour ceux qui en auroient besoin dans leurs nouvelles missions; on n'a laissé ignorer à ces bons Sauvages aucun de nos mystères et de nos devoirs; on s'est attaché au fond et à l'essentiel de la religion, qu'on leur a exposé d'une manière également instructive et solide.

La première pensée qui vient à ceux qui connoissent ces Sauvages, c'est qu'il en a bien dû coûter, et qu'il en coûte bien encore aux missionnaires pour les former de la sorte au christianisme; mais leur assiduité et leur patience est abondamment récompensée par les bénédictions qu'il plaît à Dieu de répandre sur leurs travaux. Le père le Boullanger me mande qu'il est obligé, pour la seconde fois, d'augmenter considérablement son église, par le grand nombre de Sauvages qui, chaque année, reçoivent le baptême.

Le premier jour que les Illinois virent les religieuses, Mamantouensa apercevant auprès d'elles une troupe de petites filles: « Je vois bien, leur dit-» il, que vous n'êtes pas des religieuses sans dessein ». Il vouloit dire qu'elles n'étoient pas de simples solitaires qui ne travaillent qu'à leur propre perfection. « Vous êtes, leur ajouta-t-il, comme les Robes » noires, nos pères; vous travaillez pour les autres. » Ah! si nous avions là-haut deux ou trois de vous » autres, nos femmes et nos filles auroient plus d'es-» prit, et seroient meilleures chrétiennes. Hé bien! » lui répondit la mère supérieure, choisissez celles » que vous voulez. Ce n'est point à nous à choisir, » répondit Mamantouensa, c'est à vous qui les con-» noissez; le choix doit tomber sur celles qui sont » le plus attachées à Dieu, et qui l'aiment davan-» tage ».

Vous jugez assez, mon révérend père, combien ces saintes filles furent charmées de trouver dans un Sauvage, des sentimens si raisonnables et si chrétiens.

Ah! qu'il faudra de temps et de peines, pour apprendre aux Tchactas à penser et à parler de la sorte; ce ne peut-être que l'ouvrage de celui qui sait, quand il lui plaît, changer les pierres en enfans d'Abraham.

Chikagou garde précieusement, dans une bourse faite exprès, la magnifique tabatière que feue madame la duchesse d'Orléans lui donna à Versailles: quelque offre qu'on lui en ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire; attention bien remarquable dans un Sauvage, dont le caractère est de se dégoûter bientôt de tout ce qu'il a, et de désirer passionnément ce qu'il voit et ce qu'il n'a pas.

Tout ce que Chikagou a raconté de la France à ses compatriotes, leur a paru incroyable. « On t'a » payé, lui disoit-on, pour nous faire accroire toutes » ces belles fictions: nous voulons bien croire, lui » disoient ses parens, et ceux à qui sa sincérité étoit » moins suspecte, que tu as vu tout ce que tu nous » dis; mais il faut qu'un charme t'ait fasciné les yeux, » car il n'est pas possible que la France soit telle » que tu nous la dépeins ». Lorsqu'il disoit qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres, et qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris, que de brins d'herbes dans les prairies, et de maringouins dans les bois, qu'on s'y promène, et qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuirs ambulantes, on s'extasioit d'admiration, mais on avoit peine à le croire.

Lettre du père Sébastien Rasles.

Je ne puis me refuser plus long-temps, mon cher frère, aux aimables instances que vous me faites dans toutes vos lettres, de vous informer du caractère des nations sauvages, au milieu desquelles la Providence m'a placé depuis tant d'années : je le fais d'autant plus volontiers, qu'en me conformant sur cela à des désirs si empressés de votre part, je satisfais encore plus à votre zèle pour la religion et à votre sensibilité, qu'à votre curiosité.

Ce fut le 23 de juillet de l'année 1689, que je m'embarquai à la Rochelle : après trois mois d'une navigation assez heureuse, j'arrivai à Québec le 13 d'octobre de la même année ; je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de nos Sauvages. Cette langue est très-difficile ; car il ne suffit pas d'en étudier les termes et leur signification, et de se faire une provision de mots et de phrases ; il faut encore savoir le tour et l'arrangement que les Sauvages leur donnent, ce que l'on ne peut guères saisir que par le commerce et la fréquentation de ces peuples.

J'allai demeurer dans un village de la nation abnakise, situé dans une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Québec : ce village étoit habité par deux cents Sauvages, presque tous chrétiens ; leurs cabanes étoient rangées à peu près comme les maisons dans nos villes ; une enceinte de pieux hauts et serrés,

formoient une espèce de muraille qui les mettoit à couvert des incursions de leurs ennemis.

Leurs cabanes sont bientôt dressées ; ils plantent des perches qui se joignent par le haut, et ils les revêtent de grandes écorces : le feu se fait au milieu de la cabane, ils étendent tout autour des nattes de jonc, sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour, et prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement des hommes consiste en une casaque de peau, ou bien en une pièce d'étoffe rouge ou bleue. Celui des femmes est une couverture qui leur prend depuis le cou jusqu'au milieu des jambes, et qu'elles ajustent assez proprement ; elles mettent une autre couverture sur la tête, qui leur descend jusqu'aux pieds, et qui leur sert de manteau : leurs bas ne vont que depuis le genou jusqu'à la cheville du pied ; des chaussons fait de peau d'élan, et garnis en dedans de poil ou de laine, leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolument nécessaire pour s'ajuster aux raquettes, par le moyen desquelles ils marchent commodément sur la neige : ces raquettes, faites en figures de losange, ont plus de deux pieds de longueur, et sont larges d'un pied et demi. Je ne croyois pas que je pusse jamais marcher avec de pareilles machines : lorsque j'en fis l'essai, je me trouvai tout à coup si habile, que les Sauvages ne pouvoient croire que ce fût la première fois que j'en faisois usage.

L'invention de ces raquettes est d'une grande utilité aux Sauvages, non-seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie

de l'année, mais encore pour aller à la chasse des bêtes, et surtout de l'orignac : ces animaux, plus gros que les plus gros bœufs de France, ne marchent qu'avec peine sur la neige ; ainsi, il n'est pas difficile aux Sauvages de les atteindre, et souvent avec un simple couteau attaché au bout d'un bâton, ils les tuent ; ils se nourrissent de leur chair, et après avoir bien passé leur peau, en quoi ils sont habiles, ils en trafiquent avec les Français et les Anglais, qui leur donnent en échange des casaques, des couvertures, des chaudières, des fusils, des haches et des couteaux.

Pour vous donner l'idée d'un Sauvage, représentez-vous un grand homme fort, agile, d'un teint basané, sans barbe, avec des cheveux noirs, et dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Si vous voulez le voir dans ses ajustemens, vous ne lui trouverez pour toute parure que ce qu'on nomme *des rassades* : c'est une espèce de coquillage, ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, qu'on enfile de telle sorte, qu'ils représentent diverses figures très-régulières, qui ont leur agrément : c'est avec cette rassade que nos Sauvages nouent et tressent leurs cheveux sur les oreilles et par derrière : ils s'en font des pendans d'oreilles, des colliers, des jarretières, des ceintures larges de cinq à six pouces, et avec cette sorte d'ornemens ils s'estiment beaucoup plus que ne fait un Européen avec tout son or et ses pierreries.

L'occupation des hommes est la chasse ou la guerre ; celle des femmes est de rester au village, et d'y faire,

avec de l'écorce, des paniers, des sacs, des boîtes, des écuelles, des plats, etc, Elles cousent l'écorce avec des racines, et en font diverses meubles fort proprement travaillés; les canots se font pareillement d'une seule écorce, mais les plus grands ne peuvent guères contenir que six ou sept personnes.

C'est avec ces canots, faits d'une seule écorce qui n'a guères que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de mer, et qu'ils naviguent sur les plus dangereuses rivières et sur des lacs de quatre à cinq lieues de tour. J'ai fait ainsi plusieurs voyages sans avoir couru aucun risque; il n'est arrivé qu'une seule fois, qu'en traversant le fleuve de Saint Laurent, je me trouvai tout à coup enveloppé de monceaux de glaces d'une énorme grandeur, et le canot en fut crevé; aussitôt les deux Sauvages qui me conduisoient, s'écrièrent: « Nous sommes morts, c'en » est fait, il faut périr. » Cependant faisant un effort, ils sautèrent sur une de ces glaces flottantes; je fis comme eux, et après avoir tiré le canot, nous le portâmes jusqu'à l'extrémité de cette glace: là, il fallut nous remettre dans le canot pour gagner un autre glaçon; et c'est ainsi que sautant de glaçons en glaçons, nous arrivâmes au bord du fleuve, sans autre incommodité que d'être bien mouillés et transis de froid.

Rien n'égale la tendresse que les Sauvages ont pour leurs enfans; dès qu'ils sont nés, ils les mettent sur un petit bout de planche, couverte d'une étoffe et d'une petite peau d'ours, dans laquelle ils les enveloppent, et c'est là leur berceau. Les mères

les portent sur le dos, d'une manière commmode pour les enfans et pour elles.

A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc ; ils y deviennent si adroits, qu'à l'âge de dix à douze ans, ils ne manquent pas de tuer l'oiseau qu'ils tirent. J'en ai été surpris, et j'aurois peine à le croire, si je n'en avois pas été témoin.

Ce qui me révolta le plus, lorsque je commençai à vivre avec les Sauvages, ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas : rien de plus dégoûtant. Après avoir rempli de viande leur chaudière, ils la font bouillir tout au plus trois quarts d'heure, après quoi ils la retirent de dessus le feu, ils la servent dans des écuelles d'écorce, et la partagent à tous ceux qui sont dans la cabane ; chacun mord dans cette viande comme on feroit dans un morceau de pain. Ce spectacle ne me donnoit pas beaucoup d'appétit, et ils s'aperçurent bientôt de ma répugnance. *Pourquoi ne manges-tu pas ?* me dirent-ils : je leur répondis que je n'étois point accoutumé à manger ainsi la viande, sans y joindre un peu de pain. *Il faut te vaincre, me répliquèrent-ils, cela est-il si difficile à un patriarche qui sait prier parfaitement ? Nous nous surmontons bien nous autres, pour croire ce que nous ne voyons pas.* Alors il n'y a plus à délibérer, il faut bien se faire à leurs manières et à leurs usages, afin de mériter leur confiance, et de les gagner à Jésus-Christ.

Leurs repas ne sont pas réglés comme en Europe, ils vivent au jour la journée ; tandis qu'ils ont

de quoi faire bonne chère, ils en profitent, sans se mettre en peine s'ils auront de quoi vivre les jours suivans.

Ils aiment passionnément le tabac ; hommes, femmes, filles, tous fument presque continuellement. Leur donner un morceau de tabac, c'est leur faire plus de plaisir que de leur donner leur pesant d'or.

Au commencement de juin, et lorsque la neige est presque toute fondue, ils sèment du skamgnar, c'est ce que nous appelons du blé de Turquie, ou du blé d'Inde. Leur façon de le semer est de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différens trous en terre, et de jeter dans chacun huit à neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre qu'ils ont tirée pour faire le trou : leur récolte se fait à la fin d'août.

C'est au milieu de ces peuples, qui passent pour les moins grossiers de tous nos Sauvages, que je fis l'apprentissage de missionnaire : ma principale occupation fut l'étude de leur langue ; elle est très-difficile à apprendre, surtout quand on n'a point d'autres maîtres que des Sauvages. Ils ont plusieurs caractères qu'ils n'expriment que du gosier, sans faire aucun mouvement des lèvres ; *ou* par exemple, est de ce nombre, et c'est pourquoi, en l'écrivant, nous le marquons par le chiffre 8, pour le distinguer des autres caractères. Je passois une partie de la journée dans leurs cabanes, à les entendre parler ; il me fallait apporter une extrême attention pour combiner ce qu'ils disoient, et en conjecturer la signification :

quelquefois je rencontrois juste ; le plus souvent je me trompois, parce que n'étant point fait au manége de leurs lettres gutturales, je ne répétois que la moitié du mot, et par là je leur apprêtois à rire.

Enfin, après cinq mois d'une continuelle application, je vins à bout d'entendre tous leurs termes ; mais cela ne suffisoit pas pour m'exprimer à leur goût : j'avois encore bien du chemin à faire, pour attraper le tour et le génie de la langue, qui est tout-à-fait différent du génie et du tour de nos langues d'Europe. Pour abréger le temps, et me mettre plutôt en état d'exercer mes fonctions, je fis choix de quelques Sauvages qui avoient le plus d'esprit, et qui parloient le mieux. Je leur disois grossièrement quelques articles du catéchisme, et eux me le rendoient dans toute la délicatesse de leur langue ; je les mettois aussitôt sur le papier, et par ce moyen je me fis en assez peu de temps un dictionnaire et un catéchisme, qui contenoit les principes et les mystères de la religion.

On ne peut disconvenir que la langue des Sauvages n'ait de vraies beautés, et je ne sais quoi d'énergique dans le tour et la manière dont ils s'expriment ; je vais vous en rapporter un exemple : Si je vous demandois pourquoi Dieu vous a créé ? vous me répondriez que c'est pour le connoître, l'aimer et le servir, et par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je fasse la même question à un Sauvage, il me répondra ainsi dans le tour de sa langue : Le grand génie a pensé de nous : qu'ils me connoissent, qu'ils

m'aiment, qu'ils m'honorent et qu'ils m'obéissent; pour lors je les ferai entrer dans mon illustre félicité. Si je voulois vous dire dans leur style, que vous auriez bien de la peine à apprendre la langue sauvage, voici comme il faudroit m'exprimer : je pense de vous, mon cher frère, qu'il aura de peine à apprendre la langue sauvage.

La langue des Hurons est la maîtresse langue des Sauvages; et quand on la possède, en moins de trois mois on se fait entendre aux cinq nations iroquoises; c'est la plus majestueuse et en même temps la plus difficile de toutes les langues des Sauvages. Cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus de la diversité des accens; car souvent deux mots composés des mêmes caractères ont des significations toutes différentes. Le père Chaumont, qui a demeuré cinquante ans parmi les Hurons, en a composé une grammaire qui est fort utile à ceux qui arrivent nouvellement dans cette mission : néanmoins un missionnaire est heureux, lorsqu'avec ce secours, après dix ans d'un travail constant, il s'exprime élégamment dans cette langue.

Chaque nation sauvage a sa langue particulière : ainsi les Abnakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis, etc., ont chacun leur langage. On n'a point de livres pour apprendre ces langues, et quand on en auroit, ils seroient assez inutiles; l'usage est le seul maître qui puisse nous instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre missions différentes de Sauvages, savoir, parmi les Abnakis, les Algonkins, les Hurons et les Illinois,

et

et que j'ai été obligé d'apprendre ces différentes langues, je vais vous en donner un échantillon, afin que vous connoissiez le peu de rapport qu'elles ont entre elles. Je choisis la strophe d'un hymne du Saint-Sacrement, qu'on chante d'ordinaire pendant la messe, à l'élévation de la sainte hostie, et qui commence par ces mots : *O salutaris hostia.* Telle est la traduction en vers de cette strophe, dans les quatre langues de ces différentes nations.

En langue abnakise.

Kighist 8i-nuanur 8 inns
Spem kik papili go ii damek
Nemiani 8i k8idan ghabenk
Taha saii grihine.

En langue algonkine.

K8erais Jesus teg8senam
Nera 8eul ka stisian
Ka rio vlligbe miang
Vas mama vik umoug.

En langue hurone.

Jes8s 8to etti x'ichie
8to etti skuaaliohi-axe
J chierche axera8ensta
D'aotierti xeata-8ien.

En langue illinoise.

Pekiziane manet 8e
Piaro nilc hi Nanghi
Keninama 8i 8 Kangha
Mero 8inang 8siang hi.

Ce qui signifie en français : O hostie salutaire, qui es continuellement immolée, et qui donnes la vie, toi par qui on entre dans le ciel, nous sommes tous attaqués, ça, fortifie-nous.

Il y avoit près de deux ans que je demeurois chez les Abnakis, lorsque je fus rappelé par mes supérieurs; ils me destinèrent à la mission des Illinois, qui venoient de perdre leur missionnaire. J'allai donc à Québec, où, après avoir employé trois mois à étudier la langue algonkine, je m'embarquai le 13 d'août dans un canot, pour me rendre chez les Illinois; leur pays est éloigné de Québec de plus de huit cents lieues. Vous jugez bien qu'un si long voyage dans ces terres barbares, ne se peut faire, sans courir de grands risques, et sans souffrir beaucoup d'incommodités. J'eus à traverser des lacs d'une étendue immense, et où les tempêtes sont aussi fréquentes que sur la mer : il est vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les soirs, mais l'on est heureux lorsqu'on trouve quelque roche plate, où l'on puisse passer la nuit; quand il tombe de la pluie, l'unique moyen de s'en garantir, est de se mettre sous le canot renversé.

On court encore de plus grands dangers sur les rivières, principalement dans les endroits où elles coulent avec une extrême rapidité; alors le canot vole comme un trait, et s'il vient à toucher quelqu'un des rochers qui s'y trouvent en quantité, il se brise en mille pièces : ce malheur arriva à quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient dans d'autres canots; et c'est par une protection singulière de la bonté divine que je n'éprouvai pas le même sort, car mon canot donna plusieurs fois contre ces rochers, sans en recevoir le moindre dommage.

Enfin, on risque de souffrir ce que la faim a de plus cruel; la longueur et la difficulté de ces sortes de voyages ne permettent d'emporter avec soi qu'un sac de blé de Turquie : on suppose que la chasse fournira sur la route de quoi vivre, mais si le gibier y manque, on se trouve exposé à plusieurs jours de jeûne. Alors toute la ressource qu'on a, est de chercher une espèce de feuilles, que les Sauvages nomment *Kengnessanach*, et les Français *Tripes de roches :* on les prendroit pour du cerfeuil, dont elles ont la figure, si elles n'étoient pas beaucoup plus larges; on les sert ou bouillies ou rôties : celles-ci, dont j'ai mangé, sont moins dégoûtantes.

Je n'eus pas à souffrir beaucoup de la faim jusqu'au lac des Hurons; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons de voyage; le mauvais temps ayant dispersé leurs canots, ils ne purent me joindre. J'arrivai le premier à Missilimakinak, d'où je leur envoyai des vivres, sans quoi ils seroient morts de faim; ils avoient passé sept jours sans autre nourri-

EX BIBLIOTHECA
SEMINARII S.S. MARIAN

ture que celle d'un corbeau qu'ils avoient tué plutôt par hasard que par adresse, car ils n'avoient pas la force de se soutenir.

La saison étoit trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux Illinois, d'où j'étois encore éloigné d'environ quatre cents lieues; ainsi il me fallut rester à Missilimakinak, où il y avoit deux de nos missionnaires, l'un parmi les Hurons, et l'autre chez les Outaouacks. Ceux-ci sont fort superstitieux et très-attachés aux jongleries de leurs charlatans; ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule; ils prétendent sortir de trois familles, et chaque famille est composée de cinq cents personnes.

Les uns sont de la famille de Michabou, c'est-à-dire, du grand Lièvre. Ils prétendent que ce grand Lièvre étoit un homme d'une prodigieuse grandeur; qu'il tendoit des filets dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur, et que l'eau lui venoit à peine aux aisselles; qu'un jour pendant le déluge, il envoya le castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écume; qu'il se rendit à l'endroit du lac où se trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite île, qu'il en fit le tour, en marchant dans l'eau, et que cette île devint extraordinairement grande; c'est pourquoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent, qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au ciel, qui est sa demeure ordinaire; mais qu'avant de quitter la terre, il ordonna que quand ses descendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, et qu'on

jeteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent s'élever plus aisément vers le ciel; que s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit pas de couvrir la terre, que leurs lacs et leurs rivières demeureroient glacés, et que ne pouvant point pêcher de poissons, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au printemps.

En effet, il y a peu d'années que l'hiver ayant beaucoup plus duré qu'à l'ordinaire, ce fut une consternation générale parmi les Sauvages de la famille du grand Lièvre; ils eurent recours à leurs jongleries accoutumées, ils s'assemblèrent plusieurs fois pour aviser aux moyens de dissiper cette neige ennemie, qui s'obstinoit à demeurer sur la terre, lorsqu'une vieille femme s'approchant d'eux : « Mes enfans, » leur dit-elle, vous n'avez pas d'esprit, vous savez » les ordres qu'a laissés le grand Lièvre, de brûler » les corps morts, et de jeter leurs cendres au vent, » afin qu'ils retournent plus promptement au ciel » leur patrie; et vous avez négligé ces ordres, en » laissant à quelques journées d'ici, un homme mort » sans le brûler, comme s'il n'étoit pas de la famille » du grand Lièvre. Réparez incessamment votre faute, ayez soin de le brûler, si vous voulez que la » neige se dissipe. Tu as raison, notre mère, répondirent-ils, tu as plus d'esprit que nous, et le conseil que tu nous donnes nous rend la vie ». Aussitôt ils députèrent vingt-cinq hommes pour aller brûler ce corps; ils employèrent environ quinze jours dans ce voyage; pendant ce temps-là le dégel vint, et la neige se dissipa. On combla d'éloges et de pré-

sens la vieille femme qui avoit donné l'avis, et cet événement, tout naturel qu'il étoit, servit beaucoup à les entretenir dans leur folle et superstitieuse crédulité.

La seconde famille des Outaouaks prétend être sortie de Namepich, c'est-à-dire de la carpe. Ils disent qu'une carpe ayant fait des œufs sur le bord de la rivière, et le soleil y ayant dardé ses rayons, il s'en forma une femme, de laquelle ils sont descendus; ainsi ils se disent de la famille de la carpe.

La troisième famille des Outaouaks attribue son origine à la patte d'un machova, c'est-à-dire d'un ours, et ils se disent de la famille de l'ours, mais sans expliquer de quelle manière ils en sont sortis. Lorsqu'ils tuent quelqu'un de ces animaux, ils lui font un festin de sa propre chair, ils lui parlent, ils le haranguent : « N'aye point de pensée contre » nous, lui disent-ils, parce que nous t'avons tué : » tu as de l'esprit, tu vois que nos enfans souffrent » la faim, ils t'aiment, ils veulent te faire entrer » dans leurs corps, ne t'est-il pas glorieux d'être » mangé par des enfans de capitaine » ?

Il n'y a que la famille du grand Lièvre qui brûle les cadavres, les deux autres familles les enterrent. Quand quelque capitaine est décédé, on prépare un vaste cercueil où, après avoir couché le corps revêtu de ses plus beaux habits, on y renferme avec lui sa couverture, son fusil, sa provision de poudre et de plomb, son arc, ses flèches, sa chaudière, son plat, des vivres, son casse-tête, son calumet, sa boîte de vermillon, son miroir, des colliers de por-

celaine, et tous les présens qui se sont faits à sa mort selon l'usage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage, il fera plus heureusement son voyage en l'autre monde, et qu'il sera mieux reçu des grands capitaines de la nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuste dans le cercueil, les parens du mort assistent à la cérémonie en pleurant à leur manière, c'est-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, et remuant en cadence un bâton auquel ils ont attaché plusieurs petites sonnettes.

Où la superstition de ces peuples paroît la plus extravagante, c'est dans le culte qu'ils rendent à ce qu'ils appellent leur *Manitou* : comme ils ne connoissent guères que les bêtes avec lesquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans ces bêtes, ou plutôt dans leurs peaux, ou dans leur plumage, une espèce de génie qui gouverne toutes choses, et qui est le maître de la vie et de la mort. Il y a, selon eux, des Manitous communs à toute la nation, et il y en a de particuliers pour chaque personne. Oussakita, disent-ils, est le grand Manitou de toutes les bêtes qui marchent sur la terre, ou qui volent dans l'air, c'est lui qui les gouverne; ainsi lorsqu'ils vont à la chasse, ils lui offrent du tabac, de la poudre, du plomb, et des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche, et l'élevant en l'air : » Oussakita, lui disent-ils, nous te donnons à fumer, » nous t'offrons de quoi tuer des bêtes, daigne agréer » ces présens, et ne permets pas qu'elles échappent » à nos traits; laisse-nous en tuer en grand nom-

» bre, et des plus grasses, afin que nos enfans ne » manquent ni de vêtemens, ni de nourriture ».

Ils nomment *Michibichi* le Manitou des eaux et des poissons, et ils lui font un sacrifice à peu près semblable lorsqu'ils vont à la pêche, ou qu'ils entreprennent un voyage : ce sacrifice consiste à jeter dans l'eau du tabac, des vivres, des chaudières, en lui demandant que les eaux de la rivière coulent plus lentement, que les rochers ne brisent pas leurs canots, et qu'il leur accorde une pêche abondante.

Outre ces Manitous communs, chacun a le sien particulier, qui est un ours, ou un castor, ou une outarde, ou quelque bête semblable; ils portent la peau de cet animal à la guerre, à la chasse et dans leurs voyages, se persuadant qu'elle les préservera de tout danger, et qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises.

Quand un Sauvage veut se donner un Manitou, le premier animal qui se présente à son imagination durant le sommeil, est d'ordinaire celui sur lequel tombe son choix; il tue une bête de cette espèce, il met sa peau ou son plumage, si c'est un oiseau, dans le lieu le plus honorable de sa cabane, il prépare un festin en son honneur, pendant lequel il lui fait sa harangue dans les termes les plus respectueux, après quoi il est reconnu pour son Manitou.

Festin de guerre chez les Sauvages.

FIGUREZ-VOUS une grande assemblée de Sauvages parés de tous les ornemens les plus capables de rendre une physionomie ridicule à des yeux européens : le vermillon, le blanc, le vert, le jaune, le noir fait avec de la suie ou de la raclure des marmites, un seul visage sauvage réunit toutes ces différentes couleurs méthodiquement appliquées, à l'aide d'un peu de suif qui sert de pommade ; voilà le fard qui se met en œuvre, dans ces occasions d'appareil, pour embellir, non-seulement le visage, mais encore la tête, presque tout-à-fait rasée, à un petit flocon de cheveux près, réservé sur le sommet pour y attacher des plumes d'oiseaux, ou quelques morceaux de porcelaine, ou quelque autre semblable colifichet. Chaque partie de la tête a ses ornemens marqués ; le nez a son pendant : il y en a aussi pour les oreilles, qui, ayant été fendues dès le bas âge, et alongées par les poids dont elles ont été surchargées, viennent flotter et battre sur les épaules. Le reste de l'équipement répond à cette bizarre décoration : une chemise barbouillée de vermillon, des colliers de porcelaine, des bracelets d'argent, un grand couteau suspendu sur la poitrine, une ceinture de couleurs variées, mais toujours burlesquement assorties, des souliers de peaux d'origual, voilà l'accoutrement sauvage. Les chefs et les capitaines ne sont distingués de ceux-ci que par le hausse-col, et ceux-

là que par un médaillon qui représente, d'un côté, le portrait du roi, et au revers, Mars et Bellone qui se donnent la main, avec cette devise : *Virtus et honor*.

Figurez-vous donc une assemblée de gens ainsi parés et rangés en haie : au milieu sont placées de grandes chaudières remplies de viandes cuites et coupées par morceaux, pour être plus en état d'être distribuées aux spectateurs : après un respectueux silence, qui annonce la majesté de l'assemblée, quelques capitaines députés par les différentes nations qui assistent à la fête, se mettent à chanter successivement. Vous vous persuaderez, sans peine, ce que peut être cette musique sauvage, en comparaison de la délicatesse et du goût de l'européenne : ce sont des sons formés, je dirai presque au hasard, et qui quelquefois ne ressemblent pas mal à des cris et à des hurlemens de loups. Ce n'est pas là l'ouverture de la séance, ce n'en est que l'annonce et le prélude, pour inviter les Sauvages dispersés à se porter au rendez-vous général. L'assemblée une fois formée, l'orateur de la nation prend la parole, et harangue solennellement les convives : c'est l'acte le plus raisonnable de la cérémonie. Le panégyrique du roi, l'éloge de la nation française, les raisons qui prouvent la légitimité de la guerre, les motifs de gloire et de religion, tous propres à inviter les jeunes gens à marcher avec joie au combat ; tel est le fond de ces sortes de discours qui, pour l'ordinaire, ne se ressentent point de la barbarie sauvage. J'en ai entendu, plus d'une fois, qui n'auroient pas été désavoués par nos plus beaux esprits de France : une

éloquence puisée toute dans la nature n'y faisoit pas regretter le secours de l'art.

La harangue finie, on procède à la nomination des capitaines qui doivent commander dans le parti : dès que quelqu'un est nommé, il se lève de sa place et vient se saisir de la tête d'un des animaux qui doivent faire le fond du festin ; il l'élève assez haut pour être aperçue de toute l'assemblée, en criant : *Voilà la tête de l'ennemi.* Des cris de joie et d'applaudissemens s'élèvent alors de toutes parts, et annoncent la satisfaction de l'assemblée. Le capitaine, toujours la tête de l'animal en main, parcourt tous les rangs, en chantant la chanson de guerre, dans laquelle il s'épuise en fanfaronnades, en défis insultans pour l'ennemi, et en éloges outrés qu'il se prodigue. A les entendre se prôner dans ces momens d'un enthousiasme militaire, ce sont des héros à tout emporter, à tout écraser, à tout vaincre. A mesure que le capitaine passe en revue devant les Sauvages, ceux-ci répondent à ses chants par des cris sourds, entrecoupés et tirés du fond de l'estomac, et accompagnés de mouvemens de corps si plaisans, qu'il faut y être fait pour les voir de sang froid. Dans le cours de la chanson, il a soin d'insérer, de temps en temps, quelque plaisanterie grotesque : il s'arrête alors pour s'applaudir, ou plutôt pour recevoir les applaudissemens des Sauvages, qui font retentir à ses oreilles mille cris confus ; il prolonge sa promenade guerrière aussi long-temps que le jeu lui plaît : cesse-t-il de lui plaire, il la termine en jetant avec dédain, la tête qu'il avoit entre les mains, pour dési-

gner par ce mépris affecté, que c'est une viande de toute autre espèce qu'il lui faut pour contenter son appétit militaire : il vient ensuite reprendre sa place, où il n'est pas plutôt assis, qu'on lui coiffe quelquefois la tête d'une marmite de cendres chaudes ; mais ce sont-là de ces traits d'amitié, de ces marques de tendresse qui ne se souffrent que de la part d'un ami bien déclaré et bien reconnu ; une pareille familiarité dans un homme ordinaire seroit censée une insulte. A ce premier guerrier en succèdent d'autres qui font traîner en longueur la séance, surtout quand il s'agit de gros partis, parce que c'est dans ces sortes de cérémonies que se font les enrôlemens. Enfin, la la fête s'achève par la distribution et la consommation des viandes.

Tel fut le festin militaire donné à nos Sauvages, et le cérémonial qui s'y observa. Les Algonkins, les Abnakis, les Nipistingues et les Amenecis étoient de cette fête : cependant, des soins plus sérieux demandoient ailleurs notre présence ; il se faisoit tard, nous nous levâmes, et chaque missionnaire, suivi de de ses néophytes, alla mettre fin à la journée par les prières accoutumées ; une partie de la nuit fut employée à faire les dernières dispositions pour le départ fixé au lendemain : le temps, pour cette fois, nous favorisa ; nous nous embarquâmes après avoir mis notre voyage sous la protection spéciale du Seigneur, par une messe chantée solennellement, avec plus de méthode et de dévotion qu'on ne sauroit se l'imaginer, les Sauvages se surpassant toujours dans l'appareil des cérémonies de religion.

Ma tente avoit été placée au milieu du camp des Outaouacs : le premier objet qui se présenta à mes yeux, en y arrivant, fut un grand feu, et des broches de bois plantées à terre désignoient un festin : c'en étoit un ; mais, ô ciel ! quel festin ! les restes d'un cadavre anglais écorché et décharné plus de moitié. J'aperçus un moment après, ces inhumains mangeant avec une famélique avidité de cette chair humaine ; je les vis puiser à grandes cuillers leur détestable bouillon, et ne pouvoir s'en rassasier. On m'apprit qu'ils s'étoient disposés à ce régal, en buvant à pleins crânes le sang humain ; leurs visages encore barbouillés, et leurs lèvres teintes assuroient la vérité du rapport : ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils avoient placé une dixaine d'Anglais pour être spectateurs de leur infâme repas ; l'Outaouac approche de l'Abnakis. Je crus qu'en faisant à ces monstres d'inhumanité quelque douce représentation, je gagnerois quelque chose sur eux ; un jeune Sauvage déterminé prit la parole, et me dit en mauvais français : *Toi avoir le goût français, moi sauvage, cette viande bonne pour moi.* Il accompagna son discours par l'offre qu'il me fit d'un morceau de grillade anglaise : je ne répliquai rien à son raisonnement digne d'un barbare ; on s'imagine aisément avec quelle horreur je rejetai ces offres abominables.

Instruit par l'inutilité de cette tentative, que mes secours ne pouvoient qu'être tout-à-fait infructueux pour les morts, je me tournai du côté des vivans, dont le sort me paroissoit cent fois plus à plaindre. J'allai aux Anglais ; un de la troupe fixa mon atten-

tion : aux ornemens militaires dont il étoit encore paré, je reconnus un officier ; sur le champ mon parti fut pris de l'acheter, et de lui assurer sa liberté avec la vie. Je m'approchai, dans cette vue, d'un vieillard outaouac, persuadé que le froid de la vieillesse ayant modéré sa férocité, je le trouverois plus favorable à mon dessein ; je lui tendis la main, en le saluant poliment, dans l'espérance de le gagner par ces manières prévenantes ; mais ce n'étoit pas un homme avec qui j'avois à traiter, c'étoit pis qu'une bête féroce, qu'on adoucit au moins par des caresses. *Non*, me dit-il, d'un ton foudroyant et menaçant, tout propre à remplir de frayeur, si j'avois été dans ce moment susceptible d'autres sentimens que ceux qu'inspirent la compassion et l'horreur : *non, je ne veux point de tes amitiés, retire-toi.* Je ne crus pas devoir attendre qu'il me réitérât un compliment de cette espèce, j'obéis.

J'allai me renfermer dans ma tente, et m'y livrer aux réflexions que la religion et l'humanité peuvent suggérer dans ces sortes de circonstances ; je ne pensai point à prendre des mesures pour précautionner mes Abnakis contre des excès si crians. Quoique l'exemple soit un écueil redoutable pour tous les hommes, ils étoient incapables de se porter à ces extrémités ; on leur doit même cette justice, que dans les temps où ils étoient plongés le plus avant dans les ténèbres du paganisme, jamais ils n'ont mérité l'odieux nom d'antropophages ; leur caractère humain et docile sur cet article les distinguoit dès-lors, de la plus grande partie des Sauvages de ce con-

tinent : ces considérations me conduisirent bien avant dans la nuit.

Le lendemain, à mon réveil, je comptois qu'il ne resteroit plus autour de ma tente, aucun vestige du repas de la veille ; je me flattois que les vapeurs de la boisson dissipées, et l'émotion inséparable d'une action si horrible étant apaisée, les esprits seroient devenus plus rassis, et les cœurs plus humains ; je ne connoissois pas le génie et le goût outaouac ; c'étoit par choix, par délicatesse, par friandise, qu'ils se nourrissoient de chair humaine. Dès l'aurore ils n'avoient rien eu de si pressé que de recommencer leur exécrable cuisine ; déjà ils n'attendoient plus que le moment désiré où ils pussent assouvir leur faim plus que canine, en dévorant les tristes restes du cadavre de leur ennemi. J'ai déja dit que nous étions trois missionnaires attachés au service des Sauvages ; durant toute la campagne, notre logement fut commun, nos délibérations unanimes, nos démarches et nos volontés parfaitement conformes ; cette intelligence ne servit pas peu à adoucir les travaux inséparables d'une course militaire. Après nous être concertés, nous jugeâmes tous que le respect dû à la majesté de nos mystères ne nous permettoit pas de célébrer le sacrifice de l'Agneau sans tache dans le centre même de la barbarie, d'autant mieux que ces peuples adonnés aux plus bizarres superstitions, pouvoient abuser de nos plus respectables cérémonies, pour en faire la matière ou même la décoration de leurs jongleries. Sur ce fondement, nous abandonnâmes ce lieu proscrit par tant d'abominations, pour

nous enfoncer dans les bois : je ne pus faire ce mouvement, sans me séparer tant soit peu de mes Abnakis ; j'y étois autorisé, ce me semble ; j'eus presque lieu cependant de regretter mon premier campement, vous en jugerez par les suites. Je ne fus pas plutôt établi dans mon nouveau domicile, que je vis se renouveler dans les cœurs de mes néophytes leur ardeur à s'approcher du tribunal de la pénitence ; la foule en grossit si fort, que j'avois peine à suffire à leur empressement : ces occupations, jointes aux autres devoirs de mon ministère, remplirent si bien quelques-unes de mes journées, qu'elles disparurent presque sans que je m'en aperçusse. Heureux si je n'eusse eu à me prêter qu'à de si dignes fonctions ; tout mon sang, ce n'auroit pas été trop pour payer ce bonheur : mais les consolations des ministres de Jésus-Christ ne sont pas durables ici bas, parce que les travaux entrepris pour la gloire de leur maître ne le sont pas.

Tandis que plusieurs de mes Abnakis ménageoient en chrétiens, leur réconciliation et leur grâce auprès du Seigneur, d'autres cherchoient, en téméraires, à irriter sa colére et à provoquer ses vengeances. La boisson est la passion favorite, le foible universel de toutes les nations sauvages, et, par malheur, il n'est que trop de mains qui la leur versent, en dépit des loix divines et humaines : il n'est pas douteux que la présence du missionnaire, par le crédit qu'il tient de son caractère, n'obvie à bien des désordres. Je m'étois un peu éloigné de mes Sauvages, j'en étois séparé par un petit bois ; je ne pouvois m'aviser de le

le franchir de nuit, pour aller observer si le bon ordre régnoit dans leur camp, sans m'exposer à quelque sinistre aventure, non-seulement de la part des Iroquois attachés au parti anglais, lesquels, à la porte même du camp, avoient enlevé, quelques jours auparavant, la chevelure à un de nos grenadiers; mais encore de la part de nos idolâtres sur lesquels l'expérience m'avoit appris qu'on ne pouvoit faire de fond. Quelques jeunes Abnakis, joints à des Sauvages de différentes nations, profitèrent de mon absence et des ténèbres de la nuit, pour aller, à la faveur du sommeil général, dérober à la sourdine, de la boisson dans les tentes françaises. Une fois nantis de leur précieux trésor, ils se hâtèrent d'en faire usage, et bientôt les têtes furent dérangées: l'ivresse sauvage est presque toujours bruyante; celle-ci éclata d'abord par des chansons, par des danses, par du bruit, et finit par des coups. A la pointe du jour, elle étoit dans le fort de ses extravagances: ce fut la première nouvelle dont je fus averti à mon réveil; j'accourus promptement à l'endroit d'où partoit le tumulte; tout y étoit dans l'alarme et dans l'agitation; c'étoit l'ouvrage des ivrognes. Tout rentra bientôt dans l'ordre par la docilité de mes Abnakis; je les pris sans façon par la main, l'un après l'autre, je les conduisis sans résistance dans leur tente, où je leur ordonnai de reposer, et ils m'obéirent.

Le scandale paroissoit apaisé lorsqu'un Moraïgan naturalisé Abnakis, et adopté par la nation, renouvela la scène sur un ton un peu plus sérieux;

après s'être pris de parole avec un Iroquois, son compagnon de débauches, ils en vinrent aux mains : le premier, beaucoup plus vigoureux, après avoir terrassé son adversaire, faisoit pleuvoir sur lui une grêle de coups, et, qui plus est, lui déchiroit les épaules à belles dents. Le combat étoit le plus échauffé, lorsque je les atteignis : je ne pouvois emprunter d'autres secours que celui de mes bras pour séparer les combattans, les Sauvages se redoutant trop mutuellement, pour s'ingérer jamais, à quel prix que ce soit, dans les disputes des uns et des autres ; mais mes forces ne répondoient point à la grandeur de l'entreprise, et le victorieux étoit trop animé pour lâcher si tôt sa proie. Je fus tenté de laisser ces furieux se punir par leurs mains de leurs excès ; mais je craignois que la scène ne fût ensanglantée par la mort d'un des champions ; je redoublai mes efforts : à force de secouer l'Abnakis, il sentit enfin qu'on le secouoit, il tourne alors la tête ; ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il me reconnut : il ne se mit pas néanmoins à la raison, il lui fallut quelques momens pour se remettre, après quoi il donna à l'Iroquois le champ libre pour s'évader ; celui-ci en profita de bonne grâce.

Après avoir pris des mesures pour obvier au renouement de la partie, je me retirai plus fatigué qu'on ne sauroit croire, de la course que je venois de faire ; il me fallut bientôt recommencer. Je fus averti qu'une troupe de mes guerriers assemblés sur le rivage, autour des bateaux où étoit le dépôt des poudres, s'y amusoit à faire le coup

de fusil, en dépit de la garde, et au mépris même des ordres, ou plutôt des prières des officiers, car le Sauvage est son maître et son roi, et il porte partout avec lui son indépendance. Je n'avois pas pour cette fois à lutter contre l'ivresse, il ne s'agissoit que de réprimer la jeunesse inconsidérée de quelques étourdis; aussi la décision fut prompte. Imaginez-vous une foule d'écoliers qui redoutent les regards de leurs maîtres; tels furent à ma présence ces guerriers si redoutables; ils disparurent à mon approche, au grand étonnement des Français; à peine pus-je en joindre un seul à qui je demandai d'un ton d'indignation, s'il étoit las de vivre, ou s'il avoit conjuré notre perte? Il me répondit, d'un ton radouci : Non, mon père. Pourquoi donc, ajoutai-je, pourquoi allez-vous vous exposer à sauter en l'air, et nous faire sauter nous mêmes par l'embrasement des poudres? Taxe-nous d'ignorance, répliqua-t-il, mais non de malice; nous ignorions qu'elles fussent si près. Sans faire tort à sa probité, on pouvoit suspecter la vérité de son excuse; mais c'étoit beaucoup qu'il voulût descendre jusqu'à y avoir recours.

Sur les onze heures, deux berges parties du fort parurent sur le lac; elles naviguoient avec une assurance et une tranquillité dont elles ne tardèrent pas à revenir : un de mes voisins, qui veilloit pour la sûreté générale, les distingua dans un assez grand éloignement; la nouvelle fut portée à tous les Sauvages, et les préparatifs pour les recevoir, terminés avec une promptitude et un silence admirables.

Je fus sommé, dans l'instant, de pourvoir à ma sûreté, en gagnant la terre, et de là, l'intérieur des bois : ce ne fut point par une bravoure déplacée dans un homme de mon état, que je fis la sourde oreille à l'avis qu'on avoit la bonté de me donner; mais je ne le croyois pas sérieux, parce que je croyois avoir des titres pour suspecter la vérité de la nouvelle. Quatre cents bateaux ou canots, qui couvroient depuis deux jours, la surface des eaux du lac Saint-Sacrement, formoient un attirail trop considérable pour avoir pu échapper aux yeux attentifs et éclairés d'un ennemi : sur ce principe, j'avois peine à me persuader que deux berges eussent la témérité, je ne dis pas de se mesurer, mais de se présenter devant des forces si supérieures; je raisonnois, et il ne falloit qu'ouvrir les yeux. Un de mes amis, spectateur de tout, m'avertit encore d'un ton trop sérieux, pour ne pas m'y rendre, que j'étois déplacé : il avoit raison; un bateau assez vaste réunissoit tous les missionnaires, on y avoit placé une tente pour nous mettre à l'abri des injures de l'air, pendant les nuits qui sont assez froides dès-lors, sous ce climat : ce pavillon, ainsi dressé, formoit en l'air une espèce d'ombrage qu'on découvroit aisément à la lueur des étoiles. Curieux de s'éclaircir, c'étoit là directement que tendoient les Anglais; faire une telle route, et courir à la mort, c'étoit à peu près la même chose : peu de gens, en effet, l'auroient échappée, si, par bonheur pour eux, une petite aventure ne nous eût trahis de quelques momens trop tôt : un des moutons de notre armée se prit à béler;

à ce cri qui déceloit l'embuscade, les ennemis tournèrent face, firent route vers le rivage opposé, et forcèrent de rames pour s'y sauver à la faveur des ténèbres et des bois : cette manœuvre aussitôt reconnue, que faire? douze cents Sauvages s'ébranlèrent, et volèrent à leur poursuite avec des hurlemens aussi effrayans par leur continuité que par leur nombre. Cependant des deux côtés, on sembla d'abord se respecter, pas un seul coup de fusil ne fut lâché ; les agresseurs n'ayant pas eu le temps de se former, craignoient de se tirer mutuellement, et vouloient d'ailleurs des prisonniers. Les fugitifs employoient plus utilement leurs bras à accélérer leur fuite ; ils touchoient presqu'au terme, lorsque les Sauvages, qui s'aperçurent que leur proie alloit leur échapper, firent feu ; les Anglais, serrés de trop près par quelques canots avant-coureurs, furent obligés d'y répondre ; bientôt un silence sombre succéda à tout ce fracas; nous étions dans l'attente d'un succès, lorsqu'un faux brave s'avisa de se faire honneur par l'histoire fabuleuse du combat, auquel il n'avoit sûrement pas assisté ; il débuta pas assurer que l'action avoit été meurtrière pour les Abnakis ; c'en fut assez pour me mettre en action : muni des saintes huiles, je me jetai avec précipitation dans un canot, pour aller au-devant des combattans; je priois à chaque instant mes guides de faire diligence; il n'en étoit pas besoin, du moins pour moi. Je fis rencontre d'un Abnakis qui, mieux instruit, parce qu'il avoit été plus brave, m'apprit que cette action si meurtrière s'étoit terminé à un Nipistingue tué, et un

autre blessé à l'abordage. Je n'attendis pas le reste de son récit; je me pressai d'aller rejoindre nos gens pour céder ma place à M. Mathavet, missionnaire de la nation nipistingue : j'arrivois par eau, lorsque M. de Montcalm qui, au bruit de la mousqueterie, avoit pris terre un peu au-dessous, arriva à travers les bois; il apprit que je venois de la découverte, et s'adressa à moi pour être mieux au fait. Mon Abnakis, que je rappelai, lui fit un court récit du combat; l'obscurité de la nuit ne permettoit pas de savoir le nombre des morts ennemis, on s'étoit saisi de leurs berges, et on leur avoit fait trois prisonniers, le reste erroit à l'aventure dans les bois. M. de Montcalm, charmé de ce détail, se retira pour aller aviser, avec sa prudence accoutumée, aux opérations du lendemain.

Le jour commençoit à peine à paroître, que la partie de la nation nipistingue procéda à la cérémonie des funérailles de leur frère, tué sur la place dans l'action de la nuit précédente, et mort dans les erreurs du paganisme : ces obsèques furent célébrées avec toute la pompe et l'appareil sauvage; le cadavre avoit été paré de tous les ornemens, ou plutôt surchargé de tous les atours que la plus originale vanité puisse mettre en œuvre dans des conjonctures assez tristes par elles-mêmes; colliers de porcelaine, bracelets d'argent, pendans d'oreilles et de nez, habits magnifiques, tout lui avoit été prodigué; on avoit emprunté le secours du fard et du vermillon, pour faire disparoître, sous ces couleurs éclatantes, la pâleur de la mort, et pour don-

ner à son visage un air de vie qu'il n'avoit pas; on n'avoit oublié aucune des décorations d'un militaire sauvage : un hausse-col, lié avec un ruban de feu, pendoit négligemment sur la poitrine; le fusil appuyé sur son bras, le casse-tête à la ceinture, le calumet à la bouche, la lance à la main, la chaudière remplie à ses côtés : sous cette attitude guerrière et animée, on l'avoit assis sur une éminence revêtue de gazon, qui lui servoit de lit de parade. Les Sauvages rangés en cercle autour de ce cadavre, gardèrent pendant quelques momens, un silence sombre, qui n'imitoit pas mal la douleur; l'orateur le rompit en prononçant l'oraison funèbre du mort; ensuite succédèrent les chants et les danses, accompagnés du son des tambours de basque, entourés de grelots: dans tout cela éclatoit je ne sais quoi de lugubre qui répondoit assez à cette triste cérémonie. Enfin, le convoi funèbre fut terminé par l'inhumation du mort, auprès duquel on eut bien soin d'enterrer une bonne provision de vivres, de crainte, sans doute, que par le défaut de nourriture, il ne mourût une seconde fois. Ce n'est point en témoin oculaire que je parle; la présence d'un missionnaire ne quadreroit guères avec ces sortes de cérémonies, dictées par la superstition, et adoptées par une stupide crédulité; je tiens ce récit des spectateurs.

Cependant la baie dans laquelle nous avions mouillé, retentissoit de toutes parts de bruits de guerre; tout y étoit en mouvement et en action : notre artillerie, qui consistoit en trente-deux pièces de canons et cinq mortiers, posés sur des plates-formes, qui

étoient assises sur des bateaux amarrés ensemble, défila la première : en dépassant la langue de terre qui nous déroboit à la vue de l'ennemi, on eut soin de saluer le fort par une décharge générale, qui ne fut d'abord que de pure cérémonie, mais qui en annonçoit de plus sérieuses : le reste de la plus petite flotte suivit, mais lentement; déjà un gros de Sauvages avoit assis son camp sur les derrières du fort George, ou sur le chemin du fort Lydis, pour couper toute communication entre les deux forts anglais; le corps de M. le chevalier de Levi occupoit les défilés des montagnes qui conduisoient au lieu projeté de notre débarquement. A la faveur de ces mesures si sages, notre descente se fit sans opposition, à une bonne demi-lieue au dessous du fort: les ennemis avoient trop affaire chez eux, pour entreprendre d'y venir former des obstacles, ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un siége; je ne sais trop de quel principe partoit leur confiance. Les environs de leurs forts étoient occupés par une multitude de tentes encore toutes dressées à notre arrivée; on y remarquoit une quantité de baraques propres à favoriser les assiégeans. Il fallut nettoyer ces dehors, détendre les tentes, brûler les baraques; ces mouvemens ne purent se faire sans essuyer bien des décharges de la part des Sauvages, toujours attentifs à profiter des avantages qu'on leur donne : leur feu auroit été bien plus vif et plus meurtrier, si un autre objet n'eût amusé une partie de leur attention. Des troupeaux de bœufs et de chevaux, qu'on n'avoit pas eu le temps de mettre à couvert, [illegible]oient

dans les bas fonds, situés au voisinage du fort; les Sauvages se firent d'abord une occupation de donner la chasse à ces animaux; cent cinquante bœufs tués ou pris, et cinquante chevaux furent d'abord les fruits de cette petite guerre; mais ce n'étoit là que comme les préliminaires et les dispositifs du siége.

Le fort George étoit un carré flanqué de quatre bastions; les courtines en étoient fraisées; les fossés creusés à la profondeur de dix-huit à vingt pieds; l'escarpe et la contrescarpe étoient talutées de sable mouvant; les murs étoient formés de gros pins terrassés et soutenus par des pieux extrêmement massifs, d'où il résultoit un terre-plein de quinze à dix-huits pieds, qu'on avoit eu soin de sabler en entier. Quatre à cinq cents hommes le défendoient à l'aide de dix-neuf canons, dont deux de trente-six, les autres de moindre calibre, et de quatre à cinq mortiers. La place n'étoit protégée par aucun autre ouvrage extérieur que par un rocher fortifié, revêtu de palissades assurées par des monceaux de pierres; la garnison en étoit de dix-sept cents hommes, et rafraîchissoit sans cesse celle du fort. La principale défense de ce retranchement consistoit dans son assiette qui dominoit tous les environs, et qui n'étoit accessible à l'artillerie que du côté de la place, à raison des montagnes et des marais qui en bordoient les différentes avenues. Tel étoit le fort George, selon les connoissances que j'ai prises sur les lieux après la reddition de la place; il n'étoit pas possible de l'investir et de lui boucher entièrement tous les passages. Six mille Français ou Canadiens, et dix-sept

cents Sauvages, qui faisoient toutes nos forces, ne répondoient point à l'immensité du terrain qu'il auroit fallu embrasser pour y parvenir ; à peine vingt mille hommes auroient-ils pu y suffire. Les ennemis jouirent donc toujours d'une porte de derrière pour se glisser dans les bois, ce qui auroit pu leur servir d'une utile ressource, s'ils n'avoient pas eu en tête des Sauvages ; mais rarement échappe-t-on de leurs mains par cette voie. Leurs quartiers étoient d'ailleurs placés sur le chemin du fort Lydis, au voisinage des bois, et où ils battoient si souvent l'estrade, que ç'auroit été bien aventurer sa vie que d'y chercher un asile. A peu de distance, étoient logés les Canadiens portés sur le sommet des montagnes, et toujours à portée de leur donner la main : enfin les troupes réglées venues de France, à qui proprement appartenoient les travaux du siége, occupoient la lisière des bois fort près du terrain où devoit s'ouvrir la tranchée : suivoit le camp de réserve, muni de forces suffisantes pour se mettre à couvert de toute insulte.

Ces arrangemens pris, M. le marquis de Montcalm fit porter à l'ennemi des propositions qui lui auroient épargné bien du sang et bien des larmes, si elles eussent été acceptées. Voici à peu près en quels termes étoit conçue la lettre de sommation qui fut adressée à M. Moreau, commandant de la place au nom de sa majesté britannique : *Monsieur, j'arrive avec des forces suffisantes pour emporter la place que vous tenez, et pour couper tous les secours qui pourroient vous venir d'ailleurs ; je compte à ma*

suite une foule de nations sauvages, que la moindre effusion de sang pourroit aigrir au point de les arracher pour toujours à tout sentiment de modération et de clémence. L'amour de l'humanité m'engage à vous sommer de vous rendre dans un temps où il ne me sera pas impossible de les faire condescendre à une composition honorable pour vous, et utile pour tous. J'ai, etc. Signé *Montcalm.* Le porteur de la lettre fut M. Fontbrane, aide de camp de M. de Levi; il fut accueilli par MM. les officiers anglais, dont plusieurs étoient de sa connoissance, avec une politesse et des égards dont les loix de l'honneur ne dispensent personne; mais cette favorable réception ne décida rien pour la reddition de la place; voici la réponse : *Monsieur le général Montcalm, je vous suis obligé en particulier des offres gracieuses que vous me faites, mais je ne puis les accepter; je crains peu la barbarie; j'ai d'ailleurs, sous mes ordres, des soldats déterminés comme moi à périr ou à vaincre.* Signé *Moreau.* La fierté de cette réponse fut bientôt publiée au bruit d'une salve générale de l'artillerie ennemie. Il s'en falloit bien que nous fussions en état de riposter sur le champ : avant que de venir à bout d'établir une batterie, il falloit transporter nos canons, l'espace d'une bonne demi-lieue, à travers les rochers et les bois : grâce à la voracité des Sauvages, nous ne pouvions emprunter pour cette manœuvre, le secours d'aucune de nos bêtes de somme. Ennuyés, disoient-ils, de la viande salée, ils n'avoient point fait de difficulté de s'en saisir et de s'en régaler, quelques jours auparavant, sans consulter que leur appétit;

mais au défaut de ces secours, tant de bras animés par le courage et par le zèle envers le souverain, se prêtèrent de si bonne grâce au travail, que les obstacles bientôt aplanis et vaincus, l'ouvrage fut porté à sa perfection. Je fus frappé de l'air dont se portoient les Français et les Canadiens aux travaux pénibles et hasardeux auxquels on les occupoit : à voir la joie avec laquelle ils transportoient à la tranchée les fascines et les gabions, vous les auriez pris pour des gens invulnérables au feu vif et continuel de l'ennemi. Une pareille conduite annonce bien de la bravoure et bien de l'amour pour la patrie; aussi est-ce là le caractère de la nation. Je parcourus tous les quartiers, sans trouver que quelques pelotons d'Abnakis dispersés çà et là, de sorte que je fus de retour de ma course, sans avoir autre chose que le mérite de la bonne volonté. Ainsi éloigné de mes gens, je ne pus guères leur être de grande utilité; mais mes services y furent du moins de quelque usage en faveur d'un prisonnier Moraigan, dont la nation est dans les intérêts, et presque totalement sous la domination de l'Angleterre. C'étoit un homme dont la figure n'avoit assurément rien de revenant et de gracieux : une tête énorme par sa grosseur, avec de petits yeux, une corpulence épaisse et massive jointe à une taille raccourcie, des jambes grosses et courtes; tous ces traits et bien d'autres lui fournissoient, sans contredit, de justes titres pour avoir place parmi les hommes difformes; mais pour être disgracié de la nature, il n'en avoit pas moins droit aux attentions et aux égards de la cha-

rité chrétienne; il n'étoit pourtant que trop la victime autant de sa mauvaise mine, que de sa malheureuse fortune. Il étoit lié à un tronc d'arbre, où sa figure grotesque attiroit la curiosité des passans : les huées ne lui furent pas d'abord épargnées; mais les mauvais traitemens vinrent après, jusque-là, que d'un soufflet rudement appliqué, on lui arracha presque un œil de la tête. Ce procédé me révolta; je vins au secours de l'affligé, d'auprès de qui je chassai tous les spectateurs, avec un ton d'autorité, que je n'aurois sans doute osé jamais prendre si j'avois été moins sensible à son malheur. Je fis sentinelle à ses côtés, une partie de la journée; enfin je fis si bien, que je vins à bout d'intéresser les Sauvages (ses maîtres), en sa faveur, de sorte qu'il ne fut plus besoin de ma présence pour le dérober à la persécution. Je ne sais s'il fut trop sensible à mes services, du moins un coup d'œil sombre fut tout ce que j'en tirai; mais indépendamment de la religion, j'étois trop payé par le seul plaisir d'avoir secouru un malheureux. Il ne manquoit pas de gens dont le sort étoit aussi à plaindre; chaque jour l'activité et la bravoure sauvage multiplioient les prisonniers, c'est-à-dire, les misérables : il n'étoit pas possible à l'ennemi de faire un pas hors de la place, sans s'exposer, ou à la captivité, ou à la mort, tant les Sauvages étoient alertes; jugez-en par ce seul récit. Une femme anglaise s'avisa d'aller ramasser des herbages dans les jardins potagers presque contigus aux fossés de la place : sa hardiesse lui coûta cher; un Sauvage, caché dans un carré de choux, l'aperçut, et avec

son fusil, la coucha sur le carreau. Il n'y eut jamais moyen que les ennemis vinssent enlever son cadavre, le vainqueur toujours caché fit sentinelle, tout le jour, et lui enleva la chevelure.

Cependant toutes les nations sauvages s'ennuyoient fort du silence de nos gros fusils, c'est ainsi qu'ils appellent nos canons ; il leur tardoit de ne plus faire seuls, les frais de la guerre, de sorte que pour les contenter, il fallut hâter la tranchée, et y dresser notre première batterie. La première fois qu'elle joua, ce furent des cris de joie, dont toutes les montagnes retentirent avec fracas : il ne fut pas nécessaire, durant tout le cours du siége, de se donner grand mouvement pour être instruit du succès de notre artillerie ; les cris des Sauvages en portoient à tous momens, la nouvelle dans tous les quartiers. Je pensai sérieusement à quitter le mien ; l'inaction où j'y étois condamné, à raison de l'éloignement de mes néophytes, m'y détermina ; mais nous eûmes, avant ce changement, une vive alarme à essuyer. Les fréquens voyages que les ennemis avoient faits pendant le jour, vers leurs bateaux, avoient donné à soupçonner qu'ils préparoient quelques grands coups: le bruit se répandit que leur dessein étoit de venir incendier nos munitions de bouche et de guerre. M. de Launay, capitaine des grenadiers dans un régiment de France, fut proposé pour veiller à la garde des bateaux qui en étoient les dépositaires ; les dispositions qu'il avoient faites en homme du métier, firent presque regretter que les ennemis ne se fussent pas montrés : ces alarmes dissipées, je rejoignis mes

Abnakis, pour ne plus m'en séparer dans tout le cours de la campagne. Il ne se passa aucun événement remarquable durant quelques jours, que la promptitude et la célérité avec laquelle les ouvrages de la tranchée s'avançoient; la seconde batterie fut établie dans deux jours : ce fut une nouvelle fête que les Sauvages célébrèrent à la militaire; ils étoient sans cesse autour de nos canonniers, dont ils admiroient la dextérité; mais leur admiration ne fut, ni oisive, ni stérile; ils voulurent essayer de tout pour se rendre plus utiles; ils s'avisèrent de devenir canonniers; un entre autres se distingua : après avoir pointé lui-même son canon, il donna juste dans un angle rentrant, qu'on lui avoit assigné pour but; mais il se défendit de réitérer, malgré les sollicitations des Français, alléguant pour raison de son refus, qu'ayant atteint dès son essai, le degré de perfection auquel il pouvoit aspirer, il ne devoit plus hasarder sa gloire dans une seconde tentative. Mais ce qui fut le sujet de leur principal étonnement, ce fut ces divers boyaux qui, formant les différentes branches d'une tranchée, sont autant de chemins souterrains si utiles pour protéger les assiégeans contre le canon des assiégés. Ils examinèrent, avec une avide curiosité, la manière dont nos grenadiers français s'y prenoient pour donner à ces sortes d'ouvrages le degré d'achèvement qu'ils exigent : instruits par leurs yeux, ils exercèrent bientôt leurs bras à la pratique; on les vit armés de pelles et de pioches, tirer un boyau de tranchée vers le rocher fortifié, dont l'attaque leur étoit échue en partage; ils les poussèrent

si avant, qu'ils furent bientôt à la portée du fusil. M. de Villers, frère de M. de Jumonville, officier, dont le nom seul est un éloge, profita de ces avances pour venir à la tête d'un corps de Canadiens, attaquer les retranchemens avancés : l'action fut vive, long-temps disputée et meurtrière pour les ennemis; ils furent chassés de leurs premiers postes, et il est à présumer que les grands retranchemens auroient été emportés ce jour-là même, si leur prise eût dû décider de la reddition de la place. Chaque jour étoit signalé par quelque coup d'éclat de la part des Français, des Canadiens et des Sauvages.

Cependant les ennemis se soutenoient toujours par l'espérance d'un prompt secours; une petite aventure, arrivée dans ces conjonctures, dut bien diminuer leur confiance. Nos découvreurs rencontrèrent dans les bois trois courriers partis du fort Lydis; ils tuèrent le premier, prirent le second, et le troisième se sauva par sa légéreté à la course : on se saisit d'une lettre insérée dans une balle creusée, si bien cachée sur le corps du défunt, qu'elle auroit échappée aux recherches de tout autre qu'à celles d'un militaire qui se connoît à ces sortes de ruses de guerre : la lettre étoit signée du commandant du fort Lydis, et adressée à celui du fort Georges; elle contenoit en substance la déposition d'un Canadien, fait prisonnier la première nuit de notre arrivée. Suivant sa déclaration, notre armée se montoit à onze mille hommes, et le corps de nos Sauvages à deux mille, et notre artillerie étoit des plus formidables. Il y avoit du mécompte dans cette supputation;

putation ; nos forces y étoient amplifiées bien au delà du vrai. Cette erreur de calcul ne doit point cependant s'attribuer à la fraude et à la supercherie, qui, quoique utiles à la patrie, ne sauroient se justifier au tribunal de l'honnête homme le plus passionné et le plus national. Jusqu'à cette guerre, les plus nombreuses armées du Canada n'avoient guères passé huit cents hommes ; la surprise et l'étonnement grossissoient les objets à des yeux peu accoutumés à en apercevoir de considérables. J'ai été témoin, dans le cours de la campagne, de méprises bien plus grandes en ce genre. Le commandant de Lydis terminoit sa lettre par avertir son collégue, que les intérêts du roi son maître ne lui permettoient pas de dégarnir sa place, c'étoit à lui à capituler, et à se ménager les conditions les plus avantageuses.

M. de Montcalm ne crut pas pouvoir faire un meilleur usage de cette lettre, que de la faire remettre à son adresse par celui des courriers même qui étoit tombé vivant entre nos mains : il en reçut de l'officier anglais des remercîmens accompagnés de la modeste prière de vouloir bien lui continuer long-temps les mêmes politesses. Un pareil compliment, ou tenoit du badinage, ou promettoit une longue résistance ; l'état actuel de la place ne la présageoit pas : une partie de ses batteries démontée et hors de service par le succès des nôtres, la frayeur répandue parmi les assiégés, dont on ne soutenoit le courage qu'à force de leur verser du rum, et les désertions fréquentes en annonçoient la chute prochaine ; telle étoit du moins l'opinion générale

des déserteurs, dont la foule auroit été tout autrement considérable qu'elle n'étoit, si les armes des Sauvages n'avoient multiplié les périls de la désertion.

Parmi ceux qui vinrent se rendre à nous, il en fut un, sujet d'une république voisine, et notre fidèle alliée, qui me procura la douce consolation de lui préparer les voies à sa prochaine réconciliation à l'Eglise : j'allai le visiter à l'hôpital, où ses blessures le retenoient; dès l'entrée de la conversation, je compris qu'il n'étoit pas difficile de faire goûter à un bon esprit les dogmes de la véritable religion, dès que le cœur étoit dans une situation à ne plus être trop sensible aux trompeuses douceurs des passions humaines.

J'étois à peine de retour de cette course, qui m'avoit coûté une marche de trois lieues, dont les peines me furent bien adoucies par les motifs qui l'animèrent, et par les succès qui la couronnèrent, que j'aperçus un mouvement général dans tous les quartiers de notre camp : chaque corps s'ébranloit, Français, Canadiens et Sauvages, tous couroient aux armes, tous se préparoient à combattre : le bruit de l'arrivée du secours tant attendu de l'ennemi, produisoit cette subite et générale évolution. Dans ces momens d'alarme, M. de Montcalm, avec un sang froid qui décide le général, pourvut à la sûreté de nos tranchées, au service de nos batteries, et à la défense de nos bateaux. Il partit ensuite pour aller se remettre à la tête de l'armée.

J'étois assis tranquillement à la porte de ma tente,

d'où je voyois défiler nos troupes, lorsqu'un Abnakis vint me tirer de ma tranquillité ; il me dit sans façon : *Mon père, tu nous a donné parole, qu'au péril de ta vie même, tu ne balancerois pas à nous fournir les secours de ton ministère : nos blessés pourroient-ils venir te chercher ici à travers les montagnes qui te séparent du lieu du combat ; nous partons et nous attendons l'effet de tes promesses.* Une apostrophe si énergique me fit oublier mes fatigues ; je doublai le pas, je perçai au delà des troupes réglées : enfin, après une marche forcée, j'arrivai sur une terre où mes gens, à la tête de tous les corps, attendoient le combat. Je députai sur le champ quelques-uns d'entre eux, pour rassembler ceux qui étoient dispersés ; je me préparois à leur suggérer les actes de religion propres à la circonstance, et à leur donner une absolution générale à l'approche de l'ennemi ; mais ils ne parurent point. M. de Montcalm, pour ne pas perdre le prix de tant de démarches, s'avisa d'un stratagème qui auroit pu faire naître l'occasion d'une action que nous étions venus chercher à si grands frais : il se proposa d'ordonner aux Français et aux Canadiens de se livrer mutuellement un combat simulé ; les Sauvages, cachés dans les bois, devoient faire face aux ennemis qui ne manqueroient pas de faire une vigoureuse sortie. L'expédient exposé à nos Iroquois, fut d'une invention admirable ; mais ils se retranchèrent sur ce que le jour étoit trop avancé : le reste des Sauvages eut beau appeler de ce jugement, l'excuse fut jugée de mise et acceptée ; ainsi, chacun s'en retourna dans son poste sans avoir vu que l'ap-

pareil du combat : enfin, le lendemain, veille de la Saint-Laurent, le septième jour de notre arrivée, la tranchée poussée jusqu'aux jardins, on se disposoit à établir notre troisième et dernière batterie. La proximité du fort faisoit espérer que, dans trois ou quatre jours, on pourroit donner un assaut général, à la faveur d'une brèche raisonnable; mais les ennemis nous en épargnèrent la peine et les dangers, ils arborèrent pavillon français, et demandèrent à capituler.

Nous touchons à la reddition de la place, et à la sanglante catastrophe qui l'a suivie : sans doute que tous les coins de l'Europe ont retenti de cette triste scène, comme d'un attentat dont l'odieux rejaillit peut-être sur la nation, et la flétrit. Votre équité va juger dans le moment, si une imputation si criante porte sur d'autres principes que sur l'ignorance ou la malignité. Je ne rapporterai que des faits d'une publicité et d'une authenticité si incontestables, que je pourrois, sans crainte d'être démenti, les appuyer du témoignage même de MM. les officiers anglais qui en ont été les témoins et les victimes. M. le marquis de Montcalm, avant que d'entendre à aucune composition, jugea devoir prendre l'avis de toutes les nations sauvages, afin de les adoucir par cette condescendance, et de rendre, par leur agrément, le traité inviolable. Il en fit assembler tous les chefs, à qui il communiqua les conditions de la capitulation, qui accordoient aux ennemis le droit de sortir de la place avec tous les honneurs de la guerre, et leur imposoit, avec l'obligation de ne point servir de dix-

huit mois contre sa majesté très-chrétienne, celle de rendre la liberté à tous les Canadiens pris dans cette guerre. Tous ces articles furent universellement applaudis : muni du sceau de l'approbation générale, le traité fut signé par les généraux des deux couronnes ; en conséquence, l'armée française, en bataille, s'avança vers la place pour en prendre possession au nom de sa majesté très-chrétienne, tandis que les troupes anglaises, rangées en bel ordre, en sortoient pour aller se renfermer jusqu'au lendemain dans les retranchemens : leur marche ne fut marquée par aucune contravention au droit des gens; mais les Sauvages ne tardèrent pas à y donner atteinte. Pendant le cérémonial militaire, qui accompagna la prise de possession, ils avoient pénétré en foule dans la place par les embrasures des canons, pour procéder au pillage qu'on étoit convenu de leur livrer; mais ils ne s'en tinrent pas à piller : il étoit resté dans les casemates quelques malades, à qui leur état n'avoit pas permis de suivre leurs compatriotes dans l'honorable retraite accordée à leur valeur ; ce furent là les victimes sur lesquelles ils se jetèrent impitoyablement, et qu'ils immolèrent à leur cruauté. Je fus témoin de ce spectacle : je vis un de ces barbares sortir des casemates, où il ne falloit rien moins qu'une insatiable avidité de sang pour y entrer, tant l'infection qui en exhaloit étoit insupportable; il portoit à la main une tête humaine, d'où découloient des ruisseaux de sang, et dont il faisoit parade comme de la plus belle capture dont il eût pu se saisir.

Ce n'étoit là qu'un bien léger prélude de la cruelle

tragédie du lendemain. Dès le grand matin les Sauvages se rassemblèrent autour des retranchemens ; ils débutèrent par demander aux Anglais les marchandises, provisions, en un mot, toutes les richesses que leurs yeux intéressés pouvoient apercevoir ; mais c'étoit des demandes faites sur un ton à annoncer un coup de lance pour prix d'un refus : on se dessaisit, on se dépouilla, on se réduisit à rien pour acheter au moins la vie par ce dépouillement universel. Cette condescendance devoit adoucir les esprits ; mais le cœur des Sauvages ne semble pas fait comme celui des autres hommes : vous diriez qu'il est, par sa nature, le siége de l'inhumanité ; ils n'en furent pas moins disposés à se porter aux plus dures extrémités. Le corps de quatre cents hommes de troupes françaises, destiné à protéger la retraite des ennemis, arriva et se rangea en haie. Les Anglais commencèrent à défiler : malheur à tous ceux qui fermèrent la marche, ou aux traîneurs que l'indisposition ou quelque autre raison séparoit tant soit peu de la troupe ; ce fut autant de morts dont les cadavres jonchèrent bientôt la terre, et couvrirent l'enceinte des retranchemens. Cette boucherie, qui ne fut d'abord que l'ouvrage de quelques Sauvages, fut le signal qui en fit de presque tous, autant de bêtes féroces ; ils déchargeoient à droite et à gauche, de grands coups de haches à ceux qui leur tomboient sous la main. Le massacre ne fut cependant pas de durée, ni aussi considérable que tant de furie sembloit le faire craindre ; il ne monta guères qu'à quarante ou cinquante hommes. La patience des Anglais,

qui se contentoient de plier leur tête sous le fer de leurs bourreaux, l'apaisa tout d'un coup, mais elle ne les amena pas à la raison et à l'équité : en poussant toujours de grands cris, il se mirent à faire des prisonniers.

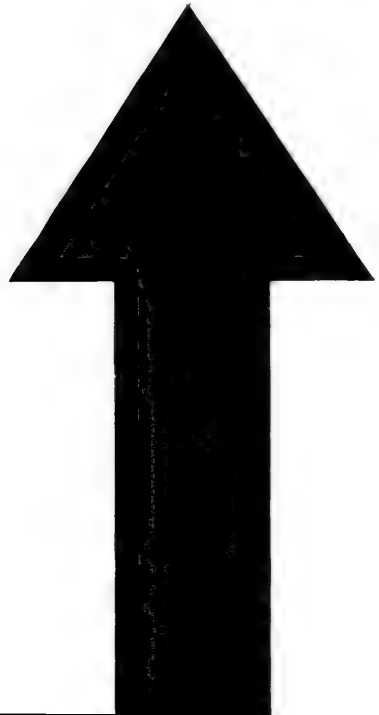
J'arrivai sur ces entrefaites; non, je ne crois pas qu'on puisse être homme, et être insensible dans de si tristes conjonctures : le fils enlevé d'entre les bras du père, la fille arrachée du sein de sa mère, l'époux séparé de l'épouse, des officiers dépouillés jusqu'à la chemise, sans respect pour leur rang et pour la décence, une foule de malheureux qui courent à l'aventure, les uns vers les bois, les autres vers les tentes françaises, ceux-ci vers le fort, ceux-là vers tous les lieux qui sembloient leur promettre un asile; voilà les pitoyables objets qui se présentoient à mes yeux. Cependant les Français n'étoient pas spectateurs oisifs et insensibles de la catastrophe; M. le Chevalier de Levi couroit partout où le tumulte paroissoit le plus échauffé, pour tâcher d'y remédier, avec un courage animé par la clémence si naturelle à son illustre sang. Il affronta mille fois la mort à laquelle, malgré sa naissance et ses vertus, il n'auroit pas échappé, si une providence particulière n'eût veillé à la sûreté de ses jours, et n'eût arrêté les bras sauvages, déjà levés pour le frapper. Les officiers français et les Canadiens imitèrent son exemple avec un zèle digne de l'humanité qui a toujours caractérisé la nation; mais le gros de nos troupes, occupé à la garde de nos batteries, et du fort, étoit, par cet éloignement, hors d'état de lui prêter main-

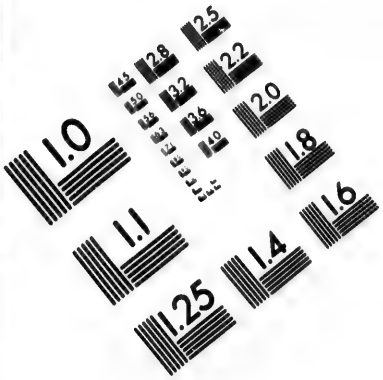
forte. De quelle ressource pouvoient être quatre cents hommes contre environ quinze cents Sauvages furieux, qui ne nous distinguoient pas de l'ennemi ? Un de nos sergens qui s'étoient opposé fortement à leur violence, fut renversé par terre d'un coup de lance. Un de nos officiers français, pour prix du même zèle, avoit reçu une large blessure qui le conduisit aux portes du tombeau ; d'ailleurs, dans ces momens d'alarmes, on ne savoit de quel côté tourner ; les mesures qui sembloient le plus dictées par la prudence, aboutissoient à des fins désastreuses et sinistres. M. de Montcalm, qui ne fut instruit que tard, à raison de l'éloignement de sa tente, se porta au premier avis vers le lieu de la scène, avec une célérité qui marquoit la bonté et la générosité de son cœur. Il se multiplioit et se reproduisoit, il étoit partout : prières, menaces, promesses, il usa, il essaya de tout ; il en vint enfin à la force. Il crut devoir à la naissance et au mérite de M. le colonel Yonn, d'arracher d'autorité, et avec violence, son neveu d'entre les mains d'un Sauvage ; mais, hélas ! sa délivrance coûta la vie à quelques prisonniers que ces furieux massacrèrent sur le champ, par la crainte d'un semblable coup de vigueur. Le tumulte cependant croissoit toujours, lorsque quelqu'un s'avisa heureusement de crier aux Anglais, qui formoient un corps considérable, de doubler le pas : cette marche forcée eut son effet ; les Sauvages, en partie par l'inutilité de leurs poursuites, en partie satisfaits de leurs prises, se retirèrent ; le peu qui resta fut aisément dissipé. Les Anglais continuèrent tranquillement leur route

jusqu'au fort Lydis, où ils n'arrivèrent d'abord qu'au nombre de trois ou quatre cents : j'ignore le nombre de ceux qui ayant gagné les bois, furent assez heureux pour s'y rendre à la faveur du canon, qu'on eut soin de tirer pendant plusieurs jours pour les guider. Le reste de la garnison n'avoit cependant pas péri par le fer, et ne gémissoit pas non plus sous le poids des chaînes; plusieurs avoient trouvé leur salut dans les tentes françaises, ou dans le fort : ce fut là où je me rendis, après que le désordre fut apaisé. Une foule de femmes éplorées vinrent en gémissant m'environner; elles se jetoient à mes genoux; elles baisoient le bas de ma robe, en poussant de temps en temps des cris lamentables qui me perçoient le cœur : il n'étoit pas en moi de tarir la source de leurs pleurs; elles redemandoient leurs fils, leurs filles, leurs époux dont elles déploroient l'enlèvement. Pouvois-je les leur rendre? l'occasion du moins ne tarda pas à se présenter de diminuer le nombre de ces misérables; je l'embrassai avidemment. Un officier français m'avertit qu'un Huron, actuellement dans son camp, s'étoit emparé d'un enfant de six mois, dont la mort étoit assurée, si je n'accourois sur le champ pour le délivrer; je ne balançai point; je courus en hâte à la tente du Sauvage, entre les bras de qui j'aperçus l'innocente victime qui baisoit tendrement les mains de son ravisseur, et qui jouoit avec quelques colliers de porcelaine qui le paroient. Ce coup d'œil donna une nouvelle ardeur à mon zèle; je commençai par flatter le Huron par tous les éloges que la vérité pou-

voit me permettre de donner à la valeur de sa nation. Il me comprit du premier coup : *Tiens*, me dit-il civilement, *vois-tu cet enfant ? je ne l'ai point volé ; je l'ai trouvé délaissé dans une haie ; tu le veux, mais tu ne l'auras pas.* J'eus beau lui remontrer l'inutilité de son prisonnier, sa mort assurée par le défaut de nourriture convenable à la délicatesse de son âge, il me montra du suif pour le régaler, ajoutant qu'après tout il trouveroit, en cas de mort, un coin de terre pour l'ensevelir, qu'il me seroit libre alors de lui donner ma bénédiction. Je répliquai à son discours par l'offre que je lui fis de lui remettre une grosse somme d'argent, s'il vouloit se dessaisir de son petit captif ; il persista dans la négative ; il se relâcha dans la suite jusqu'à exiger en échange un autre Anglais. S'il n'eût rien diminué de ses prétentions, c'étoit fait de la vie de l'enfant ; je croyois déjà son arrêt de mort porté, lorsque je m'aperçus qu'il tenoit conseil, dans la langue des Hurons, avec ses compagnons, car jusqu'alors la conversation s'étoit tenue en français, qu'il entendoit. Ce pourparler fit luire à mes yeux un rayon d'espérance ; elle ne fut pas trompée : le résultat fut que l'enfant étoit à moi, si je lui délivrois une chevelure ennemie. La proposition ne m'embarrassa point : *On verra dans peu*, lui répliquai-je, en me levant, *si tu es un homme d'honneur.* Je partis en diligence pour le camp d'Abnakis ; je demandai au premier venu, s'il étoit maître de quelque chevelure, et s'il vouloit me faire le plaisir de m'en gratifier ; j'eus tout lieu de me louer de sa complaisance ; il délia son sac et me donna le choix.

Pourvu d'une de ces barbares dépouilles, je la portois en triomphe, suivi d'une foule de Français et de Canadiens, curieux de savoir l'issue de l'aventure. La joie me prêta de ailes; je fus dans un moment à mon Huron. Voilà, lui dis-je en abordant, voilà ton payement: *Tu as raison*, me répondit-il, *c'est une chevelure anglaise, car elle est rouge*: c'est en effet la couleur qui distingue assez ordinairement les Colons anglais de ces contrées. *Eh bien! voilà l'enfant, emporte-le; il t'appartient.* Je ne lui donnai pas le temps de revenir sur le marché: je pris sur le champ entre mes mains le petit malheureux; comme il étoit presque nu, je l'enveloppai dans ma robe. Il n'étoit pas accoutumé à être porté par des mains aussi peu habiles que les miennes; le pauvre enfant poussoit des cris qui m'instruisoient autant de ma mal-adresse, que de ses souffrances; mais je me consolai dans l'espérance de le calmer bientôt, en le remettant à des mains bien plus chéries. J'arrive au fort; aux cris du petit, toutes les femmes accourent, chacune se flattoit de retrouver l'objet de la tendresse maternelle. Elles l'examinèrent avidement; mais ni les yeux, ni le cœur d'aucune n'y distinguèrent son fils; elles se retirèrent à l'écart pour donner de nouveau un libre cours à leurs lamentations et à leurs plaintes. Je ne me trouvai pas dans un petit embarras par cette retraite; éloigné de quarante à cinquante lieues de toute habitation française, comment nourrir un enfant d'un âge si tendre? J'étois enseveli dans mes réflexions, lorsque je vis passer un officier anglais qui parloit fort bien la langue française; je lui dis d'un





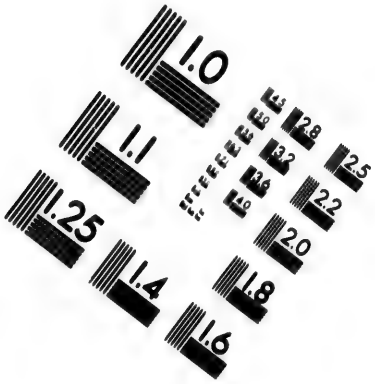
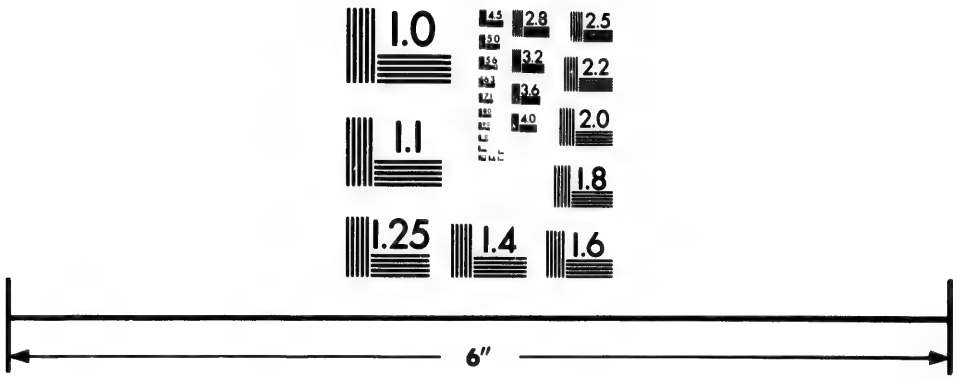
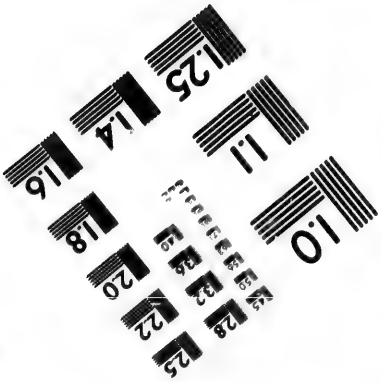


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

ton ferme : Monsieur, je viens de racheter ce jeune enfant de la servitude, mais il n'échappera pas à la mort, si vous n'ordonnez à quelqu'une de ces femmes de lui tenir lieu de mère, et de l'allaiter, en attendant que je puisse pourvoir à le faire élever ailleurs. Les officiers français qui étoient présens appuyèrent ma demande ; sur cela, il parla à ces femmes anglaises ; une s'offrit à lui rendre ce service, si je voulois répondre de sa vie et de celle de son mari, me charger de leurs subsistances, et les faire conduire à Boston par Montreal. J'acceptai sur le champ la proposition ; je priai M. du Bourg-la-Marque de détacher trois grenadiers pour escorter mes Anglais jusqu'au camp des Canadiens, où je me flattai de trouver des ressources pour remplir mes nouveaux engagemens ; ce digne officier répondit avec bonté à ma requête.

Je me disposois à quitter le fort, lorsque le père de l'enfant se retrouva, mais blessé d'un éclat de bombe et dans l'impossibilité de se secourir lui-même ; il ne put qu'acquiescer avec plaisir aux dispositions que j'avois faites pour la sûreté de son fils. Je partis donc accompagné de mes Anglais, sous la sauvegarde de trois grenadiers : après deux heures d'une marche pénible, mais heureuse, nous arrivâmes au quartier où étoient logés les Canadiens. Je n'entreprendrai pas de vous rendre fidèlement la nouvelle circonstance qui couronna mon entreprise ; il est des événemens qu'inutilement se flatteroit-on de présenter au naturel. Nous étions à peine aux premières avenues du camp, lorsqu'un cri vif et animé vint

subitement frapper mes oreilles ; étoit-ce de la douleur ? étoit-ce de la joie? C'étoit tout cela et plus encore, car c'étoit la mère, qui de fort loin avoit distingué son fils, tant les yeux de la tendresse maternelle sont éclairés. Elle accourut avec une précipitation qui dénotoit ce qu'elle étoit à cet enfant ; elle l'arracha des mains de l'Anglaise avec un empressement qui sembloit désigner la crainte qu'elle avoit qu'on ne le lui enlevât une seconde fois. Il est aisé de s'imaginer à quels transports de joie elle s'abandonna, surtout lorsqu'elle fut assurée et de la vie et de la liberté de son mari, à qui elle croyoit avoir fait les derniers adieux ; il ne manquoit à leur bonheur que leur réunion. Je crus devoir couronner par là mon ouvrage.

Je repris la route du fort ; mes forces suffirent à peine pour m'y rendre ; il étoit plus d'une heure après midi, sans que j'eusse pris aucune nourriture ; aussi je tombai presque en défaillance en y arrivant. La politesse et la charité de MM. les officiers français m'eurent bientôt mis en état de continuer la bonne œuvre ; je fis chercher l'Anglais en question, mais les recherches furent pendant plusieurs heures sans succès ; les douleurs de sa blessure l'avoient obligé de se retirer dans le lieu le plus solitaire du fort, pour y prendre du repos : on le trouva enfin ; je me disposai à l'emmener, lorsque son épouse et son fils reparurent. Les ordres avoient été donnés de ramasser tous les Anglais dispersés dans les différens quartiers, au nombre de près de cinq cents, et de les conduire au fort, afin qu'on pût pourvoir plus

sûrement à leur subsistance, en attendant qu'on pût les faire conduire à Orange; ce qui fut heureusement executé quelques jours après. Les démonstrations de joie furent renouvelées avec encore plus d'épanchement qu'auparavant; les remercîmens ne me furent pas épargnés, non-seulement de la part des intéressés, mais encore de MM. les officiers anglais, qui eurent la bonté de me les réitérer plus d'une fois: quant à leurs offres de service, elles ne m'ont flatté que par les sentimens d'où elles partoient; un homme de mon état n'a aucune récompense à attendre que de Dieu seul.

Je ne dois pas passer ici sous silence le prix qu'a obtenu de sa charité l'autre femme anglaise qui s'étoit obligée à servir de mère à l'enfant en l'absence de la vraie mère; la Providence lui ménagea, par l'entremise de M. Picquet, le recouvrement du fils qui lui avoit été injustement ravi. Je restai encore quelques jours aux environs du fort, où mon ministère ne fut pas infructueux, soit envers quelques prisonniers, dont je fus assez heureux pour briser les fers, soit envers quelques officiers français dont la fureur des Sauvages menaça les jours, et que je vins à bout de mettre à couvert.

Telles ont été les circonstances de la malheureuse expédition qui a déshonoré la valeur que les Sauvages avoient fait éclater durant tout le cours du siége, et qui nous a rendus odieux jusqu'à leurs services. Ils prétendent la justifier; les Abnakis, en particulier, par le droit de représailles, alléguant que plus d'une fois, dans le sein même de la paix, ou dans

des pourparlers, tels que l'hiver passé, leurs guerriers avoient trouvé leurs tombeaux sous les coups de la trahison dans les forts anglais de l'Acadie. Je n'ai ni les lumières, ni les connoissances nécessaires pour juger une nation qui, pour être notre ennemie, n'en est pas moins respectable par bien des titres. Je ne sache pas au reste, que dans le tissu de cette relation, il me soit échappé une seule particularité dont on puisse avec justice, infirmer la certitude; encore moins pourrois-je me persuader que la malignité puisse découvrir un seul trait qui l'autorise à rejeter sur la nation française l'indignité de cet événement.

On avoit fait agréer aux Sauvages le traité de la capitulation, pouvoit-on prévenir plus sûrement l'infraction?

On avoit assigné aux ennemis, pour assurer leur retraite, une escorte de quatre cents hommes, quelques-uns mêmes ont été la victime d'un zèle trop vif à réprimer le désordre; pouvoit-on plus efficacement empêcher la violation du traité?

Enfin on est allé jusqu'à racheter à grands frais, les Anglais, et à les tirer, à prix d'argent, des mains des Sauvages, de sorte que près de quatre cents sont à Québec, prêts à s'embarquer pour Boston. Pouvoit-on plus sincèrement réparer l'infraction du traité? Ces réflexions me paroissent sans réplique.

Les Sauvages sont donc seuls responsables du violement du droit des gens, et ce n'est qu'à leur insatiable férocité et à leur caractère d'indépendance qu'on peut en attribuer la cause. La nouvelle de cette fatale

exécution, répandue dans les colonies anglaises, y a semé la désolation et l'effroi, au point qu'un Sauvage a bien osé pousser la témérité jusqu'à aller seul pour enlever des prisonniers presqu'aux portes d'Orange, sans qu'on l'ait inquiété, ni dans son expédition, ni dans sa retraite; aussi les ennemis n'ont-ils formé aucune entreprise contre nous dans les jours qui ont suivi la prise du fort. Rien cependant de plus critique pour nous que la situation où se trouvoit alors l'armée française; les Sauvages, aux Abnakis et aux Nipistingues près, avoient disparu dès le jour même de leur malheureuse expédition; douze cents hommes étoient occupés à la démolition du fort, près de mille étoient employés à faire le transport des provisions immenses de bouche et de guerre, dont nous nous étions emparés; à peine restoit-il une poignée de gens pour faire tête à l'ennemi, s'il avoit pris le parti de l'offensive; sa tranquillité nous fournit les moyens de consommer notre ouvrage. Le fort George a été détruit et renversé de fond en comble, et les débris consumés par le feu; ce ne fut que dans l'incendie que nous comprîmes la grandeur de la perte des ennemis; il se trouva des casemates et des souterrains cachés remplis de cadavres qui, pendant quelques jours, fournirent un nouvel aliment à l'activité des flammes : pour notre perte, elle consiste dans vingt et un morts, dont trois Sauvages, et dans vingt-cinq blessés, c'est tout.

Enfin, le jour de l'Assomption je remontai en bateau pour Montréal, par un temps des plus pluvieux, et des plus froids : ce voyage n'a été marqué que

que par la continuité des orages et des tempêtes qui faillirent à submerger une de nos berges, et à faire périr ses conducteurs; mais les peines en ont été bien tempérées, non-seulement par la compagnie des autres missionnaires, mais encore par celle de M. Fiesch, envoyé à Montréal en qualité d'otage. Cet officier, Suisse de naissance, autrefois au service de France, et réunissant les qualités les plus estimables, a servi, pendant son séjour au milieu de la colonie, la nation à laquelle il est lié, avec une fidélité digne de tous les éloges.

Arrivé à Montréal, je comptois y prendre un repos nécessaire; mais les Sauvages y multiplièrent si fort mes occupations, et avec si peu de consolation pour mon ministère, que je hâtai mon départ pour ma mission; j'avois une raison de plus de me presser : il s'agissoit d'acquitter la parole que j'avois donnée à MM. les officiers anglais, de faire tous mes efforts dans ce village pour engager les Sauvages à la restitution du reste des prisonniers; il étoit temps d'y venir mettre la main à l'œuvre. Un de nos Canadiens échappé des prisons de la nouvelle Angleterre, ne tarissoit point sur les mauvais traitemens qu'il y avoit essuyés, il rapportoit même qu'un Abnakis pris à l'action de M. de Dieskau, avoit péri de faim cet hiver, dans les prisons d'Orange; cette nouvelle ébruitée auroit pu faire périr bien des innocens. Je suis venu à bout de l'ensevelir dans un silence profond, qui a favorisé le départ de tous les Anglais retenus dans les fers par une injustice criante.

Après avoir pris congé de M. de Montcalm, je

me rendis au quartier des Abnakis; je fis avertir l'orateur d'assembler incessamment ses compatriotes, et de les avertir, que devant aller dans quelques jours à l'attaque du fort anglais, j'attendois de leur religion, qu'ils se prépareroient à cette périlleuse expédition par toutes les démarches propres à en assurer le succès devant Dieu : je leur fis savoir en même temps, que ma tente seroit ouverte en tout temps et à tout le monde, et que je serois toujours prêt, au péril même de ma vie, de leur fournir les secours qu'exigeoit mon ministère. Mes offres furent acceptées : une partie me donna la consolation de les voir s'approcher du tribunal de la pénitence. J'en disposai quelques-uns à la réception de l'auguste Sacrement de l'autel; ce fut le dimanche suivant, vingt-quatrième de juillet, qu'ils jouirent de ce bonheur. Je n'oubliai rien pour donner à cette action, le plus d'éclat qu'il m'étoit possible : je chantai solennellement la messe, pendant laquelle je leur fis la première exhortation abnakise, que j'aye faite dans les formes; elle roula sur l'obligation où ils étoient de faire honneur à leur religion par leur conduite, en présence de tant de nations idolâtres qui, ou ne la connoissoient pas, ou la blasphémoient, et qui avoient les yeux attachés sur eux. Les motifs les plus propres à faire impression, furent présentés sous des couleurs frappantes; je n'oubliai pas de leur rappeler les périls inséparables de la guerre, que leur courage et leur valeur ne servoient qu'à multiplier. Si l'attention de l'auditeur et un maintien modeste décidoient du fruit d'un discours, j'aurois eu

tout lieu de me féliciter de mes foibles efforts. Ces exercices nous menèrent bien avant dans la matinée; mais le Sauvage ne compte pas les momens qu'il donne à la religion, il se montre avec décence et avec empressement dans nos temples. Les libertés que les Français s'y permettent, et l'ennui qu'ils y portent, peint jusque sur leur front, ne sont que trop souvent le sujet de leur scandale.

Le troisième jour expiré, nous reçûmes l'ordre d'aller rejoindre l'armée française, campée à une lieue plus haut, vers le Portage, c'est-à-dire, vers l'endroit où une grande chute d'eau nous obligeoit de transporter par terre, dans le lac Saint-Sacrement, les munitions nécessaires pour le siége. On faisoit les dispositions pour le départ, lorsqu'elles furent arrêtées par un spectacle qui fixa tous les yeux.

On vit paroître au loin, dans un des bras de la rivière, une petite flotte de canots sauvages qui, par leurs arrangemens et leurs ornemens annonçoient une victoire : c'étoit M. Marin, officier canadien d'un grand mérite, qui revenoit glorieux et triomphant de l'expédition dont on l'avoit chargé. A la tête d'un corps d'environ deux cents Sauvages, il avoit été détaché pour aller vers le fort Lydis; il avoit eu le courage avec un petit camp volant, d'en attaquer les retranchemens avancés, et le bonheur d'enlever un principal quartier. Les Sauvages n'eurent que le temps d'emporter trente-cinq chevelures de deux cents hommes qu'ils tuèrent, sans que leur victoire fût ensanglantée d'une seule goutte de leur sang, et leur coutât un seul homme. L'enne-

mi, au nombre de trois mille hommes, chercha en vain d'avoir sa revanche, en les poursuivant dans leur retraite; elle fut faite sans la moindre perte. On étoit occupé à compter le nombre des trophées barbares, c'est-à-dire, des chevelures anglaises dont les canots étoient parés, lorsque nous aperçûmes d'un autre côté de la rivière, une barque française qui nous amenoit cinq Anglais liés et conduits par des Outaouacs, dont ils étoient les prisonniers.

La vue de ces malheureux captifs répandit la joie et l'alégresse dans les cœurs des assistans; mais c'étoit, dans la plupart, une joie féroce et barbare, qui se produisit par des cris effroyables et par des démarches bien tristes pour l'humanité. Un millier de Sauvages tirés des trente-six nations réunies sous l'étendard français, étoient présens et bordoient le rivage : dans l'instant, sans qu'il parût qu'ils se fussent concertés, on les vit courir avec la dernière précipitation vers les bois voisins. Je ne savois à quoi devoit aboutir une retraite si brusque et si inopinée; je fus bientôt au fait. Je vis revenir un moment après, ces furieux, armés de bâtons, qui se préparoient à faire à ces infortunés anglais la plus cruelle des réceptions; je ne pus retenir mon cœur à la vue de ces cruels préparatifs; les larmes couloient de mes yeux : ma douleur cependant ne fut point oisive. J'allai, sans délibérer, à la rencontre de ces bêtes farouches, dans l'espérance de les adoucir; mais, hélas! que pouvoit ma foible voix? que pousser quelques sons, que le tumulte, la diversité des langues, plus encore la férocité des cœurs rendoient

inintelligibles : du moins les reproches les plus amers ne furent-ils pas épargnés à quelques Abnakis qui se trouvèrent sur mon chemin ; l'air vif qui animoit mes paroles, les amena à des sentimens d'humanité. Confus et honteux, ils se séparèrent de la troupe meurtrière, en jetant les cruels instrumens dont ils se disposoient à faire usage ; mais qu'étoit-ce que quelques bras de moins sur deux mille déterminés à frapper sans pitié ? Voyant l'inutilité des mouvemens que je me donnois, je me déterminai à me retirer pour n'être pas témoin de la sanglante tragédie qui alloit se passer : je n'eus pas fait quelques pas, qu'un sentiment de compassion me rappela sur le rivage d'où je jetai les yeux sur ces malheureuses victimes dont on préparoit le sacrifice. Leur état renouvela ma sensibilité ; la frayeur qui les avoit saisis, leur laissoit à peine assez de force pour se soutenir ; leurs visages consternés et abattus étoient une vraie image de la mort ; c'étoit fait de leur vie : en effet, ils alloient expirer sous une grêle de coups, si leur conservation ne fût venue du sein même de la barbarie, et si la sentence de mort n'eût été révoquée par ceux mêmes qui, ce semble, devoient être les premiers à la prononcer. L'officier français qui commandoit dans la barque, s'étoit aperçu des mouvemens qui s'étoient faits sur le rivage ; touché de cette commisération si naturelle à un honnête homme, à la vue d'un malheureux, il tâcha de la faire passer dans les cœurs des Outaouacs, maîtres des prisonniers ; il mania si adroitement leurs esprits, qu'il vint à bout de les rendre sensibles, et de les intéresser

en faveur de la cause des misérables ; ils s'y portèrent avec un zèle qni ne pouvoit qu'infailliblement réussir. A peine la berge fut-elle assez près du rivage, pour que la voix pût y porter, qu'un Outaouac prenant fiérement la parole, s'écria d'un ton menaçant : *Ces prisonniers sont à moi, je prétends qu'on me respecte, en respectant ce qui m'appartient; trêve d'un mauvais traitement dont tout l'odieux rejailliroit sur ma tête.* Cent officiers français auroient parlé sur ce ton, que leur discours n'auroit abouti qu'à leur attirer, à eux des mépris, et à leurs captifs des redoublemens de coups ; mais un Sauvage craint son semblable, et ne craint que lui ; leurs moindres disputes vont à la mort; aussi n'en viennent-ils guères là. Les volontés de l'Outaouac furent donc aussitôt respectées que notifiées ; les prisonniers furent débarqués sans tumulte et conduits au fort, sans même que la moindre huée les y accompagnât. Ils furent d'abord séparés, ils subirent l'interrogatoire, où il ne fut pas nécessaire d'user d'artifices, pour en tirer les éclaircissemens qu'on souhaitoit : la frayeur dont ils n'étoient pas trop bien revenus, leur délioit la langue, et leur prêtoit une volubilité, qui apparemment n'auroit pas eu lieu sans cela. J'en visitai un dans un appartement du fort, occupé par un de mes amis ; je lui donnai par signe les assurances les plus propres à le tranquilliser ; je lui fis présenter quelques rafraîchissemens, qu'il me parut recevoir avec reconnoissance.

M. de Corbiese, officier français, servant dans les troupes de la colonie, avoit été commandé la nuit

précédente, pour aller croiser sur le lac Saint-Sacrement : sa troupe se montoit environ à cinquante Français, et à un peu plus de trois cents Sauvages. Au premier point du jour, il découvrit un corps de trois cents Anglais détachés aussi en partie dans une quinzaine de berges : ces sortes de bateaux, hauts de bord, et forts en épaisseur, en concurrence avec de frêles canots, compensoient suffisamment et au delà, la petite supériorité que nous pouvions avoir du côté du nombre. Cependant nos gens ne balancèrent pas à aller engager l'action ; l'ennemi parut d'abord accepter le défi de bonne grâce, mais cette résolution ne se soutint pas. Les Français et les Sauvages, qui ne pouvoient raisonnablement fonder l'espérance de la victoire que sur l'abordage que leur nombre favorisoit, et qui d'ailleurs risquoient tout à se battre de loin, se mirent à serrer de près l'ennemi, malgré la vivacité du feu qu'il faisoit. L'ennemi ne les vit pas plutôt à ses trousses, que la terreur lui fit tomber les armes des mains ; il ne rendit plus de combat, ce ne fut plus qu'une déroute. De tous les partis, le moins honorable sans contredit, mais, qui plus est, le plus dangereux, étoit de gagner la grêve ; c'est celui auquel il se détermina. Dans l'instant, on le voit tirer avec précipitation vers le rivage : quelques-uns d'entre eux pour y arriver plutôt, se mettent à la nage, en se flattant de pouvoir se sauver à la faveur des bois ; entreprise mal concertée, dont ils eurent tout le temps de pleurer la folie. Quelque vîtesse que les efforts redoublés des rameurs pussent donner à des bateaux, que l'art et l'habileté de l'ouvrier en

avoient rendu susceptibles, elle n'approchoit pas, à beaucoup, près de la célérité d'un canot d'écorce; il vogue ou plutôt il vole sur l'eau avec la rapidité d'un trait; aussi les Anglais furent-ils bientôt atteints. Dans la première chaleur du combat, tout fut massacré sans miséricorde, tout fut haché en pièces. Ceux qui avoient déjà gagné les bois, n'eurent pas un meilleur sort; les bois sont l'élément des Sauvages, ils y coururent avec la légéreté des chevreuils; les ennemis y furent joints et coupés par morceaux. Cependant les Outaouacs, voyant qu'ils n'avoient plus à faire à des combattans, mais à des gens qui se laissoient égorger sans résistance, pensèrent à faire des prisonniers : le nombre en monta à cent cinquante-sept, celui des morts à cent trente et un; douze seulement furent assez heureux pour échapper à la captivité et à la mort; les berges, les équipages, les provisions, tout fut pris et pillé. Pour cette fois, monsieur, vous vous attendez, sans doute, qu'une victoire si incontestable nous coûta cher. Le combat se donna sur l'eau, c'est-à-dire, dans un lieu tout-à-fait découvert; l'ennemi n'y fut pas pris au dépourvu; il eut tout le temps de faire ses dispositions; il combattoit de plus de haut en bas, pour ainsi dire; du haut de ses berges, il déchargeoit la mousqueterie sur de foibles écorces, qu'un peu d'adresse, ou plutôt, qu'un peu de sang froid auroit aisément fait submerger avec tous ceux qui les défendoient. Cela est vrai : cependant un succès si complet fut acheté au prix d'un seul Sauvage blessé, dont le poignet fut démis par un coup de feu.

Tel fut le sort du détachement de l'infortuné M. Copperelh, qui en étoit le commandant, et que le bruit général dit avoir péri sous les eaux. Les ennemis ne s'expriment sur les désastres de cette journée, qu'en des termes qui marquent également et leur douleur et leur surprise; ils conviennent ingénument de la grandeur de leur perte. Il seroit en effet difficile de s'inscrire en faux contre la moindre particularité; les cadavres des officiers et de leurs soldats, en partie flottans sur les eaux du lac Saint-Sacrement, en partie encore étendus sur le rivage, déposeroient contre ce désaveu: quant à leurs prisonniers, la plus grande partie gémit encore dans les fers de M. le chevalier de Levi. Je les vis défiler par bandes, escortés de leurs vainqueurs qui, occupés, en barbares, de leurs triomphes, ne paroissoient guères d'humeur à adoucir aux vaincus le malheur de leur défaite. Dans l'espace d'une lieue qu'il me fallut faire pour rejoindre mes Abnakis, je fis rencontre de plusieurs petites troupes de ces captifs; plus d'un Sauvage m'arrêta sur mon chemin pour faire montre de sa prise en ma présence, et pour jouir en passant de mes applaudissemens. L'amour de la patrie ne me permettoit pas d'être insensible à des succès qui intéressoient la nation; mais le titre de malheureux est respectable non-seulement à la religion, mais à la simple nature. Ces prisonniers d'ailleurs s'offroient à moi sous un appareil si triste! les yeux baignés de larmes, le visage couvert de sueurs et même de sang, la corde au cou. A cet aspect, qui auroit le cœur assez dur pour repousser

la pitié et la douleur que la nature seule doit inspirer ?

DES NATCHEZ.

Avant l'époque où les Européens s'emparèrent des contrées de l'Amérique, les peuples qui habitoient celle où fut depuis fondée la Louisiane, étoient soumis à des chefs qui exerçoient une autorité suprême. Ces Sauvages se trouvoient divisés en plusieurs tribus, toutes peu nombreuses, et quoique séparées par des déserts, souvent en guerre les unes contre les autres. Des feuillages entrelacés, étendus sur des pieux, formoient leurs habitations; le gibier, le poisson, le maïs et les fruits fournissoient leur nourriture; des peaux de bêtes fauves leur servoient de vêtemens: presque toutes ces peuplades adoroient le soleil.

Les Natchez, dont le pays étoit agréable et fertile, formoient le plus remarquable de ces peuples; leur chef s'appeloit *Grand Soleil*, et portoit sur sa poitrine, l'image de l'astre du jour, dont il prétendoit descendre. La police, la guerre, la religion, tout dépendoit de lui; les travaux se faisoient en commun, et le chef distribuoit les produits de la terre. A la mort du chef, sa femme et ses gardes s'empressoient de se tuer pour aller le servir dans l'autre monde.

La suite de la conjuration, dont on lit les détails dans la lettre des missionnaires jésuites, fut funeste

aux Natchez ; cette nation fut passée au fil de l'épée, et on en brûla toutes les habitations.

La population de Natchez s'élève aujourd'hui à cinq mille Blancs et à trois mille esclaves ; on y cultive le coton à longue soie. Un autre établissement se forme et s'accroît tous les jours sur les bords de la rivière Grande Yazous, qui s'écoule dans le Mississipi, par trente-deux degrés, quarante minutes.

A Natchez, le climat est très-insalubre ; il y règne des fièvres intermittentes pendant l'été et l'automne. Il faut lire dans M. de Châteaubriant, la peinture qu'il fait des orages terribles auxquels ce pays est exposé. « Ce lieu, dit-il, étoit un terrain marécageux ; nous avançions, avec peine, sous une voûte de smilax, et parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampans, qui entravoient nos pieds comme des filets : le sol humide murmuroit autour de nous, et, à chaque instant, nous étions près d'être engloutis dans des fondrières : des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveugloient ; les serpens à sonnettes bruissoient de toutes parts, et les loups, les ours, les bisons, les carcajous, les petits tigres, qui se venoient cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs mugissemens.

Cependant l'obscurité redouble, les nuages abaissés entrent dans l'ombrage des bois ; tout à coup la nue se déchire, et l'éclair trace une rapide losange de feu : un vent impétueux, sorti du couchant, mêle en un vaste chaos, les nuages avec les nuages ; le ciel s'ouvre tout à coup, et, à travers ses crevasses, on

aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts plie : quel affreux et magnifique spectacle ! la foudre allume, en divers lieux, les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumée pénètrent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrasement. Les détonations de l'orage et de l'incendie, le fracas des vents, les gémissemens des arbres, les hurlemens des bêtes, les clameurs des fleuves, les sifflemens des tonnerres qui s'éteignent en tombant dans les ondes ; tous ces bruits, multipliés par les échos du ciel et des montagnes, assourdissent le désert ».

Nous placerons ici quelques détails sur les indigènes dont le nombre est assez considérable dans le gouvernement de Mississipi. Leurs principales tribus sont celles des Chicasas, des Chaclas et des Criks ou Muskogis : ceux-ci composent la confédération la plus forte qu'il y ait aux Etats-Unis ; leur pays, situé à peu près au centre de la Géorgie, est très-agréable : ils entretiennent environ trois mille cinq cents guerriers.

Rien n'est aussi piquant et aussi agréablement colorié que le tableau que nous a tracé M. de Châteaubriant, des mœurs et du caractère des Muscogulges, dans son *Génie du christianisme*.

« Nous apercevons, dit Chaclas, le village d'Apalachucla, situé au bord de la rivière Chasa-ucho. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au

nez et aux oreilles, et on me met à la main une chichikoué (instrument de Sauvages).

Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en étoit fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne au conseil de s'assembler.

Tu connois mon fils, les tourmens que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre; les missionnaires chrétiens, aux périls de leurs jours, et avec une charité infatigable, étoient parvenus, dans plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bucher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'étoit déclaré en sa faveur: c'étoit pour prononcer sur cette importante affaire que le Mico convoquoit les sachems; on me conduit au lieu des délibérations.

Non loin d'Apalachucla s'élevoit, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil: trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Ces colonnes étoient de cyprès poli et sculpté; elles augmentoient en hauteur et en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorces, qui passant sur le sommet des autres colonnes, couvroient le pavillon en forme d'éventail à jour.

Le conseil s'assemble; cinquante vieillards, en superbes manteaux de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon.

Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi-coloré pour la guerre. A la droite des vieillards se placent cinquante femmes couvertes d'une draperie ondoyante de plumes de cygnes. Le chef de guerre, le tomahaerse à la main, le panache sur la tête, les mains et la poitrine teintes de sang, prend la gauche des pères de la patrie.

Au pied de la colonne centrale brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné de huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers; ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil sauvage, un appareil extraordinaire et pompeux.

J'étois debout, enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose, avec simplicité, l'affaire qui rassemble le conseil; il jete un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

Alors un sachem de la tribu de l'aigle se lève, il parle ainsi :

Mon père le Mico, sachems, matrones, guerriers des quatre tribus de l'aigle, du castor, du serpent et de la tortue, ne changeons rien aux mœurs de nos aïeux; brûlons le prisonnier, et n'amollissons point nos courages. C'est une coutume des Blancs qu'on nous propose, elle ne peut être que pernicieuse; donnez un collier rouge qui contienne mes paroles.

J'ai dit :

Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

Une matrone se lève et dit :

Mon père l'aigle, vous avez l'esprit d'un renard, et la prudente lenteur d'une tortue ; je veux éclaircir entre vous et moi la chaîne d'amitié, et nous planterons l'arbre de paix ; mais changeons les coutumes de nos aïeux, en ce qu'elle ont de funeste ; ayons des esclaves qui cultivent nos champs, n'entendons plus les cris du prisonnier, qui troublent le sein des mères.

J'ai dit :

Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage ; comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon ; comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite ; comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitoit et murmuroit le conseil. Des sachems, des guerriers, des matrones parlent tour à tour ou tous ensemble ; les intérêts se choquent, les opinions sont partagées, le conseil va se dissoudre ; mais enfin, l'usage antique l'emporte, et l'on décide que je serai brûlé, avec les tourmens accoutumés.

Une circonstance vient retarder mon supplice ; la fête des morts, ou le festin des ames approchoit : il est d'usage qu'on ne fasse mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette grande cérémonie ; on me confia a une garde sévère, et sans doute, les sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde, arrivoient en foule pour célébrer le festin des ames; on avoit bâti une longue hutte, sur un site écarté, dans le désert. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit tous ces squelettes, par ordre et par familles, aux parois des murs de la salle commune des aïeux : on avoit choisi le moment d'une tempête; les vents, les forêts, les cataractes mugissoient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluoient entre eux des traités de commerce, de paix et d'alliances, sur les os de leurs pères.

On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets; deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule; leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes; leurs beaux pieds nus s'entrelacent, elles se penchent et mêlent leur chevelure, elles regardent leurs mères, rougissent; on applaudit. Le jongleur invoque Michaleoï, génie des eaux; il chante le premier homme et la belle Atahensic, précipités du ciel pour avoir perdu leur innocence; la terre rougie du sang fraternel; Jouskéka l'impie, immolant le juste Tahouitoaron; le déluge descendant à la voix du grand Esprit; Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre. Il chante encore la belle Endaé, retirée de la contrée des ames, par les douces chansons de son époux.

Après ces jeux et ces cantiques on se prépare à donner

donner aux aïeux une éternelle sépulture. Sur le bord de la rivière Chasa-ucha, se voyoit un figuier sauvage, que le culte des peuples avoit consacré. On part de la salle funèbre en chantant l'hymne à la mort; chaque famille porte quelques débris sacrés, et jusqu'aux petits enfans, tous sont chargés des grands os de leurs pères. Cette procession solennelle arrive à la tombe : on y descend ces reliques, on les y étend par couche, en les séparant avec des peaux d'ours et de castors. Le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'arbre des pleurs et du sommeil.

Plaignons les hommes, mon cher fils! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes qui m'avoient témoigné un intérêt si tendre, demandoient maintenant mon supplice à grands cris; et des nations entières retardoient leur départ pour avoir le plaisir de voir un malheureux jeune homme, souffrir des tourmens épouvantables.

Dans une vallée au nord, à quelque distance du village, s'élevoit un bois sombre de cyprès et de sapins, appelé le *bois du sang;* on y arrivoit par les ruines d'un de ces anciens monumens qui ont appartenu à un peuple inconnu dans le désert : au centre de ce bois s'étendoit une vaste arène, où l'on sacrifioit les prisonniers de guerre; on m'y conduisit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort; le bucher s'élève, les spectateurs bâtissent des amphithéâtres, chacun invente un supplice; l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes : je commence ma chanson de mort ».

EX BIBLIOTHECA SEMINARII S.S. MARIANOPOLIT

Le reste de ce morceau, dit M. Mentelle, que nous avons copié pag. 472 et suiv. n'est pas de mon sujet. Cette peinture ornée de toutes les parures de la poésie n'en est pas moins ressemblante aux mœurs et aux coutumes de tous ces Sauvages; on voit que les textes de nos missionnaires en ont fourni le fond. Tous les Américains croient à une autre vie et à l'immortalité des ames. On ne verra pas avec moins d'étonnement et de plaisir, que ces peuples antiques ont conservé les vestiges des premières traditions du genre humain. Le chevalier de Ramsai a prouvé que la plupart de ces traditions ont été altérées par les fables mythologiques, et que leur perte entière en est due aux opinions philosophiques, plus funestes encore à la morale et au genre humain, que les fables les plus absurdes du paganisme. (*The philosophical principles of natural and revealed religion.* Londres 1751, 2 vol. in-4°.).

PEUPLES INDIGÈNES : LES NATCHEZ.

Lettre du père le Petit, missionnaire, au père d'Avaugour.

Vous n'avez pu ignorer, mon révérend père, le triste événement qui a désolé cette partie de la colonie française établie aux Natchez, sur la droite du fleuve de Mississipi, à cent vingt lieues de son embouchure. Deux de nous, missionnaires occupés à

la conversion des Sauvages, ont été compris dans le massacre, presque général, que cette nation barbare a fait des Français, dans le temps même qu'on n'avoit nulle raison de se défier de sa perfidie. Une si grande perte que vient de faire cette mission naissante, sera long-temps l'objet de nos plus vifs regrets.

Comme vous n'avez pu savoir que d'une manière confuse les suites d'une si noire trahison, je vais vous en développer toutes les circonstances; mais auparavant je crois devoir vous faire connoître le caractère de ces perfides Sauvages appelés *Natchez*. Quand je vous aurai décrit la religion, les mœurs, et les coutumes de ces barbares, je viendrai à l'histoire du tragique événement dont j'ai dessein de vous entretenir, et je vous en raconterai toutes les particularités, dans un détail, dont je m'assure que vous n'avez eu nulle connoissance.

Cette nation de Sauvages habite un des plus beaux et des plus fertiles climats de l'Univers : ce sont les seuls de ce continent-là qui paroissent avoir un culte réglé. Leur religion en certains points approche assez de celle des anciens Romains : ils ont un temple rempli d'idoles; ces idoles sont différentes figures d'hommes et d'animaux, pour lesquelles ils ont la plus profonde vénération : la forme de leur temple ressemble à un four de terre qui auroit cent pieds de circonférence; on y entre par une petite porte haute de quatre pieds, et qui n'en a que trois de largeur; on n'y voit pas de fenêtre. La voûte de l'édifice est couverte de trois rangs de nattes po-

sées les unes sur les autres, afin d'empêcher que les pluies ne dégradent la maçonnerie : par dessus et en dehors sont trois figures d'aigles, de bois peints en rouge, en jaune et en blanc : au-devant de la porte est une espèce d'appentis avec une contre porte, où le gardien du temple est logé : tout au tour règne une enceinte de palissade, sur laquelle on voit exposés les crânes de toutes les têtes que leurs guerriers ont rapportées des combats qu'ils ont livrés aux ennemis de leur nation.

Dans l'intérieur du temple il y a des tablettes posées à certaine distance, les unes sur les autres ; on y a placé des paniers de cannes de figure ovale, où sont renfermés les ossemens de leurs anciens chefs, et à côté, ceux des victimes qui se sont fait étrangler pour suivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette séparée, porte plusieurs corbeilles bien peintes, où se conservent leurs idoles ; ce sont des figures d'hommes et de femmes faites de pierres et de terre cuite, des têtes et des queues de serpens extraordinaires, des hiboux empaillés, des morceaux de cristaux, et des mâchoires de grands poissons. Il y avoit, en l'année 1699, une bouteille et une patte de verre, qu'ils gardoient précieusement.

Ils ont soin d'entretenir dans ce temple un feu perpétuel, et leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe : ils ne se servent pour cela que de bois sec, de noyer ou de chêne. Les anciens sont obligés de porter, chacun à leur tour, une grosse bûche dans l'enceinte de la palissade : le nombre des gardiens du temple est borné, et ils servent par quartier. Celui

qui est en exercice, est comme en sentinelle sous l'appentis, d'où il examine si le feu n'est pas en danger de s'éteindre; il l'entretient avec deux ou trois grosses bûches, qui ne brûlent que par l'extrémité, et qui ne se mettent jamais l'une sur l'autre, pour éviter la flamme.

De toutes les femmes, il n'y a que les sœurs du grand chef qui ayent la liberté d'entrer dans le temple: cette entrée est défendue à toutes les autres, aussi bien qu'au menu peuple, lors même qu'elles apportent à manger aux manes de leurs parens, dont les ossemens reposent dans le temple. Les mets se donnent au gardien, qui les porte à côté de la corbeille où sont les os du mort: cette cérémonie ne dure que pendant une lune. Les plats se mettent ensuite sur les palissades de l'enceinte, et sont abandonnés aux bêtes fauves.

Le soleil est le principal objet de la vénération de ces peuples: comme ils ne conçoivent rien qui soit au-dessus de cet astre, rien aussi ne paroît plus digne de leurs hommages; et c'est par la même raison que le grand chef de cette nation, qui ne connoît rien sur la terre au-dessus de soi-même, prend la qualité de frère du soleil: la crédulité des peuples le maintient dans l'autorité despotique qu'il se donne. Pour mieux les y entretenir, on élève une butte de terre rapportée, sur laquelle on bâtit sa cabane, qui est de même construction que le temple; la porte est exposée au levant. Tous les matins, le grand chef honore de sa présence le lever de son frère aîné, et le salue par plusieurs hurlemens, dès qu'il

paroît sur l'horizon ; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet (1), et il lui fait une offrande des trois premières gorgées qu'il tire ; puis élevant les mains au-dessus de la tête, et se tournant de l'orient à l'occident, il lui indique la route qu'il doit tenir dans sa course.

Il y a dans cette cabane, plusieurs lits à gauche en entrant ; mais sur la droite il n'y a que le lit du grand chef, orné de différentes figures peintes : ce lit ne consiste que dans une paillasse de cannes et de joncs fort durs, avec une bûche carrée qui lui sert de chevet. Au milieu de la cabane on voit une petite borne ; personne ne doit approcher du lit qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent saluent par un hurlement, et avancent jusqu'au fond de la cabane, sans jeter les yeux du côté droit où est le chef : ensuite on fait un nouveau salut en élevant les bras au-dessus de la tête, et hurlant trois fois. Si c'est une personne que le chef considère, il répond par un petit soupir, et lui fait signe de s'asseoir : on le remercie de sa politesse par un nouvel hurlement. A toutes les questions que fait le chef, on hurle une fois avant que de lui répondre ; et lorsqu'on prend congé de lui, on fait traîner un seul hurlement jusqu'à ce qu'on soit hors de sa présence.

Lorsque le grand chef meurt, on démolit sa cabane, puis on élève une nouvelle butte où l'on bâtit la cabane de celui qui le remplace dans sa

(1) Le calumet est une grande pipe dont se servent les Sauvages.

dignité, et qui ne loge jamais dans celle de son prédécesseur. Ce sont les anciens qui enseignent leurs loix au reste du peuple ; une des principales est d'avoir un souverain respect pour le grand chef, comme étant frère du soleil, et le maître du temple. Ils croient à l'immortalité de l'ame ; lorsqu'ils quittent ce monde, ils vont, disent-ils, en habiter un autre, pour y être récompensé ou puni. Les récompenses qu'ils se promettent, consistent principalement dans la bonne chère, et le châtiment dans la privation de tout plaisir : ainsi ils croient que ceux qui ont été fidèles observateurs de leurs loix, seront conduits dans une région de délices, où toutes sortes de viandes les plus exquises leur seront fournies en abondance ; qu'ils y couleront des jours agréables et tranquilles au milieu des festins, des danses et des femmes ; enfin, qu'ils goûteront tous les plaisirs imaginables ; qu'au contraire les infracteurs de leurs loix seront jetés sur des terres ingrates et toutes couvertes d'eau ; qu'ils n'auront aucune sorte de grains, qu'ils seront exposés tout nus aux piquantes morsures des maringouins ; que toutes les nations leur feront la guerre ; qu'ils ne mangeront jamais de viande, et qu'ils ne se nourriront que de la chair des crocodiles, de mauvais poissons, et de coquillages.

Ces peuples obéissent aveuglément aux moindres volontés du grand chef ; ils le regardent comme le maître absolu, non-seulement de leurs biens, mais encore de leur vie, et il n'y a pas un d'eux qui osât lui refuser sa tête, lorsqu'il la demande : quelques travaux qu'il leur ordonne, il leur est défendu d'en

exiger aucun salaire. Les Français qui ont souvent besoin de chasseurs ou de rameurs pour des voyages de long cours, ne s'adressent qu'au grand chef : celui-ci fournit tous les hommes qu'on souhaite, et reçoit le payement sans en faire part à ces malheureux, à qui il n'est pas même permis de se plaindre. Un des principaux articles de leur religion, surtout pour les domestiques du grand chef, est d'honorer ses funérailles en mourant avec lui pour aller le servir dans l'autre monde : ces aveugles se soumettent volontiers à cette loi, dans la folle persuasion où ils sont, qu'à la suite de leur chef ils vont jouir du plus grand bonheur.

Pour se faire une idée de cette sanglante cérémonie, il faut savoir que dès qu'il naît au grand chef un héritier présomptif, chaque famille qui a un enfant à la mamelle, doit lui en faire hommage. On choisit parmi tous ces enfans, un certain nombre, qu'on destine au service du jeune prince, et dès qu'ils ont l'âge compétent, on leur donne un emploi conforme à leurs talens : les uns passent leur vie à la chasse, ou à la pêche, pour le service de sa table ; les autres sont employés à l'agriculture ; d'autres ne servent qu'à lui faire cortége : s'il vient à mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joie pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leur plus beaux ajustemens, et se rendent dans la place qui est vis-a-vis le temple, et où tout le peuple est assemblé : après avoir dansé et chanté assez long-temps, ils se passent au cou une corde de poil de bœuf avec un nœud coulant, et aussitôt les mi-

nistres préposés pour cette sorte d'exécution, viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur maître, et de reprendre dans l'autre monde des emplois encore plus honorables que ceux qu'ils occupoient en celui-ci.

Les principaux domestiques du grand chef, ayant été étranglés de la sorte, on décharne leurs os, surtout ceux des bras et des cuisses; on les laisse se dessécher pendant deux mois dans une espèce de tombeau, après quoi on les en retire pour les renfermer dans des corbeilles, et les placer dans le temple à côté de ceux de leur maître: pour ce qui est des autres domestiques, leurs parens les emportent chez eux, et les font enterrer avec leurs armes et leurs vêtemens.

Cette même cérémonie s'observe pareillement à la mort des frères et des sœurs du grand chef; les femmes se font toujours étrangler pour les suivre, à moins qu'elles n'ayent des enfans à la mamelle, car alors elles continuent de vivre pour les allaiter: on en voit néanmoins plusieurs, qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler dans la place, selon les cérémonies ordinaires, et ainsi que la loi l'ordonne.

Ce gouvernement est héréditaire; mais ce n'est pas le fils du chef régnant qui succède à son père, c'est le fils de sa sœur ou de la première princesse du sang: cette politique est fondée sur la connoissance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes; ils ne sont pas sûrs, disent-ils, que les enfans de leurs

femmes soient du sang royal, au lieu que le fils de la sœur du grand chef l'est du moins du côté de la mère.

Les princesses du sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, et n'ont qu'un mari; mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur déplaît, et d'en choisir un autre parmi ceux de la nation, pourvu qu'il n'y ait entre eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité, la princesse lui fait casser la tête à l'instant : elle n'est point sujette à la même loi, car elle se peut donner autant d'amans qu'elle veut, sans que le mari puisse y trouver à redire; il se tient en présence de sa femme dans le plus grand respect, il ne mange point avec elle, et il la salue en hurlant, comme font ses domestiques; le seul agrément qu'il ait, c'est d'être exempt de travail, et d'avoir toute autorité sur ceux qui servent la princesse.

Autrefois, la nation des Natchez étoit considérable, elle comptoit soixante villages et huit cents soleils ou princes; maintenant elle est réduite à six petits villages et à onze soleils : dans chacun de ces villages il y a un temple où le feu est toujours entretenu comme dans celui du grand chef, auquel tous ces chefs obéissent.

C'est le grand chef qui nomme aux charges les plus considérables de l'Etat; tels sont les deux chefs de guerre, les deux maîtres de cérémonie pour le culte qui se rend dans le temple, les deux officiers qui président aux autres cérémonies qu'on doit observer lorsque des étrangers viennent traiter de la paix;

celui qui a inspection sur les ouvrages ; quatre autres chargés d'ordonner les festins dont on régale publiquement la nation, et les étrangers qui viennent la visiter : tous ces ministres qui exécutent les volontés du grand chef, sont respectés et obéis, comme il le seroit lui-même s'il donnoit ses ordres.

Chaque année, le peuple s'assemble pour ensemencer un vaste champ de blé d'Inde, de féves, de citrouilles et de melons ; on s'assemble de la même manière pour faire la recolte : une grande cabane, située dans une belle prairie, est destinée à conserver les fruits de cette récolte ; chaque été, vers la fin de juillet, le peuple se rassemble par ordre du grand chef, pour assister au grand festin qui se donne : cette fête dure trois jours et trois nuits, chacun y contribue de ce qu'il peut y fournir ; les uns apportent du gibier, les autres du poisson, etc. Ce sont des danses presque continuelles ; le grand chef et sa sœur sont dans une loge élevée et couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs sujets : les princes et les princesses, et ceux qui par leurs emplois ont un rang distingué, se tiennent assez près du chef, auquel ils marquent leur respect et leur soumission par une infinité de cérémonies.

Le grand chef et sa sœur font leur entrée dans le lieu de l'assemblée, sur un brancard porté par huit des plus grands hommes : le grand chef tient à la main un grand sceptre orné de plumes peintes ; tout le peuple danse et chante autour de lui, en témoignage de la joie publique : le dernier jour de cette fête, il fait approcher tous ses sujets, et leur fait une

longue harangue, par laquelle il les exhorte à remplir tous les devoirs de la religion ; il leur recommande sur toutes choses une grande vénération pour les esprits qui résident dans le temple, et de bien instruire leurs enfans : si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zèle, il en fait publiquement l'éloge ; c'est ce qui arriva en l'année 1702. Le tonnerre étant tombé sur le temple, et l'ayant réduit en cendres, sept ou huit femmes jetèrent leurs enfans au milieu des flammes pour apaiser le courroux du ciel : le grand chef appela ces héroïnes, et donna de grandes louanges au courage avec lequel elles avoient fait le sacrifice de ce qui leur étoit le plus cher ; il finit son panégyrique en exhortant les autres femmes à imiter un si bel exemple dans une semblable conjoncture.

Les pères de famille ne manquent point d'apporter au temple les prémices des fruits, des grains et des légumes : il en est de même des présens qui se font à cette nation ; ils sont aussitôt offerts à la porte du temple, où le gardien, après les avoir étalés et présentés aux esprits, les porte chez le grand chef qui en fait la distribution ainsi qu'il le juge à propos, sans que personne témoigne le moindre mécontentement.

On n'ensemence aucune terre, que les grains n'ayent été présentés au temple avec les cérémonies accoutumées. Dès que ces peuples approchent du temple ils lèvent les bras par respect, et poussent trois hurlemens, après quoi ils frottent leurs mains à terre, et se relèvent par trois fois avec autant de hurlemens réitérés. Quand on ne fait que

passer devant le temple, on s'arrête simplement en le saluant, les yeux baissés et les bras levés. Si un père ou une mère s'apercevoit que son fils manquât à cette cérémonie, il seroit puni sur le champ de quelques coups de bâtons.

Telles sont les cérémonies des Sauvages Natchez, par rapport à la religion; celles de leurs mariages sont très-simples. Quand un jeune homme songe à se marier, il doit s'adresser au père de la fille, ou, à son défaut, au frère aîné: on convient du prix, qui se paye en pelleteries ou en marchandises. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pour peu qu'ils croient qu'elle changera de conduite quand elle sera mariée: du reste ils ne s'embarrassent pas de quelle famille elle est, pourvu qu'elle leur plaise. Pour ce qui est des parens de la fille, leur unique attention est de s'informer si celui qui la demande est habile chasseur, bon guerrier, ou excellent laboureur: ces qualités diminuent le prix qu'on auroit droit d'exiger d'eux pour le mariage.

Quand les parties sont d'accord, le futur époux va à la chasse avec ses amis; et lorsqu'il a, ou en gibier, ou en poisson, suffisamment de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on se rassemble chez les parens de la fille; on sert en particulier les nouveaux mariés, et ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de sa femme, et ensuite ses propres parens, après quoi tous les convives se retirent. Les nouveaux mariés restent

ensemble jusqu'au lendemain, et alors le mari conduit sa femme chez son beau-père, et il y loge jusqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une cabane particulière : pendant qu'on la construit, il passe toute la journée à la chasse, pour fournir aux repas qu'il donne à ceux qui y travaillent.

Les loix permettent aux Natchez d'avoir autant de femmes qu'ils veulent : cependant ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilége de faire cultiver leurs champs par le peuple, sans lui donner de salaire, le nombre de leurs femmes ne leur est point à charge.

Le mariage de ces chefs se fait avec moins de cérémonie ; ils se contentent d'envoyer querir le père de la fille qu'ils veulent épouser, et ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes : dès-lors le mariage est fait ; ils ne laissent pas néanmoins de faire un présent au père et à la mère. Quoiqu'ils aient plusieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes ; les autres restent chez leurs parens, où ils vont les voir lorsqu'il leur plaît.

Il y a de certains temps de la lune où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femme ; la jalousie a si peu d'entrée dans leurs cœurs, que plusieurs ne font nulle difficulté d'offrir leurs femmes à leurs amis. Cette indifférence dans l'union conjugale, vient de la liberté qu'ils ont d'en changer quand bon leur semble, pourvu néanmoins qu'elles ne leur ayent point donné d'enfans, car s'il

en est né de leur mariage, il n'y a que la mort qui puisse les séparer.

Lorsque cette nation fait un détachement pour la guerre, le chef du parti plante deux espèces de mai bien rougi depuis le haut jusqu'au bas, orné de plumes rouges, de flèches et de casse-têtes rougis : ces mais sont piqués du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être parés et barbouillés de différentes couleurs, viennent haranguer le chef de guerre. Cette harangue que chacun fait l'un après l'autre, et qui dure près d'une demi-heure, consiste en mille protestations de service, par lesquelles ils l'assurent qu'ils ne demandent pas mieux que de mourir avec lui ; qu'ils sont charmés d'apprendre d'un si habile guerrier l'art de lever des chevelures, et qu'ils ne craignent ni la faim ni les fatigues auxquelles il vont être exposés.

Lorsqu'un nombre suffisant de guerriers s'est présenté au chef de guerre, il fait faire chez lui un breuvage qu'on appelle la *médecine de guerre* : c'est un vomitif composé d'une racine qu'on fait bouillir dans de grandes chaudières pleines d'eau. Les guerriers, quelquefois au nombre de trois cents hommes, s'étant assis autour de la chaudière, on leur en sert à chacun environ deux pots : la cérémonie est de les avaler d'un seul trait, et de les rendre aussitôt par la bouche avec des efforts si violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette cérémonie, le chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres

nécessaires pour la campagne. Pendant ce temps-là, les guerriers se rendent soir et matin dans la place, où après avoir bien dansé, et raconté en détail les actions brillantes où ils ont fait éclater leur bravoure, ils chantent leurs chansons de mort.

A voir l'extrême joie qu'ils font paroître en partant, on diroit qu'ils ont déjà signalé leur valeur par quelque grande victoire; mais il faut bien peu de chose pour déconcerter leurs projets. Ils sont tellement superstitieux à l'égard des songes, qu'il n'en faut qu'un seul de mauvais augure pour arrêter l'exécution de leur entreprise, et les obliger de revenir sur leurs pas quand ils sont en marche. On voit des partis qui, après avoir fait toutes les cérémonies dont je viens de parler, rompent tout à coup leur voyage, parce qu'ils ont entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire : à l'instant leur ardeur pour la gloire se change en terreur panique.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files : quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent le devant, et s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue, pour observer toute chose, et en rendre compte aussitôt. Ils campent tous les soirs à une heure de soleil, et se couchent autour d'un grand feu, ayant chacun son arme auprès de soi : avant que de camper, ils ont soin d'envoyer une vingtaine de guerriers à une demi-lieue aux environs du camp, afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de sentinelle pendant la nuit; mais aussitôt qu'ils ont soupé, ils éteignent tous les feux.

Le

Le soir, le chef de guerre, c'est le nom qu'ils donnent à leur commandant, les exhorta à ne point se livrer à un sommeil profond, et à tenir leurs armes en état : on indique un canton où ils doivent se rallier en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit, et mis en déroute.

Comme les chefs de guerre portent toujours avec eux leurs idoles, ou ce qu'ils appellent *leurs esprits*, bien enfermés dans des peaux, le soir ils les suspendent à une petite perche rougie qu'ils plantent de biais, en sorte qu'elles sont penchées du côté des ennemis. Les guerriers, avant que de se coucher, le casse-tête en main, passent les uns après les autres, en dansant devant ces prétendus esprits, et en faisant de grandes menaces du côté où sont leurs ennemis.

Lorsque le parti de guerre est considérable, et qu'il entre sur les terres ennemies, ils marchent sur cinq ou six colonnes ; ils ont beaucoup d'espions qui vont à la découverte : s'ils s'aperçoivent que leur marche soit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas ; il n'y a que quelques petites troupes de dix ou de vingt hommes qui se séparent, et qui tâchent de surprendre quelques chasseurs écartés des villages : à leur retour, ils chantent les chevelures qu'ils ont levées ; s'ils ont fait des esclaves, ils les font chanter et danser pendant quelques jours devant le temple, après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués. Les parens fondent en pleurs pendant cette cérémonie, et essuyant leurs larmes avec les chevelu-

res qui ont été enlevées, ils se cotisent pour récompenser les guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les Natchez, comme toutes les autres nations de la Louisiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce sont les anciens chefs de guerre qui distribuent les noms selon le mérite des guerriers : pour mériter le titre de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix esclaves, ou levé vingt chevelures. Quand on entend leur langue, le nom du guerrier fait connoître tous ses exploits : ceux qui, pour la première fois, ont levé une chevelure ou fait un esclave, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, et ne mangent d'aucune viande; ils ne doivent se nourrir que de poissons et de bouillie : cette abstinence dure six mois; s'ils manquoient à l'observer, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué les feroit mourir par sortilége, qu'ils ne remporteroient plus d'avantages sur leurs ennemis, et que les moindres blessures qu'ils recevroient leur seroient mortelles.

On a un extrême soin que le grand chef n'expose point sa vie lorsqu'il va à la guerre : si sa valeur l'emportoit, et qu'il vînt à être tué, les chefs du parti et les autres principaux guerriers seroient mis à mort à leur retour; mais ces sortes d'exécutions sont presque sans exemple, parce qu'il n'est point de précautions que l'on ne prenne pour mettre en sûreté la vie du grand chef.

Cette nation, comme les autres, a ses médecins; ce sont pour l'ordinaire, des vieillards qui, sans étude

et sans aucune science, entreprennent de guérir toutes les maladies; ils ne se servent pour cela ni de simples, ni de drogues; tout leur art consiste en diverses jongleries; ils dansent, ils chantent nuit et jour autour du malade, et ils fument sans cesse en avalant la fumée du tabac. Ces jongleurs ne mangent presque point, tout le temps qu'ils sont appliqués à la guérison de leurs malades; leurs chants et leurs danses sont accompagnés de contorsions si violentes, que, bien qu'ils soient tout nus, et qu'ils doivent souffrir du froid, leur bouche est toujours écumante; ils ont un petit panier où ils conservent ce qu'ils appellent *leurs esprits*, c'est-à-dire, de petites racines de différentes espèces, des têtes de hiboux, de petits paquets de poil de bêtes fauves, quelques dents d'animal, des petites pierres ou cailloux, et d'autres semblables fariboles.

Il paroît que, pour rendre la santé à leurs malades, ils invoquent sans cesse ce qui est dans leur panier: on en voit qui ont une certaine racine, laquelle endort et étourdit, par son odeur, les serpens. Après s'être frotté les mains et le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux sans craindre leur piqûre, qui est mortelle. D'autres incisent, avec une pierre à fusil, la partie blessée du malade, puis ils en sucent tout le sang qu'ils peuvent tirer; et en le rendant ensuite dans un plat, ils crachent en même temps, un petit morceau de bois, de paille ou de cuir qu'ils avoient caché sous la langue, et, en le faisant remarquer aux parens du malade: voilà, disent-ils, la cause de son mal. Ces médecins se font

toujours payer d'avance : si le malade guérit, leur gain est assez considérable ; mais s'il meurt, ils sont sûrs d'avoir la tête cassée par les parens, ou par les amis du mort : c'est à quoi l'on ne manque jamais, et les parens mêmes des médecins n'y trouvent point à redire, et n'en témoignent aucun chagrin.

Il en est de même de quelques jongleurs qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau temps ; ce sont d'ordinaire des vieillards fainéans, qui voulant se soustraire au travail que demandent la chasse, la pêche et la culture des campagnes, exercent ce dangereux métier pour faire subsister leur famille. Vers le printemps, la nation se cotise pour acheter de ces jongleurs un temps favorable aux biens de la terre : si la récolte se trouve abondante, ils gagnent considérablement ; mais si elle est mauvaise, on s'en prend à eux, et on leur casse la tête : ainsi ceux qui s'engagent dans cette profession, risquent le tout pour le tout : du reste leur vie est fort oisive ; ils n'ont d'autre embarras que de jeûner et de danser avec un chalumeau à la bouche, plein d'eau, et percé comme un arrosoir, qu'ils soufflent en l'air du côté des nuages les plus épais ; ils tiennent d'une main le sicicouet, qui est une espèce de hochet, et de l'autre *leurs esprits*, qu'ils présentent au nuage en poussant des cris affreux, pour le faire crever sur leurs campagnes.

Si c'est du beau temps qu'ils demandent, ils ne se servent point de leurs chalumeaux, mais ils montent sur les toits de leurs cabanes, et en soufflant de toutes leurs forces, ilsfont signe au nuage,

de ne point s'arrêter sur leurs terres, et de passer outre. Lorsque le nuage se dissipe à leur gré, ils dansent et chantent autour de *leurs esprits*, qu'ils posent proprement sur une espèce d'oreiller : ils redoublent leur jeûne, et quand le nuage est passé, ils avalent de la fumée de tabac, et présentent leurs pipes au ciel.

Quoiqu'on ne fasse point de grâce à ces charlatans, lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on demande, cependant le profit qu'ils retirent, quand par hasard ils réussissent, est si grand, qu'on voit un nombre considérable de ces Sauvages qui ne craignent point d'en courir les risques. Il est à observer que celui qui entreprend de donner de la pluie, ne s'engage jamais à donner du beau temps : c'est une autre espèce de charlatans qui a ce privilége; et quand on leur en demande la raison, ils répondent hardiment, que *leurs esprits* ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorsqu'un de ces Sauvages meurt, ses parens viennent pleurer sa mort pendant un jour entier; ensuite on le couvre de ses plus beaux habits, on lui peint le visage et les cheveux, et on l'orne de ses plumages, après quoi on le porte dans la fosse qui lui est préparée, en mettant a ses côtés ses armes, une chaudière et des vivres. Pendant l'espace d'un mois, ses parens vont, dès le point du jour, et à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demi-heure, sur sa fosse : chacun nomme son degré de parenté. Si c'est un père de famille, la femme crie : Mon cher mari, ah! que je te re-

grette ! les enfans crient : Mon cher père ! d'autres : Mon oncle, mon cousin, etc. Ceux qui sont parens au premier degré, continuent cette cérémonie pendant trois mois ; ils se coupent les cheveux en signe de deuil ; ils cessent de se peindre le corps, et ne se trouvent à aucune assemblée de réjouissance.

Lorsque quelque nation étrangère vient traiter de la paix avec les Sauvages natchez, on envoie des couriers, donner avis du jour et de l'heure qu'ils feront leur entrée. Le grand chef ordonne aux maîtres de cérémonie, de préparer toutes choses pour cette grande action : on commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les étrangers ; car ce n'est jamais le chef qui fait cette dépense, ce sont toujours ses sujets. On nettoye ensuite les chemins ; on balaye les cabanes ; on arrange les bancs dans une grande halle qui est sur la butte du grand chef à côté de sa cabane. Son siége, qui est sur une élévation, est peint et orné ; le bas est garni de grandes nattes.

Le jour que les ambassadeurs doivent faire leur entrée, toute la nation s'assemble ; les maîtres de cérémonie font placer les princes, les chefs des villages et les anciens chefs de famille près du grand chef, sur des bancs particuliers. Quand les ambassadeurs arrivent, et qu'ils sont à cinq cents pas du grand chef, ils s'arrêtent et chantent la paix : cette ambassade est ordinairement de trente hommes et de six femmes. Six des mieux faits, et qui ont les meilleures voix, marchent de front ; ils sont suivis des autres qui chantent pareillement, réglant la ca-

dence avec le sicicouet : les six femmes font le dessus.

Quand le chef leur fait dire de s'approcher, ils avancent ; ceux qui ont les calumets, chantent et dansent avec beaucoup de légéreté, tournant tantôt autour les uns des autres, et tantôt se présentant en face, mais toujours avec des mouvemens violens et des contorsions extraordinaires. Quand ils sont entrés dans le cercle, ils dansent autour du siége sur lequel le chef est assis ; ils le frottent de leurs calumets depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui sont à leur suite : alors ils chargent de tabac un de leurs calumets, et tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble auprès du chef, et le font fumer : ils poussent la première gorgée vers le ciel, la seconde vers la terre, et les autres autour de l'horizon ; après quoi ils présentent sans cérémonie, la pipe aux princes et aux autres chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les ambassadeurs, en signe d'alliance, vont frotter leurs mains sur l'estomac du chef, et se frottent eux-mêmes tout le corps, puis ils posent leurs calumets devant le chef, sur de petites fourches : celui des ambassadeurs qui est chargé particulièrement des ordres de sa nation, harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini, on fait signe aux étrangers de s'asseoir sur des bancs rangés près du grand chef, qui leur répond par un discours d'une égale durée : ensuite le maître de cérémonie allume un grand calumet de paix, et fait fumer les étrangers, qui avalent la fumée du tabac.

Le grand chef leur demande s'ils sont venus, c'est-à-dire, s'ils se portent bien. Ceux qui l'environnent, vont les uns après les autres, leur faire la même politesse ; après quoi on les conduit dans la cabane qu'on leur a préparée, et on les régale.

Le soir, au soleil couchant, les ambassadeurs, le calumet à la main, vont en chantant chercher le grand chef, et le chargeant sur leurs épaules, ils le transportent dans le quartier où est leur cabane : ils étendent à terre une grande peau où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derrière lui, et posant les mains sur ses épaules, il agite tout son corps, tandis que les autres assis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie, qui se fait soir et matin, pendant quatre jours, le grand chef retourne dans sa cabane. Lorsqu'il rend la dernière visite aux ambassadeurs, ceux-ci plantent un poteau au pied duquel ils s'asseyent ; les guerriers de la nation ayant pris leurs plus beaux ajustemens, dansent en frappant le poteau, et racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre : ils font ensuite aux ambassadeurs des présens, qui consistent en des chaudières, des haches, des fusils, de la poudre, des balles, etc.

Le lendemain de cette dernière cérémonie, il est permis aux ambassadeurs de se promener par tout le village, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant : on leur donne alors, tous les soirs, des spectacles, c'est-à-dire, que les hommes et les femmes avec leurs plus belles parures, s'assemblent dans la place, et dansent jusque bien avant dans la nuit.

Quand ils sont prêts de s'en retourner, les maîtres de cérémonie leur font fournir les provisions nécessaires pour le voyage.

Après vous avoir donné une légère idée du génie et des mœurs des Sauvages Natchez, je vais, mon révérend père, entrer, comme je vous l'ai promis, dans le détail de leur perfidie et de leurs trahisons. Ce fut le second de décembre de l'année 1729, que nous apprîmes qu'ils avoient surpris les Français, et les avoient presque tous égorgés. Cette triste nouvelle nous fut d'abord apportée par un des habitans qui avoit échappé à leur fureur : elle nous fut confirmée les jours suivans par d'autres Français fugitifs ; et enfin, des femmes françaises qu'ils avoient faites esclaves, et qu'on les a forcés de rendre, nous en ont rapporté toutes les particularités.

Au premier bruit d'un événement si funeste, l'alarme et la consternation furent générales dans la nouvelle Orléans. Quoique ce carnage soit arrivé à plus de cent lieues d'ici, on eût dit qu'il se fût passé sous nos yeux : chacun pleuroit la perte de son parent, de son ami, de ses biens ; tous craignoient pour leur propre vie, car il y avoit lieu d'appréhender que la conspiration des Sauvages ne fût universelle.

Ce massacre imprévu commença le lundi 28 octobre, vers les neuf heures du matin. Quelque sujet de mécontentement que les Natchez crurent avoir de M. le commandant, et l'arrivée de plusieurs voitures richement chargées pour la garnison et pour les habitans, les déterminèrent à brusquer leur entre-

prise, et à faire leur coup bien plutôt qu'ils n'en étoient convenus avec les nations conjurées. Voici comme ils exécutèrent leur projet : d'abord ils se partagèrent, et mirent dans le fort, dans le village, et dans les deux concessions, autant de Sauvages qu'il y avoit de Français dans chacun de ces endroits : ensuite feignant de partir pour une grande chasse, ils se mirent à traiter avec les Français, de fusils, de poudre et de balles, offrant de les payer comptant, et même plus cher qu'à l'ordinaire ; et en effet, comme il n'y avoit aucune raison de soupçonner leur fidélité, on fit au même moment l'échange de leurs poules et de leurs maïs, avec quelques armes, et des munitions dont ils se servirent avantageusement contre nous : il est vrai que quelques-uns témoignèrent de la défiance, mais on la crut si peu fondée, qu'on les traita de trembleurs qui s'effrayoient de leur ombre. On étoit bien en garde contre les Tchactas ; mais pour les Natchez, on ne s'en défioit nullement, et ceux-ci en étoient tellement persuadés, que c'est ce qui augmenta leur hardiesse : s'étant ainsi postés en différentes maisons avec nos armes, ils attaquèrent en même temps chacun leur homme, et en moins de deux heures ils massacrèrent plus de deux cents Français ; les plus connus sont M. de Chepar, commandant du poste; M. du Codère, commandant des Yazous ; M. des Ursins; MM. de Kolly, père et fils ; MM. de Longrays, des Noyers, Bailly, etc.

Le père du Poisson, venoit de faire les obsèques de son compagnon le frère Crucy, qui étoit mort pres-

que subitement d'un coup de soleil : il s'étoit mis en route pour consulter M. Perrier, et prendre avec lui des mesures propres à faire descendre les Akensas sur le bord de Mississipi pour la commodité des voyageurs. Il arriva chez les Natchez, le 26 novembre, c'est-à-dire, deux jours avant le carnage : le lendemain, qui étoit le premier dimanche de l'Avent, il dit la messe paroissiale, et prêcha en l'absence du curé; il devoit retourner l'après-midi à sa mission des Akensas, mais il fut arrêté par quelques malades, auxquels il falloit administrer les Sacremens. Le lundi, il venoit de dire la messe, et de porter le saint viatique à un de ces malades qu'il avoit confessé la veille, lorsque le massacre commença. Le chef à la grosse jambe le prit à brasse corps, et l'ayant jeté par terre, il lui coupa la tête à coups de hache. Le père ne dit en tombant que ces paroles : Ah, mon Dieu! ah, mon Dieu! M. du Codère tiroit son épée pour le défendre, lorsqu'il fut tué lui-même d'un coup de fusil, par un autre Sauvage qu'il n'apercevoit pas.

Ces barbares n'épargnèrent que deux Français, un tailleur et un charpentier qui pouvoient les servir dans le besoin : ils ne maltraitèrent point les esclaves nègres ou sauvages qui voulurent se rendre; mais ils ouvrirent le ventre à toutes les femmes enceintes, et ils égorgèrent presque toutes celles qui allaitoient des enfans, parce qu'ils étoient importunés de leurs cris et de leurs pleurs : ils ne tuèrent point les autres femmes, mais ils en firent leurs esclaves, et les traitèrent de la manière la plus in-

digne, pendant deux ou trois mois qu'ils en furent les maîtres. Les moins malheureuses étoient celles qui savoient coudre, parce qu'on les occupoit à faire des chemises, des habits, etc. : les autres étoient employées à couper et à charier le bois pour la chaudière, et à piler le maïs dont se fait leur sagamité; mais deux choses surtout augmentoient la honte et la rigueur de leur esclavage : c'étoit en premier lieu, d'avoir pour maîtres ceux-là mêmes qu'elles avoient vu tremper leurs mains cruelles dans le sang de leurs maris; et en second lieu, de leur entendre dire continuellement, que les Français avoient été traités de la même manière dans tous les autres postes, et que le pays en étoit entièrement délivré.

Pendant le massacre, le *Soleil*, ou le grand chef des Natchez étoit tranquillement assis sous le hangar à tabac, de la compagnie : ses guerriers apportèrent à ses pieds la tête du commandant, autour de laquelle ils rangèrent celles des principaux Français du poste, laissant leurs cadavres en proie aux chiens, aux carencros, et aux autres oiseaux carnassiers.

Quand ils furent assurés qu'il ne restoit plus aucun homme dans le poste français, ils se mirent à piller les maisons, le magasin de la compagnie des Indes, et toutes les voitures qui étoient encore chargées au bord de la rivière : ils employèrent les Nègres à transporter les marchandises; ils les partagèrent entre eux, à la réserve des munitions de guerre, qu'ils mirent en sûreté dans une cabane particulière.

Quelques Français se dérobèrent à la fureur des

Sauvages en se réfugiant dans les bois, où ils souffrirent extrêmement de la faim et des injures du temps. L'un d'eux en arrivant ici, soulagea un peu l'inquiétude où l'on étoit sur le poste que nous occupons chez les Yazous, qui n'est qu'à quarante ou cinquante lieues au-dessus des Natchez par eau, et à quinze ou vingt seulement par terre. Ne pouvant plus résister au froid extrême dont il étoit saisi, il sortit du bois à la faveur de la nuit, pour aller se réchauffer dans une maison française : lorsqu'il en fut proche, il y entendit des voix de Sauvages, et il délibéra s'il entreroit; il s'y détermina néanmoins, aimant encore mieux périr de la main de ces barbares, que de mourir de faim et de froid : il fut agréablement surpris lorsqu'il vit ces Sauvages s'empresser à lui rendre service, le combler d'amitiés, le plaindre, le consoler, lui fournir des vivres, des habits, et une pirogue pour se sauver à la nouvelle Orléans; c'étoient des Yazous qui revenoient de chanter le calumet aux Oumas. Le chef le chargea de dire à M. Perrier, qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des Yazous, qu'ils ne perdroient pas l'esprit, c'est-à-dire, qu'ils demeureroient toujours attachés aux Français, et qu'il partiroit incessamment avec sa troupe pour avertir toutes les pirogues françaises qui descendroient le fleuve, de se tenir sur leurs gardes contre les Natchez.

Nous crûmes long-temps que les promesses de ce chef étoient bien sincères, et nous ne craignions plus rien de la perfidie indienne pour le poste des Yazous. Connoissez, mon révérend père, quel est le génie

des Sauvages, et si l'on peut se fier à leurs paroles, lors même qu'elles sont accompagnées des plus grandes démonstrations d'amitié. A peine furent-ils de retour dans leur village, que chargés des présens qu'ils reçurent des Natchez, ils suivirent leur exemple, et imitèrent leur trahison : se joignant aux Corroys, ils convinrent ensemble d'exterminer les Français ; ils commencèrent par le père Souel, leur missionnaire commun, qui demeuroit au milieu d'eux dans leur propre village. La fidélité des Ofogoulas, qui étoient alors à la chasse, n'a pas été ébranlée, et ils font maintenant village, avec les Tonikas.

Le 11 de décembre, le père Souel revenant sur le soir de visiter le chef, et se trouvant dans une ravine, reçut plusieurs coups de fusils, et tomba mort sur la place. Les Sauvages vinrent fondre aussitôt sur sa cabane pour la piller : son Nègre, qui faisoit toute sa compagnie et toute sa défense, s'arma d'un couteau de bucheron pour empêcher le pillage, et blessa même un Sauvage : cette action de zèle lui coûta la vie ; heureusement, il y avoit peu de mois qu'il avoit reçu le baptême, et il menoit une vie très-chrétienne.

Ces Sauvages qui jusque-là avoient paru sensibles à l'affection que leur portoit le missionnaire, se reprochèrent sa mort dès qu'ils furent capables de réflexion ; mais revenant à leur férocité naturelle, ils prirent la résolution de mettre le comble à leur crime en détruisant le poste français. « Puisque le » chef noir est mort, s'écrièrent-ils, c'est comme

» si tous les Français étoient morts; n'en épargnons » aucun ».

Dès le lendemain ils exécutèrent leur barbare projet; ils se rendirent de grand matin au fort qui n'étoit éloigné que d'une lieue : on crut qu'ils vouloient chanter le calumet au chevalier des Roches, qui commandoit ce poste en l'absence de M. du Codère. Il n'y avoit que dix-sept hommes, et ils ne soupçonnoient aucune mauvaise volonté de la part des Sauvages; ils furent tous égorgés, et pas un n'échappa à la fureur de ces barbares : ils accordèrent néanmoins la vie à quatre femmes et à cinq enfans qu'ils y trouvèrent, et dont ils firent leurs esclaves.

Un de ces Yazous ayant dépouillé le missionnaire, se revêtit de ses habits, et annonça bientôt aux Natchez, que sa nation avoit tenu sa parole, et que les Français établis chez elle, étoient tous massacrés. On n'en douta presque plus dans cette ville, quand on y apprit ce qui venoit d'arriver au père Doutreleau : ce missionnaire avoit pris le temps de l'hivernement des Sauvages pour venir nous voir, afin de régler quelques affaires de sa mission; il étoit parti le premier jour de cette année 1730, et ne croyant pas pouvoir arriver à temps pour dire la messe chez le père Souel, dont il ignoroit la destinée, il prit le parti de la dire auprès de l'embouchure de la petite rivière des Yazous, où il avoit cabané.

Comme il se préparoit à une si sainte action, on vit aborder une pirogue de Sauvages; on leur demanda de quelle nation ils étoient : *Yazous*, camarades des Français, répondirent-ils, en faisant mille

amitiés aux voyageurs qui accompagnoient le missionnaire, et en leur présentant des vivres. Pendant que le père dressoit son autel, il passa une compagnie d'outardes sur laquelle les voyageurs déchargèrent les deux seuls fusils qu'ils eussent, sans penser à les recharger, parce qu'on alloit commencer la messe. Les Sauvages le remarquèrent; ils se mirent derrière les voyageurs, comme s'ils avoient dessein d'entendre la messe, quoiqu'ils ne fussent pas chrétiens.

Au temps que le père disoit le *Kyrie eléison*, les Sauvages firent leur décharge. Le missionnaire se sentant blessé au bras droit, et voyant un des voyageurs tué à ses pieds, et les quatre autres en fuite, se mit à genoux pour recevoir le dernier coup de la mort qu'il regardoit comme certaine : dans cette posture, il essuya deux ou trois décharges; quoique les Sauvages tirassent sur lui presque à bout portant, ils ne lui firent point de nouvelles blessures. Se voyant donc comme miraculeusement échappé à tant de coups mortels, il prit la fuite, ayant encore ses habits sacerdotaux; et sans autre défense qu'une grande confiance en Dieu, dont il venoit d'éprouver la protection toute particulière, il se jeta à l'eau. Ayant avancé quelques pas, il saisit la pirogue dans laquelle s'enfuyoient deux des voyageurs, qui le croyoient mort de tous les coups qu'ils avoient entendu tirer sur lui : en montant dans la pirogue, et tournant la tête pour voir si on ne le suivoit pas de trop près, il reçut dans la bouche un coup de plomb à outardes; la plupart des grains s'applatirent

platirent contre ses dents, quelques-uns entrèrent dans les gencives et y restèrent long-temps; j'y en ai vu deux moi-même. Le père Doutreleau, tout blessé qu'il étoit, se chargea de gouverner la pirogue, et ses deux compagnons se mirent à ramer. Malheureusement l'un d'eux avoit eu, en partant, la cuisse cassée d'un coup de fusil, il en est demeuré estropié.

Vous jugez bien, mon révérend père, que le missionnaire et ses compagnons ne pensèrent plus à remonter la rivière; ils descendirent le Mississipi le plus vîte qu'ils purent, et perdirent enfin de vue la pirogue de leurs ennemis, qui les avoient poursuivis pendant plus d'une heure, en faisant un feu continuel sur eux, et qui se vantèrent au village, de les avoir tués. Les deux rameurs furent souvent tentés de se rendre; mais encouragés par le missionnaire, ils firent peur à leur tour aux Sauvages : une vieille arme qui n'étoit point chargée, ni en état de l'être, qu'ils leur montrèrent de temps en temps, leur fit faire souvent le plongeon dans leur pirogue, et les obligea enfin à se retirer.

Dès qu'ils se virent débarrassés de leurs ennemis, ils pansèrent leurs plaies comme ils purent, et jetant dans le fleuve tout ce qu'ils avoient dans leurs pirogues, pour s'éloigner plus aisément de cette rive meurtrière, ils ne conservèrent que quelques morceaux de lard cru pour leur nourriture.

Leur dessein étoit de s'arrêter en passant, aux Natchez; mais ayant aperçu les maisons françaises ou abattues ou brûlées, ils ne jugèrent pas à propos

d'écouter les complimens des Sauvages qui, du bord du fleuve les invitoient à mettre pied à terre : ils gagnèrent au plus vîte le large, et par là ils évitèrent les coups qu'on tira sur eux. C'est alors qu'ils commencèrent à se défier de toutes ces nations sauvages, et qu'ils résolurent de n'approcher de la terre qu'à la nouvelle Orléans, et même, supposé que ces barbares s'en fussent rendus les maîtres, de dériver jusqu'à la Balize, où ils espéroient trouver quelque vaisseau français à portée de recueillirles débris de la colonie.

En passant devant les Tonikas, ils s'éloignèrent le plus qu'ils purent de leur bord; mais ils furent découverts, et une pirogue qu'on avoit dépêchée pour les reconnoître, ne fut pas long-temps sans les approcher. Leur crainte et leur défiance se renouvelèrent, et ils ne prirent le parti de s'arrêter, que quand ils s'aperçurent qu'on parloit fort bien français dans cette pirogue; alors ils revinrent de leur frayeur, et, dans l'abattement où ils étoient, ils furent bien consolés de pouvoir mettre pied à terre. Ils y trouvèrent la petite armée française qui se formoit, des officiers compatissans et très-affables, un chirurgien et des rafraîchissemens : ils se refirent un peu après, de tant de dangers et de misères, et ils profitèrent, dès le lendemain, d'une pirogue qu'on équipoit pour la nouvelle Orléans.

Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, quel fut mon saisissement, quand je vis le père Doutreleau, le bras en écharpe, arriver de plus de quatre cents lieues, n'ayant que sa soutane qui ne

fût point d'emprunt. Ma surprise augmenta au récit de ses aventures; je le mis aussitôt entre les mains du frère Parisel, qui visita ses plaies, et qui les a pansées avec un grand soin et un prompt succès.

Le missionnaire n'étoit point encore entièrement guéri de ses blessures, qu'il partit pour aller servir d'aumônier à l'armée française, comme il l'avoit promis à messieurs les officiers qui l'en avoient prié; il partagea avec eux les fatigues du siége des Natchez, et il y donna de nouvelles preuves de son zèle, de sa sagesse, et de son courage.

A son retour des Natchez, il vint se délasser ici pendant six semaines, qu'il trouva bien longues, et qui me parurent bien courtes. Il étoit dans l'impatience de retourner à sa chère mission; mais il me fallut l'équiper généralement de tout ce qui est nécessaire à un missionnaire, et il fut obligé d'attendre le convoi pour les Illinois. Les risques qu'on couroit sur le fleuve durant ce soulèvement des Sauvages, portèrent M. le commandant à défendre aux voyageurs d'aller par bandes séparées : il partit le 16 avril, avec plusieurs autres en assez grand nombre, pour n'avoir rien à craindre des ennemis. J'appris en effet qu'ils s'étoient rendus au dessus des Akensas, sans qu'il leur fût arrivé aucun accident.

Le plaisir de voir le père Doutreleau pour la première fois, et de le voir échappé à tant de périls, fut bien troublé par la vive douleur que je ressentois de la perte de deux missionnaires, dont vous connoissiez aussi bien que moi le mérite. Vous savez

qu'à un très-aimable caractère, ils joignoient les qualités propres des hommes apostoliques ; qu'ils étoient très-affectionnés à leur mission ; qu'ils parloient déjà assez bien la langue des Sauvages ; que leurs premiers travaux produisoient de grands fruits, et en auroient produit bien d'autres, puisque l'un et l'autre n'avoient guères que trente-cinq à trente-six ans. Cette perte qui m'occupe uniquement, ne me permet pas même de penser à celle que nous avons faite de leurs Nègres et de leurs effets, quoique cette perte dérange bien une mission qui ne fait que de naître, et qui est dans des besoins que vous connoissez mieux que personne.

Au reste, il n'est rien arrivé à ces deux excellens missionnaires que nous pleurons, à quoi ils ne se fussent préparés, lorsqu'ils se consacrèrent aux missions des Sauvages de cette colonie. Cette seule disposition, indépendamment de tout le reste, a mis sans doute une grande différence aux yeux de Dieu entre leur mort et celle de tant d'autres, qui ont été les martyrs du nom français ; aussi suis-je bien persuadé que la crainte d'un sort semblable ne ralentira point le zèle de ceux de nos pères qui auroient la pensée de nous suivre, et ne détournera pas nos supérieurs de se rendre aux saints désirs qu'ils auront de venir partager nos travaux.

Connoissant comme vous faites, mon révérend père, la vigilance et les vues de M. notre commandant, vous jugez bien qu'il ne s'est pas endormi dans les tristes conjonctures où nous nous trouvions. On peut dire, sans flatterie, qu'il s'est surpassé lui-même

par les mouvemens continuels qu'il s'est donnés, et par les sages mesures qu'il a prises pour venger le sang français, et pour prévenir les malheurs dont presque tous les postes de la colonie étoient menacés.

Aussitôt qu'il eut appris l'irruption imprévue des Sauvages natchez, il en fit porter la nouvelle dans tous les postes, et jusqu'aux Illinois, non par la voie directe et ordinaire du fleuve, qui étoit fermée, mais d'un côté, par les Natchitoches et les Akensas; et de l'autre, par la mobile et les Tchicachas. Il invita les voisins nos alliés, et particulièrement les Tchactas, à venger cette perfidie; il fournit d'armes et de munitions toutes les mains de la ville et des habitations; il fit monter deux vaisseaux, savoir: le Duc de Bourbon et l'Alexandre, vers les Tonikas: ces vaisseaux étoient comme deux bonnes forteresses contre les insultes des Sauvages, et, en cas d'attaque, deux asiles assurés pour les femmes et pour les enfans. Il fit faire un fossé d'enceinte autour de la ville, et il plaça des corps-de-garde à ses quatre extrémités; il forma pour sa défense plusieurs compagnies de milice bourgeoise, qui continuent de monter la garde tous les soirs. Comme il y avoit plus à craindre dans les concessions et les habitations, que dans la ville, on s'y est fortifié avec plus de soin: il y a de bons forts aux Chapitoulas, aux Cannes brûlées, aux Allemands, aux Bayagoulas, et à la Pointe coupée.

D'abord M. notre commandant n'écoutant que son courage, prit le dessein de se mettre à la tête des troupes; mais on lui représenta qu'il ne devoit point quitter la nouvelle Orléans où sa présence étoit ab-

solument nécessaire ; qu'il y avoit à craindre qu'il ne prît envie aux Tchactas de tomber sur la ville, si elle étoit dégarnie de troupes, et que les Nègres, pour s'affranchir de l'esclavage, ne se joignissent à eux, ainsi que quelques-uns s'étoient joints aux Natchez. D'ailleurs il pouvoit être tranquille sur la conduite des troupes, M. le chevalier de Loubois, dont il connoisoit l'expérience et la bravoure, ayant été chargé de les commander.

Pendant que notre petite armée se rendoit aux Tonikas, sept cents Tchactas ramassés, et conduits par M. le Sueur, marchoient vers les Natchez : on fut informé par un parti de leurs gens, que ces Sauvages n'étoient nullement sur leurs gardes, et qu'ils passoient toutes les nuits à danser. Les Tchactas les surprirent, et vinrent fondre sur eux le 27 janvier, à la pointe du jour : en moins de trois heures ils délivrèrent cinquante-neuf personnes, tant femmes qu'enfans, avec le tailleur et le charpentier, et cent six Nègres ou Négresses avec leurs enfans ; ils firent dix-huit Natchez esclaves, et levèrent soixante chevelures ; ils en auroient levé davantage, s'ils ne s'étoient pas attachés à délivrer les esclaves, comme on le leur avoit recommandé. Ils n'eurent que deux hommes de tués, et sept ou huit de blessés : ils se campèrent avec leur prise à la concession de Sainte-Catherine, dans un simple parc fermé de pieux ; la victoire eût été complète, s'ils eussent attendu l'armée française, ainsi qu'on en étoit convenu avec leurs députés.

Les Natchez se voyant attaqués par les formidables Tchactas, regardèrent leur défaite comme certaine;

ils se renfermèrent dans deux forts, et passèrent les nuits suivantes à danser leur danse de mort. Dans leurs harangues on les entendoit reprocher aux Tchactas leur perfidie, de ce qu'ils s'étoient déclarés en faveur des Français, contre la parole qu'ils leur avoient donnée de s'unir à eux pour les détruire.

Trois jours avant cette action, le sieur Mesplex arriva aux Natchez avec cinq autres Français : ils s'étoient offerts à M. de Loubois, pour aller leur porter des paroles de paix, afin de pouvoir, sous ce prétexte, s'informer de leurs forces et de leur situation présente. En descendant de la barque, ils rencontrèrent un parti qui, sans leur donner le temps de parler, leur tua trois hommes, et fit les trois autres prisonniers. Le lendemain, ils renvoyèrent un de ces prisonniers avec une lettre, par laquelle ils demandoient pour otage le sieur Broutin, qui avoit autrefois commandé chez eux, et le chef des Tonikas : de plus ils exigeoient pour la rançon des femmes, des enfans et des esclaves, deux cents fusils, deux cents barils de poudre, deux cents barils de balles, deux mille pierres à fusil, deux cents couteaux, deux cents haches, deux cents pioches, vingt quarts d'eau-de-vie, vingt barriques de vin, vingt barils de vermillon, deux cents chemises, vingt pièces de limbourg, vingt pièces de toile, vingt habits galonnés sur les coutures, vingt chapeaux bordés avec des plumets, et cent habits plus simples : leur dessein étoit d'égorger les Français qui apporteroient ces marchandises. Dès le même jour ils brûlèrent

avec la dernière inhumanité, le sieur Mesplex et son compagnon.

Le 8 février, les Français avec les Tonikas, et quelques autres petites nations qui sont vers le bas du Mississipi, arrivèrent aux Natchez ; ils s'emparèrent de leur temple dédié au soleil.

L'impatience et l'indocilité des Tchactas, lesquels, comme presque tous les Sauvages, ne sont capables que d'un coup de main, et ensuite se retirent ; le trop petit nombre de soldats français qui se trouvèrent accablés de fatigues ; le manque de vivres, que les Sauvages voloient aux Français ; le défaut de munitions dont on ne pouvoit rassasier les Tchactas, qui en dépensoient une partie inutilement, et qui mettoient l'autre en réserve pour la chasse ; la résistance des Natchez qui s'étoient bien fortifiés, et qui se battoient en désespérés ; tout cela détermina à écouter les propositions que firent les assiégés après sept jours de tranchée ouverte. Ils menaçoient, si nous persistions dans le siége, de brûler ce qui leur restoit de Français, et ils s'offrirent de les rendre, si nous voulions retirer nos sept pièces de canons, qui, dans le fond, faute d'un bon canonnier, et dans les circonstances présentes, n'étoient guères propres qu'à leur faire peur.

Les propositions furent acceptées et accomplies de part et d'autre. Le 25 février, les assiégés remirent fidèlement tout ce qu'ils avoient promis, et les assiégeans se retirèrent avec leurs canons, dans un petit fort qu'on éleva promptement sur l'Escôre, auprès du fleuve, pour inquiéter toujours les Nat-

chez, et pour assurer le passage aux voyageurs. M. Perrier en donna le commandement à M. Dartaguette, pour reconnoître l'intrépidité avec laquelle, durant le siége, il s'exposoit aux plus grands dangers, et bravoit partout la mort.

Avant que les Tchactas se déterminassent à donner sur les Natchez, ils étoient allés chez eux porter le calumet. Ils y furent reçus d'une manière assez nouvelle : ils les trouvèrent eux et leurs chevaux parés de chasubles et de devants d'autel : plusieurs portoient à leur cou des patènes, buvoient et donnoient à boire de l'eau-de-vie dans des calices et des ciboires. Les Tchactas eux-mêmes, quand ils eurent pillé nos ennemis, renouvelèrent cette profanation sacrilége, en faisant, dans leurs danses et dans leurs jeux, le même usage de nos ornemens et de nos vases sacrés ; on n'en a pu retirer qu'une petite partie. La plupart de leurs chefs sont venus ici pour se faire payer des chevelures qu'ils ont levées, et des Français ou des Négres qu'ils ont délivrés. Ils nous ont fait acheter bien cher leurs petits services, et ne donnent guères envie de les employer dans la suite, d'autant plus qu'ils ont paru beaucoup moins braves que les petites nations, auxquelles ils ne sont redoutables que par leur grand nombre. Les maladies diminuent tous les ans cette nation, qui est maintenant réduite à trois ou quatre mille guerriers. Depuis que ces Sauvages ont fait connoître ici leur caractère, on ne peut plus les souffrir ; ils sont insolens, féroces, dégoûtans, importuns, et insatiables. On plaint et on admire tout à la fois nos missionnaires, de renoncer à

toute société, pour n'avoir que celle de ces barbares.

J'ai renouvelé connoissance avec Paatlako, un des chefs, et avec un grand nombre d'autres Tchactas; ils m'ont rendu beaucoup de visites intéressées, et m'ont souvent répété à peu près le même compliment qu'ils me firent il y a plus d'un an, lorsque je les quittai. « Nos cœurs et ceux de nos enfâns pleu» rent, m'ont-ils dit, depuis que nous ne te voyons » plus; tu commençois à avoir de l'esprit comme » nous, tu nous entendois, et nous t'entendions; » tu nous aimes, et nous t'aimons; pourquoi nous » as-tu quitté? Que ne reviens-tu? Allons viens» t'en avec nous ». Vous savez, mon révérend père, que je ne pouvois répondre à leurs désirs : ainsi je leur dis simplement que je les irai rejoindre dès que je le pourrai; qu'après tout je ne suis ici que de corps, et que mon cœur est demeuré chez eux : « Cela est » bon, repartit un de ces Sauvages; mais cependant » ton cœur ne nous dit rien, il ne nous donne » rien ». C'est toujours là qu'ils en reviennent, ils ne nous aiment, et ne nous trouvent de l'esprit qu'autant que nous leur faisons des présens.

Il est vrai que Paatlako a combattu avec beaucoup de valeur contre les Natchez, il y a même reçu un coup de fusil dans les reins : pour le consoler de sa blessure, on l'a reçu avec plus d'estime et d'amitié que les autres; à peine s'est-il vu dans son village, qu'enflé de ces légères marques de distinction, il dit au père Baudoin, que toute la nouvelle Orléans avoit été dans d'étranges alarmes au sujet de sa

maladie, et que M. Perrier a informé le roi de sa bravoure et des grands services qu'il a rendus dans la dernière expédition. A ces traits je reconnois le génie de cette nation, c'est la présomption et la vanité même.

On a abandonné aux Tchactas trois Nègres des plus mutins, et qui s'étoient déclarés le plus pour les Natchez; ils les ont brûlés vifs, avec une cruauté qui a inspiré à tous les Nègres une nouvelle horreur des Sauvages.

C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspirer des sentimens de religion et même d'humanité à ces barbares : il y a plus de deux cents ans, que de fervens missionnaires, brûlant de zèle pour leur conversion, et s'y employant avec une charité infatigable, les quittèrent sans avoir pu retirer aucun fruit de leurs travaux. S. François de Solano n'épargna ni soin ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pu y réussir. « Un d'eux me » dit un jour, tu te donnes bien des peines inutiles, » et fermant la main : Les Indiens, ajouta-t'il, ont » le cœur fermé comme mon poing. Tu te trompes, » répliquai-je, et tu n'en dis pas assez : leur cœur » est plus dur que la pierre. Ni plus ni moins, me » répondit-il; mais en même temps ils sont plus » adroits et plus rusés que tu ne penses; il n'y a point » d'homme, quelque fin qu'il soit, qu'ils ne trom- » peut, à moins qu'il ne soit bien sur ses gardes ».

C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion : ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plai-

santerie, et leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance ; mais insolens jusqu'à l'excès, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractère, et c'est pourquoi souvent je les traitois avec hauteur, et leur parlois en maître.

Leurs bourgades sont toutes disposées en forme de cercle, et la place en est le centre ; ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, et ils ne reconnoissent aucune divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nus : ils ont pourtant des culottes de cuir, mais le plus souvent il les portent sous le bras ; quand ils voyagent, ils se mettent un collet de cuir, pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies.

Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; elles portent les cheveux longs et bien peignés au dessus de la tête ; elles se font, avec leurs cheveux, une espèce de couronne, qui a assez de grâce ; elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu, et tout le reste du corps, lorsqu'il y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur, auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs ; quand ils sont peints de la sorte, hommes et femmes ont un air effroyable ; les hommes se percent la lèvre inférieure, et ils y attachent un petit cylindre d'étain ou d'argent, ou de résine transparente : ce prétendu ornement s'appelle *tembeta*.

Les garçons et les filles, jusqu'à l'âge de douze ans, n'ont pas le moindre vêtement; c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infidèles de l'Amérique méridionale; leurs armes sont la lance, l'arc et les flèches: les femmes n'ont pas moins de subtilité dans l'esprit que les hommes, et ont une égale aversion pour le christianisme. Ce qui m'a fort surpris, c'est que, dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, et jamais je n'ai ouï sortir de leur bouche, aucune parole tant soit peu déshonnête.

Leurs mariages, si l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de stable; un mari quitte sa femme quand il lui plaît; de là vient qu'ils ont des enfans presque dans toutes les bourgades: dans l'une ils se marient pour deux ans, et ils vont ensuite se remarier dans une autre; c'est pourquoi je leur disois, quelquefois, qu'ils ressembloient à leurs perroquets, qui font leur nid une année dans un bois, et l'année suivante dans un autre.

Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façon: lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour sa femme, il tâche de gagner ses bonnes grâces en la régalant pendant quelque temps, des fruits de sa moisson et du gibier qu'il prend à la chasse; après quoi il met à sa porte un faisceau de bois: si elle le retire et le place dans sa cabane, le mariage est conclu: si elle le laisse à la porte, il doit prendre son parti, et chasser pour une autre.

Ils n'ont point d'autres médecins qu'un ou deux

EX BIBLIOTHECA SEMINARII S.S. MARIANOPOLIT

des plus anciens de la bourgade : toute la science de ces prétendus médecins, consiste à souffler autour du malade pour en chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de *Caysa*, je laissai malade la fille d'un des deux capitaines ; lorsque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre, sa mère m'exhorta fort à me faire souffler par leur médecin. Comme elle vit que je me moquois de sa folle crédulité : « Écoute, me dit-» elle, ma fille étoit bien mal quand tu nous quittas ; » tu la trouves en parfaite santé à ton retour : com-» ment s'est-elle guérie ? c'est uniquement en se fai-» sant souffler ».

Lorsqu'une fille a atteint un certain âge, on l'oblige à demeurer dans son hamac, qu'on suspend au haut du toit de la cabane : le second mois on baisse le hamac jusqu'au milieu ; et le troisième mois, de vieilles femmes entrent dans la cabane armées de bâtons ; elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, et poursuivant, à ce qu'elles disent, la couleuvre qui a piqué la fille, jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manége, en disant qu'elle a tué la couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde, c'est l'usage que son mari observe, durant trois ou quatre jours, un jeûne si rigoureux, qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidoit à construire ma cabane, lorsque j'étois à Caysa ; il disparut pendant deux jours : le troisième jour je le rencontrai avec un visage have et tout défait : « D'où te vient cette pâleur, lui dis-je,

» et pourquoi ne viens-tu plus m'aider, à l'ordinaire? » Je jeûne, me répondit-il ». Sa réponse m'étonna fort; mais je fus bien plus surpris, lorsque lui en ayant demandé la raison, il me dit qu'il jeûnoit parce que sa femme étoit en couches. Je lui fis sentir sa bêtise, et lui ordonnai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme est » en couches, lui ajoutai-je, c'est à elle à jeûner, et » non pas à toi ». Il goûta cette raison, et vint peu après travailler comme il faisoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, et l'enterrent dans leurs propres cabanes: c'est pourquoi, tout autour de chaque cabane, on voit la terre élevée en espèce de talus, selon le nombre des pots de terre qui y sont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour, dès le matin, à midi, et vers le soir: cette cérémonie dure plusieurs mois, et autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deuil commence même aussitôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse: trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade avec des cris et des hurlemens effroyables, et cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête, que de n'être pas pleuré de la sorte, car si l'on manquoit à cette cérémonie, ce seroit un signe infaillible qu'il n'est pas aimé.

Ils croient à l'immortalité de l'ame, mais sans savoir ce qu'elle devient pour la suite; ils s'imaginent

qu'à la sortie du corps, elle est errante dans les broussailles des bois qui sont autour de leurs bourgades ; ils vont la chercher tous les matins ; lassés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la métempsycose, car m'entretenant un jour avec une Indienne, qui avoit laissé sa fille dans une bourgade voisine, elle fut effrayée de voir passer un renard près de nous : « Ne seroit-ce point, me dit-elle, l'ame de ma fille qui seroit morte » ?

Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux, d'un surtout, qui est de couleur cendrée, et qui n'est pas plus gros qu'un moineau ; il se nomme *chochos*. S'ils se mettent en voyage, et qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, et retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que conférant un jour avec les capitaines de trois bourgades, et un grand nombre d'Indiens, un de ces chochos se mit à chanter dans le bois voisin ; ils demeurèrent interdits et saisis de frayeur ; la conversation cessa sur l'heure.

Du reste, les magiciens et les sorciers, qui font fortune chez d'autres Sauvages, sont parmi eux en exécration, et ils les regardent comme des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant que je vinsse à Caysa, ils y avoient brûlé vifs quatre Indiens de Sinanditi, sur le simple soupçon que le fils d'un capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jetés sur lui. Lorsqu'ils voient qu'une maladie traîne en longueur, et que les souffleurs ne la guérissent point,

point, ils ne manquent pas de dire que le malade est ensorcelé.

Chasses des Américains.

Il y a surtout deux grandes chasses : celle d'été, qui ne dure guères que trois semaines ; et celle qui se fait pendant l'hiver, qui dure quatre à cinq mois. Quoique la chasse d'été soit la plus courte, elle est cependant la plus pénible ; elle a coûté la vie au feu père Bineteau. Il suivoit les Sauvages durant les plus grandes chaleurs du mois de juillet ; il souffroit cruellement de la soif, ne trouvant point dans les prairies toutes desséchées une seule goutte d'eau pour l'apaiser : le jour il étoit tout trempé de sueurs, et la nuit il lui falloit prendre son repos sur la terre, exposé à la rosée, aux injures de l'air, et à plusieurs autres incommodités dont je ne vous fais pas le détail. Ces fatigues lui causèrent une violente maladie, qui le fit expirer entre mes bras.

Pendant l'hiver, les Sauvages se partagent en plusieurs bandes, et cherchent les endroits où ils présument que la chasse sera plus abondante : c'est alors que nous souhaiterions pouvoir nous multiplier, afin de ne les perdre pas de vue. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de parcourir successivement les divers campemens où ils se trouvent, pour les entretenir dans la piété, et leur administrer les Sacremens. Notre village est le seul où il soit permis à quelques

Sauvages de demeurer pendant toutes ces courses : plusieurs y élèvent des poules et des cochons, à l'exemple des Français qui s'y sont établis ; et ceux-là se dispensent, pour la plupart, de ces sortes de de chasses. Le père Mermet, avec qui j'ai le bonheur d'être depuis plusieurs années, reste au village pour leur instruction ; la délicatesse de sa complexion le met entièrement hors d'état de soutenir les fatigues attachées à ces longs voyages : cependant, malgré sa foible santé, je puis dire qu'il est l'ame de cette mission ; c'est sa vertu, sa douceur, ses instructions pathétiques, et le talent singulier qu'il a de s'attirer le respect et l'amitié des Sauvages, qui ont mis notre mission dans l'état florissant où elle se trouve. Pour moi qui suis fait à courir sur la neige, à manier l'aviron dans un canot, et qui ai, grâces à Dieu, les forces nécessaires pour résister à de semblables travaux, je parcours les forêts avec le reste de nos Sauvages, dont le plus grand nombre passe une partie de l'hiver à chasser.

Ces courses, qu'il nous faut faire de temps en temps, soit à la suite des Sauvages, soit pour d'autres raisons importantes au bien de nos missions, sont extrêmement pénibles : vous en jugerez vous même par le détail de quelques-unes que je fis ces dernières années, lesquelles pourront vous donner une idée de la manière dont nous voyageons en ce pays-ci. Si nos missions ne sont pas si florissantes que d'autres, par le grand nombre de conversions, elles sont du moins précieuses et salutaires, par les travaux et les fatigues qui en sont inséparables.

État des Nègres.

Le zèle apostolique voit l'ouvrage de Dieu, des ames à conquérir à Jésus-Christ, des frères, des amis dans tous les hommes; les Nègres esclaves ne sont pas le moindre objet de notre apostolat; nous pouvons même les regarder comme notre couronne et notre gloire.

Il semble que la Providence ne les ait tirés de leur pays, que pour compenser la servitude temporelle, à laquelle le malheur de leur condition les assujettit, par la véritable liberté des enfans de Dieu, où nous les mettons avec un succès qui ne peut s'attribuer qu'à la grâce et aux bénédictions du Seigneur.

L'idée que je vais vous en donner ne sera pas tout-à-fait conforme à celle que se forment quelques-uns de nos commerçans, qui croient faire beaucoup d'honneur aux Nègres que de les distinguer du commun des bêtes, et qui ont de la peine à s'imaginer que des peuples, d'une couleur si différente de la leur, puissent être de la même espèce que les Européens.

Il est vrai qu'à parler en général, ils sont communément grossiers, stupides, brutaux, plus ou moins, selon la différence des lieux où ils ont pris naissance. Le commerce qu'ils ont avec les Européens et avec leurs compatriotes, anciens dans la colonie, les civilise et les rend dociles; il s'en trouve même plusieurs parmi eux qui ont de l'esprit et du talent pour

les arts auxquels on les applique, et où souvent ils réussissent mieux que les Français.

Leur simplicité naturelle semble les disposer à recevoir les vérités chrétiennes ; ils sont peu attachés aux superstitions de leur pays, et la plupart arrivent ici sans aucune teinture de religion : comme il n'y a point de préjugés à vaincre, leurs esprits sont plus capables des impressions du christianisme, et c'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Le baptême, pour peu qu'il leur soit connu, devient l'objet de leurs désirs ; ils le demandent avec des empressemens incroyables, et ils témoignent une vénération profonde pour tout ce qui y a du rapport : le jour où ils ont le bonheur d'y être admis, est le plus beau de leur vie. Ceux qu'ils ont choisis pour parrains et marraines, acquièrent sur eux un droit auquel ils se feroient scrupule de n'être pas soumis pour le reste de leurs jours.

A certains vices près, qui se ressentent du climat où ils sont nés, et qui sont fomentés par la licence de leur éducation et par les mauvais exemples qu'ils ont souvent devant les yeux, on ne trouveroit presque point d'obstacle à leur parfaite conversion ; mais quand on les a une fois fixés par les engagemens d'un légitime mariage, cet obstacle cesse d'ordinaire, et ils deviennent d'excellens chrétiens.

Ce sont ces pauvres esclaves, au nombre d'environ cinquante mille, qui occupent continuellement dix-huit missionnaires. Quand nous ne trouverions d'autre bien à faire, que de baptiser les enfans d'une nation qui multiplie beaucoup, et qui s'accroît cha-

que année, par la multitude des vaisseaux qui en transportent un grand nombre dans cette colonie, le zèle d'un ouvrier évangélique auroit de quoi se satisfaire ; il ne se passe guères de semaines qu'on n'en apporte cinq ou six à l'église, et quelquefois davantage. Ces enfans, nés dans le sein de la religion, en apprennent de bonne heure les principes et les maximes ; ils n'ont presque rien de la grossièreté de leurs pères ; ils ont plus d'esprit, et parlent notre langue plus purement et avec plus de facilité que la plupart des paysans et des artisans de la France : quand ils sont parvenus à un certain âge, et qu'on les a fixés par le mariage, il n'est pas rare de trouver parmi eux de saintes familles, où règnent la crainte de Dieu, l'attachement constant à leurs devoirs, l'assiduité à la prière et aux plus fervens exercices du christianisme. On a vu de jeunes esclaves, donner des preuves éclatantes de leur fermeté, et s'exposer aux plus rigoureux traitemens, plutôt que de consentir aux sollicitations de ceux qui cherchoient à les séduire.

Quoique les Nègres nouvellement arrivés de Guinée, n'ayent pas, généralement parlant, d'aussi heureuses dispositions, on ne laisse pas de les tourner assez aisément au bien : il est vrai que le caractère de leur dévotion est conforme à la grossièreté de leur génie ; mais on y trouve cette précieuse simplicité si vantée dans l'Évangile : croire un seul Dieu en trois personnes, le craindre et l'aimer, espérer le ciel, appréhender l'enfer, éviter le péché, réciter les prières, se confesser de temps en temps, commu-

nier lorsqu'on les en juge capables, voilà toute leur dévotion.

Du reste, ils ont une docilité entière; ils nous écoutent avec attention, et pourvu que ce qu'on leur dit soit à leur portée, ils profitent insensiblement de nos instructions : ils en confèrent ensemble à leur manière; les plus savans instruisent leurs compatriotes nouveaux venus, et leur donnent une grande idée du baptême : ce sont des semences qui fructifient avec le temps. Ils les présentent ensuite au missionnaire afin qu'il les examine; ils leur font répéter en sa présence ce qu'ils leur ont appris; et lorsqu'on les trouve suffisamment instruits, et que d'ailleurs on est informé de leur bonne conduite, on détermine le jour qu'on les admettra au baptême.

On ne peut rien ajouter à la confiance et au respect que ces pauvres gens ont pour les missionnaires; ils nous regardent comme leurs pères en Jesus-Christ. Il faut des amis aux malheureux opprimés : c'est à nous qu'ils s'adressent dans toutes leurs peines; c'est nous qui les dirigeons dans leurs établissemens, et qui les réconcilions dans leurs querelles; c'est par notre intercession qu'ils obtiennent souvent de leurs maîtres, le pardon des fautes qui leur auroient attiré de sévères châtimens; ils sont convaincus que nous avons leurs intérêts à cœur, et que nous nous employons à adoucir la rigueur de leur captivité, par tous les moyens que la religion et l'humanité nous suggèrent; ils y sont sensibles, et ils cherchent en toute occasion, à nous en marquer leur reconnoissance.

Si nous étions un plus grand nombre d'ouvriers, nous pourrions parcourir plus souvent, pendant l'année, les diverses habitations qui sont quelquefois éloignées de quatre ou cinq lieues de l'église; nos instructions plus fréquentes produiroient de plus grands fruits, et ranimeroient la ferveur de ces bonnes gens; mais comme nous sommes seuls dans chaque district, il ne nous est guères possible de nous éloigner de notre église, de crainte que pendant notre absence, on ne vienne nous chercher pour des malades, qui sont toujours en grand nombre.

Voilà des sujets puissans de consolations, mais par combien de peines faut-il se les procurer? Ce n'en est pas une petite que le dégoût causé par notre assiduité continuelle auprès des Nègres; on en confesse quelquefois plus de cent en une matinée. L'odeur du tabac en fumée, dont ils ne peuvent se passer, jointe à celle de l'eau-de-vie de cannes, dont ils sont très-friands, compose un parfum qui fait soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas encore accoutumés.

Il en coûte encore plus à la nature, lorsqu'on les assiste dans leurs maladies; on les trouve dans leurs cabanes, étendus par terre sur un méchant cuir qui leur sert de lit, au milieu de la fange et de l'ordure, souvent couverts d'ulcères depuis la tête jusqu'aux pieds: la chaleur étouffante de ces réduits fermés de tous côtés, et où il y a toujours du feu, la fumée épaisse et la mauvaise odeur qui y règnent, sont un rude exercice pour un missionnaire obligé d'y passer des heures entières, afin de les disposer à recevoir les Sacremens, et de les aider à mourir saintement.

D'ailleurs, comme ils sont la plupart extrêmement grossiers, ils demandent une application infinie, et ce n'est qu'à force de leur rebattre les principes de la religion, qu'on peut les instruire.

C'est surtout dans l'exercice de la confession qu'on a le plus à travailler : la plupart s'y présentent comme des statues qui ne disent rien, à moins qu'on ne les interroge ; d'autres vous accablent par le détail ennuyeux de mille inutilités, qu'on est obligé d'écouter avec patience pour ne pas les rebuter. La discussion de leurs intérêts est une autre source d'embarras ; nous sommes les juges nés de leurs différends, et il faut une extrême patience pour les écouter et les mettre d'accord. Je ne vous dirai rien de ce qu'on a à souffrir de la part de leurs maîtres : s'il y a ici, comme en Europe, des personnes d'une vie exemplaire et édifiante, il y en a d'autres, et c'est le plus grand nombre, dont la conduite peu réglée est une source d'inquiétude, et le plus grand obstacle à notre ministère.

MARRONS RAMENÉS

à leurs maîtres.

Les principales richesses des habitans de l'Amérique, sont les Nègres esclaves, que les vaisseaux de la compagnie ou les négocians français vont chercher en Guinée, et qu'ils transportent ensuite dans nos îles (1). Ce commerce est, dit-on, fort lucratif, puisqu'un homme fait, qui coûtera 50 écus ou 200 liv. dans le Sénégal, se vend ici jusqu'à 12 ou 1500 liv.

Aussitôt que le vaisseau qui est chargé des Nègres est arrivé au port, le capitaine, après avoir fait les démarches prescrites par les ordonnances du roi, tant auprès de l'amirauté que de MM. les gens de justice, loue un grand magasin où il descend son monde, et là, comme dans un marché, chacun va choisir les esclaves qui lui conviennent pour les emmener chez soi, au prix convenu. Qu'il est triste pour un homme raisonnable et susceptible de réflexions et de sentimens, de voir vendre ainsi son semblable comme une bête de charge! Qu'avons-nous fait à Dieu, tous tant que nous sommes, ai-je dit plus d'une fois en moi-même, pour n'avoir pas le même sort que ces malheureux?

(1) Lettre du père Faure, en 1751.

Les Nègres, accoutumés, pour la plupart, à jouir de leur liberté dans leur patrie, se font difficilement au joug de l'esclavage; quelquefois même on le leur rend tout-à-fait insupportable, car il se trouve des maîtres (je le dis en rougissant), qui n'ont pas pour eux, non-seulement les égards que la religion prescrit, mais les attentions que la seule humanité exige. Aussi arrive-t-il que plusieurs s'enfuient, ce que nous appelons ici *aller marroner;* et la chose leur est d'autant plus aisée à Cayenne, que le pays est extrêmement montagneux, et boisé de toutes parts (1).

Ces sortes de désertions (ou marronages) ne peuvent manquer d'entraîner après soi une infinité de désordres. Pour y obvier, nos rois, dans un code exprès qu'ils ont fait pour les esclaves, ont déterminé une peine particulière pour ceux qui tombent dans cette faute. La première fois qu'un esclave s'enfuit, si son maître a eu la précaution de le dénoncer au greffe, et qu'on le prenne un mois après le jour de la dénonciation, il a les oreilles coupées, et on lui applique la fleur-de-lis sur le dos. S'il récidive, et qu'après avoir été déclaré en justice, il reste

(1) Le terme de marron vient du mot espagnol *simaron*, qui veut dire un singe; on sait que ces animaux se retirent dans les bois, et qu'ils n'en sortent que pour venir furtivement se jeter sur les fruits, et y faire un grand dégât dans les lieux voisins de leur retraite : c'est le nom que les Espagnols donnèrent aux esclaves fugitifs, et qui a passé depuis dans les colonies françaises.

un mois absent, il a le jarret coupé; et à la troisième rechute il est pendu. On ne sauroit douter que la sévérité de ces loix n'en retienne le plus grand nombre dans le devoir; mais il s'en trouve toujours quelques-uns plus téméraires, qui ne font pas difficulté de risquer leur vie pour reconquérir leur liberté. Tant que le nombre des fugitifs, ou marrons, n'est pas considérable, on ne s'en inquiète guères; mais le marronage exige les plus sévères précautions quand ils viennent à s'attrouper, parce qu'il en peut résulter les suites les plus fâcheuses: c'est ce que nos voisins les Hollandais de Surinam ont souvent éprouvé.

Pour garantir Cayenne d'un semblable malheur, M. d'Orvilliers, gouverneur de la Guiane française, et M. le Moyne, notre commissaire ordonnateur, n'eurent pas plutôt appris qu'il y avoit près de soixante-dix de ces malheureux rassemblés à environ dix ou douze lieues d'ici, qu'ils envoyèrent après eux un gros détachement composé de troupes réglées et de milice. Ils combinèrent si bien toutes choses, suivant leur sagesse et leur prudence ordinaires, que le détachement, malgré les détours qu'il lui fallut faire parmi des montagnes inaccessibles, arriva heureusement.

Mais toutes les précautions et toutes les mesures que put prendre cette troupe, ne rendirent point son expédition fort utile; il n'y eut que trois ou quatre Marrons d'arrêtés, dont un fut tué, parce qu'après avoir été pris, il vouloit encore s'enfuir.

Au retour de ce détachement, M. le gouverneur, à qui les prisonniers avoient fait le détail du nombre

des fugitifs, de leurs différens établissemens, et de tous les mouvemens qu'ils se donnoient pour augmenter leur nombre, se disposoit à envoyer un second détachement, lorsque nous crûmes qu'il étoit de notre ministère de lui offrir d'aller nous mêmes travailler à ramener dans le bercail ces brebis égarées. Plusieurs motifs nous portoient à entreprendre cette bonne œuvre : nous sauvions d'abord la vie du corps et de l'ame, à tous ceux qui auroient pu être tués dans le bois, car il n'y a guères d'espérance pour le salut d'un Nègre qui meurt dans son marronage. Nous évitions encore à la colonie une dépense considérable, et aux troupes une très-grande fatigue : outre cela, si nous avions le bonheur de réussir, nous faisions rentrer dans les ateliers des habitans, un bon nombre d'esclaves dont l'absence faisoit languir les travaux.

Cependant, quelque bonnes que nous parussent ces raisons, elles ne furent pas d'abord goûtées : cette voie de médiation paroissoit trop douce pour des misérables, dont plusieurs étoient fugitifs depuis plus de vingt ans, et accusés de grands crimes; et d'ailleurs ils pouvoient, disoit-on, s'imaginer que les Français les craignoient, puisqu'ils envoyoient des missionnaires pour les chercher. Enfin, après deux ou trois jours de délibération, notre proposition fut acceptée, et la Providence permit que le choix de celui qui devoit faire ce voyage, tombât sur moi.

Quelques amis que j'ai ici, et qui pesoient la chose à un poids trop humain, n'en eurent pas plutôt con-

noissance, qu'ils firent tous leurs efforts pour m'en détourner. Qu'allez-vous faire dans ces forêts, me disoient les uns? vous y périrez infailliblement de fatigue ou de misère. Ces malheureux Nègres, me disoient les autres, craignant que vous ne vouliez les tromper, vous feront un mauvais parti. On me représentoit encore que je pouvois donner dans quelque piége, parce qu'en effet les Nègres marrons ont coutume de creuser, au milieu des sentiers, des fosses profondes dont il couvrent ensuite adroitement la surface avec des feuilles, ensorte qu'on ne s'aperçoit point du piége; et si malheureusement on y tombe, on s'empale soi-même sur des chevilles dures et pointues, dont ces fosses sont hérissées. Vous perdrez votre temps et vos peines, disoient les moins prévenus : très-sûrement vous n'en ramenerez aucun; ils sont trop accoutumés à vivre à leur liberté, pour revenir jamais se soumettre à l'esclavage.

Vous comprenez aisément, mon révérend père, que de semblables raisons ne devoient pas faire grande impression sur des personnes de notre état, qui n'ont quitté biens, parens, amis, patrie, et qui n'ont couru tous les dangers de la mer, que pour gagner des ames à Dieu : trop heureux s'ils pouvoient donner leur vie pour la gloire du grand maître qui, le premier, a sacrifié lui-même la sienne pour nous.

Je partis donc avec quatre des esclaves de la maison, et un Nègre libre, qui avoit été du détachement dont j'ai parlé plus haut, et qui devoit me servir de

guide. Il me falloit tout ce nombre pour porter ma chapelle, et les vivres nécessaires pour le voyage. Nous allâmes d'abord, par canot, jusqu'au saut de Tonne-Grande ; c'est une des rivières qui arrosent ce pays : nous y passâmes la nuit, j'y dis la sainte messe, de grand matin, pour implorer les secours du ciel, sans lequel nous ne pouvons rien; ensuite nous nous enfonçâmes dans le bois. Malgré toute la diligence dont nous usâmes, nous ne pûmes faire ce jour-là qu'environ les deux tiers du chemin ; il nous fallut donc camper à la manière du pays, c'est-à-dire, que nous fîmes à la hâte, avec des feuilles de palmier, dont il y a plusieurs espèces dans le pays, un petit ajoupa (c'est une espèce d'appentis, qui sert à se mettre à couvert des injures du temps).

Dès qu'il fut jour, nous nous remîmes en route, et entre deux et trois heures après-midi, nous aperçûmes la première habitation de nos Marrons, qu'ils ont nommée la *montagne de plomb*, parce qu'il s'y trouve, en effet, une grande quantité de petites pierres noirâtes et rondes, dont ces malheureux se servent en guise de plomb à giboyer. Comme je vis la fumée à travers le bois, je crus d'abord que ceux qui faisoient l'objet de mon voyage, n'étoient pas loin ; mais je me trompois dans ma conjecture, cette fumée étoit un reste de l'incendie qu'avoit fait le détachement qui m'avoit précédé, l'usage étant de brûler toutes les cases ou maisons, et de faire le plus de dégât que l'on peut, quand on est à la poursuite de ces sortes de fugitifs.

Je me fis alors annoncer à plusieurs reprises, par une espèce de gros coquillage qui a presque la forme d'un cône, et dont on se sert ici au lieu de cloche, pour donner aux Nègres le signal du lever et des heures du travail; mais voyant que personne ne paroissoit, je me mis à parcourir tout l'emplacement, où je ne reconnus les vestiges que de deux ou trois hommes, dont les pieds étoient imprimés sur la cendre. Je compris que ceux que je cherchois, n'avoient pas osé paroître là depuis qu'on leur avoit donné la chasse : il nous fallut donc encore loger, comme nous avions fait le jour précédent, c'est-à-dire, que nous construisîmes notre petit ajoupa pour passer la nuit.

Il me seroit impossible, mon révérend père, de vous exprimer tout ce que la crainte inspira à mes gens de me représenter; ils appréhendoient qu'à chaque instant on ne tirât sur nous quelque coup de fusil, ou qu'on ne décochât quelque flèche. J'avois beau les rassurer de mon mieux, ils me répondoient toujours qu'ils connoissoient mieux que moi toute la malignité du Nègre fugitif. Cependant la Providence ne permit pas qu'il nous arrivât aucun accident fâcheux durant cette nuit; et m'étant levé à la pointe du jour, je fis encore sonner de mon coquillage qui me servoit comme de cor-de-chasse, et dont le son, extrêmement aigu, doit certainement se faire entendre fort au loin, surtout étant au milieu des vallons et des montagnes. Enfin, après avoir long-temps attendu et m'être promené partout, comme la veille, ne voyant venir personne, je résolus d'aller à l'empla-

cement où l'on avoit trouvé, depuis peu de jours, les Marrons, et où l'un d'eux avoit été tué. Je commençai par dire la sainte messe, comme j'avois fait à Tonne-Grande; après quoi nous entrâmes dans le bois. Je jugeai que d'un abattis à l'autre il n'y avoit guères que deux lieues, du moins nous ne mîmes qu'environ deux heures pour faire le chemin. (On appelle ici abattis une étendue de bois coupé, auquel on met le feu quand il est sec, pour pouvoir planter le terrain). Les Marrons ont appelé cet endroit l'*abattis du saut*, à cause qu'il y a une chute d'eau. L'emplacement me parut beaucoup plus grand et mieux situé que le premier, qu'ils nomment, comme j'ai dit, la *montagne de plomb*. C'étoit là aussi qu'ils prenoient leurs vivres, qui consistent en manioc, bananes, patates, riz, ignames, ananas, et quelque peu de cannes à sucre.

D'abord que nous fûmes à la lisière de l'emplacement, je m'annonçai avec mon signal ordinaire, et ensuite je fis le tour d'un bout à l'autre, sans voir personne : tout ce que je remarquai, c'est que depuis peu de jours on y avoit arraché du magrive, et qu'on avoit enterré le corps de celui qui avoit été tué; la fosse étoit si peu profonde, qu'il en sortoit une puanteur extrême. Je m'en approchai pourtant de fort près, pour faire la prière sur ce misérable cadavre, dans l'espérance que si quelqu'un de ces compagnons m'apercevoit, cette action pourroit le toucher et l'engager à venir à moi; mais toutes mes attentes furent vaines; et ayant passé le reste du jour inutilement dans cet endroit, nous revînmes

revînmes coucher à la montagne de plomb, pour éviter la peine de faire là un nouvel ajoupa.

La nuit se passa, comme la précédente, sans inconvéniens, mais non sans peur de la part de mes compagnons de voyage; ils étoient surpris de ne voir sortir personne du bois pour se rendre à nous : je ne savois moi-même qu'en penser. Cependant comme il me restoit encore un abattis à visiter, qu'ils nomment l'*abattis d'Augustin*, parce qu'un des chefs du marronage, qui porte ce nom, y faisoit sa demeure ordinaire avec sa bande, je m'imaginois que tous les Marrons s'étoient réfugiés là comme à l'endroit le plus éloigné : mon embarras étoit que mon guide n'en savoit pas le chemin. Après l'avoir bien cherché, nous découvrîmes un petit sentier que nous enfilâmes à tout hasard, et après environ quatre heures de marche, toujours en montant et descendant les montagnes, nous arrivâmes enfin au bord d'un abattis dans lequel nous eûmes bien de la peine à pénétrer, parce que les bords étoient jonchés de gros troncs d'arbres. Nous franchîmes pourtant cet obstacle en grimpant de notre mieux, et le premier objet qui se présenta à nous furent deux cases ou corbets; j'y cours et j'y trouve du feu, une chaudière et de la viande, quelques feuilles de tabac à fumer, et plusieurs autres choses semblables. Je ne doutai point, pour lors, que quelqu'un ne sortît du bois pour venir me parler; mais après avoir bien appelé et m'être promené partout, à mon ordinaire, pour me bien faire connoître, ne voyant paroître personne, et ayant encore assez de jour, je voulus passer plus loin pour

tâcher de trouver enfin l'établissement d'Augustin, me persuadant toujours que ceux que je cherchois s'y étoient retirés.

Mes compagnons de voyage n'étant pas animés par des vues surnaturelles, comme je devois l'être, et toujours timides, auroient bien souhaité que nous retournassions sur nos pas : ils me le proposèrent même plus d'une fois, mais je ne voulois pas laisser ma mission imparfaite ; ce n'est pas que je ne ressentisse moi-même au fond du cœur, pour ne vous rien déguiser, une certaine frayeur. L'abandon total où je me voyois, l'horreur des forêts immenses au milieu desquelles j'étois sans aucun secours, le silence profond qui y régnoit, tout cela, ainsi qu'il arrive en pareille occasion, me faisoit faire, comme malgré moi, de sombres réflexions ; mais j'avois grand soin d'étouffer ces sentimens involontaires, et je n'avois garde d'en rien laisser paroître, de peur de troubler davantage ceux qui m'acompagnoient : ainsi, après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, nous entrâmes encore dans le bois, sans savoir, ni les uns ni les autres, où aboutissoit le petit chemin que nous tenions.

La divine Providence qui nous guidoit et qui veilloit sur nous, permit qu'après avoir franchi bien des vallons, nous arrivâmes enfin à notre but, n'ayant guères marché qu'environ deux heures : je n'en fus pas plus avancé, car je ne trouvai qu'un abattis nouvellement fait, comme celui que je venois de quitter, mais sans que personne daignât se faire voir à nous : on avoit cependant arraché des racines bonnes

à manger, et cueilli des fruits, le jour même, dans cet endroit, comme il nous parut par les traces toutes fraîches que nous reconnûmes.

Ce qui me fit le plus de peine, c'est que les Marrons s'imaginant peut-être qu'il y avoit toujours un détachement à leurs trousses, avoient eux-mêmes mis le feu au cases depuis peu de jours, afin sans doute que ceux qui les poursuivroient ne pussent s'y loger. Je ne pouvois pas douter qu'ils ne me vissent de la lisière du bois, et qu'ils ne m'entendissent; aussi je criois de toutes mes forces, qu'ils pouvoient se rendre à moi en toute sûreté, que j'avois obtenu leur grâce entière; que mon état me défendant de contribuer à la mort de qui que ce soit, ni directement, ni indirectement, je n'avois garde de les venir chercher pour les livrer à la justice; que du reste ils étoient maîtres de moi et de mes gens, puisque nous n'étions que six en tout et sans armes, au lieu qu'eux étoient en grand nombre et armés : « Souvenez-» vous, mes chers enfans, leur disois-je, que, quoi-» que vous soyez esclaves, vous êtes cependant chré-» tiens comme vos maîtres; vous faites profession » depuis votre baptême, de la même religion qu'eux; » elle vous apprend que ceux qui ne vivent pas chré-» tiennement tombent après leur mort dans les en-» fers; quel malheur pour vous si, après avoir été » les esclaves des hommes en ce monde et dans le » temps, vous deveniez les esclaves du démon pen-» dant toute l'éternité. Ce malheur pourtant vous » arrivera infailliblement, si vous ne vous rangez » pas à votre devoir; vous êtes dans un état habituel de

» damnation, car, sans parler du tort que vous faites » à vos maîtres en les privant de votre travail, vous » n'entendez point la messe les jours saints; vous » n'approchez point des Sacremens; vous vivez dans » le concubinage, n'étant pas mariés devant vos lé- » gitimes pasteurs. Venez donc à moi, mes chers » amis; venez hardiment, ayez pitié de votre ame » qui a coûté si cher à Jésus-Christ... Donnez-moi la » satisfaction de vous ramener tous à Cayenne; dé- » dommagez-moi par là des peines que je prends à » votre occasion; approchez-vous de moi pour me » parler, et si vous n'êtes pas contens des assurances » de pardon que je vous donnerai, vous resterez dans » vos demeures, puisque je ne saurois vous emme- » ner par force ».

Après avoir épuisé tout ce que le zèle et la charité inspirent en semblable occasion, aucun de ces misérables ne paroissant, nous vînmes coucher aux cases que nous avions laissées dans l'autre abattis, soit pour éviter la peine de faire là un logement, soit parce que les traces fraîches que nous y avions vues nous donnèrent lieu de croire que quelqu'un pourroit y venir pendant la nuit; mais personne ne se montra, de sorte qu'indignés de leur opiniâtreté, nous reprîmes le lendemain, vers les quatre heures, le chemin de la montagne de plomb: nous y séjournâmes tout le samedi, j'y dis la sainte messe le dimanche, et comme j'étois pressé de m'en retourner, parce que les vivres commençoient à nous manquer, je voulus, avant que de partir, y laisser un monument non équivoque de mon voyage, en y faisant

planter une croix d'un bois fort dur, et qui subsiste encore.

Cette croix, comme je le dirai plus bas, servit à me faire réussir dans mon entreprise; car si tôt que les Nègres marrons l'eurent aperçue, ils y vinrent faire leur prière, ayant la coutume, malgré leur libertinage (ce qu'on auroit de la peine à croire), de prier Dieu soir et matin; ils baptisent même les enfans qui naissent parmi eux, et ont grand soin de les instruire des principes de la foi, autant qu'ils en savent eux-mêmes.

Aussitôt que je fus rendu à Tonne-Grande, où j'avois laissé mon canot, je fis savoir à MM. d'Orvilliers et Lemoine, le peu de réussite qu'avoit eu mon projet. Je leur mandai que je devois rester quelque temps dans ce quartier-là pour faire faire les Pâques aux Nègres; j'ajoutai que m'étant mis, au commencement de mon voyage, sous la protection des anges-gardiens, j'avois un secret pressentiment qu'ils ne me laisseroient point retourner à Cayenne sans avoir quelque connoissance des enfans prodigues qui en étoient l'objet. Enfin je priai ces messieurs de vouloir prolonger encore de quelques jours, l'amnistie qu'ils m'avoient d'abord accordée pour eux, et ils eurent la bonté de l'étendre jusqu'à un mois entier.

Après cette réponse, je commençai ce qu'on appelle ici les *Pâques* des esclaves du quartier; c'est-à-dire, que je parcourus les différentes habitations, pour confesser ceux qui sont déjà baptisés, et pour instruire ceux qui sont encore infidèles : c'est notre

coutume d'aller ainsi, au moins une fois l'an, chez tous les colons nos paroisiens, quelque éloignés qu'ils soient, car il y a ici des paroisses qui ont quinze à vingt lieues d'étendue; et vous ne sauriez croire, mon révérend père, le bien qu'il y a à faire, et qu'on fait quelquefois dans ces sortes d'excursions. Le missionnaire, qui est chargé de cette bonne œuvre, met la paix dans les familles désunies, en terminant leurs petits différends, conclut des mariages pour faire cesser les commerces illicites, à quoi les esclaves sont très-sujets; tâche de leur adoucir les peines attachées à leur état, en les leur faisant envisager sous des vues surnaturelles; prend une connoissance exacte de leur instruction actuelle, pour disposer peu à peu à la communion ceux qu'il en juge capables (notre usage étant de permettre à très-peu de Nègres d'approcher de la sainte table, par l'expérience que nous avons qu'ils en sont indignes); il remontre prudemment aux maîtres les fautes dans lesquelles ils tombent, quelquefois, envers leurs esclaves, soit en ne veillant pas assez sur leur conduite spirituelle, soit en les surchargeant de travaux injustes, soit enfin en ne leur donnant pas le nécessaire pour la nourriture et le vêtement, suivant les sages ordonnances de nos rois; il fait mille autres choses de cette nature, qui sont du ressort de son ministère, et qui tendent toutes également à la gloire de Dieu et au salut des ames. Il en coûte, à la vérité, beaucoup de faire de pareilles courses dans un pays tel que celui-ci, où, lorsqu'on est en campagne, on est toujours, ou brûlé par les rayons d'un soleil ardent,

ou accablé de pluies violentes; mais à quoi ne porte pas un zèle bien épuré, et quelles difficultés ne fait-il pas surmonter!

Cependant, en faisant cette bonne œuvre comme par occasion, car ce n'est pas là mon emploi ordinaire, je n'oubliois pas le premier objet de mon voyage; j'avois grand soin de dire aux Nègres, que s'ils pouvoient voir quelques-uns de leurs compagnons marrons, ils les assurassent que, quoiqu'il n'eussent pas voulu s'approcher de moi dans le bois, j'avois néanmoins obtenu encore un mois d'amnistie pour eux; mais que si, pendant cet espace de temps, ils ne revenoient pas, ils n'avoient plus ni grâce, ni pardon à espérer; qu'ils devoient se persuader, au contraire, qu'on les poursuivroit sans relâche, jusqu'à ce qu'on les eût tous exterminés.

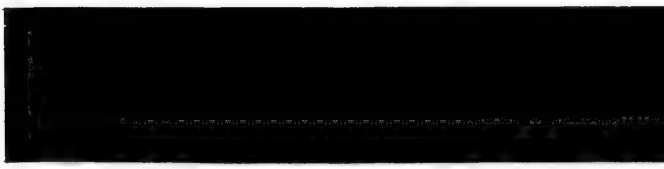
Enfin j'avois fini ma mission et parcouru toutes les habitations des environs de Tonne-Grande; j'étois même déjà embarqué dans mon canot pour me rendre à Cayenne, un peu confus, à la vérité, d'avoir échoué dans mon dessein, aux yeux des hommes, qui ne jugent ordinairement des choses que par le succès, lorsque je vis venir à moi un autre petit canot monté par deux jeunes Noirs, porteurs d'une lettre de l'économe de Mont-Seneri (c'est une sucrerie du quartier), qui me marquoit que les Nègres marrons étoient arrivés chez lui, et qu'ils me demandoient avec empressement; j'y vole avec plus d'empressement encore qu'ils n'en avoient eux-mêmes, et j'en trouve en effet déjà une vingtaine, qui m'assurent que les autres sont en chemin pour se

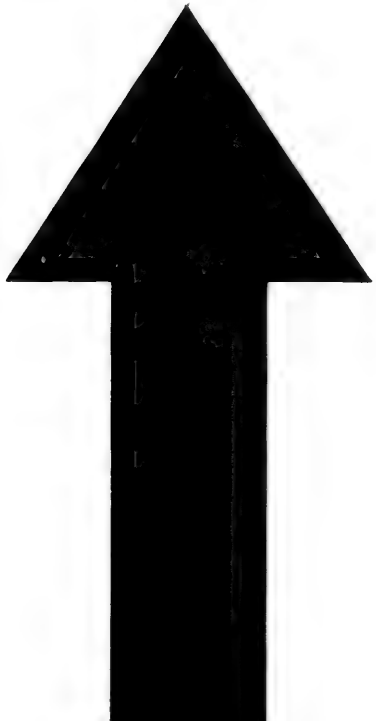
rendre. Quelle agréable surprise pour moi, mon révérend père, de voir mes vœux accomplis, lorsque je m'en croyois le plus éloigné! Après avoir versé quelques larmes de joie sur ces brebis égarées depuis si long-temps, et qui rentroient dans le bercail, je leur fis des reproches sur ce qu'ils n'avoient pas voulu me parler tandis que j'étois au milieu d'eux; et ils me répondirent constamment, qu'ils craignoient qu'il n'y eût quelque détachement en embuscade pour les saisir; mais qu'ayant vu le signe de notre rédemption arboré sur leur terre, ils s'étoient enfin persuadés que le temps d'obtenir grâce pour leur ame et pour leur corps, étoit arrivé. Que ce soit là le véritable motif qui les ait fait agir, ou que quelqu'un de leurs camarades des différentes habitations que j'avois préparées pour les Pâques, les ait assurés de la sincérité du pardon que je leur promettois, c'est ce que n'ai jamais pu découvrir; mais, quoi qu'il en soit, il en vint, peu à peu, jusqu'à cinquante, et comme M. notre gouverneur, qui tenoit un détachement tout prêt pour aller dans le bois, si je ne réussissois pas, me pressoit de me rendre à Cayenne, je partis avec ces cinquante fugitifs.

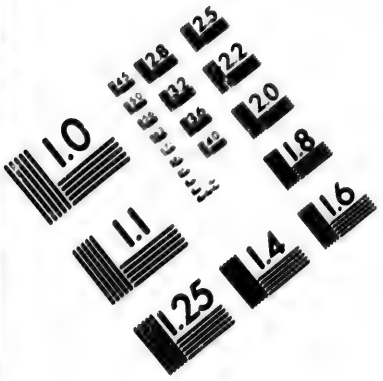
Il seroit impossible, mon révérend père, de vous expliquer avec quelles démonstrations de joie l'on me reçut, suivi de tout ce monde, chacun d'eux portant sur sa tête et sur son dos son petit bagage. Les rues étoient bordées de peuples pour nous voir passer; les maîtres se félicitoient les uns les autres d'avoir recouvré leurs esclaves, et les Noirs eux-mêmes qui servent dans le bourg, se faisoient une fête

de revoir, l'un son père, l'autre sa mère, celui-ci son fils ou sa fille; et comme plusieurs de ceux que je menois, n'avoient pas vu la ville depuis très-long-temps, et qu'ils y remarquèrent bien du changement, notre marche étoit très-lente, afin de leur donner le plaisir de satisfaire leur curiosité; ce qui laissa en même temps la liberté à leurs camarades de les embrasser, en faisant retentir l'air de mille cris d'allégresse et de bénédiction. Ce qu'il y avoit pourtant de plus frappant, c'étoit une troupe de jeunes enfans des deux sexes, qui étoient nés dans les bois, et qui n'ayant jamais vu de personnes blanches, ni de maison à la française, ne pouvoient se lasser de les considérer, en marquant, à leur façon, leur admiration. Je conduisis d'abord mon petit troupeau à l'église, où il y avoit déjà une grande assemblée à cause de la fête de S. François Xavier; mais elle fut bientôt pleine par la foule qui nous suivoit. Je commençai par faire faire à ces pauvres misérables une espèce d'amende honorable:

1°. à Dieu dont ils avoient abandonné le service depuis si long-temps; 2°. à leurs maîtres et aux colons, à qui plusieurs d'entre eux avoient porté beaucoup de préjudice; 3°. à leurs compagnons, du mauvais exemple qu'ils leur avoient donné par leur fuite, par leurs vols, etc., après quoi je dis la sainte messe en action de grâces: ils y assistèrent avec d'autant plus de plaisir et de dévotion, que plusieurs d'entre eux ne l'avoient pas entendu depuis quinze ou vingt ans, et lorsqu'elle fut finie, je les présentai à M. le gouverneur, qui confirma le pardon que







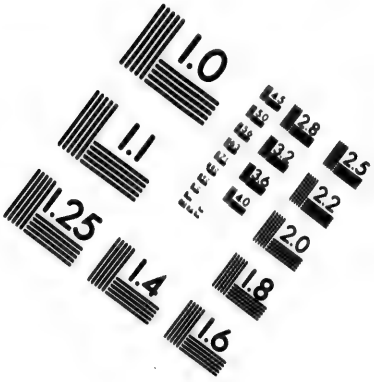
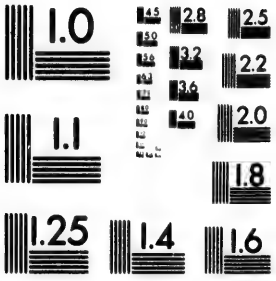
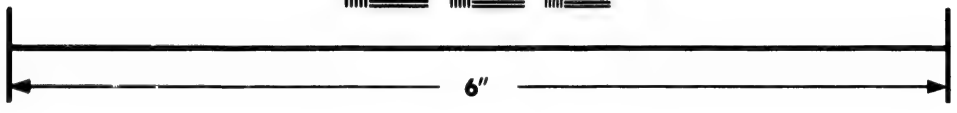
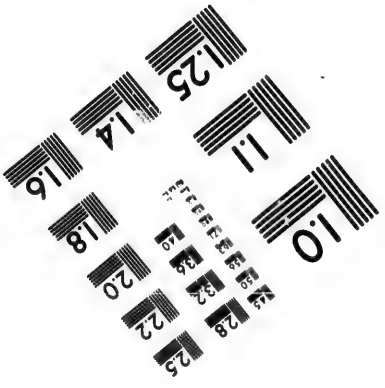


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6

1.2
1.1
1.0

je leur avoit promis de sa part; ensuite on les remit à leurs maîtres respectifs.

On dépêcha aussitôt un nombreux détachement pour aller faire le dégât dans leurs plantations, et pour tâcher de prendre ou tuer ceux qui resteroient, s'ils ne se rendoient pas volontairement; mais une maladie qui se mit dans la troupe, aussitôt qu'elle arriva sur les lieux, fit échouer cette opération; en sorte que ceux que j'avois laissés, au nombre seulement de dix-sept, tant grands que petits, soit hommes ou femmes, et qui m'avoient fait dire qu'ils viendroient bientôt après moi, n'ont pas tenu parole, et sont encore dans les bois; il s'y en est même joint quelques autres depuis ce temps-là. Si le nombre augmentoit à un certain point, ce seroit un très-grand malheur pour cette colonie; mais les sages mesures que nos messieurs prennent pour l'empêcher, paroissent nous mettre à couvert d'un tel désordre.

LAS-CASAS,

Défenseur des Indiens.

Il faut rendre justice au zèle et à la piété des rois catholiques. Ferdinand et Isabelle, encore plus touchés du désir d'étendre l'empire de Jesus-Christ que leur propre domination, prirent les précautions les plus sages pour établir la foi parmi leurs nouveaux sujets, et assurer leur tranquillité; rien

de plus chrétien que les instructions qui furent données aux chefs de cette haute entreprise : on leur recommande sur toutes choses, que l'intérêt de la religion soit le mobile et la règle de toutes leurs démarches; on leur ordonne d'avoir de grands ménagemens pour ces peuples, de n'employer à leur conversion que les moyens prescrits par l'Eglise, et de les attirer plutôt par la douceur, par la raison et par les bons exemples, que par la violence et par la force.

Surtout la reine Isabelle, qui regardoit la découverte des Indes comme son ouvrage, n'oublia aucun des devoirs d'une souveraine qui, aux plus rares qualités d'une héroïne, joignoit les plus vifs et les plus respectueux sentimens que la religion inspire : aussi dans les différens voyages que fit Colomb pour rendre compte à ses maîtres du succès de ses entreprises, la reine qui lui donna de fréquentes audiences, ne s'informa de rien avec plus d'empressement que des progrès de la foi, et ne lui recommandoit rien plus fortement que de ménager des sujets, qu'une nouvelle domination ne devoit déjà que trop alarmer.

Mais il est assez ordinaire que les rois ne trouvent pas dans leurs ministres de fidèles exécuteurs de leurs volontés : ceux-là principalement qui, dépositaires de l'autorité souveraine, l'exercent dans des lieux où leur conduite ne peut être que difficilement recherchée, ne s'accoutument que trop à en abuser. Cette réflexion ne regarde point l'amiral Colomb; ce fut en tout sens un des plus grands hommes

de son siècle : le succès de son entreprise, qui est un des plus nobles efforts du génie, du courage et de la résolution, l'immortalise avec justice ; mais sa piété singulière, son attachement tendre et solide à toutes les pratiques de la religion, n'ont sans doute pas peu contribué à des succès si éclatans.

Il s'en fallut bien que ce grand homme fût secondé comme il le méritoit : la troupe des nouveaux Argonautes, que conduisoit ce moderne Jason, n'étoit pas toute composée de héros ; si quelques-uns en avoient la bravoure, très-peu en eurent la sagesse et la modération : c'étoit, pour la plupart, des hommes que l'espoir de l'impunité des crimes dont ils étoient coupables, avoit exilé volontairement de leur patrie, et qui, au hasard d'une mort du moins honorable, aspiroient aux richesses immenses de cette conquête ; le mauvais caractère de ces nouveaux conquérans causa la perte de tant d'ames qui, avec le temps, auroient pu fonder une nombreuse chrétienté. Ici, mon révérend père, pour vous obéir, je me trouve comme engagé à vous faire un précis historique de la première des revolutions qui produisit, en peu d'années, dans la plus florissante île des Indes, la perte totale d'une si grande nation.

Ce fut, comme on sait, au commencement de décembre de l'année 1497, que Christophe Colomb, après un long trajet et de grands risques, aborda enfin à cette île, à laquelle il donna d'abord, à cause de sa grandeur, le nom de *Hispaniola* ou petite Espagne : on ne l'appela *Saint-Domingue* que dans la

suite des temps, et c'est la capitale qui a donné insensiblement son nom à toute l'île.

Ce fut par sa pointe la plus occidentale qu'il la reconnut : il rangea d'abord toute la côte qui fait la partie du nord, et remontant avec peine de l'ouest à l'est, il jeta l'ancre dans un port de la province de Marien, entre Mancenille et Montechrist, qu'il appela *Port-Royal*. Ce canton étoit sous la domination d'un des principaux caciques de l'île nommée *Guacanariq* ; son état s'étendoit le long de la côte du nord, et comprenoit tout le pays, depuis ce qu'on nomme aujourd'hui la *Vega Real* jusqu'au cap Français, qui retient encore maintenant le nom de ce prince, car les Espagnols l'appellent *el Guarico*, par corruption *Guanarico*.

Il n'y avoit rien de barbare dans les manières du cacique de Guacanariq : ses sujets s'apprivoisèrent bientôt avec ces étrangers, dont la vue les avoit d'abord surpris ; ils les reçurent avec toute la cordialité possible, et ils se disputoient les uns aux autres, à qui feroit plus de caresses à ces nouveaux hôtes.

Ceux-ci firent bientôt connoître que l'or étoit le principal objet de leurs recherches. Les Indiens se firent aussitôt un plaisir de se dépouiller de leurs riches colliers et de leurs autres ornemens, pour en faire présent à ces nouveaux venus : une sonnette, ou quelque autre babiole de verre qu'on leur donnoit en échange, leur sembloit préférable à toutes les richesses qu'ils tiroient de leurs mines. Prévenus de la plus haute estime pour ces étrangers, qu'ils regar-

doient comme descendus du ciel, ils tâchoient de se conformer à leurs manières : une croix qu'on avoit plantée au milieu de leurs habitations, devint bientôt l'objet de leur vénération. A l'exemple des Espagnols, ils se prosternoient à terre, ils se frappoient la poitrine, ils levoient les yeux et les mains vers le ciel, et sembloient déjà rendre leurs hommages au vrai Dieu, qu'ils ne connoissoient encore que d'une manière fort imparfaite.

Le vaisseau que montoit l'amiral étoit mouillé sur un fonds de mauvaise terre : ayant chassé sur ses ancres, il alla tout à coup se briser contre des roches à fleur d'eau, qu'on nomme ici *récifs*. Cet accident déconcertoit les mesures de Colomb, et le mettoit, pour ainsi dire, à la merci des Indiens. Le bon roi Guacanariq n'oublia rien pour le consoler de cette perte ; il commanda sur le champ une nombreuse escadre de canots pour aller au secours du bâtiment étranger ; et de peur que la vue de la proie ne tentât ses sujets, il alla lui-même les tenir en respect par sa présence : il fit promptement retirer tous les effets du vaisseau, les fit transporter dans un magasin sur le bord de la mer, et les fit garder avec soin. Enfin, touché de l'affliction de Colomb, ce bon prince versa des larmes, et, pour le dédommager autant qu'il lui étoit possible, il lui offrit tout ce qu'il possédoit dans l'étendue de ses États, et le pria d'y fixer sa demeure.

L'amiral à qui il restoit une caravelle, obligé d'aller rendre compte en Espagne de sa découverte, répondit à ce généreux cacique, qu'il ne pouvoit pas

demeurer plus long-temps avec lui ; mais qu'en attendant son retour, qui ne seroit pas éloigné, il lui laisseroit une partie de ses gens. Le cacique s'employa aussitôt à faire construire un bâtiment sûr et commode pour ses nouveaux hôtes : des débris du vaisseau échoué, on éleva une espèce de fort, auquel Colomb donna le nom de *Navidad*, parce qu'il étoit entré dans cette baie le jour de la Nativité de Notre-Seigneur : on le munit par dehors d'un bon fossé ; il étoit défendu d'ailleurs par une bonne compagnie d'environ quarante hommes, sous la conduite d'un brave Cordouan, nommé *Diegue Darasta* : on lui laissa un canonnier avec quelques pièces de campagne, un charpentier, un chirurgien, et on les pourvut de munitions pour une année entière.

L'éloignement d'un chef sage et ferme, fut la source du dérangement de la nouvelle colonie : l'amiral leur avoit recommandé en partant de se comporter en gens d'honneur et en véritables chrétiens ; ils ne l'eurent pas plutôt perdu de vue qu'ils oublièrent ses sages remontrances ; la division introduisit le désordre, et le libertinage y mit le comble. Egalement avares et débauchés, ils se répandirent comme des loups ravissans, dans tous les lieux circonvoisins, se jetant avec fureur sur l'or et sur les femmes des Indiens ; ils joignirent la cruauté à la violence, et poussèrent tellement à bout leur patience, qu'au lieu d'amis sincères, ils en firent des ennemis irréconciliables.

Ce fut vainement que Guacanariq leur remontra qu'ils avoient intérêt à ménager ses sujets, et qu'il

ne pourroit plus les contenir, s'ils les poussoient ainsi aux dernières extrémités; ils n'en continuèrent pas moins leurs brigandages; ils firent plus, ils abandonnèrent la forteresse, et ayant pénétré chez les nations voisines, ils laissèrent partout les plus funestes impressions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas long-temps impunis : les Indiens qui ne connoissoient ces étrangers que par leurs violences, leur dressèrent des embûches. Caunabo, un des caciques de l'île, en surprit quelques-uns lorsqu'ils enlevoient ses femmes, et les massacra tous : ce fut là comme le signal du soulèvement général; on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir.

Ce succès enfla le cœur des Indiens, qui s'aperçurent qu'il n'étoit pas si difficile de se délivrer de ces hommes qui leur paroissoient si terribles auparavant, et dont la seule vue les faisoit trembler. Caunabo, à la tête de ce qu'il put ramasser de ses vassaux, s'avança jusqu'au fort de la Navidad, où il n'y avoit que cinq soldats qui, fidèles aux ordres d'Arafia, ne voulurent jamais le quitter : en vain le fidèle et zélé Guacanariq vola-t-il au secours de ses amis; surpris d'une attaque si brusque, il n'eut pas le temps de s'y préparer. L'armée de Caunabo, beaucoup plus forte, eut aisément le dessus, et le cacique blessé fut forcé d'abandonner ses nouveaux alliés à leur mauvais sort. Que pouvoient faire cinq hommes contre une multitude innombrable de ces barbares? ils se défendirent pourtant avec beaucoup de valeur, et les Indiens n'osoient les approcher pendant

pendant le jour ; mais s'étant coulés dans les fossés, à la faveur des ténèbres, ils mirent le feu au fort, qui fut bientôt consumé.

Le prompt retour de l'amiral, qui aborda avec une flotte nombreuse à Port-Réal, le 28 novembre 1493, auroit pu rétablir la tranquillité ; mais n'ayant encore amené avec lui que le ramas de la canaille, et des brigands dont on avoit purgé l'Espagne et vidé les prisons, des gens de ce caractère n'étoient capables que d'aigrir le mal ; d'ailleurs la plupart des chefs qui commandoient sous lui, jaloux de son autorité, et ne voulant agir que selon leurs vues particulières, ne gardèrent aucun des sages ménagemens que demandoit l'intérêt d'une colonie naissante : la guerre s'alluma de toutes parts, et elle fut longue et cruelle. Mon dessein n'est pas d'en faire ici la description ; je ne prétends qu'indiquer par quels malheurs cette île a été dépeuplée de ses anciens habitans.

Les Castillans, outrés de la résistance qu'ils trouvoient dans leurs nouveaux sujets, ne leur firent aucun quartier. Je ne rapporterai pas ici les cruautés qu'ils exercèrent, et qui furent détestées de leur propre nation : il leur en coûta trois années pour réduire ces malheureux ; six rois, dont les États étoient fort peuplés, essayèrent en vain leurs forces contre l'ennemi commun. Si le sort des armes eût dépendu de la multitude, ils auroient mieux défendu leur liberté ; mais les épées et les armes à feu de leurs ennemis, trouvant des corps nus et désarmés,

en faisoient un horrible carnage, et plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés subirent enfin la loi du plus fort, et furent quelque temps tranquilles : la puissance et le crédit de Guacanariq contribuèrent beaucoup à cette paix : ce cacique, toujours ami des Castillans, avoit porté le zèle jusqu'à les accompagner dans leurs expéditions ; sa médiation acheva de pacifier les esprits.

De nouvelles cruautés rallumèrent bientôt le feu mal éteint : les Indiens songèrent à secouer un joug qui leur étoit insupportable ; mais le moyen qu'ils employèrent leur fut plus fatal qu'à leurs ennemis. Ils prirent le parti d'abandonner la culture des terres, et de ne plus planter ni manioc, ni maïs, se flattant que dans les bois et les montagnes où ils se retiroient, la chasse et les fruits sauvages leur fourniroient suffisamment de quoi subsister, et que leurs ennemis seroient forcés par la disette, d'abandonner leur pays. Ils se trompèrent ; les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qui venoient d'Europe, et n'en furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyoient inaccessibles.

Ces malheureux, sans cesse harcelés, fuyoient de montagnes en montagnes ; la misère, la fatigue, et la frayeur continuelle où ils étoient, en firent encore plus périr que le glaive : ceux qui échappèrent à tant de misères, furent enfin obligés de se livrer à la discrétion du vainqueur qui usa de ses droits avec toute la rigueur possible. Jusqu'alors on ne s'étoit pas mis fort en peine d'exécuter les ordres de la cour

d'Espagne pour l'instruction de ces infidèles; les guerres fréquentes n'en avoient pas donné le loisir, et les violences dont on usoit envers eux, ne leur inspiroient guères le désir de se faire instruire.

Cependant des religieux de Saint-Dominique et de Saint-François, et quelques ecclésisatiques séculiers étoient passés aux Indes : ces zélés missionnaires leur prêchèrent les vérités de la foi; quelques intervalles de modération et de douceur dont on usa, par les ordres réitérés de la cour, commencèrent à effacer les fâcheux préjugés qu'ils avoient contre la nation castillane : déjà ils écoutoient les ministres de l'Évangile avec respect et avec docilité; et il y avoit tout lieu de croire qu'en continuant les voies de douceur, on les feroit entrer insensiblement dans le bercail de Jésus-Christ.

Mais la mort de la reine Isabelle, qui fut bientôt suivie de celle de Christophe Colomb, ruina de si belles espérances. Cette princesse avoit toujours protégé les Indiens; elle avoit même donné ordre de rechercher exactement la conduite des principaux auteurs de tant de cruautés, pour les punir sévérement; et voulant laisser un monument éternel de la bonté de son cœur pour ces nouveaux sujets, par un article particulier de son testament, elle chargea le roi Ferdinand son époux, la reine Jeanne sa fille, et le prince Charles son petit-fils, de continuer l'œuvre de Dieu, en laissant la liberté à ces malheureux, et en tâchant, par des voies de douceur, de les amener à la connoissance du vrai Dieu.

Les intentions de cette pieuse princesse ne furent

pas mieux suivies dans cette disposition, que dans beaucoup d'autres; les Indiens avoient commencé à jouir d'une espèce de liberté : à la réserve de quelques corvées, et des tributs qu'on exigeoit d'eux, on les laissoit vivre dans leurs villages, selon leurs usages, sous le gouvernement de leurs caciques. L'avarice des principaux officiers entreprit de les dépouiller de ce reste de liberté : on proposa au conseil de Ferdinand d'asservir entièrement ces Sauvages, et de les répartir entre les habitans, pour être employés sous leurs ordres aux travaux des mines, et aux autres ministères qu'ils jugeroient à propos.

On appuyoit ce projet des motifs de religion et de politique : il est impossible, disoit-on, que ces peuples se portent à embrasser la foi, tandis qu'on les laissera dans le libre exercice de leurs superstitions, et qu'on n'usera point avec eux d'une violence salutaire : la politique y trouvoit encore plus d'avantage, parce que, ajoutoit-on, cette dispersion les mettant hors d'état de rien entreprendre, coupera la racine à toutes leurs révoltes.

Voilà l'époque de la ruine entière des Indiens. Les missionnaires qui avoient déjà éprouvé que le fréquent commerce des Européens, et le déréglement de leurs mœurs, détruisoient en peu de momens tout ce que leurs plus solides instructions n'établissoient qu'avec beaucoup de temps et de travail, virent bien que la servitude où on les jetoit, ruineroit entièrement les vues qu'on avoit de les convertir à la foi; aussi leur zèle éclata-t-il hautement:

les pères Antoine Montesino et Pierre de Cordoue, Dominicans, furent les plus ardens à déclamer contre le partage des Indiens. Les officiers castillans, auteurs du projet, et qui en pressoient l'exécution, furent piqués des discours des missionnaires; ils se crurent désignés dans leurs sermons, et en portèrent des plaintes à la cour : ce fut là la source d'une infinité de contestations, où la religion ne gagna rien, et où la charité perdit beaucoup.

Cependant, sur les représentations réitérées des missionnaires, la cour fit tenir des assemblées de théologiens, où la question des partages fut agitée avec autant de chaleur que peu de succès : ces sortes d'affaires qui ont deux faces, et qui présentent de chaque côté de plausibles apparences, trouvent de part et d'autre leurs partisans. La cour se crut par là suffisamment autorisée à suivre son premier plan; elle envoya ordre à Michel Passamonte, trésorier des droits du roi, de finir sans délai l'affaire des partages : cette commission lui donna un grand crédit et une autorité qui éclipsa celle des gouverneurs. Maître de la fortune des habitans, dont les Indiens alloient devenir le plus riche fonds, il se vit en état de se faire beaucoup d'amis et de créatures : on fit donc le dénombrement de ce qui restoit d'Indiens, et il ne s'en trouva plus que soixante mille.

On peut s'imaginer quel fut le désespoir des Indiens, lorsqu'ils se virent forcés de quitter leurs anciennes demeures, pour aller se livrer aux caprices de leurs nouveaux maîtres : la servitude est toujours cruelle; mais elle l'est surtout à ceux qui sont nés

libres. Il est vrai que la cour avoit fait des réglemens qui en auroient adouci l'amertume, s'ils eussent été exactement observés; mais les maîtres ne s'appliquèrent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leurs acquisitions; ils chargèrent ces malheureux des plus rudes travaux, et sans égard aux défenses du roi, ils les firent servir de bêtes de charge : le chagrin et la misère en diminuèrent encore le nombre, et lorsque, cinq ans après, Rodrigue d'Albuquerque eut succédé à Passamonte dans l'emploi de commissaire distributeur des Indiens, il ne s'en trouva plus que quatorze mille.

Ce funeste succès des partages, qui ne justifioit que trop les plaintes des missionnaires, ranima de nouveau leur zèle; le célèbre Barthelemy de Las-Casas, fut celui qui se signala davantage; c'étoit un vertueux ecclésiastique, que le désir de la conversion des infidèles avoit attiré dans le nouveau monde; il possédoit la plus grande partie des talens qui font les hommes apostoliques, un grand zèle, une charité ardente, un désintéressement parfait, une pureté de mœurs irréprochable, un tempéramment robuste et à l'épreuve des plus rudes fatigues : ses plus grands ennemis ne lui reprochèrent qu'une vivacité peu mesurée, et ce reproche n'étoit pas sans fondement; mais sa vertu, son intelligence, et le talent singulier qu'il avoit de gagner la confiance des Indiens, le rendirent très-respectable. Uni de sentiment avec les missionnaires dominicains, il travailla, de concert avec eux, pour anéantir les partages; et s'étant enfin déterminé à entrer dans leur ordre, il n'en sorti

que pour prendre l'administration de l'évêché de Chiappa.

Tel fut l'homme apostolique que la Providence suscita pour le soulagement des Indiens : on ne peut exprimer les fatigues, les dégoûts, et les contradictions qu'il eut à essuyer dans la poursuite d'un si généreux dessein ; il lui fallut souvent traverser cette vaste étendue de mers, qui séparent l'Amérique d'avec les autres parties du monde : ses premières démarches furent mal reçues à la cour de Ferdinand, où les officiers de Saint-Domingue avoient eu soin de le décrier, en le faisant passer pour un esprit brouillon. La mort de Ferdinand ayant mis la régence entre les mains du cardinal Ximenès, Las-Casas crut la conjoncture favorable pour son dessein ; il ne fut pas trompé : le régent, touché de l'exposition pathétique que lui fit le saint homme, de l'état pitoyable où l'avarice des Castillans tenoit les Indiens, songea efficacement à y remédier.

Il fit choix de quatre religieux hyéronimites qu'il envoya à Saint-Domingue en qualité de commissaires, avec des pleins pouvoirs pour réformer les abus, et surtout pour casser et annuller les partages faits par les précédens commissaires, s'ils le jugeoient à propos pour le bien de la religion. On fut fort surpris dans l'île, de l'arrivée de ces commissaires, que Las-Casas accompagnoit : leur commission, qui fut lue et publiée avec les cérémonies accoutumées, jeta la terreur dans l'île.

Une commission si délicate demandoit du courage et de la fermeté ; les pères hyéronimites avoient

de bonnes intentions, mais ils étoient timides et peu stylés au train des affaires. Las-Casas s'aperçut bientôt qu'ils mollissoient, en ne faisant exécuter la loi qu'à quelques particuliers de leurs Indiens, et n'osant toucher aux plus puissans, qui étoient en même temps les plus mauvais maîtres : il somma les commissaires d'exécuter les ordres du régent, mais on ne lui donna que des défaites, les clameurs recommencèrent bientôt, et les esprits s'aigrissant de plus en plus, chacun porta ses plaintes à la cour. Las-Casas accusa les Hyéronimites de mollesse et de vues intéressées : ceux-ci renouvelèrent les anciennes accusations contre Las-Casas ; c'étoit une procédure à ne finir de long-temps, les Indiens en furent les victimes.

Après ce peu de succès, le zèle de tout autre se seroit ralenti; celui de Las-Casas n'en devint que plus vif : les grands voyages ne lui coûtoient rien, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu ; il prit donc la résolution de repasser en Europe : on voulut l'arrêter, mais il montra un brevet du roi, qui lui laissoit l'entière liberté d'aller et de venir, comme il le jugeroit à propos. Il trouva les choses bien changées à son arrivée en Espagne ; le cardinal Ximenès étoit mort, le conseil des Indes avoit été gagné, et étoit fort prévenu contre Las-Casas. Loin de se faire écouter sur les plaintes qu'il avoit à faire des commissaires, il eut à se défendre sur plusieurs chefs d'accusation qu'on avoit envoyés contre lui.

L'habile missionnaire se voyant hors d'état de réussir au tribunal des Indes, résolut de s'adresser

directement au prince Charles, qui gouvernoit sous le nom et pendant la maladie de la reine Jeanne sa mère. Cette résolution étoit hardie, et ne paroissoit guères prudente; le jeune souverain obsédé par les ministres flamands, ne s'embarrassoit guères des Indes, il étoit trop occupé d'affaires plus importantes, qu'il avoit sur les bras au commencement d'un règne épineux.

Las-Casas se rendit à la cour; et comme on aime à y voir des hommes extraordinaires, il y fut reçu avec distinction. Le seigneur de Chievres, gouverneur et principal ministre de Charles d'Autriche, l'écouta avec plaisir : les ministres flamands eurent aussi avec lui de fréquentes conférences; la jalousie qui régnoit entre les Espagnols et les Flamands au sujet de la confiance du prince, que ces derniers possédoient, servit beaucoup au missionnaire. Les Flamands furent charmés d'entrer en connoissance d'une affaire, qui donneroit un nouveau relief à leur autorité, et leur feroit naître un nouveau moyen de mortifier leurs rivaux : ils promirent de faire attention à ses remontrances; mais les affaires qui survinrent à Charles, et les mouvemens qu'on se donna, pour faire tomber la couronne de l'Empire sur sa tête déjà chargée de tant de diadèmes, occasionnèrent des lenteurs, qui donnèrent le loisir aux intéressés de prendre des mesures pour faire échouer le projet du missionnaire. On opposa un homme dont l'autorité étoit capable de balancer celle du vertueux ecclésiastique; c'étoit l'évêque de Darien. L'exemple de Saint-Domingue avoit déjà servi de

règle au continent de l'Amérique; et ce bon prélat, plus attentif à ses intérêts qu'à ceux de son troupeau, avoit eu part à la distribution des Indiens. Il passa en Europe plutôt pour traverser Las-Casas, que pour demander l'éclaircissement de quelques prétendues difficultés, qui ne les touchoient que médiocrement.

Le prélat alla aussitôt à lacour, où Las-Casas étoit fort assidu : son premier soin fut de se déclarer contre l'opinion des missionnaires, et de détruire, dans ses visites et dans ses entretiens, les raisons sur lesquelles ils appuyoient la nécessité de révoquer les partages des Indiens. Ce sentiment si favorable à la cour, et aux officiers qui y étoient intéressés, ne pouvoit manquer d'être agréé, et de former un gros parti. Las-Casas avoit pour lui tous les gens de bien, et si son parti n'étoit pas le plus fort, il paroissoit au moins le plus équitable; ainsi les disputes qui avoient déjà été si vives, commencèrent à se rallumer.

Ces contestations qui partageoient la cour, piquèrent la curiosité du roi; il résolut de convoquer une assemblée où les parties intéressées feroient valoir leurs raisons. Il fut donc ordonné à l'évêque de Darien, et au père de Las-Casas, de se trouver au conseil, au jour qui fut donné à Diegue-Colomb, fils du grand Christophe, qui, ayant succédé à son père dans la charge d'amiral des Indes, n'avoit pas hérité de son pouvoir ni de sa considération; il étoit revenu depuis quelques années en Espagne, mécontent des atteintes que les officiers royaux donnoient continuellement à son autorité.

La cour étoit nombreuse, la cause intéressante, et la présence du prince rendoit cette assemblée auguste. Il avoit reçu tout récemment le décret de son élection à l'empire, et ce fut là que pour la première fois, il fut traité de sacrée majesté : on avoit dressé un trône au lieu de l'assemblée, et le prince s'y rendit accompagné de ses ministres et d'un brillant cortége. Le seigneur de Chievres et le grand chancelier étoient assis aux pieds du trône; celui-ci ordonna, de la part de sa majesté, à l'évêque de Darien, de s'expliquer sur l'affaire des partages. Il s'excusa d'abord sur ce que cette affaire étoit trop importante pour la rapporter en public; mais ayant reçu un second ordre, il parla ainsi :

« Il est bien extraordinaire, dit le prélat, qu'on » délibère encore sur un point qui a déjà été tant de » fois décidé dans les conseils des rois catholiques, » vos augustes aïeux : ce n'est sans doute que sur » une connoissance réfléchie du naturel et des » mœurs des Indiens, qu'on s'est déterminé à les » traiter avec sévérité. Est-il nécessaire de retracer » ici les révoltes et les perfidies de cette indigne » nation? A-t-on jamais pu venir à bout de les ré- » duire que par violence? N'ont-ils pas tenté toutes » les voies d'exterminer leurs maîtres, et d'anéantir » leur nouvelle domination? Ne nous flattons point, » il faut renoncer sans retour à la conquête des » Indes, et aux avantages du nouveau monde, si » on laisse à ces barbares une liberté qui nous seroit » fatale.

» Mais que trouve-t-on à redire à l'esclavage où on » les a réduits? n'est-ce pas le privilége des nations » victorieuses, et la destinée des barbares vaincus? » Les Grecs et les Romains en usoient-ils autrement » avec les nations indociles qu'ils avoient subjuguées » par la force de leurs armes? Si jamais peuples mé- » ritèrent d'être traités avec dureté, ce sont nos » Indiens, plus semblables à des bêtes féroces qu'à » des créatures raisonnables. Que dirai-je de leurs » crimes et de leurs débauches, qui font rougir la » nature? Remarque-t-on en eux quelque teinture » de raison? suivent-ils d'autres loix que celles de » leurs plus brutales passions? Mais cette dureté les » empêche, dit-on, d'embrasser la religion; hé! » que perd-elle avec de pareils sujets? on veut en » faire des chrétiens, à peine sont-ils des hommes. » Que nos missionnaires nous disent quel a été le fruit » de leurs travaux, et combien ils ont fait de sincères » prosélytes.

» Mais ce sont des ames pour lesquelles Jésus- » Christ est mort; j'en conviens: à Dieu ne plaise » que je prétende les abandonner; soit à jamais loué » le zèle de nos pieux monarques pour attirer ces » infidèles à Jésus-Christ; mais je soutiens que l'as- » servissement est le moyen le plus efficace: j'ajoute » que c'est le seul qu'on puisse employer. Ignorans, » stupides, vicieux comme ils sont, viendra-t-on » jamais à bout de leur imprimer les connoissances » nécessaires, à moins que de les tenir dans une con- » trainte utile? Aussi légers et indifférens à renoncer » au christianisme qu'à l'embrasser, on les voit sou-

» vent, au sortir du baptême, se livrer à leurs anciennes » superstitions ».

Le discours du prélat fut écouté avec attention, et reçu selon les différentes dispositions où l'on étoit : lorsqu'il eut fini, le chancelier s'adressa au père de Las-Casas, et lui ordonna, de la part du roi, de répondre; il le fit à peu près en ces termes:

« Je suis un des premiers qui passai aux Indes, » lorsqu'elles furent découvertes sous le règne des » invincibles monarques Ferdinand et Isabelle, pré- » décesseurs de votre majesté : ce ne fut ni la cu- » riosité, ni l'intérêt qui me firent entreprendre un » si long et si périlleux voyage; le salut des infidèles » fut mon unique objet. Que ne m'a-t-il été permis » de m'y employer avec tout le succès que demandoit » une si ample moisson ! que n'ai-je pu, au prix de » tout mon sang, racheter la perte de tant de mil- » liers d'ames, qui ont été malheureusement sacrifiées » à l'avarice ou à l'impudicité !

» On veut nous persuader que ces exécutions bar- » bares étoient nécessaires pour punir ou pour em- » pêcher la révolte des Indiens; qu'on nous dise » donc par où elle a commencé. Ces peuples ne » reçurent-ils pas nos premiers Castillans avec huma- » nité et avec douceur? n'avoient-ils pas plus de joie » à leur prodiguer leurs trésors, que ceux-ci n'a- » voient d'avidité à les recevoir? Mais notre cupidité » n'étoit pas satisfaite : ils nous abandonnoient leurs » terres, leurs habitations, leurs richesses; nous » avons voulu encore leur ravir leurs enfans, leurs » femmes et leur liberté. Prétendions-nous qu'ils

» se laissassent outrager d'une manière si sensible, » qu'ils se laissassent égorger, prendre, brûler, sans » en témoigner le moindre ressentiment?

» A force de décrier ces malheureux, on voudroit » nous insinuer qu'à peine ce sont des hommes; » rougissons d'avoir été moins hommes et plus bar- » bares qu'eux. Qu'ont-ils fait autre chose que de » se défendre quand on les attaquoit, que de repous- » ser les injures et la violence par les armes? le » désespoir en fournit toujours à ceux qu'on pousse » aux dernières extrémités. Mais on nous cite l'exem- » ple des Romains pour nous autoriser à réduire ces » peuples en servitude: c'est un chrétien, c'est un » évêque qui parle ainsi; est-ce là son Evangile? » Quel droit en effet avons-nous de rendre esclaves » des peuples nés libres, que nous avons inquiétés » sans qu'il nous ayent jamais offensés? Qu'ils soient » nos vassaux, à la bonne heure, la loi du plus fort » y autorise peut-être; mais par où ont-ils mérité » l'esclavage?

» Ce sont des brutaux, ajoute-t-il, des stupides, » des peuples adonnés à tous les vices: doit-on en » être surpris? peut-on attendre d'autres mœurs » d'une nation privée des lumières de l'Évangile? » Plaignons-les, mais ne les accablons pas; tâchons » de les instruire, de les éclairer, de les redresser; » réduisons-les sous la règle, mais ne les jetons pas » dans le désespoir.

» Que dirai-je du prétexte de la religion dont on » veut couvrir une injustice si criante? Quoi! les » chaînes et les fers seront-ils les premiers fruits

» que ces peuples tireront de l'Evangile ? Quel moyen » de faire goûter la sainteté de notre loi, à des cœurs » envenimés par la haine et irrités par l'enlève- » ment de ce qui leur est le plus cher, leur liberté? » Sont-ce là les moyens dont les apôtres se sont servis » pour convertir les nations? ils ont souffert les » chaînes, mais ils n'en ont pas fait porter; Jésus- » Christ est venu pour nous affranchir de la servitude, » et non pas pour nous réduire à l'esclavage : la sou- » mission à la foi doit être un acte libre; c'est par » la persuasion, par la douceur et par la raison qu'on » doit la faire connoître; la violence ne peut faire » que des hypocrites, et ne fera jamais de véritables » adorateurs.

» Qu'il me soit permis de demander à mon tour, » au seigneur évêque, si depuis l'esclavage des In- » diens, on a remarqué dans ce peuple plus d'em- » pressement à embrasser la religion? si les maîtres » entre les mains de qui ils sont tombés, ont beau- » coup travaillé à instruire leur ignorance? le grand » service que les partages ont rendu à l'État et à la » religion! Lorsque j'abordai pour la première fois » dans l'île, elle étoit habitée par un million d'hom- » mes; à peine aujourd'hui en reste-t-il la centième » partie : la misère, les travaux, les châtimens im- » pitoyables, la cruauté et la barbarie en ont fait » périr des milliers; on s'y fait un jeu de la mort des » hommes; on les ensevelit tout vivans sous des » affreux souterrains, où ils ne reçoivent ni la lu- » mière du jour, ni celle de l'Évangile. Si le sang » d'un homme injustement répandu crie vengeance,

» quelles clameurs doit pousser celui de tant de » misérables, qu'on répand inhumainement chaque » jour » !

Las-Casas finit en implorant la clémence de l'empereur pour des vassaux si injustement opprimés, et lui faisant entendre que c'est à sa majesté que Dieu demandera compte, un jour, de tant d'injustices, dont il peut arrêter le cours.

L'affaire étoit trop importante pour être décidée sur l'heure. L'empereur loua fort le zèle de Las-Casas, et l'exhorta à retourner dans sa mission, lui promettant d'apporter un remède prompt et efficace aux désordres dont il lui avoit fait une si vive peinture. Ce ne fut que long-temps après que Charles, de retour en ses États, eut le loisir d'y penser ; mais il n'étoit plus temps, du moins pour Saint-Domingue ; tout le reste des Indiens y avoit péri, à la réserve d'un petit nombre qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

Une chaîne de montagnes partage Saint-Domingue dans toute sa longueur ; il y a, d'espace en espace, de petits cantons habitables. Les précipices dont ils sont environnés, en rendent l'abord très-difficile : ils peuvent servir de retraites assez sûres, et des familles entières de Nègres marrons y ont quelquefois subsisté, plusieurs années, à l'abri des poursuites de leurs maîtres. Ce fut là qu'une troupe d'Indiens alla chercher un asile ; ils le trouvèrent dans les doubles montagnes du Pifial, à seize ou dix-sept lieues de la *Vega-Real ;* ils y subsistèrent plusieurs années, inconnus au milieu de leurs vainqueurs, qui croyoient leur

leur race entièrement éteinte ; ce fut une bande de chasseurs qui les découvrit. Leur petit nombre et le pitoyable état où ils étoient, ne causèrent plus d'ombrage ; leurs vainqueurs gémissoient peut être eux-mêmes sur la cruauté de leurs ancêtres : on les traita avec douceur, et ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur faisoit. Dociles aux instructions qu'ils reçurent, ils embrassèrent la religion chrétienne ; et s'accoutumant peu à peu aux mœurs et aux usages de leurs maîtres, ils contractèrent avec eux des mariages : on leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs coutumes ; ils les gardent encore maintenant en partie, et ne vivent que de chasse ou de pêche.

Telle a été, mon révérend père, la destinée de la nation indienne dans l'île de Saint-Domingue. Adorons les vues de la Providence, qui semble ne s'être appesantie sur ce peuple, que pour lui en substituer un autre. Je parle des Nègres qui, tout mauvais qu'ils paroissent d'abord, ont néanmoins de meilleures dispositions au christianisme que les Indiens, si l'on en juge par les Sauvages du continent, qui sont probablement de même race que ceux qui habitoient cette île.

Nous travaillons à ces missions depuis 1704 (1) ; nous n'y trouvâmes d'abord que quatre ou cinq quartiers établis dans la partie de la côte que le roi confia à nos soins. La colonie s'est bien accrue depuis

(1) Lettre du père Margat.

Bibliothèque XXI

e temps-là ; on a formé quantité de nouveaux quartiers, et par conséquent, de nouvelles paroisses ; nous en avons dans notre district, dix-neuf qui, en suivant la côte est et ouest, et la parcourant ensuite nord et sud, donnent une étendue de plus de cent lieues. Les plus petites paroisses ont plus de six à sept lieues de contour ; il y en a qui en ont plus de trente : on compte, dans cette étendue, plus de cent cinquante mille Nègres ; le nombre des Blancs n'est pas, à beaucoup près, si considérable. Il y a des paroisses dans les plaines, dont le terrain est plat et uni ; il y en a quantité d'autres dans des pays montueux, coupés de ravins, et très-difficiles à parcourir.

MISSIONNAIRES CÉLÈBRES.

La nouvelle mission des *Moxes* échut en partage au père Barace.

Ce fervent missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le F. del Castillo : à peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'embarquèrent sur la rivière de Guapay, dans un petit canot fabriqué par les Gentils du pays, qui leur servirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, et pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr, qu'ils abordèrent au pays des Moxes. La douceur et la modestie de l'homme apostolique et quelques petits présens qu'il fit aux

Indiens, d'hameçons, d'aiguilles, de grains de verre, et d'autres choses de cette nature, les accoutumèrent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premières années qu'il demeura au milieu de cette nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, où des inondations fréquentes, accompagnées de pluies presque continuelles et de froids piquans; soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue, car, outre qu'il n'avoit ni maître, ni interprète, il avoit affaire à des peuples si grossiers, qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signes; soit enfin de l'éloignement des peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantôt dans des pays marécageux et inondés, tantôt dans des terres brûlantes, toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevoient l'arc et les flèches en main, et qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage; tout cela joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le pays, avoit tellement ruiné ses forces, qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air : c'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où en effet il ne fut pas long-temps sans rétablir tout-à-fait sa santé.

Éloigné de corps de ses chers Indiens, il les avoit sans cesse présens à l'esprit; il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser, car il falloit en faire des hommes avant que d'en faire des chré-

tiens : c'est dans cette vue que, dès les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de tisserand, et apprit à faire de la toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, et de les faire travailler à des vêtemens de côton pour couvrir ceux qui recevoient le baptême, car ces infidèles ont coutume d'aller presque nus.

Le repos qu'il goûta à Sainte-Croix de la Sierra, ne fut pas de longue durée; le gouverneur de la ville s'étant persuadé que le temps étoit venu d'entreprendre la conversion des Chiriguanes, engagea les supérieurs à y envoyer le père Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà et là dans le pays, et se partagent en diverses petites peuplades, comme les Moxes : leurs coutumes sont aussi les mêmes, à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de gouvernement ; ce qui faisoit juger au missionnaire, qu'étant plus policés que les Moxes, ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance lui adoucit les dégoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue : en peu de mois il en sut assez pour se faire entendre, et pour commencer ses instructions; mais la manière indigne dont ils reçurent les paroles de salut qu'il leur annonçoit, le força d'abandonner une nation si corompue; il obtint de ses supérieurs la permission qu'il leur demanda de retourner chez les Moxes qui, en comparaison des Chiriguanes, lui paroissoient bien moins éloignés du royaume de Dieu.

En effet, il trouva les Chiriguanes plus dociles qu'auparavant, et peu à peu il gagna entièrement leur confiance. Revenus de leurs préjugés, ils connurent enfin

l'excès d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu; ils s'assemblèrent au nombre de six cents, pour vivre sous la conduite du missionnaire, qui eut la consolation, après huit ans et six mois de travaux, de voir une chrétienté fervente formée par ses soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge, cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle mission sous la protection de la mère de Dieu, et on l'a appelée, depuis ce temps-là, la *mission de Notre-Dame de Lorette*.

Le père Cyprien employa cinq ans à cultiver et à augmenter cette chrétienté naissante; elle étoit déjà composée de plus de deux mille néophytes, lorsqu'il lui arriva un nouveau secours de missionnaires : ce surcroît d'ouvriers évangéliques vint à propos pour aider le saint homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé de porter la lumière de l'Évangile dans toute l'étendue de ces terres idolâtres; il leur abandonna aussitôt le soin de son église pour aller à la découverte d'autres nations, auxquelles il pût annoncer Jésus-Christ. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les habitans ne sont guères capables de sentimens d'humanité et de religion; ils sont répandus dans toute l'étendue du pays, et divisés en une infinité de cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entre elles une haine implacable; ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuse du père Cyprien lui fit sur-

monter toutes ces difficultés ; s'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour ; il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces peuples, par ses manières douces et honnêtes ; il leur fit goûter insensiblement les maximes de la religion, bien moins par la force du raisonnement, dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours ; il s'asseyoit à terre avec eux pour les entretenir, il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens et aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur ; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, et sans se précautionner contre les morsures des mosquites ; quelque dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux ; enfin il se fit barbare avec ces barbares, pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut.

Le soin qu'eut le missionnaire d'apprendre un peu de médecine et de chirurgie, fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime et l'affection de ces peuples : quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit leurs médecines, qui lavoit et pansoit leurs plaies, qui nettoyoit leurs cabanes ; et il faisoit tout cela avec un empressement et une affection qui les charmoient. L'estime et la reconnoissance les portèrent bientôt à entrer dans toutes ses vues, ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre. En moins d'un an, s'étant rassemblés jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formèrent une grande bourgade, à laquelle on donna le nom de la *Sainte-Trinité*.

Le père Cyprien s'employa tout entier à les instruire des vérités de la foi : comme il avoit le talent de se rendre clair et intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mystères et les points les plus difficiles de la religion, les mit bientôt en état d'être régénérés par les eaux du baptême. En embrassant le christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs et d'autres coutumes, et s'assujettirent volontiers aux loix les plus austères de la religion : leur dévotion éclatoit, surtout dans ce saint temps, auquel on célèbre le mystère des souffrances du Sauveur. On ne pouvoit guères retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux fidèles, et les pénitences extraordinaires qu'ils faisoient : ils ne manquoient aucun jour d'assister au sacrifice redoutable de nos autels; et ce qu'il y eut d'admirable, vu leur grossièreté, c'est que le missionnaire vint à bout, par sa patience, d'apprendre à plusieurs d'entre eux, à chanter en plein-chant, le cantique *Gloria in excelsis*, le symbole des apôtres, et tout ce qui se chante aux messes hautes.

Ces peuples étant ainsi réduits sous l'obéissance de Jésus-Christ, le missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement; sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nés, ne les replongeât dans les mêmes désordres, auxquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse et de valeur, et il en fit des capitaines, des chefs de famille, des consuls, et

d'autres ministres de la justice pour gouverner le reste du peuple : on vit alors ces hommes, qui auparavant ne souffroient aucune domination, obéir volontiers à de nouvelles puissances, et se soumettre sans peine aux plus sévères châtimens, dont leurs fautes étoient punies.

Le père Cyprien n'en demeura pas là; comme les arts pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des laboureurs, des charpentiers, des tisserands, et d'autres ouvriers de cette nature, dont il est inutile de faire le détail.

Mais à quoi le saint homme pensa davantage, ce fut à procurer des alimens à ce grand peuple qui s'augmentoit chaque jour; il craignoit, avec raison, que la stérilité du pays, obligeant ses néophites à s'absenter de temps en temps de la peuplade pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdissent peu à peu les sentimens de la religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus, il fit réflexion que les missionnaires qui viendroient, dans la suite, cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle, et que plusieurs d'entre eux succomberoient sous le poids du travail, s'ils n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines : dans cette vue il songea à peupler le pays de taureaux et de vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre et s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin, et par des chemins difficiles; les difficultés ne l'arrêtèrent point : plein

de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra; il rassemble jusqu'à deux cents de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire, il grimpe les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit. Il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces et le courage manquèrent; mais, sans se rebuter, il continua toujours à faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux, et exposé sans cesse, ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin, après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère mission, avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du missionnaire : ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le pays plusieurs de ces animaux, et beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les habitans des peuplades chrétiennes.

Après avoir pourvu aux besoins de ses chers néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever un temple à Jésus-Christ, car il souffroit avec peine que les saints mystères se célébrassent dans une pauvre cabane, qui n'avoit d'église que le nom qu'il lui avoit donné; mais pour exécuter ce projet, il falloit qu'il mît la main à l'œuvre, et qu'il apprît lui-même à ses Indiens la manière de construire un édifice tel qu'il l'avoit imaginé : il en appela plusieurs, il or-

donna aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre et à faire de la brique, il fit faire du ciment à d'autres ; enfin, après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son ouvrage achevé.

Quelques années après, l'église n'étant pas assez vaste pour contenir la multitude des fidèles, il en bâtit une autre beaucoup plus grande et plus belle : ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle église fut élevée comme la première, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, et sans que d'autre architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage. Les Gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille ; ils en étoient frappés jusqu'à l'admiration, et, par la majesté du temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le père Cyprien en fit la dédicace avec beaucoup de solennité; il y eut un grand concours de chrétiens et d'idolâtres, qui furent aussi touchés d'une cérémonie si auguste, qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de catéchumènes que le missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes peuplades étant formées, toutes les pensées du père Cyprien se tournèrent vers d'autres nations; il savoit, par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'orient, on trouvoit un peuple assez nombreux : il partit pour en faire la découverte, et après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme, enfin le septième il découvrit une nation, qu'on nomme

la nation des *Coseremoniens*. Il employa pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déjà servi avec succès pour former des peuplades parmi les Moxes, et il sut si bien les gagner en peu de temps, que les missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagèrent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, et y fonder une grande peuplade, qui s'appelle la peuplade de *S. Xavier*.

Le saint homme qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-temps sans découvrir encore un peuple nouveau; après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la nation des Cirioniens. Du plus loin que ces barbares l'aperçurent, ils prirent en main leurs flèches; ils se préparoient déjà à tirer sur lui et sur les néophytes qui l'accompagnoient; mais la douceur avec laquelle le père Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le missionnaire demeura quelque temps parmi eux, et ce fut en parcourant leurs diverses habitations qu'il eut connoissance d'une nation qu'on appelle la nation des *Guarayens* : ce sont des peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres nations par leur férocité naturelle, et par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine; ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes; ils les prennent vivans, s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, et il les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim; ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse ef-

frayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps : ainsi, errans et vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent partout la consternation et l'effroi.

Une poignée de ces barbares se trouva sur le chemin du père Cyprien : les néophytes s'apercevant à leur langage, qu'ils étoient d'une nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie; et ils l'eussent fait si le missionnaire ne les eût arrêtés en leur représentant, qu'encore que ces hommes méritassent d'expier par la mort tant de cruautés qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du christianisme, ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier et de réunir toutes les nations des Gentils; que ces excès d'inhumanité se corrigeroient à mesure qu'ils ouvriroient les yeux à la lumière de l'Évangile, et qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits, que de les aigrir par des châtimens : se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses; et eux, par reconnoissance, le conduisirent dans leurs peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection : c'est là qu'on lui fit connoître plusieurs autres nations du voisinage, entre autres celles des Tapacures et des Baures.

Le missionnaire profita du bon accueil que lui firent des peuples si féroces, pour leur inspirer de l'horreur pour leurs crimes : ils parurent touchés de ses discours, et promirent tout ce qu'il voulut ; mais à peine l'eurent-ils perdu de vue, qu'ils oublièrent leurs promesses, et reprirent leurs premières inclinations.

Dans un autre voyage que le père fit dans leur pays, il vit entre leurs mains sept jeunes Indiens qu'ils étoient prêts d'égorger pour se repaître de leur chair. Le saint homme les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare; et eux, de leur côté, engagèrent leur parole de manière à ne laisser aucun doute qu'ils ne la gardassent : mais il fut bien surpris à son retour, de voir la terre jonchée des ossemens de quatre de ces malheureux, qu'ils avoient déjà dévorés.

Saisi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restoient, et les emmena avec lui à son église de la Trinité, où, après avoir été instruits des vérités de la foi, ils reçurent le baptême. Quelque temps après, ces nouveaux fidèles allèrent visiter des peuples si cruels, et mettant en œuvre tout ce qu'un zèle ardent leur inspiroit pour les convertir, ils les engagèrent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les Moxes.

Comme le christianisme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de peuples différens qui se soumettoient au joug de la foi, on songeoit à faire venir un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. L'éloignement de Lima et des autres villes espagnoles étoit un grand obstacle à ce dessein : les missionnaires avoient souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres idolâtres et les villes du Pérou; ils désespéroient d'y réussir, lorsque le père Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paroissoit impossible.

Il avoit ouï dire qu'en traversant cette longue file de montagnes qui est vers la droite du Pérou, il se trouvoit un petit sentier qui abrégeoit extraordinairement le chemin, et qu'une troupe d'Espagnols commandée par Dom Quiroga, avoit commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnue ; il part avec quelques néophytes pour cette pénible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes déserts, et les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, et eut bien à souffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit : tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiqués que des bêtes farouches, et que d'épaisses forêts et des rochers escarpés rendoient inaccessibles : tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluies qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux et glissant, et voyant à ses pieds de profonds abymes couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, et ayant consommé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim et de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, et ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'ac-

complissement de ses désirs. Après bien de nouvelles fatigues soutenues avec un courage égal, lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré, il traversa comme au hasard un bois épais, et arriva sur la cime d'une montagne, d'où il aperçut enfin la terre du Pérou : il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté divine, et il n'eut pas plutôt achevé sa prière, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au collége le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçue, puisque, pour entrer chez les Moxes, il ne falloit plus que quinze jours de chemin, par la nouvelle route que le père Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement et de mortification que donna le missionnaire : il se voyoit près d'une des maisons de sa compagnie ; il étoit naturel qu'il allât réparer, sous un ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient consumées : son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt-quatre ans, surtout n'ayant point d'ordre contraire de ses supérieurs ; mais il crut qu'il seroit plus agréable à Dieu de lui en faire le sacrifice, et sur le champ, il retourna à sa mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peines, se dérobant par là aux applaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers néophytes, loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient lui procurer, et dont après tant de fatigues il avoit si grand besoin, il ne songea qu'à aller décou-

vrir la nation des Tapacures, qui lui avoit été indiquée par les Guarayens. Ces peuples étoient autrefois mêlés parmi les Moxes, avec qui ils ne faisoient qu'une même nation ; mais les dissentions qui s'élevèrent entre eux, furent une semence de guerres continuelles, qui obligèrent enfin les Tapacures à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quatre lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'orient au nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des Moxes gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, et qu'ayant le corps bien plus souple et plus leste, ils ne se défendent guères de ceux qui les attaquent, que par la vîtesse avec laquelle ils disparoissent à leurs yeux.

Le Père Cyprien alla donc visiter ces infidèles ; il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les missionnaires qui leur seroient envoyés, et d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit ; il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin, ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du pays des Amazones ; tous lui dirent que vers l'orient il y avoit une nation de femmes belliqueuses ; qu'à certain temps de l'année elles reçoivent des hommes chez elles ; qu'elles tuoient les enfans mâles qui en naissoient ; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, et que de bonne heure, elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, et qui fit le plus de plaisir au père Cyprien, fut celle des

Baures : cette nation est plus civilisée que celle des Moxes ; leurs bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des rues et des places d'armes, où leurs soldats font l'exercice : chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le pays ; ils dressent des espèces de trapes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats, ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelacées les unes dans les autres et revêtues de coton et de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flèches ; ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur et d'expérience, pour en faire des capitaines à qui ils obéissent : leurs femmes portent toutes des habits décens ; ils reçoivent bien leurs hôtes : une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi plus fertile que partout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le blé, le vin et les autres plantes d'Europe y croîtroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée.

Le père Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, et parcourut un grand nombre de bourgades ; partout il trouva des peuples dociles en apparence, et qui paroissoient goûter la loi nouvelle qu'il leur annonçoit : ce succès le remplissoit de consolation ; mais sa joie fut bientôt troublée. Deux néophytes qui l'accompagnoient, entendirent, durant la nuit, un grand bruit de tambours dans une peuplade qu'ils

n'avoient pas encore visitée ; saisis de frayeur, ils pressèrent le missionnaire de fuir au plus vîte, tandis qu'il en étoit encore temps, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coutumes du pays, et du génie léger et inconstant de la nation, ce bruit des tambours, et ce mouvement des Indiens armés présageoient quelque chose de funeste pour eux.

Le père Cyprien s'aperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchoit, et ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit un sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse des néophytes, qu'il rencontra une compagnie de Baures armés de haches, d'arcs et de flèches ; ils le menacèrent de loin et le chargèrent d'injures, en décochant sur lui quantité de flèches qui furent d'abord sans effet, à cause de la trop grande distance ; mais ils hâtèrent le pas, et le père se sentit blessé au bras et à la cuisse. Les néophytes épouvantés s'enfuirent hors de la portée des flèches, et les Baures ayant atteint le saint homme, se jetèrent sur lui avec fureur et le percèrent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquoit les saints noms de Jésus et de Marie, et qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une manière si cruelle. Enfin, un de ces barbares lui arrachant la croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache, dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le père Cyprien Baraze, le 16 de septembre de l'année 1702, qui étoit la soixante et

unième de son âge, après avoir employé vingt-sept ans et deux mois et demi à la conversion des Moxes. Sa mort arriva le même jour qu'on célèbre celle des SS. Corneille et Cyprien; Dieu permit que portant le nom d'un de ces saints martyrs, et s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie, il fût récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'étoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus; l'amour dont il brûloit pour Dieu, et son zèle ardent pour le salut des ames, ne lui faisoient trouver rien d'impossible; sa mortification alloit jusqu'à l'excès. Outre les disciplines sanglantes, et un rude cilice dont il étoit presque toujours couvert, sa vie étoit un jeûne perpétuel; il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le pays; c'étoit beaucoup lorsqu'il y ajoutoit quelque morceau de singe enfumé, que les Indiens lui donnoient quelquefois par aumône.

Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures; quand une fois il eut bâti son église, il le prenoit toujours, assis au pied de l'autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluies fréquentes ni contre le froid, qui est quelquefois très-piquant.

Les missionnaires ont coutume, quand ils navigent sur les rivières, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu que le soleil darde à plomb, dans un pays si voisin de la zone torride. Pour lui il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire.

On sait combien la persécution des mosquites est insupportable; il y en a quelquefois dans ces terres une quantité si prodigieuse, que l'air en est obscurci comme d'une nue épaisse : le père Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures.

Les bas sentimens qu'il avoit de lui-même, l'avoient rendu comme insensible aux injures et aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens; il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fou et d'insensé. Le serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit : cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques-uns des missionnaires; ils se crurent obligés de l'avertir que des chrétiens qui respectoient si peu son caractère, étoient punissables; que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance, et que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées; il leur répondoit avec sa douceur ordinaire, que Dieu sauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité qui lui étoit nécessaire pour traiter avec ces peuples, et que l'amour des croix et des humiliations étant l'esprit de l'Évangile qu'il leur annonçoit, il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette philosophie toute divine.

C'étoit dans l'oraison qu'il puisoit une force si extraordinaire : malgré la multitude de ses occupations, il passoit plusieurs heures du jour et de la nuit en prières; la piété avec laquelle il célébroit

le saint sacrifice de la messe, en donnoit à tous les assistans; les tendres sentimens de sa dévotion envers la mère de Dieu, en inspiroient de semblables à ses néophytes; il avoit composé plusieurs cantiques en son honneur, que ces peuples chantoient continuellement; on n'entendoit guères autre chose dans les chemins et dans les places publiques. Leur piété envers cette mère des miséricordes est si bien établie, que les néophytes ne manquent jamais d'approcher des Sacremens, toutes les fois qu'on célèbre quelqu'une de ses fêtes.

Tant de vertus de l'homme apostolique furent récompensées, non-seulement par une mort précieuse, mais encore par la consolation que Dieu lui donna de voir une chrétienté nombreuse et florissante, toute formée de ses mains. Il avoit baptisé lui seul plus de quarante mille idolâtres; il avoit trouvé des hommes dépourvus de tout sentiment d'humanité, et plus féroces que les bêtes mêmes; et il laissoit un grand peuple civilisé et rempli des plus hauts sentimens de piété et de religion. Il n'étoit entré dans ces vastes contrées qu'avec un compagnon, et il laissoit après lui, plus de trente missionnaires héritiers de ses vertus et de son zèle.

Le père Rasles, missionnaire des Abnakis, étoit devenu fort odieux aux Anglais. Convaincus que son application à fortifier les Sauvages dans la foi, formoit le plus grand obstacle au dessein qu'ils avoient d'envahir leurs terres, ils avoient proscrit sa tête, et plus d'une fois ils avoient tenté de l'enlever ou de le faire périr: enfin ils sont venus à bout de

satisfaire les transports de leur haine, et de se délivrer de l'homme apostolique; mais en même temps, ils lui ont procuré une mort glorieuse, qui fut toujours l'objet de ses desirs, car nous savons qu'il aspiroit depuis long-temps au bonheur de sacrifier sa vie pour son troupeau. Je vais vous décrire en peu de mots les circonstances de cet évènement.

Après plusieurs hostilités faites de part et d'autre entre les deux nations, une petite armée d'Anglais, et de Sauvages leurs alliés, au nombre de onze cents hommes, vint attaquer à l'improviste le village de Nanrantsouak. Les broussailles épaisses dont ce village est environné, les aidèrent à cacher leur marche; et comme d'ailleurs il n'étoit point fermé de palissades, les Sauvages pris au dépourvu ne s'aperçurent de l'approche des ennemis, que par la décharge générale de leurs mousquets, dont toutes les cabanes furent criblées : il n'y avoit alors que cinquante guerriers dans le village. Au premier bruit des mousquetades, ils prirent tumultuairement les armes, et sortirent de leurs cabanes pour faire tête à l'ennemi : leur dessein étoit, non pas de soutenir témérairement le choc de tant de combattans, mais de favoriser la fuite des femmes et des enfans, et de leur donner le temps de gagner l'autre côté de la rivière, qui n'étoit pas encore occupé par les Anglais.

Le père Rasles averti par les clameurs et le tumulte, du péril qui menaçoit ses néophytes, sortit promptement de sa maison, et se présenta sans crainte aux ennemis. Il se promettoit, ou de sus-

pendre par sa présence leurs premiers efforts, ou du moins d'attirer sur lui seul leur attention, et, aux dépens de sa vie, de procurer le salut de son troupeau.

Aussitôt qu'on aperçut le missionnaire, il s'éleva un cri général qui fut suivi d'une grêle de mousquetades qu'on fit pleuvoir sur lui; il tomba mort au pied d'une grande croix qu'il avoit plantée au milieu du village, pour marquer la profession publique qu'on y faisoit d'y adorer un Dieu crucifié. Sept Sauvages qui l'environnoient, et qui exposoient leur vie pour conserver celle de leur père, furent tués à ses côtés.

La mort du pasteur consterna le troupeau; les Sauvages prirent la fuite, et passèrent la rivière, partie à gué et partie à la nage : ils eurent à essuyer toute la fureur des ennemis jusqu'au moment qu'ils se retirèrent dans les bois qui sont de l'autre côté de la rivière; ils s'y trouvèrent rassemblés au nombre de cent cinquante : de plus de deux mille coups de fusil qu'on tira sur eux, il n'y eut que trente personnes de tuées, y comprenant les femmes et les enfans, et quatorze blessés. Les Anglais ne s'attachèrent point à poursuivre les fuyards, ils se contentèrent de piller et de brûler le village; le feu qu'ils mirent à l'église fut précédé de l'indigne profanation des vases sacrés et du corps adorable de Jesus-Christ.

La retraite précipitée des ennemis permit aux Nanrantsouakiens de retourner au village : dès le lendemain, ils visitèrent les débris de leurs cabanes, tan-

dis que de leur côté, les femmes cherchoient des herbes et des plantes propres à panser les blessés. Leur premier soin fut de pleurer sur le corps de leur saint missionnaire; ils le trouvèrent percé de mille coups, sa chevelure enlevée, le crâne enfoncé à coups de hache, la bouche et les yeux remplis de boue, les os des jambes fracassés, et tous les membres mutilés. On ne peut guères attribuer qu'aux Sauvages alliés des Anglais, ces sortes d'inhumanités exercées sur un corps privé de sentiment et de vie.

Après que ces fervens chrétiens eurent lavé et baisé plusieurs fois le respectable dépôt de leur père, ils l'inhumèrent dans l'endroit même où la veille il avoit célébré le saint sacrifice de la messe, c'est-à-dire, à la place où étoit l'autel avant l'incendie de l'église.

C'est par une mort si précieuse que l'homme apostolique finit, le 23 d'août, une carrière de trente-sept ans passés dans les travaux pénibles de cette mission; il étoit dans la soixante-septième année de sa vie.

Le père Rasles joignoit aux talens qui font un excellent missionnaire, les vertus que demande le ministère évangélique pour être exercé avec fruit parmi nos Sauvages: il étoit d'une santé robuste; et je ne sache pas, qu'à la réserve de l'accident dont je viens de parler, il ait eu jamais la moindre indisposition. Nous étions surpris de sa facilité et de son application à apprendre les différentes langues sauvages; il n'y en a aucune dans ce continent dont il n'eût quelque teinture. Outre la langue abnakise, qu'il a parlé

le plus long-temps, il savoit encore la hurone, l'otaouaise et l'illinoise ; il s'en est servi avec fruit dans les différentes missions où elles sont en usage. Depuis son arrivée en Canada, on ne le vit jamais démentir son caractère ; il fut toujours ferme et courageux, dur à lui-même, tendre et compatissant à l'égard des autres.

Il y a trois ans que, par ordre de M. notre gouverneur, je fis un tour à l'Acadie : m'entretenant avec le père Rasles, je lui représentai que dans le cas où l'on déclareroit la guerre aux Sauvages, il couroit risque de la vie ; que son village, n'étant qu'à quinze lieues des forts anglais, il se trouvoit exposé aux premières irruptions ; que sa conservation étoit nécessaire à son troupeau, et qu'il falloit prendre des mesures pour mettre ses jours en sûreté. *Mes mesures sont prises*, me répondit-il d'un ton ferme, *Dieu m'a confié ce troupeau, je suivrai son sort, trop heureux de m'immoler pour lui.* Il répétoit souvent la même chose à ses néophytes, pour fortifier leur constance dans la foi. *Nous n'avons que trop éprouvé*, m'ont-ils dit eux-mêmes, *que ce cher père nous parloit de l'abondance du cœur ; nous l'avons vu d'un air tranquille et serein affronter la mort, s'opposer lui seul à la fureur de l'ennemi, retarder ses premiers efforts pour nous donner le temps de fuir le danger, et de conserver nos vies.*

Comme sa tête avoit été mise à prix, et que l'on avoit tenté diverses fois de l'enlever, les Sauvages lui proposèrent de le conduire plus avant dans les terres du côté de Québec, où il seroit à

couvert des périls dont sa vie étoit menacée. *Quelle idée avez-vous donc de moi*, leur répondit-il avec un air d'indignation; *me prenez-vous pour un lâche déserteur? Hé! que deviendroit votre foi si je vous abandonnois? votre salut m'est plus cher que la vie.*

Il étoit infatigable dans les exercices de son zèle: sans cesse occupé à exhorter les Sauvages à la vertu, il ne pensoit qu'à en faire de fervens chrétiens. Sa manière de prêcher véhémente et pathétique, faisoit de vives impressions sur leurs cœurs. Quelques familles de Loups (1) arrivées tout récemment d'Orange, m'ont déclaré, la larme à l'œil, qu'elles lui étoient redevables de leur conversion au christianisme, et qu'ayant reçu de lui le baptême depuis environ trente ans, les instructions qu'il leur avoit faites alors, n'avoient pu s'effacer de leurs esprits, tant sa parole étoit efficace, et laissoit de profondes traces dans le cœur de ceux qui l'écoutoient.

Il ne se contentoit pas d'instruire, presque tous les jours, les Sauvages dans son église, il les visitoit souvent dans leurs cabanes; ses entretiens familiers les charmoient: comme il savoit les assaisonner d'une gaieté sainte, qui plaît beaucoup plus aux Sauvages, qu'un air grave et sombre, aussi avoit-il l'art de leur persuader tout ce qu'il vouloit, il étoit parmi eux, comme un maître au milieu de ses élèves.

(1) Nations sauvages.

Nonobstant les continuelles occupations de son ministère, il n'omit jamais les saintes pratiques qui s'observent dans nos maisons ; il se levoit et faisoit son oraison à l'heure qui y est marquée : il ne se dispensa jamais des huit jours de la retraite annuelle ; il s'étoit prescrit pour la faire, les premiers jours de Carême, qui est le temps que le Sauveur entra dans le désert. *Si l'on ne fixe un temps dans l'année pour ces saints exercices*, me disoit-il un jour, *les occupations se succèdent les unes aux autres, et après bien des délais on court risque de ne pas trouver le loisir de s'en acquitter.*

La pauvreté religieuse éclatoit dans toute sa personne, dans ses meubles, dans son vivre, dans ses habits; il s'interdit, par esprit de mortification, l'usage du vin, même lorsqu'il se trouvoit au milieu des Français; de la bouillie faite de farine de blé d'Inde fut sa nourriture ordinaire. Durant certains hivers, où quelquefois les Sauvages manquent de tout, il se vit réduit à vivre de gland; loin de se plaindre alors, ils ne parut jamais plus content. Les trois dernières années de sa vie que la guerre empêcha les Sauvages de chasser librement, et d'ensemencer leur terres, les besoins devinrent extrêmes, et le missionnaire se trouva dans une affreuse disette : on avoit soin de lui envoyer de Québec les provisions nécessaires à sa subsistance : *Je suis honteux*, m'écrivoit-il, *du soin que vous prenez de moi : un missionnaire né pour souffrir ne doit pas être si bien traité.*

Il ne souffroit pas que personne lui prêtât la main

pour l'aider dans ses besoins les plus ordinaires, et il se servit toujours lui-même : c'étoit lui qui cultivoit son jardin, qui préparoit son bois de chauffage, sa cabane et sa saganité, qui rapiéçoit ses habits déchirés, cherchant par esprit de pauvreté à les faire durer le plus long-temps qu'il lui étoit possible.

Autant qu'il se traitoit durement lui-même, autant il étoit compatissant et charitable pour les autres; il n'avoit rien à lui, et tout ce qu'il recevoit, il le distribuoit aussitôt à ses pauvres néophytes: aussi la plupart ont-ils donné à sa mort des démonstrations de douleur plus vives que s'ils eussent perdu leurs parens les plus proches.

Il prenoit un soin extraordinaire d'orner et d'embellir son église, persuadé que cet appareil extérieur frappe les sens, anime la dévotion des barbares, et leur inspire une plus profonde vénération pour nos saints mystères. Comme il savoit un peu de peinture, et qu'il tournoit assez proprement, elle étoit décorée de plusieurs ouvrages qu'il avoit travaillés lui-même.

Vous jugez bien, mon révérend père, que ces vertus dont la nouvelle France a été témoin depuis tant d'années; lui avoient concilié le respect et l'affection des Français et des Sauvages.

Aussi est-il universellement regretté; personne ne doute qu'il n'ait été immolé en haine de son ministère, et de son zèle à établir la vraie foi dans le cœur des Sauvages : c'est l'idée qu'en a M. de Bellemont, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice à

Montréal. Lui ayant demandé les suffrages accoutumés pour le défunt, à cause de la communication de prières qui est entre nous, il me répondit, en se servant des paroles si connues de S. Augustin, que c'étoit faire injure à un martyr que de prier pour lui. *Injuriam facit martyri qui orat pro eo.*

Plaise au seigneur que son sang répandu pour une cause si juste, fertilise ces terres infidèles, si souvent arrosées du sang des ouvriers évangéliques qui nous ont précédés; qu'il les rende fécondes en fervens chrétiens, et qu'il anime le zèle des hommes apostoliques à venir recueillir l'abondante moisson que leur présentent tant de peuples encore ensevelis dans les ombres de la mort.

Cependant comme il n'appartient qu'à l'Eglise de déclarer les Saints, je le recommande à vos saints sacrifices, et à ceux de tous nos pères.

Le père le Pers a été un des plus laborieux missionnaires de Saint-Domingue; il étoit le doyen de la mission, y étant venu en 1705. Le père le Pers, sous un extérieur très-simple et extrêmement négligé, cachoit un très-bon esprit, une mémoire heureuse, un jugement sain, mais surtout beaucoup de candeur et un cœur extrêmement charitable. Pendant trente ans qu'il a vécu dans la mission, il y a peu d'endroits où il n'ait travaillé et laissé des monumens de son zèle: son attrait particulier étoit de se confiner dans les endroits les plus sauvages et les moins habités, qu'il prenoit plaisir à former: si tôt qu'il avoit mis les choses en bon train, que les églises et les presbytères étoient dans un arrange-

ment convenable, il demandoit aussitôt un successeur, et passoit à un autre quartier, pour y continuer le même travail : cela marque comme vous le voyez, mon révérend père, un homme bien détaché de lui-même, car on aime naturellement à jouir du fruit de ses travaux. Le père le Pers ne se réservoit que la peine, et laissoit aux autres la douceur d'un établissement qu'ils n'avoient plus qu'à perfectionner.

Son caractère étoit une espèce de philosophie dont le fond étoit la religion : indifférent pour tout ce qui regardoit la vie temporelle, il sembloit ignorer ce qui y a rapport, ou n'y faire attention qu'autant que les besoins extrêmes l'avertissoient d'y pourvoir : on ne voyoit dans les lieux où il faisoit sa résidence, aucune espèce de cuisine ; presque toujours en voyage, il ne portoit pour toute provision que quelques œufs durs et du fromage; il s'arrêtoit en route sur le bord du premier ruisseau, où il prenoit sa frugale réfection; et souvent emporté par le plaisir d'herboriser, qui le faisoit errer dans les bois et dans les montagnes, il falloit que son Nègre l'avertît qu'il étoit temps de prendre quelque nourriture : il joignoit à cela un grand zèle pour le salut des ames, surtout un attrait et un talent particulier pour la direction des Nègres ; une grande affabilité qui le rendoit aimable dans le commerce de la vie, quoiqu'il fût cependant naturellement très-retiré, et qu'il n'entretînt commerce avec les séculiers, qu'autant qu'il le croyoit nécessaire pour leur salut, ou pour satisfaire à la curiosité qu'il avoit de se mettre au fait de l'histoire du pays.

Cette étude étoit le seul délassement qu'il se permit au milieu de ses travaux apostoliques. Comme il arriva de bonne heure dans la mission, il y trouva quantité d'anciens colons, quelques flibustiers, et d'autres personnes, témoins oculaires des événemens tout récens, passés depuis le commencement des établissemens des Français dans cette colonie : ce fut sur leurs mémoires, corrigés et éclaircis les uns par les autres, qu'il dressa une histoire de Saint-Domingue; il trouva dans Oviedo, et dans d'autres historiens espagnols, ce qui regardoit les temps antérieurs, c'est-à-dire, la narration de tout ce qui s'est passé depuis l'entreprise de Christophe Colomb, jusqu'au commencement de l'arrivée des Français, et de leurs premiers exploits à la côte; il y ajouta l'état présent de l'île, dont il avoit parcouru une bonne partie, et l'histoire naturelle, autant qu'il l'avoit pu étudier par lui-même, en profitant des lumières d'Oviedo d'Acosta, et d'autres sources. Il garda long-temps cette histoire manuscrite, se défiant de son style qui, effectivement avoit bien des défauts; il se détermina enfin à envoyer ses papiers au père de Charlevoix qui, dans son histoire de Saint-Domingue, rend compte de l'usage qu'il a fait des mémoires du père le Pers.

Ce missionnaire, peu satisfait de la manière dont il avoit traité l'histoire naturelle, se mit en tête de s'appliquer à la botanique. La méthode de M. de Tournefort lui étant tombée entre les mains, l'ardeur d'herboriser le saisit, et lui tint désormais, après les fonctions de son ministère, lieu de toute autre

occupation : il composa, suivant les principes de la nouvelle méthode, quantité de mémoires sur les plantes de Saint-Domingue ; ce travail l'occupoit encore quand il mourut. Il avoit demandé au père supérieur de la mission, la permission d'aller desservir la paroisse du Dondon, nouvellement établie, où pas un Jésuite n'avoit encore été : c'étoit là, comme j'ai dit, son attrait ; il pouvoit encore y en trouver un particulier, par la situation de ce quartier, qui est un pays haut, coupé de montagnes, où il y a bien plus de fraîcheur et d'humidité, par conséquent, très-favorable à la botanique. Il jouit bien peu de temps de cet avantage si conforme à son inclination : comme il étoit déjà sur l'âge, affoibli par ses grands travaux, et par le peu d'attention qu'il avoit pour sa santé, accoutumé d'ailleurs aux grandes chaleurs, la fraîcheur de ce quartier lui fut mortelle, et il y termina sa carrière, âgé de cinquante-neuf ans. M. Desportes, médecin, son ami, et botaniste de profession, se trouvant auprès de lui quand il mourut, profita, avec la permission du père Levantier, supérieur général, des manuscrits du défunt, dont il est à croire qu'il rendra, avec le temps, compte au public. Le meilleur moyen de faire connoître le talent du père le Pers pour écrire, est d'avoir sous les yeux ses lettres vraiment apostoliques, qui, jointes à l'histoire de sa vie, donnent une si haute idée de ses travaux, et de la sainteté de sa mort.

Tout le monde regarde avec justice le père Boutin comme l'apôtre de Saint-Domingue ; il y vint, comme nous avons dit, en 1705, et pendant trente-sept

sept ans qu'il a passé dans la mission, il y a donné constamment des exemples d'une vertu héroïque qui, bien loin de se démentir un seul moment, a paru aller en augmentant jusqu'à la fin de ses jours. La réputation de son mérite et de sa sainteté, s'étoit répandue par toute la France, bien des années avant son décès, surtout dans les ports de mer, et parmi les marins auxquels il avoit un rapport plus spécial, s'étant chargé du soin de la rade, où il faisoit toutes les fonctions curiales. Les matelots ne parloient que du père Boutin qui étoit leur père et leur directeur.

Ce saint missionnaire étoit natif de la Tour blanche en Périgord, et avoit été reçu Jésuite dans la province de Guyenne. Tout annonçoit dans lui une sainteté éminente : un visage pâle et exténué, un regard extrêmement modeste, des yeux cependant vifs qui s'allumoient quand il prêchoit ou parloit de Dieu, une voix plus forte que ne sembloit promettre un corps aussi maigre et aussi décharné. Sa manière de prêcher étoit simple et peu recherchée ; il parloit de l'abondance du cœur, et cherchoit plus à corriger les mœurs, qu'à flatter les oreilles ou à plaire aux esprits ; il avoit cependant des saillies d'une éloquence forte, qu'animoient encore des tons de voix éclatans qui portoient la frayeur dans l'ame des plus endurcis. Sa morale étoit sévère, et son extérieur ne respiroit qu'austérité ; mais les pécheurs pénitens étoient sûrs de trouver en lui toute la charité et toute la douceur qui pouvoient achever de les gagner à Jésus-Christ : aussi le confessionnal faisoit-

il une des occupations les plus pénibles et les plus continuelles de sa vie ; il se rendoit à l'église paroissiale dès la pointe du jour, et se tenoit toujours prêt pour écouter ceux qui vouloient s'adresser à lui : on le voyoit, surtout les fêtes et les dimanches, assidu au tribunal. Les matelots et les Nègres étoient ceux à qui il donnoit plus volontiers son attention ; il les écoutoit avec patience, et ne finissoit point avec eux qu'il ne les eût instruits suivant leurs besoins.

Les premiers essais de son zèle à son arrivée dans la mission, furent d'abord employés à l'Accul, et ensuite dans les quartiers les plus éloignés, c'est-à-dire, les plus pénibles. Je vous ai raconté une partie de ce qu'il avoit fait au port de Paix et à Saint-Louis, où il avoit été pendant quelque temps chargé seul du soin de ces deux immenses quartiers. On ne peut se figurer la fatigue que lui causa la construction de l'église de Saint-Louis : il eut le malheur de trouver le commandant de ces quartiers prévenu contre lui par de faux rapports ; de sorte que bien loin d'en être soutenu ou aidé dans l'entreprise du bâtiment de l'église, il en fut sans cesse contrarié et molesté ; mais le caractère naturellement ferme du père Boutin, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu et du bien spirituel du prochain, le soutint au milieu de ces contradictions ; et d'ailleurs, M. le comte de Choiseul, alors gouverneur général de la colonie, ayant pris connoissance de ces différends, plein lui-même de zèle pour la religion et d'amitié pour les missionnaires jésuites, les fit cesser par son autorité, et ordonna que le père ne fût plus troublé dans

ses pieux travaux. Il les continua donc, et vint a bout d'achever cette église, non-seulement par ses soins, mais encore par ses épargnes sur sa nourriture, ayant, pour cet effet, une permission spéciale de notre révérend père général. Ces travaux, et les courses continuelles qu'il fut obligé de faire dans des pays difficiles et si étendus, portèrent une atteinte fâcheuse à sa santé, qui étoit naturellement assez robuste.

Ce fut singulièrement au Cap (où il se trouva fixé par l'obéissance, neuf années après avoir travaillé dans différentes paroi[illegible]les environs), qu'il eut occasion de faire éclat[illegible]on zèle et ses talens apostoliques. En qualité de curé du Cap, il se trouva, comme je l'ai dit, chargé du détail de la conduite de l'église que les habitans firent alors bâtir : il n'eut pas peu à souffrir de la part de certains génies, qui n'aiment point à faire le bien, et qui sont jaloux lorsqu'ils le voient faire aux autres. Le saint missionnaire après avoir rendu raison de ses démarches à ceux qui vouloient bien l'entendre, n'opposoit aux autres qu'une patience inaltérable et une application continuelle à pousser l'ouvrage entrepris : il n'en étoit pas moins assidu à l'église, et auprès des malades, pour l'assistance desquels Dieu lui avoit donné un talent particulier. On a demandé cent fois, et on est encore à comprendre, comment il étoit possible, qu'un seul homme pût suffire à tant d'occupations si différentes ; il n'en paroissoit cependant pas plus ému, quelque affaire qu'il eût, et son extérieur toujours composé étoit le signe de la tranquillité inté-

rieure dont il jouissoit au milieu des plus accablantes occupations.

Ce ne pouvoit être que le fruit d'une union avec Dieu, qu'il avoit toujours présent, et qu'il n'a jamais paru perdre de vue tant qu'il a vécu. On peut assurer qu'il pratiquoit à la lettre le précepte évangélique de prier sans cesse : toujours levé à l'heure marquée par la règle, il se rendoit, après son oraison, dans la chapelle domestique, où, après avoir éveillé les Nègres de la maison, il leur faisoit la prière; après quoi, rendu à l'église paroissiale, il y restoit à genoux jusqu'à ce que quelqu'un se présentât à son confessional; il passoit, en cette posture, quelquefois deux ou trois heures, dans un recueillement et une dévotion qui étoient d'un grand exemple : on disoit qu'il falloit qu'il eût le corps de fer pour tenir si long-temps, dans un pays si chaud, une posture si gênante.

Quelques raisons d'obéissance lui ayant fait quitter la cure du Cap, il se borna alors au soin des Nègres et à celui des marins. Ce n'est que depuis peu qu'on a porté un réglement pour les marins malades, qui épargne bien de la peine à celui qui est chargé de ce soin : ce réglement est, que les commandans des bâtimens doivent, si tôt qu'ils ont des malades à bord, les faire transporter dans un magasin, au Cap, pour leur faire administrer les derniers Sacremens, s'il en est besoin, et les faire porter de là à l'hôpital. Avant ce réglement, il falloit que le missionnaire allât près d'une lieue en rade, et se rendît en canot au bord de chaque bâtiment où il y avoit des ma-

lades ; de sorte qu'il arrivoit souvent qu'à peine le missionnaire étoit de retour d'un bâtiment, qu'il falloit repartir pour se rendre à un autre, et cela jour et nuit.

Le soin des Nègres est au Cap d'un détail bien fatigant : il y en a plus de quatre mille, soit dans la ville, soit dans la dépendance de la paroisse, qui s'étend à une grande lieue aux environs, dans des montagnes où il y a quantité d'habitations les unes au-dessus des autres, très-difficiles à aborder.

Le père Boutin s'étoit fait une étude particulière pour la conduite et l'instruction des Nègres ; ce qui demande une patience et un zèle à toute épreuve: ces gens-là sont grossiers, d'une conception dure, ne s'exprimant qu'avec difficulté dans une langue qu'ils n'entendent guères, et qu'ils ne parlent jamais bien. Mais le saint missionnaire qui regardoit ces malheureux comme des hommes favorisés de Dieu, que la Providence tire de leurs pays dans la vue de leur faire gagner le ciel, par la misère et par la captivité à laquelle leur condition les assujettit, étoit venu à bout, par un travail long et opiniâtre, de les entendre et d'en être lui-même entendu. Il avoit une connoissance suffisante des langues de tous les peuples de la côte de Guinée, qu'on transporte dans nos colonies ; connoissance infiniment difficile à acquérir, parce que ces langues barbares qui n'ont aucune affinité avec les langues connues, sont encore très-différentes entre elles, et qu'un Sénégalois, par exemple, n'entend, en aucune manière, un Congo, etc.

Il se servoit de ces connoissances pour les Nègres

nouveaux qui, tombant malades avant que d'avoir appris assez de français pour être disposés au baptême, n'auroient pu autrement recevoir cette grâce avant leur mort. Quant à ceux qui, après un séjour de quelque temps dans ces colonies, commençoient à entendre un peu le français, le père Boutin, dans ses instructions publiques, proportionnoit le style de ses discours à leur manière de s'exprimer, qui est une espèce de baragouinage dont ils ne se défont jamais, et dans lequel il est nécessaire de leur parler, si l'on veut en être entendu. Cette méthode d'instruire est très-rebutante, parce que le Nègre qui a une intelligence bornée, et peu d'émulation, demande, pour faire quelque fruit, qu'on lui rebatte en cent façons différentes, et dans sa manière de penser, les premiers principes de la religion.

C'est le père Boutin qui le premier a mis les chefs de famille, qui ont des Nègres à baptiser, sur le pied de les envoyer tous les soirs sur le perron de l'église, où il leur faisoit le catéchisme pour les disposer à recevoir le saint baptême; ce que l'on continue encore aujourd'hui. Il se conformoit pour le baptême des adultes à l'ancienne coutume de l'Église; c'est-à-dire, qu'excepté quelques circonstances particulières, il ne faisoit ces sortes de baptêmes que deux fois l'année, le samedi-saint et la veille de la Pentecôte : c'étoient pour lui des jours d'une fatigue incroyable, n'ayant guères moins, à la fois, de deux ou trois cents adultes. C'est aussi lui qui a établi, les fêtes et les dimanches, une messe particulièrement pour les Nègres, laquelle se dit quel-

que temps après la grande messe paroissiale. Il commençoit cette messe par des cantiques spirituels sur le saint sacrifice, qu'il chantoit, et dont il leur faisoit répéter après lui chaque vers ; il leur faisoit faire la prière ordinaire du matin. Après l'Evangile de sa messe il leur expliquoit l'Evangile du jour ; le tout suivant leur style, mais en y mêlant de temps en temps, bien des choses pour l'instruction des Blancs, qui assistent à cette messe : il la terminoit par le catéchisme ordinaire, ce qui le tenoit presque tous ces jours-là jusqu'à midi, et cela si régulièrement, que pendant vingt-trois ans qu'il a été au Cap, à peine y a-t-il manqué une fois ; sans doute par une bénédiction particulière du Seigneur qui, malgré la foiblesse apparente de sa complexion, le soutenoit ainsi dans un travail si continuel, et dans un climat où les chaleurs violentes épuisent et abattent ceux-mêmes qui sont dans l'inaction.

Il s'étoit rendu l'abstinence si familière, qu'on peut dire que toute l'année étoit un Carême perpétuel pour lui : il étoit rare de lui voir prendre quelque chose avant midi ; il ne se rendoit que vers cette heure, à la maison, épuisé par ses fonctions ordinaires ; mais il ne se plaignoit jamais. Il n'usoit aux repas que des viandes les plus communes, et ne buvoit que de l'eau rougie : après le repas, et surtout le soir, il se rendoit à la chapelle, et passoit à genoux, devant le saint Sacrement, le temps que la règle même permet de donner à quelque récréation ; mais ce saint homme ne connoissoit aucune espèce de délassement ; il terminoit la journée par la prière aux

Nègres domestiques, qu'il leur faisoit tous les jours, soir et matin.

Le zèle du fervent missionnaire, toujours attentif au bien spirituel de la colonie, lui faisoit sans cesse former des projets, dont on ne pouvoit venir à bout que par une patience aussi laborieuse que la sienne. Quantité de malades ne trouvant point place dans l'hôpital du roi, qui n'étoit pas aussi réglé qu'il l'est actuellement, le père Boutin en forma un dans la ville même, et y reçut tous les malades qui s'y présentèrent; ils y étoient traités avec les secours des charités qu'il pouvoit obtenir. Cet établissement inquiéta les religieux de la Charité chargés du soin de l'hôpital du roi; il eut à ce sujet des plaintes et des représentations. Le père qui ne cherchoit que le soulagement des pauvres, ne demanda pas mieux qu'à s'épargner les frais et la peine de soutenir un hôpital à ses dépens, pourvu que les religieux de l'hôpital du roi consentissent à recevoir tous les malades nécessiteux de la ville. On fit donc une assemblée de notables, à laquelle présidèrent MM. le général, l'intendant, le gouverneur du Cap, et où se trouvèrent avec les religieux de la Charité, le père Boutin, et le père supérieur de la mission, qui étoit pour lors le père Oliver. Les religieux de la Charité ayant consenti à recevoir tous les malades de la ville qui se présenteroient, le père Boutin renonça à son hôpital, et ne pensa plus qu'à tourner son zèle vers d'autres objets de charité.

Il y avoit alors grand nombre de filles orphelines qui avoient peine à trouver des personnes charitables

qui les fissent subsister. Le père Boutin ne crut pas pouvoir employer plus utilement les fonds qu'il pouvoit avoir acquis, soit par le casuel que des priviléges particuliers permettent à nos missionnaires de recevoir pour les employer en œuvres pies, soit par des aumônes qu'on lui mettoit entre les mains ; il avoit dans cette vue acquis des emplacemens au Cap, sur lesquels il fit bâtir ; il ne fut pas long-temps sans y avoir une quinzaine de petites orphelines : deux personnes dévotes se consacrèrent à leur conduite ; elles se chargèrent outre cela de l'école pour les petites filles du Cap, qu'elles y enseignoient gratuitement. On formoit, dans cette maison, ces jeunes filles non-seulement à la piété, mais encore à la lecture et à l'écriture ; on les instruisoit à travailler à tous les petits ouvrages qui sont du ressort de leur sexe, et qui pouvoit leur servir par la suite, ou à gagner leur vie, ou à se rendre utiles dans un ménage. On a vu quantité de ces orphelines s'établir avantageusement, et porter avec elles dans les familles, les fruits d'une éducation chrétienne.

Cet établissement n'étoit là, que le prélude d'un projet plus solide et plus étendu, et qui tenoit fort au cœur du vertueux missionnaire : c'étoit de faire venir des religieuses d'Europe pour faire élever ici les jeunes filles Créoles. Les habitans de Saint-Domingue, isolés dans leurs habitations, n'ont ni les moyens, ni peut-être le courage d'élever des enfans comme il faut ; les plus aisés prenoient le parti de les envoyer en France. Mais ce qui est utile et nécessaire aux garçons est rempli d'inconvéniens pour

les filles, parce que les retours, à un certain âge où il faut les confier à des marins, deviennent tout-à-fait hasardeux : dangers trop réels, et dont nous n'avons malheureusement vu que trop d'exemples.

La colonie sentoit vivement ce besoin ; le père Boutin eut seul le courage d'entreprendre d'y remédier : il en falloit beaucoup pour surmonter toutes les difficultés qui se présentoient dans l'exécution d'un pareil projet ; c'est pourtant de quoi il est heureusement venu à bout. Il crut que personne n'étoit plus convenable pour cela que les filles religieuses de la congrégation de Notre-Dame, dont le premier établissement s'est fait à Bordeaux, et qui ont plusieurs maisons dans la Guyenne, dans le Périgord, et dans d'autres provinces de France. Le père Boutin qui les avoit connues particulièrement, leur écrivit plusieurs lettres pour leur proposer son projet, et pour les déterminer à accepter ses offres : en leur faisant envisager le bien qu'il y avoit à faire, il ne leur dissimula pas ce qu'elles auroient à souffrir. Il n'eut pas de peine à décider ces saintes filles, qui ne cherchant, suivant leur institut, que la gloire de Dieu et le salut des ames, parurent ravies de se prêter à une aussi sainte œuvre que celle qu'on leur proposoit.

Le père Boutin, avoit cependant disposé toutes choses de longue main ; il s'étoit hâté de disposer la maison des orphelines et de la mettre en état, par les augmentations et les arrangemens qu'il y fit, de recevoir la communauté qu'il attendoit, et les pensionnaires qu'elles ne pouvoient manquer d'avoir. Dans une assemblée des puissances du pays et des

notables, il passa un acte de donation entière de tout ce qu'il avoit en fonds de terre, en maisons et autres choses, aux dames religieuses de Notre-Dame : cet acte signé de lui et du supérieur de la mission, et accepté par la colonie, fut envoyé en cour, qui expédia les lettres-patentes pour l'établissement de ces filles au Cap.

Elles arrivèrent enfin ; le choix n'en pouvoit être mieux fait ; la plupart étoient d'une condition distinguée, et d'un âge mur ; c'étoit leur maison de Périgueux, qui avoit fourni ces premiers sujets. On admira avec raison le courage de ces saintes filles, qui paroissoient bien au-dessus de leur sexe ; elles ne tardèrent pas à mettre la main à l'œuvre : on vouloit de toutes parts leur envoyer des pensionnaires ; mais faute de bâtimens, il fallut se borner à un nombre assez médiocre. Le père Boutin, comme leur fondateur, prit le soin de les diriger dans le temporel, comme dans le spirituel ; il se chargea encore du soin des pensionnaires, ce qu'il a continué jusqu'à la fin de ses jours. Il ne cessa, depuis l'arrivée de ces religieuses, de faire travailler à augmenter ou à réparer leurs bâtimens, où, comme je l'ai déjà dit, il a fait plus paroître de zèle que d'intelligence : ce n'est pas qu'il manquât de lumières pour l'architecture ; mais cette maison, commencée pour d'autres desseins, et augmentée pièce à pièce, suivant les besoins, ne pouvoit guères prendre une forme bien régulière : aussi l'intention du roi est-elle, que ces dames laissant là tous ces bâtimens qu'elles occupent présentement, elles en

EX BIBLIOTHECA SEMINARII SS. MARIANOPOLITANI

commencent un autre plus commode pour elles et pour les pensionnaires; c'est à quoi elles travaillent présentement.

Le père Boutin eut la consolation de goûter, pendant les dernières années de sa vie, le fruit de ses travaux; il vit les religieuses établies, et, s'appliquant avec courage à l'éducation de la jeunesse, il vit quantité de ces pensionnaires, après y avoir fait leur temps, s'établir dans le monde, et faire honneur à l'éducation qu'elles y avoient reçue; mais ce ne fut pas sans essuyer bien des croix et des contradictions. La liberté apostolique de ses discours, ses démarches pour s'opposer au vice, son activité pour l'exécution de ses pieux desseins, lui suscitèrent des ennemis de tout état, et des persécutions de plus d'une sorte. La prudence charnelle blâma plus d'une fois sa façon d'agir; et l'envie particulière, masquée de l'apparence du bien public, s'attacha à décrier ses projets et à noircir sa réputation. Le saint missionnaire n'opposa jamais à tout cela que sa fermeté à soutenir les intérêts de Dieu et à souffrir les effets de la malice des hommes; c'est ainsi qu'il surmonta tout, et qu'il força enfin tout le monde à lui rendre justice, et à convenir que le zèle de la gloire de Dieu étoit le seul ressort qui le fît agir. Il y avoit déjà plusieurs années que ses adversaires étoient devenus ses admirateurs et ses panégyristes; tant la vertu solide et soutenue a de force et d'ascendant sur l'esprit de ceux mêmes qui lui sont le moins favorables.

Pour nous, mon révérend père, qui étions à

portée de voir de plus près, le fond d'une vertu dont les personnes de dehors n'apercevoient qu'un éclat qui paroissoit malgré lui, nous avons toujours été infiniment édifiés de ses vertus vraiment religieuses. Nous avons admiré en lui une régularité qui ne s'est jamais démentie, un amour singulier de la pauvreté, une mortification continuelle, une charité tendre pour ses frères, enfin une union intime et continuelle avec Dieu; ce qui ne l'empêchoit cependant pas de cultiver, à quelques momens perdus, les plus hautes sciences, et particulièrement celle du mouvement des corps célestes; le tout, par l'utilité que cette étude peut avoir pour la religion. Il observoit exactement toutes les éclipses, et les autres phénomènes célestes : les mémoires de Trévoux sont remplis de ses observations.

Le père Boutin avoit paru jouir d'une assez bonne santé pendant une longue suites d'années : depuis vingt-trois ans qu'il étoit au Cap, à peine l'avoit-on vu s'aliter une ou deux fois; tandis que les tempéramens les plus robustes de quantité de nos missionnaires nouveaux venus, cédoient tous les jours à la violence des maladies qui emportent tant de monde en ces colonies. C'étoit une espèce de prodige, qui jetoit tout le monde dans l'étonnement, comment un homme si sec, si décharné, accablé de tant de travail, et n'usant, à l'égard de lui-même, d'aucun ménagement, pouvoit se soutenir et vaquer à cette multiplicité d'occupations qui auroient donné de l'exercice à plusieurs autres.

Mais enfin son heure arriva : on s'apercevoit de-

puis quelques mois, qu'il tomboit, quoiqu'il ne se plaignît de rien, et qu'on ne vît aucun changement à son train de vie ordinaire. Il fut attaqué tout à coup d'une espèce de pleurésie, qui ne parut pas extrêmement dangereuse les premiers jours; on le crut même tiré d'affaire, lorsque tout d'un coup il tourna à la mort. Elle fut semblable à sa vie : le peu de jours qu'il fut alité, ce fut la même tranquillité, la même patience, et la même union avec Dieu; ne parlant aux hommes qu'autant que la nécessité ou la bienveillance l'exigeoit. Sa maladie ne dura que quatre ou cinq jours; il vit la mort d'un œil tranquille, et l'accepta avec une parfaite résignation; sa vie entière n'avoit été qu'une préparation à ce dernier passage; il y avoit peu de temps qu'il sortoit de la retraite, qu'il ne manquoit jamais de faire, suivant nos règles, chaque année. Il reçut les derniers Sacremens avec les sentimens qu'il avoit lui-même tant de fois inspirés aux autres : de là jusqu'à ce qu'il eût absolument perdu la parole, il ne cessa de prier; il le fit même pendant le délire qui précéda son agonie, tant étoit grande l'habitude qu'il en avoit contractée. Ce fut ainsi qu'il plut au Seigneur de couronner une vie que nous croyons tous ici n'avoir point été inférieure à tout ce que notre compagnie a eu de plus respectable et de plus édifiant. Il mourut le vendredi 21 novembre 1742, âgé de soixante-neuf ans et quelques mois.

Comme on s'étoit flatté que sa maladie ne tireroit point à conséquence, ayant paru hors de danger le vendredi au soir, la nouvelle de sa mort qui fut an-

noncée le samedi matin, et qui se répandit partout en un moment, causa une consternation générale dans toute la ville; connu partout, partout aimé et respecté, il fut universellement regretté. Il n'y eut en cela aucune différence entre les Blancs et les Nègres; tous, en gémissant sur la perte que faisoit la colonie, ne tarissoient point sur son éloge, et ne balançoient point à le mettre au rang des ames bienheureuses les plus élevées dans le ciel. Son corps ayant été exposé dans notre chapelle domestique, ce fut toute la journée un concours prodigieux de personnes de tous les ordres, qui s'empressoient à lui donner non-seulement des marques de regrets, mais encore plus, des témoignages de vénération; et l'on vit se renouveler tout ce qui arrive d'ordinaire à la mort des saints, surtout cette ardeur d'obtenir quelques pièces de ses pauvres vêtemens, ou quelque autre chose qui eût été à son usage.

Comme nous nous trouvâmes peu de missionnaires au Cap, et qu'on se préparoit à faire les obsèques avec peu d'appareil dans notre chapelle domestique, il n'y eut pas moyen de tenir contre les cris du public et les instances réitérées de tous les marguilliers de l'église paroissiale, qui demandoient au nom de tous, que si on ne vouloit pas leur accorder le corps du père Boutin pour l'inhumer dans leur église, on ne leur refusât pas au moins la consolation de sa présence pendant l'office de ses funérailles. Le supérieur général crut devoir se rendre à un empressement aussi unanime, et en même temps si honorable à la mémoire du défunt. L'affluence fut grande; elle

l'auroit été bien plus, si les habitans de la plaine avoient eu le temps de s'y rendre; mais ceux qui ne purent point y assister des quartiers éloignés, ne marquèrent pas moins, par leurs regrets et par leurs éloges, combien ils étoient sensibles à cette perte. On peut dire qu'il n'y a pas eu deux voix à ce sujet; toute la colonie lui a dressé dans son cœur et dans sa mémoire, un monument plus précieux que ceux qu'on élève si souvent, avec tant de frais, à la politique et à la vanité, etc.

Je suis avec respect, etc.

Lettre d'un missionnaire de la compagnie de Jésus, écrite de Cayenne en l'année 1718.

C'est avec une sensible douleur que je vous apprends la perte que nous venons de faire du père de Creüilly; il a passé trente-trois années dans cette mission; et ce qu'on a de la peine à comprendre, c'est qu'avec une complexion aussi délicate que la sienne, il ait pu fournir une carrière si pénible, et se livrer à des travaux continuels, et qui étoient beaucoup au-dessus de ses forces.

Aussitôt qu'il arriva dans cette île, son premier soin fut d'instruire les peuples, et de les porter à la pratique des vertus chrétiennes. Il ne se contentoit pas des instructions générales qu'il faisoit les dimanches; il partoit tous les lundis, et s'embarquoit dans un canot avec quelques Nègres: comptant pour rien les périls qu'il avoit à courir sur une mer souvent orageuse,

orageuse, et l'air étouffant qu'on respire en ce climat, il faisoit le tour de l'île, il parcouroit les habitations qui y sont répandues, et portant partout la bonne odeur de Jésus-Christ, il instruisoit chacun plus en particulier des devoirs de son état; il ne revenoit d'ordinaire de cette course, que sur la fin de la semaine, épuisé de fatigues, mais se soutenant par son courage, et par la douce consolation qu'il avoit d'avoir rempli les fonctions de son ministère.

Bien que sa charité fut universelle, il s'employoit encore, ce semble, avec plus d'ardeur et d'affection auprès des pauvres; et pour s'attirer davantage leur confiance, il entroit dans leurs peines, il les consoloit dans leurs souffrances, et il étoit ingénieux à trouver des moyens de soulager leur indigence: pour cela, il faisoit cultiver leurs terres par les Nègres qui l'accompagnoient, il travailloit à réparer leurs cabanes à demi-ruinées, il abattoit lui-même le bois nécessaire pour ces sortes de réparations, et il en chargeoit ses épaules comme auroit fait un esclave. Une charité si vive et si agissante ne manquoit pas de lui gagner tous les cœurs; chacun l'écoutoit avec docilité, et il n'y avoit personne qui ne le respectât comme un saint, et qui ne l'aimât comme son père.

La conversion des Indiens fut le second objet de son zèle; rien ne le rebuta, ni les difficultés qu'il avoit à vaincre, ni les dangers auxquels il falloit continuellement s'exposer. Il commença d'abord par apprendre leur langue, dont on n'avoit jusque-là

nulle connoissance : c'est lui qui, le premier, l'a réduite à des principes généraux, et qui, par un travail aussi pénible qu'ingrat, en a facilité l'étude aux autres missionnaires.

Il vivoit de même que ces Sauvages, de poisson et de cassave (c'est un pain fait de la racine de manioc); il logeoit avec eux dans un coin de ce qu'ils appellent le carbet, (c'est une espèce de longue grange faite de roseaux, exposée aux injures de l'air, et remplie d'une infinité d'insectes très-importuns); mais il étoit moins sensible à ces incommodités, qu'au peu de disposition qu'il trouvoit dans ces peuples à pratiquer les vérités qu'il leur annonçoit. Leur extrême indolence et leur inconstance naturelle s'opposoient au désir qu'il avoit de leur conversion; c'est pourquoi il ne conféra le saint baptême qu'à un petit nombre d'adultes, sur la persévérance desquels il pouvoit compter, et il borna son zèle à baptiser les enfans qui étoient en danger de mort. Mais par ses sueurs et par ses travaux, il fraya le chemin à d'autres missionnaires qui ont achevé son ouvrage; et l'on a aujourd'hui la consolation de voir plusieurs peuplades d'Indiens qui ont reçu le baptême, et qui mènent une vie édifiante et conforme à la sainteté du christianisme.

Toutes ses vues se tournèrent ensuite du côté des Nègres esclaves; l'humiliation de leur état excita sa charité; il a travaillé près de vingt ans à leur sanctification. Il étoit presque toujours en course, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, ou à des pluies continuelles qui sont très-incommodes en certains

temps de l'année. S'il se trouvoit dans un canot avec les Nègres, il ramoit souvent en leur place; et quand quelques-uns d'eux étoient incommodés, il leur distribuoit ses provisions, se contentant pour vivre, de quelques morceaux de cassave, qu'il recevoit d'eux en échange. Lorsqu'après s'être bien fatigué tout le jour, il arrivoit le soir dans quelque pauvre habitation, son plaisir étoit d'y manquer de tout, jamais plus gai ni plus content que quand il se voyoit accablé du travail de la journée, et dans la disette des choses les plus nécessaires à réparer ses forces.

Parmi plusieurs traits extraordinaires de son zèle, je n'en choisirai qu'un seul, qui vous en fera connoître l'étendue. Il apprit qu'un esclave s'étoit blessé et étoit en danger de mourir sans confession : la cabane de ce malheureux étoit fort éloignée de la maison; le père de Creuilly suivant les mouvemens ordinaires de sa charité, partit sur l'heure à pied, et après avoir long-temps erré dans un bois où il s'égara, il se trouva à l'entrée d'une prairie toute inondée, remplie d'herbes piquantes et de serpens dont la morsure est très-dangereuse. Il aperçut alors une misérable cabane, qu'il crut être la demeure de ce pauvre esclave; aussitôt, sans hésiter un moment, il se jette dans la prairie et la traverse, ayant de l'eau jusqu'aux épaules : lorsqu'il en sortit, il se trouva tout ensanglanté, et il eut le chagrin de ne rencontrer personne dans la cabane qui étoit abandonnée; tout trempé qu'il étoit, il ne laissa pas de continuer sa route avec la même ardeur vers l'endroit qu'on lui avoit désigné. Enfin il arrive à la ca-

bane du Nègre, qu'il trouva dans un état digne de compassion ; il le confessa, il le consola, et fournit à ses besoins autant que sa pauvreté pouvoit le lui permettre. Lorsqu'il retourna le soir à la maison, à peine pouvoit-il se soutenir.

Personne ici ne doute que ces sortes de fatigues jointes à ses jeûnes et à ses continuelles austérités n'ayent abrégé ses jours et hâté le moment de sa mort. Nous n'oublierons jamais les grands exemples de vertu qu'il nous a laissés. Bien qu'il fût d'une complexion vive et pleine de feu, il s'étoit tellement vaincu lui-même, qu'on l'eût cru d'un tempérament froid et modéré ; son visage et son air ne respiroient que la douceur. Tous les emplois lui étoient indifférens, et il ne marquoit d'inclination que pour les plus humilians et les plus pénibles, s'estimant toujours inférieur à ceux qu'on lui confioit ; comme il se croyoit le dernier des missionnaires, il les regardoit tous avec une singulière vénération. Ces bas sentimens qu'il avoit de lui-même, lui ont fait refuser constamment la charge de supérieur de cette mission, dont il étoit plus digne que personne, son humilité lui suggérant toujours des raisons plausibles pour le dispenser d'accepter cet emploi. La délicatesse de sa conscience le portoit à se confesser tous les jours, quand il en avoit la commodité.

Enfin son union avec Dieu étoit intime ; tout le temps qui n'étoit pas rempli par les fonctions de son ministère, il l'employoit à la prière, et il s'en occupoit non-seulement pendant le jour, mais en-

core durant une grande partie de la nuit. Une vie si pleine de vertus et de mérites ne pouvoit guères finir que par une mort précieuse aux yeux de Dieu : il reçut les derniers Sacremens de l'Eglise avec une piété exemplaire, et ce fut le 18e jour du mois d'août, vers les huit heures du matin, que Dieu l'appela à lui pour le récompenser de ses travaux.

Ce fut à ce moment qu'on connut mieux que jamais l'idée que nos insulaires avoient conçue de sa sainteté : on accourut en foule à ses obsèques, on se jetoit avec empressement sur son corps, on le baisoit avec respect, on lui faisoit toucher des médailles et des chapelets, et on se croyoit heureux d'avoir attrapé quelques lambeaux de ses vêtemens.

Les guérisons miraculeuses dont il a plu à Dieu de favoriser plusieurs personnes qui implorèrent l'assistance du missionnaire, augmentèrent de plus en plus la vénération à son égard, et la confiance qu'on a en son intercession. Plusieurs viennent prier sur son tombeau, d'autres lui font des neuvaines, tous le regardent comme un puissant protecteur, qu'ils ont dans le ciel.

ÉTAT DES MISSIONS.

Travaux des missionnaires.

Les colonies françaises commencèrent à s'étendre dans l'île de Saint-Domingue, vers la fin du dernier siècle. Léogane et toute sa dépendance étoit déjà gouvernée par les révérends pères Dominicains, qu'on y appelle, comme dans toutes les îles de l'Amérique, *les pères blancs:* cette portion de la mission qui leur fut confiée, leur est demeurée depuis ce temps. La dépendance du Cap, où les progrès de nos Français avoient été plus lents, n'avoit presque rien de fixe pour le gouvernement spirituel; le peu de paroisses qu'il y avoit dans les commencemens, étoient desservies par les premiers prêtres séculiers ou réguliers, que le hasard ou les fonctions d'aumôniers de vaisseaux amenoient aux îles.

La mission du Cap fut, dans la suite, confiée aux révérends pères Capucins, et prit une forme plus régulière; cela dura jusque vers 1702; mais les mortalités, si communes sous ces climats, mirent bientôt ces pères hors d'état de pouvoir soutenir cette mission. La Cour proposa donc aux supérieurs Jésuites de s'en charger; le père Gouye, alors procureur général des missions de la compagnie aux îles de l'Amérique, par déférence pour les pères Capucins, ne voulut rien accepter avant que de conférer sur cette affaire avec leurs supérieurs à Paris; mais

ceux-ci lui ayant déclaré positivement qu'ils n'étoient plus en état, ni en volonté de fournir des sujets à la mission de Saint-Domingue, et qu'ils en faisoient une cession volontaire à ceux qui, du consentement de la cour, voudroient s'en charger, le père Gouye, sur cette réponse, alla offrir ses missionnaires au ministre, qui les accepta, et qui recommanda avec instance, d'envoyer au plutôt des ouvriers, parce que le besoin étoit urgent.

L'île de Saint-Christophe, fut envahie sur les Français par les Anglais, l'an 1660; alors les habitans de ces colonies furent transportés, partie à Sainte-Croix, et partie à la Martinique; ils passèrent ensuite, pour la plupart, à Saint-Domingue. Notre mission de Saint-Christophe qui étoit florissante, suivit le sort de la colonie; le supérieur reçut ordre de passer à Saint-Domingue, pour y prendre possession de la mission du Cap français : il s'embarqua et aborda heureusement à la Caye Saint-Louis; c'est la partie la plus sud de l'île de Saint-Domingue.

On appelle *Caye* dans l'Amérique, les rochers qui s'élèvent du fond de la mer, et qui forment quelquefois de petites îles. Sur une de ces îles, à peu de distance de la côte qu'on appelle le *Fond de l'île à vache*, la compagnie dite de Saint-Domingue, bâtissoit actuellement un fort, à l'abri duquel elle se proposoit de défendre tous les établissemens que le roi lui avoit permis de faire dans tout le vaste terrain qu'on nomme ici le *Fond de l'île à vache*. Ce terrain est, de toute la partie de l'île qui appartient aux Français, le lieu le plus éloigné du Cap;

il y a par terre plus de cent lieues d'une traversée très-difficile ; et plus [illegible] mer, puisqu'il faut faire le tour de la moitié de l'île qui, dans son total, n'a guères moins de trois cent cinquante lieues de circuit.

Les hommes apostoliques, ne sont jamais dépaysés, et trouvent partout de quoi s'occuper suivant leur ministère. Le missionnaire attendant une occasion pour passer au Cap, s'occupa, pendant quelques mois, à faire gagner le jubilé à toute la garnison, et à tous les ouvriers qui travailloient actuellement à la construction du fort Saint-Louis; il le fit avec tant de zèle et une si grande satisfaction pour tout le monde, que MM. les directeur et commandant de la compagnie, n'oublièrent rien pour le retenir, ou du moins pour l'engager à procurer à cette portion de l'île, une mission de Jésuites. Le père leur donna les meilleures paroles qu'il put; mais suivant les ordres pressans de ses supérieurs, il se rendit au Cap, où il arriva vers le commencement de juillet 1704.

L'île du Cap présente d'abord un coup d'œil charmant à un missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine, des vertes prairies, des habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo, et les autres de cannes à sucre, rangés avec art et symétrie; l'horizon borné ou par la mer, ou par des montagnes couvertes de bois qui, s'élevant en amphitéâtre, forment une perspective variée d'une infinité d'objets différens ; des chemins tirés au cordeau, bordés des deux côtés, par des haies vives de

citronniers et d'orangers ; mille fleurs qui réjouissent la vue et parfument l'air ; ce spectacle persuade à un nouveau venu, qu'il a trouvé une de ces îles enchantées, qui ne subsistent que dans l'imagination des poëtes. Mais toute riante qu'est cette image, mettez-vous dans l'esprit qu'il n'y a qu'une grande envie de faire fortune, ou un zèle ardent de travailler au salut des ames, qui puisse faire trouver quelque agrément dans ce séjour.

Je regarde comme une des plus grandes incommodités de cette île, la chaleur excessive du climat, dont j'attribue en partie la cause à sa situation même : ses côtes sont assez basses ; et comme elle est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de hautes montagnes, elle reçoit par réflexion tous les rayons du soleil, qui l'échauffent extrêmement : cette conjecture me paroît d'autant mieux fondée, que plus la plaine s'élargit, moins la chaleur est sensible ; au contraire dans les anses, et dans les autres endroits plus serrés, tels que sont le Cap, le petit Goave, etc., les chaleurs y sont presque insupportables.

Il est vrai que par une disposition admirable de la Providence, cette violente chaleur est modérée par deux sortes de vents qui s'élèvent régulièrement chaque jour : l'un qu'on appelle *brise*, s'élève vers les dix heures du matin, et souffle de l'est à l'ouest, jusqu'à quatre ou cinq heures du soir : l'autre qu'on nomme vent de terre, s'élève de l'ouest sur les six ou sept heures du soir, et dure jusqu'à huit heures du matin ; mais comme l'action de ces vents est sou-

vent arrêtée ou interrompue par diverses causes, il reste toujours assez de chaleur pour fatiguer extraordinairement ceux que leurs affaires appellent hors de la maison, surtout depuis neuf heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir de l'été, ce qui dure presque neuf mois entiers.

C'est dans ce temps-là qu'on est exposé à recevoir ces violens coups de soleil, qui causent des fièvres accompagnées de transports et de douleurs de tête inconcevables ; elles mettent le sang et les esprits dans un très-grand mouvement. J'en ai vu à qui l'on avoit mis sur la tête des bouteilles d'étain remplies d'eau ; l'agitation des esprits les faisoit bouillonner comme si la bouteille avoit été sur le feu : si l'impression du soleil se fait sur la main ou sur la jambe, elle y cause une inflammation semblable à un érésipèle.

Nos habitans ont la précaution de ne sortir que rarement dans ces heures critiques, ou bien ils ne voyagent qu'en chaise ; c'est une voiture qui est devenue très-commune, et ce n'est plus une distinction de s'en servir : on nous a souvent pressés d'en user comme d'autres religieux qui ont leurs missions dans cette partie de l'île qui dépend de Leogane ; mais nous n'avons pas cru jusqu'ici devoir nous procurer cette commodité, et nous nous contentons de quelques chevaux, souvent assez mauvais, à cause de la rareté des bons, et du prix excessif où les fait monter la quantité des chaises roulantes.

Cependant notre ministère nous engage à de fréquens et pénibles voyages ; il nous est même impos-

sible de garder certaines mesures que la prudence sembleroit exiger, pour être en état de rendre de plus longs services : on nous vient chercher à toute heure, et le jour et la nuit, quelquefois pour plusieurs endroits éloignés les uns des autres, soit pour confesser, soit pour administrer le baptême. A peine est-on de retour d'un quartier, qu'on nous appelle dans un autre ; souvent, après une course fatigante, lorsqu'on croit prendre un peu de repos, on vient au milieu de la nuit interrompre notre sommeil, pour courir à un prétendu moribond, qui se porte quelquefois mieux que nous.

Encore est-on heureux lorsque, pendant ces courses, on n'est point accueilli de ces orages soudains et violens, qui se forment presque toutes les après-dînées, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de novembre : les rayons du soleil élevant le matin les vapeurs de la terre, les ramassent, et en forment le soir, des espèces d'ouragans, toujours accompagnés d'éclairs, de tonnerre, et d'un vent impétueux ; la pluie tombe alors si abondamment, qu'en un instant on est tout percé : ce ne seroit ailleurs qu'un rafraîchissement, mais ici ses sortes d'accidens sont suivis d'ordinaire de quelques accès de fièvre, ou de quelque autre fâcheuse incommodité.

Quoique les chaleurs soient moins vives dans les maisons, on ne laisse pas d'en souffrir beaucoup ; elles vous jettent dans l'abattement, et vous ôtent les forces et l'appétit ; une quantité prodigieuse de mouches achève de vous désoler, il faut porter à tout moment le mouchoir au visage pour les chasser,

ou pour en essuyer la sueur qui découle en abondance.

Peut-être croirez-vous qu'on se sent soulagé, lorsque le soleil est sur son déclin ; point du tout; le vent qui tombe tout à coup avec le soleil, vous laisse respirer un air étouffant, produit par les vapeurs de la terre échauffée, qui ne sont plus dissipées par la bise : si vous voulez sortir pour jouir de la fraîcheur des soirées, vous vous trouvez investi d'une armée de maringouins, qui vous obligent de rentrer au plus vîte dans la maison, et de vous y renfermer. Il y a des temps où, quelques précautions qu'on prenne, on en est tourmenté pendant toute la nuit; le bruit importun de leurs bourdonnemens, et la pointe aiguë de leur trompe vous agitent sans cesse, et vous causent de longues et dangereuses insomnies.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que vers le minuit, le temps change, et que le vent de terre qui souffle pour lors avec plus de force, amène la fraîcheur : on seroit tenté d'en jouir, mais il faut bien s'en donner de garde ; il faut même avoir soin de se couvrir, si l'on ne veut s'exposer à de fâcheuses maladies.

Ce n'est pas que le soleil ait la même force pendant toute l'année; les vents du nord qui soufflent depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars, modèrent les chaleurs et amènent des pluies qui rafraîchissent l'air; mais ces pluies sont si abondantes, que les rivières débordent, que les chemins se rompent et deviennent presque impraticables.

Comme l'air humide et grossier cause dans cette saison une infinité de maladies, c'est le temps où un missionnaire est le plus occupé au dehors ; il est obligé de passer des rivières à la nage, de se traîner dans les boues, de grimper des montagnes, de traverser des forêts, de s'exposer à mille incommodités, dont la moindre est d'avoir toute la journée la pluie sur le corps.

Ce fut dans une semblable saison que nous perdîmes le père Vanhove : ce missionnaire, que son zèle entraînoit au delà de ses forces, étant appelé pour un malade, s'obstina à vouloir passer une rivière que l'orage avoit grossie ; la violence des eaux l'emporta, et ce ne fut que le lendemain qu'on trouva son corps fort loin de l'endroit où il étoit tombé : c'est ainsi que, victime de sa charité, il couronna une vie sainte, par une mort que nous avons regardée comme une espèce de martyre.

Il est difficile qu'un air toujours embrasé, ou épaissi par des vapeurs malignes, ne cause de fréquentes maladies ; mais c'est principalement aux nouveaux venus qu'il est contraire. On n'en voit guères qui à leur arrivée, ne payent le tribut : il y en a qui s'en défendent, les uns trois mois, les autres six, quelques-uns un an et même deux ans ; mais il y en a peu qui s'en exemptent ; l'attaque est vive et brusque les huit premiers jours que la maladie se déclare ; si elle traîne en longueur, c'est un signe certain de guérison : le défaut de soin et de ménagement est plus à craindre que la malignité du mal ; si la maladie du pays s'y mêle, le malade tombe dans

une mélancolie profonde, dont on a bien de la peine à le tirer : ajoutez les chaleurs excessives, qui étant si fâcheuses aux personnes saines, ne peuvent être qu'insurportables à celles que le poids du mal accable. J'ai passé par cette épreuve, et je crus un temps que je deviendrois absolument inutile à cette mission ; mais grâce à Dieu ma santé s'est affermie, et je suis plus en état que personne d'en supporter les travaux.

On n'a pas en Europe, une idée assez juste de cette mission, ni du genre de travaux que demande la conversion de nos Sauvages : quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les villes et les bourgades, à peu près comme il se pratique en Europe, où de zélés missionnaires, par de ferventes prédications, s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, et d'affermir les justes dans les voies de la piété : d'autres, qui sont plus au fait de la situation de cette partie du monde, croient qu'un missionnaire, sans se fixer dans aucun endroit, court sans cesse dans les bois après les infidèles, pour les instruire et leur donner le baptême.

Cette idée, comme vous le savez, mon révérend père, n'est rien moins que conforme à la vérité. Être missionnaire parmi ces Sauvages, c'est en rassembler le plus qu'il est possible, pour en former une espèce de bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puisse les former, peu à peu, aux devoirs de l'homme raisonnable, et aux vertus de l'homme chrétien. Ainsi, quand un missionnaire songe à éta-

blir une peuplade, il s'informe d'abord où est le gros de la nation qui lui est échue en partage; il s'y transporte, et il tâche de gagner l'affection des Sauvages par des manières affables et insinuantes; il y joint des libéralités, en leur faisant présent de certaines bagatelles qu'ils estiment; il apprend leur langue, s'il ne la sait pas encore, et après les avoir préparés au baptême par de fréquentes instructions, il leur confère ce Sacrement de notre régénération spirituelle.

Il ne faut pas croire que tout soit fait alors, et qu'on puisse les abandonner pour quelque temps; il y auroit trop à craindre qu'ils ne retournassent bientôt à leur première infidélité: c'est la principale différence qu'il y a entre les missionnaires de ces contrées, et ceux qui travaillent auprès des peuples civilisés; on peut compter sur la solidité de ceux-ci, et s'en séparer pour un temps, au moyen de quoi on entretient la piété dans des provinces entières; au lieu qu'après avoir rassemblé le troupeau, si nous le perdions de vue, ne fût-ce que pour quelques mois, nous risquerions de profaner le premier de nos Sacremens, et de voir périr pendant ce temps-là, tout le fruit de nos travaux.

Qu'on ne me demande donc pas combien nous baptisons d'Indiens chaque année. De ce que je viens de dire, il est aisé de conclure, que quand une chrétienté est déjà formée, on ne baptise plus guères que les enfans qui y naissent, ou quelques néophytes qui, par leur négligence à se faire instruire, ou par d'autres raisons, méritent de longues épreuves, pour

ne pas se rendre tout-à-fait indignes de ce Sacrement.

Vous n'ignorez pas, mon révérend père, ce que les missionnaires ont à souffrir, surtout dans des commencemens si pénibles; la disette des choses les plus nécessaires à la vie, quelque désir qu'ayent les supérieurs de pourvoir à leurs besoins; les incommodités et les fatigues des fréquens voyages qu'ils sont obligés de faire pour réunir ces barbares en un même lieu; l'abandon général dans les maladies, et le défaut de secours et de remèdes : ce n'est là néanmoins que la moindre partie de leurs croix. Que ne leur en doit-il pas coûter de se voir éloignés de tout commerce avec les Européens, et d'avoir à vivre avec des gens sans mœurs et sans éducation, c'est-à-dire, avec des gens indiscrets, importuns, légers et inconstans, ingrats, dissimulés, lâches, fainéans, mal-propres, opiniâtrément attachés à leurs folles superstitions, et pour tout dire en un mot, avec des Sauvages! Que de violence ne faut-il pas se faire! que d'ennuis, que de dégoûts à essuyer! que de complaisances forcées ne faut-il pas avoir! à combien de privations ne faut-il pas se devouer! Un missionnaire pour entrer dans le cœur, gagner la confiance des Sauvages, doit, en quelque sorte, devenir Sauvage; il suffit de considérer le petit nombre de missionnaires que nous sommes, pour comprendre qu'il n'est pas possible de ménager la santé des convalescens, autant qu'il seroit nécessaire pour leur parfait rétablissement.

Lorsque j'arrivai, ici accompagné de plusieurs autres

tres missionnaires, on ne songea d'abord qu'à profiter d'un secours attendu depuis long-temps. A peine fûmes-nous débarqués, qu'on destina les uns à remplir les postes vacans, et les autres à desservir les quartiers nouvellement établis. Le district qui m'échut en partage, étoit le plus étendu de toute la mission : je ne tardai guères à être attaqué de la maladie ordinaire; l'éloignement où j'étois du centre de la mission, fit que je m'obstinai à continuer mes fonctions plus long-temps que la violence du mal ne le permettoit; je me traînois le mieux qu'il m'étoit possible, en allant assister les malades; et quand je ne pouvois souffrir le cheval ni marcher à pied, je me faisois porter dans un hamac, et souvent il arrivoit qu'en administrant les Sacremens je tombois en foiblesse : enfin il fallut me transporter à notre maison du Cap, où ma vie fut quelque temps en danger. Le père de la Verouillère étant parti pour remplir le poste que je laissois vide, fut pris de la même maladie, et mourut. Mes forces n'étoient pas encore bien rétablies, qu'il me fallut le remplacer : ce retour précipité produisit plusieurs rechutes qui reculèrent ma guérison.

C'est cette complication de travail et de maladie qui a mis au tombeau le père Baste, le père Lexi, le père Allain, et le père Michel. Si l'on eût pu ménager les nouveaux venus, leur laisser essuyer les premières maladies dans notre maison du Cap, où l'on ne manque d'aucun secours nécessaire, nous n'aurions pas perdu d'excellens sujets, que la mort a enlevés à la fleur de l'âge.

BIBLIOTHECA

Mais cette sorte d'épreuve ne regarde point les personnes d'un âge avancé; au contraire, ce climat est favorable aux vieillards, et ils y trouvent de quoi réchauffer les glaces de l'âge. Nous en avons quelques-uns qui sont venus fort âgés dans cette île; ils s'y sont sentis comme renaître, et ils soutiennent encore aujourd'hui tout le poids du travail, avec plus de courage et de vigueur que les plus jeunes d'entre nous.

Une autre épreuve qui peut étonner un nouveau missionnaire, accoutumé au tumulte des villes d'Europe, et à la vie sociale de nos maisons, c'est la solitude; elle est extrême, lorsque son ministère ne l'appelle point au dehors; il se trouve seul dans une maison isolée et environnée de bois et de montagnes, loin des secours dont on peut avoir besoin à toute heure, livré à la merci de deux Nègres, dont toute l'attention est quelquefois de nuire à leur maître. Dans le temps des grandes pluies et des débordemens de rivières très-fréquens, on passe quelquefois jusqu'à huit jours entiers sans voir personne.

C'est alors, mon révérend père, que le don de la prière et de l'étude est absolument nécessaire pour n'être pas livré à l'ennui. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver de l'occupation sans sortir de chez soi; la décoration et l'entretien de son église en peuvent fournir : on peut aussi s'appliquer avec agrément et utilité à la culture d'un petit jardin; les légumes de France y viennent bien communément. Un pareil amusement ôte à un désert cet air triste et sauvage qui en rendroit le séjour moins supportable;

c'est de plus, l'unique ressource qu'on ait pendant le cours de l'année, pour soutenir le Carême et les jours d'abstinence, le poisson étant ici fort rare, moins par la stérilité des rivières ou de la mer, que par la négligence des habitans.

Mais, me direz-vous, nos maisons sont-elles si éloignées les unes des autres qu'on n'y puisse se voir de temps en temps? Je vous répondrai que ceux qui demeurent dans la plaine, ayant des voisins à trois ou quatre lieues, peuvent avoir quelque commerce ensemble, soit en se voyant chez eux, soit en se rendant au Cap où est la maison principale; mais ce plaisir, le seul que nous puissions goûter, est bien modéré par la peine du voyage, et par l'appréhension continuelle où l'on est que pendant notre absence, on ne vienne nous demander pour quelque malade. Il y en a d'autres, en grand nombre, dont le département est dans des lieux de difficile accès, dans de doubles montagnes souvent environnées de rivières dangereuses : ceux-là ne sortent que rarement, et il y en a que je n'ai pu voir qu'une fois depuis six ans que je suis dans cette mission.

Le Cap, aujourd'hui, ville considérable commençoit à peine à se relever des désastres qu'il avoit essuyés dans les guerres précédentes, ayant été brûlé deux fois, en cinq ans, par les Anglais et les Espagnols réunis alors contre la France. Les débris sauvés des colonies de Saint-Christophe et de Sainte-Croix, avoient repeuplé le Cap; mais ces misérables colons dépouillés par les ennemis, de tous leurs biens, se trouvoient dans la plus triste situation. Ce

fut une ample matière au zèle du missionnaire ; mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne pouvoit guères leur donner que des assistances spirituelles, les Anglais ayant enlevé tout ce que pouvoit avoir acquis la mission de Saint-Christophe, et le père se trouvoit au Cap dans l'embarras d'un nouvel établissement.

La charité qui est ingénieuse, lui fit découvrir une ressource aux misères publiques ; il les représenta vivement, et il proposa comme un remède nécessaire et convenable, d'établir une association de dames pieuses et animées de l'esprit de charité, qui se fissent un devoir de visiter les malades et les personnes nécessiteuses qui n'osent demander ouvertement l'aumône, et de leur procurer tous les soulagemens nécessaires. Comme il avoit le talent de manier les esprits, il vint à bout de son dessein ; les principales dames de la ville se firent un honneur d'entrer dans la bonne œuvre. On vit donc en peu de temps, une confrérie formée des dames de la Miséricorde : on élisoit une supérieure, tous les ans, et une trésorière, et chacune des autres dames à leur tour, pour visiter les malades, et pour leur procurer, chaque mois, les secours de la confrérie.

Ces dames ne bornèrent pas là, leur charité ; elles établirent un hôpital pour les hommes, les femmes, et les familles entières, réduits à vivre d'aumône, ou malades. On acheta deux maisons, on établit un syndic ; le tout sous la direction du supérieur de la mission, qui assembloit ces dames, une fois tous les mois. Cet hôpital dura jusqu'en 1707, que M. de

Charite, commandant en chef après la mort de M. Augé, ayant besoin des emplacemens de ce nouvel hôpital, pour aligner la nouvelle place d'armes, détruisit les maisons et en renferma le terrain dans cette place, sans donner aucun dédommagement aux dames de la Miséricorde.

Il n'y avoit alors dans l'étendue de la dépendance du Cap que huit paroisses, savoir : le Cap, le Morne-rouge, l'Accul, la petite Ance, le quartier Morin, Limonade, et deux au port de Paix. Le père Gouye, procureur de la mission, sachant le besoin qu'on avoit de sujets pour gouverner ces paroisses, avoit déjà écrit avec succès, dans toutes les provinces de l'assistance de France, pour exciter le zèle et obtenir des missionnaires.

Le père Jean-Baptiste Le Pers, de la province de Flandres, fut des premiers à partir; il arriva au Cap le 24 d'août 1704, et dans le cours de l'année 1705, il fut suivi des PP. Olivier, le Breton, Laval et Boutin; ainsi avec le secours de deux prêtres séculiers qui se trouvèrent dans ces quartiers, le supérieur de la mission eut de quoi remplir, dès cette année-là, toutes les paroisses vacantes.

Il étoit juste de donner une forme stable à cette mission; c'est à quoi travailla efficacement le père Gouye, en obtenant des lettres-patentes du roi, qui furent enregistrées au parlement le 29 novembre 1704. Par ces lettres, le roi établit les Jésuites dans l'administration spirituelle des colonies françaises de la côte de Saint-Domingue, depuis Mont-Christ jusqu'au mont de Saint-Nicolas, avec défense à tous

prêtres séculiers ou réguliers de s'immiscer dans cette mission, sans le consentement exprès des Jésuites. Le supérieur du cap fut établi supérieur général de la mission.

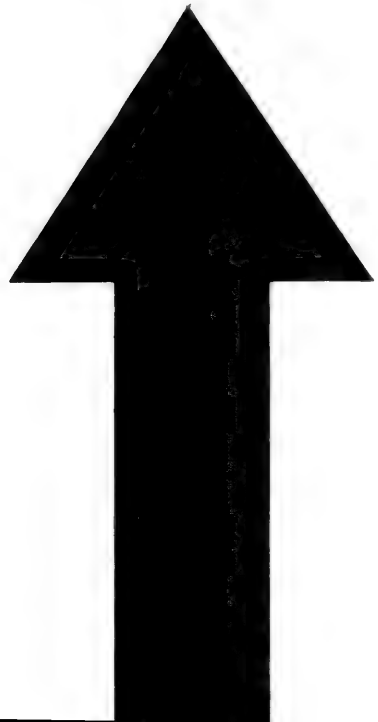
Rien de plus déplorable que l'état où les missionnaires jésuites distribués dans les différentes paroisses, trouvèrent leurs églises; la plupart étoient ouvertes de toutes parts, et livrées, nuit et jour, à toutes sortes de profanations par les hommes et par les bêtes, sans que rien pût les défendre; j'excepte l'église du Cap, où il y avoit un tabernacle dans les formes, envoyé par le roi. Le premier soin des nouveaux missionnaires, fut donc de travailler à la réparation de leurs églises; c'est en quoi se signalèrent, surtout le père Le Pers à Limonade, le père Boutin à Saint-Louis, et le père d'Autriche . port de Paix.

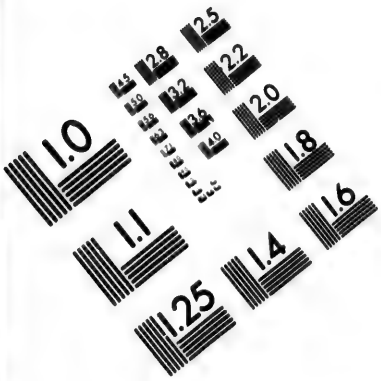
Le Cap, déjà centre des missions, et destiné à être la ville principale et comme la capitale de la colonie française à Saint-Domingue, ne se distinguoit pas avantageusement par son église, qui n'étoit encore qu'un assez mauvais bâtiment de bois palissadé à jour, suivant l'ancienne manière de bâtir du pays; d'ailleurs assez mal-propre et mal pourvue d'ornemens. C'étoit sans doute en cet état que l'avoit trouvé le père Labat, si connu par ses mémoires, qui ne fut point édifié de cette négligence, et qui s'en plaint amèrement dans la description qu'il en fait. Mais quand il y passa en 1703, cette ville ne faisoit encore que de se relever de deux incendies consécutifs; et d'ailleurs les églises de la colonie, en proie,

pour ainsi dire, au premier venu qui vouloit s'en emparer, ne pouvoient guères être ni décorées ni entretenues comme il convient. Le zèle des missionnaires réveilla l'indolence des habitans, qui se sentoient encore de la licence de la Flibuste.

On forma donc au Cap de grandes entreprises pour la construction d'une église : le père Boutin qui s'y trouvoit alors en qualité de curé, et qui venoit tout récemment d'achever l'église de Saint-Louis, qu'il avoit bâtie sans le secours d'aucun entrepreneur, prit encore sur lui d'en faire autant au Cap, et il en vint à bout ; monsieur le comte d'Arquian, gouverneur de la ville, fut prié de poser la première pierre ; ce fut le 28 mars 1715, et en trois ans et demi, ce qui est prompt, vu la lenteur ordinaire des entreprises du pays. L'église se trouva en état d'être bénite le 22 décembre 1718, sous le titre de l'Assomption de la Sainte Vierge : c'est un grand bâtiment de maçonnerie de cent vingt pieds de long sur quarante-cinq de large ; en général, il est d'assez bon goût, quoique trop simple et trop peu spacieux pour la quantité de monde qui est dans la ville. La sacristie est bien fournie et bien entretenue, ses ornemens sont beaux, et le service divin s'y fait avec autant d'ordre et de dignité qu'en aucune province de France. Il y a un clocher détaché du corps de l'église ; c'est une tour carrée, où il y a une assez belle sonnerie, et une horloge qui s'entend dans toute la ville.

Le Cap qui, dans ses commencemens, n'étoit qu'un amas fortuit de quelques cabanes de pêcheurs et de





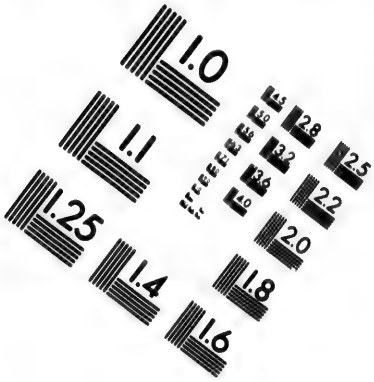
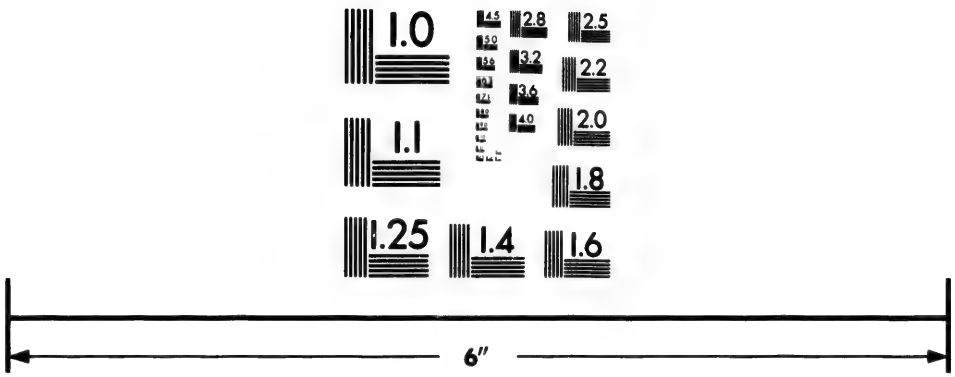
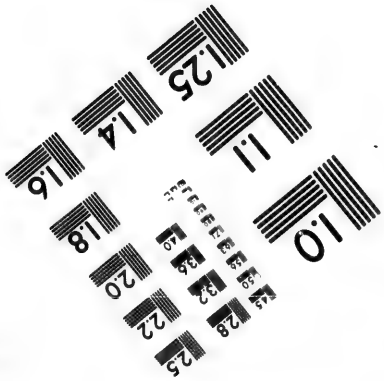


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

quelques magasins pour les embarquemens, est présentement une ville considérable; elle est bâtie au pied d'une chaîne de montagnes qui l'environnent en partie, et qui lui font une espèce de couronnement : ces montagnes, qui sont ou cultivées par des habitations, ou boisées par la nature, forment un amphithéâtre varié qui ne manque pas d'agrément. La plus longue partie de la ville s'étend tout le long de la rade, qui peut avoir trois ou quatre lieues de circuit, et qui est toujours remplie d'un grand nombre de toute espèce de bâtimens : il n'en vient guères moins de cinq cents, chaque année, tant grands que petits, ce qui entretient dans cette rade un mouvement continuel, qui donne à la ville un air animé : toutes les rues en sont alignées, et se coupent dans les traverses à angles droits; elles ont toutes trente ou quarante pieds de large. Il y a dans le centre une belle place d'armes, à laquelle l'église paroissiale fait face ; au milieu est une fontaine : on a planté sur les extrémités, des allées d'arbres, qui donneront de l'ombrage et de la fraîcheur.

Les maisons n'en sont pas fort belles, mais elles sont assez riantes, et bâties pour entretenir la fraîcheur et pour la commodité du commerce. C'est à trois incendies que le Cap doit son embellissement : pour se garantir de pareils accidens, on s'est mis depuis dans l'usage de bâtir en maçonnerie, et l'on fait tous les jours de nouvelles maisons qui, outre l'agrément, auront plus de solidité.

Les bâtimens les plus considérables sont d'assez

belles casernes où tous les soldats ont leur logement; il y a aussi un grand magasin du roi, sur le bord de la mer, où le conseil supérieur et la justice ordinaire tiennent leurs séances.

Notre logement est dans un des endroits les plus élevés du Cap; on y arrive par une fort belle avenue de grands arbres, qu'on appelle *poiriers de la Martinique*, parce que la feuille de ces arbres, ressemble assez à celle des poiriers de cette île. Cette allée donne un ombrage et une fraîcheur qu'on ne sauroit trop estimer dans un pays aussi chaud que celui-ci : la maison n'y répond point; c'est une équerre de vieux bâtimens qui n'ont ni goût ni commodité; nous y sommes très-mal et très-étroitement logés, mais la situation est belle et l'air fort bon : ce qu'il y a de plus considérable, c'est une chapelle, dédiée à S. François Xavier, elle est toute de pierre de taille, et fort bien décorée.

Nous avons à nos côtés (la rue seulement entre deux) le couvent des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, qui s'occupent utilement à l'instruction des jeunes Créoles. Cet établissement, si nécessaire, n'a pas encore la forme qu'il doit avoir; le feu père Boutin, qui en est le fondateur, et connu par son grand zèle et les meilleures intentions du monde, n'avoit pas le goût le plus sûr pour l'architecture : comme il n'avoit pensé qu'au plus pressé, tous les bâtimens de cette maison ne sont ni solides, ni proportionnés.

Cette ville est la résidence ordinaire du gouverneur, de l'état-major, du conseil supérieur; ce qui,

avec les officiers de la juridiction ordinaire, les négocians de la ville et ceux de la rade, les allans et venans de la plaine, tant blancs que noirs et métifs, met dans le Cap, environ dix à douze mille ames.

Outre un bel hôpital du roi, qui est à une demi-lieue du Cap, qui a plus de quatre-vingt mille livres de revenus, et où sont reçus et traités tous les pauvres et les soldats malades, il s'est formé en cette ville, depuis quelques années, trois établissemens de charité, qui sont d'une grande ressource pour les pauvres.

Le premier est appelé *maison de Providence* des hommes. Il y a quelque temps qu'un de nos missionnaires, curé du Cap, fut touché de la misère de quantité de personnes qui viennent ici, dans l'espérance de s'enrichir, et qui souvent, n'ayant ni moyen pour subsister, ni asile où se réfugier, prennent du chagrin, et bientôt après, saisis par la maladie, périssent misérablemen[illegible]ans le lieu même où ils avoient espéré faire [illegible]une. Ce missionnaire pensa que ce seroit une œuvre bien charitable, et en même temps d'une grande utilité pour la colonie, que de former un établissement où ces pauvres gens fussent reçus et entretenus, jusqu'à ce qu'il se présentât des emplois qui pussent leur convenir, suivant leurs talens et leurs professions. Il s'ouvrit de son projet à un homme vertueux et intelligent, et l'ayant trouvé dans une disposition favorable pour se prêter à ses vues, ils mirent incessamment la main à l'œuvre. Cet homme charitable offrit pour cela une petite maison avec son emplacement, qu'il avoit

en propre, où l'on se proposa de faire une augmentation de bâtimens ; et le missionnaire s'engagea, de son côté, à nourrir et à entretenir les pauvres nouvellement arrivés : on en vint bientôt à l'exécution, et on ne manqua pas de pratiques.

Le bruit de cet établissement s'étant répandu dans toute la colonie, chacun y applaudit, et se proposa de le favoriser suivant ses facultés ; les gouverneurs généraux, l'intendant et le conseil supérieur du Cap, en prirent connoissance, y donnèrent leur approbation, et promirent leur protection. On acheta un emplacement plus étendu à l'extrémité du Cap, du côté des montagnes, où il y avoit du logement, du terrain, et des Nègres pour le faire valoir, et beaucoup de commodités, entre autres une belle source qui est au pied de la maison, avantage si précieux dans des climats tels que ceux-ci ; l'on y transporta le nouvel établissement.

Cette forme, plus solide et plus gracieuse, attira bientôt à cette maison (qu'on appela la *maison de la Providence*), des avantages plus considérables. M. le marquis de Lamage, général des îles sous le vent, et M. Maillard, intendant, étant venus au Cap, honorèrent la nouvelle maison de leur visite ; ils se firent exactement informer de tout ce que l'on y faisoit pour le soulagement des pauvres ; ils en parurent très-satisfaits, promirent leur protection et s'engagèrent, si tôt que la maison auroit pris une forme encore plus solide, d'obtenir des lettres-patentes du roi, qui mettroient le sceau à cet établissement.

Ce fut par leur avis, et suivant celui des notables,

qu'on nomma des administrateurs, et qu'on dressa un réglement pour la conduite de cette maison. Le sieur de Castelveyre, qui est celui qui a consacré à ce pieux établissement ses facultés et ses soins, en fut établi le premier hospitalier ; il y fait sa résidence, et tout le détail roule sur lui ; on y tient bureau tous les lundis, où se trouvent les deux administrateurs séculiers, et le curé du Cap, qui en est administrateur né. On y reçoit indifféremment tous les nouveaux venus ; ils y sont nourris et entretenus, jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé quelque place au Cap, ou à la plaine : en attendant, on les occupe à quelque travail pour la maison.

On y reçoit, outre ceux-là, tous les convalescens qui sortent de l'hôpital du roi, et tous les pauvres de la ville ; on a recommandé très-instamment de ne donner aucune aumône aux mendians, puisqu'ils trouvoient le vivre et le couvert à la Providence, et que quand ils mandioient, ce n'étoit que pour avoir de quoi s'enivrer ; désordre jusqu'à présent trop commun, et auquel on s'est principalement proposé de remédier, en les obligeant à se retirer à la Providence. Quand ils sont malades, on les fait porter à l'hôpital du roi : voilà déja plus de six cents personnes, suivant les registres de cette maison, qui y ont passé, et qui, ont été placées ensuite dans différens endroits. Si on avoit eu, il y a trente ans, un pareil établissement, on auroit conservé, dans la seule dépendance du Cap, plus de trente mille colons que la misère et le désespoir ont fait périr.

Cette maison prend tellement faveur, et est si fort au gré des habitans, qu'il s'y fait, depuis quelque temps, des legs et des donations considérables : on ne les hasardoit dans les commencemens qu'avec crainte, parce qu'on ne voyoit encore rien de bien solide; mais M. le général et M. l'intendant ont bien voulu y pourvoir, en déclarant, par une ordonnance spéciale, et en vertu de l'autorité du roi, dont ils sont dépositaires, que ces maisons de Providence, si utiles au public, doivent être censées autorisées à recevoir et accepter toutes sortes de donations et de legs. Une déclaration si précise a rassuré le public, et a donné une nouvelle chaleur à la charité.

Le second établissement est aussi une maison de Providence pour les femmes : il se trouve, parmi le nombre des habitans de cette ville, quantité de pauvres femmes âgées, hors d'état de pouvoir gagner leur vie, et à qui on étoit obligé de fournir de quoi payer les loyers des maisons où elles ont leur logement; ce qui va loin dans cette ville où les loyers sont extrêmement chers. Cela inspira au missionnaire-curé du Cap la pensée d'acheter quelque emplacement où l'on pût bâtir des chambres dans lesquelles on donneroit un logement à ces personnes indigentes; et c'est ce qu'il a exécuté avec succès.

Le troisième établissement de charité, qui est tout récent, est un petit hôpital pour les femmes malades; établissement extrêmement nécessaire, car, comme dans un pays aussi mal-sain que celui-ci, il y a toujours des malades dans la ville, lorsqu'il se trouvoit des femmes, ou nouvellement arrivées, sans

moyens et sans connoissances, ou anciennes dans le pays, mais réduites à la mendicité, on ne savoit où les placer pendant leurs maladies : on étoit encore plus embarrassé à leur procurer les soulagemens nécessaires, faute de domestiques et de personnes capables de les soigner ; ou du moins, comme on se trouvoit en ces circonstances, obligé de partager ses attentions, ces difficultés multiplioient extraordinairement les frais et les dépenses.

Ce qu'on souhaitoit depuis long-temps, vient enfin de réussir depuis peu, par la disposition pieuse qu'un habitant du Cap, nommé *François Dolioules*, a faite en mourant, d'une jolie maison et de ses dépendances, à condition qu'elle serviroit à y recevoir les pauvres femmes malades de la ville. Cette maison, qui s'appelle *Sainte-Elisabeth*, est gouvernée par les mêmes administrateurs que les deux précédentes.

Notre maison du Cap est comme le chef-lieu de la mission ; c'est-là où réside le supérieur général qui, de temps en temps, fait sa tournée pour visiter les paroisses et les églises. Nous ne sommes de résidens fixes au Cap que quatre prêtres, en comptant le supérieur, et deux frères : le curé de la paroisse, qui a un vicaire sous lui, est pour les habitans blancs du Cap ; il y a un curé pour les Nègres, qui prend aussi soin des marins.

Le supérieur général de la mission est supérieur des religieuses ; la cour, par lettres-patentes qu'elle leur a données, les soumet aussi au curé du Cap. Les jours ouvriers, on dit une première messe à la

paroisse, que l'on sonne au lever du soleil ; il y en a une seconde de fondation, à sept heures, et une que l'on dit ordinairement, quand on le peut, à huit heures, et qui est pour les écoliers. Il y a donc une école pour les garçons, mais elle est peu stable ; et une des choses qu'il seroit ici le plus nécessaire d'obtenir, ce seroit des frères des écoles chrétiennes, qui s'acquittassent de l'importante fonction de l'instruction de la jeunesse, non par un esprit mercenaire, comme font ceux dont on est obligé de se servir, mais dans un esprit de religion et avec un désir de procurer la gloire de Dieu. La jeunesse d'ici est perverse, indocile, ennemie de l'application, volage, gâtée par la tendresse aveugle de leurs pères et mères, peut-être par les Nègres et Négresses auxquels ils sont livrés, dès qu'ils ont vu le jour ; apprenant néanmoins aisément à lire, et ayant une disposition marquée pour l'écriture.

Les dimanches et les fêtes, outre la première et la seconde messe, qui se disent toujours à la même heure que les jours ouvriers, il y a encore une grande messe chantée à huit heures et demie ; ensuite la messe, qu'on appelle *des Nègres*, parce qu'elle est spécialement destinée pour eux. On chante à cette messe des cantiques, et on fait aux esclaves qui sont présens, une explication de l'Évangile, et des instructions, qu'on proportionne à leur capacité : il y a tous les jeudis de l'année un salut de fondation.

Outre le catéchisme qu'on fait toutes les fêtes et tous les dimanches aux enfans, on en fait un, trois fois la semaine, pendant le Carême, pour les disposer à la

première communion. Le curé des Nègres fait aussi, toutes les fêtes et tous les dimanches, à l'issue des vêpres paroissiales, une instruction aux Nègres ; et tous les soirs des jours ouvriers, à la fin du jour, on rassemble tout ce que l'on peut de Nègres pour leur faire la prière, et pour disposer les prosélytes au saint baptême.

Le Cap nous a arrêtés quelque temps. Nous parcourons plus légérement les paroisses des plaines : la plus voisine du Cap, en tournant à l'est, est la petite Ance ; c'est un des quartiers les plus anciennement établis de la colonie ; les fonds de terre y sont admirables ; il y a près de cinquante sucreries roulantes, plusieurs belles raffineries, et au moins six mille Nègres esclaves. Le nombre des Blancs ne répond pas à cela ; la plupart des propriétaires des habitations de ce quartier, ainsi que ceux du voisinage, sont en France, et font régir leurs biens par des procureurs et par des économes.

L'église paroissiale de ce quartier est la plus belle de toutes celles de la dépendance du Cap ; elle fut commencée du temps du père Larcher, qui en a été curé dix ans, et qui, par ses soins, son activité, et la confiance que les paroissiens avoient en lui, avança cet ouvrage ; la première pierre en fut posée le 20 mai 1720, par M. le marquis de Sorel, nouvellement arrivé au Cap, avec la qualité de gouverneur général : elle ne fut achevée que plus de dix ans après ; j'étois alors curé de cette paroisse, où j'ai demeuré près de vingt ans. Le père Larcher, dont je viens de parler, célèbre dans la mission, par sa prudence,

prudence, son affabilité et son application au travail, extrêmement dur à lui-même, et universellement chéri des grands et des petits, fut nommé supérieur du Cap en 1720 : il eut, peu de temps après, la qualité de préfet apostolique; il gouverna la mission avec une grande douceur et une estime générale, jusqu'en 1734 : sa santé étant alors extrêmement dérangée, les médecins jugèrent qu'il n'y avoit que la France qui pût le rétablir ; il s'embarqua le 10 mars 1734, le jour des Cendres ; mais son mal ayant augmenté, il mourut en mer, le 12 avril suivant.

A deux lieues de la petite Ance, un peu plus au nord, est l'église du quartier Morin, laquelle est sous le titre de Saint-Louis : ce quartier l'emporte sur tous ceux de la colonie par la bonté du terrain, la beauté des chemins et la richesse des habitations. Il est redevable, en partie, de tous ces ornemens à feu M. de Charite qui en a été gouverneur, et ensuite lieutenant au gouvernement général, où il mourut en janvier 1720. L'église paroissiale, qui est de brique, et qui a été nouvellement réparée, est fort jolie, et surtout d'une très-grande propreté ; il y a un autel à la romaine, un baldaquin et un tabernacle d'un très-bon goût. Ce quartier est fort ramassé, mais tout en plaine, et de la meilleure qualité de terrain qu'on puisse souhaiter pour la culture ; il y a autant de Nègres, à peu près, qu'à la petite Ance.

Cette paroisse se glorifie, avec raison, d'avoir eu assez long-temps pour curé le père Olivier, de la province de Guyenne, homme véritablement res-

pectable par toutes les vertus propres à un missionnaire. Il arriva au Cap au commencement de 1705; c'étoit un petit homme, d'un tempéramment assez foible, et qu'il ruina encore par ses austérités et son abstinence presque incroyables; il avoit une douceur, une modestie et une simplicité religieuse qui lui gagnoient d'abord l'estime et la confiance des personnes qui avoient des rapports avec lui: son zèle pour le salut des ames étoit infatigable. Si tôt qu'il étoit appelé pour quelques malades, il y couroit sans faire attention ni à l'heure, ni au temps, ni à la chaleur, ni à l'abondance des pluies, qui causent presque toujours des fièvres aux voyageurs qui en sont mouillés. Les Nègres esclaves trouvoient toujours dans lui un père et un défenseur zélé; il les recevoit avec bonté, les écoutoit avec patience, les instruisoit avec une application singulière.

Le père Olivier joignoit à ses vertus, une union intime avec Dieu, un mépris extrême de lui-même, une mortification en toutes choses, une délicatesse de conscience qui alloit jusqu'au scrupule: il n'employoit guères moins de trois heures chaque jour, pour le saint sacrifice, tant pour s'y disposer que pour l'offrir, et pour faire son action de grâces; il fut supérieur jusqu'en 1720. Il étoit déjà attaqué d'un mal de jambe auquel il ne paroissoit pas faire attention; cependant se trouvant hors d'état de desservir une paroisse, il demanda d'aller faire sa demeure sur une habitation que nous avons aux Terriers-rouges, à laquelle il donna ses soins en qualité de procureur: là, il se livra à son attrait pour la prière

et pour l'oraison, qu'il n'interrompoit que pour vaquer à l'instruction de nos Nègres, et à quelques soins temporels du ressort de son emploi. Ce fut dans cette solitude que la plaie de sa jambe s'étant fermée, il se sentit, peu de temps après, attaqué de la maladie dont il mourut; il vit les approches de ce dernier moment avec une résignation, une constance et une joie dignes de la sainte vie qu'il avoit menée jusqu'alors. Il mourut le 28 mars 1731, âgé d'environ cinquante-huit ans, après avoir été vingt-six ans dans la mission, dont il avoit été supérieur pendant quatre ans : sa mémoire est ici dans une extrême vénération, et toute la colonie le regardoit comme un saint.

En tirant vers l'est, on trouve Limonade, qui est à une égale distance du quartier Morin et de la petite Ance. Ce quartier n'est point inférieur aux deux précédens, ni pour la bonté du terrain, ni pour la quantité d'esclaves: l'église est sous le titre de Sainte Anne, elle est déjà fort ancienne, et n'est que de bois; mais elle est riche en argenterie et en ornemens. La fête de Sainte Anne, dont l'église porte le nom, attire tous les ans un grand concours de tous les quartiers de la colonie.

Deux lieues plus haut, en tirant un peu du côté du sud, on trouve le quartier du Trou. Nos premiers colons n'étoient pas d'élégans nomenclateurs, comme il ne paroît que trop par les noms ridicules qu'ils ont donnés à différens quartiers; ils appellent *trou*, toute ouverture un peu large qui se prolonge entre deux montagnes, et qui débouche dans quelque plaine. Telle est la situation de la paroisse du Trou, dont

l'église a pour patron S. Jean-Baptiste. Ce quartier est plus étendu que les précédens, mais le terroir n'en est pas à beaucoup près si bon, quoi qu'il y ait cependant quantité de belles habitations ; l'église n'est que de bois, d'assez mauvais goût et fort mal ornée. Il ne tient qu'aux paroissiens d'en bâtir une belle, puisqu'ils ont des fonds très-considérables depuis vingt ans ; mais souvent l'indolence, en se bornant aux intérêts particuliers, fait négliger les intérêts communs, surtout quand ils n'ont que la religion pour objet : de là vient que, malgré tous les projets qu'on a faits, les choses sont toujours demeurées dans une inaction très-préjudiciable au bien de cette paroisse. La situation de cette église est des plus avantageuses, au milieu d'un petit bourg d'environ trente ou quarante maisons, et sur le bord d'une jolie rivière : cette paroisse est, depuis 1759, desservie par un père Cordelier.

En remontant toujours la côte à l'est, on trouve la paroisse de Saint-Pierre des Terriers-rouges ; le terroir de ce quartier est médiocre, surtout celui qui est le long de la mer, où les fonds sont maigres et salineux ; il est assez propre pour l'indigo, mais les cannes à sucre n'y viennent pas fort bien. Les terrains sont meilleurs au voisinage des montagnes ; c'est dans ce quartier que nous avons une habitation qui est en sucrerie ; il y a d'ordinaire un Jésuite résident qui en est comme procureur. La paroisse est à un bon quart de lieue en tirant vers la mer ; l'église paroissiale est assez belle et fort bien ornée ; on a bâti un presbytère à côté, sur le bord d'une

rivière qu'on appelle *la Materie*, qui est les deux tiers de l'année à sec.

Le fort Dauphin et Ouanaminte termine du côté de l'est la dépendance du Cap pour la juridiction spirituelle. Autrefois tout ce quartier s'appeloit *Baya*, nom qui lui avoit été donné par les Espagnols, à cause d'une baie célèbre, une des meilleures, des plus sûres et des plus spacieuses de toute l'île. Les Espagnols y avoient autrefois un fort à l'endroit qu'on nomme *la Bouque*, dont j'ai vu le plan; on y a même, depuis quelques années, trouvé quelques petites médailles dans les ruines qu'on a fouillées pour faire les ouvrages de fortifications qui y sont aujourd'hui : c'est une ville qui est encore petite, mais qui pourra s'augmenter dans la suite. Ce fut M. de la Rocharard, général de cette colonie, qui, en 1726, fit tracer le plan du fort qu'on y voit à présent; il est situé sur une langue de terre qui s'avance dans la baie; on en a construit un autre à l'entrée du goulet par où la mer entre, et forme, en s'élargissant, ce beau port. Il faut nécessairement que les vaisseaux passent par là pour entrer dans le port, ce qu'on ne peut faire qu'à la demi-portée du canon du port de la Bouque.

Il réside à la ville du fort Dauphin un état major, et un lieutenant de roi, commandant de tout ce quartier, qui s'étend depuis le Trou jusqu'à l'Espagnol; il est subordonné au gouverneur du Cap. Il y a aussi un major et quelques compagnies françaises et suisses, et une juridiction qui est du conseil supérieur du Cap. L'église fait face sur la place

d'armes qui est spacieuse ; on en bâtit actuellement une de maçonnerie, qui ne le cédera à aucune des des plus belles de la colonie. Il n'y a présentement qu'un curé Jésuite, qui seul est chargé du soin de la paroisse, et qui est en même temps, aumônier du fort, où il va dire une première messe, les fêtes et dimanches, après quoi il revient faire l'office à la paroisse. Les malades de la ville, les soldats et les habitations, à trois ou quatre lieues aux environs, surchargent trop un missionnaire ; mais la disette de sujets ne permet pas de faire autrement.

Il y a vingt ans, que ce quartier étoit un des plus peuplés et des plus florissans ; l'indigo et le tabac, dont les manufactures avoient de la réputation, les faisoient vivre commodément. Cette félicité fut troublée par un des plus furieux débordemens de la rivière, dont on eût encore entendu parler, il arriva le 22 octobre 1722 ; la rivière descendit comme un foudre du haut des montagnes d'où elle prend sa source ; ses eaux enflées se répandirent de part et d'autre, et entraînèrent maisons, jardins, hommes et bestiaux. Son cours, quoique moins gêné à la sortie de ce défilé, n'en fut pas moins violent ; elle se joignit à tous les ruisseaux et ravins qui se trouvèrent sur son passage, et les ayant gonflés, elle se répandit avec eux dans la plaine ; le quartier Morin, la petite Ance et Limonade, furent en partie inondés ; elle arracha les cannes, déracina les haies, abattit les arbres, démolit les maisons, entraîna jusqu'aux énormes chaudières de cuivre et de potin où l'on fait le sucre, et causa, dans tous

ces lieux-là, des dommages inestimables. Les habitans de la Grande Rivière, comme les plus voisins et les plus foibles, furent aussi les plus maltraités ; grand nombre de Blancs surpris par cette inondation subite et nocturne, y périrent ; il s'y noya encore un bien plus grand nombre de Nègres, et quantité de bestiaux de toute espèce. Les habitans qui échappèrent à un si cruel désastre, de riches qu'ils étoient la veille, se trouvèrent le lendemain sans Nègres, sans terres, sans argent, et quelques-uns sans famille et sans logement.

La charité des fidèles éclata dans cette occasion ; on fit des quêtes dans tous les quartiers de la dépendance du Cap, et les aumônes furent abondantes ; on les fit distribuer par les mains des missionnaires, suivant l'estimation de la perte que chacun pouvoit avoir faite. Ce soulagement, quoique prompt et général, ne put cependant réparer le dommage que le débordement avoit causé au quartier ; comme les chemins étoient rompus, les jardins couverts de galet, ou ensevelis sous l'eau, les propriétaires furent obligés, les uns d'abandonner leurs habitations, les autres de les vendre presque pour rien. Ceux qui restèrent, éclairés par leurs malheurs, ont depuis porté leurs établissemens sur les côtières des montagnes.

Le père Meric étoit dans ce temps-là, curé de cette paroisse ; son zèle apostolique le faisoit souvent déclamer avec force contre deux vices communs alors en ce quartier, l'ivrognerie et l'impureté : ce n'est pas qu'il n'y eût des gens de bien qui gémissoient

avec le missionnaire, de quantité d'excès et de scandales publics que rien ne pouvoit arrêter. Le père Meric, qui faisoit de ces excès le sujet le plus ordinaire de ses discours à ses paroissiens, voyant que tout cela profitoit peu, se sentit un jour extraordinairement animé par quelques nouvelles impiétés qui s'étoient commises dans un cabaret assez voisin de l'église; il en parla avec véhémence dans un prône de sa messe paroissiale, un jour que le saint Sacrement étoit exposé; il prit Jésus-Christ à témoin des outrages qui lui avoient été faits, et transporté tout à coup par un mouvement intérieur dont il ne se sentit pas le maître : *Hé bien*, leur dit-il, *puisque mes discours et mes remontrances ont été jusqu'à présent si infructueux, sachez que dans peu, Dieu vous fera sentir qu'on ne l'outrage pas toujours impunément.* Trois ou quatre jours après, arriva cet horrible débordement qui bouleversa ce quartier d'une manière à ne jamais s'en relever. C'est de lui-même que j'ai su cette circonstance, qui m'a été confirmée depuis, par quantité d'habitans qui y étoient présens.

En partant du Cap et retournant à l'ouest, partie opposée à celle que nous venons de parcourir, on trouve à deux lieues et demie de cette ville, le quartier de la plaine du nord; le terroir y est fort bon; mais un fond de terre glaise le rend humide et moins propre aux cannes que les autres terrains qui environnent le Cap : les sucres qu'on y fabrique sont gros; mais, en récompense, ce sol est de nature à souffrir moins dans les sécheresses. La paroisse, il y

à vingt ans, étoit à une demi-lieue plus proche du Cap, au quartier appelé le *Morne-rouge;* l'église fut transportée où elle est maintenant, pour être plus au centre du quartier. Quoiqu'elle ne soit que de bois, elle est cependant solide et d'assez bon goût, propre et bien entretenue; le presbytère est un des plus beaux de la mission; tout le terrain en est cultivé avec goût et intelligence; il y a quantité d'allées d'arbres fruitiers, des meilleurs pays, disposés avec symétrie, et qui joignent l'agréable à l'utile, et un fort joli jardin potager, où la plupart des légumes et des racines d'Europe viennent parfaitement bien : on peut dire que c'est un des plus agréables déserts de la colonie.

Le quartier de l'Accul, à deux lieues de la plaine du nord, borne la plaine du Cap; nos insulaires américains appellent *Accul* une barrière que les montagnes opposent aux voyageurs. Ce quartier, où il y a une belle paroisse, n'a qu'une lieue de largeur sur sept de longueur, et se termine au nord par une baie qu'on appelle *Camp de Louise;* le terroir en est médiocre, quoiqu'on y fasse en plusieurs endroits de très-beau sucre; l'église qui est de maçonnerie, est fort bien ornée, et le presbytère dans une agréable situation : dans les gorges des montagnes, le long desquelles ce quartier s'étend, il y a quelques vallons cultivés, tels que sont ceux de la Souffrière, de la Coupe-à-David, et quelques autres.

Toutes les autres paroisses qui sont au delà de l'Accul en tirant à l'ouest, sont dans des pays mon-

tueux et difficiles; telle est d'abord celle du Limbé. Ce quartier a été nommé ainsi par une assez mauvaise allusion aux limbes, parce qu'après avoir franchi une haute montagne, on se trouve à la descente de l'autre côté dans un pays profond, tel à peu près que celui où l'on se figure que sont les limbes : ce quartier qui est très-étendu en longueur, et de plus de huit lieues, n'en a pas une de largeur, et dans quelques endroits beaucoup moins ; ce n'est qu'un vallon, au milieu duquel coule une belle rivière, qui prend sa source dans les doubles montagnes, et qui n'a point de lit fixe; ce qui dans les débordemens, qui sont fréquens, incommode beaucoup les habitans de ce quartier : cette rivière, après l'avoir parcouru, se jette dans la mer au nord. L'église paroissiale, dont S. Pierre est le patron, est située au milieu du quartier, qui est aujourd'hui un des plus peuplés, quoiqu'il s'y fasse beaucoup plus d'indigo que de sucre; la paroisse est fort difficile à desservir à cause de cette rivière, qu'il faut sans cesse passer et repasser, et toujours avec quelque danger.

A deux lieues plus haut, un peu plus proche de la mer, est le port Margot, quartier moins considérable que le Limbé, et bien moins riche; l'église a pour patrone Sainte Marguerite, elle est desservie par un père Cordelier. Une dépendance de cette paroisse qui la rend difficile, est un quartier nommé le *Borgne*, qui est séparé par une montagne âpre et difficile : c'est encore un vallon, mais plus étroit, où il y a cependant plus de soixante habitations établies; on y voudroit une paroisse, et on a déjà pris

pour cela toutes les mesures nécessaires; mais nous manquons tellement d'ouvriers, qu'on a de la peine à remplir les plus anciennes paroisses.

Lettre du père Sébastien Rasles, missionnaire de la compagnie de Jésus, dans la nouvelle France, en 1722.

Depuis plus de trente ans, mon cher neveu, que je vis au milieu des forêts avec les Sauvages, je suis si occupé à les instruire et à les former aux vertus chrétiennes, que je n'ai guères le loisir d'écrire de fréquentes lettres aux personnes mêmes qui me sont les plus chères. Je ne puis cependant vous refuser le petit détail que vous me demandez de mes occupations; je le dois par reconnoissance de l'amitié qui vous intéresse à ce qui me touche.

Je suis dans un canton de cette vaste étendue de terre qui est entre l'Acadie et la nouvelle Angleterre; deux autres missionnaires y sont occupés comme moi auprès des Sauvages abnakis, mais nous sommes fort éloignés les uns des autres : les Sauvages abnakis, outre les deux villages qu'ils ont au milieu de la colonie française, en ont encore trois autres considérables, situés sur le bord d'une rivière; les trois rivières se jettent dans la mer au sud du Canada, entre la nouvelle Angleterre et l'Acadie.

Le village où je demeure, se nomme *Nanrantsouak;* il est situé sur le bord d'un fleuve qui se

décharge dans la mer, à trente lieues de là; j'y ai bâti une église qui est propre et très-ornée. J'ai cru ne devoir rien épargner ni pour sa décoration, ni pour la beauté des ornemens qui servent à nos saintes cérémonies : paremens, chasubles, chapes, vases sacrés, tout y est propre et seroit estimé dans nos églises d'Europe. Je me suis fait un petit clergé d'environ quarante jeunes Sauvages, qui assistent au service divin en soutanes et en surplis; ils ont chacun leurs fonctions, tant pour servir au saint sacrifice de la messe, que pour le chant de l'office divin, pour la bénédiction du saint Sacrement, et pour les processions qui se font avec un grand concours de Sauvages, lesquels viennent souvent de fort loin pour s'y trouver. Vous seriez édifié du bel ordre qu'ils y gardent, et de la piété qu'ils font paroître.

On a bâti deux chapelles à trois cents pas environ du village; l'une qui est dédiée à la très-sainte Vierge, et où l'on voit sa statue en relief, est au haut de la rivière; l'autre qui est dédiée à l'Ange Gardien, est au bas de la même rivière : comme elles sont l'une et l'autre sur le chemin qui conduit ou dans le bois, ou dans les campagnes, les Sauvages n'y passent jamais qu'ils n'y fassent leur prière. Il y a une sainte émulation entre les femmes du village, à qui ornera le mieux la chapelle, dont elles ont soin, lorsque la procession doit s'y rendre; tout ce qu'elles ont de bijoux, de pièces de soie ou d'indienne, et d'autres choses de cette nature, est employé à la parer.

Le grand luminaire ne contribue pas peu à la dé-

coration de l'église et des chapelles; je n'ai pas lieu de ménager la cire, car ce pays-ci même m'en fournit aboudamment. Les îles de la mer sont bordées de lauriers sauvages, qui portent en automne des graines à peu près semblables à celles que portent les genevriers; on en remplit des chaudières, et on les fait bouillir avec de l'eau; à mesure que l'eau bout, la cire verte surnage et se tient au-dessus de l'eau: d'un minot de cette graine, on tire près de quatre livres de cire; elle est très-pure, et très-belle, mais elle n'est ni douce ni maniable. Après quelques épreuves, j'ai trouvé qu'en y mêlant autant de suif, soit de bœuf soit de mouton, ou d'orignac, que de cire, on en fait des cierges beaux, fermes, et d'un très-bon usage. Avec vingt-quatre livres de cire et autant de suif, on fera deux cents bougies longues de plus d'un pied de roi; on trouve une infinité de ces lauriers dans les îles et sur les bords de la mer; une seule personne cueilleroit aisément quatre minots de graine par jour: cette graine pend par grappes aux branches de l'arbre; j'en ai envoyé une branche à Québec, avec un pain de cire, elle a été trouvée excellente.

Tous mes néophytes ne manquent pas de se rendre, deux fois chaque jour, à l'église, dès le grand matin pour y entendre la messe, et le soir pour assister à la prière que je fais au coucher du soleil. Comme il est nécessaire de fixer l'imagination des sauvages, trop aisée à se distraire, j'ai composé des prières propres à les faire entrer dans l'esprit de l'auguste sacrifice de nos autels; ils les chantent,

ou bien ils les récitent à haute voix, pendant la messe. Outre les prédications que je leur fais, les dimanches et les fêtes, je ne passe guères de jours ouvriers sans leur faire une courte exhortation, pour leur inspirer l'horreur des vices auxquels ils ont le plus de penchant, ou pour les affermir dans la pratique de quelque vertu.

Après la messe, je fais le catéchisme aux enfans et aux jeunes gens; grand nombre de personnes âgées y assistent et répondent avec docilité aux questions que je leur fais. Le reste de la matinée jusqu'à midi, est destiné à entendre tous ceux qui ont à me parler; c'est alors qu'ils viennent en foule me faire part de leurs peines et de leurs inquiétudes, ou me communiquer les sujets qu'ils ont de se plaindre de leurs compatriotes, ou me consulter sur leurs mariages et sur leurs autres affaires particulières. Il me faut instruire les uns, consoler les autres, rétablir la paix dans les familles désunies, calmer les consciences troublées, corriger quelques autres par des réprimandes mêlées de douceur et de charité; enfin, autant qu'il est possible, les renvoyer tous contens.

L'après-midi, je visite les malades et je parcours les cabanes de ceux qui ont besoin de quelque instruction particulière. S'ils tiennent un conseil, ce qui arrive souvent parmi les Sauvages, ils me députent un des principaux de l'assemblée, pour me prier d'assister au résultat de leurs délibérations: je me rends aussitôt au lieu où se tient le conseil; si je juge qu'ils prennent un sage parti, je l'approuve; si, au contraire, je trouve à dire à leur décision, je

leur déclare mon sentiment, que j'appuie de quelques raisons solides, et ils s'y conforment ; mon avis fixe toujours leurs résolutions; il n'y a pas jusqu'à leurs festins où je suis appelé. Les invités apportent chacun un plat de bois ou d'écorce ; je donne la bénédiction aux viandes ; on met dans chaque plat le morceau préparé : la distribution étant faite, je dis les grâces, et chacun se retire, car tel est l'ordre et l'usage de leurs festins.

Au milieu de ces continuelles occupations, vous ne sauriez croire avec quelle rapidité les jours s'écoulent : il a été un temps qu'à peine avois-je le loisir de réciter mon office, et de prendre un peu de repos pendant la nuit, car la discrétion n'est pas la vertu des Sauvages ; mais depuis quelques années, je me suis fait une loi de ne parler à personne depuis la prière du soir, jusqu'après la messe du lendemain, et je leur ai défendu de m'interrompre pendant ce temps-là, à moins que ce ne fût pour quelque raison importante, comme, par exemple, pour assister un moribond, ou pour quelque autre affaire qui ne pût pas se différer ; je jouis de ce temps-là pour vaquer à la prière et me reposer des fatigues de la journée.

Quand les Sauvages vont à la mer, pour y passer quelques mois à la chasse des canards, des outardes et des autres oiseaux qui s'y trouvent en quantité, ils bâtissent dans une île, une église qu'ils couvrent d'écorce, auprès de laquelle ils dressent une petite cabane pour ma demeure ; j'ai soin d'y transporter une partie des ornemens, et le service s'y fait avec dé-

cence, et le même concours de peuple qu'au village.

Voilà, mon cher neveu, quelles sont mes occupations. Pour ce qui me regarde personnellement, je vous dirai que je ne vois, que je n'entends, que je ne parle que sauvage; mes alimens sont simples et légers, je n'ai jamais pu me faire le goût à la viande et au poisson boucanné des Sauvages; ma nourriture n'est que de blé de Turquie, qu'on pile, et dont je me fais chaque jour une espèce de bouillie, que je cuis avec de l'eau; le seul adoucissement que j'y apporte, c'est d'y mêler un peu de sucre pour en corriger la fadeur; on n'en manque point dans ces forêts. Au printemps, les érables renferment une liqueur assez semblable à celle que contiennent les cannes des îles; les femmes s'occupent à la recevoir dans des vases d'écorce, lorsque ces arbres la distillent; elles la font bouillir, et elles en tirent un assez bon sucre; le premier qui se tire, est toujours le plus beau.

Toute la nation abnakise est chrétienne, et très-zélée pour conserver sa religion; cet attachement à la foi catholique, lui a fait préférer, jusqu'ici, notre alliance, aux avantages qu'elle eût retirés de l'alliance des Anglais ses voisins. Ces avantages sont très-intéressans pour nos Sauvages; la facilité qu'ils ont de faire la traite avec les Anglais, dont ils ne sont éloignés que d'une ou de deux journées, la commodité du chemin, le grand marché qu'ils trouvent dans l'achat des marchandises qui leur conviennent, rien n'étoit plus capable de les attirer; au lieu qu'en allant à Québec, il leur faut plus de quinze jours pour

pour s'y rendre, qu'ils doivent se munir de vivres pour le voyage, qu'ils ont différentes rivières à passer, et de fréquens portages (1) à faire. Ils sentent ces incommodités, et ils ne sont point indifférens sur les intérêts; mais leur foi leur est infiniment plus chère; et ils conçoivent que s'ils se détachoient de notre alliance, ils se trouveroient bientôt sans missionnaires, sans Sacremens, sans sacrifice, sans presque aucun exercice de religion, et dans un danger manifeste d'être replongés dans leurs premières infidélités. C'est là le lien qui les unit aux Français; on s'est efforcé vainement de le rompre, soit par des piéges qu'on a tendus à leur simplicité, soit par des voies de fait, qui ne peuvent manquer d'irriter une nation infiniment jalouse de ses droits et de sa liberté. Ces commencemens de mésintelligence ne laissent pas de m'alarmer, et de me faire craindre la dispersion du troupeau que la Providence a confié à mes soins depuis tant d'années, et pour lequel je sacrifierois volontiers ce qui me reste de vie. Voici les divers artifices auxquels on a recours pour les détacher de notre alliance.

Le gouverneur général de la nouvelle Angleterre, envoya, il y a quelques années, au bas de la rivière,

(1) Faire portage, c'est transporter son canot et son bagage d'une rivière à une autre, avec laquelle il n'y a point de communication. Ces portages sont quelquefois de plusieurs lieues, et c'est la principale raison qui porte les Sauvages à se servir de canots d'écorce, car ils sont fort légers et aisés à transporter.

le plus habile des ministres de Boston, afin d'y tenir une école, d'y instruire les enfans des Sauvages, et de les entretenir aux frais du gouvernement. Comme la pension du ministre devoit croître à proportion du nombre de ses écoliers, il n'oublia rien pour se les attirer; il les faisoit chercher, il les caressoit, il leur faisoit de petits présens, il les pressoit de venir le voir; enfin il se donna bien des mouvemens inutiles, pendant deux mois, sans pouvoir gagner un seul enfant. Le mépris qu'on fit de ses caresses et de ses invitations ne le rebuta point; il s'adressa aux Sauvages mêmes, il leur fit diverses questions touchant leur croyance, et, sur les réponses qui lui étoient faites, il tournoit en risée les Sacremens, le purgatoire, l'invocation des Saints, le chapelet, les croix et les images, le luminaire de nos églises, et toutes les pratiques de piété si saintement observées dans la religion catholique.

Je crus devoir m'opposer à ces premières semences de séduction; j'écrivis une lettre honnête au ministre, où je lui marquois que mes chrétiens savoient croire aux vérités que la foi catholique enseigne, mais qu'ils ne savoient pas en disputer; que n'étant pas assez habiles pour résoudre les difficultés qu'il proposoit, il avoit apparemment dessein qu'elles me fussent communiquées; que je saisissois avec plaisir cette occasion qu'il m'offroit d'en conférer avec lui, ou de vive voix, ou par lettres; que je lui envoyois sur cela un mémoire, et que je le suppliois de le lire avec un attention sérieuse. Dans ce mémoire, qui étoit d'environ cent pages, je prouvois

par l'Ecriture, par la tradition, et par des raisonnemens théologiques, les vérités qu'il avoit attaquées par d'assez fades plaisanteries; je lui ajoutois, en finissant ma lettre, que s'il n'étoit pas satisfait de mes preuves, j'attendois de lui une réfutation précise et appuyée sur des raisons théologiques, et non pas sur des raisonnemens vagues, qui ne prouvent rien, encore moins sur des réflexions injurieuses, qui ne convenoient ni à notre profession, ni à l'importance des matières dont il s'agissoit.

Deux jours après avoir reçu ma lettre, il partit pour Boston, d'où il m'envoya une courte réponse, dont le style étoit très-obscur et la latinité extraordinaire; je compris, à force d'y rêver, qu'il se plaignoit que je l'attaquois sans raison, que le zèle seul pour le salut des ames l'avoit porté à enseigner les Sauvages; que du reste mes preuves étoient ridicules et enfantines. Je lui envoyai une seconde lettre : à ses expressions dures, peu mesurées et pleines d'aigreur, j'opposai la modération d'un style de douceur, de charité et de paix.

C'est une prétention absurde que de livrer l'interprétation des saintes Ecritures au jugement privé de chaque chrétien, et de vouloir entamer une controverse de religion, par la voie de raisonnement et de discussion, avec des Sauvages. Je m'appliquai à démontrer la nécessité d'un tribunal infaillible, qui tienne son autorité et sa perpétuité, du divin fondateur du christianisme; le ministre se tut, et ma lettre resta sans réponse.

Le christianisme a adouci les mœurs farouches

de nos Sauvages, et ils se distinguent maintenant par certaines manières douces et honnêtes, qui ont porté des Français à prendre de leurs filles en mariage; de plus, nous trouvons en eux de la docilité, et de l'ardeur pour la pratique des vertus chrétiennes. Voici l'ordre que nous observons, chaque jour, dans cette misssion : dès le grand matin, on appelle les catéchumènes à l'église, où ils font la prière, écoutent une instruction et chantent quelques cantiques; quand ils sont retirés, on dit la messe, à laquelle tous les chrétiens assistent, les hommes placés d'un côté et les femmes de l'autre : on y fait aussi la prière, qui est suivie d'une instruction; après quoi chacun va à son travail : nous nous occupons ensuite à visiter les malades, à leur donner les remèdes nécessaires, à les instruire, et à consoler ceux qui ont quelque sujet d'affliction.

Après midi se fait le catéchisme, où tout le monde se trouve, chrétiens et catéchumènes, hommes et enfans, jeunes gens et vieillards, et où chacun, sans distinction de rang ni d'âge, répond aux questions que lui fait le missionnaire : comme ces peuples n'ont aucun livre, et que naturellement ils sont indolens, ils auroient bientôt oublié les principes de la religion, si on ne leur en rappeloit le souvenir par des instructions presque continuelles. La visite des cabanes nous occupe le reste de la journée.

Le soir, tout le monde s'assemble encore à l'église, pour y entendre une instruction, faire la prière et chanter quelques cantiques; les dimanches et les fêtes, on ajoute aux exercices ordinaires une instruc-

tion qui se fait après les vêpres : la ferveur avec laquelle ces bons néophytes se rendent à l'église, à toutes ces heures, est admirable ; ils interrompent leur travail, et accourent de fort loin pour s'y trouver au temps marqué. Ils terminent d'ordinaire la journée par des assemblées particulières, qu'ils font dans leur maison, les hommes séparément des femmes ; et là, ils récitent le chapelet à deux chœurs, et chantent, bien avant dans la nuit, des cantiques : ces cantiques sont de véritables instructions, qu'ils retiennent d'autant plus aisément, que les paroles sont sur des airs qu'ils savent et qui leur plaisent.

Ils s'approchent souvent des Sacremens, et l'usage est parmi eux de se confesser et de communier de quinze en quinze jours. Nous avons été obligés de fixer les jours auxquels ils pourroient se confesser, sans quoi ils ne nous laisseroient pas le loisir de vaquer à nos autres fonctions : c'est le samedi et le dimanche de chaque semaine que nous les entendons, et ces jours-là nous sommes accablés par la foule des pénitens. Le soin que nous prenons des malades nous attire toute leur confiance ; c'est surtout dans ces momens que nous recueillons le fruit de nos travaux : leur docilité est parfaite alors, et nous avons la consolation, assez ordinaire, de les voir mourir dans une grande paix, et avec une vive espérance d'être bientôt réunis à Dieu dans le ciel.

Cette mission doit son établissement au feu père Gravier. A la vérité, le père Marquet fut le premier qui découvrit le Mississipi, il y a environ trente-

neuf ans ; mais ne sachant pas la langue du pays, il ne s'y arrêta pas. Quelque temps après, il y fit un second voyage, dans le dessein d'y fixer sa demeure, et de travailler à la conversion de ces peuples ; la mort qui nous l'enleva lorsqu'il étoit en chemin, laissa à un autre le soin d'exécuter cette entreprise. Ce fut le père Daloës qui s'en chargea ; il savoit la langue des Oumiamis, laquelle approche assez de celle des Illinois ; cependant il n'y fit que fort peu de séjour, dans la pensée où il étoit qu'il feroit de plus grands fruits dans une autre contrée, où effectivement il finit sa vie apostolique.

Ainsi, c'est proprement le père Gravier qui doit être regardé comme le fondateur de la mission des Illinois ; c'est lui qui a défriché, le premier, tous les principes de leur langue, et qui les a réduits selon les règles de la grammaire ; nous n'avons fait que perfectionner ce qu'il a commencé avec succès. Ce missionnaire eut d'abord beaucoup à souffrir des charlatans, et sa vie fut exposée à de continuels dangers ; mais rien ne le rebutoit, et il surmonta tous les obstacles par sa patience et par sa douceur. Etant obligé de partir pour Michillimakinac, sa mission fut confiée au père Bineteau et au père Pinet. Je travaillai quelque temps avec ces deux missionnaires, et après leur mort, je restai seul chargé de toutes les fatigues de la mission, jusqu'à l'arrivée du père Mermet ; j'étois auparavant dans le grand village des Peouarias, où le père Gravier, qui y étoit retourné, pour la seconde fois, reçut une blessure qui lui causa la mort.

Nous avons perdu peu de monde cette année ; mais je regrette infiniment un de nos instructeurs, dont la vie et la mort ont été très-édifiantes. Nous appelons ici instructeurs, ce que dans d'autres missions, on appelle catéchistes, parce que ce n'est pas dans l'église, mais dans les cabanes, qu'ils instruisent les catéchumènes et les nouveaux fidèles : il y a pareillement des instructrices pour les femmes et pour les filles. Henri (c'est ainsi que se nommoit l'instructeur dont je parle), quoique d'une famille assez basse, s'étoit rendu respectable à tout le monde par sa grande piété ; il n'y avoit que sept à huit ans qu'il demeuroit dans notre village : avant que d'y venir, il n'avoit jamais vu de missionnaires, et n'avoit pas même la première idée du christianisme. Sa conversion eut quelque chose d'assez singulier ; il fut attaqué de la petite vérole, lui et toute sa famille : cette maladie lui ravit d'abord sa femme et quelques-uns de ses enfans ; elle rendit les autres aveugles ou extrêmement difformes ; il fut lui-même réduit à l'extrémité. Lorsqu'il croyoit n'avoir plus que quelques momens à vivre, il lui sembla voir des missionnaires qui lui rendoient la vie, qui lui ouvroient la porte du ciel, et qui le pressoient d'y entrer ; et dès ce moment il commença à se mieux porter.

A peine fut-il en état de marcher, qu'il vint nous trouver dans notre village, et nous pria instamment de lui apprendre les vérités de la religion : à mesure que nous l'instruisions, il enseignoit à ses enfans ce qu'il avoit retenu de nos instructions, et toute cette famille fut bientôt disposée à recevoir le baptême. Un

de ses enfans, tout aveugle qu'il étoit, nous charma par les grands sentimens de piété que nous découvrîmes en lui : dans les cruelles maladies, dont il fut long-temps affligé, sa prière étoit continuelle, et il est mort depuis quelques années dans une grande innocence. Henri, son père, a passé pareillement par de rudes épreuves ; une longue et fâcheuse maladie acheva de purifier sa vertu, et l'a disposé à une mort qui nous a paru précieuse aux yeux de Dieu.

Les ouvriers évangéliques qui sont employés à cultiver cette pénible mission, ont déjà converti vingt-cinq à trente mille ames, dont ils ont formé quinze ou seize bourgades, qui ne sont éloignées les unes des autres que de six à sept lieues. Chaque bourgade est bâtie dans le terrain qui a paru le plus propre pour la santé, et pour y procurer l'abondance ; les rues en sont égales et tirées au cordeau, les maisons uniformes. On assigne à chaque famille la portion de terre qui lui est nécessaire pour sa subsistance, et celui qui en est le chef, est obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de sa maison l'oisiveté et la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'est que les familles sont à peu près également riches, c'est-à-dire, que chaque maison a assez de bien pour ne pas tomber dans la misère ; mais aucune n'en a en si grande abondance, pour qu'elle puisse vivre dans la mollesse et dans les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, soit en terres, soit en bestiaux, chaque bourgade a des biens qui sont en commun, et dont on applique le revenu à l'entretien de l'église et de l'hôpital, où l'on reçoit les

pauvres et les vieillards que leur âge met hors d'état de travailler : on emploie une partie de ces biens aux ouvrages publics, et à fournir aux étrangers et aux néophytes ce qui leur est nécessaire, en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on établit une nouvelle bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer, chacune selon ses forces et ses revenus : au commencement de chaque année, on choisit, parmi les personnes les plus sages et les plus vertueuses de la bourgade, des juges et des magistrats pour avoir soin de la police, pour punir le vice, et pour régler les différends qui peuvent naître entre les habitans; chaque faute a son châtiment particulier réglé par les loix. Il y a ordinairement deux missionnaires en chaque bourgade; les juges et les magistrats dont je viens de parler, ont tant de respect et de déférence pour ces pères, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les pères missionnnnaires, de leur côté, sont dans un travail continuel; ils emploient le matin à célébrer les saints mystères, à entendre les confessions, qui sont fréquentes, et à donner audience à ceux qui viennent les consulter et leur proposer leurs doutes. Ils font, l'après-dînée, une explication de la doctrine chrétienne; ils visitent les pauvres et les malades, et finissent la journée par la prière publique, qu'on fait tous les soirs dans l'église : les jours de fête, on y ajoute le sermon le matin, et les vêpres le soir. Rien n'est plus édifiant que la manière dont l'office divin se fait dans cette nouvelle mission; s'il n'y a pas beaucoup de ministres pour le service des autels,

il y a beaucoup de ferveur, de respect, de dévotion parmi ces nouveaux chrétiens. Comme ces peuples ont du goût pour le chant et pour les instrumens, chaque église a sa musique; le nombre des musiciens et des autres officiers de l'église est assez grand, parce qu'on a attaché des priviléges particuliers aux offices qui regardent plus immédiatement le service divin et le soulagement des pauvres. Toutes les églises sont grandes et bien bâties, extrêmement propres et embellies d'ornemens de peinture et de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces arts; on a eu soin de les pourvoir de riches ornemens, à quoi quelques personnes de piété n'ont pas peu contribué. Outre la nef et une aile de chaque côté, ces églises ont leur chœur, qui est couronné d'un dôme fort propre : la grandeur et la beauté de ces édifices charment les Indiens, et leur donnent une haute idée de notre sainte religion.

Une des plus grandes difficultés que les missionnaires ont eu à vaincre dans la conversion de ces peuples, a été la diversité des langues qui régnoit parmi eux. Pour remédier à un si grand inconvénient, qui retardoit beaucoup le progrès de l'Évangile, on a choisi parmi plus de vingt langues différentes, celle qui est la plus générale et qui a paru la plus aisée à apprendre, et on en a fait la langue universelle de tout ce peuple, qui est obligé de l'apprendre : on en a composé une grammaire, qu'on enseigne dans les écoles, et que les missionnaires étudient eux-mêmes quand ils entrent dans cette mission, parce

que c'est la seule langue dont ils se servent pour prêcher et pour catéchiser.

Comme le supérieur de cette mission a une intendance générale sur toutes les bourgades, il a choisi pour le lieu de sa résidence, celle qui est au centre de la province ; il a dans sa maison une bibliothèque, qui est commune à tous les missionnaires, et une pharmacie remplie de toutes sortes de remèdes, qu'on distribue à toutes les bourgades, selon le besoin qu'elles en ont. Tous les missionnaires s'assemblent, une fois l'année, en ce lieu-là, pour y faire une retraite spirituelle, et pour y délibérer ensemble sur les moyens d'avancer la conversion de ces peuples, et de procurer le bien de cette église naissante : cependant, le supérieur de cette mission n'est pas si attaché au lieu où il fait sa demeure ordinaire, qu'il ne visite, tous les ans, chaque église, et qu'il ne fasse même des excursions dans les pays voisins, pour gagner des ames à Jésus-Christ. Les dernières lettres qu'on a reçues de cette mission, nous apprennent qu'il y a plus de cent mille hommes qui, charmés de la vie sainte et heureuse que mènent leurs compatriotes, sous la conduite des missionnaires, demandent avec instance des ouvriers pour les instruire de notre sainte religion ; mais la disette des sujets et de secours n'a pu encore permettre à nos pères d'aller travailler à l'instruction de ces peuples, dont la conversion seroit suivie de celle d'un nombre infini d'autres Indiens, car on assure que ces vastes pays sont extraordinairement peuplés.

Comme on a reconnu, par une longue expérience,

que le commerce des Espagnols étoit très-préjudiciable aux Indiens, soit parce qu'ils les traitent avec trop de dureté, en les appliquant à des travaux pénibles, soit parce qu'ils les scandalisent par leur vie licencieuse et déréglée, on a obtenu un décret de sa majesté catholique, qui défend à tous les Espagnols d'entrer dans cette mission, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la composent; de sorte que, si, par nécessité ou par hasard, quelque Espagnol vient en ce pays-là, le père missionnaire, après l'avoir reçu avec charité, et avoir exercé à son égard, les devoirs de l'hospitalité chrétienne, le renvoie ensuite dans les terres des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici, mon révérend père, est tiré des lettres mêmes des pères qui travaillent en cette mission; je n'ai rien ajouté à ce qu'ils ont écrit; au contraire, j'ai omis plusieurs circonstances très-édifiantes, et plusieurs moyens que l'esprit de Dieu a suggérés à ces fervens ouvriers, pour établir un ordre admirable dans cette nouvelle chrétienté, et y entretenir la pureté et la sainteté des mœurs.

Voilà donc, mon révérend père, ce peuple choisi de Dieu, cette nation destinée, en ces derniers temps, à renouveler la ferveur, la dévotion, la vivacité de la foi, et cette parfaite union des cœurs, qu'on admiroit autrefois dans les premiers chrétiens de la primitive Eglise. Mais la vie sainte et fervente de ces néophytes ne doit-elle pas confondre les chrétiens de ces derniers temps, qui, au milieu de tant de secours, de lumières et de grâces, déshonorent la sainteté de notre religion et la dignité du nom

chrétien? C'est ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds et impénétrables jugemens de la sagesse de Dieu, qui a fait passer à ces peuples ensevelis, il n'y a encore que trente ans, dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité, ces grâces et ces lumières, dont tant d'ames, élevées avec soin dans le sein du christianisme, abusent tous les jours.

MŒURS DES NÉOPHYTES.

Lettre du père Cholenec, missionnaire de la compagnie de Jésus, au père Augustin le Blanc, de la même compagnie, procureur des missions du Canada.

Les merveilles que Dieu opère, tous les jours, par l'intercession d'une jeune vierge iroquoise, qui a vécu et qui est morte parmi nous en odeur de sainteté, m'auroit porté à vous informer des particularités de sa vie, quand même vous ne m'auriez pas pressé par vos lettres de vous en faire le détail. Vous avez été témoin vous-même de ces merveilles, lorsque vous remplissiez ici avec tant de zèle, les fonctions de missionnaire; et vous savez que le grand prélat qui gouverne cette église, touché des prodiges dont Dieu daigne honorer la mémoire de cette sainte fille, l'a appelée, avec raison, la *Geneviève de la nouvelle France*. Tous les Français qui habitent ces colonies, de même que les Sauvages,

ont une singulière vénération pour elle ; ils viennent de fort loin prier sur son tombeau, et plusieurs, par son entremise, ont été guéris, sur le champ, de leurs maladies, et ont reçu du ciel d'autres faveurs extraordinaires. Je ne vous dirai rien, mon révérend père, que je n'aye vu moi-même, lorsque j'ai eu soin de sa conduite, ou que je n'aye appris du missionnaire qui lui a conféré le saint baptême.

Tegahkouita (c'est le nom de la sainte fille dont j'ai à vous entretenir) naquit l'an 1656 à Gandaouagué, l'une des bourgades des Iroquois inférieurs, appelés *Agniez* : son père étoit Iroquois et infidèle ; sa mère, qui étoit chrétienne, étoit Algonquine ; elle avoit été baptisée dans la ville des trois Rivières, où elle fut élevée parmi les Français.

Dans le temps qu'on faisoit la guerre aux Iroquois, elle fut prise par ces barbares, et menée captive dans leur pays : on a su depuis, que dans le sein de l'infidélité même, elle conserva sa foi jusqu'à la mort. Elle eut de son mariage deux enfans, un garçon et une fille, qui est celle dont je parle ; mais elle eut la douleur de mourir sans leur procurer la grâce du baptême ; une petite vérole, qui ravageoit le pays des Iroquois, l'enleva, elle et son fils, en peu de jours. Tegahkouita en fut attaquée comme les autres, mais elle ne succomba point à la violence du mal ; elle se trouva donc orpheline, à l'âge de quatre ans, sous la conduite de ses tantes, et au pouvoir d'un oncle, qui étoit le plus distingué du village.

La petite vérole lui avoit affoibli les yeux, et cette incommodité l'empêcha, pendant quelque temps,

de paroître au grand jour : elle demeuroit les jours entiers retirée dans sa cabane ; peu à peu elle s'affectionna à la retraite, et dans la suite elle fit, par goût, ce qu'elle avoit fait auparavant par nécessité. Cette inclination pour une vie retirée, si contraire au génie de la jeunesse iroquoise, fut principalement ce qui conserva l'innocence de ses mœurs, dans le séjour même de la corruption.

Quand elle fut un peu plus avancée en âge, elle s'occupa, dans le domestique, à rendre à ses tantes tous les services dont elle étoit capable, et qui convenoient à son sexe; elle piloit le blé, elle alloit chercher de l'eau, elle portoit le bois, car c'est, parmi nos Sauvages, l'emploi ordinaire des femmes. Le reste du temps, elle le passoit à faire de petits ouvrages, pour lesquels elle avoit une adresse extraordinaire : par là, elle évitoit deux écueils également funestes à l'innocence ; l'oisiveté, si ordinaire ici aux personnes du sexe, et qui est pour elle la source d'une infinité de vices ; et la passion extrême qu'elles ont de couler le temps dans des visites inutiles, de se montrer aux assemblées publiques, et d'y étaler leurs parures, car il ne faut pas croire que cette sorte de vanité soit le partage des seules nations civilisées ; les femmes de nos Sauvages, surtout les jeunes filles, affectent de paroître ornées de ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs ajustemens consistent en certaines étoffes, qu'elles achètent des Européens, en des manteaux de fourrure, et en divers coquillages dont elles se couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds ; elles s'en font des bracelets, des colliers, des pendans d'o-

reilles, des ceintures ; elles en garnissent même leurs souliers, car ce sont là toutes leurs richesses, et c'est, parmi elles, à qui se distinguera le plus par ces sortes d'ajustemens.

La jeune Tegahkouita, qui avoit naturellement de l'aversion pour toutes les parures propres de son sexe, ne put résister aux personnes qui lui tenoient lieu de père et de mère, et, pour leur complaire, elle eut quelquefois recours à ces vains ornemens ; mais lorsqu'elle fut chrétienne, elle s'en fit un grand crime, et elle expia cette complaisance qu'elle avoit eue, par des larmes presque continuelles, et par une sévère pénitence.

M. de Thracy ayant été envoyé de la cour pour mettre à la raison les nations iroquoises qui désoloient nos colonies, porta la guerre dans leur pays, et y brûla trois villages des Agniez. Cette expédition répandit la terreur parmi ces barbares, et ils en vinrent à des propositions de paix qu'on écouta : leurs députés furent bien reçus des Français, la paix se conclut à l'avantage des deux nations.

On saisit cette occasion, qui paroissoit favorable, pour envoyer des missionnaires aux Iroquois : ils avoient déjà quelque teinture de l'Évangile, qui leur avoit été prêché par le père Joques, surtout ceux d'Onnontagué, parmi lesquels ce père avoit fixé sa demeure. On sait que le missionnaire reçut alors la récompense qu'il devoit attendre de son zèle : ces barbares le tinrent dans une dure captivité, et lui mutilèrent les doigts ; ce ne fut que par une espèce de miracle qu'il se déroba, pour un temps, à leur fureur.

reur. Il semble pourtant que son sang devoit être la semence du christianisme dans cette terre infidèle; le père Jogues ayant eu le courage d'aller, l'année suivante, continuer sa mission auprès de ces peuples qui l'avoient traité si inhumainement, finit sa vie apostolique, dans les supplices qu'ils lui firent endurer. Les travaux de ses deux compagnons furent couronnés par une mort semblable; et c'est sans doute au sang de ces premiers apôtres de la nation iroquoise, qu'on doit attribuer les bénédictions que Dieu répandit sur le zèle de ceux qui leur succédèrent dans le ministère évangélique.

Le père Fremin, le père Bruyas et le père Pierron, qui savoient la langue du pays, furent choisis pour accompagner les députés iroquois dans leur retour, et pour confirmer, de la part des Français, la paix qui venoit de leur être accordée; on confia aux missionnaires les présens que faisoit le gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares; ils y arrivèrent dans le temps que ces peuples ont accoutumé de se plonger dans toute sorte de débauches, et personne ne se trouva en état de les recevoir.

Ce contre-temps procura à la jeune Tegahkouita l'avantage de connoître de bonne heure, ceux dont Dieu vouloit se servir pour la conduire à une haute perfection; elle fut chargée de loger les missionnaires et de subvenir a leurs besoins : sa modestie, et la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, touchèrent les nouveaux hôtes; elle, de son côté, fut frappée de leurs manières affables,

de leur assiduité à la prière, et des autres exercices qui partageoient leur journée. Dieu la disposoit ainsi à la grâce du baptême, qu'elle auroit demandée, si les missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village.

Le troisième jour de leur arrivée, ils furent appelés à Tionnontoguen, où se fit leur réception ; elle fut des plus solennelles : deux des missionnaires s'établirent dans ce village ; le troisième commença une mission dans le village d'Onneiout, qui est à trente lieues au delà dans les terres. L'année suivante, on forma une troisième mission à Onnontagué ; la quatrième fut établie à Tsonnontouan, et la cinquième au village Goïogoen ; les nations des Agniez et des Tsonnontouans étant nombreuses, et séparées en plusieurs bourgades, on fut obligé d'augmenter le nombre des missionnaires.

Cependant, Tegahkouita entroit dans l'âge nubile, et ses parens étoit intéressés à lui trouver un époux, parce que, selon la coutume du pays, le gibier que le mari tue à la chasse, est au profit de la femme et de tous ceux de sa famille. La jeune Iroquoise avoit des inclinations bien opposées aux desseins de ses parens ; elle avoit un grand amour pour la pureté, avant même qu'elle pût connoître l'excellence de cette vertu, et tout ce qui étoit capable de la souiller tant soit peu, lui faisoit horreur : ainsi, quand on lui proposa de s'établir, elle s'en excusa sous divers prétexte ; elle allégua surtout sa grande jeunesse, et le peu d'inclination qu'elle avoit alors pour le mariage.

Ses parens parurent goûter ses raisons; mais peu après ils résolurent de lui former un engagement lorsqu'elle y penseroit le moins, sans même lui laisser le choix de la personne avec qui ils vouloient l'unir; ils jeterent les yeux sur un jeune homme dont l'alliance leur paroissoit avantageuse, et ils lui en firent faire la proposition, ainsi qu'à ceux de sa famille : l'affaire étant conclue de part et d'autre, le jeune homme entra le soir dans la cabane de celle qui lui étoit destinée, et il vint s'asseoir auprès d'elle; c'est ainsi que se font les mariages parmi nos Sauvages : bien que ces infidèles poussent le libertinage et la dissolution jusqu'à l'excès, néanmoins il n'y a point de nation qui garde si scrupuleusement, en public, les bienséances de la plus exacte pudeur. Un jeune homme seroit à jamais déshonoré, s'il s'arrêtoit à converser publiquement avec une fille : quand il s'agit de mariage, c'est aux parens à traiter l'affaire, et il n'est pas permis aux parties intéressées de s'en mêler; il suffit même qu'on parle de marier un jeune Sauvage avec une jeune Indienne, pour qu'ils évitent avec soin de se voir et de se parler. Quand les parens agréent de part et d'autre, le mariage, le jeune homme vient le soir dans la cabane de sa future épouse, et il s'assied auprès d'elle, c'est-à-dire, qu'il la prend pour femme, et qu'elle le prend pour mari.

Tegahkouita parut toute déconcertée quand elle vit ce jeune homme assis auprès d'elle; elle rougit d'abord, et se levant brusquement, elle sortit avec indignation de la cabane, et ne voulut point y rentrer

que le jeune homme n'en fût dehors. Cette fermeté outragea ses parens, qui crurent recevoir par là un affront, et ils résolurent de ne pas en avoir le démenti ; ils tentèrent encore d'autres stratagèmes, qui ne servirent qu'à faire éclater davantage la fermeté de leur nièce.

L'artifice n'ayant pas réussi, on eut recours à la violence ; on la traita comme une esclave, elle fut chargée de tout ce qu'il y avoit à faire de plus pénible et de plus rebutant ; ses actions les plus innocentes étoient interprétées malignement, on lui reprochoit sans cesse son peu d'attachement pour ses parens, ses manières farouches et sa stupidité, car c'est ainsi qu'on appeloit l'éloignement qu'elle avoit du mariage ; on l'attribuoit à une haine secrète qu'elle portoit à la nation iroquoise, parce qu'elle étoit de race algonquine ; enfin, on mit tout en œuvre pour ébranler sa constance.

La jeune fille souffrit tous ces mauvais traitemens avec une patience invincible, et, sans rien perdre de son égalité d'ame et de sa douceur naturelle, elle rendit tous les services qu'on exigeoit d'elle, avec une attention et une docilité qui étoient au-dessus de son âge et de ses forces ; peu à peu ses parens s'adoucirent, ils lui rendirent leurs bonnes grâces, et ils ne l'inquiétèrent plus sur le parti qu'elle avoit pris.

En ce temps-là, le père Jacques de Lamberville fut conduit par la Providence, au village de notre jeune Iroquoise, et il reçut ordre de ses supérieurs de s'y arrêter, bien qu'il semblât plus naturel que ce père

allât se joindre à son frère qui avoit soin de la mission des Iroquois d'Onnontagué. Tegahkouita ne manqua pas d'assister aux instructions et aux prières qui se faisoient tous les jours dans la chapelle ; mais elle n'osoit s'ouvrir sur le dessein qu'elle avoit depuis long-temps d'être chrétienne, soit qu'elle fût arrêtée par l'appréhension d'un oncle de qui elle dépendoit absolument, et à qui des raisons d'intérêt donnoient de l'aversion pour les chrétiens ; soit que sa pudeur même la rendît trop timide, et l'empêchât de découvrir ses sentimens au missionnaire.

Enfin l'occasion de déclarer le désir qu'elle avoit d'être baptisée, se présenta à elle lorsqu'elle y pensoit le moins : une blessure qu'elle s'étoit faite au pied l'avoit retenue au village, tandis que la plupart des femmes faisoient dans les champs la récolte du blé d'Inde. Le missionnaire prit ce temps-là pour faire sa tournée, et pour instruire à loisir, ceux qui étoit restés dans leurs cabanes ; il entra dans celle de Tegahkouita : cette bonne fille ne put retenir sa joie à la vue du missionnaire, elle commença d'abord par lui ouvrir son cœur, en présence de ses compagnes mêmes, sur l'empressement qu'elle avoit d'être admise au rang des chrétiens ; elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle auroit à surmonter de la part de sa famille, et dans ce premier entretien elle fit paroître un courage au-dessus de son sexe. La bonté de son naturel, la vivacité de son esprit, sa naïveté et sa candeur firent juger au missionnaire, qu'elle feroit un jour de grands progrès dans la vertu ; il s'appliqua particulièrement à l'instruire des vérités

chrétiennes ; mais il ne crut pas devoir se rendre si tôt à ses instances, la grâce du baptême ne devant s'accorder aux adultes, surtout dans ce pays-ci, qu'avec précaution, et après de longues épreuves : tout l'hiver fut employé à son instruction, et à une recherche exacte de ses mœurs.

Il est surprenant que malgé le penchant que les Sauvages ont à médire, surtout les personnes du sexe, il ne s'en trouvât aucune qui ne fît l'éloge de la jeune catéchumène ; ceux mêmes qui l'avoient persécutée le plus vivement, ne purent s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu. Le missionnaire ne balança plus à lui administrer le saint baptême, qu'elle demandoit avec une sainte impatience ; elle le reçut le jour de Pâques de l'année 1676, et elle fut nommée Catherine ; c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite de cette lettre.

La jeune néophyte ne songea plus qu'à remplir les engagemens qu'elle venoit de contracter ; elle ne voulut pas se borner à l'observation des pratiques communes, elle se sentoit appelée à une vie plus parfaite : outre les instructions publiques, auxquelles elle assistoit régulièrement, elle en demanda de particulières pour sa conduite intérieure ; ses prières, ses dévotions, ses pénitences furent réglées, et elle fut si docile à se former, selon le plan de perfection qui lui avoit été tracé, qu'en peu de temps elle devint un modèle de vertu.

Elle passa de la sorte quelques mois assez paisiblement ; ses parens mêmes ne parurent pas désapprouver le nouveau genre de vie qu'elle menoit ;

mais le Saint-Esprit nous avertit, par la bouche du sage, que l'ame fidèle qui commence à s'unir à Dieu, doit se préparer à la tentation, et c'est ce qui se vérifia en la personne de Catherine. Sa vertu extraordinaire lui attira des persécutions de ceux mêmes qui l'admiroient ; ils regardoient une vie si pure comme un reproche tacite de leurs déréglemens, et, dans le dessein de la décréditer, ils s'efforcèrent, par divers artifices, de donner atteinte à sa pureté : la confiance que la néophyte avoit en Dieu, la défiance qu'elle avoit d'elle-même, son assiduité à la prière, sa délicatesse de conscience, qui lui faisoit appréhender jusqu'à l'ombre même du péché, lui donnèrent une victoire entière sur les ennemis de sa pudeur.

L'exactitude avec laquelle elle se trouvoit, tous les jours de fête, à la chapelle, fut la source d'un autre orage qui vint fondre sur elle du côté de ses proches. Le chapelet recité à deux chœurs, est un des exercices de ces saints jours : cette espèce de psalmodie réveille l'attention des néophytes, et anime leur dévotion ; on y mêle des hymnes et des cantiques spirituels, que nos Sauvages chantent avec beaucoup de justesse et d'agrément ; ils ont l'oreille fine, la voix belle, et un goût rare pour la musique. Catherine ne se dispensoit jamais de cet exercice : on trouva mauvais, dans la cabane, qu'elle s'abstînt, ces jours-là, d'aller travailler comme les autres à la campagne ; on en vint à des paroles aigres, on lui reprocha que le christianisme l'avoit amollie, et l'accoutumoit à une vie fainéante ; on ne lui laissa même rien à manger, pour la contraindre, du moins par

EX BIBLIOTHECA

la faim, à suivre ses parens et à les aider dans leur travail. La néophyte supporta constamment leurs reproches et leurs mépris, et elle aima mieux se passer, ces jours-là, de nourriture, que de violer la loi qui ordonne la sanctification des fêtes, et de manquer à ses pratiques ordinaires de piété.

Cette fermeté, que rien n'ébranloit, irrita de plus en plus ses parens infidèles : quand elle alloit à la chapelle, ils la faisoient poursuivre à coups de pierre par des gens ivres, ou qui faisoient semblant de l'être ; ensorte que pour se mettre à couvert de leurs insultes, elle étoit souvent obligée de prendre des chemins détournés ; il n'y avoit pas jusqu'aux enfans qui ne la montrassent au doigt, qui crioient après elle, et qui l'appeloient, par dérision, *la chrétienne*. Un jour qu'elle étoit retirée dans sa cabane, un jeune homme y entra brusquement, les yeux étincelans de colère, et la hache à la main, qu'il leva comme pour la frapper : peut-être n'avoit-il d'autre dessein que de l'effrayer. Quoi qu'il en fût des intentions de ce barbare, Catherine se contenta de baisser modestement la tête, sans faire paroître la moindre émotion : une intrépidité si peu attendue étonna si fort le Sauvage, qu'il prit aussitôt la fuite, comme s'il avoit été épouvanté lui-même par quelque puissance invisible.

Ce fut dans ces exercices de patience et de piété, que Catherine passa l'été et l'automne qui suivirent son baptême. L'hiver lui procura un peu plus de tranquillité ; elle ne laissa pas, néanmoins, d'avoir à souffrir quelques traverses, surtout de la part d'une

de ses tantes ; c'étoit un esprit double et dangereux, qui ne pouvoit souffrir la vie régulière de sa nièce, et qui censuroit jusqu'à ses actions, et ses paroles mêmes les plus indifférentes. C'est un usage parmi les Sauvages, que les oncles donnent le nom de filles à leurs nièces ; et que réciproquement les nièces appellent leurs oncles du nom de *père* : de là vient que les cousins germains s'appellent communément *frères*. Il échappa, une ou deux fois, à Catherine, d'appeler de son nom propre, et non pas de celui de père, le mari de sa tante : c'étoit tout au plus une méprise ou un manque de réflexion ; il n'en fallut pas davantage à cet esprit mal-fait pour fonder une calomnie des plus atroces : elle jugea que cette manière de s'exprimer, qui lui paroissoit trop familière, étoit l'indice d'une liaison criminelle, et à l'instant elle alla trouver le missionnaire pour la décrier dans son esprit, et lui faire perdre les sentimens d'estime qu'il avoit pour la néophyte. « Hé » bien, lui dit-elle en l'abordant, Catherine, dont » vous estimez tant la vertu, est pourtant une hy» pocrite qui vous trompe, elle vient en ma pré» sence de solliciter mon mari au péché ». Le missionnaire, qui connoissoit cette femme pour un mauvais esprit, voulut savoir sur quoi fondée elle formoit une accusation de cette nature ; et ayant appris ce qui avoit donné lieu à un soupçon si odieux, il lui fit une sévère réprimande, et la renvoya bien confuse. Quand il en parla ensuite à la néophyte, elle lui répondit avec une candeur et une assurance qui ne s'empruntent guères du mensonge : ce fut en cette

occasion qu'elle déclara, ce qu'on auroit peut-être ignoré, si elle n'avoit pas été mise à cette épreuve, que, par la miséricorde du Seigneur, elle ne se souvenoit pas d'avoir jamais terni la pureté de son corps, et qu'elle n'appréhendoit point de recevoir aucun reproche sur cet article au jour du jugement.

Il étoit triste pour Catherine d'avoir tant de combats à soutenir, et de voir son innocence exposée sans cesse aux outrages et aux railleries de ses compatriotes ; d'ailleurs, elle avoit tout à craindre dans un pays, où si peu de gens goûtoient encore les maximes de l'Évangile ; elle souhaitoit passionnément de se transplanter dans une autre mission, où elle pût servir Dieu en paix et en liberté : c'étoit le sujet de ses prières les plus ferventes, c'étoit aussi l'avis du missionnaire ; mais la chose n'étoit pas facile à exécuter, elle étoit sous la puissance d'un oncle attentif à toutes ses démarches, et incapable de goûter sa résolution, par l'aversion qu'il portoit aux chrétiens. Dieu, qui exauce jusqu'aux simples désirs de ceux qui mettent en lui toute leur confiance, disposa toutes choses pour le repos et la consolation de la néophyte.

Il s'étoit formé, depuis peu, parmi les Français, une colonie d'Iroquois ; la paix qui étoit entre les deux nations, donnoit la liberté à ces Sauvages de venir chasser sur nos terres ; plusieurs d'entre eux s'étoient arrêtés vers la prairie de la Madeleine : des missionnaires de notre compagnie qui y demeuroient, les rencontrèrent, et les entretinrent, à diverses fois, de la nécessité du salut ; Dieu agit en même temps

sur leurs cœurs, par l'impression de sa grâce ; ces barbares se trouvèrent tout à coup changés, et ils se rendirent sans peine à la proposition qu'on leur fit de renoncer à leur patrie, et de demeurer parmi nous; ils reçurent le baptême, après les instructions et les épreuves accoutumées.

L'exemple et la piété de ces nouveaux fidèles attirèrent avec eux plusieurs de leurs compatriotes, et, en peu d'années, la mission de Saint-François Xavier du Sault (c'est ainsi qu'elle s'appelle) devint célèbre par le grand nombre et par la ferveur extraordinaire des néophytes : pour peu qu'un Iroquois y eût fait de séjour, quoiqu'il n'eût d'autre dessein que de visiter ses parens et ses amis, il perdoit aussitôt le désir de retourner dans sa patrie. La charité des néophytes alloit jusqu'à partager avec les nouveaux venus, les champs qu'ils n'avoient défrichés qu'avec beaucoup de peine ; mais où elle éclatoit davantage, c'étoit dans l'empressement qu'ils faisoient paroître pour les instruire des vérités de la foi ; ils y employoient les jours entiers, et souvent une partie de la nuit. Leurs discours, plein d'onction et de piété, faisoient de vives impressions sur les cœurs de leurs hôtes, et les transformoient, pour ainsi dire, en d'autres hommes : tel qui, peu auparavant, ne respiroit que le sang et la guerre, devenoit doux, humble, docile, et capable des plus grandes maximes de la religion.

Ce zèle ne se bornoit pas à ceux qui venoient les trouver, il les portoit encore à faire des excursions dans les différentes bourgades de leur nation, et ils

revenoient toujours accompagnés d'un grand nombre de leurs compatriotes. Le jour que Catherine reçut le baptême, le plus considérable des Agniez, après une excursion semblable, retourna à la mission du Sault, en compagnie de trente Iroquois de sa nation, qu'il avoit gagnés à Jésus-Christ. La néophite eût bien voulu le suivre; mais elle dépendoit, comme je l'ai dit, d'un oncle qui ne voyoit qu'à regret le dépeuplement de sa bourgade, et qui se déclaroit ouvertement l'ennemi de ceux qui pensoient à aller demeurer parmi les Français.

Ce ne fut que l'année suivante, qu'elle trouva les facilités qu'elle souhaitoit pour l'exécution de son dessein; elle avoit une sœur adoptive qui s'étoit retirée avec son mari à la mission du Sault : le zèle qu'avoient les nouveaux fidèles pour attirer leurs parens et leurs amis dans la nouvelle colonie, lui inspira la même pensée à l'égard de Catherine; elle s'en ouvrit à son mari qui lui donna les mains; celui-ci se joignit aussitôt à un Sauvage de Lorette, et à plusieurs autres néophytes qui, sous prétexte d'aller faire la traite des castors avec les Anglais, parcouroient les bourgades iroquoises, à dessein d'engager ceux de leur connoissance à les suivre, et à participer au bonheur de leur conversion.

A peine fut-il arrivé dans la bourgade de Catherine, qu'il l'avertit secrétement du sujet de son voyage, et du désir que sa femme avoit de l'avoir auprès d'elle dans la mission du Sault, dont il lui fit l'éloge en peu de paroles. Comme la néophyte parut transportée de joie à ce discours, il l'avertit de se

tenir prête à partir, aussitôt qu'il seroit de retour d'un voyage qu'il ne faisoit chez les Anglais, que pour ne point donner d'ombrage à son oncle : cet oncle de Catherine étoit alors absent, et n'avoit garde d'entrer dans aucun soupçon du dessein de sa nièce. Catherine alla, sur le champ, prendre congé du missionnaire, et le prier de la recommander aux pères qui gouvernoient la mission du Sault. Le missionnaire, de son côté, qui ne pouvoit manquer d'approuver la résolution de la néophyte, l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu, et lui donna les conseils qu'il jugea lui être nécessaires dans la conjoncture présente.

Comme le voyage du beau-frère n'étoit qu'un prétexte pour mieux cacher son dessein, il fut bientôt de retour à la bourgade, et, dès le lendemain de son arrivée, il partit avec Catherine et avec le Sauvage de Lorette qui lui avoit tenu compagnie. On ne fut pas long-temps à s'apercevoir dans le village que la néophyte avoit disparu, et l'on se douta qu'elle avoit suivi les deux Sauvages ; on dépêcha aussitôt un exprès vers son oncle pour lui en donner avis. Ce vieux capitaine, jaloux de l'accroissement de sa nation, frémit de colère à cette nouvelle ; à l'instant il chargea son fusil de trois balles, et courut après ceux qui emmenoient sa nièce; il fit tant de diligence, qu'il les joignit en peu de temps. Les deux Sauvages, qui avoient prévu qu'on ne manqueroit pas de les poursuivre, avoient caché la néophyte dans un bois épais, et s'étoient arrêtés comme s'ils eussent voulu prendre un peu de repos : le vieillard fut bien étonné de ne

pas trouver sa nièce avec ces Sauvages ; après un moment d'entretien qu'il eut avec eux, il se persuada qu'il avoit cru trop légérement un premier bruit qui s'étoit répandu, et il retourna sur ses pas vers le village. Catherine regarda cette retraite subite de son oncle, comme un effet de la protection de Dieu sur elle, et continuant sa route, elle arriva à la mission du Sault, sur la fin de l'automne de l'année 1677.

Ce fut chez son beau-frère qu'elle alla loger : la cabane appartenoit à une chrétienne des plus ferventes de ce lieu, nommée *Anastasie*, dont le soin étoit d'instruire les personnes de son sexe, qui aspiroient à la grâce du baptême. Le zèle avec lequel elle remplissoit les devoirs de cet emploi, ses entretiens et ses exemples charmèrent Catherine ; mais ce qui l'édifia infiniment, ce fut la piété de tous les fidèles qui composoient cette nombreuse mission ; elle étoit surtout frappée de voir des hommes devenus si différens de ce qu'ils avoient été lorsqu'ils demeuroient dans son pays ; elle comparoit leur vie exemplaire avec la vie licencieuse qu'elle leur avoit vu mener, et reconnoissant le doigt de Dieu dans un changement si extraordinaire, elle le bénissoit sans cesse de l'avoir conduite dans cette terre de bénédiction.

Pour répondre à cette faveur du ciel, elle crut qu'elle devoit se donner toute entière à Dieu, sans user d'aucune réserve, et sans se permettre le moindre retour sur elle-même : le lieu saint fit, dès-lors, tous ses délices ; elle s'y rendoit dès les quatre heures

du matin ; elle entendoit la messe du point du jour, et assistoit ensuite à celle des Sauvages, qui se dit au lever du soleil. Pendant le cours de la journée, elle interrompoit de temps en temps son travail, pour aller s'entretenir avec Jésus-Christ aux pieds des autels ; le soir, elle revenoit encore à l'église, et n'en sortoit que bien avant dans la nuit ; quand elle étoit en prières, elle paroissoit toute renfermée au dedans d'elle-même : le Saint-Esprit l'éleva, en peu de temps, à un don si sublime d'oraison, qu'elle passoit souvent plusieurs heures de suite, dans des communications intimes avec Dieu.

A cet attrait pour la prière, elle joignit une application presque continuelle au travail, et s'y soutenoit par de pieux discours, qu'elle tenoit avec Anastasie, cette fervente chrétienne dont j'ai parlé, et avec qui elle avoit lié une amitié très-étroite : leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur la douceur qu'on goûte au service de Dieu, sur les moyens de lui plaire et d'avancer dans la vertu, sur quelques traits de la vie des Saints, sur l'horreur qu'on doit avoir du péché, et sur le soin d'expier, par la pénitence, ceux qu'on a eu le malheur de commettre. Elle finissoit la semaine par une recherche exacte de ses fautes et de ses imperfections, pour les effacer dans le Sacrement de pénitence dont elle approchoit tous les samedis au soir ; elle s'y disposoit par diverses macérations dont elle affligeoit son corps ; et quand elle s'accusoit des fautes, même les plus légères, c'étoit avec des sentimens si vifs de componction, qu'elle fondoit en larmes, et que ses pa-

roles étoient entrecoupées de soupirs et de sanglots. La haute idée qu'elle avoit de la majesté de Dieu, lui faisoit regarder la moindre offense avec horreur; et quand il lui en étoit échappé quelqu'une, elle ne pouvoit se la pardonner.

Des preuves si marquées de sa foi vive ne me permirent pas de lui refuser plus long-temps la permission qu'elle me demandoit instamment de faire sa première communion à la fête de Noël qui approchoit: c'est une grâce qui ne s'accorde à ceux qui viennent de chez les Iroquois, qu'après bien des années, et après beaucoup d'épreuves; mais la piété de Catherine la mettoit au-dessus des règles ordinaires. Elle participa, pour la première fois de sa vie, à la sainte eucharistie, avec une ferveur qui égaloit l'estime qu'elle faisoit de cette grâce, et les empressemens qu'elle avoit eus de l'obtenir. Toutes les fois qu'elle approcha de la sainte table, ce fut toujours avec les mêmes dispositions; son simple extérieur inspiroit alors de la piété aux plus tièdes; et lorsqu'il se faisoit une communion générale, les néophytes les plus vertueuses s'empressoient à l'envi de se mettre auprès d'elle, parce que, disoient-elles, la seule vue de Catherine leur servoit d'une excellente préparation pour communier dignement.

Après les fêtes de Noël, la saison étant propre pour la chasse, elle ne put se dispenser de suivre dans les bois sa sœur et son beau-frère; elle fit voir alors qu'on peut servir le Seigneur dans tous les lieux où sa providence nous conduit; elle ne relâcha rien de ses exercices ordinaires; sa piété lui suggéra même de

de saintes pratiques pour suppléer à celles qui étoient incompatibles avec le séjour des forêts ; son temps étoit réglé pour toutes ses actions ; dès le matin, elle se mettoit en prières, et elle ne les finissoit qu'avec celles que les Sauvages font en commun selon leur coutume ; le soir, elle les continuoit bien avant dans la nuit. Quand les Sauvages prenoient leur repas pour se disposer à chasser tout le long du jour, elle se retiroit à l'écart pour faire oraison ; c'étoit à peu près le temps qu'on a coutume d'entendre la messe dans la mission. Elle avoit placé une croix dans le tronc d'un arbre qui se trouvoit au bord d'un ruisseau, cet endroit solitaire lui tenoit lieu d'oratoire ; là, elle se mettoit en esprit au pied de nos autels, elle unissoit son intention à celle du prêtre, elle prioit son Ange gardien d'assister pour elle au saint sacrifice, et de lui en appliquer tout le fruit. Le reste de la journée, elle s'occupoit du travail avec les autres personnes de son sexe ; mais pour bannir les discours frivoles, et afin de s'entretenir dans l'union avec Dieu, elle entamoit toujours quelque discours de piété, ou bien elle les invitoit à chanter des hymnes et des cantiques à la louange du Seigneur. Ses repas étoient très-sobres, et souvent elle ne mangeoit qu'à la fin du jour ; encore mêloit-elle secrétement de la cendre aux viandes qu'on lui servoit, pour ôter à son goût toute la pointe qui en fait le plaisir : c'est une mortification qu'elle pratiqua, toutes les fois qu'elle pouvoit n'être pas aperçue.

Le séjour des bois ne plaisoit guères à Catherine,

bien qu'il soit si agréable aux femmes des Sauvages, parce que, débarrassées des soins domestiques, elles passent le temps dans les divertissemens et les festins. Elle soupiroit sans cesse après la saison où l'on a coutume de retourner au village : l'église, la présence de Jésus-Christ dans l'auguste Sacrement de nos autels, le saint sacrifice de la messe, les exhortations fréquentes, et les autres exercices de la mission dont on est privé tandis qu'on est occupé de la chasse, étoient les seuls objets qui la touchassent, elle avoit du dégoût pour tout le reste : ainsi, quand elle se vit une fois de retour à la mission, elle se fit une loi de n'en plus sortir ; elle y arriva vers le temps de la semaine sainte, et c'est, pour la première fois, qu'elle assista aux cérémonies de ces saints jours.

Je ne m'arrêterai pas, mon révérend père, à vous décrire ici combien elle fut attendrie d'un spectacle aussi touchant que celui des douleurs et de la mort d'un Dieu pour le salut des hommes; elle répandit des larmes presque continuelles, et elle forma la résolution de porter, le reste de ses jours, dans son corps, la mortification de Jésus-Christ. Depuis ce temps-là, elle chercha toutes les occasions de se mortifier, soit pour expier des fautes légères, qu'elle regardoit comme autant d'attentats contre la majesté divine, soit pour retracer dans elle, l'image d'un Dieu crucifié pour notre amour. Les entretiens d'Anastasie qui lui parloit souvent des peines de l'enfer, et des rigueurs que les Saints ont exercées sur eux-mêmes, fortifièrent l'attrait qu'elle avoit pour les austérités de la pénitence ; elle s'y sentit encore

animée par un accident qui la mit en grand danger de perdre la vie. Elle coupoit un arbre dans le bois, qui tomba plutôt qu'elle ne l'avoit prévu; elle eut assez de temps pour éviter, en se retirant, le gros de l'arbre qui l'auroit écrasée par sa chute, mais elle ne put échapper à une des branches qui lui frappa rudement la tête, et qui la jeta évanouie par terre; elle revint peu après de son évanouissement, et on lui entendit prononcer doucement ces paroles : *Je vous remercie, ô bon Jésus, de m'avoir secourue dans ce danger.* Elle ne douta point que Dieu ne l'eût conservée pour lui donner le loisir d'expier ses péchés par la pénitence; c'est ce qu'elle déclara à une compagne qui se sentoit appelée comme elle à une vie austère, et avec qui elle fut dans une liaison si intime, qu'elles se communiquoient l'une à l'autre ce qui se passoit de plus secret dans leur intérieur. Cette nouvelle compagne a eu tant de part à la vie de Catherine, que je ne puis me dispenser de vous en parler.

Thérèse (c'est ainsi qu'elle s'appeloit) avoit été baptisée par le père Bruyas, dans le pays des Iroquois; mais la licence qui régnoit parmi ceux de sa nation, et les mauvais exemples qu'elle avoit sans cesse devant les yeux, lui firent bientôt oublier les engagemens de son baptême. Le séjour même qu'elle faisoit depuis quelque temps, à la mission du Sault, où elle étoit venue demeurer avec sa famille, n'avoit produit qu'un médiocre changement dans ses mœurs; une aventure des plus étranges, qui lui arriva, opéra enfin sa conversion.

Elle étoit allée à la chasse avec son mari et un jeune neveu, vers la rivière des Outaouacs : quelques autres Iroquois les joignirent en chemin, et ils formèrent une troupe composée d'onze personnes, savoir, de quatre hommes, de quatre femmes et de trois jeunes gens; Thérèse seule étoit chrétienne. La neige qui ne tomba que fort tard, cette année-là, les mit hors d'état de chasser ; leurs provisions furent bientôt consommées, et ils se virent réduits à manger quelques peaux, qu'ils avoient apportées pour se faire des souliers; ils mangèrent ensuite leurs souliers mêmes ; et enfin, pressés par la faim, ils ne se nourrirent plus que des herbes et de l'écorce des arbres : cependant le mari de Thérèse tomba dangéreusement malade, et obligea les chasseurs à s'arrêter. Deux d'entre eux, savoir, un Agnié et un Tsonnontouan, prirent le parti d'aller un peu au loin pour y chercher quelque bête, avec promesse d'être de retour au plus tard dans dix jours. L'Agnié revint effectivement au temps marqué, mais il revint seul, et assura que le Tsonnontouan avoit péri de faim et de misère; on le soupçonna de l'avoir tué, et d'avoir vécu de sa chair, car il avouoit qu'il n'avoit trouvé aucune bête, et cependant il étoit plein de force et de santé. Peu de jours après, le mari de Thérèse mourut avec un grand regret de n'avoir pas reçu le baptême, et le reste de la troupe se mit en chemin pour gagner le bas de la rivière, et se rendre aux habitations françaises : après deux ou trois jours de marche, ils s'affoiblirent de telle sorte, faute de nourriture, qu'ils ne purent plus avancer. Le

désespoir leur inspira une étrange résolution, ce fut de tuer quelques-uns de la bande, afin de faire vivre les autres; on jetta les yeux sur la femme du Tsonnontouan et sur ses deux enfans, qui furent égorgés l'un après l'autre. Ce spectacle effraya Thérèse, elle avoit lieu de craindre le même traitement; alors elle réfléchit sur le déplorable état de sa conscience; elle se repentit de s'être engagée dans les forêts, sans s'être purifiée auparavant par une bonne confession; elle demanda pardon à Dieu des désordres de sa vie; elle promit de s'en confesser au plutôt, et d'en faire pénitence. Sa prière fut écoutée; après des fatigues incroyables, elle arriva enfin au village, avec quatre autres qui restoient de cette troupe: à la vérité, elle garda une partie de sa promesse, car elle se confessa aussitôt après son retour; mais elle fut plus lente à réformer ses mœurs, et à embrasser les rigueurs de la pénitence.

Un jour, qu'elle considéroit la nouvelle église qu'on bâtissoit au Sault, lorsqu'on y transporta la mission qui étoit auparavant à la prairie de la Madeleine, elle y rencontra Catherine qui regardoit aussi cet édifice; elles se saluèrent l'une l'autre pour la première fois, et, pour entrer en conversation, Catherine lui demanda quel lieu de l'église étoit destiné pour les femmes. Thérèse lui montra l'endroit où elle jugeoit qu'on les devoit placer: « Hél... » reprit Catherine en soupirant, ce n'est pas dans » ce temple matériel que Dieu se plaît davantage à » demeurer, c'est au dedans de nous-mêmes qu'il » veut habiter, notre cœur est le temple qui lui est

» le plus agréable; mais, malheureuse que je suis, » combien de fois l'ai-je forcé d'abandonner ce cœur » où il vouloit régner seul? et ne mériterois – je » pas que, pour me punir de mon ingratitude, on » me fermât à jamais l'entrée de ce temple qu'on » élève à sa gloire » ?

Ce sentiment d'humilité toucha vivement le cœur de Thérèse ; elle se sentit pressée en même temps par les remords de sa conscience, d'exécuter enfin ce qu'elle avoit promis au Seigneur, et elle ne douta point que Dieu ne lui eût adressé cette sainte fille pour la soutenir de ses conseils et de ses exemples dans le nouveau genre de vie qu'elle vouloit embrasser ; elle s'ouvrit donc à Catherine sur les saints désirs que Dieu lui inspiroit, et insensiblement l'entretien les porta à se faire part de leurs pensées les plus secrètes. Pour s'entretenir plus commodément, elles allèrent s'asseoir au pied d'une croix qui est placée au bord du fleuve Saint-Laurent : cette première entrevue, où se découvrit la conformité de leurs sentimens et de leurs inclinations, commença à serrer les liens d'une amitié sainte, qui dura jusqu'à la mort de Catherine. Depuis ce temps là, elles furent inséparables ; elles alloient ensemble à l'église, dans les bois et au travail ; elles s'animoient l'une l'autre au service de Dieu par des discours de piété, elles se communiquoient leurs peines et leurs répugnances, elles s'avertissoient de leurs défauts, elles s'encourageoient à la pratique des vertus austères, et par là, elles s'aidèrent infiniment l'une l'autre à avancer de plus en plus, dans les voies de la perfection.

Dieu préparoit ainsi Catherine à un nouveau combat que son amour pour la virginité eut à soutenir ; des vues intéressées inspirèrent à sa sœur le dessein de la marier ; elle crut qu'il n'y avoit point de jeune homme dans la mission du Sault, qui n'ambitionnât le bonheur d'être uni à une fille si vertueuse, et qu'ayant à choisir dans tout le village, elle auroit pour beau-frère quelque habile chasseur qui porteroit l'abondance dans la cabane. Elle s'attendoit bien à trouver des difficultés de la part de Catherine, car elle n'ignoroit pas les persécutions que cette généreuse fille avoit déjà souffertes, et la constance avec laquelle elle les avoit soutenues ; mais elle se persuada que la force de ses raisons l'emporteroit sur sa résistance ; elle la prit donc un jour en particulier, et après lui avoir témoigné beaucoup plus d'affection qu'à l'ordinaire, elle lui parla avec cette éloquence qui est si naturelle aux Sauvages, quand il s'agit de leur propre intérêt.

« Il faut l'avouer, ma chère sœur, lui dit-elle, avec » un air plein de douceur et d'affabilité, vous avez » de grandes obligations au Seigneur de vous avoir » tirée, aussi bien que nous, de notre malheureuse » patrie, et de vous avoir conduite à la mission du » Sault, où tout vous porte à la piété. Si vous avez » de la joie d'y être, je n'en ai pas moins de vous » avoir auprès de moi ; vous l'augmentez tous les » jours, cette joie, par la sagesse de votre conduite, » qui vous attire l'estime et l'approbation générale ; » il ne vous reste plus qu'une chose à faire, qui met» tra le comble à notre bonheur, c'est de songer

» sérieusement à vous établir par un bon et solide ma-
» riage. Toutes les filles prennent parmi nous ce
» parti ; vous êtes en âge de le prendre comme elles,
» et vous y êtes obligée plus particulièrement que
» d'autres, soit pour éviter les occasions du péché,
» soit pour subvenir aux nécessités de la vie. Il est
» vrai que nous nous faisons un plaisir, votre beau-
» frère et moi, de vous les fournir ; mais vous savez
» qu'il est sur le penchant de l'âge, et que nous
» sommes chargés d'une nombreuse famille ; si nous
» venions à vous manquer, à qui auriez-vous recours?
» Croyez-moi, Catherine, mettez-vous à couvert des
» malheurs qui accompagnent l'indigence, pensez au
» plutôt à les prévenir pendant que vous pouvez le
» faire si aisément, et d'une manière si avantageuse
» pour vous et pour notre famille ».

Catherine ne s'attendoit à rien moins qu'à une proposition de cette nature ; mais sa complaisance et le respect qu'elle avoit pour sa sœur lui firent dissimuler sa peine, et elle se contenta de lui répondre, en la remerciant de ses avis, que la chose étoit de conséquence et qu'elle y penseroit sérieusement. C'est ainsi qu'elle éluda cette première attaque : aussitôt elle vint me trouver, pour se plaindre amèrement des importunes sollicitations de sa sœur. Comme je ne paroissois pas me rendre tout-à-fait à ses raisons, et que pour l'éprouver j'appuyois sur celles qui pouvoient la faire pencher vers le mariage : « Ah! mon père,
» me dit-elle, je ne suis plus à moi, je me suis don-
» née toute entière à Jésus-Christ, il ne m'est pas
» possible de changer de maître ; la pauvreté dont

» on me menace ne me fait pas peur ; il faut si peu » de chose pour fournir aux besoins de cette misérable » vie, que mon travail peut y suffire, et je trouve- » rai toujours quelque méchant haillon pour me cou- » vrir ». Je la renvoyai, en lui disant qu'elle se consultât bien elle-même, que la chose méritoit qu'elle y fît des attentions sérieuses.

A peine fut-elle de retour à la cabane, que sa sœur, impatiente de l'amener à son sentiment, la pressa de nouveau de fixer ses irrésolutions par un établissement utile ; mais ayant jugé par la réponse de Catherine, qu'il n'y avoit rien à gagner sur son esprit, elle sut mettre dans ses intérêts Anastasie, que l'une et l'autre regardoient comme leur mère : celle-ci crut aisément que Catherine prenoit trop légérement sa résolution, et elle employa tout l'ascendant que son âge et sa vertu lui donnoient sur l'esprit de cette jeune fille, pour lui persuader que le mariage étoit le seul parti qu'elle eût à prendre.

Cette démarche n'eut pas plus de succès que l'autre, et Anastasie qui avoit trouvé jusque-là, tant de docilité dans Catherine, fut extrêmement surprise du peu de déférence qu'elle avoit pour ses conseils ; elle lui en fit des reproches amers, et la menaça de m'en porter ses plaintes. Catherine la prévint, et après m'avoir raconté les peines qu'on lui faisoit pour la déterminer à prendre un parti qui étoit si peu de son goût, elle me pria de l'aider à consommer le sacrifice qu'elle vouloit faire d'elle-même à Jésus-Christ, et de la mettre à couvert des contradictions qu'elle avoit

à souffrir de la part d'Anastasie et de sa sœur. Je louai son dessein, mais en même temps je lui conseillai de prendre encore trois jours pour délibérer sur une affaire de cette importance, et de faire, pendant ce temps-là, des prières extraordinaires, afin de mieux connoître la volonté de Dieu; après quoi, si elle persistoit dans sa résolution, je lui promis de mettre fin aux importunités de ses parens. Elle acquiesça d'abord à ce que je lui proposois, mais un demi quart d'heure après, elle revint me trouver : « C'en est » fait, me dit-elle en m'abordant, il n'est plus ques» tion de délibérer, mon parti est pris depuis long» temps; non, mon père, je n'aurai jamais d'autre » époux que Jésus-Christ ». Je ne crus pas devoir m'opposer d'avantage à une résolution qui me paroissoit ne lui être inspirée que par le Saint-Esprit; je l'exhortai donc à la persévérance, et je l'assurai que je prendrois sa défense contre tous ceux qui voudroient désormais l'inquiéter sur cet article. Cette réponse lui rendit sa première tranquillité, et rétablit dans son ame cette paix intérieure, qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie.

A peine se fût-elle retirée, qu'Anastasie vint se plaindre à son tour de ce que Catherine n'écoutoit aucun conseil, et ne suivoit que sa propre fantaisie; elle alloit continuer, lorsque je l'interrompis, en lui disant que j'étois instruit de son mécontentement, mais que je m'étonnois qu'une ancienne chrétienne comme elle, désaprouvât une action qui méritoit les plus grands éloges, et que si elle avoit de la foi, elle devoit connoître quel est le prix d'un état aussi sublime

que celui de la virginité, qui rend des hommes fragiles semblables aux Anges mêmes.

A ces paroles, Anastasie revint comme d'un profond assoupissement, et comme elle avoit un grand fonds de piété, elle se blâma aussitôt elle-même; elle admira le courage de cette vertueuse fille, et dans la suite elle fut la première à la fortifier dans la sainte résolution qu'elle avoit prise. C'est ainsi que Dieu tourna ces différentes contradictions au bien de sa servante : ce fut aussi pour Catherine un nouveau motif de servir Dieu avec plus de ferveur; elle ajouta de nouvelles pratiques à ses exercices ordinaires de piété; toute infirme qu'elle étoit, elle redoubla son application au travail, ses veilles, ses jeûnes et ses autres austérités.

C'étoit alors la fin de l'automne, où les Sauvages ont accoutumé de se mettre en marche pour aller chasser pendant l'hiver dans les forêts; le séjour que Catherine y avoit déjà fait, et la peine qu'elle avoit eue de se voir privée des secours spirituels qu'elle trouvoit au village, lui avoit fait prendre la résolution, comme je l'ai dit, de n'y jamais retourner de sa vie. Je crus cependant que le changement d'air, et la nourriture, qui est meilleure dans les forêts, pourroit rétablir sa santé, laquelle étoit fort altérée; c'est pourquoi je lui conseillai de suivre sa famille et les autres qui alloient à la chasse. Elle me répondit, avec cet air plein de piété, qui lui étoit si naturel : « Il est vrai, mon père, que le corps est traité plus » délicatement dans les bois, mais l'ame y languit, » et ne peut y rassasier sa faim; au contraire, dans

» le village, le corps souffre, j'en conviens, mais » l'ame trouve ses délices auprès de Jésus-Christ. » Eh bien, j'abandonne volontiers ce misérable corps » à la faim et à la souffrance, pourvu que mon ame » ait sa nourriture ordinaire ».

Elle resta donc pendant tout l'hiver au village, où elle ne vécut que de blé d'Inde, et où elle eut effectivement beaucoup à souffrir; mais non contente de n'accorder à son corps que des alimens insipides, qui pouvoient à peine le soutenir, elle le livra encore à des austérités et à des pénitences excessives, sans prendre conseil de personne, se persuadant que lorsqu'il s'agissoit de se mortifier, elle pouvoit s'abandonner à tout ce que lui inspiroit sa ferveur. Elle étoit portée à ces saints excès par les grands exemples de mortifications qu'elle avoit sans cesse devant les yeux; l'esprit de pénitence régnoit parmi les chrétiens du Sault; les jeûnes, les disciplines sanglantes, les ceintures garnies de pointes de fer, étoient des austérités communes. Quelques-uns d'eux se disposèrent, par ces macérations volontaires, à souffrir constamment les plus affreux supplices.

La guerre s'étoit allumée entre les Français et les Iroquois : ceux-ci invitèrent leurs compatriotes, qui étoient à la mission du Sault, à revenir dans leurs pays, où ils leur promettoient une entière liberté pour l'exercice de leur religion. Le refus qui suivit de semblables offres, les transporta de fureur, et les chrétiens iroquois, qui demeuroient au Sault, furent déclarés aussitôt ennemis de la patrie : un parti d'Iroquois, qui en surprit quelques-uns à la chasse,

les emmena dans leur pays; ils y furent brûlés à petit feu : ces généreux fidèles, au milieu des plus cuisantes douleurs, prêchoient Jésus-Christ à ceux qui les tourmentoient si cruellement, et les conjuroient d'embrasser au plutôt le christianisme pour se délivrer des feux éternels. Un, entre autres, nommé *Étienne*, signala sa constance et sa foi; il étoit environné de flammes et de fers ardens; sans cesse il encourageoit sa femme, qui souffroit le même supplice, à invoquer avec lui le saint nom de Jésus; étant prêt d'expirer, il ranima tout ce qu'il avoit de force, et, à l'exemple de son saint patron, il pria le Seigneur à haute voix pour la conversion de ceux qui le traitoient avec tant d'inhumanité. Plusieurs de ces barbares, touchés d'un spectacle qui leur étoit si nouveau, abandonnèrent leur pays, et vinrent à la mission du Sault pour demander le baptême, et y vivre selon les loix de l'Evangile.

Les femmes ne cédoient en rien à leurs maris par l'ardeur qu'elles faisoient paroître pour une vie pénitente; elles alloient même à des excès que nous avions soin de modérer quand ils venoient à notre connoissance : outre les instrumens ordinaires de mortification qu'elles employoient, elles trouvoient mille inventions de se faire souffrir. Quelques-unes se mettoient dans la neige lorsque le froid étoit le plus piquant; d'autres se dépouilloient jusqu'à la ceinture, dans des lieux écartés, et demeuroient longtemps exposées aux rigueurs de la saison, sur les bords d'une rivière glacée, où le vent souffloit avec fureur : il y en a eu qui, après avoir rompu la glace

des étangs, s'y plongeoient jusqu'au cou, autant de temps qu'il en falloit pour réciter plusieurs dixaines de leur rosaire; une entre autres s'y plongea trois nuits de suite, ce qui lui causa une fièvre si violente, qu'elle en pensa mourir : une autre me surprit extrêmement par sa simplicité; j'appris que non contente d'avoir usé de cette mortification, elle avoit aussi plongé sa fille, qui n'avoit que trois ans, dans une rivière glacée, et l'en avoit retirée à demi-morte. Comme je lui reprochois vivement son indiscrétion, elle me répondit, avec une naïveté surprenante, qu'elle n'avoit pas cru mal faire, et que dans la pensée où elle étoit que sa fille pourroit bien, un jour, offenser le Seigneur, elle avoit voulu lui imposer par avance, la peine que mériteroit son péché.

Quoique ceux qui faisoient ces mortifications, fussent attentifs à en dérober la connoissance au public, Catherine, qui avoit l'esprit vif et pénétrant, ne laissa pas, sur les diverses apparences, de conjecturer ce qu'ils tenoient si secret; et comme elle étudioit tous les moyens de témoigner de plus en plus, son amour à Jésus-Christ, elle s'attachoit à examiner tout ce qui se faisoit d'agréable au Seigneur, pour le mettre aussitôt en pratique : c'est pour cela qu'ayant passé quelques jours à Montréal, où elle vit, pour la première fois, des religieuses, elle fut si charmée de leur piété et de leur modestie qu'elle s'informa curieusement de la manière dont vivoient ces saintes filles, et des vertus qu'elles pratiquoient. Ayant appris que c'étoit des vierges chrétiennes, qui s'étoient consacrées à Dieu par un vœu

de continence perpétuelle, elle ne me donna aucun repos que je ne lui eusse accordé la permission de faire le même sacrifice d'elle-même, non plus par une simple résolution de garder la virginité, comme elle l'avoit déjà fait, mais par un engagement irrévocable, qui l'obligât d'être à Dieu sans retour. Je ne lui donnai mon consentement qu'après l'avoir bien éprouvée, et m'être assuré de nouveau, que c'étoit l'esprit de Dieu qui agissoit dans cette bonne fille, et qui lui inspiroit un dessein dont il n'y avoit jamais eu d'exemple parmi les Sauvages.

Elle choisit pour cette grande action, le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Un moment après que Notre-Seigneur se fut donné à elle dans la sainte communion, elle prononça, avec une ferveur admirable, le vœu qu'elle faisoit de virginité perpétuelle; elle s'adressa ensuite à la sainte Vierge, à qui elle avoit une dévotion très-tendre, pour la prier de présenter à son Fils l'oblation qu'elle venoit de lui faire d'elle-même; après quoi elle passa plusieurs heures aux pieds des autels, dans un grand recueillement d'esprit, et dans une parfaite union avec Dieu.

Depuis ce temps-là Catherine ne tint plus à la terre, et elle aspira sans cesse au ciel, où elle avoit fixé tous ses désirs; il sembloit même qu'elle goûtoit par avance, les douceurs de ce bienheureux séjour; mais son corps n'étoit pas assez robuste pour soutenir le poids de ces austérités, et l'application continuelle de son esprit à se maintenir dans la présence de Dieu; il lui prit une maladie violente, dont elle ne

s'est jamais bien rétablie; il lui en resta toujours un mal d'estomac, accompagné de fréquens vomissemens, et d'une fièvre lente qui la mina peu à peu, et la jeta dans une langueur qui la consuma insensiblement.

Cependant, on eût dit que son ame prenoit de nouvelles forces à mesure que son corps dépérissoit; plus elle approchoit de son terme, plus on voyoit éclater dans elle les vertus éminentes qu'elle avoit pratiquées avec tant d'édification. Je ne m'arrêterai ici à vous rapporter que celles qui ont fait le plus d'impression, et qui étoient comme la source et le principe de toutes les autres.

Elle avoit un tendre amour pour Dieu; son unique plaisir étoit de se tenir recueillie en sa présence, de méditer ses grandeurs et ses miséricordes, de chanter ses louanges, et de chercher continuellement les moyens de lui plaire : c'étoit principalement pour n'être pas distraite par d'autres pensées, qu'elle se plaisoit si fort à la solitude. Anastasie et Thérèse étoient les deux seules chrétiennes avec qui elle se trouvât volontiers, parce qu'elles parloient bien de Dieu, et que leurs entretiens ne respiroient que le divin amour.

De là venoit cette dévotion particulière qu'elle avoit pour la sainte eucharistie et pour la passion du Sauveur : ces deux mystères de l'amour d'un Dieu, caché sous le voile eucharistique, et mourant sur une croix, occupoient sans cesse son esprit, et embrasoient son cœur des plus pures flammes de la charité : on la voyoit, tous les jours, passer des heures entières aux pieds des autels, immobile et

comme

comme transportée hors d'elle-même; ses yeux expliquoient souvent les sentimens de son cœur, par l'abondance des larmes qu'ils répandoient, et elle trouvoit dans ces larmes de si grandes délices, qu'elle étoit comme insensible à la froideur des plus rudes hivers. Quelquefois, la voyant transie de froid, je la renvoyois dans sa cabane pour s'y chauffer; elle obéissoit à l'instant; mais un moment après, elle revenoit à l'église, et y continuoit de longs entretiens avec Jésus-Christ.

Pour entretenir sa dévotion au mystère de la passion du Sauveur, et l'avoir toujours présente à sa mémoire, elle portoit au cou un petit crucifix que je lui avois donné; elle le baisoit sans cesse avec des sentimens de la plus tendre compassion pour Jésus souffrant, et de la plus vive reconnoissance pour le bienfait de notre rédemption. Un jour, voulant particulièrement honorer Jésus-Christ dans ce double mystère de son amour, après avoir reçu la sainte communion, elle fit une oblation perpétuelle de son ame à Jésus dans l'eucharistie, et de son corps à Jésus attaché à la croix; et dès-lors, elle fut ingénieuse à imaginer, tous les jours, de nouvelles manières d'affliger et de crucifier sa chair.

Quand elle alloit dans les bois pendant l'hiver, elle suivoit de loin ses compagnes, elle ôtoit ses souliers, et marchoit nu-pieds sur la glace et sur la neige. Ayant ouï dire à Anastasie, que de tous les tourmens, celui du feu étoit le plus affreux, et que la constance des martyrs qui avoient souffert ce supplice, pour défendre leur foi, devoit être d'un grand

mérite auprès du Seigneur, la nuit suivante, elle se brûla les pieds et les jambes avec un tison ardent, à peu près de la même manière que les Iroquois brûlent leurs esclaves, se persuadant que par cette action, elle se déclaroit l'esclave de son Sauveur. Une autre fois, elle parsema la natte où elle se couchoit, de grosses épines dont les pointes étoient fort aiguës, et, à l'exemple de Saint-Benoît et du bienheureux Louis de Gonzague, elle se roula trois nuits de suite sur ces épines, qui lui causèrent des douleurs très-vives; elle en eut le visage tout pâle et tout défait, ce qu'on attribuoit à ses indispositions. Mais Thérèse, cette compagne, en qui elle avoit pris tant de confiance, ayant découvert la source de cette pâleur extraordinaire, lui en fit scrupule, en lui déclarant que c'étoit offenser Dieu que de se livrer à ces sortes d'austérités, sans la permission de son confesseur. Catherine, qui trembloit aux seules apparences du péché, vint aussitôt me trouver, pour m'avouer sa faute et en demander pardon à Dieu. Je la blâmai de son indiscrétion, et lui ordonnai d'aller jeter ces épines au feu; elle le fit aussitôt, car elle avoit une soumission aveugle aux volontés de ceux qui gouvernoient sa conscience, et, quelque éclairée qu'elle fût des lumières dont Dieu la favorisoit, elle ne fit jamais paroître le moindre attachement à son propre sens.

Sa patience étoit à l'épreuve de tout. Au milieu de ses infirmités continuelles, elle conserva toujours une paix et une égalité d'ame qui nous charmoient; il ne lui échappa jamais, ni de se plaindre, ou de

donner le moindre signe d'impatience. Les deux derniers mois de sa vie, ses souffrances furent extraordinaires ; elle étoit obligée de se tenir jour et nuit dans la même posture, et le moindre mouvement lui causoit des douleurs très-aiguës. Quand ces douleurs se faisoient sentir avec le plus de vivacité, c'étoit alors qu'elle paroissoit plus contente, s'estimant heureuse, comme elle le disoit elle-même, de vivre et de mourir sur la croix, et unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur.

Comme elle étoit remplie de foi, elle avoit une haute idée de tout ce qui a rapport à la religion ; c'est aussi ce qui lui inspiroit un respect particulier pour ceux que Dieu appelle au ministère évangélique : son espérance étoit ferme, son amour désintéressé, servant Dieu pour Dieu même, par le seul désir de lui plaire ; sa dévotion étoit tendre jusqu'aux larmes, son union avec Dieu intime et continuelle, ne le perdant jamais de vue dans toutes ses actions, ce qui l'éleva en peu de temps à un état d'oraison très-sublime.

Enfin, rien ne fut plus remarquable dans Catherine que cette pureté angélique dont elle fut si jalouse, et qu'elle conserva jusqu'au dernier soupir. Ce fut un miracle de la grâce, qu'une jeune Iroquoise ait eu tant d'attrait pour une vertu si peu connue dans son pays, et qu'elle ait vécu dans une si grande innocence de mœurs pendant vingt années qu'elle a demeuré dans le centre même du libertinage et de la dissolution : c'est cet amour pour la pureté, qui produisoit dans son cœur cette tendre

affection pour la reine des vierges. Catherine ne parloit jamais de Notre-Dame qu'avec transport; elle avoit appris par cœur ses litanies, et elle les récitoit tous les soirs en particulier, après les prières communes de la cabane; elle portoit toujours sur elle un chapelet, qu'elle récitoit plusieurs fois le jour. Les samedis et les autres jours qui sont particulièrement consacrés à l'honorer, elle faisoit des austérités extraordinaires, et elle s'attachoit à l'imiter dans la pratique de quelques-unes de ses vertus; elle redoubloit sa ferveur lorsqu'on célébroit quelqu'une de ses fêtes, et elle choisissoit ces saints jours pour faire à Dieu quelque nouveau sacrifice, ou pour renouveler ceux qu'elle avoit déjà faits.

Une vie si sainte, devoit être suivie de la plus précieuse mort; ce fut aussi dans les derniers momens de sa vie, qu'elle nous édifia le plus par la pratique de ces vertus, et surtout par sa patience et par son union avec Dieu. Elle se trouva fort mal vers le temps où les hommes sont à la chasse dans les forêts, et où les femmes sont occupées depuis le matin jusqu'au soir dans la campagne : alors ceux qui sont malades, restent seuls, le long du jour, dans leur cabane, avec un plat de blé d'Inde, et un peu d'eau qu'on met le matin auprès de leur natte. Ce fut dans cet abandon que Catherine passa tout le temps de sa dernière maladie; mais ce qui auroit accablé une autre de tristesse, contribuoit à augmenter sa joie, en lui fournissant de quoi augmenter son mérite. Accoutumée à s'entretenir seule avec Dieu, elle mettoit à profit sa solitude, et elle s'en servoit

pour s'attacher davantage à son créateur, par des prières et par des méditations ferventes.

Cependant le temps de son dernier sacrifice approchoit, et ses forces diminuoient chaque jour ; elle baissa considérablement le mardi de la semaine sainte, et je jugeai à propos de lui donner le saint viatique, qu'elle reçut avec ses sentimens ordinaires de piété. Je voulois lui administrer en même temps l'extrême onction, mais elle me dit que rien ne pressoit encore, et, sur sa parole, je crus pouvoir différer jusqu'au lendemain matin. Elle passa le reste du jour et la nuit suivante, dans de fervens entretiens avec Notre-Seigneur, et avec la sainte Vierge ; le mercredi matin, elle reçut la dernière onction avec les mêmes sentimens de piété, et sur les trois heures après midi, après avoir prononcé les saints noms de Jésus et de Marie, elle entra dans une douce agonie, après quoi elle perdit tout-à-fait l'usage de la parole. Comme elle conserva une parfaite connoissance jusqu'au dernier soupir, je m'aperçus qu'elle s'efforçoit de former intérieurement tous les actes que je lui suggérois ; après une petite demi-heure d'agonie, elle expira paisiblement, comme si elle fût entrée dans un doux sommeil.

Ainsi mourut Catherine Tegahkouita, dans la vingt-quatrième année de son âge, ayant rempli cette mission de l'odeur de ses vertus, et de l'opinion qu'elle y laissa de sa sainteté : son visage, qui avoit été extrêmement exténué par ses maladies et par ses austérités continuelles, parut si changé et si agréable, quelques momens après sa mort, que les Sauvages

qui étoient présens ne pouvoient en marquer assez leur étonnement, et qu'on eût dit qu'un rayon de la gloire, dont il y avoit lieu d'espérer qu'elle venoit de prendre possession, rejaillissoit jusque sur son corps. Deux Français qui venoient de la prairie de la Madeleine, pour assister le jeudi matin au service, la voyant étendue sur sa natte avec ce visage si frais et si doux, se dirent l'un à l'autre : Voilà une jeune femme qui dort bien paisiblement; mais ils furent bien surpris quand ils apprirent, un moment après, que c'étoit le corps de Catherine qui étoit décédée; ils retournèrent aussitôt sur leurs pas, ils se mirent à genoux à ses pieds, et se recommandèrent à ses prières; ils voulurent même donner une marque publique de la vénération qu'ils avoient pour la défunte, en faisant faire à l'instant un cercueil pour enfermer ces saintes reliques.

FERVEUR DES NÉOPHYTES.

Lettre du père Chollenec, missionnaire de la compagnie de Jésus en la nouvelle France, au père Jean-Baptiste Du Halde, de la même compagnie.

J'APPRENDS, avec beaucoup de consolation, qu'on a été édifié, en France, du précis que j'y ai envoyé des vertus de la jeune vierge iroquoise, qui est morte ici en odeur de sainteté, et que nous regardons comme la protectrice de cette colonie : c'est la mis-

sion de saint François-Xavier du Sault, qui l'a formée au christianisme, et les impressions que ses exemples y ont laissées, durent encore, et dureront longtemps, comme nous l'espérons de la miséricorde de Dieu. Elle avoit prédit la mort glorieuse de quelques chrétiens de cette mission, long-temps avant qu'elle arrivât, et il est à croire que c'est elle qui, du ciel où elle est placée, a soutenu le courage de ces généreux fidèles, qui ont signalé leur constance et leur foi dans les plus affreux supplices. Je vous rapporterai en peu de mots, l'histoire de ces fervens néophytes, et je me persuade que vous en serez touché.

Les bourgades iroquoises se dépeuploient insensiblement par la désertion de plusieurs familles qui se réfugioient dans la mission du Sault, pour y embrasser le christianisme. Etienne le Gannonakoa, fut de ce nombre; il vint y demeurer avec sa femme, une belle sœur et six enfans; il avoit alors environ trente-cinq ans; son naturel n'avoit rien de barbare, et la solidité de son mariage dans un pays où règne la licence, et où l'on change aisément de femmes, étoit une preuve de la vie innocente qu'il avoit menée. Tous ces nouveaux venus demandèrent instamment le baptême, et on le leur accorda après les épreuves et les instructions accoutumées. On fut bientôt édifié dans le village, de l'union qui étoit dans cette famille, et du soin qu'on y avoit d'honorer Dieu. Etienne veilloit à l'éducation de ses enfans, avec un zèle digne d'un missionnaire; il les envoyoit, tous les jours, soir et matin, aux prières et aux instructions qu'on fait à ceux de cet âge; il ne manquoit

EX BIBLIOTHECA SEMINARII S.S. MARIANOPOLIT

pas de leur donner l'exemple par son assiduité à tous les exercices de la mission, et par la fréquente participation des Sacremens.

C'est par une conduite si chrétienne, qu'il se préparoit à triompher des ennemis de la religion, et à défendre sa foi au milieu des plus cruels tourmens. Les Iroquois avoient mis tout en œuvre pour engager tous ceux de leur nation qui étoient au Sault, à retourner dans leur terre natale : les prières et les présens ayant été inutiles, ils en vinrent aux menaces, et ils leur signifièrent, que s'ils persistoient dans leur refus, ils ne les regarderoient plus comme parens ou amis, mais que leur haine deviendroit irréconciliable, et qu'ils les traiteroient en ennemis déclarés. La guerre, qui étoit alors entre les Français et les Iroquois, servit de prétexte à ceux-ci pour assouvir leur rage sur ceux de leurs compatriotes qui, après les avoir ainsi abandonnés, tomboient entre leurs mains. Etienne partit en ce temps-là, vers le mois d'août de l'année 1690, pour la chasse d'automne ; il étoit accompagné de sa femme et d'un Sauvage du Sault. Le mois de septembre suivant, ces trois néophytes furent surpris dans les bois par un parti ennemi de quatorze Goïogoens, qui se saisirent d'eux, les enchaînèrent, et les menèrent captifs dans leur pays.

Aussitôt qu'Etienne se vit à la merci des Goïogoens, il ne douta point qu'il ne dût être bientôt livré à la mort la plus cruelle ; il s'en expliqua ainsi à sa femme, et il lui recommanda sur toutes choses, de persévérer dans la foi, et au cas qu'elle retournât

au Sault, d'élever ses enfans dans la crainte de Dieu ; il ne cessa, pendant tout le chemin, de l'exhorter à la constance, et de la fortifier contre les dangers où elle alloit être exposée parmi ceux de sa nation.

Les trois captifs furent conduits, non pas à Goïogoens, où il étoit naturel qu'on les menât d'abord, mais à Onnontagué. Dieu vouloit, ce semble, que la force et la constance d'Etienne éclatassent dans un lieu qui étoit, pour lors, célèbre par la quantité de Sauvages qui s'y étoient assemblés en foule, et qui s'y plongeoient dans les plus infâmes débauches. Quoique ce soit la coutume d'attendre les captifs à l'entrée du village, la joie qu'ils eurent d'avoir entre leurs mains des habitans du Sault, les fit tous sortir de leur bourgade pour aller assez loin au-devant de leur proie : ils s'étoient parés de leurs plus beaux habits, comme pour un jour de triomphe ; ils étoient armés de couteaux, de haches, de bâtons, et de tout ce qu'ils avoient trouvé sous la main ; la fureur étoit peinte sur leur visage. Quand ils eurent joint les captifs, l'un de ces barbares abordant Etienne : « Mon frère, lui dit-il, tu es mort ; ce n'est pas » nous qui te tuons, c'est toi qui te tues toi-même, » puisque tu nous a quittés pour demeurer parmi ces » chiens de chrétiens du Sault. Il est vrai, répondit » Etienne, que je suis chrétien, mais il n'est pas » moins vrai que je fais gloire de l'être : faites de » moi tout ce qu'il vous plaira, je ne crains, ni vos » outrages, ni vos tourmens, je donne volontiers ma » vie pour un Dieu qui a répandu tout son sang pour » moi ».

A peine eût-il achevé ces paroles, que ces furieux se jetèrent sur lui et lui firent de cruelles incisions aux bras, aux cuisses, et par tout le corps, qu'ils ensanglantèrent en un instant; ils lui coupèrent plusieurs doigts des mains et lui arrachèrent les ongles; ensuite un de la troupe lui cria : Prie Dieu. Oui, je le prierai, dit Etienne; et levant ses mains liées, il fit le mieux qu'il put le signe de la croix en prononçant à haute voix, en leur langue, ces paroles : Au nom du père, etc. Aussitôt ils lui coupèrent la moitié des doigts qui lui restoient, et lui crièrent une seconde fois : Prie Dieu maintenant. Etienne fit de nouveau le signe de la croix, et à l'instant ils lui coupèrent tous les doigts jusqu'à la paume de la main; puis ils l'invitèrent une troisième fois à prier Dieu, en l'insultant et vomissant contre lui toutes les injures que la rage leur dictoit. Comme ce généreux néophyte se mettoit en devoir de faire le signe de la croix avec la paume de la main, ils la lui coupèrent entièrement : non contens de ces premières saillies de fureur, ils lui tailladèrent la chair dans tous les endroits qu'il avoit marqués du signe de la croix, c'est-à-dire, au front, à l'estomac, et au-devant de l'une et de l'autre épaule, comme pour effacer ces augustes marques de la religion, qu'il venoit d'y imprimer.

Après ce sanglant prélude, on mena les captifs au village; on arrêta d'abord Etienne auprès d'un grand feu qui y étoit allumé, et où l'on avoit fait rougir des pierres; on lui mit ces pierres entre les cuisses, en les pressant violemment l'une contre l'autre; on lui ordonna alors de chanter à la manière iroquoise; et

comme il refusa de le faire, et qu'au contraire il répétoit à haute voix les prières qu'il récitoit tous les jours, un de ces furieux prit un tison ardent et le lui enfonça bien avant dans la bouche; puis sans lui donner le temps de respirer, on l'attacha au poteau.

Quand le néophyte se vit au milieu des fers rouges et des tisons ardens, loin de témoigner de la frayeur, il jeta un regard tranquille sur toutes ces bêtes féroces qui l'environnoient, et il leur parla ainsi : « Repaissez-vous, mes frères, du plaisir barbare que vous vous faites de me brûler, ne m'épargnez pas, mes péchés méritent encore plus de souffrances que vous ne m'en procurez; plus vous me tourmenterez, plus vous augmenterez la récompense qui m'est préparée dans le ciel ».

Ces paroles ne servirent qu'à enflammer leur fureur; chacun des Sauvages prit à l'envi des tisons ardens et des fers rouges, dont ils brûlèrent lentement tout le corps d'Etienne. Le courageux néophyte souffrit tous ces tourmens sans pousser le moindre soupir, il paroissoit tranquille, les yeux élevés au ciel, où son ame étoit attachée par une oraison continuelle; lorsqu'il sentit ses forces défaillir, il demanda trêve pour quelques instans, et alors ranimant toute sa ferveur, il fit sa dernière prière; il recommanda son ame à Jésus-Christ, et il le pria de pardonner sa mort à ceux qui le traitoient avec tant d'inhumanité; enfin, après de nouveaux tourmens soufferts avec la même constance, il rendit son ame à son créateur, triomphant par son courage de toute la cruauté iroquoise.

On donna la vie à sa femme, comme il l'avoit prédit; elle resta encore quelque temps captive dans le pays, sans que les prières ni les menaces pussent ébranler sa foi : s'étant rendue à Agnié, qui est le lieu de sa naissance, elle y demeura jusqu'à ce que son fils l'allât chercher et la remenât au Sault.

A l'égard du Sauvage qui fut pris en même temps qu'Etienne, il en fut quitte pour avoir quelques doigts coupés, avec une grande incision qu'on lui fit à la jambe; il fut conduit ensuite à Goïogoens, où on lui accorda la vie : on mit tout en œuvre pour l'engager à s'y marier et à se livrer aux désordres ordinaires de la nation; mais il répondit constamment que sa religion lui défendoit ces sortes d'excès; enfin, étant venu avec un parti de guerriers vers Montréal, il se déroba secrétement de ses compagnons, et se rendit à la mission du Sault, où il a vécu depuis avec beaucoup de piété.

Deux ans après, une femme de la même mission fit paroître une constance égale à celle d'Etienne, et finit comme lui sa vie dans les flammes; elle s'appeloit Françoise Gonannhatenha, elle étoit d'Onnontagué, et avoit été baptisée par le père Fremin; toute la mission étoit édifiée de sa piété, de sa modestie, et de la charité qu'elle exerçoit envers les pauvres. Comme elle étoit à son aise, elle partageoit ses biens à plusieurs familles qui se soutenoient de ses libéralités; ayant perdu son premier mari, elle épousa un vertueux chrétien, qui étoit d'Onnontagué comme elle, et qui demeuroit depuis long-temps à Château-Guay, qui est à trois lieues du Sault; il y passoit

tous les étés à la pêche, et il y étoit actuellement, lorsqu'on apprit la nouvelle d'une incursion des ennemis : aussitôt Françoise se mit en canot, avec deux de ses amies, pour aller chercher son mari, et le délivrer du péril où il se trouvoit. Elles y arrivèrent à temps, et cette petite troupe se croyoit en sûreté, lorsqu'à un quart de lieue du Sault, elle fut prise à l'imprévu par l'armée ennemie, qui étoit composée d'Onnontagués, de Tsonnontouans et de Goïogoens. On coupa sur le champ la tête au mari, et les trois femmes furent emmenées captives.

La cruauté qu'on exerça sur elles, la première nuit qu'elles passèrent dans le camp iroquois, leur fit juger qu'elles devoient s'attendre aux traitemens les plus inhumains; ces barbares se divertirent à leur arracher les ongles et à leur fumer les doigts dans leurs calumets : c'est, dit-on, un tourment très-douloureux. Des avant-coureurs portèrent à Onnontagué la nouvelle de la prise qu'on venoit de faire ; les deux amies de Françoise furent aussitôt données à Onneïout et à Tsonnontouan, et l'on donna Françoise à sa propre sœur, qui étoit fort considérée dans le village. Celle-ci se dépouillant de la tendresse que la nature et le sang devoient lui inspirer, l'abandonna à la discrétion des anciens et des guerriers, c'est-à-dire, qu'elle la destina au feu.

A peine les captives furent-elles arrivées à Onnontagué, qu'on fit monter Françoise sur un échafaud, qui étoit dressé au milieu du village ; là, en présence de ses parens et de tous ceux de sa nation, elle déclara à haute voix, qu'elle étoit chrétienne de la mis-

sion du Sault, et qu'elle s'estimoit heureuse de mourir dans son pays et par la main de ses proches, à l'exemple de Jésus-Christ qui avoit été mis en croix par ceux mêmes de sa nation, qu'il avoit comblée de bienfaits.

Un des parens de la néophyte, qui étoit présent, avoit fait un voyage au Sault cinq ans auparavant, pour l'engager à retourner avec lui; tous les artifices qu'il employa pour lui persuader de quitter la mission furent inutiles; elle lui répondit constamment, qu'elle estimoit plus sa foi que son pays et que sa vie, et qu'elle ne vouloit point risquer un si précieux dépôt. Le barbare entretenoit depuis long-temps dans son cœur, l'indignation qu'il avoit conçue d'une pareille résistance, et piqué encore plus d'entendre les discours de Françoise, il sauta sur l'échafaud, il lui arracha un crucifix qu'elle portoit au cou, et d'un couteau qu'il tenoit à la main, il lui fit sur la poitrine une double incision en forme de croix. « Tiens, lui » dit-il, voilà la croix que tu estimes tant, et qui » t'empêcha d'abandonner le Sault, lorsque je pris la » peine de t'aller chercher. Je te remercie, mon » frère, lui répondit Françoise, je pouvois perdre » cette croix que tu m'as ôtée; mais tu m'en donnes » une que je ne perdrai qu'avec la vie ».

Elle continua ensuite à entretenir ses compatriotes des mystères de la foi, et elle parla avec une véhémence et une onction qui étoient au-dessus de sa portée et de ses talens. « Enfin, dit-elle en finis- » sant, quelque affreux que soient les tourmens » auxquels vous me destinez, ne croyez pas que

» mon sort soit à plaindre, c'est le vôtre qui mé-
» rite des pleurs et des gémissemens; ce feu que
» vous allumez pour mon supplice, ne durera que
» quelques heures; mais pour vous, un feu qui ne
» finira jamais, vous est préparé dans les enfers.
» Il est pourtant encore en votre pouvoir de l'évi-
» ter, suivez mon exemple, faites-vous chrétiens,
» vivez selon les règles d'une loi si sainte, et vous
» vous déroberez aux flammes éternelles. Du reste,
» je vous déclare que je ne veux aucun mal à ceux
» que je vois tout prêts à m'arracher la vie; non
» seulement je leur pardonne ma mort, mais je prie
» encore le souverain arbitre de la vie et de la mort,
» d'ouvrir leurs yeux à la vérité, de toucher leurs
» cœurs, de leur faire la grâce de se convertir, et de
» mourir chrétiens comme moi ».

Ces paroles de Françoise, loin de fléchir ces cœurs barbares, ne firent qu'augmenter leur fureur; ils la promenèrent, trois nuits de suite, par toutes les cabanes, pour en faire le jouet d'une populace brutale; le quatrième jour, ils l'attachèrent au poteau pour la brûler. Ces furieux lui appliquèrent à toutes les parties du corps des tisons ardens, et des canons de fusil tout rouges: ce supplice dura plusieurs heures, sans que cette sainte victime poussât le moindre cri; elle avoit les yeux sans cesse élevés au ciel, et l'on eût dit qu'elle étoit insensible à des douleurs si cuisantes. M. de Saint-Michel, seigneur de la côte de ce nom, qui étoit alors captif à Onnontagué, et qui s'échappa comme par miracle, des mains des Iroquois, une heure avant le temps où ils devoient le brûler, nous

raconta toutes ces circonstances dont il fut témoin. La curiosité attiroit au tour de lui tous les habitans de Montréal, et la simple exposition de ce qu'il avoit vu, tiroit des larmes de tout le monde ; on ne pouvoit se lasser d'entendre parler d'un courage qui tenoit du prodige.

Quand les Iroquois se sont divertis long-temps à brûler peu à peu leurs captifs, ils leur cernent la tête, ils leur enlèvent la chevelure, ils leur jettent sur la tête de la cendre chaude, et ils les détachent du poteau; après quoi, ils prennent un nouveau plaisir à les faire courir, à les poursuivre avec des huées horribles, et à les assommer à coups de pierres; ils en usèrent de la même sorte à l'égard de Françoise. M. de Saint-Michel nous rapporta que ce spectacle le fit frémir; mais qu'un moment après il fut attendri jusqu'aux larmes, lorsqu'il vit cette vertueuse néophyte se jeter à genoux, et levant les yeux au ciel, offrir à Dieu en sacrifice, les derniers souffles de vie qui lui restoient. Elle fut accablée à l'instant d'une grêle de pierres que lui jetèrent les Iroquois, et elle mourut, comme elle avoit vécu, dans l'exercice de la prière, dans l'union avec notre Seigneur.

Une troisième victime de la mission du Sault fut sacrifiée, l'année suivante, à la fureur des Iroquois ; son sexe, sa grande jeunesse, et l'excès des tourmens qu'on lui fit souffrir, rendent sa constance mémorable. On la nommoit Marguerite *Garongoüas*, elle n'avoit que vingt-quatre ans, elle étoit d'Onnontagué, et elle avoit reçu le baptême à l'âge de

de treize ans ; elle se maria peu après, et Dieu bénit son mariage en lui accordant quatre enfans, qu'elle élevoit avec grand soin dans la piété. Le plus jeune étoit encore à la mamelle, et elle le portoit entre ses bras lorsqu'elle fut surprise.

Ce fut vers l'automne de l'année 1693, qu'étant allée visiter son champ à un quart de lieue du fort, elle tomba entre les mains de deux Sauvages d'Onnontagué ; ils étoient de son pays, et il est même probable qu'ils étoient de ses parens. La joie qu'on avoit eu à Onnontagué de la prise des deux premiers chrétiens du Sault, fit juger à ces Sauvages, que cette nouvelle captive leur attireroit de grands applaudissemens ; ils la menèrent donc en diligence à Onnontagué.

Au premier bruit de son arrivée, tous les Sauvages sortirent du village, et allèrent attendre la captive sur une éminence où elle devoit passer ; une fureur nouvelle s'étoit emparée de tous les esprits. Dès que Marguerite parut, elle fut reçue avec des cris affreux, et elle ne fut pas plutôt sur l'éminence, qu'elle se vit investie de tous ces barbares, au nombre de plus de quatre cents ; on lui arracha d'abord son enfant, on la dépouilla de ses habits ; ensuite tous se jetèrent sur elle pêle-mêle, et ils l'ensanglantèrent à coups de couteaux ; tout son corps étoit devenu une seule plaie. Un de nos Français qui fut témoin d'un si effroyable spectacle, attribuoit à une espèce de miracle, qu'elle n'ait pas expiré sur l'heure. Marguerite l'aperçut, et le nommant par son nom : « Hé bien ! lui dit-elle, vous voyez quel

» est mon sort, il n'y a plus que quelques instans » de vie pour moi ; Dieu en soit béni, je n'appré- » hende point la mort, quelque cruelle que soit » celle qu'on me prépare, mes péchés en méritent » davantage ; priez le Seigneur qu'il me les par- » donne, et qu'il me donne la force de souffrir ». Elle » parloit à haute voix et dans sa langue ; on ne pouvoit assez s'étonner que dans le triste état où elle étoit réduite, elle eût encore l'esprit si pré- sent.

On la conduisit pour peu de temps dans la cabane d'une Française, habitante de Montréal, qui étoit aussi en captivité. La Française prit ce temps-là pour encourager Marguerite, et pour l'exhorter à souffrir avec constance un tourment passager, en vue des récompenses éternelles dont il seroit suivi. Marguerite la remercia des conseils charitables qu'elle lui donnoit, et elle répéta ce qu'elle avoit déjà dit, qu'elle n'avoit nulle appréhension de la mort, et qu'elle l'acceptoit de bon cœur ; elle ajouta même que depuis son baptême, elle avoit demandé à Dieu la grâce de souffrir pour son amour, et que voyant son corps tout déchiré, elle ne pouvoit dou- ter que Dieu n'eût exaucé sa prière ; qu'elle mouroit contente, et qu'elle ne souhaitoit aucun mal à ses parens ni à ses compatriotes qui devenoient ses bourreaux ; qu'au contraire, elle prioit Dieu de leur pardonner leur crime, et de leur faire la grâce de se convertir à la foi. C'est une chose remarquable, que les trois néophytes dont je parle, ayent prié à la mort pour le salut de ceux qui les traitoient si cruellement ;

c'est une preuve bien sensible de la charité qui règne dans la mission du Sault.

Les deux captives s'entretenoient encore des vérités éternelles, et du bonheur des Saints dans le ciel, lorsqu'une troupe de Sauvages vint chercher Marguerite, pour la conduire au lieu où elle devoit être brûlée; ils n'eurent nul égard ni à sa jeunesse, ni à son sexe, ni à sa patrie, ni à l'avantage qu'elle avoit d'être la fille d'un des plus distingués du village, qui en étoit comme le chef, et au nom duquel se faisoient toutes les affaires de la nation; tout cela auroit infailliblement sauvé la vie à tout autre qu'à une chrétienne de la mission du Sault.

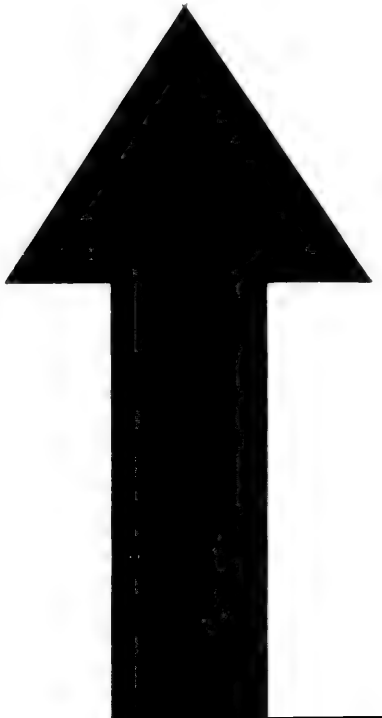
Marguerite fut donc liée au poteau, et on lui brûla tout le corps avec une cruauté qu'il n'est pas aisé de décrire : elle souffroit ce long et rigoureux supplice sans donner aucun signe de douleur; on l'entendoit invoquer les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, et les prier de la soutenir dans ce rude combat, jusqu'à ce que son sacrifice fût consommé; elle demandoit aussi, de temps en temps, un peu d'eau; mais après quelques réflexions, elle pria qu'on lui en refusât, quand même en elle demanderoit. « Mon Sau» veur, dit-elle, eut soif en mourant pour moi sur la » croix, n'est-il pas juste que je souffre la même in» commodité » ? Les Iroquois la tourmentèrent depuis midi jusqu'au soleil couché; dans l'impatience où ils étoient de lui voir rendre le dernier soupir, avant que la nuit les forçât de se retirer, ils la détachèrent du poteau, ils lui arrachèrent la chevelure, ils lui couvrirent la tête de cendre chaude, et ils lui

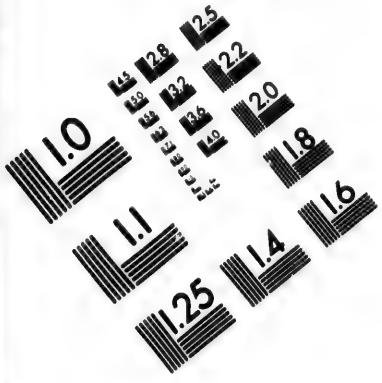
ordonnèrent de courir : elle, au contraire, se mit à genoux, et élevant les yeux et les mains au ciel, elle recommanda son ame au Seigneur. Ces barbares lui déchargèrent sur la tête plusieurs coups de bâton, sans qu'elle discontinuât de prier ; enfin, l'un d'eux s'écriant : *Est-ce que ce chien de chrétien ne peut mourir*, prit un couteau tout neuf, et le lui enfonça dans le bas ventre : le couteau, quoique poussé avec roideur, se brisa au grand étonnement des Sauvages, et les morceaux tombèrent à ses pieds : un autre prit le poteau même où elle avoit été attachée, et lui en frappa violemment la tête. Comme elle donnoit encore quelques signes de vie, ils mirent le feu à un tas de bois sec qui étoit dans la place, et ils y jetèrent son corps qui fut bientôt consumé ; c'est de là, que Marguerite alla sans doute recevoir au ciel, la récompense que méritoit une sainte vie terminée par une mort si précieuse.

Il étoit naturel qu'on accordât la vie à son fils ; mais un Iroquois à qui il avoit été donné, voulut se venger sur lui de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des Français : on fut surpris, trois jours après la mort de Marguerite, d'entendre, au commencement de la nuit, un cri de mort. A ce cri, tous les Sauvages sortirent de leurs cabanes pour se rendre au lieu d'où il partoit ; l'habitante de Montréal, dont j'ai parlé, y courut comme les autres. Là, se trouva un feu allumé, et l'enfant près d'y être jeté ; les Sauvages ne purent s'empêcher d'être attendris à ce spectacle ; mais ils le furent bien davantage, lorsque cet enfant qui n'avoit qu'un an, levant ses petites mains vers

le ciel, avec un doux sourire, appela par trois fois sa mère, témoignant par son geste qu'il vouloit l'embrasser. L'habitante de Montréal ne douta point que sa mère ne lui eût apparue ; il est du moins probable, qu'elle avoit demandé à Dieu que son fils lui fût réuni au plutôt, afin d[illegible]server d'une éducation licencieuse qui l'a[illegible]-fait éloigné du christianisme. Quoi qu'il [illegible]enfant ne fut pas abandonné aux flammes, un[illegible]lus considérables du village l'en délivra, mais ce fut pour le faire mourir d'une mort qui n'étoit guères moins cruelle ; il le prit par les pieds, et l'élevant en l'air, il lui fracassa la tête contre une pierre.

Je ne puis m'empêcher, mon révérend père, de vous parler encore d'un quatrième néophyte de cette mission, lequel, bien qu'il ait échappé au feu qui lui étoit préparé, a eu pourtant le bonheur de donner sa vie pour ne pas s'exposer au danger de perdre sa foi : c'étoit un jeune Agnié, nommé *Haonhouentsiontaouet ;* il fut pris par un parti d'Agniés, qui le menèrent esclave dans leur pays : comme il y avoit beaucoup de parens, on lui accorda la vie, et on le donna à ceux de sa cabane : ceux-ci le sollicitèrent fortement de vivre selon les coutumes de la nation, c'est-à-dire, de se livrer à tous les désordres d'une vie licencieuse. Etienne, loin de les écouter, leur opposoit les vérités du salut, qu'il leur expliquoit avec beaucoup de force et d'onction, et il les exhortoit sans cesse à venir avec lui à la mission du Sault, pour y embrasser le christianisme : il parloit à des gens nés et élevés dans le vice, dont





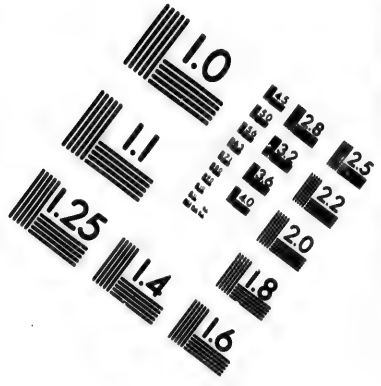
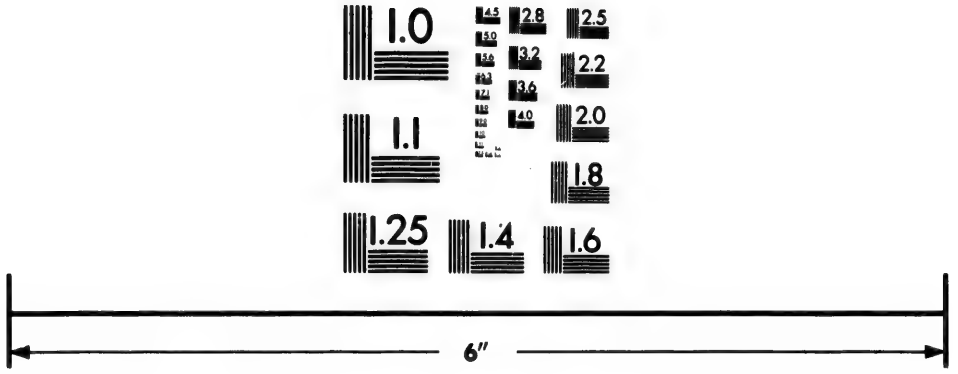
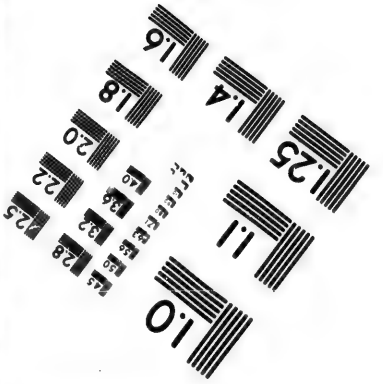
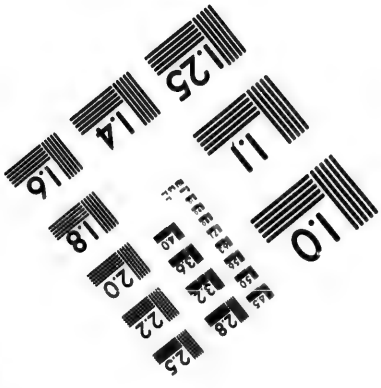


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

ils s'étoient fait une trop douce habitude pour se résoudre à le quitter; ainsi les exemples et les exhortations du néophyte, ne servirent qu'à les rendre plus coupables devant Dieu.

Comme il s'aperçut que son séjour à Agnié n'étoit d'aucune utilité pour ses parens, et qu'il devenoit même dangereux pour son salut, il prit la résolution de retourner au Sault; il s'en ouvrit à ses proches, qui y consentirent d'autant plus volontiers, qu'ils se voyoient délivrés par là, d'un censeur importun, qui reprenoit continuellement les vices de sa nation; il quitta donc une seconde fois son pays et sa famille, pour conserver sa foi qui lui étoit plus chère que tout le reste.

A peine étoit-il en chemin, que le bruit de son départ se répandit dans toutes les cabanes; on en parla surtout dans une, où de jeunes ivrognes se livroient à la débauche : ils s'échauffèrent contre Etienne, et après bien des invectives, ils conclurent qu'il ne falloit pas souffrir qu'on préférât ainsi le village des chrétiens à leur pays; que c'étoit un affront qui rejaillissoit sur toute la nation, qu'ils devoient contraindre ce chien de chrétien de revenir au village, ou lui casser la tête, afin d'intimider ceux qui seroient tentés de suivre son exemple.

Aussitôt trois d'entr'eux s'armèrent de leurs haches, et coururent après Etienne; ils l'eurent bientôt atteint, et l'abordant la hache levée : « Retourne sur tes pas, lui dirent-ils brusquement, et » suis nous; tu es mort si tu résistes, nous avons » ordre des anciens de te casser la tête ». Etienne

leur répondit avec sa douceur ordinaire, qu'ils étoient les maîtres de sa vie, mais qu'il aimoit mieux la perdre que de risquer sa foi et son salut dans leur village, qu'il alloit à la mission du Sault, et que c'étoit là qu'il étoit résolu de vivre et de mourir.

Comme il vit qu'après une déclaration si précise de ses sentimens, ces brutaux se mettoient en devoir de le tuer, il les pria de lui accorder quelques instans pour prier Dieu; ils eurent cette condescendance, tout ivres qu'ils étoient, et Etienne s'étant mis à genoux, fit tranquillement sa prière, où il remercia Dieu de la grâce qu'il lui faisoit de mourir chrétien; il pria pour ses parens infidèles, et en particulier pour ses bourreaux qui, dans le moment, levèrent leurs haches et lui fendirent la tête.

Nous apprîmes une mort si généreuse et si chrétienne, par quelques Agniés qui vinrent dans la suite fixer leur demeure à la mission du Sault.

Je finirai cette lettre par l'histoire d'une autre chrétienne de cette mission, dont la vie a été un modèle de patience et de piété : c'est la première compagne de Catherine *te Gahkouita*, et la plus fidèle imitatrice de ses vertus. Jeanne *Goüastahra*, c'est son nom, étoit *Onneiout* de nation; elle fut mariée à un jeune Agnié, dans la mission de Notre-Dame de Lorette : la douceur de son naturel, et sa rare vertu, devoient lui attirer toute la tendresse de son mari; mais ce jeune homme s'abandonna aux vices ordinaires de sa nation, je veux dire, à l'ivrognerie et à l'impureté, et son libertinage fut pour la néophyte une source continuelle de mauvais traite-

mens ; il quitta bientôt le village de Lorette, et devint errant et vagabond. Sa vertueuse femme ne voulut jamais le quitter, elle le suivit partout, dans l'espérance de le faire enfin rentrer en lui-même, et de le gagner à Jésus-Christ ; elle supportoit ses débauches et ses brutalités, avec une patience inaltérable ; elle pratiquoit même en secret de fréquentes austérités, pour obtenir de Dieu sa conversion. Ce malheureux s'avisa de venir au Sault où il avoit des parens ; elle l'y accompagna, elle eut pour lui des complaisances et des attentions capables d'amollir le cœur le plus dur ; enfin, après bien des courses, et toujours plongé dans le libertinage et la dissolution, il renonça à sa foi, et il retourna chez les Agniés. Ce fut l'unique endroit où la néophyte refusa de le suivre ; elle eut cependant la prudence d'aller demeurer à Lorette, chez les parens d'un si indigne mari, se flattant que ce dernier trait de complaisance le feroit revenir de ses débauches ; mais elle n'y fut pas un an, qu'elle apprit que [illegible] et apostat avoit été tué par des Sauvages, dont il attaquoit la cabane, au sortir d'une débauche qu'il avoit poussée au dernier excès.

Une mort si funeste la toucha vivement ; quoiqu'elle fut encore à la fleur de son âge, elle renonça pour jamais à l'état du mariage, et elle prit le parti d'aller passer le reste de ses jours auprès du tombeau de Catherine, où elle vécut en veuve chrétienne, et où elle acheva de se sanctifier par la pratique de toutes les vertus, et par de continuelles austérités ; elle mourut peu après en odeur de sain-

teté. Une seule chose lui fit de la peine dans sa dernière maladie ; elle laissoit deux enfans dans un âge encore tendre, l'un n'avoit que six ans, et l'autre n'en avoit que quatre ; elle appréhendoit qu'ils ne se pervertissent dans la suite, et qu'ils ne marchassent sur les traces de leur malheureux père ; elle eut recours à Notre-Seigneur, avec cette ferveur et cette confiance, dont elle animoit toutes ses prières, et elle lui demanda la grâce de ne point séparer les enfans de la mère. Sa prière fut exaucée : quoique ces deux enfans fussent alors dans une santé parfaite, l'un tomba aussitôt malade, et mourut avant la mère; l'autre la suivit huit jours après qu'elle fut décédée.

Je serois infini, mon révérend père, si je vous parlois encore de plusieurs autres néophytes, dont la vertu et la foi ont été pareillement éprouvées : ce que j'ai l'honneur de vous écrire, suffit pour vous donner une idée de la ferveur qui règne dans la mission de Saint-François-Xavier du Sault. Monseigneur l'évêque de Québec qui a visité nos néophytes, a rendu un témoignage public à leur vertu ; c'est ainsi qu'en parle ce grand prélat dans une relation (1) qu'il fit de l'état de la nouvelle France, et qu'il rendit publique en 1688. « La vie commune de tous » les chrétiens de cette mission n'a rien de commun, » et l'on prendroit leur village pour un véritable » monastère : comme ils n'ont quitté les commo-

(1) Etat présent de l'église et de la colonie française de la nouvelle France, page 130.

» dités de leur pays, que pour assurer leur salut » auprès des Français, on les voit tous portés à la » pratique du plus parfait détachement, et ils gardent » parmi eux un si bel ordre pour leur sanctification, » qu'il seroit difficile d'y rien ajouter ».

VARIETÉS.

Lettre du père Margat, en 1730.

Les mémoires de Trevoux de l'année 1729, me tombèrent, il y a peu de jours, entre les mains, mon révérend père : en lisant l'article LIX du mois de juin, je fus arrêté par une dissertation sur la pintade, dont on donne l'extrait ; cette dissertation est de monseigneur Fontanini, archevêque titulaire d'Ancyre, il l'a composée en expliquant une agathe antique, sur laquelle est gravée la tête de la déesse Isis.

Parmi les ajustemens qui ornent la tête de la déesse, et dont l'illustre dissertateur donne des explications aussi ingénieuses que savantes, il insiste particulièrement sur un oiseau qui orne la partie supérieure du front de la déesse : cet oiseau est, selon les antiquaires, celui que les Romains appeloient *afraavis*, et que l'on appelle indifféremment en Europe, poule d'Afrique, de Barbarie, de Guinée, de Numidie, de Tunis, de Mauritanie, et le plus ordinairement encore *pintade*.

Le savant prélat, qui convient de tous ces noms, prétend que quelques auteurs l'ont confondue, mal à propos, avec une autre oiseau appelé *meleagride*. Comme vous n'ignorez pas, mon révérend père, que les pintades sont ici très-communes, vous vous persuadez aisément que nous sommes plus en état de juger de la vérité des faits énoncés dans la dissertation, qu'on ne peut l'être en Europe. Je me suis donc imaginé que je ferois plaisir aux naturalistes, de donner par manière d'examen critique, quelques éclaircissemens sur cette dissertation : les savans sont sujets à se tromper comme les autres ; c'est un apanage de l'humanité, et ce que j'ai à dire ne peut rien diminuer de l'estime que l'on fait avec tant de justice d'un mérite aussi solidement établi, que l'est celui du savant archevêque, dont je refute le sentiment ; mon dessein est de faire voir dans cette courte dissertation, que M. Fontanini n'est pas suffisamment fondé à chercher une différence spécifique entre la pintade et la meleagride.

Parmi les divers auteurs qui ont parlé de la pintade et de la meleagride, il y en a qui les ont confondues, et n'en ont fait qu'une espèce ; tels sont Varron, Columelle et Pline : d'autres les ont distinguées, et en ont fait deux diverses espèces ; tels sont Suétone et Scaliger, avec cette différence, que Scaliger prétend mettre Varron de son côté, en quoi il est abandonné du savant prélat qui critique son opinion.

Il est à propos de rapporter d'abord le passage de Varron, dont le texte est comme la base de cette question et donne lieu à la dispute qui est entre

M. Fontanini et Scaliger. Varron, au neuvième chapitre du troisième livre de l'agriculture, distingue trois espèces de poules différentes, par autant de noms distingués : il nomme la première *villatica*, la seconde *rustica*, et la troisième *africana*. C'est en parlant de cette troisième espèce qu'il s'explique ainsi: *Gallinæ sunt aliæ, grandes, variæ, gibberæ, quas meleagrides appellant Græci. Hæc novissimæ in triclinium ganearium introierunt è culina propter fastidium hominum, veneunt propter penuriam magno pretio.*

La simple lecture de ce texte fait voir que Varron ne pouvoit s'expliquer ni plus clairement, ni plus précisement, pour faire entendre que la pintade et la meleagride sont de la même espèce. Cependant Scaliger a cru y trouver deux espèces distinguées, en supposant qu'il devoit y avoir un point après *gibberæ*, et qu'on devoit lire ensuite : *Quas meleagrides appellant Græci, hæ novissimæ, etc.* Mais outre que cette ponctuation est uniquement de l'invention de Scaliger, et qu'on n'en trouve aucun vestige dans les différens exemplaires, c'est qu'elle feroit tomber Varron dans une contradiction palpable, en ce qu'après avoir posé pour principe qu'il n'y a que trois espèces de poules, il y en ajouteroit là, une quatrième, ce qui est absurde au sentiment de M. Fontanini.

Comme mon unique but est d'éclaircir cette question, avant que de réfuter le sentiment du savant prélat, je crois devoir faire un commentaire abrégé de ce texte de Varron. En premier lieu, *Gallinæ sunt*, dit-il; la pintade doit être en effet rangée

sous le genre des poules, elle en a tous les attributs et toutes les qualités; crête, bec, plumage, pontes, couvées, soin de ses petits. En second lieu, les différences des poules pintades sont fort bien désignées par Varron dans ces paroles : *Grandes, variæ, gibberæ. Grandes;* elles sont effectivement plus grosses que les poules communes. *Variæ*, leur plumage est tout moucheté : il y en a ici de deux couleurs; les premières ont des taches noires et blanches, disposées en forme de rhomboïdes; d'autres sont d'un gris plus cendré; les unes et les autres sont blanches sous le ventre, au-dessous, et aux extrémités des ailes. *Gibberæ*, leur dos en s'élevant forme une espèce de bosse, et représente assez naturellement le dos d'une petite tortue : cette bosse n'est cependant formée que du replis des ailes, car, lorsqu'elles sont plumées, il n'y a nulle apparence de bosse sur le corps; ce qui la fait paroître davantage, c'est que leur queue est courte et recourbée en bas, et non pas élevée et retroussée en haut, comme celle des poules communes.

Cette description que Varron fait de la pintade, est fort juste, mais elle n'est pas complète; je vais suppléer à ce qui lui manque. Elle a le cou assez court, fort mince, et légérement couvert de duvet; sa tête est singulière, elle n'est point couverte de plumes, mais revêtue d'une peau spongieuse, rude et ridée, dont la couleur est d'un blanc bleuâtre; le sommet est orné d'une petite crête en figure de corne; elle est de la hauteur de cinq à six lignes, c'est une substance cartilagineuse. Gesner, à ce

qu'on rapporte, la compare au *corno* du bonnet ducal, que porte le doge de Venise. Il y a pourtant de la différence, en ce que le corno du bonnet ducal est incliné sur le devant, comme la corne de la licorne; au lieu que la corne de la pintade est un peu inclinée en arrière, comme celle du rhinocéros: de la partie inférieure de la tête, qu'on peut appeler, quoique improprement, les joues de la pintade, pend de chaque côté, une barbe rouge et charnue, de même nature et de même couleur que la crête des coqs; enfin sa tête est terminée par un bec trois fois plus gros que celui des poules communes, très-pointu, très-dur, et d'une belle couleur rouge.

Ajoutons encore, pour donner une description plus exacte de la pintade, qu'elle pond et couve de même que les poules ordinaires; ses œufs sont plus petits et moins blancs, ils tirent un peu sur la couleur de chair, et sont marquetés de points noirs; on ne peut guères l'accoutumer à pondre dans le poulailler; elle cherche le plus épais des haies et des broussailles, où elle pond jusqu'à cent cinquante œufs successivement, pourvu qu'on en laisse toujours quelqu'un dans son nid. On ne permet guères aux pintades domestiques de couver leurs œufs, parce que les mères ne s'y attachent point, et abandonnent souvent leurs petits; on aime mieux les faire couver par des poules d'Inde, ou par des poules communes. Rien n'est plus joli que les jeunes pintades, elles ressemblent à de petits perdreaux; leurs pieds et leurs becs rouges joints à leur plumage, qui est alors d'un gris de perdrix, les rendent très-agréables;

on les nourrit avec du millet, mais elles sont fort délicates et très-difficiles à élever.

La pintade est un animal extrêmement vif, inquiet et turbulent ; elle court avec une vîtesse extraordinaire, à peu près comme la caille et la perdrix, mais elle ne vole pas fort haut ; elle se plaît néanmoins à percher sur les toits et sur les arbres, et s'y tient pendant la nuit, plus volontiers que dans les poulaillers : son cri est aigre, perçant, désagréable, et presque continuel ; c'est une fâcheuse musique pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, et encore plus pour les malades, et pour ceux qui sont sujets à des insomnies : du reste, elle est d'humeur querelleuse, et veut être la maîtresse dans la basse-cour ; les plus grosses volailles, et même les poules d'Inde sont forcées de lui céder ; la dureté de son bec, et l'agilité de ses mouvemens la font respecter de toute la gent volatile. Sa manière de combattre est à peu près semblable à celle que Salluste attribue aux cavaliers numides : leurs charges, dit-il, sont brusques et précipitées ; si on leur résiste, ils tournent le dos, et un instant après ils font volte-face ; cette perpétuelle alternative harcelle extrêmement l'ennemi. Les pintades qui se sentent du lieu de leur origine, ont conservé le génie numide ; les coqs d'Inde, glorieux de leur corpulence, se flattent de venir aisément à bout des pintades, ils s'avancent contre elles avec fierté et gravité ; mais celles-ci les désolent par leurs marches et contre-marches ; elles ont plutôt fait dix tours, et donné vingt coups de bec, que ceux-là n'ont pensé à se mettre en défense.

Les pintades ne sont point indigènes de l'Amérique, elles nous viennent de Guinée ; les Génois les ont apportées avec les premiers Nègres, qu'ils s'étoient engagés d'amener aux Castillans dès l'année 1508. Les Espagnols n'ont jamais pensé à les rendre domestiques, ils les ont laissé errer à leur fantaisie, dans les bois et dans les Savannes, où elles sont devenues sauvages ; et comme ils ont peu d'inclination pour la chasse des oiseaux, elles s'y sont multipliées à l'infini. On ne peut guères voyager sur les terres espagnoles, qu'on n'en trouve des bandes très-nombreuses, on les appelle *pintades marones ;* c'est une épithète générale que les Espagnols d'Amérique, et à leur exemple, nos Français donnent à tout ce qui est sauvage et errant. Lorsque les Français commencèrent à s'établir dans cette colonie, il y en avoit prodigieusement sur nos terres ; mais comme ils sont grands destructeurs de gibier, ils en ont tué une si grande quantité, qu'il n'en reste presque plus.

La pintade marone est un des mets les plus exquis qu'on puisse servir sur table ; sa chair est tendre et d'un goût qui surpasse celui des faisans : le goût des pintades domestiques n'est pas si relevé, quoiqu'il soit meilleur que celui des autres volailles ; une jeune pintade cuite à la broche n'est point inférieure au perdreau ; les vieilles ne se mangent qu'en pâté, ou bien à la daube, c'est un mets très-délicat.

Il semble que la bonté de cet oiseau et sa fécondité devroient engager nos habitans à en garnir leurs basses-cours,

basses-cours, préférablement à toute autre volaille. Deux inconvéniens s'y opposent ; le premier est son cri tout-à-fait incommode : on pourroit y remédier en éloignant le poulailler de la maison, mais outre qu'elles seroient en proie aux Nègres, il seroit difficile, pour peu qu'elles se multipliassent, de les tenir renfermées dans un même lieu ; quelques-unes ne manqueroient pas de s'échapper, qui se perchant la nuit sur le toit de la maison, ou sur les arbres voisins, y feroient entendre continuellement leurs cris importuns. Le second inconvénient, c'est qu'il faudroit se priver de toute autre volaille.

Il est à observer que, quoique les pintades marones et domestiques soient d'une même espèce, celles que nous élevons dans nos maisons, ne viennent point de race espagnole marone. On n'a jamais pu les accoutumer à rester dans des basses-cours : elles ont été apportées de Guinée, il y a environ treize à quatorze ans, c'est depuis ce temps-là qu'elles ont beaucoup multiplié : leur nombre se seroit bien plus augmenté, sans les raisons que je viens d'apporter.

Après ces éclaircissemens que j'ai cru nécessaires, il s'agit d'examiner la critique de M. Fontanini ; sur quoi je dis d'abord, qu'il ne me paroît pas que le savant prélat ait raison de distinguer la pintade de la meleagride. Il s'est appuyé de l'autorité de Suetone pour faire cette distinction ; mais il me semble que dans la matière dont il s'agit, cet auteur doit être moins écouté que Varron, Columelle et Pline. Ceux-ci sont naturalistes de profession ; au lieu que Suetone n'a

fait son capital que des faits concernant l'histoire, et d'intrigues politiques. D'ailleurs les différences que M. l'archevêque d'Ancyre produit, ne sont point assez réelles, ni assez marquées, pour fonder une pareille distinction contre le sentiment de Varron et celui de Columelle.

La meleagride, dit-on, est marécageuse ; il eût été bon d'en produire la preuve et de citer les auteurs qui en portent ce témoignage. Quoi qu'il en soit, la pintade marone se trouve également dans les lieux aquatiques, sauvages et marécageux. La meleagride, ajoute-t-on, *est peu soigneuse de ses petits, qu'elle abandonne souvent*. La pintade en fait de même, ainsi que je l'ai déjà remarqué. On continue : *la chair de la meleagride est mauvaise* ; on le dit sans doute sur le témoignage de Pline, que nous allons examiner tout à l'heure. La pintade, dit-on encore, *est beaucoup plus grosse et plus grasse que la meleagride*. Il y a des pintades fort grosses ; il y en a de sèches et de maigres ; il y en a aussi de plus grosses les unes que les autres. Cette même diversité ne se rencontre-t-elle pas dans les poules ordinaires ? s'avisera-t-on pour cela d'y trouver des espèces différentes ? Enfin on finit par dire que les appendices charnus et cartilagineux, qui pendent aux joues des pintades, sont rouges, et que les meleagrides les ont bleus. Je voudrois le voir pour en juger : qu'on se rappelle ce que j'ai dit, que la tête de la pintade, et une partie de son cou, sont de couleur bleue, et l'on verra que cette prétendue différence n'est qu'une erreur, et que faute d'attention on a confondu, tantôt les appendices

barbus avec la peau, et tantôt la peau avec les appendices.

D'ailleurs, quand les pintades sont encore jeunes, ces barbes ne leur pendent point encore assez sensiblement pour se faire bien remarquer; on ne voit pour lors que la couleur bleue de la peau au bas de la tête. Lorsque les pintades vieillissent, les barbes charnues prennent un rouge bien plus foncé et plus obscur; au lieu que la peau du cou s'alongeant et se rétrécissant davantage dans les jeunes, frappe plus les yeux, et se fait mieux remarquer que les appendices. C'est ce changement qui aura donné lieu à la méprise des auteurs qui ont écrit sur la poule de Numidie, et qui aura fondé la différence prétendue des appendices dans la pintade et dans la meleagride, dont on auroit fait mal à propos deux espèces différentes.

Revenons maintenant au passage de Varron, et comparons ce qu'il dit à la fin de ce passage, avec les paroles de Pline, qui ne paroissent pas s'y accorder, et qui par là jettent l'obscurité dans cette question; je répète ses termes: *Hæ novissimæ*, dit-il, *in triclinium ganearium introierunt è culinâ propter fastidium hominum : veneunt propter penuriam, magnò.*

Ces paroles montrent évidemment que les pintades ou meleagrides s'étoient introduites depuis quelque temps, à Rome, et que ceux qui tenoient des tables délicatement servies, se dégoûtant des mets ordinaires, ne trouvoient rien de plus propre à réveiller leur appétit que ces oiseaux, ce qui les rendoit

extrêmement chers : rien de plus naturel que le sens de ces paroles, et rien en même temps de plus conforme à la vérité. Horace, Pétrone, Juvenal et Martial nous le confirment en plusieurs endroits de leurs ouvrages; la pintade est en effet excellente, et elle doit faire l'ornement et les délices des meilleures tables.

Il faut rendre justice à M. Fontanini; il a fort bien compris le sens du passage de Varron, et c'est avec raison qu'il a censuré Pline, du moins quant à un article que je vais examiner. Pline après s'être expliqué sur les poules de Numidie, à peu près dans les mêmes termes que Varron, finit en disant qu'elles sont chères et très-recherchées à Rome, *propter ingratum virus*.

L'illustre archevêque d'Ancyre critique Pline sur deux choses, 1°. sur ce qu'à l'exemple de Varron, il a confondu mal à propos, la pintade avec la meleagride; 2°. sur ce qu'il a mal compris, ou mal rendu le sens de Varron touchant le *fastidium hominum*.

A l'égard du premier article, j'ai déjà fait voir que c'est avec raison que Columelle et Varron ont confondu la pintade avec la meleagride, qui ne diffèrent en effet que de nom. Elle s'appelle *poule pintade* ou *africaine* chez les Romains, et *meleagride* chez les Grecs; par conséquent Pline n'a pu mieux faire que de se conformer aux sentimens de ces deux habiles naturalistes.

Pour ce qui est du second article qui concerne le *fastidium hominum* de Varron, que Pline rend par ces mots, *propter ingratum virus*, je pense comme

M. Fontanini, et en quelque sorte, je serois porté à croire qu'il est répréhensible; car supposant, comme le savant prélat en convient, que Pline et Varron sont de même sentiment sur la pintade et la meleagride, qu'ils regardent comme étant une seule et même espèce, il faut nécessairement, ou que Pline n'ait pas compris le *fastidium hominum* de Varron, ou que ces mots *propter ingratum virus* soient fautifs, et que le texte ait été corrompu; en voici la preuve.

Tous deux, Varron et Pline, conviennent que la pintade et la meleagride sont la même chose: tous deux s'accordent à dire qu'elles sont fort recherchées des Romains, qu'elles sont fort chères en Italie, et qu'elles font les délices des bonnes tables: mais Varron prétend qu'elles ne sont recherchées que par les gens de bonne chère, *propter fastidium hominum*, c'est-à-dire, que pour piquer leur goût, et les remettre en appétit; et Pline veut quelles ne soient rares que *propter ingratum virus*; quel rapport et quelle conséquence!

Le plus savant des commentateurs (1) de Pline, que la mort nous a enlevé depuis peu de temps, dit là-dessus, que ce naturaliste a voulu nous faire entendre que la pintade étoit en soi-même un fort mauvais ragoût, et qu'il n'étoit en vogue que par la fantaisie dépravée des Romains, qui cherchoient, comme on fait encore aujourd'hui, à ranimer leur goût

(1) Le père Hardouin, Jésuite.

BIBLIOTHEQUE

par un mets, qui n'avoit rien de bon que sa rareté et sa cherté. La remarque est fort bonne, tant qu'elle se renferme dans le général, mais on me permettra de la trouver très-mal appliquée à l'espèce particulière dont il s'agit, parce qu'en effet la pintade, par elle-même, mérite la préférence chez les gens d'un goût délicat, et qu'elle est très-capable de devenir l'objet d'un rafinement de sensualité.

Je conviendrai, si lon veut, que la rareté d'un mets, quoique d'une bonté médiocre, en fait souvent le prix; qu'il y a même des ragoûts détestables, auxquels une débauche outrée peut donner de la vogue; mais on conviendra aussi avec moi, qu'il est hors de vraisemblance, que des auteurs tels que Varron, Petrone, Horace, Juvenal et Martial, ayent fait, à l'envi, l'éloge de la pintade, si elle avoit été, ainsi que Pline s'exprime, un ragoût d'empoisonneur, *propter ingratum virus*.

Concluons donc en premier lieu contre M. Fontanini, que Varron ayant une parfaite connoissance de la *pintade* et de la *meleagride*, s'est exprimé très-exactement et très-clairement, soit quand il les a réunies sous une même espèce, soit lorsqu'il a marqué la raison de sa rareté et du prix qu'elle coûtoit à Rome.

Concluons en second lieu avec M. Fontanini, que Pline n'a pas compris, ou a mal rendu le sens de Varron; ou qu'il n'a pas bien connu la nature de la *pintade*; ou enfin, ce qui me paroît plus vraisemblable, que le texte de Pline n'est pas fidèlement rapporté, de la manière dont on le cite. Je crois avec

raison, devoir m'attacher à ce dernier sentiment, par l'estime que l'on doit avoir pour un si habile homme, n'étant pas croyable que la poule de Numidie fût assez peu connue de ce sçavant naturaliste, pour qu'il en ait pu porter un jugement si faux.

Ce qui me fait croire que le texte pourroit être altéré dans cet endroit, c'est que les termes qu'on rapporte de lui, sont extraordinaires, et tout-à-fait obscurs : *Veneunt magnò propter ingratum virus.* Ces derniers mots me paroissent incompréhensibles, et nullement faits l'un pour l'autre. A-t-on jamais pensé qu'une viande fût chere et recherchée, parce qu'elle est détestable et capable d'empoisonner ? d'ailleurs, que signifie un poison ingrat ou désagréable ? Un écrivain aussi judicieux et aussi sensé qu'est Pline, seroit il capable d'employer une expression si bizarre et si ridiculement tortillée ? Ceux qui sont à portée de consulter les différentes éditions, pourront peut-être y trouver de quoi confirmer mon sentiment ; c'est ce que j'abandonne à leurs recherches, faute de commodité et de loisir pour pouvoir le faire moi-même. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

INTRODUCTION. Page j

Missions de l'Amérique. Tableau géographique. 1

Colonies espagnoles. 8

Du Canada. 16

Québec. 21

Mississipi, et les États-Unis. 25

Voyages dans l'intérieur de l'Amérique, par le père Mareol. 47

Supplément aux lettres des missionnaires. Essai sur l'état physique et moral des peuples indigènes, qui subsistent dans l'Amérique, depuis les conquêtes que les Européens ont faites dans cette partie du monde. 63

Notice sur les Sauvages, appelés Indiens du nord. 65

Des Indiens chépéouans, et des Knisteneaux. 68

Des Abipons, et de quelques autres peuplades sauvages. 77

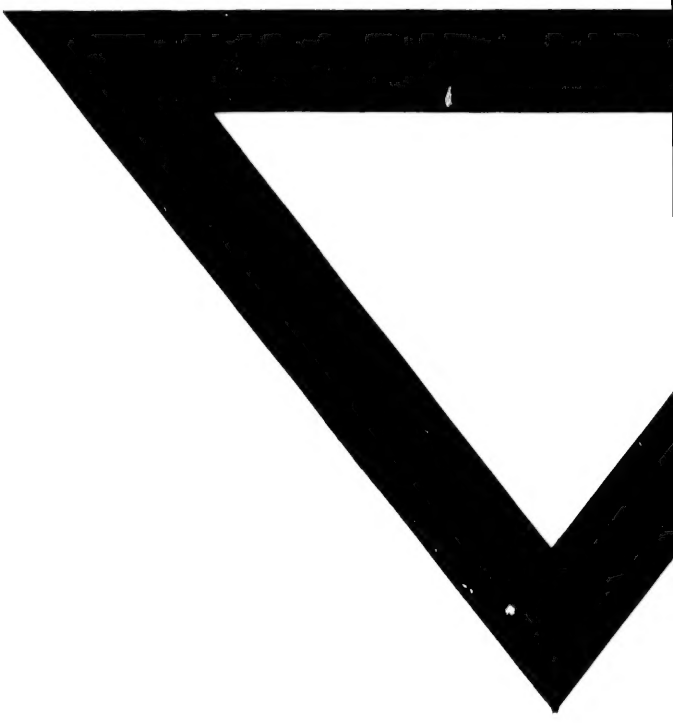
Des Sauvages du Mexique. 78

Les Illinois. Lettre du père Vivier, missionnaire aux Illinois. 80
Rivière des Illinois. 120
Attachement des Illinois aux colons français. 129
Lettre du père Sébastien Rasles. 137
Festin de guerre chez les Sauvages. 153
Des Natchez. 202
Peuples indigènes : les Natchez. Lettre du père le Petit, missionnaire, au père d'Avaugour. 210
Chasses des Américains. 257
État des Nègres. 259
Marrons ramenés à leurs maîtres. 265
Las-Casas, défenseur des Indiens. 282
Missionnaires célèbres. 306
Lettre d'un missionnaire de la compagnie de Jésus, écrite de Cayenne en l'année 1718. 352
État des missions. Travaux des missionnaires. 358
Lettre du père Sébastien Rasles, missionnaire de la compagnie de Jésus, dans la nouvelle France, en 1722. 395
Mœurs des néophytes. Lettre du père Cholenec, missionnaire de la compagnie de Jésus, au père Augustin le Blanc, de la même compagnie, procureur des missions du Canada. 413
Ferveur des néophytes. Lettre du père Cholenec,

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

missionnaire de la compagnie de Jésus en la nouvelle France, au père Jean-Baptiste du Halde, de la même compagnie. 454

VARIÉTÉS.

Lettre du père Margat, en 1730. 474

Fin de la table du Tome septième.